FRANZÖSISCHES LESEBUCH

FÜR

REALGYMNASIEN, OBERREALSCHULEN UND

VERWANDTE ANSTALTEN.

VON

DR. HEINRICH SAURE.

ZWEITER TEIL.

Narrations, Extraits des meilleurs Romanciers français. — Prose descriptive et didactique. — Histoire de France, Extraits des meilleurs Historiens français. — La France et les Français. — Littérature française en Biographies. — Analyses de comédies modernes.

BERLIN.
VERLAG VON F. A. HERBIG.
1885.

Gesch. 1504

Alle Rechte vorbehalten.

Köln, Druck der Langen'schen Buchdruckerei (Albert Ahn).

INHALTS-VERZEICHNIS.

Page

I. NARRATIONS.

Extraits des meilleurs Romanciers français.

1. Don Quichotte de la Manche. — Florian . 3
2. Gil Blas au service du docteur Sangrado. — Le Sage 12
3. Paul et Virginie. — Bernardin de Saint-Pierre 20
4. Michel-Ange. — A. Dumas père 28
5. Le Lac de Gers. — A. Tœpffer 39
6. La Patrie. — É. Souvestre 48
7. La Prise de la Redoute. — Prosper Mérimée . . 54
8. Napoléon Ier et l'amiral Bruix. — E. Marc de Saint-Hilaire . . . 58
9. Le Siège de Berlin. — A. Daudet 64
10. Le Tisserand de la Steinbach. — Erckmann-Chatrian 69
11. Louis XIII et Richelieu. — Alfred de Vigny. (Cinq-Mars.) 74
12. L'Asile. — Victor Hugo. (Notre-Dame de Paris.) 82
13. Atala. — Chateaubriand 85

Page

II. PROSE DESCRIPTIVE ET DIDACTIQUE.

1. Les Ruines d'Athènes en 1806. — Chateaubriand. (Itinéraire de Paris à Jérusalem.) . 92
2. Séance au théâtre d'Athènes. — J.-J. Barthélemy 100
3. Les Ruines de Rome.
 Le Capitole. — Ch. Dezobry 103
 Le Colisée. — Mme de Staël. (Corinne.) . 105
 Le Panthéon. — Mme de Staël. (Corinne.) 107
4. Néron et le Gladiateur. — Félix Davin 109
5. Saint-Pierre de Rome. — Mme de Staël. (Corinne.) 111
6. Le premier des Beaux-Arts. — Victor Cousin 114
7. La Nature et l'Homme. — Buffon 118
8. Deux perspectives de la Nature. — Chateaubriand. (Génie du Christianisme.) . . . 120
9. Le Duel. — J.-J. Rousseau. (La Nouvelle Héloïse.) 123

Page

10. Le Dévouement à la Science. — A. Thierry 125
11. De l'Insuffisance des biens de la terre. — Guizot 127

III. HISTOIRE DE FRANCE.

Extraits des meilleurs Historiens français.

1. Caractère, Mœurs et Coutumes des Gaulois. — Duruy . . . 131
2. Caractère, Mœurs et Coutumes des Francs. — Courgeon 134
3. Une Habitation royale au VI^me^ siècle. — A. Thierry 137
4. Noces de Sighebert et de Hilpérik. Brunehilde et Galeswinthe. — A. Thierry 139
5. Charlemagne. — Sismondi et Montesquieu 144
6. Caractère des incursions des Normands. — Michelet 146
7. Conquête de la Normandie. — A. Thierry . 148
8. Pierre l'Ermite. — Michaud 155
9. Siège et Prise de Jérusalem. — Michaud et Poujoulat 157
10. La Troisième Croisade. — Michaud 161
11. Caractère et Influence des Croisades. — Guizot 170
12. La Chevalerie. — Henri Martin 176
13. Société féodale du moyen âge. — Demogeot 181

Page

14. Mœurs et Coutumes au moyen âge. — Chateaubriand . . . 185
15. 16. Bataille d'Azincourt. — Barante 190
17. La Pucelle d'Orléans. — Sismondi 196
18. Louis XI. — Lacretelle 203
19. Bataille de Pavie. — Guizot 217
20. Catherine de Médicis — Amédée Renée . . . 220
21. Henri III et le Duc de Guise. — Michelet . . 221
22. Henri IV. — A. Thierry 223
23. Idée générale du seizième siècle.—Voltaire 225
24. Richelieu. — A. de Vigny et A. Thierry 227
25. Mazarin. — Mignet . . 229
26. L'Homme au Masque de fer. — Voltaire . 230
27. Règne de Louis XIV. — Le Duc de Noailles 231
28. Siècle de Louis XIV. — Voltaire 233
29. Oraison funèbre du Prince de Condé. — Bossuet 241
30. Mort de Turenne. Lettre de M^me^ de Sévigné à M. de Grignan. — M^me^ de Sévigné . . 248
31. Mort de Vatel. Lettre de M^me^ de Sévigné à sa fille. — M^me^ de Sévigné 250
32. La Guerre de Sept ans. — Michelet 251
33. La Société française avant la Révolution. — Divers Auteurs . . 252
34. Ouverture des États Généraux. — Michelet . 253

Page

35. Serment du Jeu de Paume. — Mignet . . 256
36. Prise de la Bastille — Mignet 258
37. Attaque du château de Versailles. — Thiers 261
38. La Fête de la Fédération à Paris. — Thiers 263
39. Mirabeau à la tribune. — Victor Hugo . . . 266
40. Discours de Mirabeau.— Mirabeau.
 Sur la Banqueroute . 268
 Adresse aux commettants pour protéger le plan de M. Necker 270
 Discours sur la Mort de Franklin . . . 274
41. Fuite et Arrestation de Louis XVI. — Thiers 275
42. Louis XVI dans la prison du Temple. — Lamartine 278
43. Malesherbes au Président de la Convention. — Lamoignon de Malesherbes 280
44. Fragment du Plaidoyer pour Louis XVI à l'Assemblée nationale. — Desèze 280
45. Derniers Moments de Louis XVI. — Thiers 281
46. Louis XVI. — Lamartine 283
47. Marie-Antoinette. — Lamartine 286
48. Charlotte Corday. — Thiers 288
49. La Jeunesse de Napoléon. — Dumas père 290
50. Proclamation à l'armée d'Italie.— Napoléon Ier 296
51. Expédition d'Égypte. — Thiers 297

Page

52. Coup d'État du 18 et du 19 brumaire. — Mignet 301
53. Lettre de Louis XVIII. au général Bonaparte 307
54. Réponse de Napoléon . 307
55. Le Passage des Alpes par le Grand Saint-Bernard. — Thiers . . 307
56. Assassinat du Duc d'Enghien. — Lanfrey . . 311
57. Bataille d'Austerlitz. — Blanchard 315
58. Bataille d'Eylau. — Lanfrey 316
59. L'Allemagne après les événements d'Espagne. — Lanfrey . . 320
60. Napoléon et la Grande Armée. — Ségur.
 Proclamation de Napoléon à Gumbinnen 324
 Entrée en Russie . . 325
 Entrée dans Moscou 326
 Incendie de Moscou 330
 Passage de la Bérésina 334
 Derniers jours de la Retraite 337
61. Bataille de Leipzig. — Duruy 340
62. Napoléon apprend la capitulation de Paris. — Thiers 341
63. Départ de Napoléon pour l'île d'Elbe. — Thiers 345
64. Départ de Louis XVIII de Paris et Entrée de Napoléon aux Tuileries en 1815. — Thiers 348
65. Bataille de Waterloo. — Duruy 351
66. Napoléon Ier devant l'Histoire. — Norvins 354

Page

67. Washington et Buonaparte. — Chateaubriand 356
68. Les Grandes Journées de 1830. — Salvandy . 358
69. Paris avant le Siège. — Sarcey 361
70. Bataille de Wœrth. — Allou 365
71. Bataille de Sedan. — Farcy 368
72. Caractère des soldats allemands, peint par un Français. — Monod 373
73. Le Ménage de l'État. — Thiers 374
74. Passé historique de la France. — Jacobs . . 379

IV. LA FRANCE ET LES FRANÇAIS.

1. Coup d'œil sur la France. — Michelet . 384
2. La France industrielle. — Aimé Martin . . . 386
3. Gouvernement de la France. — Élisée Reclus et Simon . . 387
4. Le Type français. — Élisée Reclus 390
5. Caractère de la nation française. — Barrau . 390
6. Les Français comparés aux Athéniens. — Chateaubriand 392
7. Le Caractère national à l'étranger. — Chateaubriand 392
8. La Française.— Mézières 393
9. La Mort de Chauvin. — A, Daudet 393
10. Les Rues de Paris. — J. Janin 397
11. Le Chiffonnier de Paris. — H. Aeberli 398
12. Joies populaires. (Paris.) — A. Daudet . . . 400
13. La Fête de Noël en France. — J. Baumgarten 404
14. Versailles sous l'Ancien Régime. — Taine . . 405
15. Saint-Denis. — Chateaubriand 407
16. Caractère des Normands. — Chéruel 408
17. Une Noce normande. — Flaubert 409
18. La Bretagne et les Bretons. — Chateaubriand 412
19. Au Marché et à l'Église. Scène de mœurs bretonnes. — Loudon . 413
20. La Pêche du Goëmon en Bretagne. — É. Souvestre 415
21. La Fête de la Gerbe. — É. Souvestre 416
22. La Touraine. — A. de Vigny 417
23. L'Auvergne. — Barrau 418
24. Lyon. — É. Manuel et Alvarèz 419
25. Avignon. — P. Mérimée 421
26. Marseille. — Barrau . 423
27. Brest. — Bouet Villaumez 424
28. Les Abdérites de la Provence. Scènes de mœurs provençales.— A. Dumas père . . . 425
29. La Danse des Provençaux. Scènes de mœurs provençales. — Malte-Brun 426
30. Hyères, ou le Jardin des Hespérides de la France. — Depping . 427

Page

31. Nice, Monaco, Menton. — Élisée Reclus 428
32. Le Mistral. — Élisée Reclus 430
33. Une Vue des Pyrénées.— Xavier Marmier . . . 431

V. LITTÉRATURE FRANÇAISE

en Biographies.

Introduction 433
Roland dans la Vallée de Roncevaux. Sujet de la Chanson de Roland 435
1. Corneille 436
2. Racine 439
Parallèle entre Corneille et Racine. — La Bruyère 442
3. Molière 444
4. Boileau 447
5. La Fontaine 448
6. Pascal 450
7. Madame de Sévigné . 451
8. Bossuet 452
9. Fénelon 453
10. Voltaire 454
11. J.-J. Rousseau 457
12. Montesquieu 461
13. Buffon 462
14. Chateaubriand 463
15. Madame de Staël . . . 464
16. Béranger 465
17. Lamartine 467
18. Victor Hugo 468
19. Scribe 469
20. Thiers 470

ANALYSES DE COMÉDIES MODERNES.

1. Mon Étoile, par Scribe . 470
2. Le Bourgmestre de Sardam, par Mélesville . 471
3. Le Village, par Feuillet 471
4. Le Diplomate, par Scribe et Delavigne 472
5. Bertrand et Raton, par Scribe 472
6. Mademoiselle de la Seiglière, par Sandeau . 473
7. Le Voyage à Dieppe, par Wafflard et Fulgence 473
8. Les Doigts de Fée, par Scribe et Legouvé . . 473
9. La Berline de l'Émigré, par Mélesville et Hestienne 474
10. La Camaraderie, par Scribe 474
11. Les Contes de la Reine de Navarre, par Scribe 475
12. Le Verre d'eau, par Scribe 475

BILDER ZUR EINFÜHRUNG

IN DIE

LANDES- UND VOLKS-KUNDE.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

NARRATIONS.

Extraits des meilleurs Romanciers français.

1. DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

Du Caractère et des Occupations du fameux Don Quichotte. — Dans un village de la Manche vivait, il n'y a pas longtemps, un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre et un levrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et quelques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal et grand chasseur. L'on prétend qu'il avait le surnom de Quixada ou Quésada.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire, les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothèque de ces livres. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle; il perdit le jugement. Sa pauvre tête n'était plus remplie que d'enchantements, de batailles et de toutes les folies qu'il avait vues dans ses livres. Il n'avait pas le moindre doute sur la vérité de ces récits.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante, en allant lui-même à cheval, armé comme les

paladins, cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. Il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La première chose qu'il fit, fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il pût; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa; il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tira son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par-dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, il se tint pour très bien armé. Alors il alla voir son cheval, et quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre, ou le Babiéça du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait: ce qui l'embarrassait beaucoup; car, devant faire du bruit dans le monde, il désirait que ce nom exprimât ce qu'avait été le coursier avant sa noble destinée, et ce qu'il était devenu. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour Rossinante, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma Don Quichotte. Mais, se rappelant qu'Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avait joint le nom de la Gaule sa patrie, il voulut aussi s'appeler Don Quichotte de la Manche, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

Première Sortie de Don Quichotte. — Don Quichotte, étant pourvu de tout ce qu'il lui fallait, ne voulut pas différer plus longtemps l'exécution de son projet sublime. Il se croyait responsable de tout le mal que son inaction laissait commettre sur la terre. Un matin donc, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, sans être vu, sans en rien dire, il se couvre de ses armes, monte sur Rossinante et, la lance au poing, la rondache au bras, sa visière de carton baissée, il sort par une porte de derrière, et se voit enfin en campagne. Surpris, charmé que le commencement d'une aussi grande entreprise n'eût pas éprouvé plus de difficultés, il lui vint pourtant une réflexion désolante, qui manqua lui faire tout abandonner: il se rappela qu'il n'était point armé chevalier, et que, suivant leurs lois sacrées, il lui était défendu

de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de la chevalerie, d'avoir porté comme novice les armes blanches et l'écu sans devise. Ce terrible scrupule le tourmentait, mais il y trouva remède. Il se promit de se faire recevoir chevalier par le premier qu'il rencontrerait, comme cela était arrivé à tant d'autres dont il avait lu les histoires. Quant aux armes blanches, il était bien sûr que les siennes deviendraient telles à force de les fourbir. Cette idée rendit le calme à son âme. Il poursuivit son chemin en laissant aller Rossinante à son gré, car il lui semblait qu'en cela consistait l'essence des aventures.

Tout en marchant, le nouveau chevalier s'entretenait avec lui-même. «Dans les siècles futurs,» disait-il, «lorsqu'on imprimera mon histoire, je ne doute point que l'auteur ne commence de cette manière: Le dieu du jour avait à peine répandu sur la terre les tresses dorées de ses blonds cheveux, et les divers oiseaux nuancés de couleurs brillantes célébraient dans leurs doux concerts la présence de la belle Aurore, qui s'avançait en semant les roses sur l'horizon de la Manche, que le valeureux Don Quichotte, dédaignant les douceurs du sommeil, monta sur son fameux coursier Rossinante, et parut dans l'antique plaine de Montiel.» En effet, il se trouvait là. «Siècle heureux,» ajouta-t-il, «postérité fortunée, qui pourra jouir du récit de tant d'exploits dignes d'être gravés sur le bronze pour servir d'exemples aux races futures! Et toi, qui que tu sois, sage enchanteur, qui mériteras l'honorable emploi d'écrire mes nobles actions, garde-toi surtout d'oublier mon bon cheval Rossinante, cet assidu compagnon de mes travaux, de mes périls! Et vous, princesse Dulcinée, souveraine de ce cœur captif, ah! vous l'avez blessé mortellement par votre injuste colère, par cette défense terrible d'oser me montrer à vos yeux; hélas! n'oubliez pas du moins l'infortuné qui souffre pour vous.»

C'était en imitant ainsi le beau langage de ses livres qu'il cheminait assez lentement, tandis que le soleil, déjà sur sa tête, l'enveloppait de ses rayons, et aurait fondu sa cervelle, s'il en était resté au pauvre homme. Il marcha presque tout le jour sans rencontrer, à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage. Vers le soir son cheval et lui s'arrêtèrent mourant de faim. En regardant de tous côtés pour découvrir quelque château ou quelque cabane de pâtre qui pût lui servir d'asile, il aperçut une hôtellerie; et, rendant grâce au ciel de cette fortune, il se pressa d'y arriver.

Le hasard fit que deux jeunes filles étaient alors sur la porte de l'auberge. Don Quichotte, qui voyait partout ce qu'il avait lu,

n'eut pas plus tôt découvert l'hôtellerie, qu'il la prit pour un château superbe avec ses fossés et son pontlevis, ses quatre tours, ses créneaux d'argent tels qu'ils sont décrits dans les romanciers. Il s'approcha du prétendu château; et, s'arrétant à peu de distance, il attendit que le nain se montrât sur une des plates-formes pour annoncer, selon l'usage, en sonnant de la trompette, l'arrivée du chevalier. Comme le nain ne se pressait pas, et que Rossinante paraissait pressé de gagner l'écurie, notre héros s'avança jusqu'à la porte où étaient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux demoiselles de haut parage, prenant le frais devant leur château. Dans le même instant un porcher, pour rassembler son troupeau, se mit à sonner d'un mauvais cornet. Don Quichotte ne douta plus que ce ne fût le nain qui l'annonçait; et, s'adressant aux demoiselles un peu effrayées de ses armes: «Rassurez-vous,» leur dit-il, en leur montrant sous sa visière de carton un visage sec et poudreux, «vos seigneuries n'ont rien à craindre: les lois de la chevalerie, que je fais profession de suivre, me défendent d'offenser personne, et me prescrivent surtout d'être aux ordres des demoiselles aussi respectables que vous.»

Les jeunes filles étonnées le considéraient avec de grands yeux. Le mot de respect les fit rire. «Mesdames,» reprit Don Quichotte presque fâché, «il ne suffit pas d'être belles, il faut encore être réservées, et surtout ne pas rire sans sujet. Daignez excuser cet avis de la part d'un homme qui ne désire que de vous servir.» Ce langage, fort étranger aux jeunes filles, et la mine du chevalier, faisaient redoubler les ris. Don Quichotte perdait patience, lorsque heureusement l'aubergiste arriva. C'était un gros Andalous de la plage de San-Lucar. Il fut sur le point de rire aussi bien que les demoiselles quand il aperçut l'extraordinaire figure du gentilhomme cuirassé; mais craignant qu'il ne prît mal la plaisanterie, il voulut en user poliment. «Seigneur chevalier,» dit-il, «si votre seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit, c'est la seule chose qui nous a toujours manqué.» Don Quichotte, très satisfait des offres obligeantes de l'alcade de la forteresse, car l'aubergiste lui parut tel, se hâta de lui répondre: «Seigneur châtelain, tout est bon pour moi; les armes sont ma parure, et les combats mon repos.» — «Cela étant,» reprit l'aubergiste, un peu surpris de s'entendre appeler châtelain, «si votre seigneurie veut passer ici la nuit sans dormir, elle y sera plus commodément que partout ailleurs.» En achevant ces mots, il courut tenir l'étrier de Don Quichotte qui descendit avec assez de peine, comme un homme encore à jeun.

Son premier soin fut de recommander à l'aubergiste de ne laisser manquer de rien son cheval, qu'il l'assura être le meilleur des animaux de ce monde. L'aubergiste, le considérant fut loin d'en être convaincu; cependant il le conduisit à l'écurie, et revint près de Don Quichotte, qu'il trouva se faisant désarmer par les deux belles demoiselles déjà réconciliées avec lui. Ces dames lui avaient ôté les deux pièces de la cuirasse; mais elles ne pouvaient venir à bout de désenchâsser sa tête du hausse-col et du casque que Don Quichotte avait attachés l'un à l'autre avec de petits rubans verts si étroitement noués, qu'il fallait couper les nœuds. Notre chevalier s'y opposa fortement; il aima mieux rester toute la nuit avec son casque; ce qui faisait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Mais, tandis qu'on le désarmait, vivement touché des soins de ces demoiselles, il leur dit avec beaucoup de grâce:

Onc il ne fut de chevalier
Plus en faveur auprès des belles:
Don Quichotte est servi par elles;
Princesses pansent son coursier....

«Il s'appelle Rossinante, mesdames. Je voulais d'abord que mes seuls exploits vous apprissent que je suis Don Quichotte de la Manche; mais je n'ai pu me refuser à citer dans cette occasion l'ancienne romance de Lancelot. Pardonnez-moi d'y avoir placé mon nom, et daignez employer à votre service ma reconnaissance et mon bras.»

A tout cela les jeunes filles restaient muettes. Elles lui demandèrent enfin s'il voulait manger quelque chose. Il répondit franchement qu'il avait besoin de dîner. Comme c'était un vendredi, l'on ne put trouver dans l'hôtellerie qu'une espèce de mauvaise merluche, bonne tout au plus pour des muletiers. L'hôte s'informa gravement si Don Quichotte aimait la marée; et, sur sa réponse que c'était pour lui la meilleure chère, on dressa la table devant la porte. Bientôt on vint lui servir de cette détestable merluche avec un pain plus noir et plus dur que les armes du chevalier. Quand Don Quichotte voulut goûter de la prétendue marée, son hausse-col de fer l'empêcha de pouvoir rien porter à sa bouche; il fallut qu'une des demoiselles voulût bien remplir cet office, et lorsqu'il fut question de boire, sa visière l'embarrassa tellement, que jamais il n'en serait venu à bout si l'aubergiste n'avait inventé de percer un long roseau par lequel on fit arriver le vin. Notre héros supportait tout patiemment plutôt que de sacrifier ses rubans verts. La seule chose qui l'affligeait au fond de l'âme, c'était de n'être point encore armé chevalier.

Don Quichotte reçoit l'ordre de chevalerie. — Tourmenté de cette idée, Don Quichotte abrége son mauvais souper, se lève, appelle l'aubergiste et, s'enfermant avec lui dans l'écurie, il se jette à ses genoux: «Illustre chevalier,» lui dit-il, «j'ose supplier votre courtoisie de vouloir m'accorder un don.» L'aubergiste, surpris de ces paroles, et de voir cet homme à ses pieds, s'efforçait de le relever, mais, n'en pouvant venir à bout, il lui promit ce qu'il demandait. «Je n'en attendais pas moins de votre magnanimité,» reprit Don Quichotte: «ce que je désire de vous ne peut tourner qu'a votre gloire et au profit de l'univers; c'est de permettre que cette nuit même je fasse la veille des armes dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errants, au nombre desquels je brûle de me voir enfin agrégé.»

L'aubergiste ne manquait pas de malice. Il avait d'abord soupçonné la folie de Don Quichotte; il n'en douta plus après ces paroles, et, voulant s'en amuser, il lui répondit très sérieusement: «Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande âme. Vous ne pouviez, pour le satisfaire, mieux vous adresser qu'à moi; ma jeunesse entière fut consacrée à cet honorable exercice. J'allais courant l'univers et cherchant les aventures dans les faubourgs de Malaga, dans les marchés de Séville, de Ségovie, de Valence, sur les ports, aux jardins publics, à la bourse, partout enfin où je trouvais quelque chose à faire. Me voyant vieux, j'ai pris le parti de me retirer dans mon château, où je vis paisiblement de mon bien et de celui des autres, me faisant toujours un plaisir de recevoir de mon mieux tous les chevaliers errants qui passent, de quelque qualité qu'ils soient, et ne leur demandant pour prix d'une si tendre affection que de partager avec moi l'argent qui peut les embarrasser. Dans ce moment je n'ai point de chapelle à vous offrir, parce que je viens de l'abattre pour en construire une plus belle; mais il est possible de s'en passer; et ma cour qui est grande, commode, sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veille des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies; après quoi vous serez chevalier, et tout aussi bien chevalier qu'il y en ait jamais eu au monde. Répondez-moi d'abord sur un point qui ne laisse pas de m'intéresser: avez-vous de l'argent?»

«Non,» répondit Don Quichotte; «je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier se fût muni de ce vil métal.» — «Vous êtes dans

l'erreur,» reprit l'aubergiste; «si les historiens n'en parlent pas, c'est qu'ils ont pensé qu'il allait sans dire que les chevaliers ne marchaient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. Je puis vous assurer qu'ils portaient tous une bourse bien garnie, des chemises blanches, et une petite boîte d'onguent pour les blessures qu'ils pouvaient recevoir. Vous sentez bien qu'ils n'étaient pas toujours sûrs, après un combat terrible, de voir arriver sur un nuage une demoiselle ou un nain qui vînt leur faire boire de ces eaux divines dont une seule goutte guérissait leurs plaies. Pour plus grande précaution, ils chargeaient leurs écuyers d'avoir avec eux de la charpie, de l'onguent et de l'argent. Quand ils n'avaient point d'écuyer, ce qui était rare à la vérité, ces messieurs portaient leur provision dans un petit porte-manteau qui ne paraissait presque point, sur la croupe du cheval, et qui n'était permis que pour ce seul cas. Ainsi je vous ordonne, comme à mon fils en chevalerie, de ne jamais voyager sans argent; vous verrez que vous et les autres s'en trouveront à merveille.»

Don Quichotte promit de n'y pas manquer. Pressé de commencer la veille des armes, il alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge près du puits. Il prit seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge. La lune au plus haut de son cours brillait dans un ciel sans nuage. Les habitants de l'auberge, à qui l'hôte avait raconté les folies du chevalier, vinrent le contempler de loin. Don Quichotte, sans y prendre garde, continuait sa promenade, s'appuyait de temps en temps sur sa lance, et regardait fixement les armes, affectant toujours une contenance aussi tranquille que fière.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie voulut donner à boire à ses mulets, et s'en vint pour débarrasser l'auge. Don Quichotte, le voyant approcher, lui cria d'une voix terrible: «Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes; elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée; ta mort expierait ton audace.» Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors levant les yeux au ciel et s'adressant à Dulcinée; «O dame de mon cœur,» s'écria-t-il, «n'abandonnez pas dans ce premier danger le chevalier votre esclave, et que votre intérêt pour lui vienne redoubler sa valeur!» En disant ces mots il jette son bouclier, saisit sa lance à deux mains, et la fait tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge, et recommence à se promener.

L'instant d'après un autre muletier, ignorant ce qui venait d'arriver à son confrère, qui restait là tout étourdi, voulut de même abreuver ses mulets, et retira les armes de dessus l'auge. Cette fois-ci Don Quichotte, sans lui dire une parole et sans invoquer Dulcinée, lève sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits. L'aubergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier qui, se couvrant de son écu, s'écrie: «O dame de beauté, soutien et force de mon âme, animez-moi d'un de vos regards dans cette terrible aventure!»

Cela dit, il se sentit tant de courage, que tous les muletiers de l'univers ne l'auraient pas fait reculer d'un pas. Les camarades des blessés commencèrent à prendre des pierres qu'ils firent pleuvoir sur notre héros. Celui-ci s'en garantissait de son mieux avec son bouclier, et ne s'éloignait pas de l'auge. L'aubergiste se tuait de crier que c'était un fou; qu'il les avait avertis; qu'ils n'y gagneraient que des coups. Don Quichotte criait plus fort qu'ils étaient tous des lâches, des traîtres; que le seigneur châtelain était lui-même un chevalier félon, puisqu'il souffrait chez lui des trahisons pareilles; qu'il saurait bien l'en punir aussitôt qu'il aurait reçu l'ordre de chevalerie. «Mais vous autres,» ajoutait-il, «indigne et vile canaille, venez, approchez, attaquez; vous aurez le prix de votre insolence.»

Il prononçait ces paroles d'un air si ferme, si résolu, que les muletiers effrayés finirent par suivre le conseil de l'hôte. Ils cessèrent de jeter des pierres, emportèrent les deux blessés, et Don Quichotte reprit sa promenade aussi tranquillement qu'auparavant. L'aubergiste, qui commençait à ne plus rire des plaisanteries du héros, résolut de les faire finir en lui conférant le plus tôt possible ce malheureux ordre de chevalerie. Il vint lui demander excuse de la grossièreté de ces rustres qu'il avait si bien châtiés, l'assurant que tout s'était passé à son insu, et ajouta qu'au surplus, ayant satisfait à l'obligation de la veille des armes, qui n'exigeait que deux heures, il pouvait, au défaut de la chapelle, recevoir dans tout autre lieu l'accolade et le coup de plat d'épée sur le dos, seules choses nécessaires suivant les rites de l'ordre.

Don Quichotte le crut aisément, le supplia de se dépêcher, parce qu'une fois armé chevalier, son dessein, si l'on venait encore le provoquer, était de ne laisser personne en vie dans le château. Le châtelain n'en fut que plus pressé d'aller chercher le livre où il écrivait ses rations de paille, et suivi d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle, et des deux demoiselles dont j'ai parlé, il revint trouver Don Quichotte, qu'il fit mettre à genoux devant

lui. Marmottant alors dans son livre, comme s'il eût dit quelque oraison, il leva sa main, la fit tomber assez rudement sur le cou de Don Quichotte, et, sans s'interrompre, le frappa de même avec le plat de son épée. L'une de ces dames, qui avaient besoin pour ne pas rire de se rappeler les prouesses du chevalier, lui ceignit l'épée; l'autre lui chaussa l'éperon. Don Quichotte reconnaissant voulut savoir comment elles se nommaient, afin de les faire jouir d'une portion de sa gloire. Les modestes demoiselles lui avouèrent que l'une d'elles était fille d'une ravaudeuse de Tolède, et s'appelait *la Tolosa;* que l'autre, étant la fille d'un meunier, n'avait pas d'autre nom que *la Meunière.* Don Quichotte leur rendit grâces et les pria de vouloir bien prendre le *don* pour l'amour de lui, et de s'appeler désormais *Dona Tolosa,* et *Dona Meunière.*

Toutes les cérémonies achevées, notre nouveau chevalier, qui brûlait d'aller chercher les aventures, courut seller Rossinante, monta dessus, et tout à cheval vint embrasser l'aubergiste, en le remerciant de la faveur qu'il avait reçue de lui dans des termes si extraordinaires, qu'il me serait impossible de les rapporter. L'hôte, qui désirait fort de s'en voir défait, répondit plus brièvement, mais dans le même langage; et, sans rien lui demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.

L'ÉPOUVANTABLE AVENTURE DES MOULINS À VENT. — Un jour, Don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent, et regardant son écuyer: «Ami,» dit-il, «la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants terribles? Ils sont plus de trente: n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes; leurs dépouilles commenceront à nous enrichir.» — «Quels géants?» répondit Sancho. — «Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long.» — «Mais, monsieur, prenez-y garde, ce sont des moulins à vent, et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes.» — «Ah! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géants, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi, va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.»

En disant ces paroles il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géants, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. «Attendez-moi,» disait-il, «attendez-moi, lâches brigands; un seul chevalier vous attaque.» A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. «Oh! vous avez beau faire,» ajouta Don Quichotte; «quand vous remueriez

plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis.» Il dit, embrasse son écu, et se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. «Eh! Dieu me soit en aide,» dit-il, «je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite.» — «Paix! paix!» répondit le héros; «c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire: il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice.» — «Dieu le veuille!» répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures. Il regrettait beaucoup sa lance, que l'aile du moulin avait brisée. — «Mon ami,» dit-il à Sancho, «je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Pérez de Vargas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne, avec lequel il tua tant de Maures, qu'on le surnomma l'*Assommeur*. Je veux imiter Pérez de Vargas. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue, et cette arme me suffira pour faire de tels exploits, que jamais personne ne pourra les croire. — «Ainsi soit-il!» répondit Sancho, «mais redressez-vous un peu, car vous allez tout de côté.» — Je t'avoue que je me ressens de ma chute; et, si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu aux chevaliers errants de se plaindre, quand même ils auraient l'estomac ouvert. — Diable; si c'est défendu de même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je vous préviens qu'à la moindre égratignure je crie comme si on m'écorchait.» — FLORIAN.

2. GIL BLAS AU SERVICE DU DOCTEUR SANGRADO.

Je rencontrai le docteur Sangrado, et je pris la liberté de le saluer. «Eh! te voilà, mon enfant,» me dit-il, «je pensais à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et tu

m'es revenu dans l'esprit. Tu me parais bon enfant, et je crois que tu serais bien mon fait, si tu savais lire et écrire.» — «Monsieur,» lui répondis-je, «sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sais l'un et l'autre.» — «Cela étant,» reprit-il, «tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi ; tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages ; mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.»

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais, sous un si savant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinait ; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. Il y avait pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avait pour tout domestique, marquait les adresses ; mais, outre qu'elle ne savait point l'orthographe, elle écrivait si mal qu'on ne pouvait, le plus souvent, déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvait justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenais les noms mouraient presque tous. J'inscrivais, pour ainsi parler, les personnes qui voulaient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voitures publiques, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avais souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avait point en ce temps-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le seigneur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il ne méritait.

Il ne manquait pas de pratiques, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère ; on vivait chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disait que ces aliments étaient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne voulait point qu'on s'en rassasiât ; en quoi, certes, il se montrait fort raisonnable. Mais s'il nous défendait, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disait quelquefois : «Buvez, mes enfants ; la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment ;

c'est un dissolvant universel. Le cours du sang est-il ralenti? elle le précipite; est-il trop rapide? elle en arrête l'impétuosité.» Notre docteur était de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissait la viellesse une phthisie naturelle qui nous dessèche et nous consume; et sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards.

Malgré ces doctes raisonnements, après avoir été huit jours dans cette maison, je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenais. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourrait se relâcher et me donner un peu de vin à mes repas; mais il était trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder.

Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de mon maître, et quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportait sur l'expérience.

Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment. «Écoute,» me dit-il un jour, «je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime: et, sans attendre que tu m'aies servi plus longtemps, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui; je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles; et moi, je prétends t'abréger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude: voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Qui, ce simple secret que je te révèle, et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine à fond; et, profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux,» continua-t-il, «me soulager présentement; tu tiendras le matin notre registre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état où l'on m'appellera;

et lorsque tu auras travaillé quelque temps, je te ferai agréger à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin ; au lieu que les autres sont longtemps médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être savants.»

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut ; et, pour reconnaître les bontés qu'il avait pour moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, quand même elles seraient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'était pas tout à fait sincère. Je désapprouvais son sentiment sur l'eau, et je me proposais de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître et me donner l'air d'un médecin. Je débutai par un alguazil qui avait une pleurésie ; j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et j'ordonnai qu'on lui fît boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandais plus que plaies et bosses. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice que je n'avais point vu depuis quelque temps. Il me regarda longtemps avec surprise ; puis il se mit à rire de toute sa force, en se tenant les côtes. Ce n'était pas sans raison ; j'avais un manteau qui traînait à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chausse quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne fallait. Je pouvais passer pour une figure originale et grotesque. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis, pour garder le *décorum* dans la rue. Si mon air ridicule avait excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla.

«Vive Dieu ! Gil Blas,» me dit-il, «te voilà plaisamment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte?» — «Tout beau, mon ami,» lui répondis-je, «tout beau ; respecte un nouvel Hippocrate ! Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond ; et, comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager.» — «Fort bien,» reprit Fabrice, «ton sort me paraît digne d'envie ; et, pour parler comme Alexandre, si je n'étais pas Fabrice, je voudrais être Gil Blas.»

Pour faire voir à Fabrice qu'il n'avait pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de

l'alguazil et du pâtissier; puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'était. Nous demeurâmes longtemps dans ce cabaret, Fabrice et moi; nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre valets. Ensuite, voyant que la nuit approchait, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour suivant, l'après-dînée, nous nous retrouverions au même lieu.

Je ne fus pas sitôt au logis, que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avais vus, et lui remis entre les mains huit réaux qui me restaient des douze que j'avais reçus pour mes ordonnances. «Huit réaux,» me dit-il après les avoir comptés, «c'est peu de chose pour deux visites; mais il faut tout prendre.» Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six, et me donnant les deux autres: «Tiens, Gil Blas,» poursuivit-il, «voilà pour commencer à te faire un fonds; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te sera bien utile; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami, car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.»

Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut, et me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avais inscrits, et je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différents. Jusque-là, les choses s'étaient passées sans bruit, et personne, grâces au ciel, ne s'était encore révolté contre mes ordonnances; mais quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne saurait manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avait un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommait le docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison venait d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avait appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissait. Il me salua d'un air grave; puis, m'ayant envisagé quelques moments avec beaucoup d'attention: «Seigneur docteur,» me dit-il, «je vous prie d'excuser ma curiosité; je croyais connaître tous les médecins de Valladolid, mes confrères, et cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très peu de temps vous soyez venu vous établir dans cette ville.» Je répondis que j'étais un jeune praticien, et que je ne travaillais encore que sous les auspices du docteur Sangrado. «Je vous félicite,» reprit-il poliment, «d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très habile, quoique vous

paraissiez bien jeune.» Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savais s'il avait parlé sérieusement, ou s'il s'était moqué de moi; et je rêvais à ce que je devais lui répliquer, lorsque l'épicier, prenant ce moment pour parler, nous dit: «Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine; examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.»

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade; et, après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvraient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensais qu'on dût le traiter. «Je suis d'avis,» répondis-je, «qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment.» A ces paroles, le petit médecin me dit en souriant d'un air plein de malice: «Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie?» — «N'en doutez pas,» m'écriai-je, d'un ton ferme; «vous verrez le malade guérir à vue d'œil; ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado!» — «Sur ce pied-là,» reprit-il, «Celse a grand tort d'assurer que, pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim.» — «Oh! Celse,» lui repartis-je, «n'est pas mon oracle; il se trompait comme un autre, et quelquefois je me sais bon gré d'aller contre ses opinions; je m'en trouve fort bien.» — «Je reconnais à vos discours,» me dit Cuchillo, «la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson sont sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains . . .» «N'en venons point aux invectives,» interrompis-je assez brusquement; «un homme de votre profession a bonne grâce, vraiment, de faire de pareils reproches! Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde; et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui; il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs.» — «Par saint Jacques et par saint Denis!» interrompit-il à son tour avec emportement, «vous ne connaissez guère le docteur Cuchillo. Sachez que j'ai bec et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original.» La figure du petit médecin me mit en colère. Je lui répliquai avec aigreur; il me repartit de la même sorte, et bientôt nous en vînmes aux gourmades. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de

poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite, et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avait la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres, si je ne me hâtais de sortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois.

Des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville et dans les faubourgs. Tous les médicins de Valladolid eurent de la pratique, et nous particulièrement. Il ne se passait point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades ; ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu. Mais je ne sais comment cela se faisait, ils mouraient tous, soit que nous les traitassions d'une manière propre à cela, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisions rarement trois visites à un même malade ; dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venait d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étais qu'un jeune médecin qui n'avait pas encore eu le temps de s'endurcir au meurtre, je m'affligeais des événements funestes qu'on pouvait m'imputer. «Monsieur,» dis-je un soir au docteur Sangrado, «j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode ; cependant tous mes malades vont en l'autre monde ; on dirait qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portait en terre.» — «Mon enfant,» me répondit-il, «je pourrais te dire à peu près la même chose ; je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; et, si je n'étais pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirais mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite.» — «Si vous m'en voulez croire, monsieur,» repris-je, «nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos malades ; le pis qu'il puisse nous arriver c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude et nos saignées.» — «Je ferais volontiers cet essai,» répliqua-t-il, «si cela ne tirait point à conséquence ; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson ; veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage ?» — «Oh ! vous avez raison,» lui repartis-je ; «il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis ; ils diraient que vous vous laissez désabuser ; ils vous perdraient de réputation. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos

confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous; et je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.»

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, et nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie. Il semblait que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisait de funérailles! Il venait tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochait la mort de son neveu. Les personnes affligées dont il nous fallait essuyer les reproches, avaient quelquefois une douleur brutale; ils nous appelaient ignorants, assassins, ils ne ménageaient point les termes. J'étais ému de leurs épithètes; mais mon maître, qui était fait à cela, les écoutait de sang-froid. J'aurais pu, comme lui, m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquais avec si peu de succès. C'est de quoi je vais faire un détail fidèle, dût le lecteur en rire à mes dépens.

Il y avait dans notre voisinage un jeu de paume, où les fainéants de la ville s'assemblaient chaque jour. On y voyait un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres, et décident les différends dans les tripots. Il était de Biscaye, et se faisait appeler Don Rodrigue de Mondragon. Il paraissait avoir trente ans. C'était un homme d'une taille ordinaire, mais sec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelants qui lui roulaient dans la tête, et semblaient menacer tous ceux qu'il regardait, un nez fort epaté lui tombait sur une moustache rousse. Il avait la parole si rude et si brusque, qu'il n'avait qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'était rendu le tyran du jeu de paume; il jugeait impérieusement les contestations qui survenaient entre les joueurs; et il ne fallait pas qu'on appelât de ses jugements, à moins que l'appelant ne voulût se résoudre à recevoir de lui, le lendemain, un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le seigneur Don Rodrigue, que le *don* qu'il mettait à la tête de son nom n'empêchait pas d'être roturier, il avait su plaire à la maîtresse du tripot. C'était une femme de quarante ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. Mais dans le temps qu'elle se préparait à l'épouser, elle tomba malade; et, malheureusement pour elle, je devins son médecin. Quand sa maladie n'aurait pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisaient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot. La paumière alla

où j'envoyais tous mes malades, et ses parents s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu et flamme contre moi; il jura qu'il me passerait son épée au travers du corps, et m'exterminerait à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment; la connaissance que j'avais de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble et de frayeur. Je n'osais sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, et je m'imaginais sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux; je ne pouvais goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé; et, après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

Je marchais fort vite, et regardais de temps en temps derrière moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivait point mes pas; j'avais l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenais pour lui tous les arbres et les buissons; je sentais à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposais d'aller. Je quittais sans peine le séjour de Valladolid; tout mon regret était de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avais pu même faire mes adieux. Je n'étais nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine; au contraire, je demandais pardon à Dieu de l'avoir exercée. — LE SAGE.

3. PAUL ET VIRGINIE.

DÉLIBÉRATIONS SUR LE DÉPART DE VIRGINIE. — A peine la lettre fut-elle lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot. «Pourriez-vous nous quitter maintenant?» dit Marguerite à madame de La Tour. — «Non, mon amie; non, mes enfants,» reprit madame de La Tour; «je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont la cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parents et par la perte de mon cher époux. Mais depuis j'ai goûté plus de

consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie.»

A ces discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras, lui dit : «Je ne vous quitterai pas non plus ; je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman ; rien ne vous manquera jamais avec nous.» Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était M. de La Bourdonnaye, le gouverneur de la colonie. Il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avait bien des droits sur lui. «Vous avez,» ajouta-t-il, «madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune et vous attend auprès d'elle.» Madame de La Tour répondit que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage.

«Au moins,» reprit M. de La Bourdonnaye, «pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir ; mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille, et le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient-on aux îles ? N'est-ce pas pour y faire fortune ? N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie ?»

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. «Voilà,» ajouta-t-il, «ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la part

de votre tante.» Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur: «Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue.» — «Avez-vous un autre enfant, madame?» dit M. de La Bourdonnaye à madame de La Tour. — «Non, monsieur,» reprit-elle, «celui-ci est le fils de mon amie; mais lui et Virginie nous sont communs, et également chers.» — «Jeune homme,» dit le gouverneur à Paul, «quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connaîtrez le malheur des gens en place; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache.»

M. de La Bourdonnaye, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. «Il n'y a,» dit-il, «ici, que des meubles de bois; mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or.» Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit: «Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme.» M. de La Bourdonnaye reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. «Votre tante,» ajouta-t-il en s'en allant, «ne peut pas traîner plus de deux ans, ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon sens seront de mon avis.» Elle lui répondit que, ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisserait son départ pour la France entièrement à sa disposition.

Madame de La Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit: «Mon enfant, nos domestiques sont vieux; Paul est bien jeune; Marguerite vient sur l'âge; je suis déjà infirme: si j'allais mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts? Vous

resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire? Cette idée me pénètre de douleur.» Virginie lui répondit: «Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent, il ne nous a pas abandonnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa Providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère! Je ne saurais me résoudre à vous quitter.» Madame de La Tour, émue, reprit: «Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe maintenant que sa fortune dépend de toi.»

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de La Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur: «Mes enfants,» dit-il en entrant, «Dieu soit loué! vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de La Bourdonnaye, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous: il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle?»

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant: «Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite!» dit-elle en pleurant.

Naufrage dans les mers de l'Inde. — Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était le *Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-dînée, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce

vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de La Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'Ile de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille, transportée de joie, s'écria: «Virginie est arrivée!» Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul: «Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie.» Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus, à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève; et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant: «Allons, allons, Virginie est arrivée. Allons au port, le vaisseau y mouillera au point du jour.»

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions le bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit: «Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre-d'Or; on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien

mauvaise !» Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : «Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or, au-devant de Virginie ; il n'y a que trois lieues d'ici.» Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée : on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout : et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable ; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu, autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île par les courants ; que la nuit l'avait dérobé à sa vue ; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours ; mais que la mer était si mauvaise qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui ; que, bientôt après, il avait cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin de mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent à Port-Louis ; que si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'était le gouverneur, M. de La Bourdonnaye, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite, que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois : *Vive le Roi!* car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies : comme si, dans les dangers, ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-cul, des frégates, des coupeurs-d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : »Voilà l'ouragan !« et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hunes amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air ; mais, dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent, et, comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras: «Mon fils,» lui dis-je, «voulez-vous périr?» — «Que j'aille à son secours,» s'écria-t-il, «ou que je meure!» Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran,* tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on eût pu en faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses.

Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié: une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran,* tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant: «O mon

Dieu! vous m'avez sauvé la vie; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle.» Domingue et moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul, sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apportait point le corps de Virginie: mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri; il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée. — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

4. MICHEL-ANGE.

Un jour, c'était vers l'an 1490, un homme et un enfant se trouvaient en même temps dans les jardins de Saint-Marc, où Florence commençait à réunir ces chefs-d'œuvre de la statuaire antique qui font aujourd'hui de la galerie des Offices la rivale de la galerie Vaticane, et de son musée le second musée du monde.

L'homme pouvait avoir quarante ou quarante-deux ans; il était laid, petit et assez mal fait; cependant, malgré sa laideur, sa physionomie ne manquait pas d'un certain charme, et lorsque cette physionomie s'éclairait d'un sourire fin et bienveillant qui lui était habituel, on oubliait presque aussitôt l'impression désagréable qu'elle avait produite à la première vue. Il était vêtu d'une longue simarre de velours violet garnie de fourrure, mais très simple du reste, serrée à la taille comme une robe de chambre par un cordon de soie; il avait sur la tête une espèce de toque pareille à nos casquettes de jockey, aux pieds des souliers semblables à nos pantoufles, et, contre l'habitude de l'époque, on cherchait en vain à sa ceinture ou un poignard ou une épée.

Cet homme s'arrêtait de temps en temps devant les statues, qu'il regardait avec un amour d'artiste, et dont il paraissait parfaitement comprendre l'idéale beauté.

L'enfant pouvait avoir treize à quatorze ans: c'était une puissante nature et qui promettait de se développer largement. Il était vêtu d'un pourpoint grisâtre montrant fort sa corde, et taché de couleurs en différents endroits; l'enfant tenait à la main une tête de faune qu'il polissait avec un ciseau.

L'homme et l'enfant se rencontrèrent.

— Que fais-tu là ? demanda l'homme avec un sourire plein d'intérét, après avoir regardé un instant en silence l'enfant, tellement préoccupé de son œuvre qu'il ne s'était pas même aperçu que quelqu'un s'approchait de lui.

L'enfant leva la tête, regarda l'homme d'un regard fixe, comme s'il eût voulu s'assurer si celui qui lui adressait la parole avait le droit de l'interroger; puis se remettant à la besogne:

— Vous le voyez, répondit-il, je sculpte.

— Et quel est ton maître? demanda l'homme.

— Dominique Guirlandajo, reprit l'enfant.

— Mais Dominique Guirlandajo est peintre et non pas sculpteur.

— Aussi je ne suis pas sculpteur, je suis peintre.

— Et pour qui sculptes-tu, alors ?

— Pour Mamurco.

— Et qui t'a donné des ciseaux ?

— Granacci.

— Et ce marbre?

— Des tailleurs de pierre.

— Et tu as copié?

— La tête du faune.

— Mais le bas de la figure manquait?

— Je l'ai remplacé.

— Voyons?

— Tenez.

— Comment t'appelles-tu? demanda l'homme.

— Michel-Ange Buonarotti, répondit l'enfant.

L'homme regarda la tête, la tourna et la retourna en tout sens; puis, avec un sourire de bienveillante critique, la remettant à son jeune auteur:

— Monsieur le sculpteur, lui dit-il, voulez-vous permettre que je vous fasse une observation?

— Laquelle?

— Vous avez voulu faire ce faune vieux?

— Sans doute.

— Eh bien! dans ce cas il ne fallait pas lui laisser toutes ses dents; à l'âge qu'il a il en manque toujours quelques-unes.

— Vous avez raison.

— Sans doute que j'ai raison.

— Vous êtes donc sculpteur?

— Non.

— Vous êtes donc peintre alors?
— Non.
— Vous êtes donc architecte au moins?
— Non.
— Qu'êtes-vous donc, en ce cas?
— Je suis artiste.
— Et l'on vous appelle?
— Laurent de Médicis.

Et Laurent de Médicis, voyant passer dans une allée Politien et Pic de la Mirandole, alla les rejoindre, et laissa l'enfant réfléchissant à l'avis qu'il venait de recevoir, et surtout à celui qui le lui avait donné.

Le lendemain, il porta cette tête complètement achevée à Laurent de Médicis. L'observation avait porté son fruit, une dent manquait.

C'est cette même tête de faune qui est à la galerie de Florence.

Laurent devina l'homme dans l'enfant, le fit sortir de l'atelier de Guirlandajo, où il était engagé pour trois ans, lui donna une chambre dans son palais, l'admit à sa table, et le traita comme s'il eût été son propre fils.

Cet événement décida de la vocation de Michel-Ange. Dès lors il abandonna à peu près la peinture pour la sculpture; et cependant il avait déjà eu en peinture deux étranges succès pour un enfant de son âge.

Un jour, son ami Granacci, le même qui lui avait procuré des ciseaux, lui avait fait cadeau d'une estampe de Martin de Hollande; elle représentait des diables qui, pour induire saint Antoine au péché, l'assommaient de coups de bâton. Michel-Ange eut alors l'idée de faire un tableau de cette estampe, et d'entourer le saint des démons ayant la forme de quadrupèdes ou de poissons; mais il ne voulut ébaucher aucun de ces monstres sans avoir primitivement étudié dans la nature les différentes parties dont leur corps se composait. En conséquence, il allait tous les jours aux ménageries ou au marché, dessinant d'aprés nature les animaux dont il voulait donner la ressemblance à ses diables, et ne commençant rien de l'œuvre définitive que sur des esquisses parfaitement étudiées.

Le tableau fini, l'enfant le porta chez Guirlandajo, qui fut étonné de cette admirable reproduction de la nature, et qui demanda à son élève comment il en était arrivé là. Celui-ci lui montra toutes ses études, lui apporta toutes ses esquisses; Guirlandajo les regarda les unes après les autres, puis secouant la tête avec un mouvement où perçait quelque peu d'envie:

— Ce jeune homme, murmura-t-il en se retirant, sera un jour notre maître à tous.

Un autre jour, un peintre donne à Michel-Ange une tête à copier; c'était une tête d'un des maîtres du siècle passé, on ne sait lequel, mais d'un maître enfin. L'enfant se met à l'œuvre, et rend au peintre, au lieu de l'original, la copie qu'il a eu le soin de noircir à la fumée. Le peintre ne voit aucune différence, et demande alors à voir la copie.

Michel-Ange éclate de rire; en croyant faire un tour d'écolier, il avait fait un tour de maître.

Mais, comme nous l'avons dit, le jeune Michel-Ange est tout á la sculpture. Sur le conseil de Politien, il fait le Combat des Centaures, dont la vue soixante-dix ans plus tard, devait lui faire regretter tout le temps qu'il avait perdu à la peinture; il sculpte le grand crucifix de bois de San-Spirito; il achève l'autel de Saint-Dominique, commencé par Jean de Pise; il fait un Amour endormi, qu'il envoie à Rome et vend pour antique; il exécute pour Giacomo Galli le Bacchus qui est à cette heure à la galerie de Florence; puis, enfin, compose et taille, pour le cardinal de Saint-Denis, le fameux groupe de la Piété qui se trouve aujourd'hui dans la première chapelle à droite en entrant à Saint-Pierre.

Ici s'arrête la première période de sa vie d'artiste.

Pendant les dix ans qui viennent de s'écouler, Laurent le Magnifique est mort; Pierre de Médicis, son fils, a été chassé; les Français ont conquis Naples; César Borgia s'est emparé de la Romagne, et Savonarole a été brûlé.

Michel-Ange a essayé du doux, du gracieux et du tendre. Il va passer au terrible.

La première œuvre de cette nouvelle période est le David de la place du Palais-Vieux: il la tire, comme nous l'avons dit, d'un bloc de marbre oublié depuis longtemps, ébauché par un autre, auquel personne ne songeait, qu'il relève, qu'il taille, qu'il anime; la statue n'est pas un chef-d'œuvre, mais le tour de force n'en est pas moins grand.

Après le David vient un bas-relief en bronze qu'il exécute pour des marchands flamands, et qui arrive à bon port à Anvers; le groupe de David et Goliath, qu'on envoie en France et qui se perd dans le voyage; enfin, le fameux carton de la guerre de Pise, qui, volé par Baccio Bandinelli, s'éparpille en morceaux par toute l'Italie, et disparait sans qu'il en reste aujourd'hui autre chose que la gravure d'un de ses fragments, exécutée par Marc-Antoine.

C'est alors que Jules II le fait venir à Rome et lui commande son tombeau. Michel-Ange en fait aussitôt le plan: ce sera un parallélogramme de trente pieds de long sur huit de large, et ses quatre faces offriront quarante statues, sans compter les bas-reliefs.

Jules II lui ouvre son trésor, lui donne un vaisseau, lui livre Carrare. Trois mois après, la place Saint-Pierre est encombrée d'une montagne de marbre. Toutes les églises de Rome seront trop petites pour un pareil tombeau; ni Saint-Paul, ni Saint-Jean-de-Latran, ni Sainte-Marie-Majeure ne pourront le contenir. On reprend les travaux de Saint-Pierre, dont Michel-Ange reçoit la direction; d'une main le géant soutient la coupole, de l'autre il taille Moïse.

C'est alors que cette gloire gigantesque commence à inquiéter Bramante, l'oncle de Raphaël, familier avec Jules II, comme l'étaient alors les artistes de premier ordre; il lui insinue que faire faire son tombeau porte malheur, et que, le tombeau fini, Dieu, pour le punir de son grand orgueil, pourrait bien lui ordonner de s'y coucher. La figure du pape s'assombrit. Le tombeau de Jules II ne sera jamais achevé.

Le pape avait ordonné à Michel-Ange de ne s'adresser qu'à lui lorsqu'il aurait besoin d'argent. Un jour qu'un nouveau chargement de marbres vient de débarquer sur la rive gauche du Tibre, Michel-Ange monte au Vatican pour réclamer le salaire de ses mariniers. Pour la première fois depuis qu'il est à Rome, on lui dit que Sa Sainteté n'est pas visible. L'ordre pouvait être général, Michel-Ange n'insiste pas.

Quelques jours après, Michel-Ange se présente de nouveau au palais: même réponse de la part de l'huissier. Un cardinal qui en sortait, et qui connaissait les privilèges du grand sculpteur, s'étonne et demande à l'homme à la chaîne s'il ne connaît pas Michel-Ange:

— C'est justement parce que je le connais, répond l'huissier, que je ne le laisse point passer.

— Comment cela? s'écrie Michel-Ange étonné.

L'huissier ne répond pas. Mais sur ces entrefaites Bramante se présente et est introduit.

— C'est bien, dit Michel-Ange, vous direz au pape que si désormais il desire me voir il m'enverra chercher.

Michel-Ange revient chez lui, vend ses meubles, prend un cheval de poste, court sans s'arrêter, ct arrive au bout de douze heures à Poggibonzi, village situé hors des frontières pontificales.

Jules II a appris sa fuite. C'est alors qu'il comprend l'homme qu'il perd. Cinq courriers sont expédiés de demi-heure en demi-heure sur les traces du fugitif, avec ordre de ramener Michel-Ange mort ou vif. Ces cinq courriers rejoignent celui qu'ils poursuivent à Poggibonzi; mais Poggibonzi est toscan; le pouvoir pontifical expire à Radicotani; Michel-Ange tire son épée, et les cinq courriers reviennent à Rome annoncer qu'ils n'ont pu rejoindre Michel-Ange.

Alors Jules II en fait une affaire de puissance à puissance: Florence rendra Michel-Ange à Rome, ou Rome fera la guerre à Florence. Jules II était un de ces pontifes qui dominent à la fois par l'épée et par la parole. Le gonfalonier Soderini fait venir Michel-Ange.

— Tu t'es conduit avec le pape, lui dit-il, comme ne l'aurait pas fait un roi de France. Nous ne voulous pas entreprendre une guerre pour toi: ainsi prépare-toi à partir.

— C'est bien, répond Michel-Ange. Soliman m'attend pour jeter un pont sur la Corne-d'Or, et je pars, mais pour Constantinople.

Michel-Ange revient chez lui; mais à peine y est-il que Soderini arrive. Le gonfalonier supplie l'artiste de ne pas brouiller la république avec Jules II. Si l'artiste craint quelque chose pour sa liberté ou pour sa vie, la république lui donnera le titre d'ambassadeur.

Enfin Michel-Ange pardonne et va rejoindre Jules II à Bologne qu'il vient de prendrc.

— Je te charge de faire mon portrait, lui dit Jules II en l'apercevant; il s'agit de couler en bronce une statue colossale qui sera placée sur le portail de Sainte-Pétrone. Voilà mille ducats pour les premiers frais.

— Dans quel acte Votre Sainteté veut-elle être représentée? demanda Michel-Ange.

— Donnant la bénédiction, dit le pape.

— Bien, voilà pour la main droite, dit Michel-Ange; mais que mettrons-nous dans la main gauche? Un livre?

— Un livre! un livre! s'écria Jules II, une épée!

Seize mois après, la statue était sur son piédestal. Jules II vint la voir.

— Dis donc, demanda-t-il en indiquant á l'artiste le mouvement du bras droit qui était un peu trop prononcé, donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction, ta statue?

— Toutes deux, répondit Michel-Ange; elle pardonne le passé, elle menace l'avenir.

— Bravo ! dit Jules II; j'aime qu'on me comprenne.

Malgré la menace de la statue, elle fut renversée dans une émeute et mise en morceaux; la tête seule pesait six cents livres, et elle avait coûté 5,000 ducats d'or.

Alphonse de Ferrare en acheta les débris, et en fit fondre une pièce de canon qu'il appela la Julia.

Jules II ramena Michel-Ange à Rome; il lui promettait des travaux immenses: Michel-Ange crut qu'il s'agissait de finir le tombeau et le suivit.

En son absence, Bramante avait fait venir Raphaël.

Un jour Jules II appela Michel-Ange, qui depuis deux mois attendait ses ordres; Michel-Ange accourut.

— Viens, lui dit le pape.

Il le conduisit à la chapelle Sixtine.

— Il faut me couvrir cette chapelle de peintures, voilà les travaux que je t'avais promis.

— Mais, s'écria Michel-Ange, je ne suis pas peintre, je suis sculpteur.

— Un homme comme toi est tout ce qu'il veut être, dit Jules II.

— Mais c'est l'affaire de Raphaël et non la mienne. Donnez-lui cette chambre à peindre, et donnez-moi une montagne à tailler.

Tu feras ceci ou tu ne feras rien, dit Jules II brusquement.

Et il se retira, laissant Michel-Ange anéanti.

La partie était bien engagée par ses ennemis, et Michel-Ange reconnut l'adresse de Bramante. Ou Michel-Ange acceptait, ou Michel-Ange refusait: s'il refusait, il s'aliénait à tout jamais le pape; s'il acceptait, il luttait dans un art qui n'était pas le sien avec le roi de cet art, avec Raphaël !

Mais Michel-Ange était un lutteur. Il lui fallait l'infini à combattre, l'impossible à vaincre.

C'est bien, dit-il; je ne cherchais pas Raphaël; mais, puisqu'il s'attaque à moi, je l'écraserai comme un enfant.

Il alla trouver Jules II.

— Je suis prêt, dit-il.

— Que me peindras-tu ? demanda le pape.

— Je n'en sais rien encore, répondit Michel-Ange.

— Et quand commenceras-tu ?

— Demain.

— As-tu quelquefois peint à fresque ?

— Jamais.

Dix-huit mois après la voûte était achevée.

Vingt fois pendant le travail l'impatient Jules II était monté sur l'échafaud de l'artiste, et chaque fois il était redescendu plus émerveillé.

La voûte fut découverte, et Rome entière s'inclina devant la terrible merveille.

Le jour de la Toussaint 1511, le pape dit la messe sous cette admirable voûte.

Quant à Michel-Ange, pendant ces dix-huit mois ses yeux s'étaient tellement habitués à regarder au-dessus de sa tête, qu'il ne distinguait plus rien en les ramenant vers la terre. Un jour il reçut une lettre et ne put la lire qu'en la tenant élevée; il crut qu'il allait devenir aveugle.

Jules II mourut, laissant à deux cardinaux le soin de faire élever son tombeau. Michel-Ange se brouilla avec Léon X et revint à Florence. Pendant neuf ans il ne toucha ni un ciseau ni une palette: le peintre-sculpteur s'était fait poète.

C'est de cette époque que datent les deux ou trois volumes de vers que fit Michel-Ange.

Sur ces entrefaites mourut Léon X; Adrien IV et puis Clément VII de Médicis lui succédèrent.

Florence profita de l'élection de Clément VII pour se révolter et pour changer la forme du gouvernement.

Michel-Ange fut chargé de fortifier sa ville natale.

Il courut à Ferrare pour étudier le système de murailles de la ville et pour causer tactique avec le duc Alphonse, un des premiers tacticiens de l'époque; mais au moment où l'artiste allait quitter le prince, le prince déclara à l'artiste qu'il était son prisonnier.

— Mais je puis me racheter? dit Michel-Ange.

— Sans doute.

— Ma rançon?

— Une statue ou un tableau, à votre choix.

— Des pinceaux et une toile, dit Michel-Ange.

Et il fit le tableau des Amours de Léda.

Au bout de onze mois de siège Florence fut prise. Quelques jours avant la capitulation, Michel-Ange, comprenant qu'il n'y aurait pas de salut pour l'homme dont le génie avait lutté si longtemps contre la force, se fit ouvrir une porte, et partit pour Venise avec quelques amis et 12,000 florins d'or.

Alexandre VI fut nommé duc de Toscane. Il était artiste, comme à peu près tous les princes de cette heureuse époque; il réclama Michel-Ange à la république de Venise, qui le lui rendit.

Il commanda à Michel-Ange les statues de la chapelle Saint-Laurent; Michel-Ange les exécuta.

Puis un jour on entendit dire que le duc Alexandre avait été assassiné par son cousin Lorenzino. Michel-Ange tressaillit de joie; il croyait Florence devenue libre.

Cosme Ier hérita d'Alexandre VI: c'était à peu près comme si Tibère eût hérité de Caligula.

Pendant ce temps Clément VII était mort et Paul III était monté sur le trône.

Huit jours après son exaltation, le nouveau pape envoya chercher Michel-Ange.

— Buonarotti, lui dit-il, je veux tout ton temps: combien l'estimes-tu? parle, je te le payerai.

— Mon temps n'est pas à moi, répondit Michel-Ange. J'ai signé avec le duc d'Urbin un traité par lequel je m'engage à terminer avant toute chose le tombeau de Jules II; il faut que je l'exécute.

— Comment! s'écria Paul III, il y a vingt ans que je désire être pape rien que pour te faire travailler pour moi seul, et maintenant que je le suis tu travaillerais pour un autre! Non pas. Où est le contrat, que je le déchire?

— Déchirez, dit Michel-Ange, mais je préviens Votre Sainteté que je me retire à Gênes. Je ne veux pas mourir insolvable envers le cadavre du seul pape qui m'ait aimé.

— Eh bien! dit Paul III, je prends sur moi d'obtenir que le duc d'Urbin se contente de trois statues, et je te ferai délivrer de la promesse par lui-même.

Michel-Ange se faisait vieux, et en se faisant vieux devenait prudent. Il consentit à tout ce que voulut Paul III.

Le lendemain du jour où il avait donné son consentement, le pape fit, accompagné de dix cardinaux, une visite à l'artiste. Il se fit montrer les statues du tombeau de Jules II: une était achevée, c'était le Moïse; deux autres étaient ébauchées seulement.

Puis il voulut voir le carton du Jugement dernier.

Un mois après l'échafaud de l'artiste était de nouveau dressé dans la chapelle Sixtine.

Michel-Ange fut six ans à peindre le Jugement dernier. C'est à cette œuvre que s'arrête la seconde période de la vie de Michel-Ange, période qui embrasse près d'un demi-siècle. C'est l'âge viril de son talent; c'est l'intervalle dans lequel il a fait ses plus belles statues, ses plus beaux vers, ses plus belles peintures. Il lui reste à conquérir sa place d'architecte.

Pendant cette période, presque tout ce qu'il a vu de grand est tombé autour de lui: l'Italie marche à sa décadence.

Jules II est mort en 1513, Raphaël en 1520, enfin Léon X en 1521. Michel-Ange, comme une ruine d'un autre siècle, est seul maintenant debout au milieu des tombeaux de ses ennemis, de ses protecteurs et de ses rivaux; il est vainqueur des hommes et du temps; mais sa victoire est triste comme une défaite: en perdant ses rivaux, le géant a perdu ses juges.

On trouva un jour Michel-Ange tout en larmes: on lui demanda ce qu'il pleurait.

— Je pleure, répondit-il, Bramante et Raphaël.

Saint-Pierre était abandonné; nul n'osait élever la coupole, Michel-Ange lui-même hésitait. Paul III vint trouver Michel-Ange et le supplia au nom du ciel d'imposer à la terre ce fardeau qu'elle refusait de porter.

En quinze jours il fit un nouveau modèle de Saint-Pierre. Ce modèle coûta 25 écus.

Il avait fallu quatre ans à San-Gallo pour faire le sien, et il avait coûté près de 30,000 livres.

A la vue du modèle de Michel-Ange, Paul III fit un décret qui conférait à l'artiste un pouvoir absolu sur Saint-Pierre.

Saint-Pierre avait déjà coûté deux cents millions.

Paul III mourut en 1549. Tant qu'il avait vécu, Michel-Ange avait été maître suprème. Jules III, son successeur, parut d'abord vouloir laisser à Michel-Ange cette même latitude qu'il avait; mais un jour Michel-Ange reçut une citation pour paraître devant le nouveau pape.

Michel-Ange monta au vatican; il trouva un tribunal qui l'attendait pour le juger.

— Michel-Ange, dit Jules III, nous t'avons fait venir pour que tu répondes à nos questions.

— Questionnez! dit Michel-Ange.

— Les intendants de Saint-Pierre prétendent que l'église sera obscure.

— Et lequel de ces imbéciles a dit cela?

— C'est moi! dit Marcel Cervino en se levant.

— Et bien! monseigneur, dit Michel-Ange en se retournant vers le cardinal, qui bientôt devait être pape, sachez donc qu'outre la fenêtre que je viens de faire exécuter il y en aura encore trois autres dans la voûte, et que par conséquent il fera trois fois plus clair dans l'église qu'il ne fait maintenant.

— Alors pourquoi ne nous avez-vous pas dit cela? reprit Marcel Cervino.

— Parce que je ne suis obligé de communiquer mes plans ni à vous ni à aucun autre, répondit Michel-Ange. Votre affaire est de garantir votre argent des voleurs et de m'en donner quand j'en demande; la mienne est de bâtir l'église.

Puis, se tournant vers le pape:

— Saint-Père, lui dit-il, vous savez que ma première condition en acceptant la direction de Saint-Pierre a été que je ne toucherais aucun traitement. Voyez quelles sont mes récompenses; si les persécutions que j'éprouve ne servent pas au salut de mon âme, convenez que je suis un grand fou de continuer une pareille besogne.

— Venez ici, mon fils, dit Jules III en se levant.

Michel-Ange alla au pape et s'agenouilla devant lui. Jules III lui imposa les mains.

— Mon fils, lui dit le pape, elles ne seront perdues ni pour votre âme ni pour votre corps; fiez-vous en à Dieu et à moi.

De ce jour, le crédit de Michel-Ange fut inébranlable.

Jules III mourut. Paul IV monta sur le trône pontifical.

La première idée du nouveau pape fut de faire gratter le *Jugement dernier*, dont les nus le révoltaient. Heureusement on fit entendre raison à Paul IV: il se contenta de faire demander à Michel-Ange de les voiler.

— Allez dire au pape, répondit l'artiste, qu'il s'occupe un peu moins de réformer les peintures, ce qui se fait aisément; et un peu plus de réformer les hommes, ce qui est plus difficile.

Michel-Ange poursuivit son œuvre gigantesque pendant dix-sept ans. Pendant dix-sept ans toutes les facultés de cet immense génie furent concentrées sur un seul point, il est vrai que ce point était Saint-Pierre.

Le 17 février 1563, Michel-Ange mourut, laissant pour tout testament ces trois lignes:

«Je lègue mon âme à Dieu, mon corps à la terre, et mes biens à mes plus proches parents.»

Il était âgé de quatre-vingt-huit ans onze mois et quinze jours.

Sa maison est à Florence; non pas la maison où il est né, non pas la maison où il est mort, mais la maison dans laquelle il se réfugiait à chaque persécution nouvelle; la maison qui conserve ses ciseaux et sa palette, son maillet et ses pinceaux; la maison enfin où le visita Vittoria Colonna, cette autre Béatrix de cet autre Dante.

Cette maison, dont Michel-Ange a fait un temple et dont ses descendants ont fait un musée, est située via Ghibellina.

Elle est habitée par le cavalier Cosme Buonarotti, président *del majestrato supremo* de Florence. — A. DUMAS-PÈRE.

5. LE LAC DE GERS.

J'ai eu moins souvent affaire aux contrebandiers qu'aux douaniers ; cependant j'eus quelques rapports avec eux, le jour où je m'avisai de vouloir passer seul de Sixt à Sallenche par les montagnes. Je m'étais fait indiquer la route ; une heure avant d'arriver au sommet, on côtoie un petit lac, nommé le *lac de Gers* ; au delà on suit une arête de rocs que traverse une plaine de neiges glacées ; après quoi l'on redescend vers les forêts qui couronnent, du côté de Sallenche, la cascade de l'Arpenas. Au bout de trois heures d'une montée rapide, je découvris le petit lac. C'est un étang encaissé entre des pentes verdoyantes qui s'y reflètent en teintes sombres, tandis que la transparence de l'onde laisse plonger le regard jusqu'aux mousses éclatantes qui, au fond, tapissent le sol.

Je m'assis au bord de cette flaque, et, à l'instar de Narcisse, je m'y regardai. . . . je m'y regardai manger une aile de poulet, sans que le plaisir de contempler mon image me fît perdre un seul coup de dent.

Outre ma personne, je voyais aussi dans la flaque l'image renversée des cimes voisines des forêts, de toute la belle nature enfin, y compris deux corbeaux qui, volant au plus haut des airs, me paraissaient dans ce miroir voler au plus profond des antipodes. Pendant que je m'amusais à considérer ce spectacle, une tête d'homme, ou de femme, ou de bête, tout au moins quelque chose ayant vie, me parut avoir bougé sur le penchant d'un mont. C'était celui que j'allais gravir ; je levai subitement les yeux pour y reconnaître l'objet lui-même, mais je ne vis plus rien, en sorte qu'attribuant ce phénomène à quelque ondulation de la surface de l'eau je me remis en route, bien persuadé que je me trouvais seul dans la contrée. Toutefois, persuadé également que j'avais vu quelque chose, je m'arrêtais de temps en temps pour regarder de côté et d'autre, et, quand je fus voisin de l'endroit où j'avais cru apercevoir la tête, je fis avec précaution le tour de quelques rocs, et je redoublai de circonspection.

On m'avait fait, en bas, une histoire au sujet du couloir de rochers que je gravissais en cet instant. C'est, je crois, l'heure de la dire.

Dix-huit contrebandiers chargés chacun d'un sac de poudre de Berne passaient par là. Le dernier en rang s'aperçut que son sac

s'allégeait sensiblement, et il était déjà tout disposé à s'en féliciter, lorsqu'il vint à se douter ingénieusement que l'allégement avait peut-être lieu aux dépens de la charge. Ce n'était que trop vrai ; une longue traînée de poudre se voyait sur la trace qu'il avait suivie. C'était une perte, mais c'était surtout un indice qui pouvait trahir la marche de la troupe et compromettre ses destinées. Il cria halte, et à ce cri les dix-sept autres s'assirent en même temps sur leurs sacs, pour boire un coup d'eau-de-vie et s'essuyer le front.

Pendant ce temps, l'autre, l'ingénieux, reboussait jusqu'à l'origine de la traînée de poudre. Il y atteignit au bout de deux heures de marche, et, il y mit le feu avec sa pipe : c'était pour détruire l'indice. Deux minutes après, il entendit une détonation superbe, qui, se répercutant contre les parois de ces montagnes, roulant par les vallées et remontant par les gorges, lui causa une surprise merveilleuse ; c'étaient les dix-sept sacs qui, rejoints par la traînée, sautaient en l'air, y compris les dix-sept pères de famille assis dessus. Sur quoi, je remarque deux choses :

La première, c'est que cette histoire est une vraie histoire, agréable et récréative, suffisamment vraisemblable, prouvée par la tradition, et par le couloir qui subsiste toujours, comme chacun peut aller s'en assurer. Je la tiens pour aussi certaine que le passage d'Annibal par le mont du petit Saint-Bernard. Comment prouve-t-on le passage d'Annibal par le petit Saint-Bernard ? On commence par vous montrer une roche blanche au pied du mont, après quoi l'on vous démontre que c'est celle que ce Carthaginois, arrivé au sommet, fit fondre dans du vinaigre.

La seconde chose que je remarque, c'est que, dans cette histoire, dix-sept hommes périssent ; mais, remarquez bien, il en reste un pour porter la nouvelle. C'est là, si je ne m'abuse, le signe, le critérium d'une histoire modèle ; car, dans une bataille, un désastre, une catastrophe, que peu périssent, c'est mesquin ; que tous périsssent, c'est nuit close ; mais que, du beau milieu d'une immense déconfiture, un, un seul en réchappe, et tout justement pour porter la nouvelle, c'est l'exquis du genre et la joie de l'amateur. Et c'est pourquoi l'histoire, tant la grecque que la romaine et la moderne, est riche en traits tout pareils.

Il faisait chaud dans mon couloir ; toutefois, à cette élévation, la chaleur est tempérée par la vivacité de l'air ; d'ailleurs la beauté du spectacle que l'on a sous les yeux captive l'âme et fait oublier les petites incommodités qui, dans une plaine ingrate, paraissent quelquefois si intolérables. En me retournant, je voyais de fort près le dôme de glace du mont Buet. . . . je crus voir aussi, pas

bien loin, quelque chose qui bougeait derrière les derniers sapins que j'avais dépassés; j'allai m'imaginer que ce pouvait être les pieds dont j'avais vu la tête, en sorte que je continuai de marcher avec une croissante circonspection.

Malheureusement, je suis né très peureux; je déteste le danger où les héros se plaisent, dit-on; je n'aime rien tant qu'une sécurité parfaite en tête, en queue et sur les ailes. L'idée seule que, dans un duel, on est exposé à voir une pointe d'épée en face de son œil droit a toujours suffi pour me rendre d'une prudence grande, malgré mon naturel qui est vif; d'une susceptibilité obtuse, malgré ma fierté qui est chatouilleuse. Et ce pouvait être ici pis qu'un duel, ce pouvait être un attentat sur ma bourse ou sur ma personne, ou sur toutes les deux à la fois; ce pouvait être une catastrophe épouvantable, et personne pour en porter la nouvelle? Quand cette idée me fut venue, je n'en eus plus d'autre, et elle me domina si bien, que je finis par me cacher parmi les rochers pour observer de là ce qui se passait sur mes derrières.

J'observais depuis une demi-heure environ (c'est très fatigant d'observer), quand un homme de mauvaise mine se hasarda à sortir doucement de derrière les sapins. Il regarda longtemps dans la direction des rochers, parmi lesquels j'étais caché, puis il frappa deux fois des mains. A ce signal, deux autres hommes parurent, et tous les trois, chargeant un gros sac sur leurs épaules, se mirent à monter tranquillement, en fumant leurs pipes qu'ils rallumèrent. Ils arrivèrent bientôt ainsi à l'endroit même où j'observais, tapi contre terre, et ils s'assirent sur leurs sacs, précisément comme les dix-sept. Par malheur, ils me tournaient le dos.

J'eus tout le loisir de faire mes remarques. Ces messieurs me parurent bien armés. Ils avaient entre eux trois une carabine et deux pistolets, sans compter le gros sac, que mon imagination, fidèle aux leçons de l'histoire, ne manqua pas de remplir de poudre de Berne. Et je frémissais déjà à l'idée de quelque traînée, lorsque l'un d'eux, s'étant levé pour s'éloigner de quelques pas, déposa sur son sac sa pipe tout allumée. A cette vue, je recommandai mon âme à Dieu, et j'attendis l'explosion, tout en me serrant étroitement contre un roc sur l'abri duquel je comptais tout juste assez pour ne pas hurler de frayeur.

L'homme qui venait de s'éloigner avait gravi une hauteur d'où il jeta un regard d'observation sur la route qu'ils allaient parcourir; puis, revenant vers ses compagnons:

— On ne le voit plus, dit-il.

— Tout de même, dit l'autre, ce gueux-là suffit pour nous vendre!

— Et je parie, interrompit le troisième, que c'est pour cela qu'il galope en avant ; un douanier déguisé, je vous le dis. Il s'arrêtait comme pour flairer, il regardait de ci, de là, et autre part. . . .

— Ah ! que nous ne l'ayons pas dépêché, ni vu ni connu, dans ce petit coin propice et solitaire ! Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Aussi Jean-Jean n'est-il pas revenu, reprit celui qui avait parlé le second. Voici tout justement, au bas de cette rampe, le trou où a péri sa carcasse. Le malin, quand nous le prîmes, pour se donner l'air d'un particulier, venait de jeter loin sa carabine, — c'est celle-ci ; — son procès fut vite fait. A peine on le tint que Lamèche l'attacha à un arbre, et Pierre l'abattit d'une balle dans la tempe, et le farceur ne lui dit qu'après ; «Jean-Jean, fais ta prière !»

Un affreux rire suivit ces horribles paroles, jusqu'à ce que le même homme s'étant levé pour donner le signal du départ :

— Parbleu ! s'écria-t-il en m'apercevant, nous trouvons la pie au nid. Voici notre amateur !

Les deux autres, à ces mots, se levèrent en sursaut, et je crus voir une multitude innombrable de pistolets braqués sur ma tempe.

— Messieurs, leur dis-je, messieurs, je . . . vous vous trompez . . . permettez . . . baissez d'abord vos armes . . . Messieurs, je suis le plus honnête homme du monde (ils froncèrent les sourcils) . . . baissez, je vous prie, vos armes, qui pourraient partir sans votre volonté . . . je suis homme de lettres . . . tout particulièrement étranger aux douanes . . . marié, père de famille . . . Baissez, je vous en conjure, vos armes, qui m'empêchent de recueillir mes idées. Daignez continuer votre chemin sans vous inquiéter de moi . . . je me moque des douanes. Je m'intéresse même à votre métier pénible. Vous êtes d'honnêtes gens qui portez l'abondance chez les victimes d'une odieuse fiscalité. J'ai l'honneur, messieurs, de vous saluer avec respect.

— Tu es ici pour nous observer ! reprit d'un ton de Cartouche le plus mauvais des trois.

— Du tout ! du tout ! . . . je suis ici pour . . .

— Pour nous observer et nous vendre. On te connaît. On t'a vu là-bas, épier, regarder . . .

— . . . La belle nature, mes bons messieurs, rien d'autre.

— La belle nature ! . . . Et ce coin où tu t'es tapi, était-ce, dis-moi, pour cueillir des simples ? Mauvais métier que tu fais. Ces montagnes sont à nous. Malheur à qui vient nous y flairer ! Fais ta prière.

Il leva son pistolet. Je tombai par terre. Les deux autres s'approchèrent plutôt qu'ils n'intervinrent, et tous les trois échangèrent à voix basse quelques paroles, à la suite desquelles l'un d'eux, plaçant sans façon sa charge sur mes épaules: «Hu!» cria-t-il. C'est ainsi que je me trouvai faire partie d'une expédition de contrebande. C'était pour la première fois de ma vie; je me suis depuis toujours arrangé pour que ce fût la dernière.

Il paraît que mon sort venait d'être décidé dans ce conseil secret, car ces hommes ne s'occupaient plus de moi. Ils marchaient en silence, portant tour à tour les deux charges restantes. J'essayai toutefois de revenir sur la démonstration de mon innocence, mais leur œil exercé plaidait plus en faveur de mon dire que ne pouvaient le faire toutes mes assurances; ils en étaient seulement à ne pas s'expliquer pourquoi j'avais marché avec circonspection et regardé autour de moi, alors que je devais encore me croire seul. Je leur donnai la clef de ce mystère en leur avouant l'apparition qui m'avait frappé quand je considérais la flaque d'eau. «C'est égal,» dit le mauvais, «innocent ou non, tu peux nous vendre; marche! Voici tout à l'heure la forêt; on t'y fera ton affaire.»

Que l'on juge du sinistre sens que je dus attacher à ces paroles. Aussi, durant la demi-heure de promenade que nous fîmes jusqu'à la forêt prochaine, j'eus le temps de me faire une juste idée des angoisses d'un patient que l'on conduit à l'échafaud. Elles sont, je puis l'assurer, fort dignes de pitié. Encore avais-je en ma faveur mon innocence d'abord, et puis la chance de rencontrer quelqu'un, sans compter celle qui m'était offerte de me précipiter, moi et ma charge, dans un abîme fort convenable qui s'ouvrait à notre droite. La première de ces chances ne se présenta pas, je ne voulus pas de l'autre, en sorte que nous arrivâmes sans encombre à la forêt. Là ces messieurs m'ôtèrent ma charge; ils me lièrent fortement à un gros mélèze, et . . . au lieu de *m'abattre,* comme ils avaient fait de Jean-Jean: «Il nous faut, me dirent-ils, vingt-quatre heures de sécurité. Tenez-vous en joie! Demain, en repassant, nous vous délierons, et la reconnaissance vous rendra discret.» Après quoi, ils reprirent leur charge et me quittèrent.

Je crois que jamais la nature ne me parut si belle et radieuse comme dans ce moment-là. Chose singulière! mon mélèze ne me gênait nullement. Vingt-quatre heures me semblaient une minute, ces hommes, de bien honnêtes gens, un peu brusques par nécessité, mais d'ailleurs estimables et connaissant les usages. C'est que la vie m'était rendue! Aussi, au bout de quelques minutes, une joie puissante succédant au trouble le plus effroyable, j'éprouvai une

sorte d'anéantissement, et, quand je revins à moi, les larmes inondaient mon visage. Je n'ai pas voulu mêler, au récit d'angoisses devenues risibles par le dénouement auquel elles aboutirent, celui des mouvements qui agitèrent mon cœur dans cette occasion ; mais pourquoi tairais-je qu'à peine délivré je rendis grâce à Dieu de toutes les forces de mon âme, et que ces larmes que je versais avec tant de douceur étaient celles de cet amour et de cette gratitude profonde qui ne peuvent être senties que pour celui-là seulement qui tient nos jours en sa main ? Je le bénis mille fois, et le premier sentiment qui succéda à ces actions de grâces fut celui du bonheur que j'éprouverais, après de si vives angoisses, à me retrouver au milieu de ma famille. J'étais tellement impatient d'aller me jeter dans ses bras, que c'est par là que je commençai à ressentir l'inconvénient d'avoir un mélèze attaché à sa personne.

Il était deux heures de l'après-midi. Je n'en avais plus que vingt-trois à attendre. Cet endroit était sauvage, tout voisin des neiges, nullement fréquenté des voyageurs. Au surplus, une personne eût paru dans ces premiers moments que, tout pénétré encore d'un profond respect pour mes persécuteurs, qui ne pouvaient être fort éloignés, je l'eusse priée, je crois, de ne me délivrer point, de n'approcher pas. Toutefois, vers quatre heures, mon respect avait diminué en raison directe du carré des distances, et en même temps mon mélèze, toute figure à part, commençait à me scier le dos d'une façon étrange ; mais je n'en étais guère plus avancé et je ne voyais plus que le rat de la fable qui pût me tirer de là, lorsque parut un naturel.

Ce naturel était lui-même très fabuleux. Il avait un chapeau percé, des culottes, point de bas, et, sous le nez, une sorte de forêt noire provenant de l'usage immodéré d'un tabac de contrebande apparemment.

— Holà ! hé ! au secours ! brave homme ! lui criai-je.

Au lieu d'accourir, il arrêta court et huma une énorme prise.

Le paysan savoyard n'est pas cauteleux, mais prudent, il ne précipite rien, il n'allonge le bras que là où il y voit clair ; il ne se mêle d'une affaire que lorsqu'il n'aperçoit au travers ni noise avec l'autorité, ni brouillerie avec ses voisins, ni frottement quelconque avec les carabiniers royaux ; d'ailleurs le meilleur homme du monde, ce que je dis sérieusement, et pour l'avoir éprouvé en mainte occasion.

Mon naturel était donc le meilleur homme du monde ; mais cet homme attaché à un mélèze, ça ne lui sembla pas clair. Ce pouvait être de par l'autorité, ou de par quelqu'un ou de par

autre chose. C'est pour cela qu'avant de s'avancer il voulut me voir venir.

A la fin: «Fait un bien joli temps!» me cria-t-il en souriant matoisement, et comme si j'eusse été là pour l'agrément de la promenade; bien joli!

— Venez donc me délier, au lieu de me parler du beau temps, plaisant que vous êtes.

— On vous déliera assez. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Il y a trois heures. Allons, à l'ouvrage!

Il fit deux pas:

— C'est-il-bien des méchants qui vous ont ainsi arrangé?

— Je vous conterai tout cela. Déliez toujours.

Il fit encore trois pas, et je crus que j'étais enfin arrivé au terme de mes tribulations, lorsqu'il se prit à dire à voix basse et d'un air mystérieux:

— Des gens de la contrebande?

— Tout juste. Vous y êtes; ces scélérats m'ont attaché dans ce bois, pour que je meure d'ici à demain qu'ils repasseront.

Ces mots firent un effet prodigieux sur le naturel.

Il recula de frayeur et fit mine de me planter là. Alors, ne pouvant plus contenir ma colère, je l'insultai comme le dernier des misérables qui ont ou qui n'ont pas une face humaine.

Pour lui, sans s'émouvoir de mes injures: «On verra voir, murmurait-il en se retirant tout doucement. On vous déliera assez . . .» Puis, doublant le pas, il disparut au tournant du sentier. Je l'accompagnai de mes malédictions.

Je ne savais que penser ni que faire. Ma situation me semblait aggravée par ce que j'avais dit à cet homme, qui pouvait me compromettre auprès des contrebandiers, si encore il n'était pas un affilié de la bande. Aussi mon imagination commençait-elle à s'assombrir singulièrement, et, sans les ébats de deux écureuils qui m'offrirent quelque sujet de distraction, j'aurais été fort malheureux. Ces jolis, mais timides animaux, se croyant seuls dans les bois, y jouaient avec cette libre aisance et cette grâce de mouvements que tue la crainte et, se poursuivant d'arbre en arbre, ils me surprenaient par l'agilité de leurs sauts et par l'élégante gentillesse de leurs manœuvres. Comme je faisais corps avec le mélèze, l'un d'eux descendit étourdiment le long de ma personne pour escalader un arbre voisin, sur lequel l'autre le poursuivit de branche en branche jusqu'à la cime. Tout à coup ils demeurèrent immobiles, comme d'un commun accord, ce qui me fit conjecturer que, de là-haut, ils voyaient quelqu'un s'approcher.

Je ne me trompais point ; un gros homme parut, suivi du naturel à la forêt noire. Ce gros homme avait trois mentons, une face de pleine lune, l'œil petit et malheureusement très prudent, un chapeau à cornes et un habit à queue. Quand il m'eut aperçu, il se constitua en état d'observation.

— Qui êtes-vous ? lui criai-je.

— Le syndic de la commune, répondit-il sans avancer d'un pas.

— Eh bien ! syndic de la commune, je vous somme de me délier ou de me faire délier par ce subalterne qui se bourre de tabac à vos côtés !

— On vous déliera assez ! dirent-ils tous les deux en même temps . . . Dites voir un peu votre affaire, ajouta le syndic.

Instruit par l'expérience, je m'étais promis de ne plus souffler mot des contrebandiers.

— Mon histoire, elle est fort simple. J'ai été attaqué et dépouillé par des brigands qui m'ont attaché à cet arbre, et je demande à être délivré promptement.

— Ah ! voilà l'affaire ! dit le syndic. Des brigands, que vous dites ! . . .

— Oui, des brigands. Je passais la montagne avec un mulet qui portait ma valise. Ils m'ont volé et le mulet et la valise . . .

— Ah ! voilà l'affaire !

— Bien certainement que voilà l'affaire ! Et maintenant que vous êtes au fait, avancez et délivrez-moi promptement. Allons !

— Voilà l'affaire ! répéta-t-il au lieu d'avancer. Dites voir ! c'est que ça va coûter beaucoup en écritures . . .

— Déliez-moi toujours, misérable ! Que voulez-vous que je fasse de vos écritures ?

— C'est que, voyez-vous, il faudra verbaliser, comme de juste.

— Vous verbaliserez après. Déliez toujours.

— Pas possible, mon bon monsieur, je serais en faute. Verbaliser d'abord, et puis vous délier après. Je vais vous quérir des témoins. Il faut que j'en aie deux à même de signer leur nom. C'est du temps qu'il faut pour les avoir, vous concevez et puis leur journée à payer, mais monsieur a les moyens.

Puis se tournant vers le naturel :

— Descends voir chez la Pernette, à Maglan. Elle t'indiquera où est son homme, le notaire ; tu iras le quérir pour qu'il monte ; après quoi, tu tires sur Saint-Martin, où tu trouves Benoiton, le marguillier, qui y est, bien sûr, puisqu'il sonne aujourd'hui la noce pour le Chozet ; tu lui diras qu'il monte de même. Et que le notaire apporte l'écritoire, — la nôtre s'est répandue mardi à la

veillée, — et aussi le papier timbré. Va, mon garçon, fais diligence; avec les honnêtes gens, on compte après et on n'y perd rien. Va, et en passant à Veluz, dis à Jean-Marc que sa cavale a la morve et qu'on lui a mis les feux, mais que l'automne la refera. Va!

— Qu'il aille au diable! et Jean-Marc et sa cavale, et vous avec . . . magistrat stupide! misérables sans humanité! Ou bien tenez, déliez-moi, et je vous donne un louis d'or à chacun.

A cette proposition, le naturel, qui s'était déjà mis en chemin, s'arrêta court en ouvrant de grands yeux de concupiscence. Mais le syndic:

— Vous payerez les écritures et les frais, et vous baillerez, par après, un pourboire à volonté: s'il est fort, quiconque ne veut s'en plaindre; mais pour ce qui est d'acheter le monde par avance, vous mettriez louis d'or sur louis d'or que ça n'y ferait rien. Savez-vous qu'on est syndic de la commune de père en fils depuis Antoine-Baptiste, mon ancêtre, et qu'avant qu'on se donne une tare, l'Arve n'aura plus d'eau? Vas-tu, toi? cria-t-il au naturel. Prenez patience, ajouta-t-il en me quittant, je vais vous quérir une chopine de rouge, qui va vous réconforter des mieux.

C'est ainsi que la désolante mais méritoire honnêteté de ce bonhomme me fut aussi contraire que son respect pour les formes. Je demeurai de nouveau seul, et cette fois bien certain que je ne serais délivré que le lendemain matin; je tâchai de m'accoutumer à cette idée. Heureusement la soirée était chaude, et l'air d'une sérénité délicieuse. Le soleil, déjà sur son déclin, pénétrait horizontalement dans la forêt, fermée durant le jour à ses rayons, et les troncs des mélèzes se projetaient en longues ombres sur un sol mousseux, tout resplendissant de teintes jaunes et éclatantes. Quelques buses que j'avais vues planer au dessus de ma tête avaient disparu; les corbeaux traversaient en croassant la vallée de l'Arve pour gagner leur gîte nocturne, et les cimes elles-mêmes, en se décolorant peu à peu, semblaient passer de l'activité de la vie au silence du sommeil. Cette paix du soir, ce spectacle de la nature qui s'enveloppe d'ombres et s'endort dans la nuit, exercent sur l'âme une secrète puissance qui y éteint le trouble et les préoccupations dans le charme d'une douce mélancolie. Malgré le désagrément de ma situation, je n'échappai pas à ces impressions. Mon cœur, mollement remué, se reportait sur les heures de cette orageuse journée, et, en y retrouvant la trace des angoisses du matin, il savourait avec plus de vivacité la tranquille douceur de la soirée et le rassérénant espoir d'une délivrance, sinon immédiate, du moins assurée et prochaine.

Cependant, aux derniers rayons du couchant, je vis paraître sur mon horizon quelques hommes, des femmes, des enfants, tout un village. Ces figures, placées entre le soleil et moi, se détachaient en mouvantes silhouettes sur le transparent feuillage des mélèzes inférieurs, en sorte que je ne reconnus pas d'abord parmi elles mon syndic et sa chopine. Il s'y trouvait pourtant, et à ses côtés le curé, qu'amenait aussi la renommée de mon aventure. La visite de cet ecclésiastique ranima mes espérances, et je m'apprêtai à faire tourner au profit de ma délivrance tout ce que je pourrais trouver en lui de vertus chrétiennes.

Ce curé était fort âgé, infirme ; il montait lentement.

— Ohé ! dit-il en m'apercevant ; ces scélérats vous ont vilainement emmaillotté, monsieur ! Je vous salue.

Le ton franc et l'air ouvert de ce bon vieillard me ravirent de joie.

Vilainement en vérité, répondis-je ; excusez-moi si par leur faute je ne puis m'incliner ni vous tirer mon chapeau, monsieur le curé. Puis-je vous entretenir quelques minutes en particulier ?

— Le plus pressé, ce me semble, c'est de vous délier, reprit-il ; vous m'entretiendrez après plus commodément. Allons, Antoine, dit-il au syndic, à l'œuvre ! et coupe-moi ces cordes, ce sera plus tôt fait.

Je me confondis en expressions de reconnaissance, et certes elles partaient du cœur. Antoine, ayant tiré son couteau, se disposait à couper mes liens, lorsque le naturel, qui convoitait la corde, et qui était jaloux de la posséder dans son intégrité, écarta le couteau et alla droit au nœud, qu'il parvint à défaire au bout de quelques instants. A peine libre, je serrai la main du curé, et, dans les premiers mouvements de ma joie, je le baisai sur les deux joues. Mais aussitôt une vive douleur se fit sentir dans tous mes membres, et, incapable de mouvoir mes jambes engourdies, je fus contraint de m'asseoir sur la place même. Alors Antoine s'approcha avec la chopine, pendant que le curé envoyait un de ses paroissiens chercher sa mule pour la mettre à mon service. Ces ordres donnés : «Je suis prêt à vous écouter, me dit-il,» et tout le village, femmes et marmots, pâtres, syndic et marguillier, firent cercle autour de nous. Le soleil venait de se coucher.

Je racontai mon histoire dans toute sa vérité. . . — TŒPFFER.

6. LA PATRIE.

Il y a un mois encore, je n'avais point à me plaindre des voisins que le hasard m'avait donnés ; la plupart ne rentraient que

pour dormir, et ressortaient dès leur réveil. J'étais presque toujours seul à ce haut étage, seul avec les nuées et les passereaux !

Mais à Paris rien n'est durable : le flot de la vie roule les destinées comme des algues détachées du rocher ; les demeures sont des vaisseaux qui ne reçoivent que des passagers. Combien de visages différents j'ai déjà vus traverser ce long corridor de nos mansardes ? Combien de compagnons de quelques jours disparus pour jamais ! Les uns sont allés se perdre dans cette mêlée de vivants qui tourbillonne sous le fouet de la nécessité ; les autres dans cette litière de morts qui dorment sous la main de Dieu !

A vrai dire, ce nouveau voisin, pour être plus matineux qu'il ne conviendrait à ma paresse, n'en est pas moins un fort brave homme ; il porte sa misère, comme bien peu savent porter leur heureuse fortune, avec gaieté et modération.

Cependant, le sort l'a cruellement éprouvé. Le père Chaufour n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ses bras pend une manche repliée ; la jambe gauche sort de chez le tourneur, et la droite se traîne avec peine ; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant son regard rayonnant d'une sereine énergie, en entendant sa voix dont la fermeté est, pour ainsi dire, accentuée de bonté, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. La forteresse est un peu endommagée, comme dit le père Chaufour ; mais la garnison se porte bien.

J'ai trouvé le père Chaufour devant une table éclairée par une petite lampe fumeuse, sans feu, bien qu'il fasse déjà froid, et fabriquant de grossiers cartonnages ; il murmurait entre ses dents un refrain populaire. Au moment où j'ai entr'ouvert la porte, il a poussé une exclamation de joyeuse surprise.

— Eh ! c'est vous, voisin ! entrez donc ! je ne vous croyais pas si matinal : aussi j'avais mis une sourdine à ma chanterelle ; j'avais peur de vous réveiller.

Excellent homme ! tandis que je l'envoyais au diable, il se gênait pour moi !

Cette idée m'a touché, et je lui ai fait, comme voisin, mes compliments de bienvenue avec une expansion qui lui a ouvert le cœur.

— Ma foi ! vous m'avez l'air d'un bon chrétien, m'a-t-il dit d'un ton de cordialité soldatesque en me serrant la main, je n'aime pas les gens qui regardent le corridor comme une frontière et traitent les voisins en Cosaques. Quand on mange du même air et qu'on parle le même jargon, on n'est pas fait pour se tourner le dos . . .

Seulement, prenez garde au tabouret, il n'a que trois pieds, et faut que la bonne volonté tienne lieu du quatrième.

— Il me semble que c'est une richesse qui ne manque point ici ? ai-je fait observer.

La bonne volonté ! a répété Chaufour ; c'est tout ce que m'a laissé ma mère, et j'estime qu'aucun fils n'a reçu un meilleur héritage. Aussi, à la batterie, ils m'appelaient *Monsieur Content.*

— Vous avez servi ?

— Dans le troisième d'artillerie pendant la République, et plus tard dans la garde, pendant tout le tremblement. J'étais à Jemmapes et à Waterloo, comme qui dirait au baptême et à l'enterrement de notre gloire !

Je le regardai avec étonnement.

— Et quel âge aviez-vous donc à Jemmapes ? demandai-je.

— Mais quelque chose comme quinze ans, dit-il.

— Et vous avez eu l'idée de servir si jeune ?

— C'est-à-dire que je n'y songeais pas. Je travaillais alors dans la bimbeloterie, sans penser que la France pût me demander autre chose que de lui fabriquer des damiers, des volants et des bilboquets. Mais j'avais à Vincennes un vieil oncle que j'allais voir, de loin en loin ; un ancien de Fontenoy, arrangé dans mon genre, mais un savant qui en eût remontré à des maréchaux. Malheureusement, dans ce temps-là, il paraît que les gens de rien n'arrivaient pas à la vapeur. Mon oncle, qui avait servi de manière à être nommé prince sous *l'autre,* était alors retraité comme simple sous-lieutenant. Mais il fallait le voir avec son uniforme, sa croix de Saint-Louis, sa jambe de bois, ses moustaches blanches et sa belle figure ! . . . On eût dit un portrait de ces vieux héros en cheveux poudrés qui sont à Versailles !

Toutes les fois que je le visitais, il me disait des choses qui me restaient dans l'esprit. Mais un jour je le trouvai tout sérieux.

— Jérôme, me dit-il, sais-tu ce qui se passe à la frontière ?

— Non, lieutenant, que je lui réponds.

— Eh bien, qu'il reprend, la patrie est en péril !

Je ne comprenais pas bien, et cependant ça me fit quelque chose.

— Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est la patrie, reprit-il, en me posant une main sur l'épaule ; c'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé ! Cette campagne que tu vois, ces maisons, ces arbres, ces jeunes filles qui passent là en riant, c'est la patrie ! Les lois qui te protègent, le pain qui paie ton travail, les paroles que tu échanges, la joie et

la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie ! La petite chambre où tu as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie ! Tu la vois, tu la respires partout ! Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout ça sous un seul nom, et ce nom-là sera la patrie !

J'étais tremblant d'émotion, avec de grosses larmes dans les yeux.

— Ah ! j'entends, m'écriai-je ; c'est la famille en grand, c'est le morceau de monde où Dieu a attaché notre corps et notre âme.

— Juste, Jérôme, continua le vieux soldat ; aussi tu comprends, n'est-ce pas, ce que nous lui devons.

— Parbleu ! que je repris, nous lui devons tout ce que nous sommes ; c'est une affaire de cœur.

Et de probité, mon enfant, qu'il acheva ; le membre d'une famille qui n'y apporte pas sa part de services, de bonheur, manque à ses devoirs et est un mauvais parent ; l'associé qui n'enrichit pas la communauté de toutes ses forces, de tout son courage, de toutes ses bonnes intentions, la fraude de ce qui lui appartient et est un malhonnête homme ; de même celui qui jouit des avantages d'avoir une patrie sans en accepter toutes les charges, forfait à l'honneur et est un mauvais citoyen !

— Et que faut-il faire, lieutenant, pour être bon citoyen ? demandai-je.

— Faire pour sa patrie ce qu'on ferait pour son père et sa mère, dit-il.

Je ne répliquai rien sur le moment, j'avais le cœur gonflé et le sang qui me bouillait dans le cerveau. Mais en revenant le long du chemin, les paroles de mon oncle étaient, pour ainsi dire, écrites devant mes yeux. Je répétais : — Fais pour ta patrie ce que tu ferais pour ton père et pour ta mère . . . Et la patrie est en péril ; les étrangers l'attaquent, tandis que moi, je tourne des bilboquets ! . . .

Cette idée-là me travailla si bien dans l'esprit toute la nuit, que le lendemain je retournai à Vincennes pour annoncer au lieutenant que je venais de m'enrôler, et que je partais pour la frontière. Le brave homme me serra sur sa croix de Saint-Louis, et je m'en allai fier comme un représentant en mission.

Voilà comment, voisin, je suis devenu volontaire de la République avant d'avoir fait mes dents de sagesse. . .

J'ai fait aujourd'hui une longue visite chez mon voisin. Un mot prononcé au hasard a amené une nouvelle confidence.

4*

Je lui demandais si les deux membres dont il était privé avaient été perdus à la même bataille.

— Non pas, non pas, m'a-t-il répondu : le canon ne m'avait *pris* que la jambe, ce sont les carrières de Clamart qui m'ont *mangé* le bras.

Et comme je lui demandais des détails :

— C'est simple comme bonjour, a-t-il continué. Après la grande débâcle de Waterloo, j'étais demeuré trois mois aux ambulances pour laisser à ma jambe de bois le temps de pousser. Une fois en mesure de reemboîter le pas, je pris congé du major et je me dirigeai sur Paris, où j'espérais trouver quelque parent, quelque ami ; mais rien, tout était parti, ou sous terre. J'aurais été moins étranger à Vienne, à Madrid, à Berlin ! Cependant, pour avoir une jambe de moins à nourrir, je n'en étais pas plus à mon aise ; l'appétit était revenu, et les derniers sous s'envolaient.

A la vérité, j'avais rencontré mon ancien chef d'escadron qui se rappelait que je l'avais tiré de la bagarre à Montereau en lui donnant mon cheval, et qui m'avait proposé chez lui place au feu et à la chandelle. Je savais qu'il avait épousé, l'année d'avant, un château et pas mal de fermes ; de sorte que je pouvais devenir à perpétuité brosseur d'un millionnaire, ce qui n'était pas sans douceur. Restait à savoir si je n'avais rien de mieux à faire. Un soir je me mis à réfléchir.

— Voyons, Chaufour, que je me dis, il s'agit de se conduire comme un homme. La place chez le commandant te convient ; mais ne peux-tu rien faire de mieux ? Tu as encore le torse en bon état et les bras solides ; est-ce que tu ne dois pas toutes tes forces à la patrie, comme disait l'oncle de Vincennes ? Pourquoi ne pas laisser quelque ancien plus démoli que toi prendre ses invalides chez le commandant ? Allons, troupier, encore quelques charges à fond puisqu'il te reste du poignet ! Il ne faut pas se reposer avant le temps.

Sur quoi, j'allai remercier le chef d'escadron et offrir mes services à un ancien de la batterie qui était rentré à Clamart dans son *foyer respectif*, et qui avait repris la pince de carrier.

Pendant les premiers mois, je fis le métier de conscrit, c'est-à-dire plus de mouvements que de besogne ; mais avec de la bonne volonté on vient à bout des pierres comme de tout le reste : sans devenir, comme on dit, une tête de colonne, je pris mon rang, en serre-file, parmi les bons ouvriers, et je mangeais mon pain de bon appétit, vu que je le gagnais de bon cœur. C'est que, même sous le tuf, voyez-vous, j'avais gardé ma gloriole. L'idée que je

travaillais, pour ma part, à changer les roches en maisons, me flattait intérieurement. Je me disais tout bas :

— Courage, Chaufour, mon vieux, tu aides à embellir ta patrie.

Et ça me soutenait le moral.

Malheureusement, j'avais parmi mes compagnons des citoyens un peu trop sensibles aux charmes du cognac ; si bien qu'un jour, l'un d'eux, qui voyait sa main gauche à droite, s'avisa de battre le briquet près d'une mine chargée : la mine prit feu sans dire gare, et nous envoya une mitraille de cailloux qui tua trois hommes et emporta le bras dont il ne me reste plus que la manche.

— Ainsi, vous étiez de nouveau sans état ? dis-je au vieux soldat.

— C'est-à-dire qu'il fallait en *ch*anger, reprit-il tranquillement. Le difficile était d'en trouver un qui se contentât de cinq doigts au lieu de dix ; je le trouvai pourtant.

— Où cela ?

— Parmi les balayeurs de Paris.

— Quoi ! vous avez fait partie ? . . .

— De l'escouade de salubrité ; un peu, voisin, et c'est pas mon plus mauvais temps. Le corps du balayage n'est pas si mal composé que malpropre, savez-vous ! Il y a là d'anciennes actrices qui n'ont pas su faire d'économies, des marchands ruinés à la Bourse. Tout ça n'eût pas pu concourir pour le prix Monthyon ; mais la misère faisait pardonner les vices, et la gaieté consolait de la misère. J'étais aussi gueux et aussi gai, tout en tâchant de valoir un peu mieux. Même dans la fange du ruisseau, j'avais gardé mon opinion que rien ne déshonore de ce qui peut être utile au pays.

— Chaufour, que je me disais en riant tout bas, après l'épée le marteau, après le marteau le balai ; tu dégringoles, mon vieux, mais tu sers toujours ta patrie.

— Cependant vous avez fini par quitter votre nouvelle profession ? ai-je repris.

— Pour cause de réforme, voisin ; les balayeurs ont rarement le pied sec, et l'humidité a fini par raviver les blessures de ma bonne jambe. Je ne pouvais plus suivre l'escouade ; il a fallu déposer les armes. Voilà deux mois que j'ai cessé de travailler à *l'assainissement de Paris*.

Au premier instant, ça m'a étourdi ! De mes quatre membres, il ne me restait plus que la main droite, encore avait-elle perdu sa force ! fallait donc lui trouver une occupation *bourgeoise*. Après avoir essayé un peu de tout, je suis tombé sur le cartonnage, et

me voilà fabricant d'étuis pour les pompons de la garde nationale; c'est une œuvre peu lucrative, mais à la portée de toutes les intelligences. En me levant à quatre heures et en travaillant jusqu'à huit, je gagne soixante-cinq centimes! le logement et la gamelle en prennent cinquante; reste trois sous pour les dépenses de luxe. Je suis donc plus riche que la France, puisque j'équilibre mon budget, et je continue à la servir, puisque je lui économise ses pompons.

A ces mots, le père Chaufour m'a regardé en riant, et ses grands ciseaux ont recommencé à couper le papier vert pour ses étuis.

Je suis resté attendri et tout pensif.

Encore un membre de cette phalange sacrée qui dans le combat de la vie, marche toujours en avant pour l'exemple et le salut du monde! Chacun de ces hardis soldats a son cri de guerre: celui-ci la patrie, celui-là la famille, cet autre l'humanité; mais tous suivent le même drapeau, celui du devoir; pour tous règne la même loi divine, celle du dévouement. Aimer quelque chose plus que soi-même, là est le secret de tout ce qui est grand; savoir vivre en dehors de sa personne, là est le but de tout instinct généreux. — E. SOUVESTRE.

7. LA PRISE DE LA REDOUTE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici:

«Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B***, il changea de manières et m'adressa quelques paroles obligeantes.«

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec sa stature presque gigantesque. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna. En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, it fit la grimace et dit: «Mon lieutenant est mort hier . . .» Je compris

qu'il voulait dire: «C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable.» Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverion, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption. Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. «Elle est bien rouge,» dit-il; «c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!» J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais, comme une espèce de cuirasse, le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut. Cependant la fatigue m'avait emporté, et quand on battit la diane j'étais tout à fait endormi.

Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers trois heures, un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes, nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute. Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très vif sur l'ennemi,

qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence sur nos canonniers), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention, qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un danger réel, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je songeai au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de madame de B***, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole; «Eh bien! vous allez en voir de grises pour votre début.» Je souris d'un air tout à fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako et tua un homme auprès de moi. «Je vous fais mon compliment,» me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako, «vous en voilà quitte pour la journée.» Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome *non bis in idem* trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. «C'est faire saluer les gens sans cérémonie,» dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. «Je vous félicite,» reprit le capitaine, «vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et,» ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, «leurs noms commençaient toujours par un P.»

Je fis l'esprit fort: bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces

paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute. Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie, qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit: souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. «A tout prendre,» me dis-je, «une bataille n'est pas une chose si terrible.»

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs. Tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux et sans tirer. «Je n'aime pas ce silence,» dit mon capitaine; «cela ne nous présage rien de bon.» Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de «Vive l'empereur!» plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié. Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendu comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait, derrière leur parapet à demi-détruit, les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon. Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. «Voilà la danse qui va commencer,» s'écria mon capitaine. «Bonsoir.» Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux,

surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds: sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant: «Vive l'empereur!» Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui; je m'approchai. «Où est le plus ancien capitaine?» — demandait-il à un sergent. Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. — «Et le plus ancien lieutenant?» — «Voici monsieur qui est arrivé d'hier,» dit le sergent d'un ton tout à fait calme. — Le colonel sourit amèrement. — «Allons, monsieur,» me dit-il, «vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C*** va vous faire soutenir.» — «Colonel,» lui dis-je, «vous êtes grièvement blessé?» — «Flambé, mon cher, mais la redoute est prise.» — PROSPER MÉRIMÉE.

8. NAPOLÉON Ier ET L'AMIRAL BRUIX.

Napoléon était parti de Turin le 8 juillet 1805, et, le 14, il était arrivé à Boulogne, où, comme ailleurs, il excita l'enthousiasme. Chaque jour, on recherchait avec avidité les plus petites circonstances de sa vie publique ou privée; chacun rendait hommage à sa justice, à sa générosité, à la politesse exquise qu'il mettait dans toutes ses relations. Cependant, un jour, il manqua de générosité, et fut injuste envers un des hommes qui lui avaient rendu le plus de services: nous voulons parler de la scène qui eut lieu entre lui

et l'amiral Bruix, à propos d'un ordre auquel ce dernier ne crut pas devoir obéir. Le despotisme dont Napoléon fit preuve en cette occasion fut blâmé avec d'autant plus de raison, que l'événement justifia bientôt la résistance de l'amiral. L'Empereur n'en reparla jamais, si ce n'est une fois à Sainte-Hélène; dans un moment d'épanchement et d'abandon, le cœur chez lui imposa silence à l'amour-propre, et il dit douloureusement au comte Bertrand, qui, sans en avoir eu l'intention, avait rappelé cet événement:

«Oui, celui-là a dû me maudire . . . Pauvre Bruix! si tous ceux qui m'ont entouré depuis, avaient eu la même franchise et le même courage que lui, peut-étre ne serais-je pas ici aujourd'hui. La Providence l'a bien vengé!»

C'était le matin à son grand lever. L'Empereur annonce à ceux qui sont présents que, dans la journée, il passera en revue l'armée navale; et, avant de monter à cheval pour faire sa tournée quotidienne, il dit à l'aide-de-camp de service:

«Savary, allez de ma part trouver l'amiral Bruix à sa baraque; vous lui direz de faire changer la position des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, parce que je veux passer la revue des équipages en pleine mer. Recommandez-lui d'agir de façon à ce que toutes les dispositions soient achevées lorsque je serai de retour à midi.»

Napoléon part suivi seulement de Roustan, son mameluck, et d'un piqueur. Savary, sachant mieux que personne que le moindre désir exprimé par l'Empereur est un ordre positif, va trouver l'amiral, et s'acquitte de sa commission.

«Général,» lui répond Bruix après l'avoir écouté sans l'interrompre, «j'en suis désolé, mais la revue projetée par Sa Majesté ne peut avoir lieu aujourd'hui.»

«Comment cela, monsieur l'amiral?» reprend Savary, qu'une semblable réponse rend stupéfait. Et, craignant de s'être mal expliqué, il ajoute: «Votre Excellence n'a peut-être pas bien compris?»

«Pardonnez-moi, général, j'ai très bien entendu,» reprend Bruix avec un imperturbable sang-froid: «et c'est pour cela que je vous répète que cette revue n'aura pas lieu.»

En effet, aucun bâtiment ne bougea dans le port. A midi, l'Empereur, revenu de sa promenade, allait se mettre à table pour déjeûner, lorsqu'il aperçut son aide-de-camp; il lui dit d'un air de satisfaction, en frappant du manche de sa cravache la paume de sa main gauche:

«A propos, tout est-il prêt? Que vous a répondu Bruix?»

Savary lui rapporte fidèlement la réponse de l'amiral.

«Allons donc!» fait Napoléon avec un mouvement de l'épaule, «vous n'êtes pas encore bien éveillé, Savary. Vous dites donc....?»

Et il se fait répéter mot pour mot les paroles de l'amiral.

«Qu'est-ce que cela signifie?» s'écrie Napoléon avec un éclat de voix extraordinaire, accoutumé qu'il est à la plus ponctuelle obéissance, «sera-ce donc toujours la même chose?.... Monsieur l'amiral pense-t-il encore être devant la tour de Croï!.... Savary, retournez auprès de l'amiral, et dites-lui que je lui ordonne, entendez-vous bien? que je lui ordonne (il appuya sur le mot) de venir s'expliquer à l'instant!... Laissez-moi, messieurs!» reprend-il en faisant un signe de la main au groupe qui l'a accompagné.

Et il rentre dans sa baraque. Dix minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Napoléon parut fort agité. L'amiral n'arrivant pas assez vite au gré de son désir, il frappe de sa cravache le bord de la table, sur laquelle son déjeuner est resté intact, et s'écrie:

«Il me faut enfin savoir à quoi m'en tenir avec monsieur l'amiral; je vais aller le trouver, moi!»

En même temps, Napoléon enfonce son chapeau sur la tête, et, suivi d'une partie de ses officiers, sort précipitamment de sa baraque; mais à peine a-t-il fait quelques pas au dehors qu'il aperçoit Bruix, accompagné du contre-amiral Magon et suivi de Savary, qui se dirigeaient vers lui. Dès qu'il voit Napoléon, Bruix hâte le pas. L'état-major de l'Empereur s'est rangé silencieusement autour de lui; les yeux de Napoléon lancent des éclairs.

«Monsieur l'amiral,» lui dit-il d'une voix altérée, «pourquoi n'avez vous pas fait exécuter mes ordres ce matin?»

«Sire,» répond Bruix d'un ton respectueux, «c'est parce qu'une terrible tempête se prépare. Votre Majesté peut le voir comme moi. J'ai pensé qu'elle ne voudrait pas exposer inutilement ni sa vie, qui nous est si precieuse, ni celle de tous les braves officiers qui l'entourent.»

«Monsieur,» reprend Napoléon, que le calme de l'amiral semble irriter de plus en plus, «je vous avais donné des ordres; encore une fois, pourquoi ne les avez-vous pas exécutés?»

«Sire, je ne voulais pas avoir à me reprocher toute ma vie la mort des marins et des braves soldats de Votre Majesté.»

«Monsieur,» réplique en frappant du pied Napoléon, dont ces froides paroles exaltent la colère au plus haut degré, «les conséquences de mes ordres ne regardent que moi seul; encore un coup, obéissez, je vous l'ordonne pour la dernière fois.»

«Sire, je n'obéirai pas.»

«Monsieur!» bégaye Napoléon, les lèvres tremblantes de colère, «vous êtes un insolent! ..»

Et en disant ces mots, l'Empereur, qui tient toujours sa cravache à la main, s'avance vers l'amiral, et fait un geste menaçant. Bruix recule de deux pas, et, portant comme par instinct la main à la garde de son épée, répond en pâlissant :

«Sire, je suppose que Votre Majesté ne veut ni me déshonorer ni se déshonorer elle-même!» —

Quoique Bruix fût d'une complexion délicate et de très petite taille, en faisant ce geste, en prononçant ces paroles, il semblait un géant. Tous les assistants étaient glacés d'effroi. L'Empereur, immobile, la main convulsivement agitée, jeta un regard foudroyant sur l'amiral, qui conservait sa noble attitude. Chacun pensait que Bruix était un homme perdu à jamais. Enfin, Napoléon lança sa cravache loin de lui; Bruix ramena alors son bras dans sa position naturelle, et, la tête découverte, l'œil toujours calme, attendit en silence le résultat de cette scène terrible.

«Monsieur le contre-amiral Magon,» dit froidement Napoléon, «vous allez faire exécuter à l'instant le mouvement que j'ai ordonné ce matin. Quant à vous, monsieur,» ajouta-t-il en faisant un pas vers l'amiral, «il faut que vous quittiez Boulogne aujourd'hui même. Avant vingt-quatre heures, vous aurez connaissance de la décision que je vais prendre à votre égard.»

Et l'Empereur, s'étant éloigné, quelques officiers-généraux, entre autres le contre-amiral Magon, serrèrent la main que leur tendit le brave Bruix en partant. Cette manifestation n'échappa pas à Napoléon, qui pourtant n'eut pas l'air de s'en apercevoir. L'illustre amiral mourut l'année suivante à Paris, ne laissant pour toute fortune à sa veuve et à ses enfants que la mémoire de ses glorieux services et de l'un des plus nobles caractères dont puisse s'enorgueillir la marine française.

Cependant on a fait exécuter à la flotte le mouvement fatal exigé par l'Empereur; mais à peine les premières dispositions ont-elles été prises, que la mer est devenue effrayante à voir. Le ciel, chargé de nuages noirs, était sillonné par des éclairs incessants et continuels; le tonnerre ne semblait qu'un long grondement, et les vents, qui s'étaient subitement déchaînés, avaient rompu toutes les lignes. Enfin, ce qu'avait prévu l'amiral Bruix quelques heures auparavant, était arrivé: la tempête la plus furieuse avait dispersé çà et là les bâtiments, de manière à faire désespérer même du salut de leurs équipages. De la fenêtre de sa baraque Napoléon a vu

tout cela; croyant entendre les cris des marins qui appellent au secours, il prend son chapeau sans mot dire, s'élance au dehors, et arrive bientôt sur le rivage. Là, il trouve une foule inquiète et tremblante, que la tempête a attirée sur les falaises. L'Empereur marche à pas précipités, les bras croisés sur la poitrine; il ne parle à personne. Ses officiers, les chefs de corps, une partie de sa garde sont là, et l'examinent en silence: personne n'ose ni donner un ordre ni donner l'exemple du dévouement, tant la stupeur est grande et générale. Tout-à-coup, les cris qu'il a cru entendre il n'y a qu'un moment, arrivent plus distincts et plus lamentables. Plusieurs chaloupes canonnières, chargées de matelots et de soldats, viennent d'être jetées à la côte, et les malheureux qui les montaient, luttant contre les vagues, implorent des secours que personne ne se sent le courage de leur porter.

«Ce spectacle est affreux!» dit Napoléon avec désespoir, «on ne peut ainsi laisser froidement périr tant de braves gens. Où sont donc les embarcations?» s'écrie-t-il; «pourquoi ne vois-je pas toutes les chaloupes en mer? Un canot, vite un canot! je veux aller moi-même au secours de ces malheureux!»

On ne fait aucun mouvement. Une morne indécision règne partout. Napoléon s'irrite surtout contre les officiers de marine, qui se disent à l'oreille: «La mer n'est pas tenable... C'est folie que de vouloir sauver des hommes pour lesquels il n'y a pas de salut à espérer.... Nous périrons tous....» Alors Napoléon leur dit avec un accent mêlé de sanglante ironie:

«Ah! ah! messieurs les marins! vous avez peur de la mer?... Heureusement que je connais ici des gens qui ne s'effrayent pas de si peu! Grâce à Dieu! j'ai là mes grenadiers d'Arcole et de Marengo!»

Puis, se retournant avec vivacité en faisant de la main un geste sublime:

«Commandant Gros!» s'écria-t-il, «faites avancer la première compagnie de votre bataillon! Ceux-là, messieurs, ne sont pas des marins, ils n'auront pas peur de la mer!»

A ces mots, tout change de face, tout s'émeut, tout s'agite. On se précipite, on s'empresse de toutes parts. De nombreuses embarcations sont mises à flot comme par enchantement. Pendant ce temps, une admirable compagnie de grenadiers s'avance au pas accéléré, fière et obéissante, et semble n'attendre qu'un seul regard de son Empereur pour s'élancer sur ces frêles embarcations. Celui-ci a deviné ce qui se passe au fond du cœur de ses soldats:

«Suivez mon exemple, mes braves!» leur crie-t-il, «et secourons les naufragés!»

Un canot beaucoup plus grand que les autres et déjà chargé de douze vigoureux rameurs avait été ramené. Napoléon s'élance le premier; seul, il bondit sur la planche qui sert de pont. *Vive l'Empereur!* s'écrient d'une seule voix tous les grenadiers qui le suivent sur deux rangs, l'arme au bras et dans l'ordre le plus parfait. Ils passent sur ce pont fragile, en emboîtant le pas, sans s'émouvoir, sans s'inquiéter, sans même regarder l'abîme entr'ouvert sous leurs pieds. Tous étaient entrés dans l'embarcation au moment où une lame furieuse vint, en se brisant, envelopper l'Empereur, qui, debout, un pied posé sur le bord du bateau, regardait fixement devant lui, en criant aux rameurs d'une voix retentissante:

«Au large!»

Les rameurs se sont mis à l'œuvre, et luttent avec vigueur contre les vagues; mais le canot ne marche pas, repoussé qu'il est à chaque instant par la lame qui s'élance contre l'embarcation.

«Nous n'avançons pas!» répète avec impatience Napoléon au pilote qui tient le gouvernail. Puis, s'adressant aux rameurs: «Allons donc! n'entendez-vous pas les cris de vos frères qui agonisent là-bas? La mer se révolte, mais on peut la vaincre.»

Au même instant, le canot est repoussé violemment par la vague. Il semble que ce soit une réponse de l'Océan aux paroles de l'Empereur.

«Sire,» dit le pilote, «la mer n'est plus tenable. Votre Majesté le voit: nos efforts ne peuvent rien contre elle. Si nous persistons à vouloir aller plus loin, je ne réponds plus ni du salut de Votre Majesté ni de celui de ses soldats.»

Napoléon se retourne, et voit ses grenadiers impassibles, le regard sombre, et se tenant serrés les uns contre les autres comme un faisceau d'armes. Il ne répond que par un signe. Alors le pilote se penche sur le gouvernail, et lui imprime un mouvement qui fait river le bord du canot. Quelques instants après, il touchait le rivage.

«Tout le monde à terre!» dit Napoléon.

Les grenadiers s'élancèrent; l'Empereur sortit le dernier du canot, que l'eau de la mer avait rempli.

«La terre! la terre!» répétait-il, «elle ne manque jamais aux pieds des soldats! elle ne se gonfle ni s'entr'ouvre; elle est docile; elle aura toujours pour nous un champ de bataille, et pour nous la victoire!»

En disant ces mots, il s'était acheminé lentement vers sa baraque. La pluie tombait par torrents; Napoléon était sans chapeau: une dernière vague, plus furieuse que les autres, le lui avait enlevé en passant au-dessus de sa tête, comme si l'Océan eût voulu conserver un gage de sa témérité.

On ne put sauver qu'un petit nombre de ceux qui montaient les canonnières naufragées; et, le lendemain avant le jour, la mer avait déjà rejeté sur la plage plus de 200 cadavres. Ce fut une journée de deuil pour le camp et les habitants de Boulogne. Il n'était personne qui ne courût au rivage pour chercher avec anxiété si, parmi les corps des naufragés, il ne se trouvait pas un parent ou un ami. — E. MARC DE SAINT-HILAIRE.

9. LE SIÈGE DE BERLIN.

Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec le docteur V . . ., demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire de Paris assiégé, lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Étoile, le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de triomphe:

«Voyez-vous,» me dit-il, «ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire, vieil entêté de gloire et de patriotisme, qui dès le début de la guerre était venue se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon. Devinez pourquoi? Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes... Pauvre vieux! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

«Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre, la face sanglante et inerte comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout, il devait être très grand: couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante . . . Près de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la méme empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

«La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon, et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon

mieux; mais, au fond, je gardais peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplégie, et, à l'âge de quatre-vingts ans, on n'en revient guère. Pendant trois jours, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur . . . Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reichshoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier . . . Je ne savais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale allait chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes de sa paralysie; toujours est-il que ce soir-là, en m'approchant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois: «Vic . . . toi . . . re!»

— Oui, mon colonel, grande victoire! . . .

Et à mesure que je lui donnais les détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer . . .

Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

«Mais il est sauvé!» lui dis-je en lui prenant les mains.

La malheureuse enfin eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reichshoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée . . . Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse . . . Et cependant comment faire? . . . Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre! . . . Mais alors il fallait mentir . . .

«Eh bien, je mentirai!» me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante, elle rentra dans la chambre de son grand-père.

C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux, s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse; Bazaine sur Berlin, Froissart en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait

conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire! Il savait tous les coups d'avance: «Maintenant voilà où ils vont aller . . . Voilà ce qu'on va faire . . .» et ses prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très fier.

Malheureusement nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux! . . . Chaque jour, en arrivant, j'apprenais un nouveau fait d'armes:

«Docteur, nous avons pris Mayence,» me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait:

«Ça marche! ça marche! . . . Dans huit jours nous entrerons à Berlin.»

À ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris . . . Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province; mais, sitôt dehors, l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

Le premier jour de l'investissement, je montai chez eux — je me souviens — très ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnaient à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme assis sur son lit, jubilant et fier:

«Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé, ce siège!»

Je le regardai stupéfait:

«Comment, colonel, vous savez? . . .»

Sa petite-fille se tourna vers moi:

«Eh! oui, docteur . . . C'est la grande nouvelle . . . Le siège de Berlin est commencé.»

Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si posé, si tranquille . . . Comment se serait-il douté de quelque chose? Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc de triomphe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de bataille, le roi de Rome en robe de baby; puis de grandes consoles toutes raides, ornées de cuivres à trophées, chargées de reliques impériales, des médailles, des bronzes, un rocher de Sainte-Hélène sous globe, des miniatures représentant la même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à

gigots et des yeux clairs, — et tout cela, les consoles, le roi de Rome, les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille montante, la ceinture haute, cette raideur engonsée qui était la grâce de 1806 , . . Brave colonel! c'est cette atmosphère de victoires et conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvaient bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entrait plus dans Paris, et que, depuis Sedan, l'aide de camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis. Quelquefois la force lui manquait; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaîment près de son lit, en retenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles.

Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui de Berlin, hélas . . . C'était le moment du grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un moment troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père, si innocemment égoïstes, — le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval.

— «Comprends-tu cela, petite? nous mangions du cheval?»

Je crois bien qu'elle le comprit. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose . . . De jour en jour cependant, à

mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà, les terribles bordées de la porte Maillot l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre — c'était, je crois, le jeudi de Buzenval — il vit très bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

«Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là?» demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents:

«Mauvaise tenue! mauvaise tenue!»

Il n'en fut pas autre chose; mais nous comprîmes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez. Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée: «C'est demain qu'ils entrent,» me dit-elle.

La chambre du grand-père était-elle ouverte? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement, nous parlions des Prussiens, nous; et le bonhomme pensant aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps, — Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue comme à Lutzen, saluant les drapeaux troués et les aigles noires de poudre . . .

Pauvre père Jouve! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse d'ancien cuirassier de Milhaud. Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand Lazaret, partout des drapeaux, mais si singuliers, tout blancs avec des croix rouges, et personne pour aller au-devant de nos soldats.

Un moment il put croire qu'il s'était trompé

Mais non! là-bas, derrière l'Arc de triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui s'avançait dans le jour levant. . . Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre, et sous l'arc de l'Étoile, rhythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de Schubert! . . .

Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible: «Aux armes! . . . aux armes! . . . les Prussiens.» Et les quatre uhlans de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois, le colonel Jouve était bien mort. — A. DAUDET.

10. LE TISSERAND DE LA STEINBACH.

«Vous parlez de la montagne,» me dit un jour le vieux tisserand Heinrich, en souriant d'un air mélancolique, «mais si vous voulez voir la haute montagne, ce n'est pas ici, près de Saverne, qu'il faut rester. Prenez la route du Dagsberg, descendez au Nideck, à Haslach, montez à Saint-Dié, à Gérardmer, à Retournemer: c'est là que vous verrez la montagne, des bois, toujours des bois, des rochers, des lacs et des précipices,. On dit qu'une belle route passe maintenant sur le Honeck; je veux le croire, mais c'est bien difficile. Le Honeck a passé cinq mille pieds de hauteur, la neige y séjourne jusqu'au mois de juillet, et ses flancs descendent à pic dans le défilé de Munster, par d'immenses rochers noirs, fendillés et hérissés de sapins, qui, d'en bas, ressemblent à des fougères. D'en haut, vous découvrez la vallée d'Alsace, le Rhin, les Alpes bernoises, du côté de l'Allemagne; vers la France, les lacs de Retournemer, de Longemer, et puis des montagnes, des montagnes à n'en plus finir!

Combien j'ai chassé dans ce beau pays!... Combien j'ai tué de lièvres, de chevreuils, de sangliers, le long de ces côtes boisées; de belettes, de martres et de chats sauvages dans ces bruyères! Combien j'ai pêché de truites dans ces lacs!... On me connaissait partout, de la Hoûpe à Schirmeck, de Munster à Gérardmer. Voici Heinrich qui vient avec ses chapelets de grives et de mésanges, disait-on. Et l'on me faisait place à table; on me coupait une large tranche de ce bon pain de ménage qui semble toujours sortir du four; on poussait devant moi la planchette au fromage; on remplissait mon gobelet de petit vin blanc d'Alsace. Les jolies filles venaient s'accouder sur mes épaules, le nez retroussé, les joues roses, les lèvres humides. Les vieux me serraient la main

en disant: Aurons-nous beau temps pour la fauchée, Heinrich? Faut-il conduire les porcs à la glandée? les bœufs à la pâture? Et les vieilles déposaient bien vite leur balai derrière la porte pour venir me demander des nouvelles. Quelquefois alors, en sortant, je pendais dans la cuisine un vieux lièvre aux longues dents jaunes, au poil roux comme de la mousse desséchée; ou bien, en hiver, un vieux renard qu'il fallait exposer trois jours à la gelée avant d'y mordre. Et cela suffisait, j'étais toujours l'ami de la maison, j'avais toujours mon coin à table... Oh! le bon temps... les bonnes gens... le bon pays des Vosges!...»

«Mais pourquoi donc, maître Heinrich, avez-vous quitté ce beau pays, puisque vous l'aimiez tant?» — «Que voulez-vous, maître Christian, l'homme n'est jamais heureux; ma vue devenait trouble, ma main commençait à trembler: plus d'un lièvre m'avait échappé... Et puis il arrivait chaque jour de nouveaux gardes... On bâtissait de nouvelles maisons forestières... Il y avait plus de procès-verbaux dressés contre moi qu'un âne ne peut en porter à l'audience.. Les gendarmes s'en mêlaient... On me cherchait partout... Ma foi, j'ai quitté la partie, j'ai repris le fil et la navette, et j'ai bien fait, je ne m'en repens pas, non, je ne m'en repens pas!»

Le front du vieillard devint sombre, il se leva et se prit à marcher lentement dans la petite chambre, les mains croisées sur le dos, les joues pâles et les yeux fixés devant lui. Il me semblait voir un vieux loup édenté, la griffe usée, rêvant à la chasse en mangeant de la bouillie. De temps en temps, un tressaillement nerveux agitait ses lèvres, et les derniers rayons du jour, éparpillés sur le métier du tisserand, et la muraille décrépite, enluminée de vieilles gravures de Montbéliard, donnaient à cette scène je ne sais quelle physionomie mystérieuse.

Tout à coup il s'arrêta, et me regardant en face: «Eh bien! oui,» dit-il brusquement, «oui, j'aurais mieux aimé périr au milieu des bois, sous la rosée du ciel, que de reprendre le métier; mais il y avait encore autre chose.» Il s'assit au bord de la petite fenêtre à vitraux de plomb, et regardant le soleil de ses yeux ternes:

«Un jour d'automne, en 1827, j'étais parti de Gérardmer, la carabine sur l'épaule, vers onze heures du soir, pour me rendre au Schlouck: c'est un lieu sauvage entre le Honeck et la montagne des Génisses. On y voit tourbillonner tous les matins des couvées d'oiseaux de proie: des éperviers, des buses et quelquefois des aigles égarés dans les brouillards des Alpes... mais comme les aigles repartent généralement au petit jour, il faut y être de grand matin

pour pouvoir les tirer. On y trouve aussi des martres, des chats sauvages, des fouines, des belettes, qui se nourrissent d'œufs et se plaisent au fond des cavernes.

A deux heures du matin, j'étais dans le défilé, et je suivais un petit sentier qu'il faut bien connaître, car il longe les précipices. Des masses de fougères humides croissent au bord du roc, et, à trois cents pieds au-dessous, s'élèvent à peine les cimes des plus hauts sapins. Mais à cette heure on ne voyait rien: la nuit était noire comme un four, quelques étoiles seulement brillaient au-dessus de l'abîme. J'entendais près de moi les cris aigus des martres. Ces animaux se poursuivent la nuit comme les rats; par un beau clair de lune, on en voit quelquefois deux, trois, et plus, à la suite les uns des autres, monter les rochers aussi vite que s'ils couraient à terre.

En attendant le jour, je m'assis au pied d'un chêne pour fumer une pipe. Le temps était si calme que pas une feuille ne remuait: on aurait dit que tout était mort.

Comme je me reposais là depuis environ un quart d'heure, rêvant à toute sorte de choses, il me sembla voir tout à coup, au fond du gouffre, un éclair ramper sur le roc. Que diable cela peut-il être? me dis-je. Une minute après, l'éclair devint vif, une flamme embrassa de sa lumière pourpre plusieurs sapins, dont les ombres vacillèrent sur le torrent de la Tonkelbach. Quelques figures noires se dessinèrent autour de la flamme, allant et venant comme des fourmis. Des bohémiens campaient sur la roche plate: ils venaient d'allumer du feu pour préparer leur repas avant de se mettre en route.

Vous ne sauriez croire, maître Christian, combien cette halte au fond du précipice était belle! Les vieux arbres desséchés, les brindilles de lierre, les ronces et le chèvrefeuille pendus au rocher se découpaient à jour dans les airs. Mille étincelles volaient sur l'écume du torrent à perte de vue, et des lueurs étranges dansaient sous le dôme des grands chênes, comme la ronde des feux follets sur le Blocksberg. De la hauteur où j'étais, il me semblait voir une peinture grande comme la main, une peinture de feu et d'or, sur le fond noir des ténèbres. Longtemps je restai là tout pensif, me disant que les hommes ne sont au milieu des bois et des montagnes que de pauvres insectes perdus dans la mousse. Mille autres idées semblables me venaient à l'esprit.

A la fin, je me laissai glisser entre deux rochers, en m'accrochant aux broussailles, et je descendis sur la pente du Krappenfels pour voir ces gens de plus près. Mais, comme la pente devenait

toujours plus rapide, je m'arrêtai de nouveau près d'un arbre, à mille pieds environ au-dessus des bohémiens. Je reconnus alors une vieille, assise près d'une chaudière. La flamme l'éclairait de profil; elle tenait ses genoux pointus entre ses grands bras maigres et regardait dans la marmite. Trois ou quatre petits enfants à peu près nus se traînaient autour d'elle comme des grenouilles. Plus loin, des femmes et des hommes, accroupis dans l'ombre, faisaient leurs préparatifs de départ; ils se levaient, couraient, traversaient le cercle de lumière pour jeter des brassées de feuilles dans le feu, qui s'élevait de plus en plus, tordant des masses de fumée sombre au-dessus du vallon.

Tandis que je regardais cela tranquillement, une idée du diable me passa par la tête, une idée qui d'abord me fit rire en moi-même. Hé! me dis-je, si tout à coup une grosse pierre tombait du ciel au milieu de ce tas de monde, quelle mine ferait la vieille avec son nez crochu! et les autres, comme ils ouvriraient les yeux! Hé! hé! hé! ce serait drôle. Mais ensuite je pensais naturellement qu'il faudrait être un scélérat pour détacher une pierre et la rouler sur ces bohémiens, qui ne m'avaient jamais fait de mal. Oui... oui... me dis-je en moi-même, ce serait abominable... je ne me pardonnerais jamais de ma vie!

Malheureusement une grosse pierre se trouvait au bout de mon pied, et je balançais doucement... comme pour rire...»

Ici Heinrich fit une pause... il était très pâle... Au bout de quelques secondes, il reprit:

«Voyez-vous, maître Christian, on a beau dire le contraire, la chasse est une passion diabolique: elle développe les instincts de destruction qui se trouvent au fond de notre nature, et finit par nous jouer de mauvais tours. Si je n'avais pas été habitué à verser le sang depuis plus de trente ans, il est positif que l'idée seule que je pouvais écraser un de ces malheureux zigeiners, m'aurait fait dresser les cheveux sur la tête. J'aurais quitté la place sur-le-champ pour ne pas succomber à la tentation... mais l'habitude de tuer rend cruel... Et puis, il faut bien le dire, une curiosité diabolique me retenait. Je me représentais les bohémiens, consternés... la bouche béante... courant à droite et à gauche... levant les mains... poussant des cris... et grimpant à quatre pattes au milieu des rochers... avec des figures si drôles... des contorsions si bizarres... que, malgré moi, mon pied, s'avançait tout doucement... tout doucement... et poussait l'énorme pierre sur la pente... et poussait l'énorme pierre sur la pente...!

Elle partit! D'abord elle fit un tour... lentement... J'aurais

pu la retenir... Je me levai même pour m'élancer dessus, mais la pente était si roide en cet endroit, qu'au deuxième tour elle avait déjà sauté trois pieds... puis six... puis douze!... Alors, moi debout, je sentis que je devenais pâle et que mes joues tremblaient. Le rocher montait, descendait, juste en face de la flamme... Je le voyais en l'air... puis retomber dans la nuit... et je l'entendais bondir comme un sanglier... C'était terrible! Je jetai un cri... un cri à réveiller la montagne... Les bohémiens levèrent la tête... il était trop tard! Au même instant, le rocher parut en l'air pour la dernière fois... et la flamme s'éteignit...»

Heinrich se tut, me fixant d'un œil hagard... La sueur perlait sur son front. — Moi, je ne disais rien... J'avais baissé la tête... Je n'osais pas le regarder!

Après quelques instants de silence, le vieux braconnier reprit: «Voilà ce que j'ai fait, maître Christian, et vous êtes le premier à qui j'en parle depuis ma confession au vieux curé Gottlieb, de Schirmeck, deux jours après le malheur. Ce curé me dit: Heinrich, l'amour du sang vous a perdu... vous avez tué une pauvre vieille femme, pour une envie de rire... C'est un crime épouvantable... Laissez là votre fusil, travaillez au lieu de tuer, et peut-être le Seigneur vous pardonnera-t-il un jour!... Quant à moi, je ne puis vous donner l'absolution. — Je compris que ce brave homme avait raison, que la chasse m'avait perdu. Je donnai mon chien au sabotier du Chêvrehof... J'accrochai mon fusil au mur... Je repris la navette... et me voilà!»

Heinrich se tut. Nous restâmes longtemps assis en face l'un de l'autre, sans échanger une parole. La nuit était venue, un silence de mort planait sur le hameau de la Steinbach, et tout au loin... bien loin... sur la route de Saverne, une lourde voiture, lancée au galop, passait avec un cliquetis de ferrailles.

Vers neuf heures, la lune commençant à paraître derrière le Schnéeberg, je me levai pour sortir. Le vieux braconnier m'accompagna jusqu'au seuil de sa cassine. «Pensez-vous que le Seigneur me pardonnera, maître Christian!» dit-il en me tendant la main. Sa voix tremblait. «Si vous avez beaucoup souffert... Heinrich! Souffrir, c'est expier.» Il me regarda quelques instants sans répondre...

«Si j'ai beaucoup souffert?» dit-il enfin avec amertume... «Si j'ai beaucoup souffert? — Ah! maître Christian, pouvez-vous me demander cela? Est-ce qu'un épervier peut jamais être heureux dans une cage? Non, n'est-ce pas... On a beau lui donner les meilleurs morceaux: ça ne l'empêche pas d'être triste. Il regarde

le ciel à travers les barreaux de sa cage... ses ailes tremblent.... il finit par mourir! Eh bien! depuis dix ans, je suis comme cet épervier!»

Il se tut quelques secondes... Puis, tout à coup, comme entraîné malgré lui: «Oh!» s'écria-t-il, «les hautes montagnes!... les grandes forêts!... la solitude!... la vie des bois!...» Il étendait les bras vers les pics lointains des Vosges, dont les masses noires se dessinaient à l'horizon, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

«Pauvre vieux!» me dis-je en le quittant, «pauvre vieux!» Et je remontai tout pensif le petit sentier qui longe la côte, au milieu des bruyères. — ERCKMANN-CHATRIAN.

11. LOUIS XIII ET RICHELIEU.

[Cinq-Mars, favori de Louis XIII, a formé une conjuration contre Richelieu. Le roi en a été instruit. Le cardinal est informé de tout. Louis XIII et Richelieu sont à Perpignan, où la guerre les a conduits.]

Louis XIII marchait en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté, de l'autre sur l'épaule de son confesseur, le P. Sirmond, qui se retira et le laissa avec le cardinal; celui-ci s'était levé avec la plus grande peine, et ne put faire un pas au-devant du roi, parce que ses jambes malades étaient enveloppées; il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil garni d'oreillers, demanda et but un verre d'élixir préparé pour le fortifier contre les évanouissements fréquents que lui causait sa maladie de langueur, fit un geste pour éloigner tout le monde, et, seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante.

— Je m'en vais, mon cher cardinal; je sens que je m'en vais à Dieu; je m'affaiblis de jour en jour; ni l'été, ni l'air du Midi ne m'ont rendu mes forces.

— Je précéderai Votre Majesté, répondit le ministre; la mort a déjà conquis mes jambes, vous le voyez, mais tant qu'il me restera la tête pour penser et la main pour écrire, je serai bon pour votre service. — Et je suis sûr que votre intention était d'ajouter le cœur pour m'aimer, dit le roi. — Votre Majesté en peut-elle douter? répondit le cardinal en fronçant le sourcil et se mordant les lèvres par l'impatience que lui donnait ce début. — Quelquefois j'en doute, reprit le prince; tenez, j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert, et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans; jamais je ne vous en ai parlé, mais je vous en voulais en secret;

et même, si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des propositions contraires à vos intérêts, c'eût été ce souvenir.

C'était là de cette sorte de franchise propre aux caractères faibles, qui se dédommagent ainsi en inquiétant leur dominateur du mal qu'ils n'osent pas lui faire complétement, et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ces paroles qu'il avait couru un grand danger; mais il vit en même temps le besoin de confesser toute sa rancune, et, pour faciliter l'explosion de ces importants aveux, il accumula les protestations qu'il croyait les plus propres à impatienter le roi.

— Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai à rien, tant que vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parlait dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement; je veux dire le procès d'Urbain Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère, et même contre sa cendre. — N'est-ce que cela, sire? dit Richelieu; sont-ce là mes seules fautes? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devait être soustraite aux regards de Votre Majesté par ses détails horribles et dégoûtants de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable, à nommer magie des crimes dont le nom révolte la pudeur, dont le récit eût révélé à l'innocence de dangereux mystères; ce fut une sainte ruse pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés . . . — Assez, c'en est assez, cardinal, dit Louis XIII détournant la tête et baissant les yeux en rougissant, je ne puis en entendre davantage; je vous conçois, ces tableaux m'offenseraient, j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'avait pas dit cela, on m'avait caché ses vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ses crimes? — Je les eus toutes entre les mains, sire; et quant à la glorieuse reine Marie de Médicis, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché; oui, je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation: elle daigna la première jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avait alors que vingt-deux ans, pour l'approcher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'intérêt de Votre Majesté! mais comme ce sacrifice fut fait pour vous, je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule . . . — Vous, à la bonne heure; mais moi! dit le prince avec amertume.

— Eh! sire, s'écria le cardinal, le fils de Dieu lui-même vous en donna l'exemple; et c'est sur le modèle de toutes les perfections que nous réglâmes nos avis; et si les monuments dus aux pré-

cieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est témoin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur et de vous rappeler sa mort, que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler! Je dirai moi-même la première messe à Saint-Denis, quand nous l'y verrons déposée, si la Providence m'en laisse la force.

Ici, le roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid; et le cardinal, jugeant qu'il n'irait pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le roi, il dit froidement: — Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort? — Moi! dit le roi; on vous a trompé; j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulais vous en dire quelque chose; mais je n'ai rien ordonné contre vous. — Ce n'est pas ce que disent les conjurés, sire; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle que l'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner? — Je . . . voulais vous dire franchement, et entre nous, que vous feriez bien de prendre garde à Monsieur . . . — Ah! sire, je ne puis le croire, à présent, car voici une lettre qu'il vient de m'envoyer pour vous, et il semblerait avoir été coupable envers Votre Majesté même.

Le roi étonné lut:

„Monseigneur,

Je suis au désespoir d'avoir encore manqué à la fidélité que je dois à Votre Majesté; je la supplie très humblement d'agréer que je lui en demande un million de pardons, avec un compliment de soumission et de repentance. Votre très humble sujet,

Gaston."

— Qu'est-ce que celà veut dire? s'écria Louis; osaient-ils s'armer contre moi aussi? — Aussi, dit tout bas le cardinal en se mordant les lèvres; puis il reprit: Oui, sire, aussi; c'est ce que me ferait croire jusqu'à un certain point ce petit rouleau de papiers.

Et il tirait, en parlant, un parchemin roulé, d'un morceau de bois de sureau creusé, et le déployait sous les yeux du roi: — C'est tout simplement un traité avec l'Espagne, auquel, par exemple, je ne crois pas que Votre Majesté ait souscrit. Vous pouvez en voir les vingt articles bien en règle. Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent. — Les traîtres! s'écria Louis agité; il faut les faire saisir; mon frère renonce et se repent; mais faites arrêter le duc de Bouillon . . . — Oui, sire. — Ce sera difficile au milieu de son armée d'Italie. — Je réponds de son arrestation sur ma tête, sire: mais ne

restera-t-il pas un autre nom? — Lequel? . . . quoi? Cinq-Mars? dit le roi en balbutiant. — Précisément, sire, dit le cardinal. — Je le vois bien . . . mais . . . je crois que l'on pourrait . . . — Écoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante, il faut que tout finisse aujourd'hui: votre favori est à cheval à la tête de son parti; choisissez entre lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme ou l'homme à l'enfant; il n'y a pas de milieu. — Eh! que voulez vous donc si je vous favorise? dit le roi avec horreur, et tombant dans la même irrésolution où il était avec Cinq-Mars contre Richelieu. Il est mon ami aussi bien que vous; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux? pourquoi cette division? c'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous avez fait mon désespoir, vous et lui; vous me rendez le plus malheureux des hommes!

Est-ce ainsi, disait le ministre avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandements que Dieu même vous a faits par la bouche de votre confesseur? Vous me dites un jour que l'Église vous ordonnait expressément de révéler à votre premier ministre tout ce que vous entendriez contre lui, et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vinssent m'apprendre la conjuration, que les coupables eux-mêmes, par un coup de la Providence, se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul, le plus endurci, le moindre de tous, résiste encore, et c'est lui qui a tout conduit, c'est lui qui livre la France à l'étranger, qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années, soulève les huguenots du Midi, appelle aux armes tous les ordres de l'État, ressuscite les prétentions écrasées, et rallume enfin la ligue éteinte par votre père; car c'est elle, ne vous y trompez pas, c'est elle qui relève toutes ses têtes contre vous. Êtes-vous prêt au combat? où donc est votre massue?

Le roi anéanti ne répondait pas, et cachait toujours sa tête dans ses mains. Le cardinal inexorable croisa ses bras et poursuivit: — Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas, et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup? En vérité, je ne sais à quoi il tient que je ne vous laisse faire et mettre cet immense fardeau de l'État dans la main d'un jouvenceau. Vous pensez bien que, depuis vingt ans que je connais votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré une retraite, où, malgré vous-même, je pourrais aller, de ce pas, achever six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce serait un curieux spectacle pour moi que celui d'un

règne pareil! Que répondrez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats, se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront à la suite de votre frère vous dire, comme ils l'osèrent, à Henri IV sur son trône: Partagez-nous tous les grands gouvernements à titre héréditaire et de souveraineté: nous serons contents? Vous le ferez, je n'en doute pas, et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu; et ce sera plus heureux peut-être: car pour gouverner l'Isle-de-France, qu'ils vous laisseront sans doute comme domaine originaire, votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers.

En parlant ainsi, il poussa avec colère la vaste table qui remplissait presque la chambre, et que surchargeaient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre. — Eh bien! monsieur, dit-il, je répondrai que je veux régner par moi seul. — A la bonne heure, dit Richelieu; mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire. — Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres. — Essayez donc, dit Richelieu; je me retire, et si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna: à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent, et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un appartement, car, nous l'avons dit, il ne pouvait plus marcher. En passant dans la chambre où travaillaient les secrétaires, il dit à haute voix: Qu'on prenne les ordres de sa Majesté.

Le roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution, et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, où tout était confusion; sur des édits de bannissement et d'expropriation des huguenots de la Rochelle, se trouvaient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les huguenots du Nord contre l'Empire; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert, étaient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermaient, et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets; sur la marge de l'un d'eux étaient ces mots: «sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel.» Plus loin étaient entassées les

rénonciations contre les huguenots, et les plans de république qu'ils avaient arrêtés.

Louis XIII épuisait en vain ses forces sur des détails d'une autre époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avait tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme, d'une figure olivâtre, d'une taille courbé, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet: c'était un secrétaire d'État, nommé Desnoyers; il s'avança en saluant:

— Puis-je parler à Sa Majesté des affaires de Portugal? dit-il. — D'Espagne, par conséquent, dit Louis, le Portugal est une province d'Espagne. — De Portugal, insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant; et il lut:

«Don Juan, par la grâce de Dieu, roi de Portugal, des Algarves, royaumes deça l'Afrique, seigneur de la Guinée, conquêtes, navigation et commerce de l'Éthiopie, Arabie, Perse et des Indes... — Qu'est-ce que tout cela? dit le roi; qui parle donc ainsi? — Le duc de Bragance, roi de Portugal, couronné il y a déjà une... il y a quelque temps, sire, par un homme appelé Pinto. A peine remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée. — La Catalogne se révolte aussi! Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le comte-duc? — Au contraire, sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des États-généraux catalans à Sa Majesté Catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes sacrilèges et excommuniées. Le roi de Portugal . . . — Dites le duc de Bragance, reprit Louis; je ne connais pas un révolté. — Le duc de Bragance donc, sire, dit froidement le conseiller d'État, envoie à la principauté de Catalogne son neveu D. Ignace de Mascarennas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être), qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir. Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan. — Eh bien! qu'importe? dit Louis. — Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, sire, et il est encore temps d'enlever cette tutelle au roi de . . . au duc de Portugal. — Moi soutenir des rebelles! vous osez! . . . — C'était le projet de Son Éminence, poursuivit le conseiller d'État; l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs, et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de Sa Majesté Catholique à nos huguenots. — C'est bon, j'y penserai, dit le roi, laissez-moi. — Sire, les États-généraux de Catalogne sont pressés, les troupes d'Aragon marchent contre eux . . . — Nous verrons . . . Je me déciderai dans un quart d'heure, répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'État sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

— Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté des ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires, sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siège de Glocester; le prince Rupert a livré à Newbury une bataille désastreuse et peu profitable à Sa Majesté Britannique. Le parlement se prolonge, et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne. Le roi Charles I^er^ demande des secours, que la reine ne trouve plus en Hollande. — Il faut envoyer des troupes à mon frère d'Angleterre, dit Louis. Mais il voulut voir les papiers précédents, et, en parcourant les notes du cardinal, il trouva que, sur une première demande du roi d'Angleterre, il avait écrit de sa main:

«Faut réfléchir longtemps et attendre: — les communes sont fortes; le roi Charles compte sur les Écossais, ils le vendront.

«Faut prendre garde. Il y a là un homme de guerre qui est venu voir Vincennes, et a dit qu'on ne devait jamais frapper les princes qu'à la tête. Remarquable, ajoutait le cardinal. Puis il avait rayé ce mot, y substituant redoutable.»

Et plus bas:

«Cet homme domine Fairfax, il fait l'inspiré: ce sera un grand homme: — secours refusé; — argent perdu.»

Le roi dit alors: Non, non, ne précipitez rien, j'attendrai. — Mais, sire, dit Chavigny, les événements sont rapides; si le courrier retarde d'une heure, la perte du roi peut s'avancer d'un an. — En sont-ils là? demanda Louis. — Dans le camp des indépendants, on prêche la république la Bible à la main; dans celui des royalistes, on se dispute le pas, et l'on rit. — Mais un moment de bonheur peut tout sauver! — Les Stuarts ne sont pas heureux, sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissait beaucoup à penser. — Laissez-moi, dit le roi d'un ton d'humeur. Le secrétaire d'État sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva, et changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe: il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume les révolutions lui apparaissaient

comme des Euménides; sous chaque contrée il crut voir fumer un volcan; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient et les cris de fureur des peuples; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur. — Richelieu! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette; qu'on appelle le cardinal! —

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avait mis sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue. — Vous m'avez rappelé, dit-il, que me voulez-vous? — Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée armée de deux yeux flamboyants, et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal. Régnez, dit-il d'une voix faible. — Mais . . . me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant. — Régnez, répéta le roi en détournant la tête. — Signez donc, reprit Richelieu: ce papier porte: »Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs.« — Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal, et signa. — Laissez-moi, par pitié, je meurs, dit-il. Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique; je ne suis pas sûr de vous: il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte:

«Quand le roi ira voir le cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes, et quand le cardinal ira chez le roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté.

«De plus:

«Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement.« — Mes enfants! s'écria Louis, relevant la tête, vous osez!

— Aimez-vous mieux que je me retire? dit Richelieu. Le roi signa. — Est-ce donc fini? dit-il avec un profond gémissement. —

ALFRED DE VIGNY. (Cinq-Mars.)

12. L'ASILE.

[Esmeralda, une bohémienne, accusée d'avoir gagné par sorcellerie l'amour d'un jeune noble et de l'avoir tué ensuite, est condamnée à mort. On la conduit à la place de Grève devant le portail de Notre-Dame où elle doit subir le dernier supplice. Quasimodo, le sonneur de la cathédrale, l'enlève au moment de l'exécution et la porte dans l'église qui, à cette époque, avait droit d'asile.]

Personne n'avait encore remarqué dans la galerie des statues des rois, sculptée immédiatement au-dessus des ogives du portail, un spectateur étrange qui avait tout examiné jusqu'alors avec une telle impassibilité, avec un cou si tendu, avec un visage si difforme, que, sans son accoutrement mi-parti rouge et violet, on eût pu le prendre pour un de ces monstres de pierre par la gueule desquels se dégorgent depuis six cents ans les longues gouttières de la cathédrale. Ce spectateur n'avait rien perdu de ce qui s'était passé depuis midi devant le portail de Notre-Dame. Et, dès les premiers instants, sans que personne songeât à l'observer, il avait fortement attaché à l'une des colonnettes de la galerie une grosse corde à nœuds, dont le bout allait traîner en bas sur le perron. Cela fait, il s'était mis à regarder tranquillement, et à siffler de temps en temps quand un merle passait devant lui. Tout à coup, au moment où les valets du maître des œuvres se disposaient à exécuter l'ordre flegmatique de Charmolue, il enjamba la balustrade de la galerie, saisit la corde des pieds, des genoux et des mains; puis on le vit couler sur la façade, comme une goutte de pluie qui glisse le long d'une vitre, courir vers les deux bourreaux avec la vitesse d'un chat, tombé d'un toit, les terrasser sous deux poings énormes, enlever l'Égyptienne d'une main, comme un enfant sa poupée, et d'un seul élan rebondir jusque dans l'église, en élevant la jeune fille au-dessus de sa tête, et en criant d'une voix formidable: «Asile!»

Cela se fit avec une telle rapidité, que, si c'eût été la nuit, on eût pu tout voir à la lumière d'un seul éclair.

«Asile! asile!» répéta la foule; et dix mille battements de mains firent étinceler de joie et de fierté l'œil unique de Quasimodo.

Cette secousse fit revenir à elle la condamnée. Elle souleva sa paupière, regarda Quasimodo, puis la referma subitement, comme épouvantée de son sauveur.

Charmolue resta stupéfait, et les bourreaux, et toute l'escorte. En effet, dans l'enceinte de Notre-Dame, la condamnée était inviolable. La cathédrale était un lieu de refuge. Toute justice humaine expirait sur le seuil.

Quasimodo s'était arrêté sous le grand portail. Ses larges pieds semblaient aussi solides sur le pavé de l'église que les lourds piliers romans. Sa grosse tête chevelue s'enfonçait dans ses épaules comme celle des lions, qui, eux aussi, ont une crinière et pas de cou. Il tenait la jeune fille toute palpitante, suspendue à ses mains calleuses, comme une draperie blanche; mais il la portait avec tant de précaution qu'il paraissait craindre de la briser ou de la faner. On eût dit qu'il sentait que c'était une chose délicate, exquise et précieuse, faite pour d'autres mains que les siennes. Par moments, il avait l'air de n'oser la toucher, même du souffle. Puis, tout à coup, il la serrait avec étreinte dans ses bras, sur sa poitrine anguleuse, comme son bien, comme son trésor, comme eût fait la mère de cette enfant. Son œil de gnome, abaissé sur elle, l'inondait de tendresse, de douleur et de pitié et se relevait subitement plein d'éclairs. Alors les femmes riaient et pleuraient, la foule trépignait d'enthousiasme, car en ce moment-là Quasimodo avait vraiment sa beauté. Il était beau, lui, cet orphelin, cet enfant trouvé, ce rebut; il se sentait auguste et fort; il regardait en face cette société dont il était banni, et dans laquelle il intervenait si puissamment, cette justice humaine à laquelle il avait arraché sa proie, tous ces tigres forcés de mâcher à vide, ces sbires, ces juges, ces bourreaux, toute cette force du roi qu'il venait de briser, lui infime, avec la force de Dieu.

Et puis c'était une chose touchante que cette protection tombée d'un être si difforme sur un être si malheureux, qu'une condamnée à mort sauvée par Quasimodo. C'était les deux misères extrêmes de la nature et de la société, qui se touchaient et qui s'entr'aidaient.

Cependant, après quelques minutes de triomphe, Quasimodo s'était brusquement enfoncé dans l'église avec son fardeau. Le peuple, amoureux de toute prouesse, le cherchait des yeux, sous la sombre nef, regrettant qu'il se fût si vite dérobé à ses acclamations. Tout à coup on le vit reparaître à l'une des extrémités de la galerie des rois de France; il la traversa en courant comme un insensé, en élevant sa conquête dans ses bras et en criant: «Asile!» La foule éclata de nouveau en applaudissements. La galerie parcourue, il se replongea dans l'intérieur de l'église. Un moment après il reparut sur la plate-forme supérieure, toujours l'Égyptienne dans ses bras, toujours courant avec folie, toujours criant! «Asile!» Et la foule applaudissait. Enfin, il fit une troisième apparition sur le sommet de la tour du bourdon; de là il sembla montrer avec orgueil à toute la ville celle qu'il avait sauvée, et sa voix tonnante, cette voix qu'on entendait si rarement et qu'il n'entendait jamais,

répéta trois fois avec frénésie jusque dans les nuages: «Asile! asile! asile!»

— «Noël! Noël!» criait le peuple de son côté, et cette immense acclamation allait étonner sur l'autre rive la foule de la grève et la recluse qui attendait toujours, l'œil fixé sur le gibet.

* * *

Toute ville au moyen âge, et jusqu'à Louis XII, toute ville en France avait ses lieux d'asile. Ces lieux d'asile, au milieu du déluge de lois pénales et de juridictions barbares qui inondaient la cité, étaient des espèces d'îles qui s'élevaient au-dessus du niveau de la justice humaine. Tout criminel qui y abordait était sauvé. Il y avait dans une banlieue presque autant de lieux d'asile que de lieux patibulaires. C'était l'abus de l'impunité à côté de l'abus des supplices, deux choses mauvaises qui tâchaient de se corriger l'une par l'autre. Les palais du roi, les hôtels des princes, les églises surtout, avaient droit d'asile. Quelquefois d'une ville tout entière qu'on avait besoin de repeupler on faisait temporairement un lieu de refuge. Louis XI fit Paris asile en 1467.

Une fois le pied dans l'asile, le criminel était sacré; mais il fallait qu'il se gardât d'en sortir: un pas hors du sanctuaire, il retombait dans le flot. La roue, le gibet, l'estrapade faisaient bonne garde à l'entour du lieu de refuge et guettaient sans cesse leur proie comme les requins autour du vaisseau. On a vu des condamnés qui blanchissaient ainsi dans un cloître, sur l'escalier d'un palais, dans la clôture d'une abbaye, sous un porche d'église; de cette façon, l'asile était une prison comme une autre. Il arrivait quelquefois qu'un arrêt solennel du parlement violait le refuge et restituait le condamné au bourreau: mais la chose était rare.

Il y avait autour des refuges un tel respect, qu'au dire de la tradition, il prenait parfois jusqu'aux animaux. Aymoin conte qu'un cerf, chassé par Dagobert, s'étant réfugié près du tombeau de saint Denis, la meute s'arrêta tout court en aboyant.

Les églises avaient d'ordinaire une logette préparée pour recevoir les suppliants. En 1407, Nicolas Flamel leur fit bâtir, sur les voûtes de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, une chambre qui lui coûta quatre livres six sols seize deniers parisis.

A Notre-Dame, c'était une cellule établie sur les combles des bas côtés sous les arcs-boutants, en regard du cloître, précisément à l'endroit où la femme du concierge actuel des tours s'est pratiqué un jardin, qui est aux jardins suspendus de Babylone ce qu'une laitue est à un palmier, ce qu'une portière est à Sémiramis.

C'est là qu'après sa course effrénée et triomphale sur les tours et les galeries, Quasimodo avait déposé la Esméralda. Tant que cette course avait duré, la jeune fille n'avait pu reprendre ses sens, à demi assoupie, à demi éveillée, ne sentant plus rien, sinon qu'elle montait dans l'air, qu'elle y flottait, qu'elle y volait, que quelque chose l'enlevait au-dessus de la terre. De temps en temps, elle entendait le rire éclatant, la voix bruyante de Quasimodo à son oreille, elle entr'ouvrait ses yeux; alors au-dessous d'elle elle voyait confusément Paris marqueté de ses mille toits d'ardoises et de tuiles comme une mosaïque rouge et bleu, au-dessus de sa tête la face effrayante et joyeuse de Quasimodo. Alors sa paupière retombait; elle croyait que tout était fini, qu'on l'avait exécutée pendant son évanouissement, et que le difforme esprit qui avait présidé à sa destinée l'avait reprise et l'emportait. Elle n'osait le regarder et se laissait aller.

Mais quand le sonneur de cloches échevelé et haletant l'eut déposée dans la cellule du refuge, quand elle sentit ses grosses mains détacher doucement la corde qui lui meurtrissait les bras, elle éprouva cette espèce de secousse qui réveille en sursaut les passagers d'un navire qui touche au milieu d'une nuit obscure. Ses pensées se réveillèrent aussi, et lui revinrent une à une. Elle vit qu'elle était à Notre-Dame; elle se souvint d'avoir été arrachée des mains du bourreau. — VICTOR HUGO. (Notre-Dame de Paris.)

13. ATALA.

[Chactas, vieillard de la tribu des Natchez, fait au Français Réné, qui est venu chercher un asile chez les Indiens, le récit d'une de ses aventures de jeunesse, qui a décidé de sa vie. «Ayant un jour accompagné son père dans une guerre contre les Muscogulges, tribu des Florides, et le sort ayant été défavorable à sa nation quoiqu'elle eût pour alliés les Espagnols, Chactas fut entraîné par les fuyards à Saint-Augustin où un Espagnol nommé Lopez le recueillit et l'éleva. Mais bientôt le désir de revoir sa patrie et sa famille lui firent quitter son protecteur. En regagnant son pays, il s'égara et tomba entre les mains d'une tribu de Séminoles et de Muscogulges; reconnu pour Natchez, il fut condamné à être brûlé vif. Tel était le sort qui l'attendait lorsque Atala, la fille du chef des Séminoles s'étant éprise d'un grand amour pour lui, l'aida à s'enfuir.»]

UNE NUIT DANS LA FORÊT VIERGE. — Le lendemain de cette journée on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Séminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me chercher au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuir. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je la forçai d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse.

Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressemblait au Génie du printemps, parcourant la forêt pour animer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantait à demi-voix ces paroles :

«Je devancerai le pas du jour sur le sommet des montagnes pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la forêt!

J'ai attaché à son cou un collier de porcelaine; on y voit trois grains rouges pour mon amour, trois violets pour mes craintes, trois bleus pour mes espérances.

Mila a les yeux d'une hermine et la chevelure légère d'un champ de riz; sa bouche est un coquillage rose, garni de perles.

Puisse Mila éteindre ce flambeau!

Ah! laissez-moi devancer les pas du jour sur le sommet des montagnes, pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la forêt!»

Ainsi chantait ce jeune homme, dont les accents portèrent le trouble jusqu'au fond de mon âme, et firent changer de visage à Atala. Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous.

Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limite à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles qui cherchaient en entr'ouvant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau. Elle s'assit sur le gazon humide, et parla à l'enfant d'une voix attendrie :

«Pourquoi te pleurais-je dans ton berceau de terre, ô mon nouveau-né! Quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il

cherche sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des graines amères. Du moins tu as ignoré les pleurs; du moins ton cœur n'a pas été exposé au souffle dévorant des hommes. Le bouton qui sèche dans son enveloppe passe avec tous ses parfums, comme toi, mon fils, avec toute ton innocence. Heureux ceux qui meurent au berceau; ils n'ont connu que les baisers et les souris d'une mère!»

Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui semblaient nous poursuivre dans les solitudes enchantées. Je dis à Atala des choses qu'aujourd'hui je chercherais en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur les montagnes de glace. Les souvenirs d'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché, et que le silence plane sur les huttes des sauvages.

Qui pouvait sauver Atala? Rien qu'un miracle, sans doute, et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au dieu des chrétiens; elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison adressée à sa mère et à la reine des vierges. C'est de ce moment, ô Réné, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion, qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés; de cette religion, qui, opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise. Ah! qu'elle me parut divine, la simple sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la regilion et de l'amour, étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune, et entendre dans les branches des arbres, ces génies que le Dieu des chrétiens envoie aux ermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé; car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi: nous avions été découverts; le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

Atala, qui ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche,

dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla située au bord de la rivière Chatuleehe. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué.

Le Conseil des Sauvages. — Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

Tu connais, mon fils, les tourments que les sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étaient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulgues n'avaient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'était déclaré en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette importante affaire que le Mico convoquait les Sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

Non loin d'Apalachucla, s'élevait sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté ; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon en forme d'éventail à jour.

Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi-coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes couvertes de robes de cygne. Les chefs de guerre, le tomahawk à la main, le panache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier jongleur environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres,

ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

J'étais debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

Alors un Sachem de la tribu de l'Aigle se lève, et parle ainsi:

«Mon père le Mico, Sachems, matrones, guerriers des quatre tribus de l'Aigle, du Castor, du Serpent et de la Tortue, ne changeons rien aux mœurs de nos aïeux; brûlons le prisonnier, et n'amollissons point nos courages. C'est une coutume des blancs qu'on vous propose; elle ne peut être que pernicieuse. Donnez un collier rouge qui soutienne mes paroles. J'ai dit.

Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

Une matrone se lève et dit:

«Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un renard, et la prudente lenteur d'une tortue. Je veux polir avec vous la chaîne d'amitié, et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais changeons les coutumes de nos aïeux, en ce qu'elles ont de funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos champs, et n'entendons plus les cris du prisonnier, qui troublent le sein des mères. J'ai dit.»

Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacébé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour à tour et tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

Les préparatifs du supplice et la fuite. — Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevait un bois de cyprès et de sapins, appelé *le Bois du sang.* On y arrivait par les ruines d'un de ces monuments dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendait une arène, où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort; on plante le poteau d'Areskoui; les pins, les ormes, les cyprès tombent sous la cognée; le bûcher s'élève, les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice: l'un se propose de m'arracher la peau

du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort:

«Je ne crains point les tourments, je suis brave, ô Muscogulges; je vous défie! je vous méprise plus que des femmes. Mon père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fameux guerriers; vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur.»

Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flêche; je dis: «Frère, je te remercie.»

Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur qui défendit de troubler les Génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais, dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point *le Bois du sang;* ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance: les chants et les danses cessent par degrés; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques sauvages; tout s'endort. A mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je refléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter! Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort; des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusques dans nos infortunes. Je cédai malgré moi à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre

deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait; mais il paraissait impossible de la couper, sans toucher au guerrier qui la couvrait tout entière de son corps. Atala y porte la main; le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des sauvages endormis; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfants poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument; on voit courir de tous côtés des sauvages avec des flambeaux: nous précipitons notre course.

Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité, lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala; avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnait à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan: «Les hommes sont bien peu de chose; mais quand les Génies les visitent, alors ils ne sont rien du tout. Vous êtes un Génie, vous m'avez visité; et je ne puis parler devant vous.» Atala me tendit la main avec un sourire: «Il faut bien, dit-elle, que je vous suive, puisque vous ne voulez pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit le jongleur par des présents, j'ai enivré vos bourreaux avec de l'essence de feu, et j'ai dû hasarder ma vie pour vous, puisque vous aviez donné la vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre, ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, le sacrifice sera réciproque.» — CHATEAUBRIAND.

PROSE DESCRIPTIVE ET DIDACTIQUE.

1. LES RUINES D'ATHÈNES EN 1806.

Enfin, le grand jour de notre entrée à Athènes se leva. Le 23, à trois heures du matin, nous étions tous à cheval; nous commençâmes à défiler en silence par la voie Sacrée. Je puis assurer que l'initié le plus dévot à Cérès n'a jamais éprouvé un transport aussi vif que le mien. Nous avions mis nos beaux habits pour la fête; le janissaire avait retourné son turban, et par extraordinaire, on avait frotté et pansé les chevaux. Nous traversâmes le lit d'un torrent appelé *Saranta-Potamo* ou *les Quarante Fleuves*, probablement le Céphise Éleusinien; nous vîmes quelques débris d'églises chrétiennes. D'autres ruines nous annoncèrent les monuments d'Eumolpe et d'Hippothoon; nous trouvâmes les rhiti ou les courants d'eau salée: c'était là que, pendant les fêtes d'Éleusis, les gens du peuple insultaient les passants, en mémoire des injures qu'une vieille femme avait dites autrefois à Cérès. De là passant au fond, ou au point extrême du canal de Salamine, nous nous engageâmes dans le défilé que forment le mont Parnès et le mont Ægalée; cette partie de la voie Sacrée s'appelait *le Mystique.* Nous aperçûmes le monastère de Daphné, bâti sur les débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique. Un peu plus loin, nous remarquâmes quelques restes du temple de Vénus. Enfin, le défilé commence à s'élargir; nous tournons autour du mont Pœcile, placé au milieu du chemin, comme pour masquer le tableau; et tout-à-coup nous découvrons la plaine d'Athènes.

Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Négrepont. Ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'aperçoit que la citadelle quand on vient de la mer; et l'Anchesme coupe la perspective

quand on descend de l'Eubée. Mon étoile m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire.

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant; elle était juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine et semblait appuyée sur le mont Hymette, qui faisait le fond du tableau. Elle présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens et les masures des musulmans.

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevaient au nord et au midi de l'Acropole. Entre ces deux collines et au pied de l'Acropole, Athènes se montrait à moi; ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées; les dômes de ses mosquées couronnées par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil. Mais si l'on reconnaissait encore Athènes à ses débris, on voyait aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'était plus habitée par son peuple.

Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au mont Pœcile, elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, était inculte et couverte de bruyères; la seconde offrait un terrain labouré, où l'on venait de faire la moisson; la troisième présentait un long bois d'oliviers qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en passant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie: une petite chaîne de collines détachées du mont Hymette en surmonte le niveau, et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion; non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce que j'avais senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes ont conservé jusque dans leurs ruines leurs différents caractères; celles de la première sont tristes, graves et solitaires; celles de la seconde sont

riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes; l'âme fortifiée semble s'élever et s'agrandir; devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte. L'amour de la patrie et de la liberté n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur ce goût du beau dans tous les genres, que le ciel leur avait si libéralement départi; enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas et vivre avec Périclès.

Des trois bandes ou régions qui divisaient devant nous la plaine d'Athènes, nous traversâmes rapidement les deux premières: la région inculte et la région cultivée. On ne voit plus sur cette partie de la route le monument du Rhodien; mais on aperçoit des débris de quelques églises. Nous entrâmes dans le bois d'oliviers; avant d'arriver au Céphise, on trouvait deux tombeaux, et un autel de Jupiter l'Indulgent. Nous distinguâmes bientôt le lit du Céphise entre les troncs des oliviers qui le bordaient comme de vieux saules; je mis pied à terre pour saluer le fleuve et pour boire de son eau; j'en trouvai tout juste ce qu'il m'en fallait dans un creux sous la rive; le reste avait été détourné plus haut, pour arroser les plantations d'oliviers. Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie; ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Èbre. Que d'hommes au bord de ces fleuves peuvent dire comme les Israélites: *Sedimus et flevimus.*

J'aperçus à quelque distance, sur ma gauche, les débris du pont que Xénoclès de Linde avait fait bâtir sur le Céphise. Je remontai à cheval, et je ne cherchai point à voir le figuier sacré, l'autel de Zéphyre, la colonne d'Antémocrite; car le chemin moderne ne suit plus dans cet endroit l'ancienne voie Sacrée. En sortant du bois d'oliviers nous trouvâmes un jardin environné de murs, et qui occupe à peu près la place du Céramique extérieur. Nous mîmes une demi-heure pour nous rendre à Athènes, à travers un champ de froment. Un mur moderne, nouvellement réparé, et ressemblant à un mur de jardin, renferme la ville. Nous en franchîmes la porte et nous pénétrâmes dans de petites rues champêtres, fraîches et

assez propres; chaque maison a son jardin planté d'orangers et de figuiers. Le peuple me parut gai et curieux et n'avait point l'air abattu des Moreïtes. On nous enseigna la maison du consul.

— — En sortant du milieu de l'Athènes moderne, et marchant droit au couchant, les maisons commencent à s'écarter les unes des autres; ensuite viennent de grands espaces vides, les uns compris dans le mur de clôture, les autres en dehors de ce mur. C'est dans ces espaces abandonnés que l'on trouve le temple de Thésée, le Pnyx, et l'Aréopage. Je ne décrirai point le premier, qui est décrit partout, et qui ressemble assez au Parthénon. Ce temple est, au reste, le monument le mieux conservé à Athènes; après avoir longtemps été une église sous l'invocation de saint Georges, il sert aujourd'hui de magasin.

L'Aréopage était placé sur une éminence à l'occident de la citadelle. On comprend à peine comment on a pu construire, sur le rocher où l'on voit des ruines, un monument de quelque étendue. Une petite vallée appelée, dans l'ancienne Athènes, *Cœlé* (le creux), sépare la colline de l'Aréopage de la colline du Pnyx et de la colline de la citadelle. On montrait dans le Cœlé les tombeaux des deux Cimon, de Thucydide et d'Hérodote. Le Pnyx, où les Athéniens tenaient d'abord leurs assemblées publiques, est une esplanade pratiquée sur une roche escarpée, au revers du Lycabettus. Un mur composé de pierres énormes soutient cette esplanade du côté du nord; au midi s'élève une tribune creusée dans le roc même, et l'on y monte par quatre degrés également taillés dans la pierre. Je fais remarquer ceci, parce que les anciens voyageurs n'ont pas bien connu la forme du Pnyx. Lord Elgin a fait depuis peu d'années désencombrer cette colline, et c'est à lui qu'on doit la découverte des degrés. Comme on n'est pas là tout à fait à la cime du rocher, on n'aperçoit la mer qu'en montant au-dessus de la tribune: on ôtait ainsi au peuple la vue du Pirée, afin que des orateurs factieux ne le jetassent pas dans des entreprises téméraires, à l'aspect de sa puissance et de ses vaisseaux.

Les Athéniens étaient rangés sur l'esplanade entre le mur circulaire que j'ai indiqué au nord, et la tribune au midi.

C'était donc à cette tribune que Périclès, Alcibiade et Démosthène firent entendre leur voix; que Socrate et Phocion parlèrent au peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre? C'était donc là que se sont commises tant d'injustices, que tant de décrets iniques ou cruels ont été prononcés? Ce fut peut-être ce lieu qui vit bannir Aristide, triompher Mélitus, condamner à mort la population entière d'une ville, vouer un peuple entier à l'esclavage?

Mais aussi ce fut là que de grands citoyens firent éclater leurs généreux accents contre les tyrans de leur patrie, que la justice triompha, que la vérité fut écoutée.

— — Le jour n'était pas encore à sa fin: nous passâmes du Pnyx à la colline du Musée. On sait que cette colline est couronnée par le monument de Philopappus, monument d'un mauvais goût; mais c'est le mort et non le tombeau qui mérite ici l'attention du voyageur. Cet obscur Philopappus, dont le sépulcre se voit de si loin, vivait sous Trajan. Pausanias ne daigne pas le nommer et l'appelle un *Syrien*. On voit, dans l'inscription de sa statue, qu'il était de Bêsa, bourgade de l'Attique. Eh bien! ce Philopappus s'appelait *Antiochus Philopappus;* c'était le légitime héritier de la couronne de Syrie! Pompée avait transporté à Athènes les descendants du roi Antiochus; et ils y étaient devenus de simples citoyens. Je ne sais si les Athéniens, comblés des bienfaits d'Antiochus, compatirent aux maux de sa famille détrônée; mais il paraît que ce Philopappus fut au moins consul désigné. La fortune, en le faisant citoyen d'Athènes et consul de Rome à une époque où ces deux titres n'étaient plus rien, semblait vouloir se jouer encore de ce monarque déshérité, le consoler d'un songe par un songe, et montrer sur une seule tête qu'elle se rit également de la majesté des peuples et de celle des rois.

Le monument de Philopappus nous servit comme d'observatoire pour contempler d'autres vanités. M. Fauvel m'indiqua les divers endroits par où passaient les murs de l'ancienne ville; il me fit voir les ruines du théâtre de Bacchus, au pied de la citadelle, le lit desséché de l'Ilissus, la mer sans vaisseaux, et les ports déserts de Phalère, de Munychie et du Pirée.

Nous rentrâmes ensuite dans Athènes: il était nuit; le consul envoya prévenir le commandant de la citadelle que nous y monterions le lendemain, avant le lever du soleil.

— — Le lendemain 24, à quatre heures et demie du matin, nous montâmes à la citadelle; son sommet est environné de murs, moitié antiques, moitié modernes; d'autres murs circulaient autrefois autour de sa base. Dans l'espace que renferment ces murs, se trouvent d'abord les restes des Propylées et les débris du temple de la Victoire. Derrière les Propylées, à gauche, vers la ville, on voit ensuite le Pandroséum et le double temple de Neptune Érechthée et de Minerve Polias; enfin sur le point le plus éminent de l'Acropole, s'élève le temple de Minerve. Le reste de l'espace est obstrué par les décombres des bâtiments anciens et nouveaux, et par les tentes, les armes et les baraques des Turcs.

Le rocher de la citadelle peut avoir à son sommet huit cents pieds de long sur quatre cents de large; sa forme est à peu près celle d'un ovale, dont l'ellipse irait en se rétrécissant du côté du mont Hymette; on dirait un piédestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnaient.

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs, ou des feuilles en automne.

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration. On ne voit point ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve par exemple est ou plutôt était un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un pronaos ou portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnaient tout autour. Ce pronaos occupait à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice; l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte; dans l'une on voyait la statue de Minerve, ouvrage de Phidias; dans l'autre, on gardait le trésor des Athéniens. Les colonnes du péristyle et du portique reposaient immédiatement sur les degrés du temple; elles étaient sans bases, cannelées et d'ordre dorique; elles avaient quarante-deux pieds de hauteur et dix-sept et demi de tour près du sol; l'entre-colonnement était de sept pieds quatre pouces; et le monument avait deux cent dix-huit pieds de long, et quatre-vingt-dix-huit et demi de large.

Les triglyphes de l'ordre dorique marquaient la frise du péristyle; des métopes ou petits tableaux de marbre à coulisse séparaient entre eux les triglyphes. Phidias ou ses élèves avaient sculpté sur ces métopes le combat des Centaures et des Lapithes. Le haut du plein mur du temple, ou la frise de la cella, était décorée d'un autre bas-relief représentant peut-être la fête des Panathénées. Des morceaux de sculpture excellents, mais du siècle d'Adrien, époque du renouvellement de l'art, occupaient les deux frontons du temple.

Tel était ce temple, qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes; l'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines; car on en aurait une très fausse idée, si l'on se représentait seulement un édifice agréable, mais petit, et chargé

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours quelque chose de grêle dans notre architecture, quand nous visons à l'élégance; ou de pesant, quand nous prétendons à la majesté. Voyez comme tout est calculé au Parthénon! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité; mais cette colonne, qui de plus est sans base, deviendrait trop lourde. Ictinus a recours à son art: il fait la colonne cannelée, et l'élève sur des degrés; par ce moyen il introduit presque la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement vous avez deux frontons et deux frises sculptées. La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbre régulièrement divisés par un triglyphe; à la vérité, chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre; la frise de la cella règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni: voilà tout, absolument tout.

— — Par quelle fatalité ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, que les modernes vont admirer si loin et avec tant de fatigues, doivent-ils en partie leur destruction aux modernes? Le Parthénon subsista dans son entier jusqu'en 1687; les chrétiens le convertirent d'abord en église; et les Turcs, par jalousie des chrétiens, le changèrent à leur tour en mosquée. Il faut que des Vénitiens viennent, au milieu des lumières du dix-septième siècle, canonner les monuments de Périclès; ils tirent à boulets rouges sur les Propylées et le temple de Minerve; une bombe tombe sur ce dernier édifice, enfonce la voûte, met le feu à des barils de poudre, et fait sauter en partie un édifice qui honorait moins les faux dieux des Grecs que le génie de l'homme. La ville étant prise, Morosini, dans le dessein d'embellir Venise des débris d'Athènes, veut descendre les statues du fronton du Parthénon, et les brise. Un autre moderne vient d'achever, par amour des arts, la destruction que les Vénitiens avaient commencée.

— — Nous employâmes la matinée entière à visiter la citadelle. Les Turcs avaient autrefois accolé le minaret d'une mosquée au portique du Parthénon. Nous montâmes par l'escalier à moitié détruit de ce minaret; nous nous assîmes sur une partie brisée de la frise du temple, et nous promenâmes nos regards autour de nous. Nous avions le mont Hymette à l'est, le Pentélique au nord, le Parnès au nord-ouest; les monts Icare, Cordyalus ou Ægalée à l'ouest, et par-dessus le premier on apercevait la cime du Cithéron; au sud-ouest et au midi on voyait la mer, le Pirée, les côtes de Salamine, d'Égine, d'Épidaure et la citadelle de Corinthe.

Au-dessous de nous, dans le bassin dont je viens de décrire la circonférence, on distinguait les collines et la plupart des monuments d'Athènes; au sud-ouest, la colline du Musée avec le tombeau de Philopappus; à l'ouest les rochers de l'Aréopage, du Pnyx et du Lycabettus; au nord, le petit mont Anchesme, et à l'est les hauteurs qui dominent le Stade. Au pied même de la citadelle, on voyait les débris du théâtre de Bacchus et d'Hérode Atticus. A la gauche de ces débris venaient les grandes colonnes isolées du temple de Jupiter Olympien; plus loin encore, en tirant vers le nord-est, on apercevait l'enceinte du Lycée, le cours de l'Ilissus, le Stade, et un temple de Diane ou de Cérès. Dans la partie de l'ouest et du nord-ouest, vers le grand bois d'oliviers, M. Fauvel me montrait la place du Céramique extérieur, de l'Académie, et de son chemin bordé de tombeaux. Enfin, dans la vallée formée par l'Anchesme et la citadelle, on découvrait la ville moderne.

Il faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes, sortant du milieu de ces cultures; des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs; il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau, ou qui lavent à des puits les robes des Turcs; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes, ou portant sur leur dos des provisions à la ville; il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses, éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu, du haut de l'Acropole, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette; les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles; Athènes, l'Acropole et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens au discours de Démosthène. Mais, hélas! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave sortaient par intervalles de ces murs, qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse: Tout passe, tout finit daus ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis? Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare, avait vu mourir la brillante Aspasie. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour; d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu: laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre. — CHATEAUBRIAND (Itinéraire de Paris à Jérusalem).

2. SÉANCE AU THÉATRE D'ATHÈNES.

Je viens de voir une tragédie; et dans le désordre de mes idées, je jette rapidement sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour. J'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant que le premier coup-d'œil. D'un côté la scène ornée de décorations exécutées par d'habiles artistes; de l'autre, un vaste amphithéâtre couvert de gradins qui s'élèvent les uns au-dessus des autres jusqu'à une très grande hauteur; des paliers et des escaliers qui se prolongent et se croisent par intervalles, facilitent la communication, et divisent les gradins en plusieurs compartiments, dont quelques-uns sont réservés pour certains corps et certains états.

Le peuple abordait en foule; il allait, venait, montait, descendait, criait, se pressait, se poussait, et bravait les officiers qui couraient de tous côtés pour maintenir le bon ordre. Au milieu de ce tumulte sont arrivés successivement les neuf Archontes ou premiers magistrats de la république, les cours de justice, le sénat des cinq-cents, les officiers-généraux de l'armée, les ministres des autels. Ces divers corps ont occupé les gradins inférieurs. Au-dessus on rassem-

blait tous les jeunes gens qui avaient atteint leur dix-huitème année. Les femmes se plaçaient dans un endroit qui les tenait éloignées des hommes. L'orchestre était vide. On le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse, qu'on donne après la représentation des pièces; car ici tous les arts se réunissent pour satisfaire tous les goûts.

J'ai vu des Athéniens faire étendre sous leurs pieds des tapis de poupre, et s'asseoir mollement sur les coussins apportés par leurs esclaves. D'autres, qui, avant et pendant la représentation, faisaient venir du vin, des fruits et des gâteaux. D'autres, qui se précipitaient sur les gradins pour choisir une place commode, et l'ôter à celui qui l'occupait. Ils en ont le droit, m'a dit Philotas; c'est une distinction qu'ils ont reçue de la république pour récompense de leurs services.

Comme j'étais étonné du nombre des spectateurs; il peut se monter, m'a-t-il dit, à 30,000. La solennité de ces fêtes en attire de toutes les parties de la Grèce, et répand un esprit de vertige parmi les habitants de cette ville. Pendant plusieurs jours, vous les verrez abandonner leurs affaires, se refuser au sommeil, passer ici une partie de la journée sans pouvoir se rassasier des divers spectacles qu'on y donne. C'est un plaisir d'autant plus vif pour eux, qu'ils le goûtent rarement. Le concours des pièces dramatiques n'a lieu que dans deux autres fêtes. Mais les auteurs réservent tous leurs efforts pour celle-ci. On nous a promis sept à huit pièces nouvelles. N'en soyez pas surpris. Tous ceux qui dans la Grèce travaillent pour le théâtre, s'empressent à nous offrir l'hommage de leurs talents. D'ailleurs nous reprenons quelquefois les pièces de nos anciens auteurs; et la lice va s'ouvrir par l'Antigone de Sophocle. Vous aurez le plaisir d'entendre deux excellents acteurs, Théodore et Aristodème.

Philotas achevait à peine, qu'un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié: «Qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle!» C'était l'annonce de la pièce. Le théâtre représentait le vestibule du palais de Créon, roi de Thèbes. Antigone et Ismène, filles d'Œdipe, ont ouvert la scène, couvertes d'un masque. Leur déclamation m'a paru naturelle; mais leur voix m'a surpris. «Comment nommez-vous ces actrices?» ai-je dit. Théodore et Aristodème, a répondu Philotas; car ici les femmes ne montent pas sur le théâtre. Un moment après, un chœur de quinze vieillards Thébains est entré, marchant à pas mesurés sur trois de front et cinq de hauteur. Il a célébré, dans des chants mélodieux, la victoire que les Thébains venaient de remporter sur Polynice, frère d'Antigone.

L'action s'est insensiblement développée. Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais, m'était si nouveau, qu'à chaque instant mon intérêt croissait avec ma surprise. Entraîné par les prestiges qui m'entouraient, je me suis trouvé au milieu de Thèbes. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgrè la sévère défense de Créon. J'ai vu le tyran, sourd aux prières du vertueux Hémon son fils, qu'elle était sur le point d'épouser, la faire traîner avec violence dans une grotte obscure qui paraissait au fond du théâtre, et qui devait lui servir de tombeau. Bientôt effrayé des menaces du ciel, il s'est avancé vers la caverne, d'oû sortaient des hurlements effroyables. C'étaient ceux de son fils. Il serrait entre ses bras la malheureuse Antigone, dont un nœud fatal avait terminé les jours. La présence de Créon irrite sa fureur, il tire l'épée contre son pére ; il s'en perce lui-même, et va tomber aux pieds de son amante, qu'il tient embrassée jusqu'à ce qu'il expire.

Ils se passaient presque tous à ma vue, ces événements cruels, ou plutôt un heureux éloignement en adoucissait l'horreur. Quel est donc cet art qui me fait éprouver à la fois tant de douleur et de plaisir, qui m'attache si vivement à des malheurs dont je ne pourrais pas soutenir l'aspect? Quel merveilleux assortiment d'illusions et de réalités! Je volais au secours des deux amants; je détestais l'impitoyable auteur de leurs maux. Les passions les plus fortes déchiraient mon âme sans la tourmenter; et pour la première fois je trouvais des charmes à la haine.

Trente mille spectateurs fondant en larmes, redoublaient mes émotions et mon ivresse. Combien la princesse est-elle devenue intéressante, lorsque de barbares satellites l'entraînant vers la caverne, son cœur fier et indomptable cédant à la voix impérieuse de la nature, a montré un instant de faiblesse, et fait entendre ces accents douloureux!

«Je vais donc toute en vie descendre lentement dans le séjour des morts! je ne reverrai donc plus la lumière des cieux! Ô tombeau, ô lit funèbre, demeure éternelle! Il ne me reste qu'un espoir: vous me servirez de passage pour me rejoindre à ma famille, à cette famille désastreuse dont je péris la dernière et la plus misérable. Je reverrai les auteurs de mes jours; ils me reverront avec plaisir; et toi, Polynice, ô mon frère, tu sauras que pour te rendre des devoirs prescrits par la nature et par la religion, j'ai sacrifié ma jeunesse, ma vie, mon hymen, tout ce que j'avais de plus cher au monde. Hélas! on m'abandonne en ce moment funeste. Les Thébains insultent à mes malheurs. Je n'ai pas un

ami dont je puisse obtenir une larme. J'entends la mort qui m'appelle, et les dieux se taisent. Où sont mes forfaits? Si ma piété fut un crime, je dois l'expier par mon trépas. Si mes ennemis sont coupables; je ne leur souhaite pas de plus affreux supplices que le mien.»

Ce n'est qu'après la représentation de toutes les pièces qu'on doit adjuger le prix. Celle de Sophocle a été suivi de quelques autres que je n'ai pas eu la force d'écouter. Je n'avais plus de larmes à répandre, ni d'attention à donner. — J. J. BARTHÉLEMY.

3. LES RUINES DE ROME.

LE CAPITOLE.

Montons au *Temple de Jupiter*. Il se présente sous l'aspect le plus imposant; bâti sur une esplanade, ceinte d'une muraille décorée de pilastres doriques et surmontée de statues, il domine majestueusement *l'Intermont*, *la Forteresse*, et la ville dont on embrasse de là presque toute l'enceinte; c'est une position toujours choisie pour le temple des dieux tutélaires de la cité. On arrive à l'esplanade par un grand escalier à cordons, au sommet duquel est un petit portique en colonnade, unique entrée de cette enceinte élevée qu'on appelle *l'Aréa*.

Au milieu, sur un soubassement de trois degrés, s'élève le temple. Sa forme est celle d'un parallélogramme presque carré, de deux cents pieds de long sur quatre-vingt-dix de large environ, entouré de trois côtés d'une superbe colonnade en marbre blanc. Sa façade, tournée entre l'orient et le midi, se compose d'un péristyle de trente-six colonnes corinthiennes, douze de front sur trois de profondeur. Elles supportent un majestueux fronton, surmonté des statues d'airain doré et terminé par un quadrige de même matière, dans lequel est la statue de Jupiter. Les colonnades latérales forment chacune un portique à double rang seulement. Un mur ferme toute la partie postérieure du temple, et le faîte de ce côté est orné de la statue de Summanus, dieu des enfers.

Le vaste péristyle qui précède l'entrée du temple est orné de neuf statues d'airain, placées dans les espaces du premier rang de colonnes: sept représentant les anciens rois de Rome; la huitième est celle de Brutus le vainqueur de la tyrannie; et la neuvième, l'image de Jules César, qui lui fut décernée, après la fameuse victoire de Munda, par les sénateurs, sur la proposition de Decimus Brutus, qui voulait ainsi tendre un piège à l'oppresseur

de la liberté. Par un hasard qui a quelque chose de fatal, la statue de César se trouve auprès de celle de l'ancien Brutus, qui, pour avoir chassé les rois, est représenté une épée nue à la main. N'était-ce pas une menace au dictateur, un avertissement qu'à Rome il se trouverait un Brutus pour abattre la tyrannie?

L'intérieur du Capitole n'est pas moins imposant que l'extérieur; ce temple le plus vaste de tous ceux de Rome, est divisé en trois nefs par une double colonnade composé de deux rangs de colonnes superposés. Chacune des trois nefs est terminée par un édicule, car, bien que le Capitole soit consacré spécialement à Jupiter Très-bon, Très-grand; très bon pour ses bienfaits, très grand pour sa puissance, néanmoins on y vénère aussi Junon-reine et Minerve. Jupiter occupe l'édicule du milieu; à sa droite est celui de Minerve, à sa gauche celui de Junon; le père des dieux se trouve ainsi entre sa femme et sa fille.

Trois larges portes d'airain, avec des seuils de la même matière, s'ouvrent sous le péristyle et correspondent à chaque temple ou édicule! En pénétrant dans l'édifice par la porte centrale, on croit d'abord entrer dans une cour flanquée de portiques, parce que cette nef n'a point de plafond; comme tous les temples toscans, elle est à ciel ouvert. Une pareille disposition n'est-elle pas merveilleusement convenable pour le roi des dieux? Ce culte rendu sous la voûte du ciel a quelque chose de plus grand, de plus réellement religieux que sous les plus riches lambris. A l'extrémité de cette nef découverte, qui est pavée en marbres découpés, on aperçoit la statue demi-colossale de Jupiter. Elle est en ivoire; avant Sylla, elle était en terre cuite. Le dieu est assis; son bras gauche s'élève sur une lance pure qui lui sert de sceptre, signe de la souveraineté céleste, et sa main droite, posée sur ses genoux, tient un foudre d'or. Il a sur la tête une couronne d'or radiée; sa figure est peinte en vermillon, et une toge de pourpre rehaussée de fleurons d'or lui voile seulement la partie inférieure du corps. L'édicule où siège ce magnifique simulacre figure un petit temple dans le grand, avec un fronton surmonté d'un quadrige.

Les nefs latérales, où se trouvent les temples de Minerve et de Junon, sont couvertes par un plafond richement doré, composé de poutres de bois qui se croisent à angles droits, de manière à former des caissons. Ces édicules sont un peu moins grands que celui de Jupiter. On y voit les deux déesses debout, dans leur costume et avec leur attributs particuliers: Minerve en guerrière, avec une chouette à ses pieds; Junon en reine, avec un paon auprès d'elle.

L'une et l'autre appuient sur une lance, leur main gauche élevée à la hauteur de l'épaule.

Les Romains sont fiers de leur Capitole; ils l'appellent la *Citadelle de toutes les nations, la demeure terrestre de Jupiter, la seconde demeure après le ciel.* Pour moi c'est la merveille de Rome, c'est tout ce que l'esprit humain a pu inventer de plus puissant. Je ne m'en éloignai qu'à regret; il me semblait toujours que je ne l'avais pas assez vu. Pour rentrer chez moi par la voie la plus courte, je longeai la partie de la région flaminienne qui confine au mont Capitolin; je passai près du Cirque Flaminius, du temple de Bellone, du temple antique d'Apollon, du Portique d'Octavie, du théâtre de Marcellus; je traversai l'île du Tibre sur les ponts Fabricius et Cestius, et de tant de magnifiques monuments, pas un seul n'attira mon attention; je rêvais du Capitole. Je me retournai pour le voir, et à plusieurs reprises, dès que je fus arrivé sur les premières pentes du Janicule. Mon œil se promenait du Temple à l'Intermont, de l'Intermont à la Citadelle, et s'abaissait de la Citadelle sur le roc Tarpéien. Cet ensemble m'apparaissait comme l'aire de la gloire et de la puissance romaines. Alors de graves souvenirs me roulaient dans l'esprit; un profond sentiment de tristesse me serrait le cœur: «Là, me disais-je, est le joug de l'univers,» et je versais des larmes en songeant à notre patrie. — CH. DEZOBRY.

LE COLISÉE.

Enfin, le Colisée, la plus belle ruine de Rome, termine la noble enceinte où comparaît tout l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules, dépouillées de l'or et des marbres, subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusait et trompait le peuple romain par les émotions fortes, alors que les sentiments naturels ne pouvaient plus avoir d'essor. L'on entrait par deux portes dans le Colisée, l'une qui était consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportait les morts. Singulier mépris pour l'espèce humaine, que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain; et ces admirables ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'œuvre de l'art l'admiration qui n'est dûe qu'aux monuments consacrés à des institutions généreuses.

Oswald ne se laissait point aller à l'admiration qu'éprouvait Corinne; en contemplant ces quatre galeries, ces quatre édifices,

s'élevant les uns sur les autres, ce mélange de pompe et de vétusté, qui tout à la fois inspire le respect et l'attendrissement, il ne voyait dans ces lieux que le luxe du maître et le sang des esclaves, et se sentait prévenu contre les beaux-arts, qui ne s'inquiètent point du but, et prodiguent leurs dons, à quelque objet qu'on les destine. Corinne essayait de combattre cette disposition. — «Ne portez point, dit-elle à Lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monuments d'Italie; ils rappellent, pour la plupart, je vous l'ai dit, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps, dans le luxe gigantesque des monuments qui leur ont succédé? La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore; son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles, et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il a perdue. Voyez ces bains immenses, ouverts à tous ceux qui voulaient en goûter les voluptés orientales; ces cirques, destinés aux éléphants qui venaient combattre avec les tigres; ces aqueducs, qui faisaient tout-à-coup un lac de ces arènes, où les galères luttaient à leur tour, où des crocodiles paraissaient à la place où des lions naguère s'étaient montrés; voilà quel fut le luxe des Romains, quand ils placèrent dans le luxe leur orgueil. Ces obélisques amenés d'Égypte, et dérobés aux ombres africaines pour venir décorer les sépulcres des Romains, cette population de statues, qui existait autrefois dans Rome, ne peuvent être considérés comme l'inutile et fastueuse pompe des despotes de l'Asie; c'est le génie romain, vainqueur du monde, que les arts ont revêtu d'une forme extérieure. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette magnificence, et sa splendeur poétique fait oublier et son origine et son but.»

L'éloquence de Corinne excitait l'admiration d'Oswald, sans le convaincre; il cherchait partout un sentiment moral, et toute la magie des arts ne pouvait jamais lui suffire. Alors Corinne se rappela que, dans cette même arène, les chrétiens persécutés étaient morts victimes de leur persévérance; et montrant à Lord Nelvil les autels élevés en l'honneur de leurs cendres, et cette route de la croix que suivent les pénitents, au pied des plus magnifiques débris de la grandeur mondaine, elle lui demanda si cette poussière des martyrs ne disait rien à son cœur. — «Oui, s'écria-t-il, j'admire profondément cette puissance de l'âme et de la volonté contre les douleurs et la mort; un sacrifice, quel qu'il soit, est

plus beau, plus difficile, que tous les élans de l'âme et de la pensée. L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion, ou à ses sentiments, qu'on est vraiment vertueux; c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjugue en nous l'homme mortel.» — . . . Ce n'est pas connaître l'impression du Colisée, que de ne l'avoir vu que de jour; il y a, dans le soleil d'Italie, un éclat qui donne à tout un air de fête; mais la lune est l'astre des ruines. Quelquefois, à travers les ouvertures de l'amphithéâtre, qui semble s'élever jusqu'aux nues, une partie de la voûte du ciel paraît comme un rideau d'un bleu sombre placé derrière l'édifice. Les plantes qui s'attachent aux murs dégradés et croissent dans les lieux solitaires, se revêtent des couleurs de la nuit; l'âme frissonne et s'attendrit tout à la fois en se trouvant seule avec la nature. — L'un des côtés de l'édifice est beaucoup plus dégradé que l'autre; ainsi deux contemporains luttent inégalement contre le temps; il abat le plus faible, l'autre résiste encore, et tombe bientôt après. —

Mme de Staël. (Corinne.)

LE PANTHÉON.

Oswald et Corinne allèrent alors au Panthéon, qu'on appelle aujourd'hui *Sainte-Marie de la Rotonde.* Partout en Italie, le catholicisme a hérité du paganisme; mais le Panthéon est le seul temple antique à Rome qui soit conservé tout entier, le seul où l'on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l'architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s'arrêtèrent sur la place du Panthéon, pour admirer le portique de ce temple, et les colonnes qui le soutiennent.

Corinne fit observer à Lord Nelvil que le Panthéon était construit de manière qu'il paraissait beaucoup plus grand qu'il ne l'est. «L'église Saint-Pierre, dit-elle, produira sur vous un effet tout différent; vous la croirez d'abord moins vaste qu'elle ne l'est en réalité. L'illusion si favorable au Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes, et que l'air joue librement autour; mais surtout de ce qu'on n'y aperçoit presque point d'ornements de détail, tandis que Saint-Pierre en est surchargé. C'est ainsi que la poésie antique ne dessinait que les grandes masses, et laissait à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développements; en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop.

«Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce

maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple, et Agrippa se vit obligé de la dédier à tous les dieux de l'Olympe, pour remplacer le dieu de la terre, la puissance. Il y avait un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étaient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique, ces mêmes statues se retrouvaient sous une autre forme; et sur le frontispice du temple on lit encore: «*Agrippe l'a consacré.*» Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'œuvre en divers genres de ses contemporains formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

«Entrons dans le temple, dit Corinne; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'était autrefois. On dit que cette lumière qui venait d'en haut était l'emblême de la divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble en effet que ce langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité! quel air de fête on remarque dans cet édifice! Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort; tel est l'esprit des deux cultes; mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l'était celui du Nord; vous l'observerez quand vous serez à Saint-Pierre. Dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon sont les bustes de nos artistes les plus célèbres; ils décorent les niches où l'on avait placé les dieux des anciens. Comme depuis la destruction de l'empire des Césars nous n'avons presque jamais eu d'indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d'État, ni de grands capitaines. C'est le génie de l'imagination qui fait notre seule gloire; mais ne trouvez-vous pas, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède, mériterait une plus noble destinée? — «Je suis sévère pour les nations, répondit Oswald, je crois toujours qu'elles méritent leur sort, quel qu'il soit.» — «Cela est dur, reprit Corinne; peut-être, en vivant en Italie, éprouverez-vous un sentiment d'attendrissement sur ce beau pays, que la nature semble avoir paré comme une victime; mais, du moins, souvenez-vous que notre plus chère espérance à nous autres artistes, à nous autres amants de la gloire, c'est d'obtenir une place ici.»

Elle s'arrêta sous le portique. «Là, dit-elle à Lord Nelvil, était une urne de porphyre, de la plus grande beauté, transportée

maintenant à St.-Jean-de-Latran; elle contenait les cendres d'Agrippa, qui furent placées aux pieds de la statue qu'il s'était élevée à lui-même. Les anciens mettaient tant de soin à adoucir l'idée de la destruction, qu'ils savaient en écarter ce qu'elle peut avoir de lugubre et d'effrayant. Il y avait d'ailleurs tant de magnificence dans leurs tombeaux, que le contraste du néant de la mort et des splendeurs de la vie s'y faisait moins sentir. Il est vrai aussi que l'espérance d'un autre monde étant chez eux beaucoup moins vive que chez les chrétiens, les païens s'efforçaient de disputer à la mort le souvenir que nous déposons sans crainte dans le sein de l'Éternel.» — MME DE STAËL. (Corinne.)

4. NÉRON ET LE GLADIATEUR.

L'arène est vide; les regards impatients de la foule semblent percer la porte du *Vomitorius*, celle par où s'élancent en mugissant des troupes de bêtes sauvages. Rien ne paraît: sans doute le spectacle qui se prépare sera magnifique, car jamais le peuple-roi n'a attendu si longtemps. Enfin s'ouvre la porte des gladiateurs d'élite, et l'on voit s'avancer un captif gaulois. Un seul, mais sa taille est si haute, ses formes si athlétiques et si belles, et son regard si fier, que le peuple spontanément bat des mains. Arrivé au milieu du cirque, le Gaulois jette un long regard sur cette masse d'hommes efféminés, patriciens avilis, plébéiens hideux, femmes dévergondées, foule lâche et cruelle qu'on appelle les maîtres du monde, et qui font lutter devant eux les plus nobles guerriers de toutes les nations, confondus dans l'arène avec d'infâmes scélérats et des bêtes farouches. Ses narines se gonflent, son œil bleu étincelle, puis sa tête tombe pensive sur sa poitrine.

Quand la foule a longtemps admiré le noble captif, et compris toute la puissance que sa taille gigantesque et les moindres de ses mouvements révèlent, quand elle s'est demandé longtemps quel digne adversaire on pourra opposer à ce redoutable athlète, on voit s'ouvrir enfin une porte opposée à la première, et paraître un guerrier, qu'à sa taille humble, à ses formes lourdes, à l'ampleur de son ventre, à l'exiguité de ses jambes, et surtout à son profil féroce et à son casque surmonté d'une couronne d'or, on reconnaît pour le grand empereur, l'héritier des Césars, l'invincible et glorieux Néron.

A cet aspect, une immense clameur s'élève de toutes les parties de l'amphithéâtre, une de ces indicibles clameurs où éclatent confusément l'admiration, l'étonnement, le mépris, la haine, et

ces fauves rugissements d'une foule avide, affamée et qui va être satisfaite.

Balançant fièrement sa longue épée, la tête haute et l'attitude guerrière, Néron marche droit vers le Gaulois qui le regarde longtemps avec une surprise dédaigneuse et une insultante curiosité.

Les voilà l'un près de l'autre; leurs épées se croisent; instruit par un habile maître d'armes, l'empereur fait voltiger son fer avec une rapidité effrayante, aux yeux de son adversaire qui s'étonne un instant, et dont le bouclier national suffit à peine à le défendre; l'ardeur de Néron en redouble, et bientôt son épée s'est rougie du sang du Gaulois. Le peuple bat des mains, l'empereur s'anime de plus en plus, et ses coups moins ménagés visent droit au cœur du captif. Celui-ci, qui jusqu'alors n'a fait que parer, secoue enfin son ardente chevelure, jette son bouclier, saisit son épée à deux mains et s'élance vers l'empereur avec un air d'étrange résolution. Au premier coup qu'il reçoit sur son casque, Néron, étourdi, courbe la tête, se recouvre de son bouclier, et, le regard inquiet, interroge le visage du Gaulois. Au même instant, il se détourne avec terreur, car il a entrevu un œil flamboyant, des dents serrées par la colère et une lourde épée qui se relève et va frapper. «Que fais-tu, Gaulois? lui dit-il à voix basse; je suis l'empereur; . . . Gaulois, tu oublies ta promesse. . .» Mais le farouche guerrier n'écoute pas; son arme retombe toujours plus terrible, et Néron, peureusement abrité sous sa solide armure, sent son épée trembler dans sa main, et son front se mouiller d'une sueur froide. «Gaulois, ajoute-t-il, tu mérites la mort, ... je te ferai jeter aux bêtes.» Rien: le Gaulois frappait sans relâche. Enfin Néron chancelle, le genou de son ennemi l'étreint sur le sol, et son glaive va l'y clouer: «Grâce! s'écrie-t-il d'une voix éteinte: à toi la liberté, à toi, des trésors! . . .»

«Eh bien, oui, répond le captif en jetant son épée, et en lâchant la gorge de l'empereur: un captif gaulois fait grâce à l'empereur des Romains, au maître du monde.»

Cependant des applaudissements frénétiques avaient rententi dans les rangs du peuple, qui, voyant son tyran vaincu et mort peut-être, laissait échapper pour la première fois un cri de liberté; la garde impériale était accourue en hâte, et les haches des licteurs menaçaient le front du Gaulois.

«Cet homme est libre, dit Néron en les écartant, il est vainqueur;» et prenant lui-même des mains des juges la couronne de fleurs aux bandelettes de laine, il la pose sur la tête du captif.

Des applaudissements éclatent de nouveau, comme pour expier les précédents; mais l'empereur ne les a pas oubliés, et quand il regagna son trône, les regards sombres qu'il détournait de temps en temps sur la foule ressemblaient à ceux du tigre ou de l'hyène.

Ce jour-là il devait y avoir, comme dans les autres fêtes, un combat d'éloquence et de poésie; mais Néron repoussa la lyre que lui présentait son fidèle Narcisse: «Elle ne sied pas aux mains d'un vaincu,» lui dit-il avec un amer sourire.

«Heureux les vaincus qui peuvent couvrir, comme vous, les colonnes du Capitole, de dix-huit cents couronnes remportées aux jeux olympiques, et sur tous les théâtres du monde,» répondit Narcisse.

«On dirait que j'ai besoin d'être consolé,» ajouta l'empereur d'un air farouche.

En même temps il fit un signe: une écluse s'ouvrit subitement sous les gradins; les eaux du Tibre entrèrent en bouillonnant dans le Cirque, où elles eurent formé en un instant une nappe écumeuse; cent galères crétoises et égyptiennes parurent les unes contre les autres, et se livrèrent un combat acharné où plus de six mille hommes périrent.

Pendant que la foule quittait les gradins et s'écoulait dans les rues de Rome, un homme était jeté secrètement dans le *Vomitorius*, où l'on entendit les lions se débattre un instant avec des rugissements épouvantables: c'était le captif gaulois que l'empereur avait couronné.

Huit jours après, Néron, couché sur des carreaux moelleux et le front couronné de fleurs, contemplait, du sommet d'une tour, Rome et le grand cirque tout en feu. — FÉLIX DAVIN.

5. SAINT-PIERRE DE ROME.

Alors Saint-Pierre leur apparut, cet édifice, le plus grand que les hommes aient jamais élevé; car les pyramides d'Égypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. — «J'aurais peut-être dû vous faire voir, dit Corinne, le plus beau de nos édifices, le dernier; mais ce n'est pas mon système. Il me semble que, pour se rendre sensible aux beaux-arts, il faut commencer par voir les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé, révèle, pour ainsi dire, une nouvelle sphère d'idées, et rend ensuite plus capable d'aimer et de juger tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace cependant la première impression qu'on a reçue...» Oswald sentit une émotion tout-à-

fait extraordinaire en arrivant en face de Saint-Pierre. C'était la première fois que l'ouvrage des hommes produisait sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art, sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissait de l'étonnement d'Oswald. — «J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat, pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus religieux, c'est de le contempler au clair de la lune»...

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques, elle seule, a quelque chose qui plaît à l'imagination; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre; ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect; l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. À quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle; mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé, et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but, qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes; il est uniforme, comme l'édifice est régulier. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes, qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit: «Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne; vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux; le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon: Je la placerai dans les airs. Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme, dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez; et certainement il faut mettre, au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le desintéressement des chefs de l'Église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux, à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses.» — «Oui,» répondit Oswald, «ici les arts ont de la grandeur, l'imagination et l'invention sont pleines de génie...»

«Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus! Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur. Il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple; les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis: Christine, après son abdication; les Stuarts, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis longtemps est l'asile des exilés du monde; Rome elle-même n'est-elle pas détrônée! son aspect console les rois dépouillés comme elle.»

«Placez-vous ici, dit Corinne à Lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole; vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds, et, en relevant les

yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi.»

«Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout-à-fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres.» En achevant ces mots, Corinne et Lord Nelvil s'approchaient de la porte de l'église. — «Encore un dernier coup d'œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à Lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel! Voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne se survivent que par le génie! Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir; et quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps.» —

Mme de Staël. (Corinne.)

6. LE PREMIER DES BEAUX-ARTS.

Tous les arts vrais sont expressifs, mais ils le sont diversement. Prenez la musique; c'est l'art sans contredit le plus pénétrant, le plus profond, le plus intime. Il y a entre un son et l'âme un rapport merveilleux. Il semble que l'âme est un écho où le son prend une puissance nouvelle. On raconte de la musique ancienne des choses extraordinaires, qu'il n'est pas difficile d'admettre en voyant les effets de notre musique sur nous-mêmes, qui ne sommes point aussi sensibles au beau que les anciens. Et il ne faut pas croire que la grandeur des effets suppose ici des moyens très compliqués. Non, moins la musique fait de bruit, et plus elle touche. Donnez quelques notes à Pergolèse, donnez-lui surtout quelques voix pures et suaves, et il vous ravit jusqu'au ciel, il vous emporte dans les espaces de l'infini, il vous plonge dans d'ineffable rêveries.

Le pouvoir propre de la musique est d'ouvrir à l'imagination une carrière sans limites, de se prêter avec une souplesse étonnante à toutes les dispositions de chacun; d'irriter ou de bercer, aux sons de la plus simple mélodie, nos sentiments accoutumés, nos affections favorites. Sous ce rapport, la musique est un art sans rival; elle n'est pourtant pas le premier des arts.

La musique paye la rançon du pouvoir immense qui lui a été donné; elle éveille plus que tout autre art le sentiment de l'infini, parce qu'elle est vague, obscure, indéterminée dans ses effets. Elle est juste l'art opposé à la sculpture, qui porte moins vers l'infini, parce que tout en elle est arrêté avec la dernière précision. Telle est la force et en même temps la faiblesse de la musique: elle exprime tout, et elle n'exprime rien en particulier. La sculpture au contraire, ne fait guère rêver, car elle représente nettement telle chose et non pas telle autre. La musique ne peint pas, elle touche; elle met en mouvement l'imagination, non celle qui reproduit des images, mais celle qui fait battre le cœur; car il est absurde de borner l'imagination, à l'empire des images. Le cœur, une fois ému, ébranle tout le reste; c'est ainsi que la musique peut indirectement, et jusqu'à un certain point, susciter des images et des idées; mais sa puissance directe et naturelle n'est ni sur l'imagination représentative ni sur l'intelligence: elle est sur le cœur; c'est un assez bel avantage.

Le domaine de la musique est le sentiment; mais là même son pouvoir est plus profond qu'étendu, et si elle exprime certains sentiments avec une force incomparable, elle n'en exprime qu'un petit nombre. Par voie d'association, elle peut les réveiller tous; mais directement elle n'en produit guère que deux, les plus simples, les plus élémentaires: la tristesse, la joie, avec leurs mille nuances. Demandez à la musique d'exprimer l'héroïsme, la résolution vertueuse, et bien d'autres sentiments où interviennent assez peu la tristesse et la joie; elle en est aussi incapable que de peindre un lac ou une montagne. Elle s'y prend comme elle peut; elle emploie le large, le rapide, le fort, et le doux; mais c'est à l'imagination à faire le reste, et l'imagination ne fait que ce qui lui plaît; sous la même mesure, celui-ci met une montagne, et celui-là l'Océan; le guerrier y puise des inspirations héroïques, le solitaire, des inspirations religieuses. Sans doute, les paroles déterminent l'expression musicale; mais le mérite alors est à la parole, non à la musique, et quelquefois la parole imprime à la musique une précision qui la tue et lui ôte ses effets propres: le vague, l'obscurité, la monotonie, mais aussi l'ampleur et la profondeur, j'allais presque dire l'infini.

Elle n'est pas faite pour exprimer des sentiments compliqués et factices, ou terrestres et vulgaires. Son charme singulier est d'élever l'âme vers l'infini. Elle s'allie donc naturellement à la religion, surtout à cette religion de l'infini qui est en même temps la religion du cœur; elle excelle à transporter aux pieds de l'éternelle miséricorde l'âme tremblante sur les ailes du repentir, de l'espérance et de l'amour. Heureux ceux qui à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Léo, de Durante, de Pergolèse, sur le vieux texte consacré! Ils ont un moment entrevu le ciel; et leur âme a pu y monter, sans distinction de rang, de pays, de croyance même, par les degrés qu'elle choisit elle-même, par ces degrés invisibles et mystérieux, composés et tissus, pour ainsi dire, de tous les sentiments naturels, universels, qui, sur tous les points de la terre, tirent du sein de la créature humaine un soupir vers un autre monde.

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presque aussi précise que l'une, presque aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture, elle marque les formes visibles des objets, en y ajoutant la vie; comme la musique, elle exprime les sentiments les plus profonds de l'âme, et elle les exprime tous. Dites-moi quel est le sentiment qui ne soit pas sur la palette du peintre. Il a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un cimetière, un paysage, un coucher de soleil, l'Océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, tous les êtres de la création, par-dessus tout le visage de l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'âme. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que la musique, la peinture s'élève au-dessus de toutes les deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes, l'âme humaine dans la richesse et la variété de ses sentiments.

Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres, parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

La parole est l'instrument de la poésie; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise, pour lui faire exprimer la beauté idéale; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman qu'elle a fait pour elle, la

poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique avec toutes ses variétés, que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide, que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée, et immobile comme la sculpture; et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à peu près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus pure!

Songez-y. Quel monde d'images, de sentiments, de pensées, à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot: la patrie! et cet autre mot, bref et immense: Dieu! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'âme. Ils ne le peuvent, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie. Ils la proclament eux-mêmes; car ils prennent la poésie pour leur propre mesure; ils estiment et ils demandent qu'on estime leurs œuvres à proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain fait comme les artistes. Quelle poésie! s'écrie-t-on à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une comparaison arbitraire; c'est un jugement naturel, qui fait de la poésie le type de la perfection de tous les arts, l'art qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Quand les autres arts veulent imiter les œuvres de la poésie, la plupart du temps ils s'égarent, ils perdent leur propre génie, sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie bâtit à son gré des palais et des temples, comme l'architecture; elle les fait simples ou magnifiques; tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différents âges de l'art lui sont égaux; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini. Lessing a pu comparer, avec la justesse la plus exquise, Homère au plus parfait sculpteur, tant les formes que ce ciseau merveilleux donne à tous les êtres sont déterminées avec netteté! Et quel peintre aussi qu'Homère! Et dans un genre différent, le Dante! La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie; mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. Outre sa netteté, sa variété, sa durée, la poésie a aussi

les plus pathétiques accents. Rappelez-vous les poroles que Priam laisse tomber aux pieds d'Achille en lui redemandant le cadavre de son fils; rappelez-vous des scènes entières du *Cid* et de *Polyeucte*, la prière d'Esther agenouillée devant Dieu, les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Dans le chant célèbre de Pergolèse, *Stabat mater dolorosa*, on peut demander ce qui émeut le plus, de la musique ou des paroles. Le *Dies irae*, *dies illa*, récité seulement, est déjà de l'effet le plus terrible. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale; mais elle est lumineuse autant que pathétique; elle parle à l'esprit comme au cœur; elle est en cela inimitable et inaccessible; elle réunit en elle tous les extrêmes et tous les contraires dans une harmonie qui redouble leur effet réciproque, et où tour à tour comparaissent et se développent toutes les images, tous les sentiments, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'âme, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles! — VICTOR COUSIN.

7. LA NATURE ET L'HOMME.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine: l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même: il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées: des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté, d'autres en plus grand nombre, gisant au pied des premiers pour pourrir sur les monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude. La terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ces productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes

aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaires aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies: les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point le gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes; rebrousse chemin et dit: «La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante; desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer; bientôt, au lieu du jonc, du nénufar dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture: une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein! Que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles! les fleurs, les fruits, les grains, perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utilesd'animaux transpor-

tées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées; l'or et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société; mille autres monuments de puissance et de gloire, démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature: elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ce temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine; excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie. — BUFFON.

8. DEUX PERSPECTIVES DE LA NATURE.

Nous présenterons aux lecteurs deux perspectives de la nature, l'une marine et l'autre terrestre; l'une, au milieu des mers Atlantiques; l'autre, dans les forêts du nouveau monde, afin qu'on ne puisse attribuer la majesté de ces scènes aux monuments des hommes.

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit, et d'aller nous asseoir sur le pont du navire, où nous ne trouvions que l'offfcier de quart, et quelques matelots, qui fumaient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens! c'est surtout dans les eaux de l'abîme, et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste! la lune au milieu du firmament! une mer sans rivage! l'infini dans le ciel et sur les flots! . . . Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'océan, j'avais l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds!

Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sur le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; nos matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur; et vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe brillante de toutes les couleurs du prisme, s'élevait de la mer, comme une colonne de cristal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes intrépides compagnons,

ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours,* patronne des mariniers. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan contemplaient un soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, ces chants s'étendant au loin sur les vagues muettes, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature: voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir je m'étais égaré dans une grande forêt à quelque distance de la cataracte de Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi; et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.

Une heure après le coucher du soleil la lune se montra audessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel; tantôt il suivait paisiblement sa course azurée; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante. Le jour bleuâtre et velouté de la lune, descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la sa-

vane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte, mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts des habitations des hommes; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. —

CHATEAUBRIAND. (Génie du Christianisme.)

9. LE DUEL.

Vous combattez la raison par l'usage; vous me dites qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que, dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais, et que, quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons. —

Quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement, périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite? et l'honneur du sage serait-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier. A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon; les discours d'un menteur deviennent des vérités sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée; et si l'on vous accusait d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siège de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur

ou de l'offensé. Dites, si les loups savaient raisonner, auraient-ils d'autres maximes?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais, mais n'y en a-t-il que de bonnes? et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? à Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave dans ce pays-là; et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. —

Quand il serait vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne; car le bon et l'honnête ne dépendent pas du jugement des hommes, mais de la nature des choses; et quand toute la terre approuverait l'action que vous allez faire, elle n'en serait pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu, l'on se fasse mépriser.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang: il met dans ses démarches

cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi; on voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui le récusent, et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres. — Les hommes au contraire si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des absents et de la vérité; dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

J. J. ROUSSEAU. (La Nouvelle Héloïse.)

10. LE DÉVOUEMENT A LA SCIENCE.

Je résolus, qu'on me pardonne l'expression, de bâtir enfin mon épopée, d'écrire l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Le catalogue des livres que je devais lire et extraire était énorme; et, comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionelle, restait ouverte jusqu'à cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de

faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient, pour ainsi dire, à nu les temps et les hommes que je voulais peindre je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir, et que lui ont montré ses rêves.

Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle; je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent; et, depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui, successivement, se présentaient à mon esprit; les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en

sentir le poids; on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait, et ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma route, je prendais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui, de ma part, ne sera pas suspect: il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même; c'est le dévouement à la science. — AUGUSTIN THIERRY.

11. DE L'INSUFFISANCE DES BIENS DE LA TERRE.

C'est l'esprit de notre temps de déplorer avec bruit la condition du grand nombre, du peuple, comme on l'appelle. On étale ce qu'il souffre, ce qui lui manque. On raconte sa vie si chargée et si monotone, si rude et si précaire, tant de fatigue pour si peu d'effet, tant de risque et d'ennui, un travail si lourd, un repos si vide, un avenir si incertain!

On dit vrai. La condition du grand nombre ici-bas n'est point facile, ni riante, ni sûre. Il est impossible de contempler, sans une compassion profonde, tant de créatures humaines portant du berceau à la tombe un si pesant fardeau; et, même en le portant sans relâche, suffisant à peine à leurs besoins, aux besoins de leurs enfants, de leur père, de leur mère; cherchant incessamment, pour ce que notre cœur a de plus cher, ce qu'il y a de plus pressant dans notre vie, et ne le trouvant pas toujours, et même en l'ayant aujourd'hui, n'étant pas sûr de l'avoir demain; et dans cette continuelle préoccupation de leur existence matérielle, pouvant à peine prendre de leur être moral quelque souci!

Cela est douloureux, très douloureux à voir, très douloureux à penser. Et il faut y penser, y penser beaucoup. A l'oublier, il y a tort grave et grave péril.

Plus ou moins, on y a toujours pensé. Que disaient autrefois ceux qui y pensaient le plus?

Ils recommandaient aux heureux du monde la justice, la bonté, la charité, l'application à chercher et à soulager les malheureux; aux malheureux, la bonne conduite, la modération des désirs, la soumission à l'ordre, la résignation et l'espérance. Ils expliquaient la destinée humaine, ce qu'elle a de triste et de sublime, les compensations qui se rencontrent dans les divers états, les jouissances qui appartiennent à tous. Ils s'appliquaient à panser, entre les plaies de l'homme, celles que l'homme peut guérir, et à élever, pour les plaies ici-bas incurables, les regards de l'homme vers les

remèdes de Dieu. C'était là le langage de la religion. C'étaient les paroles, les conseils qu'elle adressait aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, dans ses catéchismes pour les enfants, dans ses sermons pour les hommes, du haut de ses chaires, au fond de ses sanctuaires, auprès du lit des malades, à tous, en tous lieux, par tous les moyens.

Et à la religion presque seule appartenaient alors les moyens de publicité et d'action populaire. Ce que sont aujourd'hui la tribune, la presse, la poste, tous les porte-voix de la civilisation moderne, les églises, la chaire, l'enseignement religieux, les visites pastorales l'étaient autrefois. La religion parlait au grand nombre. Elle n'a jamais oublié le peuple. Elle a toujours su arriver à lui.

Et en même temps qu'elle s'inquiétait du peuple, et de lui alléger le fardeau de la vie ou de l'aider à le porter, la religion s'inquiétait aussi de tous les hommes dans tous les états, et du fardeau, que nous portons tous, de ces coups qui nous atteignent, de ces blessures que nous recevons tous en marchant chacun dans notre sentier.

Aujourd'hui, en nous occupant beaucoup, et bien justement des souffrances et des fatigues matérielles qui tombent en partage à tant de créatures, nous oublions trop ces fatigues, ces souffrances morales, qui sont notre partage à tous, ces épreuves, ces trances de l'âme, ces mécomptes, ces ennuis, ces déchirements toutes ces douleurs enfin, cette infirmité universelle de la destinée humaine, d'autant plus poignantes peut-être que l'âme a plus d'essor et la vie plus de loisir.

Grands ou petits, riches ou pauvres, élite ou multitude, ayons pitié les uns des autres; ayons pitié de tous. Tous, en avançant dans notre carrière, nous sommes «fatigués et pesamment chargés.» Nous méritons tous de la pitié.

Nous en méritons aujourd'hui plus que jamais. Jamais, il est vrai, la condition humaine n'a été plus égale et meilleure. Mais les désirs de l'homme ont marché d'un bien autre pas que ses progrès. Jamais l'ambition n'a été plus impatiente et plus répandue. Jamais tant de cœurs n'ont été en proie à une telle soif de tous les biens et de tous les plaisirs. Plaisirs orgueilleux et plaisirs grossiers, soif de bien-être matériel et de vanité intellectuelle, goût d'activité et de mollesse, d'aventures et d'oisiveté: tout paraît possible, et enviable, et accessible à tous. Ce n'est pas que la passion soit forte, ni l'homme disposé à prendre beaucoup de peine pour la satisfaction de ses désirs. Il veut faiblement, mais il désire immensément. Et l'immensité de ses désirs le jette dans un malaise

au sein duquel tout ce qu'il a déjà gagné est pour lui comme la goutte d'eau oubliée dès qu'elle est bue, et qui irrite la soif au lieu de l'étancher. Le monde n'a jamais vu un tel conflit de velléités, de fantaisies, de prétentions, d'exigences; jamais il n'a entendu un tel bruit de voix s'élevant toutes ensemble pour réclamer, comme leur droit, ce qui leur manque et ce qui leur plaît.

Et ce n'est pas vers Dieu que ces voix s'élèvent. L'ambition s'est en même temps répandue et abaissée. Quand les précepteurs du peuple étaient des précepteurs religieux, ils s'appliquaient à détacher de la terre sa pensée, à porter en haut ses désirs et ses espérances pour les contenir et les calmer ici-bas. Ils savaient qu'ici-bas, quoi qu'on fasse, il n'y a pas moyen de les satisfaire. Les docteurs populaires d'aujourd'hui pensent autrement et parlent au peuple un autre langage. En présence de cette condition difficile et de cette ambition ardente de l'homme, au même moment où ils étalent sous ses yeux toutes ses misères et fomentent dans son cœur tous ses désirs, ils lui disent que cette terre a de quoi le contenter, et que, s'il n'y vit pas heureux à son gré, ce n'est ni à la nature des choses, ni à sa propre nature, mais aux vices de la société et aux usurpations de quelques hommes qu'il doit s'en prendre. Tous en ce monde pour le bonheur; tous ont au bonheur le même droit; le monde a du bonheur pour tous.

Ce sont là les poroles qui tous les jours retentissent à toutes les oreilles, frappent à la porte de tous les cœurs, pénètrent par toutes les voies dans les replis les plus obscurs de la société.

Et l'on s'étonne de l'agitation profonde, du malaise immense qui travaillent les nations et les individus, les États et les âmes! Pour moi, je m'étonne que le malaise ne soit pas plus grand, l'agitation plus violente, l'explosion plus soudaine. Il y a dans de telles idées, dans de telles paroles, de quoi égarer et soulever toute l'humanité. Et il faut que l'action conservatrice de la Providence, que cette sagesse innée et spontanée, dont les hommes ne sauraient se dépouiller absolument, soient bien puissantes pour qu'un tel langage, sans cesse répété et partout entendu; ne replonge pas le monde dans le chaos.

Non, il n'est pas vrai que cette terre ait de quoi suffire à l'ambition et au bonheur de ses habitants. Il n'est pas vrai que le malheur des événements et les vices des institutions humaines soient les seules causes, soient les causes dominantes de la condition triste et pesante de tant d'hommes. Que les institutions deviennent de jour en jour plus justes, plus soigneuses du bien de tous, c'est le droit de l'humanité. C'est l'honneur de notre temps

de s'être attaché à cette pensée et d'en poursuivre l'accomplissement. Les temps anciens prenaient trop aisément leur parti des souffrances du grand nombre. Leurs prétentions étaient trop humbles en fait de justice et de bonheur pour tous. Nous en avons de plus étendues, de plus fières, et nous donnons avec raison, à nos progrès dans cette voie, le beau nom de civilisation. A Dieu ne plaise que nous nous détournions de ce salutaire travail, que nous nous découragions de cette noble espérance! Mais ne nous repaissons pas d'orgueil et d'illusion. Ne nous promettons pas, de nous-mêmes et de notre savoir-faire, ce que nous n'en saurions obtenir. Il y a dans notre nature un vice, dans notre condition un mal qui échappent à tout effort humain. Le désordre est en nous, et toute autre source en fût-elle tarie, il naîtrait de nous et de notre volonté. La souffrance, la souffrance inégalement répartie, est dans les lois providentielles de notre destinée. C'est à la fois supériorité et infirmité, grandeur et misère. Êtres libres, nous pouvons créer, et en effet nous créons sans cesse le mal. Êtres immortels, ni les secrets de notre sort, ni les limites de notre ambition ne sont sur cette terre, et la vie que nous y menons n'est qu'une bien petite scène de la vie inconnue qui nous attend. Réglez comme vous l'entendrez toutes les institutions; distribuez comme il vous plaira toutes les jouissances; ni votre sagesse ni votre richesse ne combleront l'abîme. La liberté de l'homme est plus forte que les institutions de la société. L'âme de l'homme est plus grande que les biens du monde. Il y aura toujours en lui plus de désirs que la science sociale n'en peut régler ou satisfaire, plus de souffrances qu'elle n'en peut prévenir ou guérir.

La religion, la religion! c'est le cri de l'humanité en tous lieux, en tous temps, sauf quelques jours de crise terrible ou de décadence honteuse. La religion, pour contenir ou combler l'ambition humaine! la religion, pour nous soutenir ou nous apaiser dans nos douleurs, celles de notre condition ou celles de notre âme! Que la politique, la politique la plus juste, la plus forte, ne se flatte pas d'accomplir, sans la religion, une telle œuvre. Plus le mouvement social sera vif et étendu, moins la politique suffira à diriger l'humanité ébranlée. Il y faut une puissance plus haute que les puissances de la terre, des perspectives plus longues que celles de cette vie. Il y faut Dieu et l'Éternité. — GUIZOT.

HISTOIRE DE FRANCE.

Extraits des meilleurs Historiens français.

1. CARACTÈRE, MŒURS ET COUTUMES DES GAULOIS.

Toutes les tribus celtiques avaient des coutumes à peu près semblables, malgré la différence des origines, et aux yeux des étrangers elles ne formaient qu'un seul peuple. Les Grecs et les Romains ne voyaient que des Gaulois dans la Gaule, parce qu'ils y trouvaient partout le même courage. «Race indomptable, disaient-ils, qui fait la guerre non seulement aux hommes, mais à la nature et aux dieux. Ils lancent des flèches contre le ciel quand il tonne; ils prennent les armes contre la tempête; ils marchent l'épée à la main, au devant des fleuves débordés ou de l'Océan en courroux.» Et ce qui les rendait encore plus redoutables, c'était leur nature généreuse autant que brave. «Chez ce peuple franc et simple, dit Strabon, chacun ressent les injustices faites à son voisin, et si vivement, qu'ils se rassemblent tous pour les venger.»

Diodore de Sicile fait des Gaulois ce portrait: «Ils sont de grande taille, ont la peau blanche et les cheveux blonds. Quelques-uns se coupent la barbe et d'autres la laissent croître modérément; mais les nobles se rasent les joues et laissent pousser les moustaches, de manière qu'elles leurs couvrent la bouche. Ils prennent leurs repas, non point assis sur des sièges, mais accroupis sur des peaux de loup et de chien. A côté d'eux sont des foyers flamboyants avec des chaudières et des broches garnis de quartiers entiers de viande. On honore les braves en leur offrant les meilleurs morceaux. Les Gaulois invitent aussi les étrangers à leurs festins, et ce n'est qu'après le repas qu'ils leur demandent qui ils sont et ce qu'ils viennent faire dans le pays. Souvent, pendant le festin, leurs discours font naître des querelles, et, comme ils méprisent la vie, ils se provoquent à des combats singuliers. Les

Gaulois sont d'un aspect effrayant; ils ont la voix forte et rude; ils parlent peu, s'expriment par énigmes et affectent dans leur langage de laisser deviner la plupart des choses. Ils emploient beaucoup l'hyperbole, soit pour se vanter eux-mêmes, soit pour abaisser les autres. Dans leurs discours, ils sont menaçants, hautains et portés au tragique; mais ils ont aussi des poètes qu'ils appellent *bardes*, et qui chantent la louange ou le blâme, en s'accompagnant sur une rote, instrument semblable à la lyre.»

Les Gaulois adorèrent d'abord le tonnerre, les astres, l'océan, les fleuves, les lacs, le vent, c'est-à-dire les forces de la nature; plus tard, leurs prêtres, les druides ou *hommes des chênes,* sans doute, apprirent au peuple à adorer les forces morales et intelligentes. Ils avaient des croyances élevées qui semblaient un écho des grandes doctrines de l'Inde; ils croyaient aux peines et aux récompenses dans la vie à venir. Mais d'horribles superstitions, des sacrifices humains, ensanglantaient les grossiers autels qu'ils élevaient au fond des forêts séculaires ou au milieu des landes sauvages. «Tous les Gaulois, dit César, sont très superstitieux; aussi ceux qui sont attaqués de maladies graves, comme ceux qui vivent au milieu de la guerre et des dangers, immolent des victimes humaines ou font vœu d'en immoler, et ont recours, pour ces sacrifices, au ministère des druides. Ils pensent que la vie d'un homme est nécessaire pour racheter celle d'un autre homme, et que les dieux immortels ne peuvent être apaisés qu'à ce prix; ils ont même institué des sacrifices publics de ce genre. Ils ont quelquefois des mannequins d'une grandeur immense et tissus en osier, dont ils remplissent l'intérieur d'hommes vivants; ils y mettent le feu et font expirer leurs victimes dans les flammes, ils pensent que le supplice de ceux qui sont convaincus de vol, de brigandage ou de quelque autre délit, est plus agréable aux dieux immortels; mais quand ces hommes leur manquent, ils prennent des innocents.»

Tous les druides n'avaient qu'un seul chef dont l'autorité était sans bornes. «A sa mort, le plus éminent en dignité lui succède; ou si plusieurs ont des titres égaux, l'élection a lieu par le suffrage des druides, et la place est quelquefois disputée par les armes. A une certaine époque de l'année, ils s'assemblent dans un lieu consacré sur la frontière du pays des Carnutes, qui passe pour le point central de toute la Gaule. Là se rendent de toutes parts ceux qui ont des différends, et ils obéissent aux jugements et aux décisions des druides. On croit que leur doctrine a pris naissance dans la Bretagne, et qu'elle fut de là transportée dans la Gaule; aujourd'hui ceux qui veulent en avoir une connaissance plus

approfondie se rendent ordinairement dans cette île pour s'y instruire.

«Les druides ne vont point à la guerre et ne payent aucun des tributs imposés aux autres Gaulois. Séduits par de si grands privilèges, beaucoup de Gaulois s'efforcent d'entrer dans cet ordre; mais il faut, pour cela, apprendre un grand nombre de vers, et il en est qui passent vingt années dans ce noviciat. Il n'est pas permis de confier ces vers à l'écriture, tandis que, dans la plupart des autres affaires publiques et privées, on se sert des lettres grecques. Il y a, ce me semble, deux raisons de cet usage: l'une est d'empêcher que la science des druides ne se répande dans le vulgaire; et l'autre, que leurs disciples, se reposant sur l'écriture, ne négligent leur mémoire. Une croyance qu'ils cherchent surtout à établir, c'est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre, croyance qui leur paraît singulièrement propre à inspirer le courage, en éloignant la crainte de la mort. Le mouvement des astres, l'immensité de l'univers, la grandeur de la terre, la nature des choses, la force et le pouvoir des dieux immortels, tels sont, en outre, les sujets de leurs discussions; ils les transmettent à la jeunesse.»

On trouve affiliés à l'ordre des druides, des bardes, des devins et des prophétesses. Celles-ci, magiciennes redoutées, aimaient à vivre sur des écueils sauvages, battus par une mer orageuse. Les neuf druidesses de l'île de Sein, à la pointe occidentale de la Bretagne, passaient pour connaître l'avenir, et leurs paroles apaisaient, croyait-on, ou soulevaient les tempêtes. D'autres, qui habitaient un îlot à l'embouchure de la Loire, devaient, à une certaine époque de l'année, abattre et reconstruire en un même jour la demeure de leur dieu. Dès que brillait le premier rayon de soleil, le toit s'écroulait sous leurs coups redoublés, et un autre temple s'élevait rapidement. Mais malheur à celle qui laissait tomber un seul des matériaux du nouvel édifice! elle était aussitôt déchirée par les mains de ses sœurs, rendues furieuses, et ses chairs sanglantes étaient dispersées autour de l'édifice sacré.

Les *ovates* ou devins étaient chargés de toute la partie matérielle du culte. C'étaient eux qui cherchaient la révélation de l'avenir dans les entrailles de la victime et en consultant le vol des oiseaux. Un Gaulois n'accomplissait aucun acte important sans recourir à la science divinatoire de l'ovate. Telle est l'éternelle curiosité des peuples enfants. Ils ne savent rien du passé, rien du présent, ils n'ont de souci que pour percer les ténèbres de l'avenir.

Tant que le pouvoir des druides fut incontesté, les bardes furent les poètes sacrés appelés à toutes les cérémonies religieuses. Après que les chefs militaires se furent affranchis de la domination des prêtres, les bardes célébrèrent les puissants et les riches. De chantres des dieux et des héros, ils se firent les courtisans des hommes. On les voyait à la table des grands payer, par leur vers, le droit de s'y asseoir. Un d'eux arrive trop tard, quand Luern, le roi des Arvernes, remontait sur son char; le barde suit le char qui s'éloigne, en déplorant sur une modulation grave et triste le sort du poète que l'heure a trompé. Luern charmé lui jette une poignée d'or. Aussitôt la rote s'anime, ses cordes vibrent avec un son joyeux, et le barde chante: «O roi, l'or germe sous les roues de ton char; la fortune et le bonheur tombent de tes mains.»

DURUY.

2. CARACTÈRE, MŒURS ET COUTUMES DES FRANCS.

Le deuxième siècle de l'ère chrétienne avait vu les commencements du christianisme dans la Gaule. Le troisième fut marqué par un événement d'un tout autre ordre, mais qui devait également exercer sur l'avenir de ce pays une immense influence. Pour la première fois, la Gaule fut envahie par les Francs, par ce peuple dont plus tard elle deviendra la conquête, et qui en l'associant à ses propres destinées, lui donnera le nom qu'elle porte aujourd'hui, le nom de France.

Les Francs étaient originaires de la Germanie. Suivant l'opinion la plus probable, c'était une ligue ou confédération de diverses tribus qui occupaient le pays borné à l'ouest par le Rhin, à l'est par l'Elbe, au midi par le Mein, au nord par l'Océan Germanique.

Sous le rapport des mœurs, les Francs, et, en général, tous les peuples germains avaient de nombreux traits de ressemblance avec les anciens Gaulois. Comme ces derniers, ils habitaient, non des villes, mais de simples villages. Ces villages étaient presque toujours situés sur la lisière de quelque vaste et profonde forêt, qui pût servir, au besoin, d'abri et de refuge. L'histoire nous montre les Francs abandonnant aux femmes les travaux domestiques, aux esclaves la culture de la terre, et, par un singulier mélange d'activité et d'indolence, passant leur vie tantôt à la chasse ou à la guerre, tantôt dans une oisiveté complète. Ils étaient généreux, sincères, toujours prêts à remplir les devoirs de l'hospitalité. On vantait leurs mœurs simples, graves, sévères. Pleins d'un noble mépris pour toute action basse et honteuse, ils mettaient

l'honneur au-dessus de tous les biens, et il n'y avait que la liberté, qu'ils aimassent autant que l'honneur même. Mais, d'autre part, on leur reprochait les vices ordinaires aux peuples encore barbares: le goût et l'habitude du pillage, la violence, la cruauté, l'amour de la vengeance. Passionnés pour les jeux de hasard, ils s'y livraient avec une telle fureur et un tel acharnement, qu'après avoir tout perdu, ils risquaient parfois, dans un dernier coup de dés, leur personne et leur liberté. Si le sort leur était de nouveau contraire, ils se laissaient enchaîner sans résistance. Mais presque toujours le gagnant se hâtait de vendre à d'autres l'homme que les chances du jeu avaient ainsi fait son esclave, afin de se délivrer de la honte d'une pareille victoire.

Leur religion, qui n'était qu'une grossière idolâtrie, consistait à honorer d'un culte superstitieux le soleil, la lune, le feu, les arbres, les rivières, la terre surtout, qu'ils appelaient *Hertha*. Ils n'avaient point de temples; car ils auraient cru faire injure à leurs dieux, en les renfermant entre des murailles. C'était au fond des bois et des forêts, qu'ils célébraient leurs cérémonies religieuses. Les prêtres, chargés de tous les détails du culte, exerçaient en outre la divination. C'est à eux aussi qu'appartenait la police des assemblées ou de la nation ou de chaque tribu. Au reste, ils ne paraissent pas avoir jamais eu une autorité comparable à celle dont avait joui en Gaule l'ordre des druides.

Chez les Francs, c'était la naissance qui faisait les rois; mais la valeur seule faisait les chefs militaires. La cérémonie de l'inauguration des rois était très simple. On plaçait le nouveau prince sur un pavois ou bouclier, que les premiers de la nation élevaient en l'air et soutenaient sur leurs épaules, et il était ainsi promené dans les rangs du peuple, qui le saluait de ses acclamations. Au reste, le pouvoir de ces princes était très limité. Quant aux chefs militaires, ils n'avaient qu'une autorité temporaire et bornée à la durée même de l'expédition qu'ils avaient entreprise. Dans les combats, le chef et ses compagnons rivalisaient de bravoure. Il était honteux au premier de se laisser surpasser en courage par ses compagnons; il était honteux à ceux-ci de ne pas égaler la bravoure du guerrier qu'ils avaient placé à leur tête; mais surtout ils ne pouvaient, sous peine d'un éternel déshonneur, l'abandonner au milieu du péril, ou, s'il succombait, lui survivre. La guerre terminée, on partageait le butin, et le sort décidait de la part qui revenait à chacun, pour prix de sa valeur. C'était l'usage que, dans les loisirs de la paix, le chef réunît à sa table ses compagnons d'armes. C'est là que se traitaient d'ordinaire les affaires les

plus graves, les réconciliations, les mariages, la paix, et la guerre. Dans ces festins, fort grossiers et assez mal ordonnés, mais où régnait une grande profusion et qui souvent duraient toute la nuit, on buvait sans mesure des boissons fermentées. Alors les têtes s'échauffaient, des querelles s'élevaient, parfois sur les sujets les plus frivoles, et il était rare que le repas finît sans qu'il y eût eu entre les convives quelque rixe sanglante.

Les Francs étaient remarquables, par leur haute taille, leur vigueur et leur agilité. Comme les Gaulois, ils avaient généralement les yeux bleus et la peau très blanche, et, de même que les anciens nobles ou chevaliers de cette nation, ils ne gardaient de toute leur barbe que de longues et épaisses moustaches. L'usage voulait qu'ils coupassent par derrière, un peu au-dessus de la nuque, leurs cheveux presque toujours d'un blond ardent, mais ils les conservaient par devant dans toute leur longeur, afin de pouvoir les relever et les nouer sur le sommet du front. Le vêtement commun à tous était une saie, sorte de manteau, fait ordinairement de peaux de bêtes ou de laine grossière, qu'ils fixaient sur leurs épaules avec une agrafe ou simplement avec une forte épine. Les plus riches avaient des tuniques. Ces tuniques étaient si serrées, qu'elles dessinaient toutes les formes du corps; si courtes, qu'elles ne couvraient point le genou. Leur chaussure ressemblait assez à la sandale romaine. Quant aux femmes, elles s'habillaient à peu près comme les hommes, si ce n'est que leurs vêtements étaient de lin ou de chanvre, et que leurs tuniques n'avaient point de manches.

Les armes principales des Francs étaient: l'épée, la francisque, hache à deux tranchants; la framée, sorte de lance à la pointe fort courte, mais en même temps fort aiguë, et l'angon. Cette dernière arme était une pique de médiocre longueur, qui pouvait servir également de près et de loin, selon qu'on la tenait à la main ou qu'on la lançait contre l'ennemi. A l'extrémité de cette pique et près de la pointe, il y avait deux crochets, recourbés à peu près comme des hameçons. Quand cette arme, poussée par un bras vigoureux, s'enfonçait dans les chairs, on ne pouvait plus l'en arracher qu'avec une peine extrême. Si l'on parait le coup et que l'angon donnât seulement contre le bouclier, il y restait suspendu. Alors le guerrier franc s'élançait, et, posant le pied sur le bout de la pique qui traînait à terre, il contraignait son ennemi à baisser le bras et à rester, sans défense, exposé à ses coups. Indépendamment des armes que nous venons de mentionner, plusieurs se servaient de poignards. Quant à l'arc et à la fronde, il n'y avait guère que les troupes légères qui en fissent usage.

Les Francs paraissent n'avoir eu, pendant longtemps, d'autres armes défensives qu'un bouclier plus long que large et qu'ils aimaient à peindre de couleurs brillantes. Jeter son bouclier, pour fuir plus vite, était le comble de l'infamie. Quiconque avait commis une action si lâche, se voyait à jamais exclu des cérémonies religieuses et des assemblées de la nation. Les chefs seuls portaient des casques, et ces casques étaient presque toujours surmontés de quelque figure hideuse ou d'une crinière de cheval teinte en rouge. Eux seuls aussi avaient des cuirasses. La plupart des Francs marchaient à l'ennemi la poitrine nue, se contentant de se couvrir les épaules d'une peau d'ours, de sanglier ou de taureau sauvage.

Les Romains ne rencontrèrent jamais, sur les champs de bataille, d'adversaires plus intrépides que les Francs. «Pour eux, disait le poète Sidoine Apollinaire, atteindre toujours le but que leur œil a marqué, et tomber sur leur ennemi presque aussitôt que le trait qu'ils ont lancé contre lui, ce n'est qu'un jeu. Rien ne les étonne, ni le nombre des troupes qu'on leur oppose, ni le désavantage des lieux. La mort peut les abattre, jamais la crainte.»

L'éducation des jeunes Francs était toute guerrière. De bonne heure, ils s'exerçaient à la course, à la lutte, à la natation; ils s'habituaient à lancer le javelot, à manier la hache d'armes; ou bien on les voyait franchir, comme en se jouant, des faisceaux de lances et d'épées nues. Toutefois ils ne prenaient rang parmi les guerriers, qu'après qu'un des chefs, ou leur père, ou un de leurs parents, les avait solennellement armés, en présence de toute la tribu.

Parmi les peuples barbares qui attaquèrent l'empire romain, aucun autre n'était plus hardi sur la mer. Les Francs n'avaient pourtant que de simples barques, sans voiles ni proue, et qui n'allaient qu'à la rame. Avec ces frêles embarcations, ils se lançaient sur l'Océan, bravaient la fureur des vents et des tempêtes, et, plus d'une fois, ils portèrent la terreur et la désolation jusque sur les rivages lointains de l'Espagne, de l'Afrique et de la Sicile.

COURGEON.

3. UNE HABITATION ROYALE AU VIe SIÈCLE.

A quelques lieues de Soissons, sur les bords d'une petite rivière, se trouve le village de Braine. C'était, au VIe siècle, une de ces immenses fermes où les rois des Francs tenaient leur cour, et qu'ils préféraient aux plus belles villes de la Gaule. L'habitation royale n'avait rien de l'aspect militaire des châteaux du moyen âge;

c'était un vaste bâtiment, entouré de portiques d'architecture romaine, quelquefois construit en bois poli avec soin, et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance. Autour du principal corps de logis se trouvaient disposés par ordre les logements des officiers du palais, soit barbares, soit romains d'origine, et ceux des chefs de bande qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec les guerriers dans la truste du roi, c'est-à-dire, sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité. D'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfèvrerie et la fabrique des armes, jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or, jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin.

La plupart de ces familles étaient gauloises, nées sur la portion du sol que le roi s'était adjugée comme part de conquête, ou transportées violemment de quelque ville voisine pour coloniser le domaine royal; mais, si l'on en juge par la physionomie des noms propres, il y avait aussi, parmi elles, des Germains et d'autres Barbares dont les pères étaient venus en Gaule, comme ouvriers ou gens de service à la suite des bandes conquérantes. D'ailleurs, quelle que fût leur origine ou leur genre d'industrie, ces familles étaient placées au même rang, et désignées par le même nom, par celui de lites en langue tudesque, et en langue latine par celui de fiscalins, c'est-à-dire, attachés au fisc. Des bâtiments d'exploitation agricole, des haras, des étables, des bergeries et des granges, les masures des cultivateurs et les cabanes des serfs du domaine complétaient le village royal, qui ressemblait parfaitement, quoique sur une plus grande échelle, aux villages de l'ancienne Germanie. Dans le site même de ces résidences, il y avait quelque chose qui rappelait le souvenir des paysages d'outre-Rhin; la plupart d'entre elles se trouvaient sur la lisière et quelques-unes au centre des grandes forêts mutilées depuis par la civilisation, et dont nous admirons encors les restes. Braine fut le séjour favori de Chlother, le dernier fils de Chlodowig, même après que la mort de ses trois frères lui eut donné la royauté dans toute l'étendue de la Gaule. C'était là qu'il faisait garder, au fond d'un appartement secret, les grands coffres à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnayé, en vases et en bijoux précieux, là aussi qu'il accomplissait les principaux actes de sa puissance royale. Il y convoquait en synode les évêques des villes gauloises, recevait les ambassadeurs des rois étrangers, et présidait les grandes assemblées de la nation franque, suivies de ces festins traditionels parmi la race

teutonique, où des sangliers et des daims entiers étaient servis tout embrochés, et où des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle. Tant qu'il n'était pas appelé au loin par la guerre contre les Saxons, les Bretons, ou les Goths de la Septimanie, Chlother employait son temps à se promener d'un domaine à l'autre. Il allait de Braine à Attigny, d'Attigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie, consommant à tour de rôle, dans ses fermes royales, les provisions en nature qui s'y trouvaient rassemblées, se livrant avec ses leudes de race franque aux exercices de la chasse, de la pêche ou de la natation. — A. THIERRY.

4. NOCES DE SIGHEBERT ET DE HILPÉRIK. BRUNEHILDE ET GALESWINTHE.

Sighebert, le plus jeune des fils de Chloter, ne voulant pas suivre l'exemple de ses frères qui avaient plusieurs femmes, résolut de n'avoir qu'une seule épouse, et d'en prendre une qui fût de race royale. Athanaghild, roi des Goths établis en Espagne, avait deux filles en âge d'être mariées, et dont la cadette, nommée Brunehilde, était fort admirée pour sa beauté. Ce fut sur elle que Sighebert arrêta son choix. Une ambassade nombreuse partit de Metz avec de riches présents, pour aller à Tolède faire au roi des Goths la demande de sa main. Le chef de cette ambassade, Gog, ou plus correctement Godeghisel, maire du palais d'Austrasie, homme habile en toute sorte de négociations, eut un plein succès dans celle-ci, et ramena d'Espagne la fiancée du roi Sighebert. Partout où passa Brunehilde, dans son long voyage vers le Nord, elle se fit remarquer, disent les contemporains, par la grâce de ses manières, la prudence de ses discours et son agréable entretien.

Ce fut en l'année 566 que la cérémonie des noces eut lieu, avec un grand appareil, dans la ville royale de Metz. Tous les seigneurs du royaume d'Austrasie étaient invités par le roi à prendre part aux fêtes de ce jour. On vit arriver à Metz, avec leur suite d'hommes et de chevaux, les comtes des villes et les gouverneurs des provinces septentrionales de la Gaule, les chefs patriarcaux des vieilles tribus franques demeurées au-delà du Rhin, les ducs héréditaires des Alamans, des Baïwares et des Thorings ou Thuringiens. Dans cette bizarre assemblée, la civilisation et la barbarie s'offraient côte à côte et à différents degrés. Il y avait des nobles gaulois polis et insinuants, des nobles francs orgueilleux et brusques, et de vrais sauvages, tout habillés de fourrures, aussi rudes de manières que d'aspect. Le festin nuptial fut splendide

et animé par la joie ; les tables étaient couvertes de plats d'or et d'argent ciselés, fruit des pillages de la conquête; le vin et la bière coulaient sans interruption dans des coupes de jaspe ou dans des cornes de buffle à rebords d'argent, dont les Germains se servaient pour boire. On entendait retentir, dans les vastes salles du palais, les santés et les défis que se portaient les buveurs, des acclamations, des éclats de rire, tout le bruit de la gaieté tudesque.

Le mariage de Sighebert, ses pompes et surtout l'éclat que lui prêtait le rang de la nouvelle épouse, firent, selon les chroniques du temps, une vive impression sur l'esprit du roi Hilpérik. Il lui sembla qu'il menait une vie moins noble, moins royale que celle de son jeune frère; et, pour l'imiter en tout point, il fit partir une ambassade chargée d'aller demander au roi des Goths la main de Galeswinthe, sa fille aînée. Mais cette demande rencontra des obstacles qui ne s'étaient pas présentés pour les envoyés de Sighebert. Le bruit des débauches du roi de Neustrie avait pénétré jusqu'en Espagne : les Goths plus civilisés que les Francs, et surtout plus soumis à la discipline de l'Évangile, disaient hautement que le roi Hilpérik menait la vie d'un païen. De son côté la fille aînée d'Athanaghild, naturellement timide et d'un caractère doux et triste, tremblait à l'idée d'aller si loin et d'appartenir à un pareil homme. Sa mère Goïswinthe, qui l'aimait tendrement, partageait sa répugnance, ses pressentiments de malheur ; le roi était indécis, et différait de jour en jour sa réponse définitive. Enfin, pressé par les ambassadeurs, il refusa de rien conclure avec eux, si le roi ne s'engageait par serment à congédier toutes ses femmes, et à vivre selon la loi de Dieu avec sa nouvelle épouse. Des courriers partirent pour la Gaule, et revinrent apportant, de la part du roi Hilpérik, une promesse formelle d'abandonner tout ce qu'il avait de reines, pourvu qu'il obtînt une épouse digne de lui et fille d'un roi.

Une double alliance avec les rois des Francs, ses voisins et ses ennemis naturels, offrait tant d'avantages politiques au roi Athanaghild qu'il n'hésita plus. Néanmoins les négociations relatives aux articles du traité de mariage, ralenties par l'envoi des courriers, se prolongèrent jusqu'en l'année 567 ; elles n'étaient pas encore terminées, lorsqu'un événement survenu dans la Gaule en rendit la conclusion plus facile.

L'aîné des quatre rois francs, Haribert, avait quitté les environs de Paris, sa résidence habituelle, pour aller, près de Bordeaux, dans un de ses domaines, jouir du climat et des productions de la Gaule méridionale. Il y mourut presque subitement;

et sa mort amena, dans l'empire des Francs, une nouvelle révolution territoriale. Dès qu'il eut fermé les yeux, l'une de ses femmes, Théodehilde, qui était la fille d'un berger, mit la main sur le trésor royal, et, afin de conserver le titre de reine, elle envoya proposer au roi Gonthramn, de la prendre pour épouse. Le roi accueillit très bien ce message, et répondit avec un air de parfaite sincérité : «Dites-lui qu'elle se hâte de venir avec son trésor; car je veux l'épouser et la rendre grande aux yeux du peuple; je veux même qu'auprès de moi elle jouisse de plus d'honneur qu'avec mon frère qui vient de mourir.» Ravie de cette réponse, Théodehilde fit charger sur plusieurs voitures les richesses de son mari, et partit pour Châlons-sur-Saône, résidence du roi Gonthramn; mais, à son arrivée, le roi, sans s'occuper d'elle, examina le bagage, compta les chariots, fit peser les coffres; puis il dit aux gens qui l'entouraient: «Ne vaut-il pas mieux que ce trésor m'appartienne plutôt qu'à cette femme, qui ne méritait pas l'honneur que mon frère lui a fait en la prenant pour femme?» Tous furent de cet avis; le trésor de Haribert fut mis en lieu de sûreté, et le roi fit conduire sous escorte, au monastère d'Arles, celle qui, bien à regret, venait de lui faire un si beau présent.

Aucun des deux frères de Gonthramn ne lui disputa la possession de l'argent et des effets précieux qu'il venait de s'approprier par cette ruse; ils avaient à débattre, soit avec lui, soit entre eux, des intérêts d'une bien autre importance: il s'agissait de réduire à trois parts, au lieu de quatre, la division du territoire gaulois, et de faire le partage des villes et des provinces qui formaient le royaume de Haribert. Par cette division le roi de Neustrie, qui n'avait eu jusque-là une seule ville au midi de la Loire, devint le plus proche voisin du roi des Goths, son futur beau-père. Cette situation réciproque fournit au traité de mariage une nouvelle base, et en amena presque aussitôt la conclusion. Le roi Hilpérik promit pour douaire et pour présent du matin, les villes de Limoges, Cahors et Bordeaux, et celles des Pyrénées avec leur territoire.

A travers tous les incidents de cette longue négociation, Galeswinthe n'avait cessé d'éprouver une grande répugnance pour l'homme auquel on la destinait, et de vagues inquiétudes sur l'avenir. Les promesses faites au nom du roi Hilpérik par les ambassadeurs francs n'avaient pu la rassurer. Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur qu'elle ne pouvait surmonter, elle courut vers sa mère, et, jetant ses bras autour d'elle, comme

un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'une heure en pleurant, et sans dire un mot. Les ambassadeurs francs se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi et prendre ses ordres pour le départ; mais, à la vue de ces deux femmes sanglotant sur le sein l'une de l'autre, et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient être liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus et n'osèrent parler de voyage. Ils laissèrent passer deux jours; et, le troisième, ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant, cette fois, qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de l'impatience de leur roi et de la longueur du chemin. La reine pleura et demanda pour sa fille encore un jour de délai; mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ: «Un seul jour encore, répondit-elle, et je ne demanderai plus rien. Savez-vous que là où vous emmenez ma fille, il n'y aura plus de mère pour elle?» Mais tous les retards possibles étaient épuisés. Athanaghild interposa son autorité de roi et de père; et, malgré les larmes de la reine, Galeswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux.

Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagage traversa les rues de Tolède et se dirigea vers la porte du Nord. Le roi suivit à cheval le cortège de sa fille jusqu'à un pont jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite, et voulut aller au-delà. Quittant son propre char, elle s'assit auprès de Galeswinthe, et d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à plus de cent milles de distance. Chaque jour elle disait: «C'est jusque-là que je veux aller;» et parvenue à ce terme, elle passait outre. A l'approche des montagnes, les chemins devinrent difficiles; elle ne s'en aperçut pas, et voulut encore aller plus loin; mais, comme les gens qui la suivaient, grossissant beaucoup le cortège, augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fît un mille de plus; il fallut se résigner à une séparation inévitable; et de nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes, eurent lieu entre la mère et la fille. La reine exprima en paroles douces sa tristesse et ses craintes maternelles: «Sois heureuse, dit-elle, mais j'ai peur pour toi; prends garde, ma fille, prends bien garde.» — A ces mots qui s'accordaient trop bien avec ses propres pressentiments, Galeswinthe pleura et répondit: «Dieu le veut; il faut que je me soumette.» Et la triste séparation s'accomplit.

Un partage se fit dans ce nombreux cortège; cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant, les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des Goths s'arrêta au bord de la route, et, fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder, debout et immobile, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les détours du chemin.

Galeswinthe, triste, mais résignée, continua sa route vers le Nord. Son escorte, composée de seigneurs et de guerriers des deux nations, goths et francs, traversa les Pyrénées, puis les villes de Narbonne et de Carcassonne, sans sortir du royaume des Goths, qui s'étendait jusque là; ensuite elle se dirigea, par la route de Poitiers et de Tours, vers la cité de Rouen, où devait avoir lieu la célébration du mariage. Aux portes de chaque ville, le cortège faisait halte, et tout se disposait pour une entrée solennelle: les cavaliers jetaient bas leurs manteaux de route et s'armaient de leurs boucliers suspendus à l'arçon de la selle. La fiancée du roi de Neustrie quittait son lourd chariot de voyage, pour monter un char de parade, élevé en forme de tour, et tout couvert de plaques d'argent.

Les noces de Galeswinthe furent célébrées avec autant d'appareil et de magnificence que celles de sa sœur Brunehilde; il y eut même, cette fois, des honneurs extraordinaires; et tous les Franks de la Neustrie, seigneurs et simples guerriers, lui jurèrent fidélité comme à un roi. Rangés en demi-cercle, ils tirèrent tous à la fois leurs épées et les brandirent en l'air, en prononçant une vieille formule païenne qui dévouait au tranchant du glaive celui qui violerait son serment. Ensuite le roi lui-même renouvela solennellement sa promesse de constance et de foi conjugale; posant la main sur une châsse qui contenait des reliques, il jura de ne jamais répudier la fille du roi des Goths. Galeswinthe se fit remarquer, durant les fêtes de son mariage, par la bonté gracieuse qu'elle témoignait aux convives; elle les accueillait comme si elle les eût déjà connus: aux uns elle offrait des présents, aux autres elle adressait des paroles douces et bienveillantes; tous l'assuraient de leur dévouement, et lui souhaitaient une longue et heureuse vie. Ces vœux ne devaient point se réaliser pour elle.

Les premiers mois de mariage furent, sinon heureux, du moins paisibles pour la nouvelle reine; douce et patiente, elle supportait avec résignation ce qu'il y avait de brusquerie sauvage dans le caractère de son mari. D'ailleurs Hilpérik eut quelque temps pour elle une véritable affection; il l'aima d'abord par vanité, joyeux d'avoir en elle une épouse, aussi noble que celle

de son frère; puis lorsqu'il fut un peu blasé sur ce contentement d'amour-propre, il l'aima par avarice, à cause des grandes sommes d'argent et du grand nombre d'objets précieux qu'elle avait apportés. Mais, après s'être complu quelque temps dans le calcul de toutes ces richesses, il cessa d'y trouver du plaisir; et dès-lors aucun attrait ne l'attacha plus à Galeswinthe. Il la fit étrangler pendant qu'elle dormait, pour épouser, quelques jours après, Frédégonde qu'il avait dû répudier à la demande du roi des Goths.

A. THIERRY.

5. CHARLEMAGNE.

«Charles, dit Éginhard, portait les vêtements de sa patrie ou des Francs: il revêtait d'abord son corps d'une chemise et d'un caleçon de lin, puis il se couvrait d'une tunique bordée de soie, et de tibiales (hauts-de-chausses), enfin il serrait ses jambes dans des bandelettes, et ses pieds dans leur chaussure. En hiver, il y ajoutait, pour couvrir ses épaules et sa poitrine, une veste de peau de loutre. Il s'enveloppait d'un manteau de Venise, et il ceignait toujours une épée, dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent. Quelquefois aussi, mais seulement dans les grandes fêtes, et quand il recevait les ambassadeurs des nations étrangères, il se servait d'une épée ornée de pierres précieuses. Quant aux habits étrangers, quelque beaux qu'ils fussent, il les repoussait, et ne voulait point permettre qu'on l'en revêtît. Deux fois seulement, à Rome, à la prière du pape Adrien et à celle de Léon, son successeur, il consentit à revêtir la longue tunique, la chlamyde et la chaussure à la romaine. Dans les grandes fêtes, il marchait aux processions avec une tunique tissue d'or, une chaussure couverte de pierreries, une agrafe d'or à son manteau et un diadème d'or enrichi de pierreries.

«Dans les autres jours, ses habits différaient peu de ceux que portaient les hommes du peuple.

«Il était sobre pour la nourriture, mais plus sobre encore pour la boisson. En effet, il avait horreur de l'ivresse en tout homme, mais bien plus encore pour soi-même ou les siens. Quant à la nourriture, il ne pouvait point autant s'en abstenir, et il se plaignait souvent que les jeûnes nuisaient à sa santé. Il donnait très rarement des repas, et seulement dans les plus grandes fêtes; mais alors c'était à un très grand nombre de convives à la fois. A l'ordinaire, on ne servait à sa table que quatre plats, outre le rôti, qu'il préférait à toute autre nourriture, et que ses chasseurs avaient

coutume d'apporter sur la broche. Pendant le repas, il prêtait l'oreille ou à quelque récit ou à son lecteur. On lui lisait les historiens et les exploits des anciens; il se plaisait aussi beaucoup à la lecture des livres de saint Augustin, et surtout de celui de la Cité de Dieu. A peine, pendant tout le cours du repas, buvait-il trois fois. Mais en été, après avoir mangé quelques fruits, il buvait encore; puis, posant ses habits et sa chaussure, comme il l'aurait fait à la fin de la soirée, il se reposait deux ou trois heures. Pendant la nuit, c'était son usage, d'interrompre son sommeil quatre ou cinq fois, non pas seulement en se réveillant, mais en se levant. Tandis qu'on le chaussait, et qu'on l'habillait, il admettait ses amis; bien plus, si le comte du palais lui annonçait qu'il eût quelque procès qu'il ne pouvait terminer sans son ordre, Charles faisait à l'instant entrer les plaideurs, et ayant écouté le procès, il prononçait sa sentence, comme s'il eût siégé sur son tribunal. En même temps, il expédiait les ordres à chacun pour ce qu'il avait à faire dans la journée, et il assignait le travail à ses ministres.

«Son éloquence était abondante, et il pouvait exprimer avec facilité tout ce qu'il voulait; et ne se contentant point de sa langue maternelle, il s'était donné la peine d'en apprendre d'étrangères. Il avait appris si bien la latine, qu'il pouvait parler en public dans cette langue presque aussi facilement que dans la sienne propre. Il comprenait mieux la grecque qu'il ne pouvait l'employer lui-même.

«Charles avait assez de faconde pour pouvoir être accusé d'en abuser. Il avait étudié avec soin les arts libéraux; il en respectait fort les docteurs, et les comblait d'honneurs. Il avait appris la grammaire du diacre Pierre Pisan, qui lui donna des leçons dans sa vieillesse. Dans ses autres études, il avait eu pour précepteur Albin, surnommé Alcuin, diacre venu de Bretagne, mais de race saxonne, homme très docte en toute science. Il avait consacré avec lui beaucoup de temps et de peine à apprendre la rhétorique, la dialectique, et surtout l'astronomie. Il apprenait encore l'art du calcul, et il s'applicait avec beaucoup de soin à fixer le cours des astres. Il s'essayait aussi à écrire, et il gardait communément sous son oreiller des tablettes et de petits livrets, pour accoutumer, lorsqu'il avait du temps de reste, sa main à former les lettres; mais il réussissait mal dans ce travail tardif et commencé hors de saison.» — SISMONDI.

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes

libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contrebalancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef: le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois ses enfants furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir, et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables réglements: il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit dans les lois de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut-être trop sensible au plaisir; mais un prince qui gouverne toujours par lui-même, et qui passa sa vie dans les travaux, peut mériter plus d'excuses. Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot: il ordonna qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers. — MONTESQUIEU.

6. CARACTÈRE DES INCURSIONS DES NORMANDS.

Les incursions de ces brigands du nord (Northmen) étaient fort différentes des grandes migrations germaniques qui avaient eu lieu du quatrième au sixième siècle. Les Barbares de cette première époque, qui occupèrent la rive gauche du Rhin, ou qui

s'établirent en Angleterre, y ont laissé leur langue. La petite colonie des Saxons de Bayeux a gardé la sienne au moins cinq cents ans. Au contraire, les Northmen des neuvième et dixième siècles ont adopté la langue des peuples chez lesquels ils s'établissent. Leurs rois, Rou, de Russie et de France (Ru-Rik, Rollon), n'ont point introduit dans leur patrie nouvelle l'idiome germanique. Cette différence essentielle entre les deux époques des invasions me porterait à croire que les premières, qui eurent lieu par terre, furent faites par des familles, par des guerriers suivis de leurs enfants; moins mêlés aux vaincus par des mariages, ils purent mieux conserver la pureté de leur race et de leur langue. Les pirates de l'époque des Carlovingiens, semblent avoir été le plus souvent des exilés, des bannis, qui se firent *rois de la mer*, parce que la terre leur manquait. Loups furieux que la famine avait chassés du gîte paternel, ils abordèrent seuls et sans famille; et lorsqu'ils furent soûls de pillage, lorsqu'à force de revenir annuellement, ils se furent fait une patrie de la terre qu'ils ravageaient, il fallut des Sabines à ces nouveaux Romulus; ils prirent des femmes et les enfants, comme il arrive nécessairement, parlèrent la langue de leurs mères. Quelques-uns conjecturent que ces bandes purent être fortifiées par les Saxons fugitifs, au temps de Charlemagne. Pour moi, je croirais sans peine que non seulement les Saxons, mais que tout fugitif, tout bandit, tout serf courageux, fut reçu par ces pirates, ordinairement peu nombreux, et qui devaient aimer à fortifier leurs bandes d'un compagnon robuste et hardi. La tradition veut que le plus terrible des rois de la mer, Hastings, fut originairement un paysan de Troyes. Ces fugitifs devaient leur être précieux comme interprètes et comme guides. Souvent peut-être la fureur des Northmen et l'atrocité de leurs ravages, furent moins inspirés par le fanatisme païen, que par la vengeance du sort et la rage de l'apostat.

Loin de continuer l'armement des barques que Charlemagne avait voulu leur opposer à l'embouchure des fleuves, ses successeurs appelèrent les Barbares et les prirent pour auxiliaires. Le jeune Pépin s'en servit contre Charles-le-Chauve, et crut, dit-on, s'assurer de leurs secours en adorant leurs dieux. Ils prirent les faubourgs de Toulouse, pillèrent trois fois Bordeaux, saccagèrent Bayonne et d'autres villes au pied des Pyrénées. Toutefois les montagnes, les torrents du Midi les découragèrent de bonne heure. Les fleuves d'Aquitaine ne leur permettaient pas de remonter aisément comme ils le faisaient dans la Loire, dans la Seine, dans l'Escaut et dans l'Elbe.

Ils réussirent mieux dans le Nord. Depuis que leur roi Harold eut obtenu du pieux Louis une province pour un baptême, ils vinrent tous à cette pâture. D'abord ils se faisaient baptiser, pour avoir des habits. On n'en pouvait trouver assez pour tous les néophites qui se présentaient. A mesure qu'on leur refusa le sacrement dont ils se faisaient un jeu lucratif, ils se montrèrent d'autant plus furieux. Dès que leurs *dragons*, leurs *serpents* sillonnaient les fleuves; dès que le cor d'ivoire retentissait sur les rives, personne ne regardait derrière soi. Tous fuyaient à la ville, à l'abbaye voisine, chassant vite les troupeaux; à peine en prenait-on le temps. Vils troupeaux eux-mêmes, sans force, sans unité, sans direction, ils se blottissaient aux autels sous les reliques des saints. Mais les reliques n'arrêtaient pas les Barbares. Ils semblaient au contraire acharnés à violer les sanctuaires les plus révérés. Ils forcèrent Saint-Martin de Tours, Saint-Germain-des-Prés à Paris, une foule d'autres monastères. L'effroi était si grand qu'on n'osait plus récolter. On vit les hommes mêler la terre à la farine. Les forêts s'épaissirent entre la Seine et la Loire. Une bande de trois cents loups courut l'Aquitaine, sans que personne pût l'arrêter. Les bêtes fauves semblaient prendre possession de la France.

Ces Barbares désolèrent le Nord, tandis que des Sarrasins infestaient le Midi; je ne donnerai pas ici l'histoire de leurs incursions. Il me suffit d'en distinguer les trois périodes principales: celle des incursions proprement dites, celle des stations, celle des établissements fixes. Les stations des Northmen étaient généralement dans des îles à l'embouchure de l'Escaut, de la Seine et de la Loire; celles des Sarrasins à Fraxinet (la Garde Fraisnet) en Provence, et à Saint-Maurice-en-Valais; telle était l'audace de ces pirates qu'ils avaient osé s'écarter ainsi de la mer, et s'établir au sein même des Alpes, aux défilés où se croisent les principales routes de l'Europe. Les Sarrasins n'eurent d'établissements importants qu'en Sicile. Les Northmen, plus disciplinables, finirent par adopter le christianisme, et s'établirent sur plusieurs points de la France, particulièrement dans le pays appelé de leur nom Normandie.

MICHELET.

7. CONQUÊTE DE LA NORMANDIE.

Il y avait à la cour du roi Harald, parmi les *Jarles*, ou chefs du premier rang un certain Rhogen-vald, que le roi aimait beaucoup et qui l'avait servi avec zèle dans toutes ses expéditions. Rhogen-

vald avait plusieurs fils, tous connus pour leur bravoure, et dont le plus renommé s'appelait Rolf ou Roll, par une sorte d'euphonie commune à beaucoup de noms teutoniques. Il était d'une taille si haute que, ne trouvant dans la petite race de son pays aucun cheval à son usage, il cheminait toujours à pied, ce qui le faisait surnommer *Gangue-Roll*, c'est-à-dire Roll-le-Marcheur. Un jour que le fils de Rhogen-vald, avec de nombreux compagnons, revenait d'une croisière dans la Baltique, avant d'aborder en Norvège, il relâcha dans la province de Vighen; et là, soit par besoin de vivres, soit pour profiter de l'occasion, il exerça le droit de *Strand-hug* ou presse de vivres. Le hasard voulut que le roi Harald se trouvât dans les environs, et reçut les plaintes des paysans; sans considérer quel était l'auteur du délit, il fit aussitôt assembler un *thing*, ou grand conseil de justice, pour juger Roll d'après la loi. Avant que l'accusé parût devant l'assemblée, qui devait lui appliquer la peine du bannissement, sa mère courut auprès du roi et lui demanda grâce; mais Harald fut inexorable. Alors cette femme, inspirée par la colère et par le sentiment maternel, se mit à improviser, comme il arrivait souvent aux Scandinaves quand ils étaient vivement émus. S'adressant au roi, elle lui dit en vers: «Tu chasses du pays et tu traites en ennemi un homme de noble race; écoute donc ce que je t'annonce: il est dangereux d'attaquer le loup, et quand on l'a une fois mis en colère, gare aux troupeaux qui vont dans la forêt!»

Malgré ces menaces un peu énigmatiques, la sentence fut prononcée, et Roll, se voyant banni à perpétuité, assembla quelques vaisseaux et cingla vers les Hébrides. Ces îles avaient servi de refuge à une partie des Norvégiens, émigrés par suite des conquêtes du roi Harald. Presque tous étaient des gens de haute naissance et d'une grande réputation militaire. Le nouvel exilé s'associa avec eux pour des entreprises de piraterie; ils réunirent tout ce qu'ils avaient de vaisseaux, et en formèrent une flotte assez nombreuse, qui n'obéissait point à un seul chef, mais à tous les confédérés, et où Roll n'avait d'autre prééminence que celle de son mérite et de son nom.

Partie des Hébrides, la flotte doubla la pointe de l'Écosse, et, se dirigeant vers le sud-est, entra en Gaule par l'embouchure de l'Escaut; mais comme la contrée naturellement pauvre et déjà dévastée à différentes reprises, offrait peu de chose à prendre, les pirates se remirent bientôt en mer. Ayant marché au sud, ils entrèrent dans la Seine, et la remontèrent jusqu'à Jumiéges, à cinq lieues de Rouen; c'était le temps où les limites du royaume de

France venaient d'être définitivement fixées et resserrées entre la Loire et la Meuse.

Le bruit de leurs dévastations parvint bientôt à Rouen, et y jeta la terreur. Les habitants n'attendaient aucun secours, et désespéraient de pouvoir défendre seuls leurs murailles, ruinées dans les invasions précédentes. Au milieu de ce découragement général, l'archevêque de Rouen, nommé Franke ou Francon, homme prudent et ferme, prit sur lui de sauver la ville, en capitulant avec l'ennemi avant la première attaque.

Sans s'inquiéter de la haine souvent cruelle que les païens du Nord témoignaient pour le clergé chrétien, l'archevêque se rendit au camp près de Jumiéges, et parla au chef normand avec le secours d'un interprète. Il dit et fit si bien *(tant promit et tant donna,* dit un vieux chroniqueur), qu'il conclut une trève avec Roll et ses compagnons, leur garantissant l'entrée dans la ville, et recevant d'eux, en retour, l'assurance de n'y faire aucun mal. Ce fut près de l'église Saint-Morin, à l'un des ports de la Seine, que les Norvégiens abordèrent d'une façon toute pacifique. Après qu'ils eurent amarré leurs vaisseaux, tous les chefs parcoururent la ville en différents sens; ils en examinèrent avec attention les remparts, les quais, les fontaines, et, la trouvant à leur gré, ils résolurent d'en faire leur place d'armes et le chef-lieu de leur nouvel établissement.

Après cette prise de possession, les chefs normands, avec leur principal corps de troupe, continuèrent de remonter la Seine. A l'endroit où ce fleuve reçoit la rivière d'Eure, ils établirent un camp fortifié, pour attendre l'arrivée d'une armée française qui se dirigeait alors contre eux. Le roi Karle, ou Charles, comme on disait en langue romane, se voyant un moment seul maître du royaume, voulait tenter un grand effort, et repousser la nouvelle invasion; les troupes, conduites par un certain Ragnenold, ou Regnauld, qui avait le titre de duc de France, prirent position sur la rive droite de l'Eure, à quelque distance du camp des Normands. Parmi les comtes qui avaient levé bannière pour obéir aux ordres du roi et combattre les païens, se trouvait un païen converti, le fameux roi de mer Hasting. Vingt ans auparavant, las de courir les aveutures, il avait fait sa paix avec le royaume de France, en acceptant le comté de Chartres. Dans le conseil que tinrent les Français pour savoir ce que l'on devait faire, Hasting, consulté à son tour, fut d'avis de parlementer avec l'ennemi, avant de risquer une bataille; quoique cet avis fût suspect à plusieurs seigneurs de l'armée, il prévalut, et Hasting partit avec deux per-

sonnes qui savaient la langue danoise, pour aller parler aux Normands.

Les trois envoyés suivirent le cours de l'Eure, jusqu'en face de l'endroit où les confédérés avaient élevé leurs retranchements; là, s'arrêtant et élevant la voix de manière à être entendu sur l'autre bord: «Holà, cria le comte de Chartres, braves guerriers, quel est le nom de votre seigneur? — Nous n'avons point de seigneurs, répondirent les Normands; nous sommes tous égaux. — Mais pourquoi êtes-vous dans ce pays, et qu'y voulez-vous faire? — En chasser les habitants ou les soumettre à notre puissance, et nous faire une patrie. Mais qui es-tu, toi qui parles si bien notre langue? — Le comte reprit: N'avez-vous pas entendu parler de Hasting, le fameux pirate, qui courut les mers avec tant de vaisseaux, et fit tant de mal à ce royaume? — Sans doute, répliquèrent les Normands. Hasting a bien commencé, mais il a fait une mauvaise fin. — N'avez-vous donc pas envie de vous soumettre au roi Charles, qui vous offre des fiefs et des honneurs, sous condition de foi et de service? — Nullement, nullement; nous ne nous soumettrons à personne, et tout ce que nous pourrons conquérir nous appartiendra sans réserve. Va le dire au roi, si tu veux.»

De retour au camp, Hasting apporta cette réponse, et dans la délibération qui suivit, il conseilla de ne point s'aventurer à forcer les retranchements des païens: «Voilà un conseil de traître!» s'écria un seigneur nommé Rolland; et plusieurs autres répétèrent le même cri. Le vieux roi de mer, soit par indignation, soit qu'il ne fût pas tout à fait sans reproche, quitta aussitôt l'armée, et abandonna même son comté de Chartres, sans qu'on sût où il était allé. Mais ses prédictions se vérifièrent: à l'attaque du camp retranché, les troupes furent entièrement défaites, et le duc de France périt de la main d'un pêcheur de Rouen, qui servait dans l'armée norwégienne.

Libres de naviguer sur la Seine, Roll et ses compagnons la remontèrent jusqu'à Paris, et firent le siège de cette ville, sans pouvoir s'en emparer. Un des principaux chefs ayant été pris par les assiégés, pour le racheter ils conclurent avec le roi Charles une trêve d'un an, durant laquelle ils allèrent ravager les provinces du nord, qui avaient cessé d'être françaises. A l'expiration de la trève, ils retournèrent en hâte vers Rouen, et partant de cette ville, allèrent surpendre Bayeux, qu'ils enlevèrent d'assaut, et dont ils tuèrent le comte avec une partie des habitants.

Évreux et plusieurs autres villes voisines tombèrent au pouvoir des Normands, qui étendirent ainsi leur domination sur la plus

grande partie du territoire auquel on donnait le vieux nom de Neustrie. Guidés par un certain bon sens politique, ils cessaient de se montrer cruels lorsqu'ils ne trouvaient plus de résistance, et se contentaient d'un tribut, levé régulièrement sur les villes et sur les campagnes. Le même bon sens les détermina à créer un chef suprême, investi d'une autorité permanente ; le choix des confédérés tomba sur Roll, «dont ils firent leur roi,» dit un ancien chroniqueur ; mais ce titre qu'on lui donnait peut-être dans la langue du Nord, ne tarda pas à être remplacé par les titres français de duc ou de comte. Tout païen qu'il était, le nouveau duc se rendit populaire auprès des habitants indigènes. Après l'avoir maudit comme un pirate, ils l'aimèrent comme un protecteur, dont le pouvoir les garantissait à la fois de nouvelles attaques par mer, et des maux que la guerre civile causait dans le reste de la France.

Devenus puissance territoriale, les Normands firent aux Français une guerre mieux soutenue, et, pour ainsi dire, plus méthodique. Ils se liguèrent avec d'autres Scandinaves, probablement Danois d'origine, qui occupaient l'embouchure de la Loire, et convinrent de piller simultanément tout le territoire compris entre ce dernier fleuve et la Seine. La dévastation s'étendit jusqu'en Bourgogne et en Auvergne. Paris, attaqué pour la seconde fois, résista ainsi que Chartres, Dijon et d'autres lieux forts ; mais une foule de villes ouvertes furent détruites ou saccagées. Enfin, en l'année 912, seize ans après l'occupation de Rouen, les Français de tout état, harassés de ces continuelles hostilités, commencèrent à se plaindre, et demandèrent que la guerre finît à quelque prix que ce fût; les évêques, les comtes et les barons faisaient au roi des remontrances; les bourgeois et les paysans criaient merci sur son passage. Un vieil auteur nous a conservé l'expression des murmures populaires : «Que voit-on en tout lieu ? des églises détruites, des gens tués; par la faute du roi et de sa faiblesse, les Normands font ce qu'ils veulent dans le royaume; de Blois à Senlis, pas un arpent de blé, et nul n'ose labourer ni en prés ni en vignes. A moins que cette guerre ne finisse, nous aurons disette et cherté.» Le roi Charles, qu'on surnommait le Simple ou le Sot, et à qui l'histoire a conservé le premier de ces noms, eut assez de bon sens dans cette occasion pour écouter la voix du peuple ; peut-être aussi, en y cédant, crut-il faire un coup de politique, et s'assurer par l'alliance des Normands, un appui contre les intrigues puissantes qui tendaient à le détrôner. Il convoqua en grande assemblée ses barons et ses évêques, et leur demanda *aide* et *conseil*, suivant la formule du temps. Tous furent d'avis de conclure une trêve, et de négocier pour la paix.

L'homme le plus capable de mener à bien cette négociation était l'archevêque de Rouen, qui, malgré la différence de religion, exerçait sur Roll le même genre d'influence que les évêques du cinquième siècle avaient obtenu sur les conquérants de l'empire romain. L'archevêque alla donc trouver le fils de Rhogen-vald, et lui dit: «Le roi Charles vous offre sa fille en mariage, avec la seigneurie héréditaire de tout le pays situé entre la rivière d'Epte et la Bretagne, si vous consentez à devenir chrétien, et à vivre en paix avec le royaume.»

Le Normand ne répondit point cette fois: «Nous ne voulons obéir à personne;» d'autres idées, une autre ambition que celle d'un coureur d'aventures, lui étaient venues, depuis qu'il gouvernait, non plus une bande de pirates, mais un vaste territoire. Le christianisme, sans lequel il ne pouvait marcher l'égal des grands seigneurs de France, avait cessé de lui répugner et l'habitude de vivre au milieu des chrétiens avait éteint le fanatisme du plus grand nombre de ses compagnons: «Les paroles du roi sont bonnes, dit-il à l'archevêque, mais la terre qu'il m'offre ne me suffit pas; elle est inculte et appauvrie; mes gens n'y auraient pas de quoi vivre en paix.» L'archevêque retourna vers le roi, qui le chargea d'offrir en son nom la Flandre, quoiqu'il n'eût réellement sur ce pays d'autres droits qu'une prétention contestée; mais Roll n'accepta point cette nouvelle proposition, disant que la Flandre était un mauvais pays, boueux et plein de marécages. Alors ne sachant plus que donner, Charles-le-Simple fit dire au chef normand que, s'il voulait, il aurait en fief la Bretagne, conjointement avec la Neustrie: c'était une offre du même genre que la précédente; car la Bretagne était un État libre. Mais Roll y fit peu d'attention; il ne s'aperçut pas qu'on ne lui donnait encore autre chose qu'une vieille querelle à débattre, et l'arrangement fut accepté.

Afin de ratifier le traité de la manière la plus solennelle, le roi de France et le chef des Normands se rendirent, chacun de son côté, au village de Saint-Clair sur l'Epte. Tous les deux étaient accompagnés d'une suite nombreuse; les Français plantèrent leurs tentes sur l'un des bords de la rivière, et les Normands sur l'autre. A l'heure fixée pour l'entrevue, Roll s'approcha du roi, et demeurant debout, mit ses deux mains entre les siennes, en prononçant la formule: «Dorénavant je suis votre fidèle et votre homme, et jure de conserver fidèlement votre vie, vos membres et votre honneur royal.» Ensuite le roi et les barons, donnant au chef normand le titre de comte, jurèrent de lui conserver sa vie, ses membres, son honneur, et tout le territoire désigné dans le traité de paix.

La cérémonie semblait terminée, et le nouveau comte allait se retirer, lorsque les Français lui dirent: «Il est convenable que celui qui reçoit un pareil don s'agenouille devant le roi, et lui baise le pied.» Mais le Normand répondit: «Jamais je ne plierai le genou devant aucun homme, ni ne baiserai le pied d'aucun homme.» Les seigneurs insistèrent sur cette formalité qui était un dernier reste de l'étiquette observée jadis à la cour des empereurs francs; et Roll, avec une simplicité malicieuse, fit signe à l'un de ses gens de venir et de baiser pour lui le pied du roi. Le soldat norwégien, se courbant sans plier le genou, prit le pied du roi, et le leva si haut pour le porter à sa bouche, que le roi tomba à la renverse. Peu habitués aux convenances du cérémonial, les pirates firent de grands éclats de rire, et il y eut un moment de tumulte; mais ce bizarre incident ne produisit rien de fâcheux.

Deux clauses du traité restaient à remplir, la conversion du nouveau duc, et son mariage avec la fille du roi; il fut convenu que cette double cérémonie aurait lieu à Rouen, et plusieurs des hauts barons de France s'y rendirent pour accompagner la fiancée. Après une courte instruction, le fils de Roghen-vald reçut le baptême des mains de l'archevêque, dont il écouta les conseils avec une extrême docilité. Au sortir des fonts baptismaux, le néophyte s'enquit du nom des églises les plus célèbres, et des noms les plus révérés dans son pays. L'archevêque lui nomma six églises et trois saints: la Vierge, saint Michel et saint Pierre. — «Et dans le voisinage, reprit le duc, quel est le plus puissant protecteur? — C'est saint Denis, répondit l'archevêque. — Eh bien! avant de partager ma terre entre mes compagnons, j'en veux donner une part à Dieu, à sainte Marie et aux autres saints que vous venez de nommer.» En effet, durant sept jours qu'il porta l'habit blanc des nouveaux baptisés, chaque jour il fit présent d'une terre à l'une des sept églises qu'on lui avait désignées. Ayant repris ses vêtements ordinaires, il s'occupa d'affaires politiques, et du grand partage de la Normandie entre les émigrés norwégiens.

Le pays fut divisé au cordeau, disent les anciens chroniqueurs; c'était la manière d'arpenter usitée en Scandinavie. Toutes les terres, à l'exception de celles des églises, furent partagées de nouveau sans égard aux droits des indigènes. Les compagnons de Roll, chefs ou soldats, devinrent, selon leur grade, seigneurs des villes et des campagnes, propriétaires souverains des domaines grands ou petits. —

A. THIERRY.

8. PIERRE L'ERMITE.

Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite une origine obscure, d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude, exaltèrent son imagination. Dans ses visions, il entretenait un commerce habituel avec le Ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité animaient ses gestes et ses paroles et se communiquaient à ses auditeurs; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à l'entraînement de son exemple. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des Croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

Le bruit des pèlerinages en Orient fit sortir Pierre de sa retraite; il suivit dans la Palestine la foule des Chrétiens qui allaient visiter les saints lieux. A l'aspect de Jérusalem, il fut plus ému que tous les autres pèlerins; mille sentiments contraires vinrent agiter son âme exaltée. Dans cette ville, qui conservait partout les marques de la miséricorde et de la colère de Dieu, tout enflamma sa piété, excita sa dévotion et son zèle, le remplit tour à tour de respect, de terreur et d'indignation. Après avoir suivi ses frères sur le Calvaire et au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre; ils pleurèrent ensemble sur les maux des Chrétiens. L'Ermite, le cœur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. «O le plus fidèle des Chrétiens! lui dit alors le patriarche, ne voyez-vous pas que nos iniquités nous ont fermé l'accès de la miséricorde du Seigneur? L'Asie est au pouvoir des Musulmans; tout l'Orient est tombé dans la servitude; aucune puissance de la terre ne peut nous secourir.»

A ces paroles, Pierre interrompit Siméon, et lui fit entendre que les guerriers de l'Occident pourraient être un jour les libérateurs de Jérusalem. «Oui, sans doute, répliqua le patriarche; quand la source de nos afflictions sera comblée, quand Dieu sera touché de nos misères, il amollira le cœur des princes de l'Occident et les enverra au secours de la ville sainte.» A ces mots, Pierre et Siméon ouvrirent leur âme à l'espérance et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le patriarche résolut d'implorer par ses lettres le secours du pape et des princes de l'Europe; l'Ermite jura d'être l'interprète des Chrétiens d'Orient et d'armer l'Occident pour leur délivrance.

Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes; il fut persuadé que le Ciel lui-même l'avait chargé de venger sa cause. Un jour qu'il était prosterné devant le Saint-Sépulcre, il crut entendre la voix de Jésus-Christ qui lui disait: «Pierre, lève-toi, cours annoncer les tribulations de mon peuple; il est temps que mes serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés.» Plein de l'esprit de ces paroles, qui retentissaient sans cesse à son oreille, chargé des lettres du patriarche, il quitte la Palestine, traverse les mers, débarque sur les côtes d'Italie, et va se jeter aux pieds du pape. La chaire de saint Pierre était alors occupée par Urbain II; il embrassa avec ardeur un projet dont ses prédécesseurs avaient eu la première pensée; il reçut Pierre comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem.

L'ermite Pierre traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un spectacle pour le peuple; l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient révérer comme un saint.

Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la piété des autres; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la profanation des saints lieux et le sang des Chrétiens versé par torrents dans les rues de Jérusalem; il invoquait tour à tour le Ciel, les saints, les anges, qu'il prenait à témoin de la vérité de

ses récits; il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche du Calvaire, au mont des Oliviers, qu'il faisait retentir de sanglots et de gémissements. Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre les malheurs des Fidèles, il montrait aux assistants le crucifix qu'il portait avec lui; tantôt il se frappait la poitrine et se meurtrissait le sein, tantôt il versait un torrent de larmes.

Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu; on s'estimait heureux de toucher ses vêtements; le poil arraché à la mule qu'il montait était conservé comme une sainte relique. A sa voix, les différends s'apaisaient dans les familles, les pauvres étaient secourus, la débauche rougissait de ses excès; on ne parlait que des vertus de l'éloquent cénobite; on racontait ses austérités et ses miracles; on répétait ses discours à ceux qui ne les avaient point entendus et qui n'avaient pu s'édifier par sa présence.

Souvent il rencontrait dans ses courses des chrétiens d'Orient, bannis de leur partie et parcourant l'Europe en demandant l'aumône. L'ermite Pierre les présentait au peuple comme des témoignages vivants de la barbarie des Infidèles; en montrant les lambeaux dont ils étaient couverts, le saint orateur s'élevait avec violence contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux. A ce spectacle, les Fidèles éprouvaient tour à tour les plus vives émotions de la pitié et toutes les fureurs de la vengeance; tous déploraient dans leur cœur les malheurs et la honte de Jérusalem. Le peuple élevait la voix vers le Ciel pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville chérie; les uns offraient leurs richesses, les autres leurs prières; tous promettaient de donner leur vie pour la délivrance des saints lieux. — MICHAUD.

9. SIÈGE ET PRISE DE JÉRUSALEM.

Jérusalem, la cité des rois hébreux, des prophètes et du Christ sauveur, la cité tant célébrée et dévastée tant de fois, présentait à l'époque de la première croisade la même étendue, la même forme, le même aspect qu'aujourd'hui. La physionomie des lieux était la même; alors comme aujourd'hui, le pâle olivier, le figuier, le térébinthe, formaient la rare végétation du sol de Jérusalem. La nature qui environne la cité sainte apparut aux compagnons de Godefroy telle qu'elle nous est apparue à nous-mêmes, obscurs pèlerins des derniers temps: nature austère, morne et muette. Les malédictions de l'Écriture semblent y recevoir un éternel accomplissement. Et du

reste, observons que les tristes images de ces montagnes stériles vont bien à Jérusalem : ne fallait-il pas que la nature fût morte à côté du tombeau d'un Dieu ?

Indiquons d'abord le campement de l'armée chrétienne. Un terrain plat couvert d'oliviers s'étend vers le côté septentrional de Jérusalem ; c'est le seul endroit autour de la ville qui puisse se prêter à un campement. Godefroy de Bouillon, Robert de Normandie et Robert de Flandre dressèrent leurs tentes sur cette esplanade, au nord-nord-est de Jérusalem ; ils avaient devant eux la porte appelée maintenant porte de Damas, et la petite porte d'Hérode, aujourd'hui murée. Le point nord-ouest, qui faisait face à la porte de Bethléhem, fut occupé par Tancrède ; venait ensuite le camp de Raymond de Toulouse ; ses tentes couvraient les hauteurs appelées maintenant collines de Saint-Georges ; l'étroit vallon de Réphraïm et une vaste et profonde piscine le séparaient des murs de Jérusalem. Cette position n'était pas heureuse pour servir le siège. Aussi le comte de Toulouse se détermina à porter une partie de son camp sur le mont Sion, au midi de la ville. Les vallées ou plutôt les profonds ravins de Josaphat et de Siloé, ne permettaient ni campement ni attaque vers le côté oriental de la cité.

La garnison égyptienne, maîtresse de Jérusalem, se composait de quarante mille hommes. Vingt mille habitants avaient pris les armes. Une multitude de musulmans des bords du Jourdain, de la mer Morte et de diverses contrées voisines était venue dans la capitale de la Judée pour y chercher un abri ou pour la défendre. Les imans parcouraient les rues de Jérusalem, ranimant par leurs paroles le courage des défenseurs de l'islamisme et promettant la victoire au nom du Prophète.

Dès les premiers jours du siège, un solitaire du mont des Oliviers était venu conseiller un assaut général ; les croisés, acceptant les merveilleuses promesses de l'ermite, décidèrent qu'on escaladerait les murailles. Malheureusement l'enthousiasme et la bravoure ne suffisaient point pour renverser des murs et des tours ; il fallait des échelles et des machines de guerre. Malgré les grosses pierres, l'huile et la poix bouillante qui tombaient sur eux, les chrétiens, réunis en bataillons serrés, attaquèrent la ville. Les Sarrasins purent admirer ce jour-là le prodigieux courage de leurs ennemis. Si les croisés avaient eu des instruments et des machines, ce premier assaut leur eût ouvert Jérusalem. Mais le Ciel n'accomplit point les miracles promis par le solitaire ; les croisés rentrèrent dans leur camp, après avoir laissé plusieurs de leurs compagnons tombés glorieusement sur les murs. Les chefs de l'armée songèrent alors

à se procurer le bois nécessaire pour la construction des machines; ce n'était pas chose facile dans un pays qui n'offrait qu'un sol dépouillé. Le premier bois qui servit aux travaux du siège provenait de maisons et même d'églises du voisinage démolies par les pèlerins. Les ardeurs de l'été avaient commencé quand l'armée des Francs arriva sous les murs de la ville sainte. A l'approche des croisés, l'ennemi avait comblé ou empoisonné les citernes. Pas une goutte d'eau n'était restée dans le lit poudreux du Cédron. La fontaine de Siloé, coulant par intervalles, ne pouvait suffire à la multitude de pèlerins; au-dessus de leur tête un ciel de feu, autour d'eux un sol desséché et des roches brûlantes. Les guerriers de la croix furent livrés à tous les tourments de la soif; tel était ce fléau, qu'on s'apercevait à peine du manque de vivres. Une flotte génoise entrée au port de Joppé avec des provisions de toute espèce vint distraire les chrétiens de leurs sombres pensées; des vivres, des instruments de construction, un grand nombre d'ingénieurs et de charpentiers génois arrivèrent au camp de Jérusalem sous les ordres de trois cents hommes commandés par Raymond Pelet.

Le bois manquait toujours. Mais les croisés eurent connaissance d'une forêt du côté de Naplouse; bientôt on vit arriver à la file dans le camp des chameaux chargés de sapins, de cyprès et de chênes. Tous les bras furent employés au travail; aucun pèlerin de l'armée ne restait en repos. Tandis que les uns construisaient des béliers, des catapultes, des galeries couvertes, des tours, les autres, guidés par des chrétiens du pays, s'en allaient avec des outres demander un peu d'eau à la fontaine d'Elpire, sur la route de Damas; à celle des Apôtres, un peu au delà de Béthanie; à la fontaine de Marie, dans le vallon appelé Désert de Saint-Jean; à une autre source, à l'ouest de Bethléhem, où le diacre saint Philippe baptisa, dit-on, l'esclave de Candace, reine d'Éthiopie. Parmi les machines de guerre qui s'élevaient menaçantes, on remarquait trois énormes tours d'une structure nouvelle; chacune de ces tours avait trois étages: le premier destiné aux ouvriers qui en dirigeaient le mouvement, le second et le troisième aux guerriers qui devaient livrer un assaut. Ces trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les murailles de la ville assiégée. On avait adapté au sommet une espèce de pontlevis qu'on pouvait abattre sur le rempart, et qui devait offrir un chemin pour pénétrer jusque dans la place. A ces puissants moyens d'attaque il fallait joindre l'enthousiasme religieux, qui déjà avait enfanté tant de prodiges dans cette croisade. Après trois jours d'un jeûne rigoureux, les croisés, dans l'attitude de l'humilité la plus profonde, firent une procession autour de la sainte cité.

Les assiégés avaient élevé un grand nombre de machines vers les côtés de la ville qui paraissaient les plus menacés par les chrétiens; ils avaient laissé sans défense le côté oriental; c'est dans cette direction, en face de la porte Saint-Étienne, que Godefroy et les deux Robert transportèrent leur camp; ce grand déplacement, pour lequel il fallut démonter pièce à pièce les tours et les diverses machines de guerre, et qui devait décider de la prise de Jérusalem, se fit dans une seule nuit, et dans une nuit du mois de juillet, c'est-à-dire dans l'espace de cinq à six heures. Le 14 juillet 1099, au lever du jour, les chefs donnèrent le signal d'une attaque générale; toutes les forces de l'armée, toutes les machines s'ébranlèrent contre les remparts. Les trois grandes tours ou forteresses roulantes, conduites l'une par Godefroy à l'orient, l'autre par Tancrède au nord-ouest, la troisième par Raymond de Toulouse au midi, s'avancèrent vers les murailles au milieu du tumulte des armes et des cris des ouvriers et des soldats. Ce premier choc fut terrible, mais non pas décisif: douze heures d'un combat opiniâtre ne purent fixer la victoire. Quand la nuit les fit rentrer dans leur camp, les chrétiens gémissaient de ce que Dieu *ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son Fils.*

Le jour suivant ramena les mêmes combats. Les assiégés, qui avaient appris l'arrivée prochaine d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir de la victoire. Le courage des guerriers de la croix avait pris une invincible énergie. Des trois points d'attaque partaient des chocs impétueux. Deux magiciennes qui, debout sur les remparts, conjuraient les éléments et les puissances de l'enfer, tombèrent sous une grêle de traits et de pierres. L'assaut avait duré la moitié de la journée, et Jérusalem restait fermée aux croisés. Tout à coup on vit paraître sur le mont des Oliviers un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. Cette soudaine apparition embrase les assaillants d'une ardeur nouvelle. La tour de Godefroy s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Les croisés lancent en même temps des dards enflammés contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse les flammes sur les Sarrasins, qui, enveloppés de noirs tourbillons, se troublent et reculent. Godefroy, précédé des deux frères Lethalde et Engelbert de Tournay, suivi de Baudouin du Bourg, de son frère Eustache, de Raimbaud Croton, de Guicher, de Bernard de Saint-Vallier, d'Amenjeu d'Albret, enfonce les ennemis, et s'élance sur

leurs traces dans Jérusalem. De leur côté, Tancréde, les deux Robert et Raymond de Toulouse ne tardèrent pas à pénétrer dans la place. Ce fut un vendredi à trois heures du soir, jour et heure du trépas du Sauveur, que les croisés entrèrent dans Jérusalem.

L'histoire a raconté avec effroi le carnage des musulmans dans la cité conquise; ce carnage dura une semaine. Soixante-dix mille Sarrasins furent immolés. La difficulté de garder un trop grand nombre de prisonniers, l'idée qu'il faudrait tôt ou tard combattre encore les musulmans qu'on renverrait de Jérusalem, furent les motifs sur lesquels s'appuya une politique barbare. Les scènes du massacre ne furent interrompues que par une fervente visite dans l'église de la Résurrection. Mystérieux contraste! ces mêmes hommes qui venaient d'égorger dans les rues des ennemis vaincus se montraient nu-pieds, la tête découverte, poussant de pieux gémissements, versant des larmes de dévotion et d'amour. La prière et les sanglots religieux avaient tout à coup remplacé dans Jérusalem les hurlements de la rage et les cris des victimes. — MICHAUD ET POUJOULAT.

10. LA TROISIÈME CROISADE.

Philippe-Auguste, roi de France, et Richard, roi d'Angleterre, avaient pris la route de mer. Philippe fut reçu dans la Palestine comme l'ange du Seigneur; sa présence ranima la valeur et l'espérance des chrétiens, qui depuis deux ans assiégeaient Ptolémaïs. Alors Saladin avait appelé à la guerre sainte tous les enfants du prophète. Richard n'arriva en Palestine qu'après avoir pris possession de l'île de Chypre.

Lorsque les Anglais eurent réuni leurs forces à celles de l'armée chrétienne (8 juin 1191), Ptolémaïs vit devant ses murs tout ce que l'Europe avait d'illustres capitaines et de vaillants guerriers. Les tentes des Francs couvraient une vaste pleine, et leur armée présentait le plus imposant spectacle; en voyant sur le rivage de la mer, d'un côté les tours et les murs de Ptolémaïs, de l'autre le camp des chrétiens, où l'on avait bâti des maisons, tracé des rues, élevé des forteresses, on aurait dit deux cités rivales qui s'étaient déclaré la guerre.

La présence des deux monarques jeta l'inquiétude et l'effroi parmi les musulmans. Le roi de France passait en Orient pour un des princes les plus illustres de la chrétienté; les musulmans se disaient entre eux que le roi d'Angleterre surpassait les autres princes chrétiens par son courage et par l'activité de son génie. Richard et Philippe se témoignèrent d'abord une amitié réciproque,

et toute l'armée, à leur exemple, parut avoir oublié ses anciennes divisions.

Si cet accord avait pu subsister quelque temps, les chrétiens auraient facilement triomphé de leurs ennemis ; mais quelle union pouvait résister aux souvenirs du passé et aux motifs de rivalité que chaque jour faisait naître ? On célébrait sans cesse dans le camp la conquête de l'île de Chypre, et les louanges données à Richard importunaient Philippe-Auguste, qui réclamait en vain la moitié du pays conquis, d'après les conditions du traité de Vézelay. L'armée de Richard était beaucoup plus nombreuse que celle de Philippe; et, comme le premier avait épuisé son royaume avant de s'embarquer, son trésor se trouvait plus considérable que celui du roi de France. Philippe, à son arrivée, avait promis trois écus d'or par mois aux chevaliers qui étaient sans solde, et tous louaient sa générosité; Richard leur promit quatre pièces d'or et fit oublier les bienfaits du monarque français. Philippe ne pouvait voir sans jalousie qu'un prince, qui était son vassal, eût plus de crédit que lui sur l'armée, et Richard dédaignait d'obéir à un souverain qu'il surpassait en puissance et peut-être en bravoure.

Cependant les travaux du siège se poursuivaient sans relâche : on dressait des machines, on livrait chaque jour des assauts; mais rarement les Français et les Anglais combattaient ensemble, et chaque combat devenait un sujet de discorde; car les croisés restés au camp reprochaient à ceux qui avaient combattu de n'avoir pas triomphé de l'ennemi, et ceux-ci reprochaient aux autres de ne les avoir pas secourus dans le péril.

Le roi d'Angleterre et le roi de France étaient tombés malades à leur arrivée au camp de Ptolémaïs. Cette circonstance malheureuse ralentit un moment les progrès du siège, et rendit quelque espérance aux assiégés. Philippe ne resta que quelques jours dans sa tente, et ne tarda pas à monter à cheval pour encourager les combattants par sa présence; Richard, dont la maladie était plus grave, se montrait impatient de combattre, et cette impatience, dit son historien, le tourmentait plus que la fièvre qui brûlait son sang.

Pendant leur maladie, Philippe et Richard avaient envoyé des députés à Saladin, et l'histoire se plaît à remarquer les procédés généreux, les recherches de politesse qui accompagnèrent les négociations entre des souverains qui se faisaient la guerre. Saladin offrait aux rois chrétiens des fruits de Damas, et ceux-ci donnaient en présent au prince musulman des bijoux et des joyaux. Ces manières, inconnues jusqu'alors, présentaient un étrange contraste

avec l'animosité barbare des combattants. Aussi la multitude des croisés ne pouvait s'expliquer ces relations qui causaient sa surprise, et, dans l'état de trouble et d'agitation où se trouvaient les esprits, on se montra plus disposé à croire à la perfidie et à la trahison qu'à la générosité. Les partisans de Richard accusèrent Philippe, et ceux de Philippe reprochèrent à Richard d'entretenir de coupables intelligences avec les musulmans. Le roi de France répondait à ces accusations en livrant chaque jour des combats aux Turcs, et le roi d'Angleterre, toujours malade, se faisait souvent porter au pied des remparts de la ville, pour exciter par son exemple l'ardeur des assiégeants.

On convint en même temps que, lorsque l'un des deux monarques attaquerait la ville, l'autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin. Cette convention rétablit l'harmonie; les guerriers chrétiens, qui avaient été sur le point de prendre les armes les uns contre les autres, ne se disputèrent plus que la gloire de vaincre les infidèles.

Le siège fut repris avec une nouvelle ardeur; mais les assiégés avaient employé à fortifier la ville le temps que les croisés venaient de perdre en de vaines disputes. Ceux-ci, lorsqu'ils se présentèrent devant les murailles, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point. L'armée de Saladin secondait sans cesse les efforts des assiégés, en attaquant l'armée chrétienne. Dès le lever du jour, le bruit des cymbales et des trompettes, signal du combat, retentissait dans le camp des Turcs et sur les remparts de Ptolémaïs; Saladin stimulait ses soldats par sa présence; son frère, Malek-Adhel, donnait l'exemple de la bravoure à tous les émirs. Plusieurs grandes batailles furent livrées au pied des collines où campaient les chrétiens. Deux fois les croisés tentèrent un assaut général, et deux fois ils furent obligés de revenir sur leurs pas pour défendre leur camp menacé par Saladin. Chaque jour ils redoublaient d'efforts, et tour à tour repoussaient l'armée de Saladin ou menaçaient la ville de Ptolémaïs.

Le courage des musulmans leur était inspiré par le désespoir; mais l'ardeur qu'inspire le désespoir est passagère: bientôt les soldats de l'islamisme retombèrent dans l'abattement. Les secours que Saladin avait promis n'arrivaient point, et rien ne pouvait sauver la ville. Plusieurs émirs se jetèrent, la nuit, dans une barque pour aller chercher un asile dans le camp de Saladin, aimant mieux s'exposer aux reproches du sultan ou périr au milieu des eaux, que de mourir sous le glaive des chrétiens. Cette désertion et la vue des tours ruinées ajoutèrent à l'effroi des mu-

sulmans. Tandis que les pigeons et les plongeurs annonçaient à Saladin l'horrible détresse des assiégés, ceux-ci formèrent le projet de sortir de la place au milieu de la nuit, et de braver tous les périls pour rejoindre l'armée du sultan; mais leur projet fut découvert par les croisés, qui gardèrent tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait leur échapper. Dès lors les assiégés ne songèrent plus qu'à sauver leur vie par une capitulation, qui fut acceptée (11 juillet 1191). Ils promettaient de faire rendre aux Francs le bois de la vraie croix avec seize cents prisonniers; ils s'engagèrent en outre à payer deux cent mille pièces d'or aux chefs de l'armée chrétienne. Des otages et tout le peuple enfermé dans Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité.

Richard usait de la victoire sans ménagement, non seulement envers les vaincus, mais envers les vainqueurs eux-mêmes. On rapporte que Léopold d'Autriche, qui s'était distingué par des prodiges de valeur, avait arboré sa bannière sur une tour de la ville; par l'ordre de Richard, cette bannière fut enlevée et jetée dans les fossés; les guerriers allemands prenaient déjà les armes pour venger cet outrage; mais Léopold dissimula son ressentiment: la fortune devait bientôt lui offrir une occasion d'en tirer une vengeance cruelle.

Ce fut alors que Philippe, soit qu'il fût mécontent de la conduite du roi d'Angleterre, soit qu'il manquât d'argent pour poursuivre la guerre, soit enfin que sa maladie eût fait des progrès, annonça son dessein de retourner dans ses États. Cette résolution affligea vivement tous les croisés. Il alla s'embarquer à Tyr, et laissa en Palestine dix mille Français sous les ordres de Hugues, duc de Bourgogne. Richard restait seul chargé de faire exécuter la capitulation de Ptolémaïs. Plus d'un mois s'était écoulé, et Saladin ne payait point les deux cent mille besants qu'on avait promis en son nom; il n'avait point rendu le bois de la vraie croix, et les prisonniers chrétiens qu'il devait délivrer étaient encore dans les fers.

Les chrétiens victorieux jouirent enfin dans Ptolémaïs d'un repos qu'ils n'avaient point connu depuis leur arrivée en Syrie. Les plaisirs de la paix, l'abondance des vivres, le vin de Chypre leur firent oublier un moment le but de leur entreprise. Lorsqu'un héraut d'armes annonça à haute voix que l'armée allait se mettre en marche et se diriger vers Joppé, le plus grand nombre des pèlerins eurent quelque peine à s'éloigner d'une ville remplie de délices. Cependant le clergé leur rappela la captivité de Jérusalem;

après avoir campé quelques jours hors de la ville, Richard donna le signal du départ; cent mille croisés traversèrent le Bélus, s'avançant entre la mer et le mont Carmel. Une flotte partie du port de Ptolémaïs côtoyait le rivage, chargée de bagages, de vivres et de munitions de guerre. Un char monté sur quatre roues recouvertes de fer portait l'étendard de la guerre sainte suspendu à un mât élevé. C'était autour de ce char qu'on transportait les blessés au milieu des combats; c'était là que l'armée se ralliait dans les périls.

Les croisés marchaient lentement, parce que les musulmans les attendaient partout sur leur passage et cherchaient à les surprendre dans tous les lieux difficiles. Ceux-ci n'étaient point comme les chrétiens, couverts d'une pesante armure; chaque soldat n'avait qu'une épée, un poignard, un javelot; quelques-uns portaient une massue hérissée de pointes de fer. Montés sur des chevaux arabes, ils erraient autour de l'armée chrétienne, fuyant lorsqu'ils étaient poursuivis, revenant à la charge lorsqu'on cessait de les poursuivre. Une chronique contemporaine compare leurs évolutions, tantôt au vol de l'hirondelle, tantôt au rapide essor de ces mouches importunes dont l'essaim s'envole quand on les chasse, et reparaît quand on les a chassées . . .

Cependant l'armée chrétienne n'avait point interrompu sa marche vers Arsur, et les musulmans qui ne pouvaient ébranler les Francs, les appelaient une nation de fer. Richard avait renouvelé l'ordre de rester sur la défensive, et de ne se porter contre l'ennemi qu'au signal qui devait être donné par six trompettes, deux à la tête de l'armée, deux au centre, deux à l'arrière-garde. Ce signal était impatiemment attendu; les barons et les chevaliers pouvaient tout supporter, excepté la honte de rester ainsi sans combattre en présence d'un ennemi qui redoublait à chaque instant ses attaques. A la fin quelques-uns des plus ardents et des plus intrépides, oubliant l'ordre qu'ils avaient reçu, se précipitent sur les musulmans; leur exemple entraîne la valeureuse milice des hospitaliers. La bataille devient générale, et les scènes du carnage s'étendent depuis la mer jusqu'aux montagnes. Le roi Richard se montrait partout où les chrétiens avaient besoin de son secours; partout la fuite des Turcs annonçait sa présence et marquait son passage.

Au moment où les chrétiens victorieux se remettaient en marche et s'avançaient vers Arsur, les musulmans, poussés par le désespoir, vinrent encore attaquer l'arrière-garde. Richard, qui avait repoussé deux fois l'ennemi, vole au lieu du combat, suivi

seulement de quinze chevaliers et répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens: Dieu, secourez le saint sépulcre! Les plus braves suivent le roi; les musulmans sont dispersés au premier choc, et leur armée, vaincue trois fois, eût été détruite, si les bois n'eussent recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée.

Dans la bataille d'Arsur (le 7 septembre 1191), Saladin perdit plus de huit mille de ses soldats et trente-deux de ses émirs. La victoire ne coûta aux chrétiens que mille de leurs guerriers.

Cependant tant de travaux et de gloire devaient être perdus pour la croisade. Le duc de Bourgogne s'était retiré à Tyr et refusait de prendre aucune part à la guerre. Les Allemands, commandés par le duc d'Autriche, avaient quitté la Palestine. Comme Richard était tombé malade et qu'il voulait se rendre à Ptolémaïs, les chefs qui l'avaient suivi jusqu'alors lui reprochèrent de les abandonner et s'éloignèrent eux-mêmes. Le roi d'Angleterre, pour retenir les plus fidèles de ses guerriers auprès de lui, fut obligé de leur abandonner tout ce qui lui restait des dépouilles de la caravane surprise dans les campagnes d'Hébron.

Jusque-là l'ambition de Richard avait été d'accroître par des prodiges de valeur sa renommée dans le monde chrétien. Il supportait tous les travaux de la guerre, dans l'espoir que ses exploits en Palestine l'aideraient à triompher de ses rivaux et de ses ennemis au delà des mers, mais, comme son armée l'abandonnait, il ne s'occupa plus que de reprendre les négociations avec Saladin. Les sentiments divers dont il était agité, la honte de n'avoir pu délivrer Jérusalem, la crainte de perdre son royaume, lui faisaient adopter et rejeter tour à tour les résolutions les plus opposées; tantôt il voulait retourner en Europe sans conclure la paix, tantôt il menaçait Saladin et cherchait à l'effrayer en répandant le bruit que le pontife de Rome devait arriver en Palestine avec deux cent mille croisés. L'hiver approchait, et bientôt la Méditerranée allait cesser d'être navigable. «Tandis qu'on peut encore passer la mer, écrivait-il au sultan, acceptez la paix et je retournerai en Europe. Si vous refusez les conditions que je vous propose, je passerai l'hiver en Syrie et je poursuivrai la guerre.»

Saladin convoqua ses émirs pour délibérer sur les propositions de Richard. Il pouvait voir, par leurs discours, que la plupart des guerriers musulmans commençaient à perdre l'ardeur et le zèle qu'ils avaient montrés pour la cause de l'islamisme. Le sultan était abandonné par plusieurs de ses auxiliaires et craignait de voir s'élever des troubles dans son empire. D'ailleurs il ne pouvait se

rappeler sans frémir le refus qu'avaient fait ses troupes de combattre devant Joppé. Les deux armées campaient tout près l'une de l'autre, et la poussière qui s'élevait des deux camps, dit un auteur arabe, se mêlait dans l'air et ne formait qu'un seul nuage. Ni les chrétiens ni les musulmans ne montraient l'impatience de franchir l'enceinte de leurs remparts et de leurs fossés ; les uns et les autres paraissaient également fatigués de la guerre; les deux chefs avaient le même intérêt à conclure la paix. La disposition des esprits et l'impossibilité de poursuivre les entreprises guerrières firent enfin adopter une trêve de trois ans et huit mois (1er septembre 1192). On convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime depuis Joppé jusqu'à Tyr. Les Turcs et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon, qu'on regardait comme la clef de l'Égypte. Pour terminer les débats, on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Il n'est pas inutile de remarquer qu'on ne parla point de la restitution de la vraie croix, qui avait été le sujet des premières négociations et pour laquelle Richard avait d'abord envoyé plusieurs ambassades à Saladin. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur le Coran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale parut alors avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment: le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole et de toucher la main des ambassadeurs.

Ainsi finit cette troisième croisade, où tout l'Occident en armes ne put obtenir d'autres avantages que la conquête de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon. L'Allemagne y perdit sans gloire un de ses plus grands empereurs et la plus belle de ses armées; la France et l'Angleterre, la fleur de leur noblesse belliqueuse. L'Europe eut d'autant plus à déplorer les pertes qu'elle fit dans cette guerre, que les armées chrétiennes étaient mieux composées que dans les expéditions précédentes: les criminels, les aventuriers, les gens sans aveu, en avaient été bannis, et tout ce que l'Occident avait de plus illustre parmi ses guerriers s'était rangé sous les bannières du Christ. Dans cette croisade, où s'illustrèrent tant de chevaliers, deux hommes, Richard et Saladin s'acquirent une gloire immortelle: l'un par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes que solides, l'autre par des succès réels et par des vertus qui auraient pu servir de modèle aux chrétiens. Le nom de Richard fut, pendant un siècle, l'effroi de l'Orient; les Sarrasins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes, longtemps après les croisades.

Il cultiva les lettres et mérita une place parmi les troubadours; mais les arts n'adoucirent point son caractère impétueux et indomptable, qui lui fit donner par ses contemporains le surnom de *Richard Cœur-de-Lion,* qu'il a conservé dans l'histoire. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d'affections et de maximes; il brava quelquefois la religion, et très souvent se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux, sans mesure dans sa haine comme dans son amitié, il fut excessif en toutes choses, et ne se montra constant que dans son amour pour la guerre. Les passions qui l'animaient permirent rarement à son ambition d'avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l'incertitude de ses projets, lui firent perdre le fruit de ses exploits. En un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour inspirer l'estime, et semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie.

Avec moins d'audace et de bravoure que Richard, Saladin avait un caractère plus grave et surtout plus propre à conduire une guerre religieuse. Il mit plus de suite dans ses projets; plus maître de lui-même, il sut mieux commander aux autres. Sa naissance ne le destinait point au trône, et son crime fut d'y monter: mais on doit dire que, lorsqu'il y fut assis, il s'en montra digne. On sait d'ailleurs qu'en s'emparant de l'empire de Noureddin, il obéit moins à son penchant qu'à sa fortune et à sa destinée. Une fois qu'il fut le maître, il n'eut plus que deux passions: celle de régner et celle de faire triompher le Coran. Toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'un royaume ou de la gloire du prophète, qu'on ne contraria ni son ambition ni sa croyance, le fils d'Ayoub montra de la modération. Au milieu des fureurs de la guerre, il donna l'exemple des vertus pacifiques: «du sein des camps, dit un auteur oriental, il couvrait les peuples des ailes de sa justice, et faisait pleuvoir sur les villes les nuées de sa libéralité.» Les musulmans admiraient l'austérité de sa dévotion, sa constance dans les travaux, son habilité dans la guerre. Sa générosité, son respect pour le malheur et pour la foi jurée, furent célébrés par les chrétiens qu'avaient désolés ses victoires et dont il renversa la puissance en Asie. Dans une conversation qu'il eut après la guerre avec l'évêque de Salisbury et qui nous a été conservée par une chronique du temps, Saladin nous fait connaître à la fois son caractère et celui de Richard; le sultan loua beaucoup la bravoure du roi d'Angleterre. «Mais ce prince, ajouta-t-il, n'est pas assez prudent et se montre trop prodigue de sa vie; j'aimerais mieux voir dans

un grand homme la prudence et la modestie que le mépris du péril et l'amour d'une vaine gloire.»

Une longue captivité attendait Richard à son retour en Europe. Jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique, entre Venise et Aquilée, il craignit de traverser la France, où il redoutait la présence de Philippe-Auguste, et prit la route d'Allemagne, accompagné d'un seul serviteur. Richard se reposa quelques jours près de Vienne, dans un village appelé Erdberg. Le serviteur allant à la ville pour y chercher des provisions, portait une bague de prix et une paire de gants de son maître; il excita des soupçons; on le questionna; il répondit qu'il voyageait avec un riche marchand. Mais les soupçons ne furent point dissipés, car déjà la renommée commençait à annoncer que le roi d'Angleterre avait débarqué à Zara et qu'il était dans le pays d'Autriche. Le domestique, cédant aux instances et aux menaces, confessa enfin la vérité. Richard fut arrêté par les soldats de Léopold, dans une hôtellerie, et sous l'habit d'un garçon de cuisine. Le duc d'Autriche ne fut point assez généreux pour oublier les outrages qu'il avait reçus du roi d'Angleterre au siège de Ptolémaïs, et retint le monarque prisonnier.

On ne savait plus en Europe ce qu'était devenu Richard, lorsqu'un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel, résolut de parcourir l'Allemagne et de s'enquérir du lieu où était le prince jusqu'à ce qu'il l'eût découvert. Blondel jura en lui-même, dit une chronique, qu'il querrait son Seigneur en toute terre tant qu'il l'aurait trouvé. Il advint par aventure que ledit Blondel se trouva en Autriche dans une belle vallée en un lieu appelé Durrenstein, sur la rive gauche du Danube, à quelques milles de Vienne. Arrivé devant un vieux château où gémissait, disait-on, un illustre captif, le ménestrel entendit chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait faite autrefois avec Richard, et se mit à chanter le second couplet. Le prisonnier reconnut Blondel, et le fidèle troubadour revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi Richard. Le duc d'Autriche effrayé de cette découverte, n'osa plus retenir entre ses mains son redoutable captif, et le livra à l'empereur d'Allemagne. Henri VI, qui avait aussi des griefs à venger, se réjouit d'avoir en son pouvoir le roi d'Angleterre; il le fit enfermer dans le château de Trifels, dont le voyageur voit encore les ruines sur la rive gauche du Rhin, non loin de Landau. L'empereur d'Allemagne l'y retint près d'un an. Le héros de la croisade, dont le nom remplissait le monde, languissait dans les ténèbres d'un cachot, et demeura ainsi longtemps en proie à la vengeance de deux princes chrétiens. On le fit comparaître devant la diète germanique; on

l'accusa de tous les crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie; mais l'aspect d'un roi dans les fers est un spectacle si touchant, que personne n'osa condamner Richard; et, lorsqu'il fit entendre sa justification, les évêques et les seigneurs fondirent en larmes, et conjurèrent Henri de le traiter avec moins d'injustice et de rigueur. La reine Éléonore, mère de Richard, implora toutes les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils. Les plaintes et les chagrins d'une mère touchèrent le cœur de Célestin, qui venait de monter sur la chaire de saint Pierre. Le pape réclama plusieurs fois la liberté du roi d'Angleterre, et lança même l'excommunication contre le duc d'Autriche et l'empereur. Mais la captivité de Richard dura encore plus d'une année; il n'obtint enfin sa liberté qu'après s'être engagé à payer une rançon considérable. Son royaume, qu'il avait ruiné à son départ, s'épuisa pour hâter son retour, et l'Angleterre donna jusqu'à ses vases sacrés pour briser les fers de son monarque. Il fut reçu avec enthousiasme par les Anglais (13 février 1194); ses aventures, qui arrachèrent des larmes, firent oublier ses cruautés, et l'Europe ne se ressouvint que de ses exploits et de ses malheurs. — MICHAUD.

11. CARACTÈRE ET INFLUENCE DES CROISADES.

Le premier caractère des croisades, c'est leur universalité; l'Europe entière y a concouru; elles ont été le premier événement européen. Avant les croisades, on n'avait jamais vu l'Europe s'émouvoir d'un même sentiment, agir dans une même cause; il n'y avait pas d'Europe. Les croisades ont révélé l'Europe chrétienne. Les Français faisaient le fond de la première armée des croisés; mais il y avait aussi des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Anglais. Suivez la seconde, la troisème croisade; tous les peuples chrétiens s'y engagent. Rien de pareil ne s'était encore vu.

Ce n'est pas tout: de même que les croisades sont un événement européen, de même dans chaque pays elles sont un événement national. Dans chaque pays, toutes les classes de la société s'animent de la même impression, obéissent à la même idée, s'abandonnent au même élan: rois, seigneurs, prêtres, bourgeois, peuple des campagnes, tous prennent aux croisades le même intérêt, la même part. L'unité morale des nations éclate, fait aussi nouveau que l'unité européenne.

Que de pareils événements se rencontrent dans la jeunesse des peuples, dans ces temps où ils agissent spontanément, librement, sans préméditation, sans intention politique, sans combinaison de

gouvernement, on y reconnaît ce que l'histoire appelle des événements héroïques, l'âge héroïque des nations. Les croisades sont en effet l'événement héroïque de l'Europe moderne, mouvement individuel et général à la fois, national et pourtant non dirigé.

Que tel soit vraiment leur caractère primitif, tous les documents le disent, tous les faits le prouvent. Quels sont les premiers croisés qui se mettent en mouvement? Des bandes populaires; elles partent sous la conduite de Pierre l'Ermite, sans préparatifs, sans guides, sans chefs, suivies plutôt que conduites par quelques chevaliers obscurs; elles traversent l'Allemagne, l'empire grec, et vont se disperser ou périr dans l'Asie Mineure.

La classe supérieure, la noblesse féodale s'ébranle à son tour pour la croisade. Sous le commandement de Godefroy de Bouillon, les seigneurs et leurs hommes partent pleins d'ardeur. Lorsqu'ils ont traversé l'Asie Mineure, il prend aux chefs des croisés un accès de tiédeur et de fatigue; ils ne se soucient pas de continuer leur route; ils voudraient s'occuper d'eux-mêmes, faire des conquêtes, s'y établir. Le peuple de l'armée se soulève; il veut aller à Jérusalem, la délivrance de Jérusalem est le but de la croisade; ce n'est pas pour gagner des principautés à Raymond de Toulouse, ni à Bohémond, ni à aucun autre que les croisés sont venus. L'impulsion populaire, nationale, européenne, l'emporte sur toutes les intentions individuelles; les chefs n'ont point sur les masses assez d'ascendant pour les soumettre à leurs intérêts. Les souverains qui étaient restés étrangers à la première croisade, sont enfin emportés dans le mouvement comme les peuples. Les grandes croisades du XII^e siècle sont commandées par des rois.

Je paese tout á coup à la fin du XIII^e siècle. On parle encore en Europe des croisades, on les prêche mêmé avec ardeur. Les papes excitent les souverains et les peuples; on tient des conciles pour recommander la terre sainte; mais personne n'y va plus, personne ne s'en soucie plus. Il s'est passé dans l'esprit européen, dans la société européenne, quelque chose qui a mis fin aux croisades. Il y a bien encore quelques expéditions particulières; on voit bien quelques seigneurs, quelques bandes, partir encore pour Jérusalem; mais le mouvement général est évidemment arrêté. Cependant il semble que ni la nécessité ni la facilité de le continuer n'ont disparu. Les musulmans triomphent de plus en plus en Asie. Le royaume chrétien fondé à Jérusalem est tombé entre leurs mains. Il faut le reconquérir; on a pour y réussir bien plus de moyens qu'on n'en avait au moment où les croisades ont commencé; un grand nombre de chrétiens sont établis et encore puissants dans l'Asie Mineure,

la Syrie, la Palestine. On connaît mieux les moyens de voyage et d'action. Cependant rien ne peut ranimer les croisades. Il est clair que les deux grandes forces de la société, les souverains d'une part, les peuples de l'autre, n'en veulent plus.

On a beaucoup dit que c'était lassitude, que l'Europe était fatiguée de se ruer ainsi sur l'Asie. Ce mot *lassitude* est étrangement inexact. Il n'est pas vrai que les générations humaines soient lasses de ce qu'elles n'ont pas fait, lasses des fatigues de leurs pères. La lassitude est personnelle, elle ne se transmet pas comme un héritage. Les hommes du XIII^e^ siècle n'étaient point fatigués des croisades du XII^e^ ; une autre cause agissait sur eux. Un grand changement s'était opéré dans les idées, dans les sentiments, dans les situations sociales. On n'avait plus les mêmes besoins, les mêmes désirs. On ne croyait plus, on ne voulait plus les mêmes choses. C'est par de telles métarmorphoses politiques ou morales, et non par la fatigue que s'explique la conduite différente des générations successives. La prétendue lassitude qu'on leur attribue est une métaphore sans vérité.

Deux grandes causes, l'une morale, l'autre sociale, avaient lancé l'Europe dans les croisades.

La cause morale, c'était l'impulsion des sentiments et des croyances religieuses. Depuis la fin du VII^e^ siècle, le christianisme luttait contre le mahométisme ; il l'avait vaincu en Europe après en avoir été dangereusement menacé ; il était parvenu à le confiner en Espagne. Là encore, il travaillait constamment à l'expulser. On a présenté les croisades comme une espèce d'accident, comme un événement imprévu, inouï, né des récits que faisaient les pèlerins au retour de Jérusalem, et des prédications de Pierre l'Ermite. Il n'en est rien. Les croisades ont été la continuation, le zénith de la grande lutte engagée depuis quatre siècles entre le christianisme et le mahométisme. Le théâtre de cette lutte avait été jusque-là en Europe ; il fut transporté en Asie. Si je mettais quelque prix à ces comparaisons, à ces parallélismes dans lesquels on se plaît quelquefois à faire entrer, de gré ou de force, les faits historiques, je pourrais bien montrer le christianisme fournissant exactement en Asie la même carrière, subissant la même destinée, que le mahométisme en Europe. Le mahométisme s'est établi en Espagne, il y a conquis et fondé un royaume et des principautés. Les chrétiens ont fait cela en Asie. Ils s'y sont trouvés, à l'égard des mahométans, dans la même situation que ceux-ci en Espagne à l'égard des chrétiens. Le royaume de Jérusalem et le royaume de Grenade se correspondent. Peu importent, du reste, ces similitudes. Le grand

fait c'est la lutte des deux systèmes religieux et sociaux. Les croisades en ont été la principale crise. C'est là leur caractère historique, le lien qui les attache à l'ensemble des faits.

Une autre cause, l'état social de l'Europe au XIe siècle, ne contribua pas moins à les faire éclater. Du Ve au XIe siècle, rien de général n'avait pu s'établir en Europe; tout était devenu local, les États, les existences, les esprits s'étaient renfermés dans un horizon fort étroit. Ainsi le régime féodal avait prévalu. Au bout de quelque temps, un horizon si borné ne suffit plus; la pensée et l'activité humaine aspirèrent à dépasser la sphère où elles étaient renfermées. La vie errante avait cessé, mais non le goût de son mouvement, de ses aventures. Les peuples se précipitèrent dans les croisades comme dans une nouvelle existence plus large, plus variée, qui tantôt rappelait l'ancienne liberté de la barbarie, tantôt ouvrait les perspectives d'un vaste avenir.

Telles furent, au XIIe siècle, les deux causes déterminantes des croisades. A la fin du XIIIe siècle, ni l'une ni l'autre de ces causes n'existait plus. L'homme et la société étaient tellement changés, que ni l'impulsion morale, ni le besoin social qui avaient précipité l'Europe sur l'Asie, ne se faisaient plus sentir. Il y a entre les chroniqueurs des premières croisades et les historiens des dernières, un intervalle immense et qui révèle dans l'état des esprits une révolution véritable.

Cette révolution éclate surtout dans la manière dont les uns et les autres parlent des mahométans. Pour les premiers chroniqueurs, et par conséquent pour les premiers croisés dont les premiers chroniqueurs ne sont que l'expression, les mahométans ne sont qu'un objet de haine; il est clair que ceux qui en parlent ne les connaissent point, ne les jugent point, ne les considèrent que sous le point de vue de l'hostilité religieuse qui existe entre eux; on ne découvre la trace d'aucune relation sociale; ils les détestent et les combattent, rien de plus. Guillaume de Try, Jacques de Vitry, Bernard le trésorier, parlent des musulmans tout autrement; on sent que, tout en les combattant, ils ne les voient plus comme des monstres, qu'ils sont entrés jusqu'à un certain point dans leurs idées, qu'ils ont vécu avec eux, qu'il s'est établi entre eux des relations et même une sorte de sympathie. Guillaume de Try fait un bel éloge de Noureddin, et Bernard le trésorier de Saladin. Ils vont même quelquefois jusqu'à opposer les mœurs et la conduite des musulmans aux mœurs et à la conduite des chrétiens; ils adoptent les musulmans pour faire la satire des chrétiens, comme Tacite peignait les mœurs des Germains en contraste avec les

mœurs de Rome. On voit quel changement immense a dû s'opérer entre les deux époques, puisqu'on trouve dans la dernière, sur les ennemis mêmes des chrétiens, sur ceux contre lesquels les croisades étaient dirigées, une liberté, une impartialité d'esprit qui eût saisi les premiers croisés de surprise et de colère.

C'est là le premier, le principal effet des croisades, un grand pas vers l'affranchissement de l'esprit, un grand progrès vers des idées plus étendues, plus libres. Commencées au nom et sous l'influence des croyances religieuses, les croisades ont enlevé aux idées religieuses, je ne dirai pas leur part légitime d'influence, mais la possession exclusive et despotique de l'esprit humain. Ce résultat, bien imprévu sans doute, est né de plusieurs causes. La première, c'est évidemment la nouveauté, l'étendue, la variété du spectacle qui s'est offert aux yeux des croisés. Il leur est arrivé ce qui arrive aux voyageurs. C'est un lieu commun que de dire que l'esprit des voyageurs s'affranchit, que l'habitude d'observer des peuples divers, des mœurs, des opinions différentes, étend les idées, dégage le jugement des anciens préjugés. Le même fait s'est accompli chez ces peuples voyageurs qu'on a appelés les croisés; leur esprit s'est ouvert et élevé par cela seul qu'ils ont vu une multitude de choses différentes, qu'ils ont connu d'autres mœurs que les leurs. Ils se sont trouvés d'ailleurs en relation avec deux civilisations, non seulement différentes, mais plus avancées; la société grecque d'une part, la société musulmane de l'autre. Nul doute que la société grecque, quoique sa civilisation fût énervée, pervertie, mourante, ne fît sur les croisés l'effet d'une société plus avancée, plus polie, plus éclairée que la leur. La société musulmane leur fut un spectacle de même nature. Il est curieux de voir dans les chroniques l'impression que produisirent les croisés sur les musulmans; ceux-ci les regardèrent au premier abord comme des barbares, comme les hommes les plus grossiers, les plus féroces, les plus stupides qu'ils eussent jamais vus. Les croisés, de leur côté, furent frappés de ce qu'il y avait de richesse, d'élégance de mœurs chez les musulmans. A cette première impression succédèrent bientôt entre les deux peuples de fréquentes relations. Elles s'étendirent et devinrent beaucoup plus importantes qu'on ne le croit communément. Non seulement les chrétiens d'Orient avaient avec les musulmans des rapports habituels, mais l'Occident et l'Orient se connurent, se visitèrent, se mêlèrent. Des ambassadeurs mongols furent envoyés aux rois francs, à saint Louis, entre autres, pour les engager à entrer en alliance, et à recommencer des croisades dans l'intérêt commun des Mongols et des chrétiens contre

les Turcs. Et non seulement des relations diplomatiques, officielles, s'établissaient ainsi entre les souverains, mais elles tenaient à des relations de peuples fréquentes et variées.

Beaucoup de religieux italiens, français, flamands, furent chargés de missions diplomatiques auprès du Grand Kan. Des Mongols de distinction vinrent à Rome, à Barcelone, à Valence, à Lyon, à Paris, à Londres, à Northampton, et un franciscain du royaume de Naples fut archevêque de Pékin. Son successeur fut un professeur de théologie de la faculté de Paris. Mais combien d'autres personnages moins connus furent entraînés à la suite de ceux-là, ou comme esclaves, ou attirés par l'appât du gain, ou guidés par la curiosité dans les contrées jusqu'alors inconnues ! Le hasard a conservé les noms de quelques-uns ; le premier envoyé qui vint trouver le roi de Hongrie de la part des Tartares, était un Anglais banni de son pays pour certains crimes, et qui, après avoir erré dans toute l'Asie, avait fini par prendre du service chez les Mongols. Un cordelier flamand rencontra dans le fond de la Tartarie une femme de Metz, nommé *Paquette,* qui avait été enlevée en Hongrie, un orfèvre parisien, dont le frère était établi à Paris sur le grand pont, et un jeune homme des environs de Rouen, qui s'était trouvé à la prise de Belgrade. Il y vit aussi des Russes, des Hongrois et des Flamands. Un chantre, nommé *Robert,* après avoir parcouru l'Asie orientale, revint mourir dans la cathédrale de Chartres. Un Tartare était fournisseur de casques dans les armées de Philippe-le-Bel. Jean du Plan-Carpin trouva près de Gayah un gentilhomme russe, qu'il nomme *Temer,* qui servait d'interprète ; plusieurs marchands de Breslau, de Pologne, d'Autriche, l'accompagnèrent dans son voyage en Tartarie. D'autres revinrent avec lui par la Russie ; c'étaient des Génois, des Pisans, des Vénitiens. Deux marchands de Venise que le hasard avait conduits à Bokhara se laissèrent aller à suivre un ambassadeur mongol qu'Houlagou envoyait à Koublaï. Ils séjournèrent plusieurs années tant en Chine qu'en Tartarie, revinrent avec des lettres du Grand Kan pour le pape, retournèrent auprès du Grand Kan, emmenant avec eux le fils de l'un d'eux, le célèbre Marco Polo, et quittèrent encore une fois la cour de Koublaï pour s'en revenir à Venise. Des voyages de ce genre ne furent pas moins fréquents dans le siècle suivant.

De ce nombre sont ceux de Jean de Mandeville, médecin anglais ; d'Oderic de Frioul, de Pegoletti, de Guillaume de Bouldeselle et de plusieurs autres. On peut bien croire que ceux dont la mémoire s'est conservée ne sont que la moindre partie de ceux qui furent entrepris, et qu'il y eut dans ce temps plus de gens en état

d'exécuter des courses lointaines que d'en écrire la relation. Beaucoup de ces aventuriers durent se fixer et mourir dans les contrées qu'ils étaient allés visiter. D'autres revinrent dans leur patrie, aussi obscurs qu'auparavant, mais l'imagination remplie de ce qu'ils avaient vu, le racontant à leur famille, l'exagérant sans doute, mais laissant autour d'eux, au milieu de fables ridicules, des souvenirs utiles et des traditions capables de fructifier. Ainsi furent déposés en Allemagne, en Italie, en France, dans les monastères, chez les seigneurs et jusque dans les derniers rangs de la société, des semences précieuses destinées à germer un peu plus tard. Tous ces voyageurs ignorés, portant les arts de leur patrie dans les contrées lointaines, en rapportaient d'autres connaissances non moins précieuses et faisaient, sans s'en apercevoir, des échanges plus avantageux que tous ceux du commerce. Par là, non seulement le trafic des soieries, des porcelaines, des denrées de l'Indoustan, s'étendait et devenait plus praticable; il s'ouvrait de nouvelles routes à l'industrie et à l'activité commerciale; mais, ce qui valait mieux encore, des mœurs étrangères, des nations inconnues, des productions extraordinaires venaient s'offrir en foule à l'esprit des Européens, resserré, depuis la chute de l'empire romain, dans un cercle trop étroit. On commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée et la plus anciennement civilisée des quatre parties du monde. On songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient, et il fut même question d'établir une chaire de langue tartare dans l'université de Paris. Des relations romanesques, bientôt discutées et approfondies, répandirent de toutes parts des notions plus justes et plus variées. Le monde sembla s'ouvrir du côté de l'Orient; la géographie fit un pas immense; l'ardeur pour les découvertes devint la forme nouvelle que revêtit l'esprit aventureux des Européens. L'idée d'un autre hémisphère cessa, quand le nôtre fut mieux connu, de se présenter à l'esprit comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance; et ce fut en allant à la recherche du Zipangu de Marco Polo, que Christophe Colomb découvrit le nouveau monde. — GUIZOT.

12. LA CHEVALERIE.

On a beaucoup discuté sur l'origine de l'ordre de chevalerie et sur la date précise de son établissement. Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de définir d'abord ce qu'on entend par chevalerie: c'est l'admission du jeune noble au rang des guerriers, à la suite d'un noviciat militaire; admission entourée de certaines

cérémonies symboliques, les unes guerrières, les autres religieuses, et accompagnées de certains engagements moraux contractés par le récipiendaire. La question de l'origine, ainsi posée, n'est pas difficile à résoudre: en tant qu'institution militaire, la chevalerie descend en droite ligne des coutumes celtiques et germaniques.

Les Gaulois et les Germains considéraient la réception du jeune homme parmi les guerriers comme l'acte le plus solennel de la vie, et c'était au milieu de l'assemblée nationale, du conseil armé, que le nouvel homme de guerre était investi, par la lance et le bouclier, du droit de partager les périls et la gloire de ses égaux. Cet usage, tombé en désuétude parmi les populations gallo-romaines, se conserva, d'une part, chez les peuples restés purement celtiques, de l'autre part, chez les conquérants germains. Après la dispersion des Francs sur le vaste territoire qu'ils avaient conquis, la coutume dut se modifier et perdre de sa solennité, au moins pour les guerriers de condition inférieure; mais elle ne disparut jamais, et des exemples assez nombreux attestent sa persistance sous les deux dynasties franques. La féodalité s'en empara, et lui donna ce nom significatif de chevalerie, qui indiquait que la possession d'un cheval de guerre était le signe distinctif du noble homme. La chevalerie du fils d'un baron fut célébrée par des fêtes, des banquets et des jeux militaires auxquels prirent part tous les parents, les alliés, les feudataires du seigneur, et dont ses vassaux et ses sujets payèrent les frais. C'était là une des rares circonstances où les vassaux nobles devaient à leur sire autre chose que le secours de leur épée. L'admission au nombre des guerriers n'avait point été une simple formalité chez les Germains; on exigeait du récipiendaire des preuves de valeur données à la chasse ou ailleurs: une sorte de noviciat; le même principe reparut sous d'autres formes qui semblent calquées sur les degrés de la hiérarchie ecclésiastique; le jeune noble, avant de parvenir au grade de chevalier, de guerrier complet, eut à subir plusieurs années d'apprentissage et d'épreuves, sous les titres de page, de varlet, de damoiseau, d'écuyer. Les fils des petits tenanciers ne faisaient guère ce noviciat dans les tours isolées que leurs pères habitaient au fond d'un bois ou au sommet de quelque rocher; le suzerain les attirait dans son château pour s'assurer de la foi des parents, qui, de leur côté, se prêtaient volontiers à ces relations, à mesure que la sociabilité faisait des progrès, et que les châtelains se fréquentaient davantage dans les intervalles ou même à l'occasion de leurs innombrables querelles. Les jeunes nobles remplissaient dans la maison du seigneur toute sorte d'offices domestiques, auxquels la féodalité, conservatrice des

traditions celtiques et germaniques, n'attachait aucune idée de servilité ; et, le plus souvent, c'était de la main du suzerain qu'ils étaient armés chevaliers, ce qui établissait un nouveau lien entre eux et leur parrain en chevalerie. Souvent, à leur tour, les hauts barons envoyaient leurs fils à la cour des princes souverains, du roi ou de l'empereur, et le résultat était le même sur une plus grande échelle.

Mais la chevalerie, en se régularisant ainsi, ne conserva point un caractère exclusivement militaire; la religion, qui présidait à tous les autres actes de la vie sociale, intervint pour consacrer la réception du néophyte, en fit une espèce de sacrement, et imposa au nouveau chevalier des engagements moraux de nature à développer chez lui la charité chrétienne envers ses égaux et ses inférieurs, à adoucir l'orgueil et la dureté féodale. Cela n'arriva point par mesure générale; ce ne fut pas l'œuvre de quelque concile acceptée par la noblesse ; on ne saurait assigner une date précise à cette innovation si importante ; mais il y eut évidemment coïncidence avec le mouvement religieux qui produisit la Paix de Dieu et la Trêve de Dieu. Le clergé bénit les armes qu'il n'avait pu arracher des mains de la noblesse, et s'efforça de tourner cette insatiable soif de guerre contre les musulmans et contre tous les ennemis de l'Église. La fusion des deux éléments guerrier et religieux dut être accomplie, et le pieux cérémonial de la chevalerie fut sans doute en pleine vigueur vers le milieu du onzième siècle. Ce cérémonial était grave et austère : la veille du jour de réception, le jeune écuyer prenait un bain en signe de purification ; puis on le revêtait d'une tunique blanche, d'une robe vermeille et d'une saie ou cotte noire, couleurs symboliques qui indiquaient l'engagement de mener une vie chaste, de verser son sang pour la foi, et d'avoir toujours présente la pensée de la mort. Le récipiendaire jeûnait jusqu'au soir, et passait la nuit en prières dans une église ou dans la chapelle du château ; puis, le matin, il purifiait son âme par la confession, comme il avait purifié son corps par le bain, entendait la messe, et se présentait à la table sainte. La messe finie, le récipiendaire s'agenouillait devant le parrain qui devait lui conférer l'ordre, et qui lui rappelait brièvement les devoirs du guerrier : «Tout chevalier doit avoir droiture et loyauté ensemble ; il doit garder (protéger) les pauvres gens pour que les riches ne les puissent fouler, et soutenir les faibles pour que les forts ne les puissent honnir. Il se doit éloigner de tout lieu où gît la trahison ou le faux jugement (l'injustice). Il doit jeûner tous les vendredis, ouïr la messe chaque jour, et y faire offrande, s'il a de quoi. Les

chevaliers doivent garder la foi inviolablement à tout le monde, et surtout à leurs compagnons; ils se doivent aimer, honorer et assister les uns les autres en toute occasion.»

Le récipiendaire prêtait serment; alors on apportait toutes les pièces de l'armure qu'il allait avoir droit de revêtir; quand on lui avait passé le haubert, ceint l'épée, chaussé les éperons d'or, son parrain en chevalerie lui donnait un soufflet et trois coups de plat d'épée sur le cou, en lui disant: «Au nom de Dieu, de Saint-Michel et de Notre-Dame (ou de saint Michel ou de saint Georges), je te fais chevalier!»

Les cloches sonnaient à joyeuses volées; l'église retentissait de fanfares; on apportait un heaume au jeune chevalier, on lui amenait un cheval de guerre; il s'élançait sur le coursier, et faisant flamboyer sa lance au soleil et fendant l'air de son épée, il parcourait au galop les cours du château et les préaux verdoyants qui s'étendaient au pied des remparts, tandis que les acclamations populaires saluaient son entrée dans l'association des preux.

La chevalerie, la milice par excellence, comme on l'appelle, a donc ses règles d'initiation et ses règles de conduite, ses règles dans la guerre, tempérant la guerre; c'est son esprit qui défend de frapper l'ennemi réduit à demander merci, qui adoucit le sort des prisonniers, et tend à soumettre les rançons à des coutumes fixes et modérées. Comme pour les faits de guerre, elle a des règles pour les exercices de la paix, pour ces jeux qui sont l'image des combats et qui tiennent une si grande place dans les mœurs du moyen âge. Les jeux guerriers des Gaulois et des Germains, conservés et modifiés par les Francs, s'agrandissent, se systématisent, se codifient, pour ainsi dire, vers le même temps où s'introduit le cérémonial religieux de l'initiation. Suivant les chroniques de Tours, ce fut un Seigneur tourangeau, Geoffroi de Preuilli, qui formula le code des tournois, au milieu du onzième siècle. Le tournoi se divisait ordinairement en deux parties: la joûte, combat entre deux chevaliers qui couraient l'un contre l'autre, la lance en arrêt, et qui cherchaient à se faire vider les arçons; et le tournoi proprement dit, mêlée générale des deux escadrons d'hommes d'armes. Le nom de tournoi (tournoiement) rappelle cet exercice, si usité chez les Gaulois, dans lequel le cavalier faisait tourner son cheval au cercle. Joûte vient du latin *juxta*, qui exprime l'action de s'approcher, de se joindre, le choc. Il y avait aussi des combats à la barrière, où deux troupes de chevaliers combattaient à pied avec la hache, le sabre et la masse d'armes, jusqu'à ce que l'un des deux partis eût été repoussé par l'autre au delà de la

barrière qui fermait la lice. Les behours ou behourdis étaient des sièges simulés, où les deux partis assaillaient et défendaient une espèce de citadelle en bois. Un autre jeu fut ajouté plus tard, le pas d'armes: un ou plusieurs chevaliers choisissaient un lieu, un pas ou passage quelconque en pleine campagne, y plantaient leur bannière, et ne permettaient à personne de traverser sans avoir combattu contre eux; mais ceci, qui exprime essentiellement le génie de l'aventure, le génie romanesque, provient d'une autre origine. Les règles de Geoffroy de Preuilli prescrivirent que les lances n'eussent point de fer, et qu'au lieu d'épées de combat, on se servît des bâtons ou de glaives de bois d'if ou de sapin; cependant on employa plus tard les armes de guerre, «pourvu qu'elles ne fussent affilées ni émoulues.» On institua dans chaque tournoi des diseurs ou juges du champ, choisis parmi les plus anciens et les plus honorables chevaliers. Ces diseurs réglaient les contestations des joûteurs, s'interposaient entre eux, empêchaient quaucun homme non noble, aucun noble indigne de sa naissance ne se glissât parmi les preux gentilshommes, et décernaient les prix. Les hérauts d'armes étaient subordonnés à ces magistrats, dont l'autorité finissait avec les joûtes et tournoiements qu'elle avait régis. A ces jeux dangereux étaient joints des exercices de pure adresse: la bague enlevée au galop à la pointe d'une lance, et la quintaine, où l'on abattait une tête de bois à coups de javelots.

Les tournois et leurs règlements se propagèrent rapidement dans toute la France, puis dans toute l'Europe latine, et le nom de Jeux français, qu'ils conservèrent chez les autres nations, attesta que leur origine n'était contestée par personne.

Le saint ordre de chevalerie paraît ainsi complétement constitué dès le onzième siècle, avec des règles positives et deux puissants mobiles moraux: le principe religieux et le principe héroïque. Cette première période de la chevalerie est déjà assez caractérisée pour enfanter sa poésie, et une grande poésie; et cependant, la vraie chevalerie n'existe encore qu'en germe; la chevalerie n'a point encore ce troisième principe qui la rendra essentiellement différente de tout ce qui a paru jusque-là dans le monde: c'est l'amour. L'amour est, pour le chevalier, le principe de toute vertu, de tout mérite moral et de toute gloire.

L'ensemble des sentiments et de la situation du chevalier vis-à-vis de sa dame est désigné par le terme caractéristique de donnoi (domnei, en langue d'oc), qui signifie, à parler très sérieusement, l'état d'être «en puissance de dame.» Le chevalier, accepté pour ami (druz, dans les deux langues), prête foi et hommage à sa

dame dans les formes de l'hommage-lige, à genoux, les mains dans les mains. Le tendre intérêt de la force généreuse envers la faiblesse et la grâce est ainsi devenu la soumission volontaire du fort au faible, ou, pour mieux dire, la soumission de la puissance physique à une puissance toute morale, et du raisonnement au sentiment. La révolution est complète contre l'antiquité tant barbare que civilisée ; révolution bien étrangère à l'Église, mais non pas à l'esprit du christianisme.

Fidélité, obéissance à sa dame, libéralité, hospitalité, bonté secourable envers tous, sont les devoirs du chevalier ; il est tenu de servir sa dame, de défendre la justice et de redresser les torts, à quelque prix et à quelques périls que ce soit, sans tenir compte ni de sa fortune ni de sa vie.

La chevalerie ne se contente pas d'une morale enseignée par la poésie, et propagée par l'opinion : elle crée une institution qui concentre la force de l'opinion et qui donne une sanction à cette morale, aussi différente de l'enseignement ecclésiastique que des maximes féodales.

Cette institution est en pleine vigueur dans la seconde moitié du douziéme siècle, mais elle est trop extraordinaire et se heurte contre trop d'obstacles pour pouvoir se généraliser et subsister longtemps : ce sont les cours d'amour, issues de ces assemblées de seigneurs et de dames, qui, dans les pays d'outre Loire, jugeaient les tensons des troubadours, luttes poétiques déjà qualifiées de jeux d'amour dans les chansons du duc d'Aquitaine Guilhem IX. Au lieu de simples jugements littéraires, on soumet à ces réunions des questions de morale chevaleresque, puis des questions de personnes, et les assemblées de plaisir se changent en véritables tribunaux, infligeant, à défaut de peines matérielles des peines morales fort graves, telles que l'exclusion du commerce de tous preud'hommes, de toutes preudes femmes. Les cours d'amour, méridionales dans leur première forme, se produisent simultanément, avec leur nouveau caractère, des deux côtés de la Loire, et conformément aux principes du donnoi, sont maintenant présidées par une dame, et le plus souvent, exclusivement composées de dames. — HENRI MARTIN.

13. SOCIÉTÉ FÉODALE DU MOYEN AGE.

Vers le XI^e^ siècle sont enfin constituées les langues, c'est-à-dire les peuples modernes, car un peuple n'est lui-même qu'au jour où il s'est fait un langage. Alors seulement le monde latin n'existe

plus, les invasions barbares sont à jamais terminées, l'Europe va commencer une période nouvelle. Les temps qui séparent la chute de l'empire d'Occident de l'ère qui vient d'éclore, n'étaient qu'une fermentation laborieuse où se préparait la formation du monde catholique et féodal. Les quatre siècles que ce monde doit vivre, du XI^e^ au XV^e^, sont l'époque que nous désignons sous le nom de Moyen Age.

Elle s'ouvre avec une imposante grandeur. Après cette nuit terrible du X^e^ siècle, ces pestes qui décimaient régulièrement la population, ces affreuses famines où l'on mangeait de la chair humaine, où l'on mêlait de la craie à la rare farine achetée au poids de l'or, ces longues épouvantes où l'on attendait à chaque instant le son de la trompette qui devait réveiller les morts, le monde se rassura enfin quand il vit expirer sans catastrophe l'an 1000 qu'une croyance générale lui avait assigné pour terme. L'humanité ressaisit avec bonheur une vie qu'elle s'était crue si près de perdre. Elle se remit à travailler, à bâtir; dans sa reconnaissance pour ce Dieu qui prolongeait ses jours, elle lui éleva de tous côtés de nouveaux temples; une architecture jusqu'alors inconnue et toute chrétienne d'expression fit succéder les belles cathédrales gothiques aux vieilles et lourdes basiliques romanes: on eût dit, suivant l'expression d'un chroniqueur contemporain, que le monde se réveillait, et, dépouillant tout-à-coup sa vieillesse, se revêtait tout entier d'une blanche robe d'église. Alors les Normands devenus Français commencent leur course héroïque, et vont porter en Italie, en Angleterre, en Palestine leur fabuleuse valeur; alors un prêtre conçoit une idée plus grande que celle de Charlemagne, il rêve l'unité politique du monde, en lui donnant pour tête l'autorité spirituelle. L'Europe entière se lève à l'appel de Rome, et, comme la Grèce dans ses temps héroïques, elle prouve sa cohésion en marchant sous un seul chef contre l'Asie, et sa vie chrétienne, en reportant l'invasion aux Musulmans barbares. Cependant les mœurs se forment, l'opinion publique renaît, et avec elle toute une série d'institutions et de rapports. Chose étrange et admirable! la législation de Charlemagne avait été impuissante pour créer un empire, au moyen âge, des croyances, des préjugés même suppléent à l'absence des lois, et font vivre la société. Dans l'interrègne entre le monde romain et les États modernes, une idée gouverna l'Europe; un sentiment tint la place d'une constitution. Les tribus germaniques avaient apporté de leurs forêts la conscience de la liberté individuelle, le dévouement volontaire de l'homme à l'homme, l'inviolable fidélité au serment, en un mot, le culte et souvent la superstition

de l'honneur. Aussitôt s'établit comme par enchantement un ordre politique dont l'honneur est le lien, où tout est à la fois dépendant et libre, enchaîné par une parole. Pour compléter cette organisation, sur elle plane un idéal nouveau qu'elle doit s'efforcer d'atteindre, le noble rêve de la chevalerie, c'est-à-dire la valeur jointe à la loyauté, la protection du faible par le fort, enfin le culte des femmes, exerçant le double empire de la faiblesse et de la beauté.

Alors une poésie fut possible, car il existait une société. Cette poésie eut le bonheur de naître non pas des traditions plus ou moins fidèles du passé, mais des circonstances nouvelles où se trouvaient les hommes. Ce qui avait manqué autrefois à la poésie des Romains, un développement spontané en l'absence d'une littérature plus parfaite, ne manqua pas au moyen âge, grâce à l'oubli momentané des modèles antiques. Sans doute, il eût été malheureux pour la pensée moderne d'abdiquer à jamais l'héritage de Rome et d'Athènes; mais il était bon qu'elle n'en jouît pas trop tôt, qu'elle ne le recueillît qu'à sa majorité, alors que, formée dans une salutaire ignorance de la grande fortune qui l'attendait, elle se serait créé elle-même de puissantes ressources. C'est ce qui arriva au XV^e et au XVI^e siécle, où le moyen âge, grandi entre les mains du christianisme et de la féodalité, reçut enfin le trésor de la sagesse antique.

Au reste, moins la poésie romane chercha à imiter la grecque, plus elle lui ressembla. On vit reparaître ces longs chants héroïques, composés par un poète inconnu, confiés exclusivement à la mémoire des hommes, répétés avec des additions, des variantes, et qui, après avoir été longtemps comme suspendus au milieu d'un peuple, viennent enfin se déposer sous la plume plus ou moins élégante d'un lettré.

Les jongleurs *(joculatores)*, comme les *aoidoi* grecs, s'attachèrent d'abord à la personne des princes. Nous en trouvons déjà à la suite de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. Les chants héroïques qu'ils composèrent pour célébrer la victoire remportée en 868 par Charles-le-Chauve sur le comte Gérard sont attestés par les chroniques. Les jongleurs normands chantent les hauts faits de Charlemagne et de Roland, avant la fameuse bataille de Hastings, qui soumit l'Angleterre à Guillaume-le-Conquérant en 1066. Ces chanteurs étaient magnifiquement récompensés par leurs nobles patrons; les uns devinrent assez riches pour fonder des hôpitaux; les autres obtinrent la permission et sans doute les moyens d'acheter et de posséder des fiefs nobles. Les évêques, les abbés, les abbesses elles-mêmes eurent de bonne heure des jongleurs à leur service, car

Charlemagne le leur défendit par un capitulaire de l'an 789, ce qui n'empêcha pas que, dans les siècles suivants, plusieurs évêques n'en eussent à leur solde; il est vrai qu'ils les prêtaient charitablement aux monastères de leurs diocèses.

D'autres jongleurs, sans être attachés à de grands personnages, erraient à leurs risques et périls, allant de ville en ville, de château en château, artistes ambulants, bohémiens de la poésie, tantôt richement récompensés, tantôt en proie à la misère et aux outrages, suivant les hasards du voyage et aussi, sans doute, suivant l'inégalité de leurs talents ou de leur conduite. Ceux d'entre eux qui composaient ou savaient redire les plus beaux chants recevaient dans les nobles manoirs l'accueil le plus favorable. Pour concevoir l'empressement qu'on mettait à recevoir ces hôtes ingénieux, il faut se figurer la solitude et les longs ennuis des demeures féodales. Sur le sommet d'une colline d'un accès difficile s'élevait un château isolé, fermé de hautes murailles, où d'étroites meurtrières admettaient un jour pâle et triste. Tout autour, de misérables chaumières, des paysans grossiers et tremblants; au dedans la châtelaine avec ses filles entourées de jeunes pages nobles sans doute, quelquefois gracieux, mais toujours ignorants comme elles. Les fils de la maison servent eux-mêmes comme pages dans un autre château. Quant au seigneur, il excelle à donner et à recevoir de grands coups de *glaive,* à monter un ardent destrier et à boire de grands hanaps de vin. Que faire en un tel gîte sinon la guerre ou l'amour? A moins qu'on n'imitât l'une, et qu'on ne racontât l'autre, qu'on ne donnât des tournois, ou qu'on n'écoutât des jongleurs? Aussi, lorsque, pendant six mois d'hiver, le château féodal était resté enveloppé de nuages, sans guerre, sans tournois, qu'il n'avait vu que peu d'étrangers et de pèlerins; quand s'étaient écoulés ces longs jours monotones, ces interminables soirées mal remplies par le jeu d'échecs, on attendait avec les hirondelles le retour désiré du poète. Il arrivait enfin; on l'apercevait de loin le long de la rampe escarpée qui menait au château; il portait sa vielle attachée à l'arçon de sa selle, s'il était à cheval; suspendue à son cou, s'il cheminait à pied. Ses habits étaient bariolés de diverses couleurs; ses cheveux et sa barbe rasés au moins en partie; une bourse, qu'on appelait la *malette* ou l'*aumônière,* pendait à sa ceinture, et semblait appeler d'avance la générosité de ses hôtes. Sans demeure, dès le soir de son arrivée, le baron, les écuyers, les damoiselles se réunissaient dans la grande salle pavée, pour entendre le poème qu'il venait d'achever pendant l'hiver. Alors se déployaient devant des auditeurs si bien disposés, si altérés de poétiques récits, mille tableaux

intéressants et merveilleux: le jongleur racontait les grands faits d'Olivier, qui, navré à mort, se relève pour défier le géant chef des Sarrasins; ou les larmes du cheval Bayard, que les écuyers ont saigné pour boire son sang, pendant que la famine est au château de Renaud; ou l'arrivée de la fille de l'émir dans la prison des chevaliers; ou la plainte de Charlemagne en entendant le cor de son neveu Roland. Ici point de dédains littéraires, point d'esprit critique ou moqueur. Tous se laissaient entraîner au courant du récit; ils suivaient de la pensée ces luttes imaginaires, ces aventures prodigieuses; ils goûtaient le plaisir délicieux de renouveler les émotions du combat sans en supporter les fatigues, de s'identifier avec le héros, de frapper avec lui de grands coups, sans jamais ressentir la lance de l'ennemi percer leur heaume et leur haubert. Entendre de tels chants, c'était doubler sa vie.

Quand l'automne approchait, le trouvère était au bout de son récit; il partait enrichi des présents de son hôte. On lui donnait de l'or, des chevaux, des habits. Les barons et les chevaliers se dépouillaient souvent pour lui de leurs plus riches vêtements:

Cils jongliors eurent bonne soldée:
Plus de cent marcs leur valut la journée.
Qui fut gentil de cœur, sa robe dépouilla,
Et, pour faire s'honneur, à un d'els la donna.

Quelquefois, il était fait chevalier, s'il ne l'était déjà. Souvent, il emportait avec lui l'amour de la châtelaine. Puis, lui absent, le manoir avait perdu sa voix; tout retombait jusqu'à la saison nouvelle dans le silence et la monotonie accoutumés. — DEMOGEOT.

14. MŒURS ET COUTUMES AU MOYEN AGE.

C'est une grande erreur que d'attribuer l'innocence à l'état sauvage; tous les appétits de la nature se développent sans contrôle dans cet état; la civilisation seule enseigne les qualités morales. La profession des armes, qui inspire certaines vertus, ne produit point la tempérance.

De la société romaine et de la société barbare résulta une double corruption; on reconnaît très bien les vices de l'une et de l'autre société, comme on distingue à leur confluent les eaux de deux fleuves qui s'unissent: la rapine, la cruauté, la brutalité, la luxure animale, étaient franques; la bassesse, la lâcheté, la ruse, la turpitude de l'esprit, la débauche raffinée, étaient romaines.

Le christianisme chercha, autant qu'il le put, à guérir la gangrène des temps barbares; mais l'esprit de la religion était moins suivi que la lettre: on croyait plus à la croix qu'à la parole du

Christ; on adorait au Calvaire, on n'assistait point au sermon de la Montagne. Le clergé se déprava comme la foule. Les conciles de cette époque reproduisent sans cesse des plaintes contre la licence des mœurs. Les capitulaires de Charlemagne sont remplis de dispositions pour la réformation du clergé.

On connaît l'épouvantable histoire du prêtre Anastase enfermé vivant avec un cadavre, par la vengeance de l'évêque Caulin. Dans les canons ajoutés au premier concile de Tours, on lit: «Il nous a été rapporté que des prêtres, ce qui est horrible, établissaient des auberges dans les églises, et que le lieu où l'on ne doit entendre que des prières et des louanges de Dieu, retentit du bruit des festins, de paroles obscènes, de débats et de querelles.»

Les châtelains et les châtelaines chantaient, se grandissaient et par moments ne croyaient pas trop en Dieu. Les nobles de la gaie science n'étaient pas toujours si courtois qu'ils ne se transformassent en brigands sur les grands chemins et dans les forêts.

Régnault de Pressigny, seigneur de Marans près de La Rochelle, rançonneur de bourgeois, voleur de grands chemins, détrousseur de passants, se plaisait à crever un œil et à arracher la barbe à tout moine traversant les terres de sa seigneurie.

Un seigneur de Tournemine, assigné dans son manoir d'Auvergne par un huissier appelé Loup, lui fit couper le poing, disant que jamais loup ne s'était présenté à son château sans qu'il n'eût laissé sa patte clouée à la porte.

La chrétienté élevait à frais communs, au moyen des quêtes et des aumônes, ces cathédrales dont chaque état en particulier n'était pas assez riche pour payer la main d'œuvre, et dont aucune n'est achevée. Dans ces vastes et mystérieux édifices se gravaient en relief ou en creux les parures de l'autel, les monogrammes sacrés, les vêtements et les choses à l'usage des ministres; assez souvent les gouttières étaient taillées en figures de démons obscènes ou de moines vomissants. Cette architecture du moyen âge offrait un mélange du tragique et du bouffon, du gigantesque et du gracieux, comme les poèmes et les romans de la même époque. Les plantes de notre sol, les arbres de nos bois, le trèfle et le chêne, décoraient aussi les églises, de même que l'acanthe et le palmier avaient embelli les temples du pays et du siècle de Périclès.

Dans les châteaux les armoiries coloriées, encadrées dans des losanges d'or, formaient des plafonds semblables à ceux des beaux palais du cinque cento de l'Italie. L'écriture même était dessinée; l'hiéroglyphe germanique s'harmoniait avec les écussons et

les pierres sépulcrales. Les tours isolées qui servaient de vedettes sur les hauteurs, les donjons enserrés dans les bois ou suspendus sur la cime des rochers comme l'aire des vautours, les chapelles, les oratoires, les ermitages placés dans les lieux les plus pittoresques au bord des chemins et des eaux, les beffrois, les flèches des paroisses de campagne, les abbayes, les monastères, les cathédrales: tous ces édifices avaient alors l'éclat de la jeunesse; l'œil ne perdait rien de la légèreté de leurs détails, de l'élégance de leurs réseaux, de la variété de leurs gravures, de leurs ciselures, et de toutes les fantaisies d'une imagination libre et inépuisable.

Les diverses classes de la société et les différentes provinces dans le moyen âge se distinguaient les unes par la forme des habits, les autres par des modes locales; les populations n'avaient pas cet aspect uniforme qu'une même manière de se vêtir donne à cette heure aux habitants de nos villes et de nos campagnes. La noblesse, les chevaliers, les magistrats, les évêques, le clergé séculier, les religieux de tous les ordres, les pèlerins, les pénitents gris, noirs et blancs, les ermites, les confréries, les corps de métiers, les bourgeois, les paysans offraient une variété infinie de costumes. Sur ce point il faut s'en rapporter aux arts: que peut faire le peintre de notre vêtement étriqué, de notre petit chapeau rond et de notre chapeau à trois cornes?

Du douzième au quatorzième siècle, le paysan et l'homme du peuple portèrent la jaquette ou la casaque grise liée aux flancs par un ceinturon. Le sayon de peau, dont est venu le surplis, était commun à tous les états. La pelisse fourrée et la robe longue orientale enveloppaient le chevalier, quand il quittait son armure; les manches de cette robe couvraient la main; elle ressemblait au cafetan turc d'aujourd'hui; la toque ornée de plumes, le capuchon ou chaperon tenaient lieu du turban. Les hauts-de-chausses s'arrêtaient au milieu de la cuisse; les deux bas de chausses étaient dissemblables: on avait une jambe d'une couleur et une jambe de l'autre.

Par-dessus la robe, dans les jours de cérémonie, on attachait un manteau tantôt court, tantôt long. Des colliers pendants servaient également de parure aux hommes et aux femmes. Les souliers pointus et rembourrés à la poulaine furent longtemps en vogue. L'ouvrier en découpait le dessus comme des fenêtres d'église; ils étaient longs de deux pieds pour le noble, ornés à l'extrémité de cornes, de griffes ou de figures grotesques; ils s'allongèrent encore, de sorte qu'il devint impossible de marcher sans en relever la pointe et l'attacher au genou avec une chaîne d'or ou d'argent. Mais

les évêques excommunièrent les souliers à la poulaine et les traitèrent de péché contre nature; Charles V déclara qu'ils étaient contre les bonnes mœurs et inventés à la dérision du Créateur.

Les «gentilfames» usaient sur la peau d'un linge très fin; elles étaient vêtues de tuniques montantes enveloppant la gorge, armoriées à droite de l'écu de leurs maris, à gauche de celui de leur famille. Tantôt elles portaient leurs cheveux ras, lissés sur le front et recouverts d'un petit bonnet entrelacé de rubans; tantôt elles les bâtissaient en pyramide haute de trois pieds; elles y suspendaient ou des barbettes, ou de longs voiles, ou des banderoles de soie tombant jusqu'à terre; au temps de la reine Isabeau, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes pour donner passage aux coiffures des châtelaines.

Le luxe des habits et des fêtes passait toute croyance. Nous sommes de mesquins personnages auprès de ces barbares des treizième et quatorzième siècles. On vit dans un tournoi mille chevaliers vêtus d'une robe uniforme de soie nommée cointise, et le lendemain ils parurent avec un accoutrement nouveau aussi magnifique. Un des habits de Richard II, roi d'Angleterre, lui coûta trente mille marcs d'argent.

Une autre fois, dans un autre tournoi, défilèrent d'abord un à un soixante superbes chevaux richement caparaçonnés, conduits chacun par un écuyer d'honneur, et précédés de trompettes et de ménestriers; vinrent ensuite soixante jeunes dames montées sur des palefrois, superbement vêtues, chacune menant en laisse, avec une chaîne d'argent, un chevalier armé de toutes pièces. La danse et la musique faisaient partie de ces bandors (réjouissances). Le roi, les prélats, les barons, les chevaliers sautaient au son des vielles, des musettes et des chiffonies.

Quant au repas, on l'annonçait au son du cor chez les nobles: cela s'appelait corner l'eau, parce qu'on se lavait les mains avant de se mettre à table. On dînait à neuf heures du matin, et l'on soupait à cinq heures du soir. On était assis sur des banques ou bancs. Du banc est venu le mot banquet. Il y avait des tables d'or et d'argent ciselées; les tables de bois étaient couvertes de nappes doubles appelées doubliers. Les serviettes sont plus modernes. Les fourchettes, que ne connaissaient point les Romains, furent aussi inconnues des Français jusque vers la fin du quatorzième siècle; on ne les trouve que sous Charles V.

On mangeait à peu près tout ce que nous mangeons, et même avec des raffinements que nous ignorons aujourd'hui: la civilisation romaine n'avait point péri dans la cuisine.

On usait en abondance de bière, de cidre et de vins de toutes les sortes; il est fait mention du cidre sous la seconde race.

Un festin donné par un abbé, en 1310, réunit six mille convives devant trois mille plats.

Les repas royaux étaient mêlés d'intermèdes. Au banquet que Charles V offrit à l'empereur Charles IV, s'avança un vaisseau mû par des ressorts cachés; Godefroy de Bouillon se tenait sur le pont, entouré de ses chevaliers. Au vaisseau succéda la cité de Jérusalem avec ses tours chargées de Sarrasins; les chrétiens débarquèrent, plantèrent les échelles aux murailles, et la ville sainte fut emportée d'assaut.

Les bains chauds étaient d'un usage commun et portaient le nom d'étuves; les Romains nous avaient laissé cet usage, qui ne se perdit guère que sous la monarchie absolue, époque où la France devint sale. On criait dans les rues de Paris sous Philippe-Auguste:

> Seigneur, voulez-vous vous baigner?
> Entrez nonc sans délaïer!
> Les bains sont chauds, c'est sans mentir.

Tels furent ces siècles d'imagination et de force qui marchaient avec tout cet attirail au milieu des événements historiques les plus variés, au milieu des hérésies, des schismes, des guerres féodales, civiles et étrangères; ces siècles doublement favorables au génie ou par la solitude des cloîtres, ou par le monde le plus étrange et le plus divers, quand on le préférait à la solitude. Pas un seul point de la France où il ne se passât quelque fait nouveau, car chaque seigneurie laïque ou ecclésiastique était un petit état qui gravitait dans son orbite et avait ses phases; à dix lieues de distance les coutumes ne se ressemblaient plus. Cet ordre de choses, extrêmement nuisible à la civilisation générale, imprimait à l'esprit particulier un mouvement extraordinaire; aussi toutes les grandes découvertes appartiennent-elles à ces siècles. Jamais l'individu n'a tant vécu: le roi rêvait l'agrandissement de son empire; le seigneur, la conquête du fief de son voisin; le bourgeois, l'augmentation de ses privilèges; le marchand, de nouvelles routes à son commerce. On ne connaissait le fond de rien: on n'avait rien épuisé; on avait foi à tout; on était à l'entrée et comme au bord de toutes les espérances, de même qu'un voyageur sur une montagne attend le lever du jour dont il aperçoit l'aurore. On fouillait le passé ainsi que l'avenir; on découvrait avec la même joie un vieux manuscrit et un nouveau monde; on marchait à grands pas vers des destinées ignorées, mais dont on avait l'instinct, comme on a toute sa vie devant soi dans la jeunesse. L'enfance de ces siècles fut barbare,

leur virilité pleine de passion et d'énergie, et ils ont laissé leur riche héritage aux âges civilisés qu'ils portèrent dans leur sein fécond. — CHATEAUBRIAND.

16. BATAILLE D'AZINCOURT.

Lorsque la prise de Harfleur fut connue, la consternation fut grande, et l'on murmura beaucoup de ce que le royaume était si mal défendu. On taxait les seigneurs de lâcheté, et chaque jour on parlait d'eux avec plus de mécontentement. En effet, les gens de guerre que les princes avaient successivement amenés au roi, qui pour lors était à Rouen avec son fils, paraissaient bien plus empressés à piller les Français qu'à combattre les Anglais. L'occasion semblait pourtant favorable; l'armée du roi d'Angleterre était ravagée par les maladies ; au lieu de s'avancer en Normandie, il avait été contraint de prendre le chemin de Calais ; et, comme le connétable. qui était en Picardie, défendait les passages de la Somme, les Anglais avaient à faire une route longue et difficile, en remontant la rive gauche de la rivière. Ils manquaient de vivres ; la saison était mauvaise ; ils souffraient beaucoup. Leur présomption était fort abattue. C'était bien le moment de venger le royaume. Presque tous les princes et les grands seigneurs étaient arrivés auprès du Dauphin. Les bourgeois de Paris offrirent six mille hommes bien armés, en demandant qu'on les fît marcher en tête les jours de bataille ; leur offre fut dédaignée. Le duc de Berri rappela inutilement la valeur qu'ils avaient montrée dans les derniers troubles, et leurs beaux faits de guerre. Les jeunes seigneurs ne voulaient point des gens des communes, et disaient que ceux qui n'étaient point de leur avis avaient peur. «Qu'avons-nous à faire de ces gens de boutique! disaient-ils, nous sommes déjà trois fois plus nombreux que les Anglais.» Les personnes sages blâmèrent beaucoup cette présomption, et remarquèrent que la noblesse oubliait les journées de Crécy et de Poitiers, dans lesquelles le salut ou l'honneur du royaume leur avait été si malheureusement confiés. — Le connétable et les princes envoyèrent au roi d'Angleterre trois officiers d'armes, pour lui dire qu'étant résolus de le combattre, ils lui offraient de convenir du jour et du lieu. Le roi d'Angleterre reçut joyeusement ces messagers, et leur donna de beaux présents ; puis il envoya sa réponse par ses hérauts. Il faisait savoir aux princes de France qu'étant parti de sa ville de Harfleur, il se rendait en Angleterre, et que, ne s'arrêtant dans au-

cune ville, ni forteresse, on pouvait tous les jours et à toute heure le trouver en pleine campagne.

Il continua sa route sans trouver d'obstacles pendant cinq jours, en se dirigeant toujours vers Calais. Comme il s'attendait à chaque heure qu'il allait rencontrer les Français, il marchait avec précaution, vêtu de sa cotte d'armes. Un jour que, par mégarde, il avait passé au-delà du village où ses fourriers lui avaient fait un logis, on voulut l'y faire retourner. «A Dieu ne plaise, dit-il, que je retourne jamais en arrière, quand une fois j'ai vêtu ma cotte d'armes.» Le lendemain, il sut que les Français marchaient à lui, coupant la route de Calais, et allaient venir se loger dans les villages de Rousseauville et Azincourt. Il avait devant lui la rivière de Blangy, dont le passage était difficile et dangereux. Les Français n'avaient point songé à le garder, il se hâta de passer. Alors les armées se trouvèrent en présence. Des deux côtés on se prépare à combattre ; mais les Français n'attaquèrent point. On vit que ce serait pour le lendemain. Les Anglais se logèrent au village de Maisoncelle et aux environs.

Le connétable ordonna que chacun passât la nuit où il était. La soirée était froide, il pleuvait. Les Français commencèrent à planter leurs bannières roulées autour de la lance, et à allumer de grands feux. Les pages et les valets couraient de toutes parts, cherchant de la paille et du foin, pour l'étendre sur la terre trempée. Les chevaux allaient et venaient, piétinant sur un sol humide et enfonçant dans la vase. C'était un mouvement et un bruit continuels. De ce côté, tout semblait en rumeur. Cependant, par un étrange hasard, au milieu de la pompe de cette grande armée, il y avait à peine quelques instruments de musique pour réjouir le cœur des hommes d'armes.

Chez les Anglais régnait un grand silence. Leur position était triste ; devant eux était une armée trois ou quatre fois plus nombreuse ; ils étaient souffrants, mal vêtus, épuisés par une route pénible ; aucune retraite n'était ouverte derrière eux, et la victoire semblait impossible. Mais leur roi, que rien ne pouvait abattre, soutenait leur courage. Il leur disait que sa cause était juste, qu'il était venu reprendre l'héritage conquis par la valeur de leurs ancêtres ; il leur rappelait les victoires de Crécy et de Poitiers. «Jamais, ajouta-t-il, l'Angleterre n'aura à payer aucune rançon pour moi. Aucun Français ne triomphera en me voyant captif. Il y va pour moi, ou d'une glorieuse mort, ou d'une illustre victoire.» Et comme il entendit un de ses gens qui disait à l'autre : «Plût à Dieu que tous les braves soldats qui sont en Angleterre

fussent avec nous!» il leur adressa ces paroles; «Je ne voudrais pas avoir un homme de plus avec moi. Il est vrai que nous sommes beaucoup moins nombreux que les ennemis; mais si notre cause est juste, si Dieu nous favorise, il nous donnera la victoire, et elle n'en sera que plus glorieuse. Si, au contraire, nous devons, pour nos péchés, être livrés à nos ennemis, moins nous sommes, moins notre perte sera funeste au royaume d'Angleterre.» Puis il les exhortait à se confesser et à se réconcilier avec leur Créateur, avant la bataille; ce qu'ils s'empressaient de faire, tellement que les prêtres ne pouvaient y suffire. Pour augmenter leur désir de bien combattre, il leur promettait que leurs prisonniers seraient à eux, qu'il leur laisserait toute la rançon. Aux archers des communes, qui faisaient la force de son armée, il faisait espérer les franchises de la noblesse, et leur disait que les Français avaient juré de leur couper trois doigts de la main droite, pour les empêcher de tirer des flèches. La nuit se passa ainsi, chacun apprêtant ses armes, rajustant les courroies de sa cuirasse, les archers mettant des cordes neuves à leurs arcs. Quand le matin fut venu, le roi s'arma et commença par entendre dévotement trois messes; puis il mit son casque orné d'un beau cimier et d'une couronne d'or. Ainsi vêtu avec tout l'éclat royal, il monta sur son petit cheval gris, et alla ranger son armée en bataille. Le terrain lui était favorable, c'était un espace resserrée entre deux bois, où les Français ne pouvaient facilement déployer toutes leurs forces. Il ne fit qu'un seul corps de son armée, disposa sur les ailes ses archers, qui étaient au nombre de dix mille environ; en arrière et sur leurs flancs, les hommes d'armes à cheval; au centre, les gens de pied; au-devant des archers et des hommes de pied, il avait fait planter de grands pieux ferrés, formant comme une sorte de rempart, qu'ils transportaient avec eux en changeant de disposition; c'était une précaution nouvelle, qui n'avait pas encore été employée à la guerre par les chrétiens. Les bagages étaient loin derrière la ligne de bataille, gardés seulement par dix lances et vingt archers. L'armée étant ainsi rangée, il passa devant les rangs, exhortant encore ses gens à se bien conduire; il leur ordonna encore de se mettre à genoux, de faire une courte prière pour se recommander à Dieu; un évêque leur donna la bénédiction, et alors tous se tinrent prêts.

Chez les Français, tout ne pouvait pas être si bien réglé: le connétable était bien chef de l'armée, selon sa charge; mais il avait avec lui tant de princes qui avaient aussi leur volonté, que l'obéissance n'était pas chose facile à obtenir. Dès la veille, le comte

de Nevers, le duc d'Orléans et plus de cinq cents jeunes seigneurs et gentilshommes s'étaient fait armer chevaliers par le maréchal Boucicault, dont on honorait la renommée sans écouter ses sages conseils. Cette noble jeunesse ne songeait qu'à s'illustrer par de beaux faits d'armes. Chacun était jaloux de porter les premiers coups. La victoire semblait si assurée, qu'on n'avait d'autre crainte que de n'y point prendre part. Le duc de Bretagne était déjà à Amiens; il allait arriver en deux jours; le maréchal de Loigny devait joindre l'armée dans la journée même: on ne les voulut point attendre. Il fut résolu que l'armée serait divisée en trois corps: l'avant-garde devait marcher sous les ordres du connétable; les deux ailes de cette avant-garde étaient commandées, l'une par le comte de Vendôme, l'autre par messire Clignet de Brabant, amiral de France. Le corps de bataille était conduit par les ducs de Bar et d'Alençon. L'arrière-garde marchait sous les comtes de Dammartin, de Marle et de Fauquemberg. Mais l'empressement était tel, que la plupart des jeunes princes et seigneurs du corps de bataille y laissèrent leurs gens et s'en vinrent dans les rangs de l'avant-garde. Tous ces nobles chevaliers, prêts à marcher ensemble à la bataille, se pardonnèrent les uns aux autres les injures qu'ils s'étaient faites, les discordes qui les avaient divisés, et s'embrassèrent avec une loyale tendresse; c'était un touchant spectacle. Puis ils firent le signe de la croix, et chacun retourna à son poste.

Bientôt les Anglais avancèrent en bel ordre, jetant d'horribles clameurs, et faisant sonner leurs clairons et leurs trompettes. Quand leurs archers furent arrivés à la portée du trait, ils commencèrent à tirer une grêle de leurs fortes flèches, qui avaient trois pieds de long. Les plus hardis d'entre les Français étaient contraints à baisser la tête pour présenter le sommet du casque, et non pas la visière. Il n'y avait point d'archers pour rendre flèches pour flèches, on n'avait pas voulu des gens des communes, et le peu qui s'y trouvaient, à peine avaient-ils place à l'avant-garde, où se pressaient les hommes d'armes. Pour y suppléer, on avait ordonné que douze cents lances, sous la conduite de messire de Clignet de Brabant et du sire de Bosredon, s'en iraient rompre la ligne des archers anglais.

Ils partirent aussitôt, en répétant le cri de France: «Mont-Joie et St.-Denis!» Malheureusement la terre était humide, les chevaux enfonçaient, leur course ne pouvait avoir d'impétuosité; en même temps les flèches tombaient si serrées, que le cœur manqua à beaucoup d'hommes d'armes, tellement que, lorsqu'ils arrivèrent au front des Anglais, les chefs ne se trouvaient plus qu'avec

trois cents hommes. Ils n'attaquèrent pas avec moins de vaillance, mais les pieux ferrés arrêtaient les chevaux. Pour serrer l'ennemi de plus près, pour ne pas s'embarrasser les uns les autres, ils avaient raccourci leurs lances de moitié, de sorte qu'ils ne pouvaient atteindre ces archers qui, avec leurs pourpoints déchirés, leurs jambes nues, leurs méchantes cuirasses d'osier ou de cuir bouilli, bravaient la puissance des chevaliers français, et les abattaient à coups de flèches. Trois seulement pénétrèrent dans les rangs avec un brave chevalier bourguignon, le sire Guillaume de Saveuse, qui fut à l'instant abattu. Ainsi repoussés, les hommes d'armes se rejetèrent en désordre sur l'avant-garde, et rompirent les rangs ; on voulut se rallier en arrière : le sol, nouvellement labouré, était si trempé, qu'hommes et chevaux ne pouvaient se tirer de la fange. Les pesantes armures gênaient tous les mouvements. On enfonçait jusqu'aux genoux, sans qu'il fût possible de se relever. Pendant ce temps-là, les flèches des Anglais continuaient leur ravage. Enfin, voyant l'avant-garde toute rompue, les archers laissèrent leurs arcs, sortirent du rempart de leurs pieux ; saisissant les mauvaises épées, les haches ou les maillets qu'ils portaient à leur ceinture, ils tombèrent sur les Français et en commencèrent un horrible massacre. Pour lors, le corps de bataille s'avança pour recueillir et appuyer l'avant-garde ; ce fut là le fort de la mêlée.

En ce moment arriva le duc de Brabant. Dès longtemps il avait fait offrir au roi d'amener tous ses gens d'armes. On avait eu tant de négligence, qu'il n'avait été averti qu'au dernier moment. Il venait en toute hâte, ayant laissé son monde loin derrière, et accompagné seulement de douze de ses serviteurs. Il n'avait même pas son armure ; il arracha la bannière d'un de ses trompettes ; perça un trou dans le milieu, passa la tête au travers, et se fit ainsi une cotte d'armes. Il s'élança au plus fort du combat, et tarda peu à être frappé à mort.

Bientôt ce ne fut plus une bataille ; les Français étaient dispersés par petites troupes, et se défendaient avec un incroyable courage. Il y eut parmi ce désastre les plus nobles faits d'armes ; le duc l'Alençon se distingua entre tous. Il se mit avec dix-huit chevaliers de la bannière du seigneur de Croy, qui avait fait serment de pénétrer jusqu'au roi d'Angleterre et d'abattre sa couronne. Ils percèrent les rangs des Anglais, et enfin le duc d'Alençon parvint presque seul au lieu où combattait le roi ; il abattit le duc d'York ; le roi s'avança pour secourir son oncle. Alors le duc d'Alençon le frappa de sa hache, et fit sauter une partie de sa couronne. Le roi se releva et se mit vaillamment en défense. Les gardes du

corps environnèrent à l'instant le chevalier qui venait de mettre en péril la vie de leur maître. Il éleva la main en disant: «Je suis le duc d'Alençon, et je me rends à vous.» Le roi n'eut pas le temps de répondre, les gardes l'avaient tué.

Dès que la victoire sembla décidée, les Anglais commencèrent d'abord par faire autant de prisonniers qu'ils pouvaient. Ils comptaient que la rançon de tant de seigneurs et riches chevaliers allait les enrichir à jamais. A mesure qu'ils les prenaient, ils leur faisaient ôter leurs casques, pour connaître qui c'était. Tout à coup le roi apprit qu'une troupe de Français attaquait l'armée anglaise par derrière et venait de piller les bagages. C'était en effet Robert de Bournonville et quelques hommes d'armes, qui, plus par amour du pillage que par l'espoir de rétablir la bataille, étaient tombés sur les chariots. En même temps, le bruit se répandit que le duc de Bretagne arrivait avec six mille hommes, et l'on vit l'arrière-garde, qui était déjà en fuite, se rallier et relever ses bannières. Pour lors, le roi, se croyant tombé dans un grand péril, ordonna que chacun tuât son prisonnier. Personne ne voulait obéir, ni renoncer à l'argent qu'on s'était promis de gagner par la rançon. Le roi commanda à un gentilhomme de prendre avec lui deux cents archers et d'exécuter son ordre. Ce fut une horrible chose que de voir toute cette noblesse française égorgée ainsi de sang-froid. Ce massacre fut d'autant plus déplorable, que c'était une fausse alarme. L'arrière-garde reprit bientôt la déroute, et ce moment d'hésitation n'eut d'autre effet que de coûter la vie à tant de braves gentilshommes.

Dès que le roi fut rassuré, il fit cesser le carnage et s'occupa à faire relever les blessés. La perte avait été grande de son côté aussi. Le duc d'York et le comte d'Oxford avaient péri; mais, du côté des Français, jamais tant et de si nobles hommes n'étaient tombés en une seule bataille; toute la chevalerie de France avait été moissonnée. On estimait que plus de huit mille gentilshommes étaient restés sur le champ de bataille, parmi lesquels on pouvait compter cent vingt seigneurs ayant bannière.

Le héraut d'armes de France avait été pris. «Montjoie, lui dit le roi d'Angleterre, qui de nous deux a la victoire, de moi ou du roi de France?» «Vous, et non pas lui,» répondit Montjoie. «Et comment se nomme ce château?» continua le roi. «Azincourt,» lui dit-on. «Eh bien! ajouta-t-il, on parlera longtemps de la bataille d'Azincourt.»

Dès le lendemain, le roi reprit sa route vers Calais; son armée avait beaucoup souffert; la famine et les maladies régnaient dans tout le pays; il la ramena en Angleterre avec ses nobles prisonniers.

BARANTE.

17. LA PUCELLE D'ORLÉANS.

Un enthousiasme religieux et politique fermentait dans toute la partie de la France soumise aux Anglais. Il persuadait à chacun qu'en redoublant de foi, en renonçant au péché, en réformant ses mœurs, il hâtait la délivrance de sa patrie et contribuait à lui faire secouer un joug qui devenait insupportable. Toutefois, ce zèle populaire ne brilla de tout son éclat que lorsqu'il produisit, au milieu des armées, la jeune héroïne qui joignait, à sa ferme confiance dans une aide surnaturelle, le courage, la constance, la pureté, la sagesse. Elle enflamma la multitude par son exemple, et elle lui donna le pouvoir d'accomplir une grande révolution.

Jeanne d'Arc, née à Greux, paroisse de Domremy, vers l'an 1409, était de six ans plus jeune que le roi. Son père et sa mère étaient des paysans aisés qui, de même que tous les habitants de leur village, étaient attachés de tout leur cœur au parti armagnac, tandis qu'à deux lieues de distance, le village de Marey ou Maxey, également situé sur la Meuse, entre Neufchâteau et Commercy, sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne, était tout dévoué aux Bourguignons. Lorsque les principaux lieutenants du Dauphin eurent été obligés d'évacuer la province, les pères courbèrent la tête sous le joug des Anglais et continrent leur ressentiment; mais les enfants continuèrent à porter leur esprit de parti dans leurs jeux, et ceux des deux villages se livrèrent souvent des combats acharnés. Jeanne d'Arc, qui avait trois frères, les avait vus plusieurs fois revenir tout sanglants, avec les autres enfants de son village, des combats qu'ils avaient livrés aux enfants bourguignons de Maxey. Depuis les capitulations des derniers lieutenants de Charles VII, les vexations des Bourguignons et des Anglais avaient encore redoublé; aussi les Champenois, n'ayant plus de communication avec la cour, en devenaient plus fervents encore dans leurs vœux pour le roi exilé des Français, qu'ils regardaient comme devant être leur protecteur, leur libérateur, leur vengeur. Jeanne d'Arc s'était livrée de tout son cœur à l'esprit de parti ou au patriotisme de ses parents; mais elle y joignait la piété la plus exaltée; souvent elle passait des jours et des nuits en prières; ou bien elle s'occupait à tisser des guirlandes pour la Vierge, pour l'archange Michel, pour Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite, qu'elle regardait comme ses protectrices particulières. Sans cesse occupée de ces êtres surnaturels, elle crut bientôt voir leur image, elle crut entendre leur voix; et ces visions commencèrent lorsqu'elle avait treize ans. C'était justement l'époque où Charles VI mourait, où Charles VII, exclu de son

trône et de sa capitale, ne pouvait obtenir le sacre, qui, aux yeux du peuple et des prêtres, conférait seul le caractère royal.

Pendant les sept ans de lutte et de revers qui s'écoulèrent depuis la mort de Charles VI jusqu'à l'arrivée de Jeanne d'Arc à Chinon, Charles VII n'était toujours pour elle que le Dauphin; mais il occupait sans cesse sa pensée; c'était lui qu'elle invoquait sans cesse pour défendre ses parents, sa maison, son village, contre l'oppression des Bourguignons et des Anglais; surtout elle croyait que, dès qu'il serait sacré, la bénédiction des prêtres et celle de Dieu reposant sur lui, la victoire s'attacherait à ses étendards, et qu'il recouvrerait alors son royaume. Cette rêverie continuelle fut bientôt suivie d'extases dans lesquelles elle crut voir ce qu'elle désirait. Saint-Michel, Sainte-Catherine, Sainte-Marguerite, lui apparurent et l'invitèrent à conduire elle-même Charles VII à Reims pour recevoir l'onction sacrée; elle se figura qu'elle en avait la mission spéciale, et *ses voix,* comme elle les appelait, ne la laissèrent plus dormir jusqu'à ce qu'elle l'eût entreprise.

Jeanne d'Arc avait dix-neuf ans accomplis à l'époque où les Anglais pressaient le siège d'Orléans, au commencement de l'année 1429: elle était belle, forte, adroite; courageuse comme une jeune fille élevée dans les champs. Elle avait été demandée en mariage par un jeune homme de Toul; mais elle l'avait refusé, parce que, disait-elle, elle avait voué sa virginité à Dieu et à la délivrance de la France. Au mois de janvier, elle alla passer quelques jours chez un de ses oncles, nommé Durand Laxart; c'est à lui qu'elle parla pour la première fois de la mission qu'elle avait reçue du Ciel pour la délivrance de la France, et elle l'engagea à la conduire à un capitaine dévoué à Charles, nommé Robert de Baudricourt, qui se trouvait à Vaucouleurs, petite ville peu éloignée de Domremy. Baudricourt ne regardait pas comme impossible l'intervention miraculeuse des anges et des saints en faveur de la France; mais il était tout aussi disposé à croire à celle des fées ou des mauvais esprits qui se rassemblaient, disait-on, où au bois Chenu, à une demi-lieue de la maison de Jeanne, ou sous l'arbre des Fées, hêtre majestueux, qui s'élevait sur le chemin de Domremy à Neufchâteau. Enfin, une troisième supposition se présentait encore à son esprit avec plus de probabilité que les autres: peut-être la jeune fille qui venait lui offrir son bras pour délivrer la France était-elle folle; aussi repoussa-t-il d'abord sa prière de lui donner quelques-uns de ses chevaliers pour l'accompagner au travers d'un pays ennemi, jusqu'au roi, qui était à plus de cent cinquante lieues de distance. Il conseilla donc à André Laxart de la bien souffleter

et de la ramener chez son père. Mais Jeanne ne se rebuta point; elle revint deux fois à lui avec plus d'instance encore, répétant qu'il fallait absolument qu'elle allât vers le noble Dauphin, parce que son Seigneur, le Roi du ciel, le voulait ainsi. Deux gentils-hommes, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, se trouvèrent présents à ces conférences; ils prêtèrent foi à son inspiration; ils furent échauffés par son enthousiasme, et ils offrirent de l'accompagner et de fournir à la dépense de son modeste équipement; Baudricourt lui donna seulement une épée. Elle fit écrire à son père et à sa mère pour leur demander congé et la compagnie de son troisième frère, Pierre d'Arc. Elle coupa ses longs cheveux, prit des habits d'homme et partit de Vaucouleurs au commencement de février 1429, avec les deux gentilshommes, leurs deux serviteurs, son frère, un archer et un homme qui prenait le titre de messager du roi.

Ce ne fut pas sans de grands dangers que Jeanne, avec sa petite troupe, traversa la France, des bords de la Meuse jusqu'à Chinon, en Touraine. Elle y arriva le 24 février 1429. Ses gardiens obtinrent, non sans quelque difficulté, qu'elle serait présentée au roi. Cependant celui-ci fut frappé, comme d'une grande merveille, de ce qu'elle le reconnaissait, tandis qu'il cherchait à se cacher entre ses courtisans. «Gentil Dauphin,» lui dit-elle, «pourquoi ne me croyez-vous pas? Je vous dis que Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple; car Saint-Louis et Charlemagne sont à genoux devant lui, en faisant prières pour vous. Si vous me baillez gens, je lèverai le siège d'Orléans, et je vous mènerai sacrer à Reims; car c'est le plaisir de Dieu que ses ennemis, les Anglais, s'en aillent en leur pays, et que le royaume vous demeure.»

La cour de Charles VII n'était pas moins disposée que toute la France à croire à une intervention surnaturelle en sa faveur, à accueillir ce qui pourrait ranimer les espérances d'une nation opprimée. Bientôt on raconta à Chinon, non seulement que *la Pucelle* (désignation sous laquelle elle fut dès lors connue) avait distingué le roi parmi ses courtisans, mais encore qu'elle lui avait parlé de ses pensées les plus secrètes, de choses que lui seul savait; qu'elle lui avait montré des signes qui ne laissaient aucun doute sur sa puissance surnaturelle; qu'elle avait demandé une vieille épée cachée derrière l'autel de Sainte-Catherine à Fierbois, et qu'on l'avait trouvée telle qu'elle la désignait, marquée de cinq croix sur la lame. Aussi l'on ne doutait plus de son pouvoir d'opérer des miracles; mais on hésitait si l'on devait la regarder

comme prophétesse ou comme sorcière. Elle fut surveillée à toutes les heures du jour et de la nuit, pour assurer si elle n'avait point de communication avec les mauvais esprits, et l'on finit par croire que son pouvoir venait en effet de Dieu.

Le roi fit donner à Jeanne une armure complète ; il lui assigna un écuyer, deux pages, deux hérauts d'armes et un aumônier. Elle s'était fait faire un étendard blanc semé de fleurs de lis : on y voyait peint le Christ au milieu des nuées assis sur son tribunal, avec deux anges en adoration à ses côtés, dont l'un tenait une fleur de lis. Elle y avait fait écrire les mots : «Jésus, Maria ;» c'était l'arme avec laquelle elle entrait hardiment dans les batailles. Elle portait aussi cependant une petite hache suspendue à ses côtés. Le roi l'envoya à Blois, auprès de la petite armée qu'y rassemblaient les maréchaux de Rais et de Sainte-Sévère ; elle avait promis de l'introduire dans Orléans avec un convoi de vivres. Arrivée à Blois, elle fit écrire au roi d'Angleterre et à tous les généraux anglais rassemblés devant Orléans, pour les sommer de rendre les clefs de toutes les bonnes villes qu'ils avaient prises en France. Elle-même ne savait ni lire ni écrire, et elle se plaignit plus tard de ce qu'on lui avait fait dire : «Rendez à la Pucelle,» quand elle avait dit : «Rendez au Roi.»

Tout cela faisait l'entretien de toute la province ; les bourgeois d'Orléans étaient remplis d'espérance ; les Anglais étonnés s'attendaient déjà à devoir combattre les puissances de l'enfer. Les capitaines associés à Jeanne, après avoir consulté le Bâtard d'Orléans qui était dans la ville, convinrent de conduire le convoi qu'ils avaient préparé, et qui consistait en plusieurs chariots de grains et quelques troupeaux de bœufs, de moutons et de pourceaux, par la Sologne ou la rive gauche de la Loire, sur laquelle les Anglais étaient moins en force ; Jeanne ne savait point alors par quel côté on la menait. Elle partit le 28 avril de Blois, elle coucha en route, et le 29, elle arriva devant la bastide que les Anglais avaient construite à Saint-Jean-le-Blanc, en face d'Orléans, au bord de la rivière. Elle avait obligé tous les soldats à se confesser et à communier le jour même ; elle marchait à leur tête avec un petit bataillon de prêtres qui entouraient son étendard. Les Anglais, étonnés, et frappés d'une terreur panique, n'avaient point osé l'attendre : la bastide était abandonnée, et la Pucelle n'éprouva aucun obstacle à faire embarquer tout son convoi et à le faire entrer dans Orléans. Elle y entra elle-même avec le Bâtard, tandis que les capitaines qui l'avaient accompagnée, retournaient à Blois pour y préparer un nouveau convoi.

Jeanne excita dans Orléans le plus vif enthousiasme ; indépendamment de ce qu'elle avait amené dans la ville un convoi de vivres et un renfort d'hommes ardemment désiré, on avait pour elle bien plus de reconnaissance encore pour avoir excité le premier sentiment de crainte que les Anglais eussent manifesté depuis longtemps. L'abandon de la bastide Saint-Jean-le-Blanc était un signe évident de la terreur dont ils étaient frappés. En effet, sans éprouver les forces de la Pucelle ou celles de sa troupe, sans essayer seulement de l'arrêter un moment, ils avaient cru, sans hésiter, à son pouvoir surnaturel. Jeanne elle-même ne s'attribuait ni puissance miraculeuse ni don de prophétie : elle obéissait seulement à ces voix qu'elle croyait entendre, et qui lui disaient qu'elle conduirait le roi à Reims pour y être sacré, et que les Anglais seraient chassés de France. Elle ne mangeait qu'avec la plus extrême frugalité ; elle supportait les plus longues fatigues, sans se plaindre ; elle couchait avec quelque femme la plus considérée de la ville, et elle semblait surtout occupée du soin d'écarter jusqu'à l'ombre d'un soupçon sur la pureté de sa conduite, dans un temps où elle était appelée au milieu du désordre des guerriers. Sa beauté, sa douceur, ses longues prières, son habitude de commencer tous ses discours par les mots : «En nom de Dieu,» comme faisaient les hérauts d'armes, avaient confirmé les Orléanais dans la croyance qu'elle était une sainte, et qu'elle avait le pouvoir de faire des miracles en leur faveur.

Après plusieurs autres succès, qui furent obtenus ou par la valeur de Jeanne d'Arc ou par la seule terreur de son nom, il fut reconnu dans le conseil de guerre des Anglais, qu'on ne pouvait éviter de lever le siège, et l'ordre en fut donné pour le lendemain. En effet, le dimanche 8 mai, au matin, l'armée anglaise se dirigea en assez bon ordre vers Meun-sur-Loire, abandonnant dans ses lignes beaucoup de munitions, de bagages et de prisonniers.

Le 13 mai, la Pucelle partit d'Orléans pour venir à Tours rendre compte au roi de son premier succès, lui demander de prendre confiance en elle et de se laisser conduire par elle à Reims pour s'y faire sacrer. La cour de Charles VII était tout enorgueillie de la levée du siège ; elle reçut la Pucelle avec de grands honneurs, et elle résolut de profiter de l'ardeur nouvelle que montraient les soldats, pour nettoyer d'Anglais tout le cours de la Loire. Le duc d'Alençon reçut le commandemeut de l'armée. La ville de Fargeau fut prise d'assaut, la ville de Beaugency capitula, et à Patay deux mille deux cents Anglais furent tués, sans avoir eu un instant l'espoir de vaincre.

Dès le moment de la délivrance d'Orléans, la Pucelle avait sollicité le roi à plusieurs reprises de venir jouir de ses succès et encourager ses loyaux sujets par sa présence. Enfin, Charles VII y consentit. L'armée royale, après avoir passé la Loire, fut accueillie avec joie par les paysans dans les bourgades et les villages; mais les villes hésitaient davantage à se déclarer pour elle. Auxerre, qui appartenait au duc de Bourgogne, n'osa point ouvrir ses portes au roi. Les bourgeois lui fournirent des vivres et lui promirent de le reconnaître, dès que Troyes, Châlons et Reims se seraient soumis à lui. Le 9 juillet 1429, la ville de Troyes lui ouvrit ses portes, de même Châlons, et le samedi 16 juillet, au soir, Charles entra avec son armée dans Reims. Jeanne marchait devant lui, parmi les guerriers, son étendard à la main, et tous les regards étaient fixés sur elle.

Le roi fut sacré dès le lendemain, 17 juillet, avec toutes les cérémonies d'usage et autant de pompe qu'en pouvait permettre la hâte avec laquelle il avait marché. La Pucelle fut présente à l'église, proche du roi et du maître-autel, avec son étendard à la main. Après le sacre, elle embrassa les genoux du roi en pleurant à chaudes larmes. «Gentil roi, lui dit-elle, ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi, et celui auquel le royaume doit appartenir. J'ai accompli ce que messire m'a commandé, ajouta-t-elle peu après, qui était de lever le siège d'Orléans et de faire sacrer le gentil roi; je voudrais bien qu'il voulût me faire ramener auprès de mes père et mère, à garder leurs brebis et bétail et faire ce que je voudrai faire.» — Son père et son oncle étaient venus à Reims pour partager sa gloire, et ils augmentaient son désir de rentrer dans sa famille. Mais les capitaines de Charles VII, en combattant aux côtés de Jeanne et en l'appelant à leurs conseils, avaient reconnu qu'elle était leur plus puissant auxiliaire, par l'effet qu'elle produisait sur les soldats, sur le peuple et sur les ennemis, encore qu'eux-mêmes commençassent à se convaincre qu'il n'y avait en elle de merveilleux et de surnaturel que sa simplicité et son courage. Ils mettaient donc la plus haute importance à la conserver avec eux. Sur leurs instantes prières, elle consentit à rester encore à l'armée; et dès lors, elle montra le même courage dans les combats, la même constance dans les douleurs, la même confiance dans le bon droit de la France, mais non la même persuasion de sa mission divine, ou la même foi dans ses inspirations.

Plus tard, le roi ayant abandonné son armée et ses succès, la Pucelle voulut de nouveau se retirer; mais les généraux qui ne

voulaient point renoncer à l'influence qu'elle exerçait sur les soldats et sur le peuple, l'engagèrent par leurs instances à rester encore avec eux. Ne se croyant plus inspirée, n'étant plus soutenue par son enthousiasme religieux, elle n'en continua pas moins à donner l'exemple de la bravoure dans des combats sans gloire. Au mois de mai 1430, elle se jeta avec quelques chevaliers célèbres dans la ville de Compiègne, qu'assiégeait le duc de Bourgogne, allié des Anglais. Ceux-ci ayant fait une sortie le 24 mai, la Pucelle se joignit à eux et mit d'abord les Bourguignons en fuite; mais bientôt ils revinrent de toutes parts attaquer une troupe peu nombreuse. Les Français prirent la fuite. La Pucelle, combattant toujours et reculant lentement, arriva la dernière jusqu'au pied du boulevard du pont, et là elle trouva la barrière fermée. Aucun de ses compagnons d'armes ne l'avait protégée dans sa retraite, aucun ne veillait à la porte, ou ne s'avança pour la défendre dans cette dernière extrémité. La Pucelle, abandonnée au milieu de ses ennemis, fut renversée de son cheval par un archer picard, qui l'avait saisie par son habit. Dans ce moment, le Bâtard de Vendôme s'approcha d'elle; elle se rendit à lui et lui donna sa foi. Aussitôt elle fut envoyée à Marigny sous une forte garde. Les Bourguignons et les Anglais se pressaient pour la voir passer désarmée; ils poussaient des cris de joie, et leur rage redoublait en reconnaissant que c'était une jeune et belle fille qui les avait si souvent mis en fuite. Il y avait précisément quinze mois qu'elle était entrée à Chinon, la première fois, pour être présentée au roi; il y en avait un peu moins de treize que sa carrière militaire avait commencé, et dans ce court espace de temps, elle avait mérité, par un héroïsme plus admirable que les pouvoirs surnaturels qu'on lui attribuait, une gloire qui aurait mieux profité à la France, si la Pucelle avait été mieux secondée.

La Pucelle fut rachetée au nom de Henri VI, roi d'Angleterre, et conduite à Rouen, où l'on fit son procès. Ce procès commença le 12 janvier 1431, par devant l'évêque de Beauvais et le vicaire de l'inquisiteur, qui seuls avaient droit de prononcer la sentence, mais qui étaient assistés par près de cent docteurs, théologiens, conseillers et assesseurs. Un ordre, donné au nom de Henri VI le 2 janvier, obligeait les geôliers de la Pucelle à la produire devant ses juges ecclésiastiques toutes les fois que ceux-ci le demanderaient. Estivet, chanoine de Beauvais, faisait devant ce tribunal les fonctions de promoteur ou accusateur public. Toutes les pièces de ce déplorable procès ont été conservées; elles sont très volumineuses, et elles font voir de la part des inquisiteurs l'acharnement

le plus odieux, la détermination la plus inébranlable de perdre la malheureuse jeune fille traduite devant eux, quelques preuves qu'elle pût donner de son innocence. Le premier but qu'ils se proposaient était de la convaincre de sorcellerie; mais Jeanne avait autant d'horreur que ses juges pour le commerce qu'on croyait alors pouvoir avoir avec les enfers; quoique exaltée et enthousiaste, elle était douée d'un grand sens. Elle avait cru aux inspirations, aux voix qu'il lui semblait entendre, sans que sa modestie, sa défiance d'elle-même, l'eussent abandonnée, sans s'être jamais considérée comme une sainte, ou comme douée du pouvoir de faire des miracles. La piété avait été la première, presque la seule passion de sa vie; aussi, pour une jeune paysanne, elle savait assez bien la religion; et malgré toutes les subtilités des juges qui l'interrogeaient, ils ne purent la faire tomber dans aucune erreur sur la foi. Le plus honteux espionnage avait été employé contre elle; on plaça dans sa prison un prêtre, qui se donna pour Lorrain, pour persécuté à cause de son attachement à Charles VII, et qui gagna sa confiance, et fut enfin son confesseur. Mais tous ces honteux moyens ne produisaient aucune preuve ou de sorcellerie ou d'hérésie; au contraire, elle étonnait souvent ses juges par son grand sens, sa pureté et sa bonne foi. On lui demanda si elle savait être dans la grâce de Dieu. «C'est une grande chose, dit-elle, de répondre à une telle question.» — «Oui, interrompit un des assesseurs, c'est une grande question, et l'accusée n'est pas tenue d'y répondre.» — «Vous auriez mieux fait de vous taire!» s'écria l'évêque en fureur. — «Si je n'y suis pas, répondit-elle, Dieu m'y veuille recevoir, et si j'y suis, Dieu m'y veuille conserver.» Une autre fois, on l'interrogeait touchant son étendard. «Je le portai au lieu de lance, disait-elle, pour éviter de tuer quelqu'un; je n'ai jamais tué personne;» et puis, quand on voulait savoir quelle vertu elle supposait dans cette bannière, elle répondait: «Je disais: Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même.» On lui parla du sacre de Reims, où elle avait tenu son étendard près de l'autel. «Il avait été à la peine, c'était bien raison, dit-elle, qu'il fût à l'honneur.»

Malgré tout cela, elle fut brûlée vive le 30 mai 1431.

Sismondi.

18. LOUIS XI.

Louis XI, règne utile à la France, mais qui n'a rien de français, règne où les fourberies politiques viennent prendre la place

de la vieille loyauté ; où les commissions, les échafauds, les gibets et les tortures d'invention nouvelle suspendent ou anéantissent l'action naissante et déjà respectée des grandes cours de judicature, dues à nos meilleurs ou à nos plus habiles monarques. Il faut qu'un règne de cette sorte prête matière à de hautes considérations politiques et morales, puisque Montesquieu avait entrepris d'en écrire l'histoire. Un autre homme de génie en a rendu le tableau familier à tous les esprits, et a su nous amuser de la perfide bonhomie, de la popularité triviale et abjecte, des superstitions bizarres que Louis XI entremêlait à des cruautés qui semblent avoir été ses jeux favoris. Qui ne connaît le beau roman de Walter Scott? et qui n'appliquera les vives réminiscences de cette production originale à chacun des faits que je vais retracer rapidement? C'est dans un âge tel que le nôtre qu'il convient de diffamer l'astuce, la fourberie, l'inhumanité, jusque dans leur succès.

Les dernières années de Charles VII furent pleines d'angoisses et de malheurs. Agnès Sorel, cette femme qui réparait à force de vertus et de courage tout ce que sa position avait d'équivoque, venait d'emporter dans sa tombe prématurée toutes les affections, tout le bonheur de Charles. Son fils, Louis, en accumulant les mensonges et les perfidies, avait lassé son pardon. Il l'avait exilé dans le Dauphiné, et ce génie précoce pour l'intrigue osait faire du roi le but de ses conspirations et de ses sourdes menées. Du sein de son puissant apanage, il traitait avec plusieurs souverains. Le duc de Milan se liguait avec lui, et il contractait un mariage sans l'aveu de son père. Vaincu, le duc de Bourgogne lui accorda une magnifique et dispendieuse hospitalité. Cinq ans se passèrent dans cet exil de Bourgogne, et le roi, pendant tout ce temps, eut moins à redouter son formidable vassal, le duc de Bourgogne, que l'hôte dangereux qu'il avait reçu. D'autres inquiétudes plus personnelles vinrent troubler les jours de Charles VII. On lui avait persuadé que le dauphin avait gagné quelques-uns de ses gens, et qu'il devait mourir empoisonné. Le 22 juillet 1461, après être resté plusieurs jours sans oser rien manger, Charles VII, le victorieux, mourut de faim et dans l'affreuse persuasion qu'il avait un fils qui avait des intentions parricides. Louis, à cette nouvelle, ne sut pas modérer les transports de sa joie. Ce vaste théâtre pour son ambition, ce trône de France, qu'il attirait à lui depuis si longtemps, il l'avait donc enfin, et la fortune lui avait évité la peine d'en faire descendre violemment celui qui l'occupait. Il monta à cheval, suivi du duc de Bourgogne, du comte de Charolais, et de tous les gentilshommes qui allaient saluer la nouvelle royauté, et se fit sacrer à Reims par

Juvénal des Ursins. A la tête de 12,000 hommes, il fit au mois d'août son entrée à Paris. Il n'avait ni dignité ni aisance dans ses manières. Son habit de bure, court et étroit, sa notredame de plomb sur sa barrette, firent mauvais effet sur un peuple habitué à la magnificence et à la fierté de ses rois. Son premier acte prouve le peu de respect qu'il portait à la mémoire de son père. Il défit tout ce que son père avait organisé, changea les officiers de la couronne, et punit par la prison tous ceux qui s'étaient attirés la faveur de Charles VII. Ensuite, avec 400,000 écus il racheta à la Bourgogne toutes les places de la Somme, et alla faire reconnaître sa suzeraineté dans les Pays-Bas. Il refusa à son frère le duché de Normandie, qu'il s'était engagé à lui remettre, et défendit au duc de Bretagne de s'intituler duc *par la grâce de Dieu* et de battre monnaie.

Ces préliminaires de despotisme annonçaient aux puissants vassaux qui se partageaient une partie de la France à quel suzerain ils avaient à faire . . . Aussi la noblesse se détournait déjà de cette royauté, comme si elle prévoyait qu'elle dût lui être fatale. La reconnaissance était un sentiment inconnu à Louis. Les inspirations d'une froide politique le dominaient déjà ; il oublia cette terre de Bourgogne dont il sortait à peine, ce duc qui avait épuisé pour lui sa bourse et ses conseils, ce comte de Charolais qu'il avait traité cinq ans de compagnon et d'ami.

La Bourgogne était une proie qu'il dévorait sans cesse des yeux ; il brûlait de rattacher à la couronne ce riche et puissant apanage ; que lui importaient les souvenirs ? Il essaya de lui imposer la gabelle. Il protégea ouvertement le comte d'Étampes, accusé d'avoir conspiré contre la vie du duc et de son fils. Il envoya des agents secrets qui excitaient les villes à la révolte. Les archers de sa garde, les gentilshommes de sa maison, parcouraient ouvertement les Pays-Bas et y semaient la révolte, promettant l'assistance du roi en cas de malheur. Le vieux duc (Philippe-le-Bon) était indulgent et bon, mais son fils, le comte de Charolais, était un jeune taureau qu'il ne fallait pas trop harceler, pour le faire bondir dans l'arène. Il parla ouvertement de guerroyer contre la France, et répondit aux ambassadeurs de Louis qu'avant un an le roi se repentirait de sa conduite. Et en effet, une fois la première étincelle lancée, l'incendie se propagea. Les ducs de Bourgogne et d'Alençon, princes du sang, le maréchal de Dammartin, qui s'était sauvé de la Bastille par un trou ; presque tous les gentilshommes, se réunirent aux ducs de Bourgogne et de Bretagne et à Monsieur, frère du roi, et formèrent *la ligue* dite *du bien*

public. Le comte de Charolais avait pris le commandement général, et le duc, son père, lui avait dit que si cent mille hommes étaient nécessaires pour tenir la campagne, cent mille hommes ne lui manqueraient pas. En avant de cette armée marchaient de grandes espérances que les princes encourageaient; ce qu'ils voulaient, disaient-ils, c'était l'abolition des impôts; et en effet, ils brûlaient sur leur passage les bureaux des exacteurs. Paris était le point central où marchaient les deux armées du roi et du comte de Charolais. Si ce dernier fut arrivé avant Louis, Paris était à lui. Cette ville était mal gardée, et de plus remplie de partisans secrets gagnés par les brillantes promesses du comte de Charolais, et par les idées populaires qu'il mettait en avant.

Les deux armées se rencontrèrent à Montlhéry, près Paris. Un engagement d'avant-garde rendit la bataille nécessaire. Le résultat resta incertain; le comte de Charolais porta dans la mêlée cette valeur bouillante et irréflechie qui enflamme le soldat; le roi fut brave pour la première et peut-être la seule fois de sa vie. Des deux côtés il y eut du sang répandu à flots; des deux côtés, dit Mézeray, l'épouvante fut telle qu'il y eut des fuyards qui piquèrent cinquante lieues sans repaître, publiant des deux parts qu'ils avaient perdu la bataille. Cette indécision fut telle que chacune des armées mit en question le lendemain de la bataille si elle ne se retirerait pas. Les Bourguignons s'ébranlaient déjà, et sans le seigneur de Contay, qui s'y opposa de toutes ses forces, cette fuite, mal déguisée sous le nom de retraite, eût été la ruine du parti des princes. Quand le bon ordre se fut rétabli dans l'armée de Bourgogne, on apprit que Louis avait pris l'initiative de la retraite, démentant ainsi son courage de la veille; le champ de bataille resta donc par le fait au comte de Charolais. Cette circonstance exalta son orgueil, et il vanta comme une victoire décisive la journée de Montlhéry.

L'armée royale s'était retirée à Paris, où le roi qui savait adroitement, quand il en avait besoin, se regagner une popularité bientôt perdue, soupa avec les dames de la ville, se mêla à la bourgeoisie et fit sur les impôts des réductions, qu'il devait bientôt révoquer, et qui furent reçues avec acclamation. Le Bourguignon traversa la Seine, fut rejoint en route par le duc de Lorraine, et vint à Conflans mettre devant Paris un siège, qui dura trois semaines, et où il n'y eut que des escarmouches insignifiantes. Louis avait reçu des secours de François Sforze, condottière florentin, qu'il avait placé sur le trône ducal de Milan. Il savait donner des conseils pleins de l'astuce et de la perfidie italienne. —

«Traitez avec les princes, avait-il dit au roi : il sera toujours temps, une fois le traité conclu, de ne pas l'exécuter. Donnez la Normandie à Monsieur, l'épée de connétable au comte de Saint-Pol, les villes de la Somme au Charolais. Après, en excitant les uns contre les autres tous ces vassaux si dangereux, vous aurez détruit la ligue, et vous les dompterez tous individuellement. D'ailleurs, le plus redoutable d'entre eux, le comte de Charolais, aura de quoi s'occuper avec ses villes de Flandre, et votre frère est un enfant que vous amuserez de promesses.»

Les conseils de l'Italien furent suivis : Louis joua la confiance. Après quelques conférences, à la Grange-aux-Merciers, il se rendit presque sans escorte dans l'armée de Bourgogne, et négocia à Conflans un traité suivant les bases conseillées par le duc de Milan. — Le résultat fut tel qu'il l'avait prévu : l'apanage de Normandie ne fut pas donné à Monsieur ; Liège se souleva, et, ce qui importait le plus à Louis, cette ligue formidable de cent mille hommes fut dissoute.

Si le roi Louis XI était une physionomie de tyran assez curieuse à observer, il y avait autour de lui, dans son château de Plessis-lez-Tours, sa résidence habituelle, quelques figures non moins dignes d'attention. Les conseillers, les familiers de cet homme sinistre, avaient tous ce caractère sombre, bas et trivial de leur maître. D'abord, un barbier, Olivier le Daim, qui fut depuis le comte Olivier, homme souple, rampant, habile observateur des vices de son maître, et qui en faisait l'instrument de son élévation ; puis Tristan-l'Ermite, le grand-prévôt de l'hôtel, c'est-à-dire le bourreau en chef, celui qui commandait cette brigade de pendeurs et de noyeurs que Louis savait si bien employer ; et enfin, celui qui les dominait tous, le cardinal La Balue. C'était le fils d'un tailleur, que son père fit entrer dans les ordres, et qui eut le bonheur d'être remarqué par l'évêque Beauveau qui distingua en lui une sagacité assez souple, et qui le mit sous les yeux du roi. Louis sut tirer de ce personnage tout ce qu'il y avait de pervers et d'habile, et son élévation fut rapide. Un de ses premiers actes fut une accusation contre son bienfaiteur, l'évêque Beauveau. Celui-ci fut condamné, et La Balue eut son évêché. Les désordres et le scandale de sa vie n'avaient rien qui pût lui nuire aux yeux de Louis. Il affectait de se connaître en tout, et peut-être, s'il avait eu affaire à un autre maître qu'à Louis XI, et si son esprit d'intrigue eût pu lui tenir lieu de génie, ce précurseur du cardinal Dubois eût deviné une partie du rôle de Mazarin. Un jour, il assistait à une revue et réprimandait des troupes : «Sire, dit Dammartin, envoyez-

moi ordonner des prêtres, puisque monseigneur l'évêque commande nos soldats.»

L'ambition de La Balue s'accrut avec la faveur de Louis. Bientôt pour ce fils d'un tailleur de province, la cour de Rome fut contrainte d'envoyer un chapeau de cardinal. Cette fortune si inouïe s'arrêta; ce qui avait été le succès du cardinal le perdit; son esprit d'intrigue fut sa ruine. Le roi découvrit une correspondence secrète, où il était manifeste que La Balue et l'évêque de Verdun le trahissaient pour le duc de Bourgogne. Leur punition fut terrible; on les enferma dans une cage de fer dont La Balue avait été l'inventeur. On ne pouvait ni s'y coucher ni y rester debout. La Balue y fut enfermé pendant douze ans, comme une de ces bêtes curieuses et féroces exposées au public. Quant à la Cour de Rome, elle fit peu de difficultés d'abandonner à la libre vengeance d'un roi qu'elle redoutait ce cardinal de hasard qu'on lui avait imposé.

Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, était mort le 15 juillet 1467, dans sa ville de Bruxelles, laissant à son fils, le comte de Charolais, une couronne ducale, devant laquelle tant de têtes royales, fût-ce même celle du roi de France, devaient s'incliner. C'était une cour noble, magnifique, hospitalière. Le roi d'Angleterre, Édouard IV, avait promis sa sœur au nouveau duc de Bourgogne. Ce vassal faisait trembler son suzerain. Ce fut alors qu'une circonstance inouïe vint ajouter à la puissance du duc de Bourgogne. Entre Louis et le duc, il y avait toujours assez de sujets de discordes, qui ne demandaient qu'à se changer en batailles réglées. Louis, à ce qu'on prétend, d'après les derniers conseils qu'il reçut de La Balue (conseils qui devaient perdre celui qui les donnait), manqua complètement à sa politique rusée et prévoyante, et se rendit à Péronne, où était la cour de Bourgogne, sous prétexte de quelques dissentiments à terminer. L'hospitalité qu'il y reçut d'abord fut cérémonieuse, mais froide; elle se ressentait de la mauvaise grâce que pouvait mettre un vassal de cette sorte à plier le genou devant son suzerain. Presqu'au moment de l'arrivée du roi, vint au duc la nouvelle qu'une de ses villes de la Flandre, Liège, venait de se soulever et de chasser ses troupes. Le duc de Bourgogne savait que Louis entretenait des intelligences secrètes et alimentait l'esprit de révolte chez les Liégeois. Transporté de fureur, il fit son prisonnier de ce roi qui s'était ainsi livré à lui, et le fit enfermer dans le château de Péronne. Qu'allait devenir Louis, livré à un ennemi fougueux et irréfléchi, comme l'était le duc de Bourgogne? Dans cette même tour où il était prisonnier, un des rois

de France, Charles-le-Simple, avait été assassiné par Hébert, comte de Vermandois. Son adresse ne lui fit pas défaut. Il y avait à la cour de Bourgogne un homme remarquable, et qui usait grandement de cette influence que la réflexion et la pensée ont sur des intelligences brutes et dures comme le fer. Philippe de Commines était un des conseillers les plus écoutés du duc de Bourgogne. Louis sut le gagner, vanta en lui l'annaliste, l'homme d'État, et s'en fit un ami. Ce manège sauva le roi; en effet, d'après les conseils de Commines, le duc de Bourgogne se calma peu à peu, et fut moins exigeant dans les conditions, qu'il mit à la délivrance de son prisonnier. Il demanda les villes de la Somme, l'assistance de Louis contre les Liégeois, et l'investiture de Monsieur dans son duché de Normandie. Des promesses ne coûtaient rien à Louis: il les fit toutes, et sut se venger plus tard des plaisanteries secrètes qui l'accueillirent à sa rentrée en France, lui qui avait été chercher l'hospitalité de la prison de Péronne.

Philippe de Commines passa peu après au service de la France. Il y a à ce sujet une anecdote qui n'est peut-être qu'un des mille bruits du temps, et qui n'est pas attestée sérieusement par l'histoire. On rapporte qu'un jour le duc de Bourgogne, revenant de la chasse avec Commines, lui ordonna de le débotter. Le gentilhomme fit avec assez de répuguance cet acte de domesticité; le duc de Bourgogne, craignant de l'avoir humilié, lui rendit le même service. Puis après, honteux de cet oubli de sa dignité, et dans un de ces accès de fureur qui lui étaient fréquents, il donna à Commines des coups de talon de bottes, ce qui lui valut le sobriquet de Tête-Bottée. Peut-être fut-ce le souvenir de cette injure qui attira à la cour de Louis ce même Philippe de Commines.

Avant de rentrer en France, le roi traîné par le duc de Bourgogne, fut obligé d'aller mettre le siège devant Liége. Ce fut la seule de ses promesses qu'il accomplit. La ville se défendit héroïquement; une sortie faite pendant la nuit mit en danger les jours du roi et du duc. Enfin, après une longue résistance, Liége fut saccagée et brûlée devant Louis, cause de sa perte. Mille à douze cents des assiégés furent noyés par ordre du duc. Quand il ne resta plus de cette ville que des cendres et trois cents maisons qu'on avait epargnées, quand l'humiliation de Louis fut complète, le Bourguignon lui permit de retourner en France. Le roi avait peur que le duc ne changeât d'avis; aussi lui dit-il en partant: «Si vous avez affaire de moi, ne m'épargnez pas; je ne désire partir que pour aller à Paris faire publier notre appointement en cour de parlement. J'espère que nous nous reverrons l'été pro-

chain en Bourgogne, et que nous passerons quelques jours ensemble, faisant bonne chère.» Ensuite, il s'en alla, heureux de payer ainsi la plus grande imprudence que le plus fin des rois eût jamais faite.

Ce qui affligeait le plus le roi Louis, dans les conditions qu'on lui avait imposées à Péronne, c'était la nécessité où il allait se trouver de céder à Monsieur, non plus fictivement, mais en réalité, le duché de Normandie. Le monarque dissimulé uşa d'une dernière ressource; au moment où il faisait ses adieux au duc de Bourgogne, il lui demanda brusquement: «Si d'adventure mon frère qui est en Bretagne ne se contentoit du partage que je lui baille pour l'amour de vous, que voudriez-vous que je fisse?» Le duc lui répondit soudainement, sans y penser: «S'il ne le veut prendre, mais que vous faciez qu'il soit content, je m'en rapporte à vous deux.» Voici comment le roi sut mettre à profit ces paroles imprudentes et légères. Commines raconte en ces termes les manœuvres de Louis: «Le dit monseigneur Charles (Monsieur) estoit homme qui peu ou rien faisoit de luy: mais en toutes choses estoit manyé et conduit par autres, combien qu'il fust agé de 25 ans et plus. Ainsi se passa l'hiver, qui estoit jà avancé quand le roi partit de nous. Il y eut incessamment gens allans et venans sur ce partage: car le roi pour rien ne délibéroit bailler celui qu'il avoit promis à son frère et traittoit de lui faire prendre la Guienne, avec la Rochelle (qui estoit quasi toute l'Aquitaine). Ledit Monseigneur Charles craignait de déplaire audit duc de Bourgogne, et avoit peur aussi que s'il accordoit, et le roi ne lui tinst vérité, qu'il auroit perdu son amy et son partage, et demeuroit en mauvais party. Le roy qui estoit plus sage à conduire tels traités que nul autre prince qui ait été de son temps, voyoit qu'il perdoit temps, s'il ne gagnoit ceux qui avoient crédit avec son frère, s'adressa à Ouder et Roye (Aidie), seigneur de Lescun, depuis comte de Cominges (lequel estoit né et marié audit pays de Guienne); lui priant qu'il tinst la main que son maître acceptât ce party, et qu'ils fussent bons amys et vivent ainsi que deux frères, et spécialement luy; et les assuroit bien le roy qu'il n'y auroit point de faute qu'il ne baillast la possession dudict pays, et en cette façon, monseigneur Charles fut gagné, et prit ledict partage de Guienne, au grand déplaisir du duc de Bourgogne et de ses ambassadeurs qui estoient sur le lieu.»

Pendant que ces intrigues se passaient à la cour, on se vengeait à Paris, par des chansons, de la fortune insolente du cardinal La Balue, qu'on avait eu longtemps à subir, et on disait, après sa disgrâce, de lui et de son complice, l'évêque de Verdun:

Maître Jean Balue
A perdue la veue
De ses évêchés.
Monsieur de Verdun
N'en a pas plus un,
Tous sont dépêchés.

Les injures et les plaisanteries s'adressaient même à plus haut. On rapporte que lorsque Louis revint à Paris, on avait appris aux perroquets à dire Péronne, Péronne! Ces mots n'échappèrent pas à Louis, et sans doute, par la suite, sa vengeance sut découvrir les instructeurs perfides de ces animaux. La diminution des impôts que Louis avait accordée aux Parisiens, après la bataille de Montlhéry, était devenue illusoire par le fait; de plus, le roi qui faisait de l'argent par tous les moyens, exigea une certaine somme de tous les hauts officiers qui voulaient conserver leurs places; telle fut l'origine de la vénalité des charges. Le connétable, d'autres dignitaires, qui savaient qu'il fallait donner de la pâture à l'activité du roi, et qui craignaient qu'en temps de paix il ne diminuât leurs appointements, firent tant que la guerre recommença avec la Bourgogne; guerre insignifiante du reste et dont l'unique résultat fut la prise de St. Quentin par le connétable Aublé.

Cependant, Monsieur, ou monseigneur Charles, comme nous l'avons appelé, d'après Commines, ne devait pas jouir longtemps du nouvel apanage d'ont on l'avait investi. Il passait sa vie entre son favori, le seigneur de Lescun, et Colette de Jambes, dame de Montsoreau; ensuite, il avait la perspective d'un mariage qu'il devait contracter avec la belle Marie de Bourgogne, fille du puissant souverain de cette province. Un autre personnage non moins influent était son confesseur, un certain abbé de St.-Jean-d'Angély. Un jour, l'abbé remit une pêche à la dame de Montsoreau. Peu de moments après, Monsieur arriva. Ils se mirent à causer ensemble, et tout en jouant, la dame trempa la pêche dans du vin, et la partagea avec Monsieur. Or l'abbé avait empoisonné la pêche. Mme de Montsoreau mourut presque subitement dans des convulsions horribles. De ce jour-là aussi Monsieur resta frappé à mort et dévoré de chagrin. Le poison agit plus lentement sur sa constitution. Il ne voulait pas s'avouer qu'il allait mourir; il envoyait courrier sur courrier pour hâter son mariage avec Marie; et ce malheureux prince mourut tendant la main, de son lit de mort, à sa jeune et belle fiancée, qui lui arrivait de Bourgogne. Où les soupçons de cet assassinat doivent-ils s'arrêter? Iront-ils chercher un complice dans un frère, dans un roi de France? Les preuves manquent à l'histoire pour accuser directement Louis, mais elle doit constater que l'instruction du procès se fit lentement, et que

l'assassin, St.-Jean-d'Angély, fut étranglé dans sa prison. A la même époque, Alain Chartier, évêque de Paris, depuis longtemps odieux au roi, mourut subitement à la tête d'une procession; ce fut aussi alors que Louis ordonna que, dans tout le royaume, on se mettrait à genoux à l'heure de midi, en entendant sonner l'Angélus. — Qui pourrait dire, s'écrie Mézeray, quelle rage saisit le duc de Bourgogne quand il apprit la mort du duc de Guienne? Il entra en Picardie une épée dans une main et une torche dans l'autre. Il brûla et il renversa tout sur son passage, comme un tremblement de terre. Toute la plate campagne devint un bûcher. Il semblait qu'il voulût punir sur le sol les crimes du souverain. Sa vengeance ne fut arrêtée que devant Beauvais, par le courage d'une femme, Anne Hachette, qui excita merveilleusement les habitants à la défense. Après un siège infructueux, qui lui coûta six semaines et deux mille hommes, il se replia sur le pays de Gaux, et enfin il se retira à Abbeville, lassé de vengeances.

Louis cherchait par tous les moyens possibles à perdre et à ruiner cet ennemi terrible. Le duc de Bourgogne avait quelques comtés et quelques provinces en Allemagne. Louis envoya un ambassadeur à l'empereur Frédéric pour lui conseiller de s'emparer des terres que le duc avait en Allemagne, lui disant que lui, de son côté, en ferait autant en France. Cet empereur était un vieillard d'un bon sens très solide. Il se contenta de répondre à l'ambassadeur cette fable devenue si populaire. Nous citons cette fable bien connue, à cause de la manière ingénieuse dont Commines la raconte. Il prit à part l'ambassadeur de Louis et lui parla ainsi: «Il y avait autrefois, près d'une ville de mon royaume, un ours qui faisait un mal horrible. Il était d'une telle force que personne n'osait le combattre. Or il advint un jour que trois compagnons entrèrent chez un tavernier de la ville. Ces gens devaient déjà beaucoup au tavernier; ils se présentèrent cependant et demandèrent à dîner, disant qu'ils partaient pour combattre l'ours, et qu'ils paieraient le reste de ce qu'ils devaient avec la peau, qui était d'un grand prix. Le dîner fut servi et les compagnons partirent. Près de la ville, ils rencontrèrent l'ours. Dès qu'ils le virent venir, le courage leur faillit. Deux montèrent sur un arbre, un troisième se coucha par terre et fit le mort. Ces animaux ne touchent pas les cadavres, dit-on. L'ours s'approcha et flaira longtemps la tête de cet homme, qui tremblait. Quand il fut parti, ses compagnons vinrent le relever: «Que t'a dit, lui demandèrent-ils, cet animal qui t'a parlé si longtemps à l'oreille.» — «Il m'a dit, répondit le compagnon, qu'il était prudent, de ne vendre la peau de l'ours que quand l'ours

était mort.» «Dites, ajouta l'empereur, cette histoire au roi de France.» C'est ainsi que furent déjouées les machinations de Louis relativement aux possessions allemandes du duc de Bourgogne.

Cependant, voici qu'une fois encore, Louis supplée par ses ruses, par ses concessions serviles et misérables, par des promesses qu'il devait violer, à une bravoure qui n'avait jamais été que fortuite chez lui. Malgré les victoires de Charles VII, malgré le souvenir héroïque de Jeanne d'Arc, qui avait fait croire que le ciel était intervenu du côté de la France, on ne se rappelait que trop les journées de Crécy et de Poitiers et il y avait quelque chose de terrible dans ces mots: «L'Anglais est débarqué en France.» Cette fois-ci le danger fut plus imaginaire que réel. Édouard était un prince abruti par la débauche. Il ne pouvait se passer longtemps des orgies de Londres, où il régnait en tyran depuis qu'il s'était débarrassé du duc de Clarence son frère, noyé dans une tonne de Malvoisie. D'une autre part, Louis voulait à toute force éviter la guerre avec l'Anglais. Il avait coutume de dire, non par humanité, mais par principe d'économie politique: *qu'il aimait mieux sacrifier mille écus que la vie d'un archer.* On voit que des deux côtés la France n'avait rien à craindre qu'une plaie d'argent. — Aussi, quand, le 6 juin 1475, le roi d'Angleterre, qui avait toujours été l'allié et quelquefois même le protégé du duc de Bourgogne, débarqua à Calais à la tête d'une armée imposante, Louis n'eut pas d'autre mesure à prendre qu'à ordonner un nouvel impôt. C'était plutôt pour satisfaire le vœu national que par un désir personnel qu'Édouard arriva en ennemi sur la terre de France. Il eut soin de choisir pour ses principaux officiers des hommes replets et chargés de ventre, dit Mézeray. Les premières fatigues de la campagne, les rebutèrent bientôt, et ils ne tardèrent pas à demander l'Angleterre, comme quelques mois auparavant ils avaient demandé la France. Louis ne sut pas profiter de cet esprit d'indolence qui travaillait l'armée anglaise. La guerre avec Édouard était, comme nous l'avons dit, une préoccupation qu'il voulait éviter. D'un côté, les inquiétudes que lui donnaient les fréquentes insubordinations de son connétable, le comte de Saint-Pol, et de l'autre le duc de Bourgogne, ceignant toutes les frontières de la France avec son armée imposante, tout le détermina à tenter une négociation. Le traité fut facilement accepté par les Anglais; Louis paya d'abord 75 mille écus d'or; ensuite, il promit à Édouard que le dauphin épouserait sa fille. Les deux rois eurent une entrevue sur le pont de Péquigny; le traité y fut ratifié, et quand l'armée anglaise eut bu trois cents chariots de vin, que le roi Louis lui avait en-

voyés, elle repassa la mer très contente du vin qu'on buvait en France et de l'or qu'on y donnait.

Cependant, deux ans après, pendant que Louis continuait ses intrigues et ses cruautés domestiques, pendant qu'un échafaud dressé en grève le vengeait du connétable de Saint-Pol, son ennemi implacable, le duc de Bourgogne, de conquête en conquête, marchait à sa ruine. Après une longue guerre, il avait soumis la Lorraine; le roi René lui promettait l'héritage de la Provence; il entrevoyait déjà dans l'avenir que lorsqu'un seigneur aussi puissant débarquerait en Italie, l'Italie se rendrait à la terreur de ses armes toujours victorieuses. En passant par la Suisse, il attaqua, sous le prétexte le plus futile, quelques-uns de ces paysans si dévoués au gouvernement aristocratique de Berne. La Suisse renfermait dans ses montagnes protectrices un peuple fier de son indépendance et de ses vertus. Le duc éprouva sa première défaite à Granson. Deux mois après, Morat fut le tombeau de dix-huit mille de ses soldats et enfin, le 5 janvier 1477, veille de la fête des Rois, le dernier duc de Bourgogne, déjà deux fois vaincu, tomba frappé à mort sur les murs de Nancy. Son corps fut retrouvé percé de trois coups. Le duc de Lorraine alla avec une barbe d'or, et suivant la mode des preux, le faire inhumer pompeusement à Nancy: mais le peuple croyait qu'un homme comme Charles le Téméraire ne pouvait mourir. On disait qu'une fois vaincu, il s'était retiré dans les montagnes, où il vivait en ermite. Cette fable s'accrédita tellement que plusieurs prêtèrent de l'argent à rendre quand il reviendrait.

La seule héritière du duc de Bourgogne était Marie, qui avait dû épouser Monsieur, frère du roi. Il ne fut pas difficile à Louis de la déposséder d'une partie de ses États et de réunir à la France toute la province de Bourgogne. Les gouverneurs des villes, les serviteurs les plus désavoués du duc, en tête desquels étaient Desquerdes, comte de Crèvecœur ne tinrent pas contre les séductions habiles, ou contre la crainte des vengeances du roi. Il entra en maître dans cette province d'où tant de fois étaient sorties des armées qui l'avaient fait trembler. Quant aux villes de Flandre, une grande partie restèrent fidèles à Marie de Bourgogne. Pour les autres, les négociations de Louis échouèrent; il fallut employer la force, et elles ne restèrent pas longtemps sous la suzeraineté de la France. Enfin, toute cette affaire de la succession du duc de Bourgogne se termina par le mariage de Marie avec Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III.

Louis était venu de nouveau se renfermer à Plessis-lez-Tours. Voici quelques anecdotes sur sa vie privée, qui contraste avec les

traits de cruauté sanglante si fréquente dans son histoire. Louis rencontra une fois l'évêque de Chartres monté sur une superbe mule avec un harnais d'or.. «Ah! monseigneur l'évêque, nous ne sommes plus au temps de la primitive église, quand les évêques montaient sur une ânesse garnie d'un licol.» — «Vous avez bien raison, Sire, mais c'était le temps où les rois étaient bergers.» Quelquefois il trouvait le moyen d'élever et en même temps d'abaisser la noblesse. Un riche marchand lui demanda de l'anoblir; cette grâce obtenue, il se présenta devant le roi vêtu avec une magnificence ridicule. Louis lui tourna le dos, disant: «Vous étiez le premier marchand de mon royaume, et vous avez préféré en être le dernier gentilhomme; avez-vous gagné au change?» On pourrait citer à l'infini, de ce roi, des traits de bonhomie apparente, car souvent c'était une de ses finesses de jouer l'homme sans façon et sans malice. Mais ces bonsmots si spirituels, ces naïvetés qu'il préparait, ne sont que des esquisses légères dans un tableau fortement sinistre, et dans cette histoire il n'y a guère que les perfidies et les ruses qui vous distrayent des gibets et des échafauds.

Il y avait, en effet, quelque chose dans Louis que rien ne domptait: c'est un trait de son caractère, que ni les succès, ni les désastres, ni la politique n'effaçaient. Que des provinces, comme la Bourgogne et une partie de la Flandre, viennent se réunir à la France, et qu'elles soient dues à la politique habile ou aux armées victorieuses de son souverain, la passion qui dominait toutes les autres chez Louis, c'était celle de la vengeance, et souvent même celle de la cruauté gratuite. Ainsi au moment où il parcourait la Bourgogne, où tant de victoires faciles lui ouvraient les portes des villes, il aimait à se dire que sur la Grève à Paris un échafaud dressé assouvissait une de ses haines les plus invétérées. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, avait pris parti contre lui dans les guerres du bien-public. Il le fit arrêter dans le château de Carlat en Auvergne. La Bastille le reçut pendant huit mois dans ses mystérieux cachots pleins de ténèbres et de cruautés. Le parlement avait été expressément chargé de le condamner à mort. Cependant quelques conseillers se refusèrent à un arrêt injuste, et la victime allait échapper au bourreau. Louis fit venir en grande hâte les conseillers récalcitrants, destitua ceux qu'il ne put corrompre, et peu de jours après, le président Jean Boulanger prononça l'arrêt fatal. Jusque-là, il n'y avait qu'une condamnation injuste, qu'une violation des lois, ordinaire à Louis. Mais la moralité et l'humanité ne sauraient trop flétrir, comme un des actes les plus odieux de la cruauté la plus gratuite, l'ordre que donna le roi. Il voulut que

les fils du duc de Nemours fussent attachés sous l'échafaud, et que le sang du père retombât sur ses enfants. Certes la nature la plus perverse ne peut rien imaginer de plus cruel. Louis avait essayé dans un procès de rendre infâme la mémoire du dernier duc de Bourgogne. Maximilien, qui avait épousé sa fille (Marie), entreprit de le venger. Déjà il avait remporté quelques victoires peu importantes sur les armes du roi de France. Un choc plus décisif eut lieu près du village de Guinegaste, en Flandre. Desquerdes, qui commandait l'armée royale, fut battu par Maximilien. Louis ne chercha pas à réparer cette défaite ; car il rappela ses troupes, et laissa à Maximilien tout l'honneur et tout le profit de la victoire.

Cependant, l'héritier du trône languissait dans une ignorance honteuse. Louis semblait croire que le pouvoir ne lui échapperait jamais et ne passerait point à son fils. L'enfant ne savait de latin que ces cinq mots, que son père lui avait appris: *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* Cette incurie ne s'explique que par une défiance extrême chez un roi qui craignait son fils, parce que lui-même s'était fait craindre de son père. Or, pendant qu'il se préparait tranquillement pour de longues années de tyrannie, une maladie étrange vint le saisir. Il était à dîner, aux forges près de Chinon, quand tout d'un coup, il perdit la parole; il resta longtemps sans connaissance. Lorsqu'il fut tiré de cet espèce de sommeil, il demanda avidement quels étaient ceux parmi ses officiers qui l'avaient cru mort, et il les destitua sur-le-champ; il revint s'enfermer aux châteaux de Plessis-lèz-Tours, plus sombre, plus cruel, plus tyran que jamais. Sans croire tout ce qu'on a raconté d'étrange et de féroce sur les derniers actes de ce Tibère malade, et volontairement prisonnier, sans prétendre qu'il prenait des bains de sang d'enfants, il est certain que sa cruauté et sa défiance redoublèrent aux approches de la mort. Voici ce que rapporte de ses précautions Commines, son serviteur et son défenseur habituel. «Tout à l'environ de la place dudit Plessis, il fit faire un treillis de gros barreaux de fer, et planter dedans sa muraille des broches ayant plusieurs pointes, comme à l'entrée par où l'on eût pu entrer au fossés dudit Plessis. Aussi fit faire quatre moyneaux tous de fer bien espays, en lieu par où l'on pouvoit bien tirer à son ayse, et estoit chose bien triomphante, et couste plus de vingt mille francs; et à la fin y mit quarante arbalestriers, qui jour et nuit estoient en ces fossés avec commission de tirer à tout homme qui en approcherait jusqu'à ce que la porte fût ouverte le matin.» De plus, Louis donnait dix mille écus par mois à son médecin. Il entremêlait toutes ces défiances de sa superstition habituelle et de quelques repentirs. Il

fit venir pour le confesser François de Paule ; il délivra La Balue, enfermé depuis quatorze ans. Il ordonna des prières publiques pour qu'un vent de bise qui l'incommodait s'arrêtât. Il alla en pèlerinage à St.-Claude, auquel ses gens l'avaient voué ; il était accompagné de six mille hommes de guerre, et faisait, dit Mézeray, de terribles coups par le chemin. Ensuite, de peur qu'on ne le tînt pour mort, son activité politique redoublait. On parlait plus que jamais du roi Louis dans le royaume ; et en effet, il venait de rendre un important service à la France. Il sut, par des manœuvres habiles, attirer à lui la succession du roi René, et la Provence depuis ne fut plus distraite du royaume. Puis, comme si la mort n'avait jamais dû l'atteindre, le malade triomphait de celle de Marie de Bourgogne, de celle d'Édouard d'Angleterre. Lui qui ne portait jamais que des habits vieux et usés, il ne paraissait plus en public que vêtu de satin et d'or. Enfin il semblait, à force de précautions, d'activité, vouloir terrasser la mort, qui l'atteignit cependant le 30 août 1483, à l'âge de 61 ans, et après un règne de 22 ans. Il fut enterré à Notre-Dame-de-Cléry. — Ainsi mourut Louis XI, fourbant avec Dieu comme il avait fourbé avec les hommes.

Quels furent les résultats politiques de son règne ? Il porta les coups de hache les plus fermes et les plus retentissants au système féodal, et par là délivra la France du joug étranger. Louis XI abattit l'arbre de la féodalité, parce qu'il avait peur d'en être écrasé. C'est un bûcheron qui porte la coignée dans un chêne pour profiter de ses dépouilles, mais non pas pour fertiliser le terrain qui est stérile sous son ombrage. Il inventa la poste, mais comme un nouveau moyen de despotisme. Il tenta de réunir dans un code unique les mille réseaux des coutumes qui enlaçaient la France dans des replis de chicane et d'interprétation ; mais c'était pour tenir dans une de ses mains toute la justice du royaume, et Dieu sait comme il l'administrait. Il fit périr plus de quatre mille personnes sur l'échafaud. — LACRETELLE.

19. BATAILLE DE PAVIE.

Les deux armées étaient de force à peu près égale ; elles avaient chacune de vingt à vingt-cinq mille fantassins, Français, Allemands, lansquenets, Suisses. François Ier avait l'avantage en artillerie et en grosse cavalerie, appelée alors la gendarmerie, c'est-à-dire le corps des hommes d'armes en lourde armure avec leurs servants ; mais ses troupes étaient moins au complet que les Impériaux, et les deux généraux de Charles-Quint, Bourbon et Pescaire, étaient des hommes

de guerre bien supérieurs à François Ier et à son favori Bonnivet. Dans la nuit du 23 au 24 février, ils firent faire une trouée de quarante ou cinquante toises dans le mur d'enceinte du parc de Mirabello, où était situé le camp français; un corps passa sur-le-champ par là, marchant sur Pavie pour en secourir la garnison, et le gros de l'armée impériale entra dans le parc pour offrir, sur ce terrain, la bataille aux Français. Le roi mit aussitôt son armée en mouvement; son artillerie bien postée foudroya les corps allemands et espagnols qui étaient entrés dans le parc: «Vous n'eussiez vu, dit un témoin de la bataille, que bras et têtes voler.» L'action semblait mal tourner pour les Impériaux; Pescaire pressa le duc de Bourbon et le vice-roi de Naples Lannoy d'arriver en hâte; Lannoy fit le signe de la croix et dit aux siens: «Il n'y a d'espérance qu'en Dieu; qu'on me suive et que chacun fasse comme moi.» François Ier, de son côté, s'avança avec l'élite de ses hommes d'armes, fondit sur l'avant-garde ennemie, la rompit, tua de sa main le marquis de Civita-San-Angelo, et dispersa les divers corps qu'il trouva sur son passage. Dans sa confiante allégresse, il crut la victoire décidée, et se tournant vers le maréchal de Foix qui l'accompagnait: «Monsieur de Lescun, lui dit-il, c'est maintenant que je veux m'appeler duc de Milan.»

Mais Bourbon et Pescaire n'étaient pas gens à accepter sitôt une défaite; ils réunirent toutes les forces et reprirent sur tous les points l'offensive; les batteries de l'artillerie française, masquées par un mouvement mal combiné de leurs propres troupes qui se jetèrent entre elles et les ennemis, perdirent toute efficacité; Pescaire lança sur les escadrons de la gendarmerie française quinze cents arquebusiers basques, qu'il avait exercés et dressés à pénétrer au milieu des chevaux, à frapper chevaux et cavaliers, et à se replier rapidement après avoir déchargé leurs coups. Attaqués par les lansquenets allemands de Bourbon et de Frundsberg, les Suisses au service de France ne soutinrent pas leur renommée et commencèrent à lâcher pied: «Mon Dieu, qu'est-ce donc?» s'écria François Ier en voyant leur ébranlement, et il se porta vers eux pour les ramener au combat; mais ni ses efforts, ni ceux de Jean de Diesbach et du seigneur de Fleuranges, qui les commandaient n'y réussirent. Le roi n'en persista que plus ardemment dans la lutte; ralliant autour de lui tous ceux de ses hommes d'armes qui ne voulaient ni reculer ni se rendre, il chargea les Impériaux avec fureur, se jetant au plus fort de la mêlée et cherchant dans l'excès du péril une chance de victoire; mais Pescaire, quoique ayant déjà reçu trois blessures, n'était pas moins acharné au combat, et le

gouverneur de Pavie, Antoine de Leyva, vint à son aide avec la meilleure partie de sa garnison. A ce moment même, François Ier apprit que le premier prince du sang, son beau-frère le duc d'Alençon, qui commandait l'arrière garde, avait quitté précipitamment le champ de bataille. Les plus anciens et les plus glorieux guerriers de la France, la Trémoille, le maréchal de Chabannes, le maréchal de Foix, le grand écuyer San-Severino, le duc de Suffolk, François de Lorraine, Chaumont, Bussy d'Amboise, François de Duras tombèrent çà et là mortellement frappés. A ce spectacle, l'amiral Bonnivet désespéré s'écria: «Non, je ne puis survivre à cette grande destruction,» et levant la visière de son casque il se précipita au-devant des coups qu'on lui portait, et tomba à son tour auprès de ses compagnons d'armes. Bourbon avait expressément recommandé aux siens de chercher partout l'amiral dans la mêlée et de le lui amener prisonnier; quand, passant sur ce point du champ de bataille, il y reconnut son cadavre: «Ah! malheureux, dit-il en s'éloignant, c'est toi qui es cause de la perte de la France et de la mienne!» Au milieu de ces morts et de ces mourants, François I combattait toujours; blessé au visage, aux bras et aux jambes, il frappait à droite et à gauche de sa grande épée et jetait bas les plus proches assaillants; mais son cheval mortellement blessé l'entraîna dans sa chute; il se releva à l'instant et debout à côté de son cheval, il abattit encore deux Espagnols qui le serraient de près; la foule des soldats s'amassait autour de lui; ils ne le connaissaient pas; mais sa taille, sa force, sa bravoure, sa cotte de mailles semée de fleurs de lis d'or, son casque ombragé d'un épais panache de plumes le signalaient à tous comme la plus belle prise à faire; son danger croissait de minute en minute; l'un des plus intimes affidés de Bourbon, le seigneur de Pompérant, qui, en 1523, avait accompagné le connétable dans sa fuite à travers la France, survint à ce moment critique, reconnut le roi, et écartant les soldats à coups d'épée, il se rangea à côté de lui, lui représenta la nécessité de céder, et l'engagea à se rendre au duc de Bourbon, qui n'était pas loin: «Non, dit le roi, plutôt mourir que de donner ma foi à un traître; où est le vice-roi de Naples?» On fut quelque temps à trouver Lannoy; il arriva enfin, mit un genou à terre dévant François Ier qui lui remit son épée. Lannoy la reçut avec les marques du plus profond respect et lui en donna aussitôt une autre. La bataille était finie, et François Ier était prisonnier de Charles-Quint.

Il venait d'être un imprudent et inhabile capitaine, mais aussi un héros. Ses vainqueurs, chefs et soldats, éprouvaient en s'emparant de lui, le besoin de lui témoigner leur admiration. Quand il se mit

à table, après avoir fait panser ses blessures, qui étaient légères, Bourbon s'approcha respectueusement et lui présenta la serviette; le roi le reçut sans embarras et avec une politesse froide et brève. Il lui accorda le lendemain une entrevue dans laquelle le rapprochement se fit avec convenance des deux parts, mais rien de plus. Tous les soins du roi furent pour le marquis de Pescaire, qui vint le voir en simple habit noir, comme pour prendre part à sa tristesse: «C'était, disait François Ier, un homme exquis en paix et en guerre.» Il le combla de marques d'estime et presque de confiance: «Comment pensez vous, lui demanda-t-il, que l'Empereur agira envers moi? —Je crois connaître la modération de l'Empereur, répondit Pescaire; je suis sûr qu'il usera généreusement de la victoire. Si pourtant il pouvait oublier ce qu'il doit à votre rang, à vos vertus, à vos malheurs, je ne cesserais de le lui rappeler, et je perdrais le peu de crédit que mes services peuvent m'avoir acquis, ou vous seriez content de sa conduite.» Le roi l'embrassa avec effusion. Il demanda à ne pas entrer dans Pavie, pour ne pas être donné en spectacle à une ville qu'il avait été si près de prendre. Il fut conduit à Pizzighittone, petite place entre Milan et Crémone. Il écrivit de là, à la régente, sa mère, et à Charles-Quint, deux lettres qui peignent bien son caractère et l'état de son âme dans son malheur; voici la première de ces lettres:

«*A la régente de France:* «Madame, pour vous faire savoir comme se porte le reste de mon infortune, *de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve.* Et pour ce que, en votre adversité cette nouvelle vous fera un peu de recomfort, j'ai prié qu'on me laissât vous écrire cette lettre, ce que l'on m'a aisément accordé; vous suppliant ne vouloir prendre l'extrémité vous-même, en usant de votre accoutumée prudence, car j'ai espérance à la fin que Dieu ne m'abandonnera point. Vous recommandant vos petits enfants et les miens, et vous suppliant faire donner le passage à le porteur pour aller et retourner en Espagne, car il va devers l'Empereur pour savoir comme il voudra que je sois traité.»

GUIZOT.

20. CATHERINE DE MÉDICIS.

On s'étonne qu'un esprit de cette trempe ait eu les plus étranges faiblesses. Elle avait, comme on sait, la passion de l'astrologie; mais qu'on n'oublie pas que c'était le partage des esprits forts de ce temps. Elle croyait à la vertu des sorts et des talismans, tant l'âme la plus ferme est réduite à combler par une cré-

dulité misérable le vide de croyances. On dit que sa vive imagination s'effrayait parfois de fantômes. «Jésus! s'écriait-elle un jour en laissant tomber son verre, n'est-ce pas l'ombre de M. le cardinal de Lorraine que je viens d'apercevoir?» C'était surtout de l'avenir et des futures destinées de sa race, qu'elle se tourmentait pendant ses longues veillées passées dans le laboratoire de Ruggieri.. On a dit et répété que le caractère de cette reine fameuse était encore une énigme, et que sous le réseau d'intrigues qui couvre sa longue carrière, on ne découvrirait ni plan fixe ni profonds desseins; puis on a chargé à plaisir cette tête étrangère de tous les crimes de ses contemporains.

Peut-être a-t-on regardé à contre-jour cette mobile et étrange figure; on l'a trop détachée de son époque, et de l'entourage qui fut le sien. Qu'on la replace au milieu de son temps aux prises avec ses nécessités, subissant souvent, sans les partager, ses passions cruelles, ayant à lutter contre des difficultés inouïes. Elle mit en œuvre, pour y faire face, toutes les ressources de son astuce italienne, tout ce qu'elle tenait de l'expérience et des traditions de son pays.

Indifférente au milieu de tant d'intérêts qui s'armaient de croyances, elle n'eut guère d'ardeur que pour penser et gouverner; elle marcha en se dépouillant toujours plus de ses scrupules, fatale et ordinaire conséquence des longues pratiques du pouvoir.

Voyant autour d'elle la grandeur colossale da la maison d'Autriche, le règne florissant d'Élisabeth, l'empire ottoman qui se développait à l'abri du despotisme oriental dont elle s'émerveillait tant, il dut lui prendre aussi l'envie d'élever haut en France l'autorité royale. Détruire à la longue les résistances qui entravaient le pouvoir monarchique, constituer l'État sous cette influence souveraine, c'est la pensée qui gouverna sa vie, le rôle dans lequel elle persévéra.

Ce fut l'inconstance des situations qui fit l'inconstance de sa conduite; elle ne pouvait pas tout prévoir et tout dominer; au milieu des circonstances les plus diverses, elle se conduisit diversement; mais ses mille détours aboutissent toujours à cette route que Louis XI avait tracée et où devait entrer Louis XIV après Richelieu.

AMÉDÉE RENÉE.

21. HENRI III ET LE DUC DE GUISE.

La Journée des Barricades (1588). — La mort de Marie Stuart ne fut nulle part plus ressentie qu'en France. Mais qui l'aurait

vengée? Son beau-frère, Henri III était menacé d'être précipité du trône; son cousin Henri de Guise croyait y monter. Depuis ses succès sur les Allemands, alliés du roi de Navarre, le peuple ne l'appelait plus que le nouveau Gédéon, le nouveau Machabée; les nobles le nommaient «notre grand.» Il n'avait qu'à venir à Paris pour en être le maître; le roi le lui défend, et il arrive: toute la ville court au devant de lui criant: «Vive le duc de Guise! Hosanna filio David!» Il brave le roi dans son Louvre à la tête de quatre cents gentilshommes. Dès lors les Lorrains croient avoir cause gagnée; le roi sera jeté dans un couvent; la duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, montre les ciseaux d'or avec lesquels on doit tondre le Valois. Le peuple élève partout des barricades, désarme les Suisses que le roi venait de faire entrer dans Paris, et il les eût massacrés sans le duc de Guise. Un moment d'irrésolution lui fit tout perdre: pendant qu'il diffère d'attaquer le Louvre, la vieille Catherine de Médicis l'amuse par des propositions, et le roi se sauve à Chartres. Guise essaya en vain de se rattacher au parlement. «C'est grand pitié, monsieur, lui dit le président Achille de Harlay, quand le valet chasse le maître; au reste mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, mon corps entre les mains des méchants.

Assassinats du duc de Guise et de Henri III. — Le roi délivré, mais abandonné de tout le monde, fut obligé de céder: il approuva tout ce qui s'était fait, livra au duc un grand nombre de villes, le nomma généralissime des armées du royaume, et convoqua les États-généraux à Blois. Le duc de Guise voulait un plus haut titre: il abreuva de tant d'outrages le roi qu'il arracha au plus timide des hommes une résolution hardie, celle de l'assassiner.

Le jeudi 22 décembre 1588, le duc de Guise se mettant à table pour dîner, trouva sous sa serviette un billet dans lequel était écrit: «Donnez-vous de garde, on est sur le point de vous jouer un mauvais tour.» L'ayant lu, il écrivit au bas: «On n'oserait;» et il le rejeta sous la table. «Voilà, dit-il, le neuvième d'aujourd'hui.» Malgré ces avertissements, il persista à se rendre au conseil; et comme il traversait la chambre où se tenaient les quarante-cinq gentilshommes ordinaires, il fut égorgé.

Dès que la nouvelle de la mort de Guise parvint à Paris, le peuple prit le deuil, les prédicateurs tonnèrent; on tendait de noir les églises; on plaçait sur les autels les images du roi en cire, et on les perçait d'aiguilles. Mayenne fut créé chef de la Ligue, les états nommèrent quarante personnes pour gouverner. Bussi-Leclerc, devenu maître-d'armes et, de procureur, gouverneur de la Bastille,

y conduisit la moitié du parlement. Henri III n'eut d'autre ressource que de se jeter dans les bras du roi de Navarre: tous deux vinrent assiéger Paris. Ils campaient à Saint-Cloud, lorsqu'un jeune moine nommé Clément assassina Henri III d'un coup de couteau.

MICHELET.

22. HENRI IV.

Le roi qui délivra les consciences de l'oppression religieuse et le pays de l'influence étrangère, fut un de ces grands réparateurs venus, après les grands désordres, pour relever les ruines amoncelées et faire germer les semences de bien éparses parmi les décombres. Une fois qu'il eut conquis la paix au dedans et au dehors, douze ans lui suffirent pour effacer la trace des guerres civiles, renouveler la face du pays par une prospérité toujours croissante et fonder, sur de nouvelles bases, la politique nationale.

Il avait une intelligence universelle, un esprit souple et pénétrant, des résolutions promptes et une fermeté inébranlable dans ce qu'il avait résolu. A la sagesse des hommes pratiques, à cet instinct qui va droit à l'utile et au possible, qui prend ou rejette sans prévention et sans passion, au commandement le plus absolu, il joignait la séduction des manières et une grâce de propos inimitable. Ses hautes vertus mêlées à d'étranges faiblesses ont fait de lui un type unique de roi à la fois aimable et imposant, profond de sens, et léger de goûts, plein de grandeur d'âme et de calcul, de sympathies populaires et d'orgueil de race, et toujours et avant tout, patriote admirable.

Il y a trois choses dans l'œuvre du vainqueur de la Ligue: l'établissement définitif de la liberté de conscience et de l'état civil des dissidents, la restauration et le progrès de tout ce qui constitue la richesse publique, enfin la conception d'une politique française, fondée sur le maintien des nationalités et l'équilibre des puissances européennes. Aucun des anciens édits de tolérance n'avait eu le caractère de loi perpétuelle: c'étaient des actes provisoires, des traités de paix conclus dans l'attente d'une réunion des deux cultes par un concile général ou national. Or, les deux cultes n'avaient pu ni se fondre ensemble, ni se détruire l'un l'autre: il fallait que leur séparation et avec elle leurs droits respectifs fussent proclamés et sanctionnés par un décret irrévocable. Tel fut l'objet du célèbre édit signé à Nantes, le 13 avril 1598, et auquel cette ville a donné son nom. Résumant les édits antérieurs dans leurs dispositions essentielles et vraiment praticables, il garantit, d'une part, aux

personnes, l'entière liberté de conscience, de l'autre, aux religions, des privilèges limités pour chacune d'elles selon la mesure de ses forces et sa situation dans le pays.

A part l'édit de Nantes et une loi remarquable contre le duel, toute la législation de Henri IV roule sur des matières d'économie publique, et là, sa passion du bien-être général, son intelligence des conditions de prospérité pour le pays, son génie créateur et l'activité de son esprit se montrent d'une façon merveilleuse. On sait quel nom l'histoire associe au sien dans une gloire commune, celle d'avoir fait renaître et développé, avec une énergie alors sans exemple, les forces productives de la France. Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, duc de Sully, créé surintendant des finances en 1596, fut l'homme d'action qui, dans cette entreprise où les obstacles étaient sans nombre, mit une volonté intrépide et une persévérance à toute épreuve au service de la pensée du roi. Premier ministre en fait sinon en titre, il porta la réforme et la vie dans toutes les branches de l'administration. Non-seulement il releva les finances de l'abîme où les avait fait descendre l'énorme déficit du dernier règne, augmenté par cinq ans d'anarchie et par les capitulations d'argent au prix desquelles avait eu lieu la soumission des grands de la Ligue, non-seulement il remplit de nouveau le trésor vide, mais remontant jusqu'aux sources de la richesse publique, il les agrandit et les multiplia. L'agriculture, encouragée avec un zèle qui gagna la noblesse elle-même, prit un essor inconnu jusque-là : toutes les parties de l'aménagement du sol, les eaux et les bois, le défrichement des terrains vagues, le desséchement des marais, furent l'objet de mesures qui provoquaient, par imitation, de grandes entreprises particulières. La protection du gouvernement s'étendit à tous les genres de manufactures, et l'industrie de la soie fut propagée dans tout le royaume. En même temps, des sommes considérables étaient employées aux routes, aux ponts, aux levées, au creusemeut de canaux navigables, et le dessein de faire communiquer l'une avec l'autre les deux mers qui baignent la France, s'élaborait dans les entretiens du grand roi et du grand ministre.

S'il faut admirer à l'intérieur l'esprit d'ordre, de suite et de progrès qui caractérise le gouvernement de Henri IV, ses plans de politique extérieure sont peut-être encore plus dignes d'admiration. Il entreprit à la fois de préserver la France du danger continuel dont la menaçait la prépondérance de la maison d'Autriche, et de lui faire à elle-même une situation prépondérante, en reconstituant l'Europe d'après un nouveau principe, celui de l'indépendance et

de l'équilibre des États. Le système de balance politique réalisé un demi-siècle plus tard par le traité de Westphalie fut une création de sa pensée.

La mort le surprit au moment où il allait partir pour commencer la guerre colossale dont le succès devait aplanir le terrain sur lequel il voulait édifier. Le crime d'un fanatique fit descendre dans la tombe, avec le roi martyr de la liberté de conscience, de vastes desseins qui, encore secrets et seulement mesurés par la grandeur des préparatifs, tenaient, d'un bout de l'Europe à l'autre, les esprits en suspens et remplissaient les imaginations d'une attente mystérieuse. — A. THIERRY.

23. IDÉE GÉNÉRALE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Le commencement du seizième siècle nous présente à la fois les plus grands spectacles que le monde ait jamais fournis. Si l'on jette la vue sur ceux qui régnaient pour lors en Europe, leur gloire, ou leur conduite, ou les grands changements dont ils ont été cause, rendent leurs noms immortels. C'est à Constantinople un Sélim qui met sous la domination ottomane la Syrie et l'Égypte, dont les mahométans mamelucs avaient été en possession depuis le treizième siècle. C'est après lui son fils, le grand Soliman qui, le premier des empereurs turcs, marche jusqu'à Vienne, et se fait couronner roi de Perse dans Bagdad prise par ses armes, faisant trembler à la fois l'Europe et l'Asie.

On voit en même temps vers le nord Gustave Vasa, brisant dans la Suède le joug étranger, élu roi du pays dont il est le libérateur.

En Moscovie les deux Jean Basiliéwitz ou Basilides délivrent leur patrie du joug des Tartares dont elle a été tributaire; princes à la vérité barbares, et chefs d'une nation plus barbare encore, mais les vengeurs de leurs pays, ils méritent d'être comptés parmi les grands princes.

En Espagne, en Allemagne, en Italie, on voit Charles-Quint maître de tous ces États sous des titres différents, soutenant le fardeau de l'Europe, toujours en action et en négociation, heureux longtemps en politique et en guerre, le seul empereur puissant depuis Charlemagne, et le premier roi de toute l'Espagne depuis la conquête des Maures; opposant des barrières à l'empire ottoman, faisant des rois et une multitude de princes, et se dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il est chargé, pour aller mourir en solitaire après avoir troublé l'Europe.

Son rival de gloire et de politique, François I^{er}, roi de France, moins heureux, mais plus brave et plus aimable, partage entre

Charles-Quint et lui les vœux et l'estime des nations. Vaincu et plein de gloire, il rend son royaume florissant malgré ses malheurs, il transplante en France les beaux-arts, qui étaient en Italie au plus haut point de perfection.

Le roi d'Angleterre, Henri VIII, trop cruel, trop capricieux pour être mis au rang des héros, a pourtant sa place entre ces rois, et par la révolution qu'il fit dans les esprits de ses peuples, et par la balance que l'Angleterre apprit sous lui à tenir entre les souverains. Il prit pour devise un guerrier tendant son arc, avec ces mots: «Qui je défends, est maître», devise que sa nation a rendue quelquefois véritable.

Le nom du pape Léon X est célèbre par l'esprit de ce pontife, par ses mœurs aimables, par les grands hommes dans les arts qui éternisent son siècle, et par le grand changement qui sous lui divisa l'Église.

Au commencement du même siècle, la religion et le prétexte d'épurer la loi reçue, ces deux grands instruments de l'ambition, font le même effet sur les bords de l'Afrique qu'en Allemagne, et chez les mahométans que chez les chrétiens. Un nouveau gouvernement, une race nouvelle de rois s'établissent dans le vaste empire de Marocet de Fez, qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie. Ainsi, l'Asie, l'Afrique et l'Europe éprouvent à la fois une révolution dans les religions: car les Persans se séparent pour jamais des Turcs, et, reconnaissant le même dieu et le même prophète, ils consomment le schisme d'Omar et d'Aly. Immédiatement après, les chrétiens se divisent aussi entre eux, et arrachent au pontife de Rome la moitié de l'Europe.

L'ancien monde est ébranlé, le nouveau monde est découvert et conquis par Charles-Quint; le commerce s'établit entre les Indes orientales et l'Europe par les vaisseaux et les armes du Portugal.

D'un côté, Cortez soumet le puissant empire du Mexique, et les Pizarro font la conquête du Pérou avec moins de soldats qu'il n'en faut en Europe pour assiéger une petite ville. De l'autre, Albuquerque dans les Indes établit la domination et le commerce du Portugal avec presque aussi peu de forces, malgré les rois des Indes, et malgré les efforts des musulmans en possession de ce commerce.

La nature produit alors des hommes extraordinaires presque en tous les genres, surtout en Italie.

Ce qui frappe encore dans ce siècle illustre, c'est que, malgré les guerres que l'ambition excita, et malgré les querelles de religion qui commençaient à troubler les États, ce même génie qui faisait fleurir les beaux-arts à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à

Ferrare, et qui de là portait sa lumière dans l'Europe, adoucit d'abord les mœurs des hommes dans presque toutes les provinces de l'Europe chrétienne. La galanterie de la cour de François I[er] opéra en partie ce grand changement. Il y eut entre Charles-Quint et lui une émulation de gloire, d'esprit de chevalerie, de courtoisie, au milieu même de leurs plus furieuses dissensions; et cette émulation, qui se communiqua à tous les courtisans, donna à ce siècle un air de grandeur et de politesse inconnu jusqu'alors. Cette politesse brillait même au milieu des crimes: c'était une robe d'or et de soie ensanglantée.

L'opulence y contribua; et cette opulence devenue plus générale était en partie (par une étrange révolution) la suite de la perte funeste de Constantinople; car bientôt après, tout le commerce des Ottomans fut fait par les chrétiens qui leur vendaient jusqu'aux épiceries des Indes, en les allant charger sur leurs vaisseaux à Alexandrie, et les portant ensuite dans les mers du Levant. Les Vénitiens surtout firent ce commerce non-seulement jusqu'à la conquête de l'Égypte par le sultan Selim, mais jusqu'au temps où les Portugais devinrent les négociants des Indes.

L'industrie fut partout excitée. Marseille fit un grand commerce. Lyon eut de belles manufactures. Les villes des Pays-Bas furent plus florissantes encore que sous la maison de Bourgogne. Les dames appelées à la cour de François I[er] en firent le centre de la magnificence, comme de la politesse. Les mœurs étaient plus dures à Londres, où régnait un roi capricieux et féroce; mais Londres commençait déjà à s'enrichir par le commerce.

En Allemagne, les villes d'Augsbourg et de Nuremberg répandant les richesses de l'Asie qu'elles tiraient de Venise, se ressentaient déjà de leur correspondance avec les Italiens. On voyait dans Augsbourg de belles maisons dont les murs étaient ornés de peintures à fresque, à la manière vénitienne. En un mot, l'Europe voyait naître de beaux jours; mais ils furent troublés par les tempêtes que les rivalités entre Charles-Quint et François I[er] excitèrent; et les querelles de religion, qui déjà commençaient à naître, souillèrent la fin de ce siècle; elles la rendirent affreuse, et y portèrent enfin une espèce de barbarie que les Hérules, les Vandales et les Huns n'avaient jamais connue. — VOLTAIRE.

24. RICHELIEU.

Montons les degrés du vieux archevêché, et entrons dans la première et la plus grande de ses salles. Elle était fort longue,

mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en ogives, dont la partie supérieure seulement avait conservé des vitraux bleus, jaunes et rouges, qui répandaient une lueur mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde, énorme, la remplissait dans toute sa largeur du côté de la grande cheminée ; autour de cette table, couverte d'un tapis bariolé et chargé de papiers et de portefeuilles, étaient assis et courbés sur leurs plumes huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite. D'autres hommes, debout, rangeaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque, que des livres, reliés en noir, ne remplissaient pas tout entière, et marchaient avec précaution sur le tapis épais dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies, on eût entendu les ailes d'une mouche. Le seul bruit qui s'élevât était celui des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et d'une voix grêle qui dictait en s'interrompant pour tousser. Elle sortait d'un immense fauteuil à grands bras, placé au coin du feu, allumé en dépit de la chaleur de la saison et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour s'endormir en lisant, sur eux, quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné ; un croissant de plume y soutient les reins ; si la tête se penche, elle y trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin de siège déborde tellement les coudes, qu'il est permis de croire que les tapissiers de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fît du bruit et ne les réveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y trouvait, et qui n'y dormait pas. Il avait le front large, et quelques cheveux fort blancs, une figure pâle et effilée, à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du siècle de Louis XIII. Une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcés d'avouer que le docteur Lavater regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter ; une bouche pincée, disons-nous, était encadrée par deux petites moustaches grises et une royale, ornement que nos officiers de hussards se laissent croître entre la lèvre inférieure et le menton, et qui ressemble assez à une virgule. Ce vieillard qui avait sur la tête une calotte rouge, et qui était enveloppé dans une vaste robe de chambre, portait des bas de soie pourprée, et n'était rien moins que Armand Duplessis, cardinal de Richelieu. —

Pour que l'œuvre de la royauté ne périt pas, il fallait trois choses : que la haute noblesse fût définitivement contrainte à

l'obéissance au roi et à la loi, que le protestantisme cessât d'être un parti armé dans l'État, que la France pût choisir librement ses alliés dans son intérêt et dans celui de l'indépendance européenne. C'est à ce triple objet que le ministre-roi employa sa puissance d'esprit, son infatigable activité, des passions ardentes et une force d'âme héroïque. Sa vie de tous les jours fut une lutte acharnée contre les grands, la famille royale, les cours souveraines, tout ce qu'il y avait de hautes existences dans le pays. Il fit prononcer des sentences de mort par des commissaires de son choix, frappa, jusque sur les marches du trône, les ennemis de la chose publique, ennemis en même temps de sa fortune, et confondit ses haines personnelles avec la vindicte de l'État. Nous qui avons recueilli le fruit lointain de ses veilles et de son dévouement patriotique, nous ne pouvons que nous incliner devant cet homme de révolution par qui ont été préparées les voies de la société nouvelle. Mais quelque chose de triste demeure attaché à sa gloire; il a tout sacrifié au succès de son entreprise; il a étouffé en lui-même et refoulé dans de nobles âmes les principes éternels de la morale et de l'humanité. A la vue des grandes choses qu'il a faites, on l'admire avec gratitude; on voudrait, on ne saurait l'aimer.

A. DE VIGNY ET A. THIERRY.

25. MAZARIN.

Mazarin avait l'esprit grand, prévoyant, inventif, le sens simple et droit, le caractère plus souple que faible et moins ferme que persévérant. Sa devise était: «Le temps et moi.» Il se conduisait, non d'après ses affections ou ses répugnances, mais d'après ses calculs. L'ambition l'avait mis au dessus de l'amour-propre, et il était d'avis de laisser dire, pourvu qu'on le laissât faire; aussi était-il insensible aux injures et n'évitait-il que les échecs. Il jugeait les hommes avec une rare pénétration, mais il aidait son propre jugement du jugement que la vie avait déjà prononcé sur eux. Avant d'accorder sa confiance à quelqu'un, il demandait: «Est-il heureux?» Ce n'était pas de sa part une aveugle soumission aux chances du sort; pour lui, être heureux signifiait avoir l'esprit qui prépare la fortune et le caractère qui la maîtrise. Il était incapable d'abattement, et il avait une constance inouïe, malgré ses variations apparentes. Si Richelieu, qui était sujet à des accès de découragement, était tombé du pouvoir, il n'y serait pas remonté; tandis que Mazarin, deux fois fugitif, ne se laissa jamais abattre, gouverna du lieu de son exil et vint mourir dans le souverain commandement et dans l'extrême grandeur. — MIGNET.

26. L'HOMME AU MASQUE DE FER.

En 1661, quelques mois après la mort de Mazarin, il arriva un événement qui n'a point d'exemple; et ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret, au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune, et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'alla prendre à l'île Sainte-Marguerite, et le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout, et avec une considération qui tenait du respect.

Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin: sa peau était un peu brune; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant entrevoir ce qu'il pouvait être.

Il mourut en 1705, et fut enterré la nuit à la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île de Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute, car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur: — «Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un

l'a-t-il vue entre vos mains?» — «Je ne sais pas lire,» répondit le pêcheur. «Je viens de la trouver et personne ne l'a vue.» — Le paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. «Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire.»

Parmi les personnes qui ont eu connaissance immédiate de ce fait, il y en a une très digne de foi qui vit encore (1750). M. de Chamillard fut le dernier ministre qui eut connaissance de cet étrange secret. Le maréchal de la Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de l'homme au masque de fer. Chamillard lui répondit que c'était le secret de l'État, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encore beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité de ce que j'avance, et je ne connais point de fait ni plus extraordinaire, ni mieux constaté.

VOLTAIRE.

27. RÈGNE DE LOUIS XIV.

Le monde est un spectacle. Si à d'autres époques ce spectacle a paru plus dramatiqne, à aucune autre il n'y en eut un plus beau que celui qu'offrait la cour de Louis XIV au moment où Madame Scarron y fut établie. La puissance du roi montait toujours, et toutes les gloires qui l'entouraient ne semblaient faites que pour rehausser la sienne.

Turenne et Condé commandaient ses armées; Luxembourg, Villars, Créqui, Vendôme, Catinat, et d'autres, s'élevaient à l'ombre de ces deux grandes renommées pour soutenir l'honneur de nos armes; Louvois créait l'administration militaire, Colbert l'administration civile; Vauban fortifiait le royaume agrandi, Bossuet élevait M. le Dauphin, Molière et Racine se chargeaient des plaisirs de l'esprit; Bourdaloue, prédicateur austère, faisait ressouvenir ses auditeurs de l'humanité et de leurs devoirs parmi des prospérités qui les pouvaient faire oublier; puis Versailles s'achevait sous la main des artistes les plus célèbres; toute la noblesse s'y pressait en foule, rivalisant de magnificence, de politesse et d'esprit. Jamais on n'avait vu des fêtes si ingénieuses et si multipliées, tant de splendeur et de profusion, une cour si nombreuse et si bien choisie, des femmes plus brillantes par leur esprit et leur beauté; et Louis XIV, adoré de tous, gouvernant d'un sourire, paraissant commander

1) Proprement il faudrait mettre le subjonctif ici

à la fortune, s'avançait majestueusement, entouré de ce beau cortège, pour apprendre au monde ce que c'était que la grandeur.

Cette grandeur qui est le caractère distinctif et comme le cachet de son règne, ne tenait pas uniquement au faste, ni aux chefs-d'œuvre du génie, ni même à la réunion fortuite de tant de grands hommes, heureux instruments dans la main du souverain. Elle tenait à des causes plus profondes, à l'action d'un gouvernement puissant et éclairé qui plaçait la France à la tête de l'Europe et de la civilisation. A l'avénement de Louis XIV, il se passa quelque chose d'analogue à l'effet produit en France par l'avénement du gouvernement consulaire, alors que l'invasion nous menaçait, et qu'au dedans la société française, désorganisée et abattue, se sentit renaître si vite sous la main du pouvoir. Pendant la minorité de Louis XIV, le gouvernement était tombé également dans le plus triste état. Les armées ennemies étaient sur les frontières, et au-dedans le désordre, la guerre civile, les finances perdues, l'autorité impuissante et décriée. Ce furent véritablement les premières campagnes de Louis XIV, comme celles de Napoléon, qui consolidèrent le territoire et assurèrent la puissance de nos armes.

Qu'on jette un regard sur toutes les grandes parties du gouvernement, sur la guerre, sur les relations extérieures, sur l'administration, sur la législation, on verra que c'est Louis XIV qui les a toutes créées dans notre patrie. Tel est le jugement qu'en porte un de nos premiers historiens.

Jusque-là, les guerres n'avaient été que de grands mouvements de peuples, poussés sans calcul et par enthousiasme comme au moment des croisades, ou bien des combats multipliés pour repousser l'étranger et dompter des vassaux rebelles, ou bien encore des expéditions lointaines de souverains cherchant des états et des aventures; mais sans aucune considération politique, sans autre motif que leur fantaisie personnelle, et pour faire la conquête de pays éloignés qui ne s'adaptaient nullement aux convenances territoriales de leur empire. Les guerres de Louis XIV n'ont point eu ce caractère. Pour la première fois ce furent celles d'un gouvernement régulier, fixé au centre de ses États, travaillant à conquérir autour de lui, à étendre ou à consolider son territoire; en un mot, pour la première fois ce furent des guerres politiques. Elles peuvent avoir été plus ou moins justes, avoir péché par excès, avoir coûté trop cher, avoir été mêlées d'orgueil personnel et de fautes; mais elles ont eu des motifs sérieux, elles ont été conçues dans un intérêt français, dans l'intérêt de la puissance et de la sûreté du pays; et en même temps on vit naître pour les soutenir une disci-

pline nouvelle et un grand nombre d'institutions utiles, qui firent de l'administration militaire une science, et renouvelèrent l'art de la guerre. Avant Napoléon, et sans lancer aussi loin que lui ces puissantes masses guerrières, Louis XIV avait eu à la fois, ce qui ne s'était pas vu encore, quatre cent cinquante mille hommes sous les armes. Aussi ses conquêtes, entreprises, non dans la pensée chimérique de l'empire universel, mais dans le but raisonnable d'établir la prépondérance de la France en Europe, nous sont-elles toutes restées. La France d'aujourd'hui est encore à beaucoup d'égards telle que les guerres de Louis XIV l'ont faite, et les exploits gigantesques de l'Empire n'y ont en définitive rien ajouté.

Le génie n'est véritablement grand que par ce qu'il laisse après lui, et c'est pour cela que Napoléon sera plus grand dans notre histoire par ce qu'il a fait au-dedans que par ce qu'il avait chimériquement rêvé au-dehors. Napoléon, le véritable génie militaire des temps modernes, a porté l'éclat de nos armes au bout du monde, et cependant il a laissé la France conquise et la capitale occupée par l'ennemi, ne conservant lui-même pour tout royaume qu'un rocher au milieu de l'océan.

Louis XIV, après de longs revers et après avoir eu aussi toute l'Europe à combattre, s'est éteint sur son trône, laissant la paix à ses peuples, conservant toutes ses conquêtes, et léguant à son successeur, au lieu d'une puissance redoutable établie à nos portes, un royaume allié, gouverné par un de ses enfants.

LE DUC DE NOAILLES.

28. SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Tous les temps ont produit des héros et des politiques ; tous les peuples ont éprouvé des révolutions ; toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, et ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthènes, des Aristote, des Platon, des Apelles, des Phidias, des Praxitèle.

Le second âge est celui de César et d'Auguste, désigné encore par les noms de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe. Les Médicis appelèrent à Florence les savants, que les Turcs chassaient de la Grèce; c'était le temps de la gloire de l'Italie. Les beaux-arts y avaient déjà repris une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de *vertu*, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection. Les arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifièrent tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent, à leur tour, avoir de ces fruits; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérèrent trop vite. François Ier encouragea des savants, mais qui ne furent que savants; il eut des architectes, mais il n'eut ni des Michel-Ange, ni des Palladios; il voulut en vain établir des écoles de peinture: les peintres italiens qu'il appela ne firent point d'élèves français. Quelques épigrammes et quelques contes libres composaient toute notre poésie. Rabelais était notre seul livre de prose à la mode, du temps de Henri II. En un mot, les Italiens seuls avaient tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était pas encore perfectionnée, et la philosophie expérimentale, inconnue partout également, et qu'enfin Galilée fit connaître.

Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts, à la vérité, n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Auguste et les Alexandre; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connue que dans ce temps, et il est vrai de dire qu'à commencer depuis les dernières années du cardinal de Richelieu, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV, il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de la France. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée dans ce pays; elle s'est étendue en Angleterre; elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle et profonde; elle a porté le goût en Allemagne, les sciences en Russie; elle a même ranimé l'Italie qui languissait, et l'Europe a dû sa politesse et l'esprit de société à la cour de Louis XIV.

Il ne faut pas croire que ces quatre siècles aient été exempts de malheurs et de crimes. La perfection des arts cultivés par des

citoyens paisibles n'empêche pas les princes d'être ambitieux, les peuples d'être séditieux. Tous les siècles se ressemblent par la méchanceté des hommes; mais je ne connais que ces quatre âges distingués par les grands talents. Avant le siècle que j'appelle siècle de Louis XIV, et qui commence à peu près à l'établissement de l'Académie Française (1635), les Italiens appelaient tous les autres peuples du nom de barbares; il faut avouer que les Français méritaient en quelque sorte cette injure. Leurs pères joignaient la galanterie romanesque des Maures à la grossièreté gothique; ils n'avaient presque aucun des arts aimables, ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés; car lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire, on trouve bientôt le beau et l'agréable; et il n'est pas étonnant que la peinture, la sculpture, la poésie, l'éloquence, la philosophie, fussent presque inconnues à une nation, qui, ayant des ports sur l'Océan et sur la Méditerranée, n'avait pourtant point de flotte, et qui, aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures grossières. Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamands, les Hollandais, les Anglais firent tour à tour le commerce de la France qui en ignorait les principes. Louis XIII à son avénement à la couronne n'avait pas un vaisseau; Paris ne contenait pas quatre cent mille hommes et n'était pas décoré de quatre beaux édifices; les autres villes du royaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au delà de la Loire. Toute la noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables; les villes étaient sans police, l'État sans argent, et le gouvernement presque toujours sans crédit parmi les nations étrangères. On ne doit pas se dissimuler que, depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avait langui plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais joui d'un bon gouvernement. Il faut, pour qu'un État soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les lois, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction. En France les peuples furent esclaves jusque vers le temps de Philippe-Auguste; les seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI, et les rois, toujours occupés à soutenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eurent jamais ni le temps de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux. Louis XI fit beaucoup pour la puissance royale, mais rien pour la félicité et la gloire de la nation. François I[er] fit naître le commerce, la navigation, les lettres et les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, et tous périrent avec lui. Henri-le-Grand allait retirer

la France des calamités et de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans la capitale, au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur. Le cardinal de Richelieu, occupé d'abaisser la maison d'Autriche, le calvinisme et les grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage. Ainsi pendant neuf cents ans le génie des Français a été presque toujours rétréci sous un gouvernement gothique au milieu des divisions et des guerres civiles, n'ayant ni lois ni coutumes fixes, changeant de deux siècles en deux siècles un langage toujours grossier; les nobles, sans discipline, ne connaissant que la guerre et l'oisiveté; les ecclésiastiques vivant dans le désordre et dans l'ignorance, et les peuples sans industrie, croupissant dans leur misère.

Lorsque Louis XIV commença à gouverner par lui-même, il voulut réformer son royaume, embellir sa cour et perfectionner les arts. Non-seulement il s'imposa la loi de travailler régulièrement avec chacun de ses ministres, mais tout homme connu pouvait obtenir de lui une audience particulière, et tout citoyen avait la liberté de lui présenter des requêtes et des projets. Les placets étaient reçus d'abord par un maître des requêtes, qui les rendait apostillés; ils furent dans la suite renvoyés aux bureaux des ministres. Les projets étaient examinés dans le conseil, quand ils méritaient de l'être, et leurs auteurs furent admis plus d'une fois à discuter leurs propositions avec ses ministres, en présence du maître. Ainsi on vit entre le trône et la nation une correspondance qui subsista, malgré le pouvoir absolu. Louis XIV se forma et s'accoutuma lui-même au travail, et ce travail était d'autant plus pénible, qu'il était nouveau pour lui, et que la séduction des plaisirs pouvait aisément le distraire. Il écrivit les premières dépêches à ses ambassadeurs. Les lettres les plus importantes furent souvent depuis minutées de sa main; et il n'y en eut aucune écrite en son nom qu'il ne se fît lire.

A peine Colbert eut-il rétabli l'ordre dans les finances, que le roi remit au peuple tout ce qui était dû d'impôts, depuis 1647 jusqu'en 1656, et surtout trois millions de tailles *(impôt prélevé autrefois sur la roture)*. On abolit les droits onéreux pour cinq cent mille écus par an. Les soins du premier président de Bellièvre avaient établi l'hôpital général. Le roi l'augmenta, et en fit élever dans toutes les villes principales du royaume. Les grands chemins, jusqu'alors impraticables, ne furent plus négligés, et devinrent peu à peu ce qu'ils sont aujourd'hui sous Louis XV, l'admiration des étrangers. De quelque côté qu'on sorte de Paris, on voyage à pré-

sent environ cinquante à soixante lieues, à quelques endroits près, dans des allées fermes, bordées d'arbres. Les chemins construits par les anciens Romains étaient plus durables, mais non pas si spacieux et si beaux.

Le génie de Colbert se tourna principalement vers le commerce, qui était faiblement cultivé, et dont les grands principes n'étaient pas connus. Les Anglais, et encore plus les Hollandais, faisaient par leurs vaisseaux presque tout le commerce de la France. Les Hollandais surtout chargeaient dans nos ports nos denrées, et les distribuaient dans l'Europe. Le roi commença, dès 1662, à exempter les sujets d'une imposition nommée *le droit de fret,* que payaient tous les vaisseaux étrangers, et il donna aux Français toutes les facilités de transporter eux-mêmes leurs marchandises à moins de frais. Alors le commerce maritime naquit. Le conseil de commerce, qui subsiste aujourd'hui, fut établi, et le roi y présidait tous les quinze jours. Les ports de Dunkerque et de Marseille furent déclarés francs; et bientôt cet avantage attira le commerce du Levant à Marseille, et celui du Nord à Dunkerque. On forma une compagnie des Indes-Occidentales en 1664, et celle des Grandes-Indes fut établie la même année. Avant ce temps, il fallait que le luxe de la France fût tributaire de l'industrie hollandaise. Les partisans de l'ancienne économie, timide, ignorante et resserrée, déclamèrent en vain contre un commerce, dans lequel on échange sans cesse de l'argent qui ne périt pas, contre des effets qui se consomment.

Depuis l'an 1663, chaque année, jusqu'en 1672, fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. Les draps fins, qu'on tirait auparavant d'Angleterre, de Hollande, furent fabriqués dans Abbeville. Le roi avançait au manufacturier deux mille livres par chaque métier battant, outre des gratifications considérables. On compta dans l'année 1669 quarante-quatre mille deux cents métiers en laine dans le royaume. Les manufactures de soie perfectionnées produisirent un commerce de plus de cinquante millions de ce temps-là; et non seulement l'avantage qu'on en tirait était beaucoup au-dessus de l'achat des soies nécessaires, mais la culture des mûriers mit les fabricants en état de se passer des soies étrangères pour la chaîne des étoffes. On commença dès 1666 à faire d'aussi belles glaces qu'à Venise, qui en avait toujours fourni toute l'Europe; et bientôt on en fit dont la grandeur et la beauté n'ont jamais pu être imitées ailleurs. Les tapis de Turquie et de Perse furent surpassées à la Savonnerie. Les tapisseries de Flandre le cédèrent à celles des Gobelins. Ce vaste enclos des Gobelins était rempli alors de plus de huit cents ouvriers; il y en avait trois

cents qu'on y logeait. Les meilleurs peintres dirigeaient l'ouvrage, ou sur leurs propres dessins, ou sur ceux des anciens maîtres d'Italie. C'est dans cette enceinte des Gobelins qu'on fabriquait encore des ouvrages de rapport, espèce de mosaïque admirable, et l'art de la marqueterie fut poussé à sa perfection. Outre cette belle manufacture de tapisseries aux Gobelins, on en établit une autre à Beauvais. Le premier manufacturier eut six cents ouvriers dans cette ville, et le roi lui fit présent de soixante mille livres. Seize cents filles furent occupées aux ouvrages de dentelles ; on fit venir trente principales ouvrières de dentelles de Venise et deux cents de Flandre, et on leur donna trente-six mille livres pour les encourager.

Il s'en fallait beaucoup que la ville de Paris fût ce qu'elle est aujourd'hui. Il n'y avait ni clarté, ni sûreté, ni propreté. Il fallut pourvoir à ce nettoiement continuel des rues, à cette illumination que cinq mille fanaux forment toutes les nuits, paver la ville tout entière, y construire de nouveaux ports, rétablir les anciens, faire veiller une garde continuelle à pied et à cheval pour la sûreté des citoyens. Le roi se chargea de tout, en affectant des fonds à ces dépenses nécessaires. Il créa en 1667 un magistrat, uniquement pour veiller à la police. La plupart des grandes villes de l'Europe ont à peine imité ces exemples longtemps après, mais aucune ne les a égalés. Il n'y a point de ville pavée comme Paris, et Rome même n'est pas éclairée.

Le roi ne cessa de bâtir au Louvre, à St. Germain, à Versailles depuis 1661. Les particuliers, à son exemple, élevèrent dans Paris mille édifices superbes et commodes. Le nombre s'en est tellement accru, que depuis les environs du Palais-Royal et ceux de l'église St. Sulpice, il se forma dans Paris deux villes nouvelles, fort supérieures à l'ancienne. Ce fut de ce temps-là qu'on inventa la commodité magnifique de ces carosses ornés de glaces et suspendus par des ressorts ; de sorte qu'un citoyen de Paris se promenait dans cette grande ville avec plus de luxe que les premiers triomphateurs romains n'allaient autrefois au capitole. Cet usage, qui a commencé dans Paris, fut bientôt reçu dans toute l'Europe, et devenu commun, il n'est plus un luxe. Louis XIV avait du goût pour l'architecture, pour les jardins, pour la sculpture, et ce goût était en tout dans le grand et dans le noble. Dès que le contrôleur-général Colbert eut en 1664 la direction des bâtiments, qui est proprement le Ministère-des-Arts, il s'appliqua à seconder les projets de son maître. Il fallut travailler à achever le Louvre. François Mansard, l'un des plus grands architectes qu'ait eus la

France, fut choisi pour construire les vastes édifices qu'on projetait. Il ne voulut pas s'en charger, sans avoir la liberté de refaire ce qui paraîtrait défectueux dans l'exécution. Cette défiance de lui-même, qui eût entraîné trop de dépenses, le fit exclure. On appela de Rome l'architecte Bernini, dont le nom était célèbre par la colonnade qui entoure le parvis de Saint-Pierre, par la statue équestre de Constantin, par la fontaine Navone. Des équipages lui furent fournis pour son voyage. Il fut conduit à Paris en homme qui venait honorer la France. Il reçut, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de cinquante mille écus et une pension de cinq cents pour son fils. Cette générosité de Louis XIV envers Bernini fut encore plus grande que la magnificence de François Ier pour Raphaël. Bernini, par reconnaissance, fit depuis à Rome la statue équestre du roi, qu'on voit à Versailles. Le roi, en faisant bâtir ce Louvre dont l'achèvement est tant désiré, en faisant une ville à Versailles, près de ce château qui a coûté tant de millions, en bâtissant Trianon, Marly, et en faisant embellir tant d'autres édifices, fit élever l'Observatoire, commencé en 1666, dès le temps qu'il établit l'Académie-des-Sciences. Mais le monument le plus glorieux par son utilité, par sa grandeur et par ses difficultés, fut ce canal du Languedoc, qui joint les deux mers, et qui tombe dans le port de Cette, construit pour recevoir ses eaux. Tout ce travail fut commencé dès 1664, et on le continua sans interruption jusqu'en 1681. La fondation des Invalides et la chapelle de ce bâtiment, la plus belle de Paris, l'établissement de Saint-Cyr, le dernier de tant d'ouvrages construits par ce monarque, suffiraient seuls pour faire bénir sa mémoire. — Louis XIV voulut en même temps faire des choses plus grandes et d'une utilité plus générale, mais d'une exécution plus difficile; c'était de réformer les lois. Il y fit travailler le chancelier Séguier, les Lamoignon, les Talon, les Bignon, et surtout le conseiller d'État Pussort. Il assistait quelquefois à leurs assemblées. Une connaissance approfondie de la jurisprudence n'est pas le partage d'un souverain. Mais le roi était instruit des lois principales; il en possédait l'esprit, et savait ou les soutenir ou les mitiger à propos.

L'abolition des duels fut un des plus grands services rendus à la patrie. Ces combats avaient été autorisés autrefois par les Parlements même et par l'Église; et quoiqu'ils fussent défendus depuis Henri IV, cette funeste coutume subsistait plus que jamais. — Législateur de ses peuples, il le fut de ses armées. Il est étrange qu'avant lui on ne connût point les habits uniformes dans les troupes. Ce fut lui, qui la première année de son administration ordonna

que chaque régiment fût distingué par la couleur des habits ou par différentes marques, règlement adopté bientôt par toutes les nations. L'usage de la baïonnette au bout du fusil est de son institution. Avant lui on s'en servait quelquefois, mais il n'y avait que quelques compagnies qui combattissent avec cette arme. Point d'usage uniforme, point d'exercice; tout était abandonné à la volonté du général. La manière dont l'artillerie est servie aujourd'hui, lui est due tout entière. Il en fonda des écoles à Douai, puis à Metz et à Strasbourg; et le régiment d'artillerie s'est vu enfin rempli d'officiers presque tous capables de bien conduire un siège. Sous lui l'art de fortifier les places fut porté à la perfection par le maréchal de Vauban et ses élèves. Il construisit ou répara cent cinquante places de guerre. Il fut le premier qui en temps de paix donna une image et une leçon complète de la guerre. Il assembla à Compiègne soixante-et-dix mille hommes en 1698. On y fit toutes les opérations d'une campagne. C'était pour l'instruction de ses trois petits-fils. Le luxe fit une fête somptueuse de cette école militaire.

Cette même attention qu'il eut à former des armées de terre nombreuses et bien disciplinées, même avant d'être en guerre, il l'eut à se donner l'empire de la mer. D'abord le peu de vaisseaux que le cardinal Mazarin avait laissés pourrir dans les ports, sont réparés. On en fait acheter en Hollande, en Suède; et dès la troisième année de son gouvernement, il envoie ses forces maritimes s'essayer sur la côte d'Afrique. Le duc de Beaufort purge les mers de pirates dès l'an 1665, et deux ans après, la France a dans ses ports soixante vaisseaux de guerre. Ce n'est là qu'un commencement; mais tandis qu'on fait de nouveaux règlements et de nouveaux efforts, il sent déjà toute sa force. Il ne veut pas consentir que ses vaisseaux baissent leur pavillon devant celui d'Angleterre. En vain le conseil du roi Charles II insiste sur ce droit, que la force, l'industrie et le temps avaient donné aux Anglais. Louis XIV écrit au comte d'Estrade, son ambassadeur: «Le roi d'Angleterre et son chancelier peuvent voir quelles sont mes forces; mais ils ne voient pas mon cœur. Tout ne m'est rien en comparaison de l'honneur.» Il ne disait que ce qu'il était résolu à soutenir; et en effet l'usurpation des Anglais céda à la fermeté de Louis XIV. Tout fut égal entre les deux nations sur la mer. Cependant, on travaille de tous côtés à l'établissement d'une marine capable de justifier ces sentiments de hauteur. On bâtit la ville et le port de Rochefort à l'embouchure de la Charente. On enrôle, ou classe des matelots, qui doivent servir, tantôt sur les vaisseaux marchands, tantôt sur les flottes royales. Il s'en trouve bientôt soixante mille de

classés. Des conseils de construction sont établis dans les ports, pour donner aux vaisseaux la forme la plus avantageuse. Cinq arsenaux de marine sont bâtis à Brest, à Rochefort, à Toulon, à Dunkerque, au Havre-de-Grâce. Dans l'année 1672, on a soixante vaisseaux de ligne et quarante frégates.

On voit par ce seul coup d'œil quels changements Louis XIV fit dans l'État. Ses ministres le secondèrent à l'envi. On leur doit sans doute tout le détail, toute l'exécution; mais on lui doit l'arrangement général. Il est certain que les magistrats n'eussent pas réformé les lois, que l'ordre n'eût pas été remis dans les finances, la discipline introduite dans les armées, la police générale dans le royaume; qu'on n'eût point eu de flotte; que les arts n'eussent point été encouragés; et tout cela de concert et en même temps, avec persévérance, et sous différents ministres, s'il ne se fût trouvé un maître, qui eût en général toutes ces grandes vues avec une volonté ferme de les remplir. — VOLTAIRE.

29. ORAISON FUNÈBRE DU PRINCE DE CONDÉ.

Monseigneur!

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé, et les merveilles de sa vie? on les raconte partout; le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger, et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. . . .

Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire comme nous pourrons à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince, qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire l'humanité tout entière? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ces sentiments: après avoir pleuré ce grand homme et lui avoir donné par ses larmes au milieu de toute sa cour le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations.

et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet et plus digne de cette chaire se présente à ma pensée: c'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. «C'est vous, lui disait David, qui avez instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir l'épée.» . . .

Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété: jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés: sans ce don inestimable de la piété que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie? Non, mes frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple; détruisons l'idole des ambitieux; qu'elle tombe anéantie devant ces autels! Mettons ensemble aujourd'hui (car nous le pouvons dans un si noble sujet) toutes les plus belles qualités d'une excellente nature; et, à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble: valeur, magnanimité, bonté naturelle, voilà pour le cœur, — vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit, ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe; et enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très haut et très puissant prince Louis de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe? «Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom: tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats; à ton approche je mettrai les rois en fuite; je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est»; c'est-à-dire c'est moi qui fais tout et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais.» Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? «Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant: avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre?» Semblable, dans ses sauts

hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes, ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; «à sa vue il s'est animé; il l'abat, il le foule aux pieds; nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie.» A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, messieurs, sous cette figure, Alexandre, ou le prince de Condé? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur, pour le salut de la France durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître ce roi chéri du ciel, tout cédera à ses exploits; supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura, tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines; et seul, sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses États. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes, et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblaient avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme: touchée d'un si digne objet sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redou-

table infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec la cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! de quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi, la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait; là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit: on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien; c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne, mais pour lui c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroy, il passa pour un capitaine également redoutable dans les sièges et dans les batailles. Mais

voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services : c'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses, et indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence : telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime (écoutez ; c'est la maxime qui fait les grands hommes) : que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu : c'est ce qu'il inspirait aux autres ; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas ; tout tendait au vrai et au grand. . . .

Venons maintenant aux qualités de l'esprit ; et puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince : et, premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance ? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre ? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment les temps, les lieux, les personnes, et non seulement leurs intérêts et leurs talents, mais encore leurs humeurs et leurs caprices ! Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédéres ? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient ; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas : tant il est sûr dans ses conséquences ! Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses ; on l'éveille à chaque moment ; car il tenait encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bieu être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris : aussi lui devons-nous cette louange qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages : comme un aigle qu'on voit toujours, soit qu'il vole au milieu des airs, soit qu'il se pose sur le haut de quelque rocher, porter

de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables: toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls; tout est prêt au premier signal; et, comme dit le prophète: «Toutes les flèches sont aiguisées, et tous les arcs sont tendus.» En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit ou dans son enclos. . . .

Quel astre brille davantage dans le firmament que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat: son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences; il n'y avait livre qu'il ne lût; il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt; tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents; et non seulement aux gens de guerre, de leurs entreprises; aux courtisans, de leurs intérêts; aux politiques, de leurs négociations; mais encore aux voyageurs curieux, de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan, de ses inventions; et enfin aux savants de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons; qui en doute? ces dons sont admirables; qui ne le voit pas? Mais, pour confondre l'esprit humain qui s'en orgueillit de tels dons Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint-Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu et exclus de son royaume éternel: n'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde qui jamais ne fait rien en vain? Écoutez la réponse de Saint-Augustin. «Il les a faits, pour orner le siècle présent.» Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel

objet qui nous rend heureux: Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis aussi bien que dans ses serviteurs ces belles lumières de l'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté; ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents, c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle: qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que, pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non, il les confond mieux en la leur donnant, et même au-delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, y en a fait plus qu'il n'aurait osé l'espérer; il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs; il leur donne l'empire du monde comme un présent de nul prix. . . .

L'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux, qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience: il obéit, humble chrétien, à sa décision; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son Écriture, et dans ce livre divin la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la justice; on y soulageait la veuve et l'orphelin, et le pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfants, il ne cessait de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu; et le jeune prince, son petit-fils, se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France tolérait alors; combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion! avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique! Ce

n'était plus cet ardent vainqueur qui semblait vouloir tout emporter, c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner les cœurs et à guérir des esprits malades. . . .

Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple: «La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi.» Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue; vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte: heureux si, averti par ces cheveux blancs, du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. — BOSSUET.

30. MORT DE TURENNE.

LETTRE DE Mme DE SÉVIGNÉ A M. DE GRIGNAN.

A Paris, le 31 juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pussent arriver en France; c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fut en larmes. On était prêt à aller se divertir à Fontainebleau: tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement: tout ce quartier où il a logé, tout Paris, et tout le peuple, était dans le trouble et dans l'émotion; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé, et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: «Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître.» M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: «Monsieur, venez par ici; on tirera du côté où vous allez.» — «Monsieur, lui dit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde.» Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: «Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là.» M. de Turenne revint, et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché sur l'arçon; dans ce moment le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais; songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser le bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau; on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit; un carosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là que M. de Lorge, M. de Roye, et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes faisaient le véritable deuil; tous les officiers avaient des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on n'en soit ému.

Écoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle: il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie: c'était comme s'il eût dit: Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne; le fils de Saint-Hilaire se jette sur son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant,* lui dit-il, *voyez* (en lui montrant M. de Turenne raide mort), *voilà ce qu'il*

faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable; et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. — Mme DE SÉVIGNÉ.

31. MORT DE VATEL.

LETTRE DE Mme DE SÉVIGNÉ A SA FILLE.

A Paris, Dimanche 26 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé; voici l'affaire en détail. Le Roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'était point attendu; cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois: «Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas.» Il dit à Gourville: «La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres.» Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à Monsieur le Prince. Monsieur le Prince alla jusques dans la chambre de Vatel, et lui dit: «Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du Roi.» Il répondit: «Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables.» — «Point du tout, dit Monsieur le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien.» Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande: »Est-ce-là tout?« — Oui, monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit: «Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci». Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang, on court à Monsieur le Prince qui fut au désespoir.

Monsieur le Duc pleura : c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au Roi fort tristement ; on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à Monsieur le Prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne se point charger de tout; il jura qu'il ne souffrirait plus que Monsieur le Prince en usât ainsi ; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel ; elle fut réparée, on dîna très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse ; tout était parfumé de jonquilles, «tout était enchanté.»

Hier, qui était samedi, on fit encore de même, et le soir, le Roi alla à Liancourt, où il avait commandé *medianoche;* il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. Monsieur d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute ; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours ; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion. — Mme DE SÉVIGNÉ.

32. LA GUERRE DE SEPT ANS.

Ce fut une merveille dans cette guerre de voir l'imperceptible Prusse, entre les masses de l'Autriche, de la France et de la Russie, courir de l'une à l'autre et faire face de tous côtés. C'est la seconde époque de l'art militaire. Les ineptes adversaires de Frédéric crurent qu'il devait tous ses succès à la précision des manœuvres des soldats prussiens, à leur habileté à faire l'exercice et à tirer cinq coups par minute. Frédéric avait certainement perfectionné la machine-soldat. Cela pouvait s'imiter : le czar Pierre III et le comte de St. Germain formèrent des automates guerriers à coups de bâton. Ce qu'on n'imita pas, c'est la célérité des manœuvres, l'heureuse disposition de ses marches, qui lui donnait une grande facilité de mouvoir, de concentrer des masses rapides et de les porter au défaut de l'armée ennemie.

Dans cette chasse terrible que les grandes et les grosses armées des alliés faisait à l'agile Prussien, on ne peut s'empêcher de remarquer l'amusante circonspection des tacticiens autrichiens, et la fatuité étourdie des grands seigneurs qui conduisaient les armées de France. Le Fabius de l'Autriche, le sage et pesant Daun, se

bornait à une guerre de position; il ne trouvait pas de camps assez forts, de montagnes assez inaccessibles; Frédéric battait toujours ces armées paralytiques.

D'abord, il se débarrassa des Saxons. Il ne leur fit pas de mal, il les désarma seulement. Puis il frappa un coup en Bohême. Repoussé, délaissé de l'armée anglaise qui convient à Closter-Seven de ne plus se battre, menacé par les Russes vainqueurs à Jägerndorf, il passe en Saxe et y trouve les Français et les Impériaux combinés. Quatre armées entouraient la Prusse. Il se croyait perdu, il voulait se tuer; il l'écrivit à sa sœur et à d'Argens. Il n'avait peur que d'une chose, c'est que, lui mort, le grand distributeur de la gloire, Voltaire, ne poursuivît son nom; il lui écrivit une épître pour le désarmer: ainsi Julien, blessé à mort, tira de sa robe et débita un discours qu'il avait composé pour cette circonstance. «Pour moi, disait Frédéric,

«Pour moi, menacé de naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.»

L'épître faite, il battit l'ennemi. Le prince de Soubise croyant le voir fuir, se met étourdiment à sa poursuite; alors les Prussiens démasquent leurs troupes, tuent trois mille hommes, et en prennent sept mille. On trouva dans le champ une armée de cuisiniers, de comédiens, de perruquiers, quantité de perroquets, de parasols, et je ne sais combien de caisses d'eau de lavande (1757).

Le tacticien seul peut suivre le roi de Prusse dans cette série de belles et savantes batailles. La guerre de sept ans, quelle que soit la variété des événements, est une guerre de politique et de stratégie; elle n'a pas l'intérêt des guerres d'idée, des guerres de la religion et de la liberté au seizième siècle et au nôtre.

La bataille de Rossbach renouvelée à Crevelt, de grands revers balancés par de petits avantages, la ruine totale de notre marine et de nos colonies, les Anglais maîtres des mers et conquérants de l'Inde, l'épuisement, l'humiliatien de toute la vieille Europe en face de la jeune Prusse, voilà la guerre de Sept ans. — MICHELET.

33. LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AVANT LA RÉVOLUTION.

Sous la première dynastie des rois Francs, la totalité des habitants de la Gaule, car on ne peut encore donner le nom de nation à cette multitude d'hommes de toute origine, dont le langage même était différent, se divisait en quatre classes bien distinctes d'hommes libres: le clergé, d'abord composé de Romains et de Gaulois, auxquels les Francs ne tardèrent pas à se mêler; les leudes, possesseurs de bénéfices ou de terres saliques; les Gallo-Romains

établis dans les Gaules avec la conquête germanique, et enfin les affranchis qui formaient le menu peuple des villes. Il y avait en outre les esclaves. Les désastres qui troublèrent les derniers règnes des Carlovingiens modifièrent sensiblement la distinction des races et des conditions. Les Leudes disparurent; mais à leur place s'élevèrent les Ducs, les Comtes, les Marquis. Ces seigneurs devinrent alors la souche de la Noblesse française, de cette classe que l'on vit plus tard occuper les premiers rangs de la nation et disputer aux rois eux-mêmes leur autorité, et faire peser sur le peuple une oppression qui donna bientôt naissance à un nouvel ordre de choses, en produisant la féodalité. A l'avénement de la dynastie Capétienne, la féodalité régnait seule et sans partage; et toutes les conditions, depuis celle du roi jusqu'à celle du dernier vassal, se trouvaient confondues dans la hiérarchie féodale. Cependant au XI^{e} siècle une révolution, qui créa spontanément les Communes en France, allait porter une première atteinte à la féodalité qu'elle attaquait par sa base. Avec les Communes naquit dans les villes un ordre nouveau d'hommes libres, de citoyens qui acquirent promptement le titre de Bourgeois. La bourgeoisie prit bientôt le rang qui lui appartenait à côté du Clergé et de la Noblesse, sous la dénomination de Tiers-État. Les marchands des villes, les artisans enrichis par le travail et par l'industrie des métiers, grossirent successivement les rangs de cette bourgoisie naissante, dans laquelle les rois trouvèrent, avec le temps, un puissant auxiliaire contre les exigences de la Noblesse. Louis IX créa l'ordre des Gens-de-Robe où de-Loi pour juger les procès et les crimes, pour abolir la coutume barbare du duel judiciaire. Ces Gens-de-Robe appelés, sous les règnes suivants, à exercer un pouvoir immense, se virent bientôt seuls admis dans le Parlement, devenu cour souveraine du Royaume. La Révolution de 1789 fit disparaître les distinctions de clergé, de noblesse, de bourgeoisie. De nos jours la seule distinction véritable n'est plus que celle de l'éducation et de la bonne conduite, sans acception de naissance, de fortune et de position sociale. — DIVERS AUTEURS.

34. OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

La veille de l'ouverture des États-Généraux, on dit solennellement à Versailles la messe du Saint-Esprit. C'était bien ce jour, ou jamais, qu'on pouvait chanter l'hymne prophétique: «Tu vas créer des peuples, et la face de la terre en sera renouvelée.»

Ce grand jour fut le 4 mai 1789. Les douze cents députés, le Roi, la Reine, toute la cour, entendirent à l'église de Notre-Dame le *Veni*

Creator. Puis, l'immense procession, traversant toute la ville, se rendit à Saint-Louis. Les larges rues de Versailles, bordées de gardes-françaises et de gardes-suisses, tendues des tapisseries de la couronne, ne pouvaient contenir la foule. Tout Paris était venu. Les fenêtres, les toits même étaient chargés de monde. Les balcons étaient ornés d'étoffes précieuses, parés de femmes brillantes, dans la toilette coquette et bizarre qu'on portait alors, mêlée de plumes et de fleurs. Tout ce monde était ému, attendri, plein de trouble et d'espérance. Une grande chose commençait; quel en serait le progrès, l'issue, les résultats, qui pouvait le dire?... L'éclat d'un tel spectacle, si varié, si majestueux, la musique, qui se faisait entendre de distance en distance, faisaient taire toute autre pensée.

Beau jour, dernier jour de paix, premier d'immense avenir!...

Les passions étaient vives, diverses, opposées sans doute, mais elles n'étaient pas aigries, comme elles le furent bientôt. Ceux même qui avaient le moins souhaité cette ère nouvelle ne pouvaient s'empêcher de partager l'émotion commune. Un député de la noblesse avoue qu'il pleurait de joie: «Cette France, ma patrie, je la voyais, appuyée sur la religion, nous dire: Étouffez vos querelles... Des larmes coulaient de mes yeux. Mon Dieu, ma patrie, mes concitoyens, étaient devenus moi-même.»

En tête de la procession, apparaissait d'abord une masse d'hommes vêtus de noir: le fort et profond bataillon des cinq cent cinquante députés du Tiers; sur ce nombre, plus de trois cents légistes, avocats ou magistrats, représentaient avec force l'avénement de la loi. Modestes d'habits, fermes de marche et de regards, ils allaient unis encore, sans distinction de partis, tous heureux de ce grand jour, qu'ils avaient fait et qui était leur victoire.

La brillante petite troupe des députés de la Noblesse venait ensuite avec ses chapeaux à plumes, ses dentelles, ses parements d'or. Les applaudissements qui avaient accueilli le Tiers cessèrent tout-à-coup. Sur ces nobles, cependant, quarante environ semblaient de chauds amis du peuple, autant que les hommes du Tiers.

Même silence pour le Clergé. Dans cet ordre, on voyait très distinctement deux ordres: une Noblesse, un Tiers-État: une trentaine de prélats en rochets et robes violettes; à part et séparés d'eux par un chœur de musiciens, l'humble troupe des deux cents curés dans leurs noires robes de prêtres.

A regarder cette masse imposante de douze cents hommes animés de grande passion, une chose eût pu frapper l'observateur attentif. Ils offraient très peu d'individualités fortes, beaucoup d'hommes honorables sans doute et d'un talent estimé, aucun de

ceux qui, par l'autorité réunie du génie et du caractère, ont le droit d'entraîner la foule; nul grand inventeur, nul héros. Les puissants novateurs qui avaient ouvert les voies à ce siècle, n'existaient plus alors. Il restait leur pensée pour mener les nations. De grands orateurs surgirent pour l'exprimer, l'appliquer, mais ils n'y ajoutèrent pas. La gloire de la Révolution dans ces premiers moments, mais son péril aussi, ce qui pouvait la rendre moins certaine dans sa marche, c'était de se passer d'hommes, d'aller seule, par l'élan des idées, sur la foi de la raison pure, sans idole et sans faux Dieu.

Le corps de la noblesse, qui se présentait comme dépositaire et gardien de notre gloire militaire, n'offrait aucun général célèbre. «C'étaient d'illustres obscurs que tous les grands seigneurs de France.» Un seul peut-être excitait l'intérêt, celui qui, malgré la cour, avait le premier pris part à la guerre d'Amérique, le jeune et blond La Fayette. Personne ne soupçonnait le rôle exagéré qu'allait lui donner la fortune.

Le Tiers, dans sa masse obscure, portait déjà la Convention. Mais qui aurait su la voir? Qui distinguait, dans cette foule d'avocats, la taille raide, la pâle figure de tel avocat d'Arras?

Deux choses étaient remarquées, l'absence de Sieyès, la présence de Mirabeau.

Sieyès n'était pas venu encore; on cherchait, dans ce grand mouvement, celui dont la sagacité singulière l'avait vu, dirigé d'avance, formulé et calculé.

Mirabeau était présent, et il attirait tous les regards. Son immense chevelure, sa tête léonine, marquée d'une laideur puissante, étonnaient, effrayaient presque; on n'en pouvait détacher les yeux. C'était un homme celui-là, visiblement, et les autres étaient des ombres; un homme malheureusement de son temps et de sa classe, vicieux comme l'était la haute société du temps, scandaleux de plus, bruyant et courageux dans le vice: voilà ce qui l'avait perdu. Le monde était plein du roman de ses aventures, de ses captivités, de ses passions. Car il avait eu des passions, et violentes, furieuses.... Qui alors en avait de telles? Et la tyrannie de ces passions, exigeantes et absorbantes, l'avait souvent mené bien bas.... Pauvre par la dureté de sa famille, il eut les misères morales, les vices du pauvre, par-dessus les vices du riche. Tyrannie de la famille, tyrannie de l'État, tyrannie morale, intérieure, celle de la passion.... Ah! personne ne devait saluer avec plus d'ardeur cette aurore de la liberté. Il ne désespérait pas d'y trouver la liberté, le renouvellement de l'âme, il le disait à ses amis. Il allait renaître jeune avec la France, jeter son vieux manteau taché....

Seulement, il fallait vivre encore ; au seuil de cette vie nouvelle qui s'ouvrait, fort, ardent, passionné, il n'en était pas moins entamé profondément ; son teint était altéré, ses joues s'affaissaient.... N'importe ! il portait haut sa tête énorme, son regard était plein d'audace. Tout le monde pressentait en lui la grande voix de la France.

Le Tiers fut applaudi en général ; puis dans la Noblesse, le seul duc d'Orléans, le Roi enfin, qu'on remerciait ainsi d'avoir convoqué les États. Telle fut la justice du peuple.

Au passage de la Reine, il y eut quelques murmures, des femmes crièrent : «Vive le duc d'Orléans,» croyant la blesser davantage en nommant son ennemi.... L'impression fut forte sur elle, elle pensa s'évanouir, on la soutint, mais elle se remit bien vite, relevant sa tête hautaine, belle encore. Elle s'essayait dès lors à repousser la haine publique d'un regard ferme et méprisant.... Triste effort, qui n'embellit pas. Dans le solennel portrait que nous a laissé d'elle en 1788, son peintre, madame Lebrun, qui l'aimait, et qui a dû la parer de son affection même, on sent déjà pourtant quelque chose de répulsif, de dédaigneux, d'endurci.

Ainsi, cette belle fête de paix, d'union, trahissait la guerre. On indiquait un jour à la France pour s'unir et s'embrasser dans une pensée commune, et l'on faisait en même temps ce qu'il fallait pour la diviser. Rien qu'à voir cette diversité de costumes imposée aux députés, on trouvait réalisé le mot dur, mais vrai, de Sieyès : «Trois ordres ? non, trois nations.» — MICHELET.

35. SERMENT DU JEU DE PAUME.

. . . L'ASSEMBLÉE était alors présidée par *Bailly*. Ce citoyen vertueux avait obtenu, sans les rechercher, tous les honneurs de la liberté naissante. Il fut le premier président de l'Assemblée, comme il avait été le premier député de Paris, et comme il devait être son premier maire. Il était chéri des siens, respecté de ses adversaires, et quoiqu'il eût les vertus les plus douces et les plus éclairées, il possédait au plus haut degré le courage du devoir. Averti par le garde-des-sceaux, dans la nuit du 20 juin, de la suspension des séances, il se montra fidèle au vœu de l'Assemblée, et ne craignit pas de désobéir à la cour. Le lendemain, à l'heure fixée, il se rendit à la salle des États, la trouva envahie par la force armée, et protesta contre cet acte de despotisme. Sur ces entrefaites les députés survinrent, la rumeur augmenta ; tous se montrèrent résolus à braver les périls d'une réunion. Les plus indignés

voulaient aller tenir l'assemblée à *Marly*, sous les fenêtres mêmes du prince; une voix désigna le Jeu-de-Paume; cette proposition fut accueillie, et les députés s'y rendirent en cortège. Bailly était à leur tête; le peuple les suivit avec enthousiasme; des soldats vinrent eux-mêmes leur servir de gardes, et là, dans une salle nue, les députés des communes, debout, les mains élevées, le cœur plein de la sainteté de leur mission, jurèrent tous, hors un seul, de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France.

Ce serment solennel, prêté le 20 juin, à la face de la nation, fut suivi le 22 d'un important triomphe. L'assemblée, toujours privée du lieu de ses séances, ne pouvant plus se réunir dans le Jeu-de-Paume, que les princes avaient fait retenir pour qu'on le leur refusât, se rendit à l'Église de Saint-Louis. C'est dans cette séance que la majorité du Clergé se réunit à elle au milieu des plus patriotiques transports. Ainsi les mesures prises pour intimider l'assemblée élevèrent son courage et hâtèrent la réunion qu'elles devaient empêcher. Ce fut par deux échecs que la cour préluda à la fameuse séance du 23 juin 1789.

Elle arriva enfin. Une garde nombreuse entoura la salle des États-Généraux; la porte fut ouverte aux députés, mais interdite au public. Le roi parut environné de l'appareil de la puissance. Il fut reçu, contre l'ordinaire, dans un morne silence. Le discours qu'il prononça mit le comble au mécontentement par le ton d'autorité avec lequel il dicta des mesures réprouvées par l'opinion et par l'assemblée. Le roi se plaignit d'un désaccord excité par la cour elle-même; il condamna la conduite de l'assemblée, qu'il ne reconnut que comme l'ordre du Tiers-État; il cassa tous ses arrêtés, prescrivit le maintien des ordres, imposa les réformes et détermina leurs limites, enjoignit aux États-Généraux de les accepter, les menaça de les dissoudre et de faire seul le bien du royaume s'il rencontrait encore quelque opposition de leur part. Après cette scène d'autorité, qui ne convenait point aux circonstances, et qui n'était point selon son cœur, Louis XVI se retira, en commandant aux députés de se séparer. Le Clergé et la Noblesse obéirent. Les députés du peuple, immobiles, silencieux, indignés, ne quittèrent point leurs sièges. Ils restèrent quelque temps dans cette attitude. Tout à coup *Mirabeau*, rompant le silence, dit:

«Messieurs, j'avoue que ce que vous venez d'entendre pourrait être le salut de la patrie, si les présents du despotisme n'étaient pas toujours dangereux. Quelle est cette insultante dictature? L'appareil des armes, la violation du temple national, pour vous commander d'être heureux! Qui vous fait ce commandement? votre

mandataire. Qui vous donne des lois impérieuses? votre mandataire, lui qui les doit recevoir de vous, de nous, Messieurs, qui sommes revêtus d'un sacerdoce politique et inviolable; de nous enfin de qui seuls vingt-cinq millions d'hommes attendent un bonheur certain, parce qu'il doit être consenti, donné et reçu par tous. Mais la liberté de vos délibérations est enchaînée; une force militaire environne l'assemblée! Où sont les ennemis de la nation? Catilina est-il à nos portes? Je demande qu'en vous couvrant de votre dignité, de votre puissance législative, vous vous renfermiez dans la religion de votre serment; il ne nous permet de nous séparer qu'après avoir fait la constitution.»

Le grand maître des cérémonies, voyant que l'assemblée ne se séparait point, vient lui rappeler l'ordre du roi.

«Allez dire à votre maître, s'écria Mirabeau, que nous sommes ici par l'ordre du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes.»

— Vous êtes aujourd'hui, ajouta *Sieyès* avec calme, ce que vous étiez hier; délibérons.»

Et l'assemblée, pleine de résolution et de majesté, se mit à délibérer. Sur la motion de *Camus,* elle persista dans tous ses arrêtés; et sur celle de Mirabeau, elle décréta l'inviolabilité de ses membres.

Ce jour-là fut perdue l'autorité royale. — MIGNET.

36. PRISE DE LA BASTILLE.

Le peuple, qui se croyait de plus en plus trahi, se porta en masse vers l'Hôtel-des-Invalides, qui contenait un dépôt d'armes considérable. Il ne montra aucune crainte des troupes établies au Champ-de-Mars, pénétra dans l'Hôtel malgré les instances du gouverneur, M. de Sombreuil, trouva vingt-huit mille fusils cachés dans les caves, s'en empara, prit les sabres, les épées, les canons, et emporta toutes ces armes en triomphe. Les canons furent placés à l'entrée des faubourgs, au château des Tuileries, sur les quais, sur les ponts, pour la défense de la capitale contre l'invasion des troupes, à laquelle on s'attendait d'un moment à l'autre.

Pendant cette matinée même, on donna l'alarme, en annonçant que les régiments postés à Saint-Denis étaient en marche, et que les canons de la Bastille étaient braqués sur la rue Saint-Antoine. Le comité envoya de suite à la découverte, plaça des citoyens pour défendre ce côté de la ville, et députa au gouverneur de la Bastille pour l'engager à retirer ses canons et à ne commettre aucune

hostilité. Cette alerte, la crainte qu'inspirait la forteresse, la haine des abus qu'elle protégeait, la nécessité d'occuper un point si important, et de ne plus le laisser à ses ennemis dans un moment d'insurrection, dirigèrent l'attention de la multitude de ce côté. Depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures, il n'y eut qu'un mot d'ordre d'un bout de Paris à l'autre : *A la Bastille ! à la Bastille !* Les citoyens s'y rendaient de tous les quartiers par pelotons, armés de fusils, de piques, de sabres. La foule qui l'environnait était déjà considérable ; les sentinelles de la place étaient postées, et les ponts levées comme dans un moment de guerre.

Un député du district de Saint-Louis de la Culture, nommé Thuriot de la Rosière, demanda alors à parler au gouverneur, M. Delaunay. Admis en sa présence, il le somma de changer la direction des canons. Le gouverneur répondit que les pièces avaient été de tout temps sur les tours ; qu'il n'était pas en son pouvoir de les faire descendre ; que, du reste, instruit des inquiétudes des Parisiens, il les avait fait retirer de quelques pas et sortir des embrasures. Thuriot obtint avec peine de pénétrer plus avant, et d'examiner si l'état de la forteresse était aussi rassurant pour la ville que le disait le gouverneur. Il trouva, en avançant, trois canons dirigés sur les avenues de la place, et prêts à balayer ceux qui entreprendraient de la forcer. Environ quarante Suisses et quatre-vingts invalides étaient sous les armes. Thuriot les pressa, ainsi que l'état-major de la place, au nom de l'honneur et de la patrie, de ne pas se montrer ennemis du peuple ; les officiers et les soldats jurèrent tous de ne pas faire usage de leurs armes, s'ils n'étaient point attaqués. Thuriot monta ensuite sur les tours ; et de là il aperçut une multitude immense qui accourait de toutes parts, et le faubourg Saint-Antoine qui s'avançait en masse. Déjà au dehors on était inquiet de ne pas le voir revenir, et on le demandait à grands cris. Pour rassurer le peuple, il se montra sur le rebord de la forteresse, et fut salué par des applaudissements qui partirent du jardin de l'Arsenal. Il descendit, rejoignit les siens, leur fit part du résultat de sa mission, et se rendit ensuite au comité.

Mais la multitude impatiente demandait la reddition de la forteresse. De temps en temps on entendait s'élever du milieu d'elle ces paroles : *Nous voulons la Bastille ! Nous voulons la Bastille !* Plus résolus que les autres, deux hommes sortirent tout à coup de la foule, s'élancèrent sur un corps-de-garde, et frappèrent à coups de hache les chaînes du grand pont. Les soldats leur crièrent de se retirer, en les menaçant de faire feu ; mais ils continuèrent à frapper, et eurent bientôt brisé les chaines, abaissé le pont, sur

lequel ils se précipitèrent avec la foule. Ils avancèrent vers le second pont pour l'abattre de même. La garnison fit alors sur eux une décharge de mousqueterie qui les dispersa. Ils n'en revinrent pas moins à l'attaque, et pendant plusieurs heures tous leurs efforts se dirigèrent contre le second pont, dont l'approche était défendue par le feu continuel de la place. Le peuple, furieux de cette résistance opiniâtre, essaya de briser les portes à coups de hache, et de mettre le feu au corps-de-garde ; mais la garnison fit une décharge à mitraille, qui fut meurtrière pour les assiégeants, et qui leur tua ou blessa beaucoup de monde. Ils n'en devinrent que plus ardents, et, secondés par l'audace et par la constance des braves Élie et Hulin, qui étaient à leur tête, ils continuèrent le siège avec acharnement.

Le comité de l'Hôtel-de-Ville était dans la plus grande anxiété. Le siège de la Bastille lui paraissait une entreprise téméraire. Il recevait coup sur coup la nouvelle des désastres survenus au pied de la forteresse. Il était entre le danger des troupes victorieuses, et celui de la multitude qui lui demandait des munitions pour continuer le siège. Comme il ne pouvait pas en donner parce qu'il en manquait, on criait à la trahison. Il avait envoyé deux députations pour suspendre les hostilités et inviter le gouverneur à confier la garde de la place à des citoyens ; mais au milieu du tumulte, des cris, de la décharge de la mousqueterie, elles n'avaient pas pu se faire écouter. Il en envoya une troisième avec un tambour et un drapeau pour être plus facilement reconnue, mais elle ne fut pas plus heureuse ; des deux côtés on ne voulut rien entendre. Malgré ses tentatives et son activité, l'Hôtel-de-Ville était exposée aux soupçons des siens. Le prévôt des marchands excitait surtout la plus grande défiance. — Il nous a, disait l'un, déjà donné plusieurs fois le change dans cette journée. — Il parle, disait un autre, d'ouvrir une tranchée, et il ne cherche qu'à gagner du temps pour nous faire perdre le nôtre. — Camarades, s'écria alors un vieillard, que faisons-nous avec ces traîtres ? marchez, suivez-moi, sous deux heures la Bastille sera prise.

Il y avait plus de quatre heures qu'elle était assiégée, lorsque les gardes françaises survinrent avec du canon. Leur arrivée fit changer le combat de face. La garnison elle-même pressa le gouverneur de se rendre. Le malheureux Delaunay, craignant le sort qui l'attendait, voulut faire sauter la forteresse, et s'ensevelir sous ses débris et sous ceux du faubourg. Il s'avança en désespéré, avec une mèche allumée à la main, vers les poudres. La garnison l'arrêta elle-même, arbora pavillon blanc sur la plate-forme, et renversa ses

fusils, canons en bas, en signe de paix. Mais les assaillants combattaient et s'avançaient toujours en criant: *Abaissez les ponts!* A travers les créneaux un officier suisse demanda à capituler et à sortir avec les honneurs de la guerre. — Non, non! s'écria la foule. — Le même officier proposa de mettre bas les armes, si on leur promettait la vie sauve. — Abaissez le pont, lui répondirent les plus avancés des assaillants, il ne vous arrivera rien. — Sur cette assurance ils ouvrirent la porte, abaissèrent le pont, et les assiégeants se précipitèrent dans la Bastille. Ceux qui étaient à la tête de la multitude voulurent sauver de sa vengeance le gouverneur, les Suisses et les invalides; mais elle criait: *Livrez-nous-les, livrez-nous-les; ils ont fait feu sur leurs concitoyens, ils méritent d'être pendus!* Le gouverneur, quelques Suisses et quelques invalides furent arrachés à la protection de leurs défenseurs, et mis à mort par la foule implacable. — MIGNET.

37. ATTAQUE DU CHATEAU DE VERSAILLES.

La Fayette avait lutté pendant huit heures contre la milice nationale de Paris, qui voulait se porter à Versailles; il avait résisté aux instances de son armée et aux flots de la multitude. Ses soldats n'étaient point à lui par la victoire, mais par l'opinion; et, leur opinion l'abandonnant, il ne pouvait plus les conduire. Malgré cela, il était parvenu à les arrêter jusqu'au soir; mais sa voix ne s'étendait qu'à une petite distance, et au delà rien n'arrêtait la fureur populaire. Sa tête avait été plusieurs fois menacée, néanmoins il résistait encore. Cependant il savait que des hordes partaient continuellement de Paris; l'insurrection se transportant à Versailles, son devoir était de l'y suivre. La commune lui ordonna de s'y rendre, et il partit. Sur la route, il arrêta son armée, lui fit prêter serment d'être fidèle au roi, et arriva à Versailles vers minuit. Il courut au château, il y parut plein de respect et de douleur, fit connaître au roi les précautions qui avaient été prises, et l'assura de son dévouement et de celui de l'armée. Le roi parut tranquillisé, et se retira pour se livrer au repos. La garde du château avait été refusée à La Fayette, on ne lui avait donné que les postes extérieurs. Les autres postes étaient destinés au régiment de Flandre (dont les dispositions n'étaient pas sûres), aux Suisses et aux gardes-du-corps. Ceux-ci d'abord avaient reçu ordre de se retirer. Ils avaient été rappelés ensuite, et n'ayant pu se réunir, ils ne se trouvaient qu'en petit nombre à leur poste. Dans le trouble qui régnait, tous les points accessibles n'avaient pas été

défendus ; une grille même était demeurée ouverte. La Fayette fit occuper les postes extérieurs qui lui avaient été confiés, et aucun d'eux ne fut forcé, ni même attaqué.

Le peuple s'était répandu ça et là, et paraissait calmé. La Fayette avait lieu d'être rassuré par le dévouement de son armée, qui en effet ne se démentit point, et par le calme qui semblait régner partout. Il avait assuré l'hôtel des gardes-du-corps, et répandu de nombreuses patrouilles. A cinq heures du matin il était encore debout. Croyant alors tout apaisé, il prit un breuvage, et se jeta sur un lit, pour prendre un repos dont il était privé depuis vingt-quatre heures.

Dans cet instant, le peuple commençait à se réveiller, et parcourait déjà les environs du château. Une rixe s'engage avec un garde-du-corps qui fait feu des fenêtres; les brigands s'élancent aussitôt, traversent la grille qui était restée ouverte, montent un escalier qu'ils trouvent libre et sont enfin arrêtés par deux gardes-du-corps qui se défendent héroïquement, et ne cèdent le terrain que pied à pied, en se retirant de porte en porte. L'un de ces généreux serviteurs était Miomandre. «Sauvez la reine!» s'écrie-t-il. Ce cri est entendu, et la reine se sauve tremblante auprès du roi. Tandis qu'elle s'enfuit, les brigands se précipitent, trouvent la couche royale abandonnée, et veulent pénétrer au-delà ; mais ils sont arrêtés de nouveau par les gardes-du-corps retranchés en grand nombre sur ce point. Dans ce moment, les gardes-françaises appartenant à La Fayette et postés près du château, entendent le tumulte, accourent, et dispersent les brigands. Ils se présentent à la porte derrière laquelle étaient retranchés les gardes-du-corps: «Ouvrez, leur crient-ils, les gardes françaises n'ont pas oublié qu'à Fontenoi vous avez sauvé leur régiment!» On ouvre et on s'embrasse.

Le tumulte régnait au dehors. La Fayette, qui reposait à peine depuis quelques instants, et qui ne s'était pas même endormi, entend du bruit, s'élance sur le premier cheval, se précipite au milieu de la mêlée, et y trouve plusieurs gardes-du-corps qui allaient être égorgés. Tandis qu'il les dégage, il ordonne à sa troupe de courir au château, et demeure presque seul au milieu des brigands. L'un d'eux le couche en joue; La Fayette, sans se troubler, commande au peuple de le lui amener; le peuple saisit aussitôt le coupable, et, sous les yeux de La Fayette, brise sa tête contre les pavés. La Fayette, après avoir sauvé les gardes-du-corps, vole au château avec eux, et y trouve ses grenadiers qui s'y étaient déjà rendus. Tous l'entourent et lui promettent de mourir pour le roi. En ce moment, les gardes-du-corps arrachés à la mort criaient: «vive La

Fayette!» La cour entière, qui se voyait sauvée par lui et sa troupe reconnaissait lui devoir la vie; les témoignages de reconnaissance étaient universels. Madame Adélaïde, tante du roi, accourt, le serre dans ses bras en lui disant: «Général, vous nous avez sauvés!» — THIERS.

38. LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION A PARIS.

[La municipalité de Paris proposa de célébrer le 14 juillet 1790 le premier anniversaire de la prise de la Bastille par une fédération générale de la France. Des députations de toutes les gardes nationales et de tous les corps de l'armée y étaient représentées.]

Le jour approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ-de-Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'École-Militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu sur les côtés, de manière à former un amphithéâtre qui pût contenir la masse des spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche; et, cependant, il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14. Les habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant, toute la population est transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la bêche; des femmes élégantes contribuent elles-mêmes aux travaux. Bientôt, l'entraînement est général; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs et au son du tambour. Arrivés, on se mêle, et on travaille en commun. La nuit venue et le signal donné, chacun se rejoint aux siens, et retourne dans ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce temps, les fédérés arrivaient continuellement, et étaient reçus avec le plus grand empressement et la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale, et la joie sincère, malgré les alarmes que le très petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands profiteraient du moment où le peuple serait à la fédération, pour piller la ville; on supposait au duc d'Orléans, revenu de Londres, des projets sinistres. Cependant la gaieté nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le 14 arrive enfin; tous les fédérés députés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs bannières, partent de la place de la Bastille, et se rendent aux Tuileries. Les députés du Béarn, en passant dans la rue de la Ferronnerie, où avait été assassiné Henri IV, lui rendent un hommage qui, dans cet instant

d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés comme leurs pères, devançaient l'assemblée ; un groupe de vieillards la suivait, et rappelait ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortège s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple. Les quais étaient couverts de spectateurs, les maisons en étaient chargées. Un pont, jeté en quelques jours sur la Seine, conduisait, par un chemin jonché de fleurs, d'une rive à l'autre, et aboutissait en face du champ de la Fédération. Le cortège la traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis l'un à côté de l'autre sur des sièges pareils, semés de fleurs de lis d'or. Un balcon élevé derrière le roi portait la reine et la cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs remplissaient les amphithéâtres latéraux ; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire, et, au centre, s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres, revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores, en couvraient les marches, et devaient servir la messe.

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce temps, le ciel était couvert de sombres nuages, et la pluie tombait par torrents. Ce ciel, dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce moment la sérénité et la lumière. Un des bataillons arrivés dépose ses armes, et a l'idée de former une danse ; tous l'imitent aussitôt, et, en un seul instant, le champ intermédiaire est encombré par soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaieté à l'orage. Enfin, la cérémonie commence ; le ciel, par un hasard heureux, se découvre, et illumine de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe ; les chœurs accompagnent la voix du pontife ; le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, La Fayette descend de cheval, monte les marches du trône, et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. La Fayette la porte à l'autel, et, dans ce moment, toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés crient : Je le jure ! Le roi, debout, la main tendue vers l'autel, dit : «Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'État, à maintenir la constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par moi.» Dans ce moment,

la reine, entraînée par le mouvemént général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et, du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A cette vue, des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans ce même instant que la France tout entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimerait. Hélas! dans ces moments, la haine même s'attendrit, l'orgueil cède, tous sont heureux du bonheur commun et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils sitôt oubliés!

Cette auguste cérémonie achevée, le cortège reprit sa marche, et le peuple se livra à toutes les inspirations de la joie. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Une revue générale des fédérés eut lieu ensuite. Soixante mille hommes étaient sous les armes, et présentaient un magnifique spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir, Paris offrit une fête charmante. Le principal lieu de réunion était aux Champs-Élysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison, changé en une place: Ici l'on danse. Des feux brillants, rangés en guirlandes, remplaçaient l'éclat du jour. Il avait été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le mouvement des voitures. Tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Élysées présentaient une scène touchante. Chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues s'y promenaient au doux éclat des lumières, et paraissaient satisfaites d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la vieille civilisation, on semblait avoir retrouvé les temps de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux imposantes discussions de l'Assemblée Nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris, après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et dont ils reçurent de touchantes expressions de bonté, retournèrent chez eux, transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusions. Après tant de scènes déchirantes et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces heures si fugitives où tous les cœurs n'eurent qu'un sentiment: l'amour du bien public.

La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain, les cœurs voulaient encore tout ce qu'ils avaient voulu la veille, et la guerre était recommencée.

THIERS.

39. MIRABEAU A LA TRIBUNE.

Mirabeau était l'homme de l'idée neuve, de l'illumination soudaine, de la proposition risquée ; fougueux, échevelé, imprudent, toujours inattendu partout, choquant, blessant, n'obéissant qu'à lui-même, cherchant le succès sans doute, mais après beaucoup d'autres choses, et aimant mieux encore être applaudi par ses passions dans son cœur que par le peuple dans les tribunes; bruyant, trouble, rapide, profond, et roulant pêle-mêle dans son écume toutes les idées de son époque souvent fort rudoyées par leur rencontre avec les siennes.

Libelles, pamphlets, calomnies, injures, interruptions, menaces, huées, éclats de rire, sifflets, n'étaient tout au plus que des cailloux jetés dans le courant de sa parole, qui servaient par moment à le faire écumer. Voilà tout. Mirabeau qui parle, c'est Mirabeau. Mirabeau qui parle, c'est l'eau qui coule, c'est le flot qui écume, c'est le feu qui étincelle, c'est l'oiseau qui vole, c'est une nature qui accomplit sa loi : Spectacle toujours sublime et harmonieux !

Quand l'orateur souverain, pris d'une subite pensée, montait à la tribune ; quand cet homme se trouvait face à face avec son peuple ; quand il était debout et marchant sur l'envieuse assemblée, comme l'homme-Dieu sur la mer, sans être englouti par elle ; quand son regard sardonique et lumineux, fixé, du haut de cette tribune, sur les hommes et sur les idées de son temps, avait l'air de mesurer la petitesse des hommes sur la grandeur des idées, alors il n'était plus calomnié, ni hué, ni injurié ; ses ennemis avaient beau faire, avaient beau dire, avaient beau amonceler contre lui, le premier souffle de sa bouche ouverte pour parler faisait crouler tous ces entassements. Quand cet homme était à la tribune dans la fonction de son genie, sa figure devenait splendide, et tout s'épanouissait devant elle.

Mirabeau à la tribune ! tous ses contemporains sont unanimes sur ce point maintenant, c'est quelque chose de magnifique. Là, il est bien lui tout entier, lui tout-puissant. Là, plus de table, plus de papier, plus d'écritoire hérissée de plumes, plus de cabinet solitaire, plus de silence et de méditation ; mais un marbre qu'on peut frapper, un escalier qu'on peut monter en courant ; une tribune, espèce de cage pour cette sorte de bête fauve, où l'on peut aller et venir, marcher, s'arrêter, souffler, haleter, croiser ses bras, crisper ses poings, peindre sa parole avec son geste, et illuminer une idée avec un coup d'œil; un tas d'hommes qu'on peut regarder fixement ; un grand tumulte, magnifique accompagnement pour une

grande voix ; une foule qui hait l'orateur, l'assemblée, enveloppée d'une foule qui l'aime, le peuple, autour de lui, toutes ces intelligences, toutes ces âmes, toutes ces passions, toutes ces médiocrités, toutes ces ambitions, toutes ces natures diverses qu'il connaît, et desquelles il peut tirer le son qu'il veut, comme des touches d'un immense clavecin ; au-dessus de lui, la voûte de la salle de l'Assemblée constituante, vers laquelle ses yeux se lèvent souvent comme pour y chercher des pensés : car on renverse des monarchies avec les idées qui tombent d'une pareille voûte sur une pareille tête.

Oh ! qu'il est bien là sur son terrain, cet homme ! qu'il y a bien le pied ferme et sûr ! que ce génie qui s'amoindrissait dans les livres est grand dans un discours ! comme la tribune change heureusement les conditions de la production extérieure pour cette pensée ! Après Mirabeau écrivain, Mirabeau orateur : quelle transfiguration !

Tout en lui était puissant. Son geste brusque et saccadé était plein d'empire. A la tribune, il avait un colossal mouvement d'épaules : comme l'éléphant qui porte sa tour armée en guerre, lui, il portait sa pensée. Sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable qu'on démêlait dans l'assemblée, comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait la tête, avait quelque chose d'une crinière. Son sourcil remuait tout, comme celui de Jupiter, *cuncta supercilio moventis*. Ses mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune. Tout son visage, toute son attitude, toute sa personne était bouffie d'un orgueil pléthorique qui avait sa grandeur. Sa tête avait une laideur grandiose et fulgurante dont l'effet, par moments, était électrique et terrible.

Quand on avait réussi à l'irriter, quand on lui avait enfoncé dans le flanc quelqu'une de ces pointes aiguës qui font bondir l'orateur, si c'était au milieu d'un discours, il quittait tout sur-le-champ, il laissait là les idées entamées, il s'inquiétait peu que la voûte de raisonnements qu'il avait commencé à bâtir s'écroulât derrière lui faute de couronnement, il abandonnait la question net, et se ruait tête baissée sur l'incident. Alors malheur à l'interrupteur ! malheur au tauréador qui lui avait jeté la vanderille ! Mirabeau fondait sur lui, le prenait au ventre, l'enlevait en l'air, le foulait aux pieds. Il allait et venait sur lui, il le broyait, il le pilait. Il saisissait dans sa parole l'homme tout entier, quel qu'il fût, grand ou petit, méchant ou nul avec sa vie, avec son caractère, avec son ambition, avec ses vices, avec ses ridicules ; il n'omettait rien, il n'épargnait rien, il ne manquait rien, il cognait désespérément son ennemi

sur les angles de la tribune, il faisait trembler, il faisait rire, tout mot portait coup, toute phrase était flèche, il avait la furie au cœur; c'était terrible et superbe, c'était une colère lionne. Grand et puissant orateur, beau surtout dans ce moment-là! C'est alors qu'il fallait voir comme il chassait au loin tous les nuages de la discussion. C'est alors qu'il fallait voir comme son souffle orageux faisait moutonner toutes les têtes de l'assemblée! Chose singulière! il ne raisonnait jamais mieux que dans l'emportement. L'irritation la plus violente, loin de disjoindre son éloquence dans les secousses qu'elle lui donnait, dégageait en lui une sorte de logique supérieure, et il trouvait des arguments dans la fureur, comme un autre des métaphores. Soit qu'il fît rugir son sarcasme aux dents acérées sur le front pâle de Robespierre, ce redoutable inconnu; soit qu'il mâchât avec rage les dilemmes filandreux de l'abbé Maury, et qu'il les rendit tordus, déchirés, disloqués, dévorés à demi et tout couverts de l'écume de sa colère; soit qu'il enfonçât les ongles de son syllogisme dans la phrase molle et flasque de l'avocat Target, il était grand et magnifique, et il avait une sorte de majesté formidable que ne dérangeaient pas ses bonds les plus effrénés. Nos pères nous l'ont dit: qui n'avait pas vu Mirabeau en colère, n'avait pas vu Mirabeau. — VICTOR HUGO.

40. DISCOURS DE MIRABEAU.

SUR LA BANQUEROUTE.

[L'État etant menacé de la banqueroute, Necker, ministre des finances, avait proposé une contribution patriotique comprenant le quart du revenu de chaque citoyen. Mirabeau soutint cette proposition à l'Assemblée constituante, il parla quatre fois dans la séance du 26 septembre 1789, et rassembla toute son éloquence pour emporter un vote approbatif.]

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples?

Daignez, Messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril? qu'un jour, une heure, un instant pouvaient le rendre mortel?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose? *Oui,* a crié quelqu'un dans l'assemblée. Je conjure celui qui répond *oui,* de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper .

Et moi aussi je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens. Vainement je les tiendrais pour préférables: on ne rivalise pas en un instant une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants; une longue expérience; la réputation du premier talent de financier connu; et s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme; il va se refermer . . . vous reculez d'horreur . . Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable! gratuitement criminel; car enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le *déficit*. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous, que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France; impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement quelle seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non, vous périrez; et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons . . . J'entends parler de patriotisme, d'élans du patriotisme, d'invocations au patriotisme. Ah! ne prosti-

tuez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! Messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique; et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois: Donnerez vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Eh! quels titres avez-vous à la liberté? quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus; si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution? . . . Je vous dis: Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non enclaircis), vous n'en avez pas sur la nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde jamais . . . Eh! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés: *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère!* Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome . . . Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer, vous, vos propriétés, votre honneur . . . et vous délibérez!

Adresse aux commettants pour protéger le plan de M. Necker.

[Le «Discours sur la Banqueroute» fit un tel effet qu'on vota d'une commune voix le projet de M. Necker. Mirabeau présenta, le 2 octobre, à l'Assemblée le suivant projet d'adresse aux électeurs.]

«Les députés à l'Assemblée Nationale suspendent quelques instants leurs travaux pour exposer à leurs commettants les besoins de l'État, et inviter leur patriotisme à seconder des mesures réclamées au nom de la patrie en péril.

Nous nous trahirions si nous pouvions le dissimuler: la nation va s'élever à ses glorieuses destinées, ou se précipiter dans un gouffre d'infortunes.

Une grande révolution, dont le projet nous eût paru chimérique il y a peu de mois, s'est opérée au milieu de nous; mais accélérée par des circonstances incalculables, elle a entraîné la subversion soudaine de l'ancien système; et, sans nous donner le temps d'étayer ce qu'il faut conserver encore, de remplacer ce qu'il fallait détruire, elle nous à tout à coup environnés de ruines.

En vain nos efforts ont soutenu le gouvernement. Il touche à une fatale inertie. Les revenus publics ont disparu. Le crédit n'a pu naître dans un moment où les craintes semblaient encore égaler les espérances. En se détendant, ce ressort de la force sociale a tout relâché, les hommes et les choses, la résolution, le courage, et jusqu'aux vertus. Si votre concours ne se hâtait de rendre au corps politique le mouvement et la vie, la plus belle révolution serait perdue aussitôt qu'espérée; elle rentrerait dans le chaos d'où tant de nobles travaux l'ont fait éclore, et ceux qui conserveront à jamais l'amour invincible de la liberté ne laisseraient pas même aux mauvais citoyens la honteuse consolation de redevenir esclaves.

Depuis que vos députés ont déposé dans une réunion juste et nécessaire toutes les rivalités, toutes les divisions d'intérêt, l'Assemblée Nationale n'a cessé de travailler à l'établissement des lois, qui, semblables pour tous, seront la sauvegarde de tous; elle a brisé les liens d'une foule de servitudes qui dégradaient l'humanité; elle a porté la joie et l'espérance dans le cœur des habitants de la campagne, ces créanciers de la terre et de la nature, si longtemps flétris et découragés; elle a rétabli l'égalité des Français trop méconnue, leur droit commun à servir l'État, à jouir de sa protection, à mériter ses faveurs et enfin, d'après vos instructions, elle élève graduellement sur la base immuable des droits imprescriptibles de l'homme, une constitution aussi douce que la nature, aussi durable que la justice, et dont les imperfections, suite de l'inexpérience de ses auteurs, seront facilement réparées. Nous avons eu à combattre des préjugés invétérés depuis des siècles, et mille incertitudes accompagnent les grands changements. Nos successeurs seront éclairés par l'expérience; et c'est à la seule lueur des principes qu'il nous a fallu tracer une route nouvelle. Ils travailleront paisiblement; et nous avons essuyé de grands orages. Ils connaîtront leurs droits et les limites de tous les pouvoirs; nous avons recouvré les uns et fixé les autres. Ils consolide-

ront notre ouvrage, ils nous surpasseront, et voilà notre récompense. Qui oserait maintenant assigner à la France le terme de sa grandeur? Qui n'élèverait ses espérances? Qui ne se réjouirait d'être citoyen de cet empire?

Cependant, telle est la crise de nos finances, que l'État est menacé de tomber en dissolution avant que ce bel ordre ait pu s'affermir. La cessation des revenus fait disparaître le numéraire; mille circonstances le précipitent au dehors du royaume; toutes les sources du crédit sont taries; la circulation universelle menace de s'arrêter, et si le patriotisme ne s'avance au secours du gouvernement et de l'administration des finances, qui embrasse tout, notre armée, notre flotte, nos subsistances, nos arts, notre commerce, notre agriculture, notre dette nationale, la France se voit rapidement entraînée vers la catastrophe où elle ne recevra plus de loi que des désordres de l'anarchie La liberté n'aurait lui un instant à nos yeux que pour s'éloigner en nous laissant le sentiment amer que nous ne sommes pas dignes de la posséder!

A notre honte et aux yeux de l'univers, nous ne pourrions attribuer nos maux qu'à nous-mêmes. Avec un sol si fertile, avec une industrie si féconde, avec un commerce tel que le nôtre et tant de moyens de prospérité, qu'est-ce donc que l'embarras de nos finances? Tous nos besoins du moment sont à peine les fonds d'une campagne de guerre: notre propre liberté ne vaut-elle pas ces luttes insensées où les victoires mêmes nous ont été funestes? Ce moment, une fois passé, loin de surcharger les peuples, il sera facile d'améliorer leur sort. Des réductions qui n'atteignent pas encore le luxe et l'opulence, des réformes qui ne feront point d'infortunés, des conversions faciles d'impôts, une égale répartition, établiront avec l'équilibre des revenus et des dépenses un ordre permanent, qui, toujours surveillé, sera inaltérable: et cette consolante perspective est assise sur des supputations exactes, sur des objets réels et connus. Ici les espérances sont susceptibles d'être démontrées; l'imagination est subordonnée au calcul. Mais les besoins actuels! mais la force publique paralysée! mais pour cette année et pour la suivante, cent soixante millions d'extraordinaire! . . . Le premier ministre des finances nous a proposé comme moyen principal pour cet effort, qui peut décider du salut de la monarchie, une contribution relative au revenu de chaque citoyen.

Pressés entre la nécessité de pourvoir sans délai aux besoins publics, et l'impossibilité d'approfondir en peu d'instants le plan qui nous était offert, nous avons craint de nous livrer à des discussions longues et douteuses; et, ne voyant dans les propositions

du ministre rien de contraire à nos devoirs, nous avons suivi le sentiment de la confiance, en préjugeant qu'il serait le vôtre. L'attachement universel de la nation pour l'auteur de ce plan nous a paru le gage de sa réussite; et nous avons embrassé sa longue expérience comme un guide plus sûr que de nouvelles spéculations.

L'évaluation des revenus est laissée à la conscience des citoyens: ainsi l'effet de cette mesure dépend de leur patriotisme. Il nous est donc permis, il nous est ordonné de ne pas douter de son succès.

Quand la nation s'élance du néant de la servitude vers la création de la liberté; quand la politique va concourir avec la nature au déploiement immense de ses hautes destinées, de viles passions s'opposeraient à sa grandeur! l'égoïsme l'arrêterait dans son essor! le salut de l'État pèserait moins qu'une contribution personnelle!

Non, un tel égarement n'est pas dans la nature: les passions mêmes ne cèdent pas à des calculs si trompeurs.

Eh! que de preuves récentes n'avons-nous pas de l'esprit public, qui rend tous les succès si faciles! Avec quelle rapidité se sont formées ces milices nationales, ces légions de citoyens armés pour la defénse de l'État, le maintien de la paix, la conservation des lois! Une généreuse émulation se manifeste de toutes parts. Villes, communautés, provinces, ont regardé leurs privilèges comme des distinctions odieuses; elles ont brigué l'honneur de s'en dépouiller pour en enrichir la patrie. Vous le savez, on n'avait pas le loisir de rédiger en arrêtés les sacrifices qu'un sentiment vraiment pur et vraiment civique dictait à toutes les classes de citoyens, pour rendre à la grande famille tout ce qui dotait quelques individus au préjudice des autres.

Surtout depuis la crise de nos finances, les dons patriotiques se sont multipliés. C'est du trône, dont un prince bienfaisant relève la majesté par ses vertus, que sont partis les plus grands exemples. O vous si justement aimé de vos peuples! Roi, honnête homme et bon citoyen! vous avez jeté un coup d'œil sur la magnificence qui vous environne; vous avez voulu, et des métaux d'ostentation sont devenues des ressources nationales; vous avez frappé sur des objets de luxe, mais votre dignité suprême en a reçu un nouvel éclat; et pendant que l'amour des Français pour votre personne sacrée murmure de vos privations, leur sensibilité applaudit à votre noble courage, et leur générosité vous rendra vos bienfaits comme vous désirez qu'on vous les rende, en imitant vos vertus, et en vous donnant la joie d'avoir guidé toute votre nation dans la carrière du bien public.

Que de richesses dont un luxe de parade et de vanité a fait sa proie, peuvent reproduire des moyens actifs de prospérité ! Combien la sage économie des individus peut concourir avec les plus grandes vues pour la restauration du royaume ! Que de trésors accumulés par la piété de nos pères pour le service des autels n'auront point changé leur religieuse destination en sortant de l'obscurité pour le service de la patrie ! « Voilà les réserves que j'ai recueillies dans des temps prospères, dit la religion sainte ; je les rapporte à la masse commune dans des temps de calamités. Ce n'était pas pour moi : un éclat emprunté n'ajoute rien à ma grandeur ; c'était pour vous, pour l'État que j'ai levé cet honorable tribut sur les vertus de vos pères. »

Combien ils s'abusent, ceux qui, à une certaine distance de la capitale, n'envisagent la foi publique, ni dans ses immenses rapports avec la prospérité nationale, ni comme la première condition du contrat qui nous lie ! Ceux qui osent prononcer l'infâme mot de banqueroute, veulent-ils donc une société d'animaux féroces, et non d'hommes justes et libres ? Quel est le Français qui oserait envisager un de ses concitoyens malheureux, quand il pourrait se dire à soi-même : *J'ai contribué, pour ma part, à empoisonner l'existence de plusieurs millions de mes semblables ?*

Que de courage vous nous rendrez pour les fonctions que vous nous avez confiées ! Comment travaillerions-nous avec sécurité à la constitution d'un État dont l'existence est compromise ? Nous nous étions promis, nous avions juré de sauver la patrie : jugez de nos angoisses, quand nous craignons de la voir périr dans nos mains.

Il ne faut qu'un sacrifice d'un moment, offert véritablement au bien public, et non pas aux déprédations de la cupidité. Eh bien ! cette légère expiation pour les erreurs et les fautes d'un temps marqué par notre servitude politique, est-elle donc au-dessus de notre courage ? Songeons au prix qu'a coûté la liberté à tous les peuples qui s'en sont montrés dignes : des flots de sang ont coulé pour elle ; de longs malheurs, d'affreuses guerres civiles on partout marqué sa naissance ! . . . Elle ne nous demande que des sacrifices d'argent ; et cette offrande vulgaire n'est pas un don qui nous appauvrisse : elle revient nous enrichir, et retombe sur nos cités, sur nos campagnes, pour en augmenter la gloire et la prospérité. »

Discours sur la Mort de Franklin.

Messieurs, Franklin est mort. . . . Il est retourné au sein de la divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe

des torrents de lumière. Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang dans l'espèce humaine.

Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre. Assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le congrès a ordonné dans les quatorze États de la confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands des hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin. — MIRABEAU.

41. FUITE ET ARRESTATION DE LOUIS XVI.

Le 20 juin (1792), vers minuit, le roi, la reine, Madame Elisabeth, Madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France, se déguisent, et sortent successivement du château. Madame de Tourzel avec les enfants se rend au petit Carrousel, et monte dans une voiture conduite par M. de Fersen, jeune seigneur déguisé en cocher. Le roi les joint bientôt. Mais la reine qui était sortie avec un garde-du-corps, leur donne à tous les plus grandes inquiétudes. Ni elle ni son guide ne connaissaient les quartiers de Paris : elle s'égare et ne retrouve le petit Carrousel qu'une heure après; en s'y rendant, elle rencontre la voiture de M. de La Fayette, dont les gens marchaient avec des torches. Elle se cache sous les guichets du Louvre, et, sauvée de ce danger, parvient à la voiture où elle était si impatiemment attendue. Après s'être ainsi réunie, toute la famille se met en route; elle arrive après un long trajet et une

seconde erreur de route, à la porte Saint-Martin, et monte dans une berline attelée de six chevaux, placée là pour l'attendre. Madame de Tourzel, sous le nom de Madame de Korff, devait passer pour une mère voyageant avec ses enfants; le roi était supposé son valet de chambre; trois gardes-du-corps déguisés devaient précéder la voiture en courriers, ou la suivre comme domestiques. Ils partent enfin, accompagnés des vœux de M. de Fersen, qui rentra dans Paris pour prendre le chemin de Bruxelles. Pendant ce temps, Monsieur se dirigeait vers la Flandre avec son épouse, et suivait une autre route pour ne point exciter les soupçons et ne pas faire manquer les chevaux dans les relais.

Le roi et sa famille voyagèrent toute la nuit sans que Paris fût averti. M. de Fersen courut à la municipalité pour voir ce qu'on en savait: à huit heures du matin on l'ignorait encore. Mais bientôt le bruit s'en répandit et circula avec rapidité. La Fayette réunit ses aides-de-camp, leur ordonna de partir sur-le-champ, en leur disant qu'ils n'atteindraient sans doute pas les fugitifs, mais qu'il fallait faire quelque chose; il prit sur lui la responsabilité de l'ordre qu'il donnait, et supposa, dans la rédaction de cet ordre, que la famille royale avait été enlevée par les ennemis de la chose publique. Cette supposition respectueuse fut admise par l'Assemblée, et constamment adoptée par toutes les autorités. Dans ce moment, le peuple ameuté reprochait à La Fayette d'avoir favorisé l'évasion du roi, et plus tard le parti aristocrate l'a accusé d'avoir laissé fuir le roi pour l'arrêter ensuite, et pour le perdre par cette vaine tentative. Cependant, si La Fayette avait voulu laisser fuir Louis XVI, aurait-il envoyé, sans aucun ordre de l'Assemblée, deux aides-de-camp à sa suite? Et si, comme l'ont supposé les aristocrates, il ne l'avait laissé fuir que pour le reprendre, aurait-il donné toute une nuit d'avance à la voiture? Le peuple fut bientôt détrompé, et La Fayette rétabli dans ses bonnes grâces.

La voiture, partie dans la nuit du 20 au 21, avait franchi heureusement une grande partie de la route, et était parvenue sans obstacle à Châlons, le 21, vers les cinq heures de l'après-midi. Là, le roi, qui avait le tort de mettre souvent la tête à la portière, fut reconnu; celui qui fit cette découverte voulait d'abord révéler le secret, mais il en fut empêché par le maire, qui était un royaliste fidèle. Arrivée à Pont-de-Sommeville, la famille royale ne trouva pas les détachements qui devaient l'y recevoir; ces détachements avaient attendu plusieurs heures; mais le soulèvement du peuple, qui s'alarmait de ce mouvement de troupes, les avait obligés de se retirer. Cependant le roi arriva à Ste.-Ménehould. Là, montrant

toujours sa tête à la portière, il fut aperçu par Drouet, fils du maître de poste, et chaud révolutionnaire. Aussitôt ce jeune homme, n'ayant pas le temps de faire arrêter la voiture à Ste.-Ménehould, court à Varennes. Un brave maréchal-des-logis, qui avait aperçu son empressement et qui soupçonnait ses motifs, vole à sa suite pour l'arrêter, mais ne peut l'atteindre. Drouet fait tant de diligence qu'il arrive à Varennes avant la famille infortunée; sur-le-champ il avertit la municipalité, et fait prendre sans délai toutes les mesures nécessaires pour l'arrestation. Varennes est bâtie sur le bord d'une rivière étroite, mais profonde; un détachement de hussards y était de garde; mais l'officier ne voyant pas arriver le trésor qu'on lui avait annoncé, avait laissé sa troupe dans les quartiers. La voiture arrive enfin et passe le pont. A peine est-elle engagée sous une voûte qu'il fallait traverser, que Drouet, aidé d'un autre individu, arrête les chevaux: Votre passe-port! s'écrie-t-il, et avec un fusil, il menace les voyageurs, s'ils s'obstinent à avancer. On obéit à cet ordre, et on livre le passe-port! Drouet s'en saisit, et dit que c'est au procureur de la commune à l'examiner; et la famille royale est conduite chez ce procureur, nommé Sausse. Celui-ci, après avoir examiné ce passe-port, feint de le trouver en règle, et, avec beaucoup d'égards, prie le roi d'attendre. On attend en effet assez longtemps. Lorsque Sausse est enfin assuré qu'un nombre suffisant de gardes nationaux ont été réunis, il cesse de dissimuler, et déclare au prince qu'il est reconnu et arrêté. Une contestation s'engage; Louis prétend n'être pas ce qu'on suppose, et la dispute devenant trop vive: — «Puisque vous le reconnaissez pour votre roi, s'écrie la reine impatientée, parlez-lui donc avec le respect que vous lui devez.»

Le roi, voyant que toute dénégation était inutile, renonce à se déguiser plus longtemps. La petite salle était pleine de monde; il prend la parole et s'exprime avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire. Il proteste de ses bonnes intentions, il assure qu'il n'allait à Montmédy que pour écouter plus librement les vœux des peuples, en s'arrachant à la tyrannie de Paris; il demande à continuer sa route, et à être conduit au but de son voyage. Le malheureux prince, tout attendri, embrasse Sausse, et lui demande le salut de son épouse et de ses enfants; la reine se joint à lui, et, prenant le dauphin dans ses bras, conjure Sausse de les sauver. Sausse est touché, mais il résiste, et les engage à retourner à Paris pour éviter une guerre civile. Le roi, au contraire, effrayé de ce retour, persiste à vouloir marcher vers Montmédy. Dans ce moment, MM. Damas et Goguelas étaient arrivés avec les dé-

tachements placés sur divers points. La famille royale se croyait délivrée, mais on ne pouvait compter sur les hussards. Les officiers les réunissent, leur annoncent que le roi et sa famille sont pour la nation. Dans le même instant, les gardes nationales, convoquées dans tous les environs, affluent et remplissent Varennes. Toute la nuit se passe dans cet état; à six heures du matin, le jeune Romeuf arrive, portant le decret de l'Assemblée; il trouve la voiture attelée de six chevaux et dirigée vers Paris. Il monte et remet le decret avec douleur. La municipalité ordonna alors le départ, et la famille royale fut obligée de remonter sur-le-champ en voiture, et de reprendre la route de Paris, cette route fatale et si redoutée.

Lorsqu'on apprit à Paris l'arrestation du roi, on le croyait déjà hors d'atteinte. Le peuple en ressentit une joie extraordinaire. L'Assemblée députa trois commissaires pour accompagner le monarque et le reconduire à Paris. Le voyage était lent, parce que la voiture suivait le pas des gardes nationales. Il dura huit jours de Varennes à Paris. La chaleur était extrême, et une poussière brûlante, soulevée par la foule, suffoquait les voyageurs.

A Paris, on avait préparé la réception qu'on devait faire à la famille royale. Un avis était répandu et affiché partout: Quiconque applaudira le roi sera battu: quiconque l'insultera sera pendu. L'ordre fut ponctuellement exécuté, et l'on n'entendit ni applaudissements, ni insultes. La voiture prit un détour pour ne pas traverser Paris. On la fit entrer par les Champs-Elysées, qui conduisent directement au château. Une foule immense la reçut en silence et le chapeau sur la tête.

Tel fut ce voyage, dont la funeste issue ne peut être justement attribuée à aucun de ceux qui l'avaient préparée. Un accident le fit manquer, un accident pouvait le faire réussir. Si, par exemple, Drouet avait été joint et arrêté par celui qui le poursuivait, la voiture était sauvée. Peut-être aussi le roi manqua-t-il d'énergie, lorsqu'il fut reconnu. Quoi qu'il en soit, ce voyage ne doit être reproché à personne, ni à ceux qui l'ont conseillé, ni à ceux qui l'ont exécuté; il était le résultat de cette fatalité qui poursuit la faiblesse au milieu des crises révolutionnaires. — THIERS.

42. LOUIS XVI DANS LA PRISON DU TEMPLE.

Le roi se levait avec le jour, et priait longtemps à genoux au pied de son lit. Après sa prière, il s'approchait de la fenêtre ou de son foyer, et lisait avec recueillement les psaumes. La reine

et sa sœur se livraient aux mêmes pratiques. On les surprenait souvent les mains jointes, leurs livres de dévotion mouillés de larmes, priant auprès de leur lit. Après ces prières, le roi s'adonnait à la lecture. A neuf heures, sa famille descendait auprès de lui pour le déjeuner. Le roi embrassait sa femme, sa sœur, ses enfants sur le front. Après le déjeuner les princesses, dénuées de femmes de toilette, faisaient peigner leurs cheveux dans la chambre du roi, par Cléry. Pendant ce temps, le roi donnait à son fils les premières leçons de grammaire, d'histoire, de géographie et de latin.

A midi on venait chercher la famille royale pour qu'elle respirât l'air du jardin. Quel que fût le froid, le soleil ou la pluie, les prisonniers descendaient. Ils accomplissaient cette promenade comme un des plus rigoureux devoirs de leur captivité. L'exercice violent dans ces cours, les jeux de l'enfant avec sa sœur dans l'intérieur de l'appartement, la vie régulière et sobre, les études familières et douces entre les genoux de son père, les tendres soins de ces trois femmes lui conservaient l'ardeur de vie et la fraîcheur de teint de l'enfance.

A deux heures la famille rentrait pour dîner, après lequel le roi s'endormait quelques moments dans son fauteuil. Les jeunes enfants cessaient, au signe de leur mère, leurs jeux bruyants. Les princesses reprenaient leurs travaux d'aiguilles. Le plus profond silence régnait dans la chambre pendant le sommeil du roi. On n'entendait que le léger froissement des étoffes travaillées par la reine et sa sœur, la respiration du roi et le pas régulier des sentinelles à la porte de l'appartement. A six heures, le roi reprenait ses leçons à son fils, et s'amusait avec lui jusqu'au souper. La reine alors déshabillait elle-même l'enfant, lui faisait réciter ses prières et le portait à son lit.

Quand il était couché elle se penchait, pour l'embrasser une dernière fois, et lui soufflait à l'oreille une courte prière, que l'enfant répétait tout bas pour que les gardes ne pussent l'entendre. Cette prière composée par la reine, a été retenue et révélée par sa fille :

«Dieu tout puissant, qui m'avez créé et racheté, je vous aime. Conservez les jours de mon père et de ma famille. Protégez-nous contre nos ennemis ! Donnez à ma mère, à ma tante, à ma sœur, les forces dont elles ont besoin pour supporter leurs peines ! »

Cette simple prière, les lèvres d'un enfant demandant la vie pour son père et la patience pour sa mère, était un crime dont il fallait se cacher.

L'enfant endormi, la reine faisait une lecture à haute voix pour l'instruction de sa fille et pour le délassement du roi et des prin-

cesses. Louis XVI, à la fin de la journée remontait un instant dans la chambre de sa femme, lui prenait la main en la regardant tendrement et lui disait adieu. Il embrassait ensuite sa sœur et sa fille et redescendait s'enfermer dans la tourelle à côté de sa chambre où il lisait, méditait et priait jusqu'à minuit. — LAMARTINE..

43. MALESHERBES AU PRÉSIDENT DE LA CONVENTION.

Paris, le 11 décembre 1792.

J'ignore si la Convention Nationale donnera à Louis XVI un conseil pour le défendre, et si elle lui en laissera le choix. Dans ce cas-là, je désire que Louis XVI sache que, s'il me choisit pour cette fonction, je suis prêt à m'y dévouer.

Je ne vous demande pas de faire part à la Convention de mon offre, car je suis bien éloigné de me croire un personnage assez important pour qu'elle s'occupe de moi ; mais j'ai été appelé deux fois au conseil de celui qui fut mon maître, dans le temps que cette fonction était ambitionnée par tout le monde; je lui dois ce même service lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. Si je connaissais un moyen possible pour lui faire connaître mes dispositions, je ne prendrais pas la liberté de m'adresser à vous.

J'ai pensé que, dans la place que vous occupez, vous auriez plus de moyens que personne de lui faire passer cet avis.

Je suis avec respect LAMOIGNON DE MALESHERBES.

44. FRAGMENT DU PLAIDOYER POUR LOUIS XVI A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Français, qu'est-ce donc devenu ce caractère national, ce caractère qui distinguait vos anciennes mœurs, ce caractère de grandeur et de loyauté ? Mettriez-vous votre puissance à combler l'infortune d'un homme qui a eu le courage de se confier aux représentants de la nation elle-même ?

N'auriez-vous donc plus de respect pour les droits sacrés de l'asile ? ne croiriez-vous devoir aucune pitié à l'excès du malheur, et ne regarderiez-vous pas un roi qui cesse de l'être, comme une victime assez éclatante du sort, pour qu'il dût vous paraître impossible d'ajouter encore à la misère de sa destinée ?

Français, la révolution qui vous régénère a développé en vous de grandes vertus ; mais craignez qu'elle n'ait affaibli dans vos âmes le sentiment de l'humanité, sans lequel il ne peut y en avoir que de fausses.

Entendez d'avance l'Histoire qui redira à la Renommée : Louis était monté sur le trône à vingt ans ; il donna sur le trône l'exemple des mœurs ; il n'y porta aucune faiblesse coupable, ni aucune passion corruptrice ; il y fut économe, juste et sévère ; il s'y montra toujours l'ami constant du peuple. Le peuple désirait la destruction d'un impôt désastreux qui pesait sur lui : il le détruisit ; le peuple demandait l'abolition de la servitude : il commença par l'abolir lui-même dans ses domaines. Le peuple sollicitait des réformes dans la législation criminelle pour l'adoucissement du sort des accusés : il fit ces réformes. Le peuple voulait que des milliers de Français que la rigueur de nos usages avait privés jusqu'alors des droits qui appartiennent aux citoyens, acquissent ces droits ou les recouvrassent : il les en fit jouir par ses lois ; le peuple voulut la liberté : il la lui donna ; il vint même au-devant de lui par ses sacrifices ; et cependant, c'est au nom de ce même peuple qu'on demande aujourd'hui. . . Citoyens, je n'achève pas . . . Je m'arrête devant l'Histoire ; songez qu'elle jugera votre jugement et que le sien sera celui des siècles. — DESÈZE.

45. DERNIERS MOMENTS DE LOUIS XVI.

Le lendemain 21 janvier (1793), cinq heures avaient sonné au Temple. Le roi s'éveille, appelle Cléry, lui demande l'heure, et s'habille avec beaucoup de calme. Il s'applaudit d'avoir retrouvé ses forces dans le sommeil. Cléry allume du feu, transporte une commode dont il fait un autel, M. Edgeworth se revêt des ornements pontificaux, et commence à célébrer la messe ; Cléry la sert, et le roi l'entend à genoux avec le plus grand recueillement. Il reçoit ensuite la communion des mains de M. Edgeworth, et après la messe, se relève plein de forces, et attendant avec calme le moment d'aller à l'échafaud. Il demande des ciseaux pour couper ses cheveux lui-même, et se soustraire à cette humiliante opération faite de la main des bourreaux ; mais la commune les lui refuse par défiance.

Dans ce moment, le tambour battait dans la capitale. Tous ceux qui faisaient partie des sections armées se rendaient à leur compagnie avec une complète soumission ; ceux qu'aucune obligation n'appelait à figurer dans cette terrible journée se cachaient chez eux. Les portes, les fenêtres étaient fermées, et chacun attendait chez soi la fin de ce triste événement. On disait que quatre ou cinq cents hommes dévoués devaient fondre sur la voiture, et enlever le roi. La Convention, la commune, le conseil exécutif, les jacobins, étaient en séance.

A huit heures du matin, Santerre, avec une députation de la commune, du département et du tribunal criminel, se rend au Temple. Louis XVI, en entendant le bruit, se lève et se dispose à partir. Il n'avait pas voulu revoir sa famille pour ne pas renouveler la triste scène de la veille. Il charge Cléry de faire pour lui ses adieux à sa femme, à sa sœur et à ses enfants; il lui donne un cachet, des cheveux et divers bijoux, avec commission de les leur remettre. Il lui serre ensuite la main en le remerciant de ses services. Après cela, il s'adresse à l'un des municipaux en le priant de transmettre son testament à la commune. Ce municipal était un ancien prêtre, nommé Jaques Roux, qui lui répond brutalement qu'il s'est chargé de le conduire au supplice, et non de faire ses commissions. Un autre s'en charge, et Louis, se retournant vers le cortège, donne avec assurance le signe du départ.

Des officiers de gendarmerie étaient placés sur le devant de la voiture; le roi et M. Edgeworth étaient assis dans le fond. Pendant la route qui fut assez longue, le roi lisait, dans le bréviaire de M. Edgeworth, les prières des agonisants, et les deux gendarmes étaient confondus de sa piété et de sa résignation tranquilles. Ils avaient, dit-on, la commission de le frapper, si la voiture était attaquée. Cependant aucune démonstration hostile n'eut lieu depuis le Temple jusqu'à la place de la Révolution. Une multitude armée bordait la haie; la voiture s'avançait lentement et au milieu d'un silence universel. Sur la place de la Révolution un grand espace avait été laissé vide autour de l'échafaud. Des canons environnaient cet espace; les fédérés les plus exaltés étaient placés autour de l'échafaud, et la vile populace, toujours prête à outrager le génie, la vertu, le malheur, quand on lui en donne le signal, se pressait derrière le rang des fédérés, et donnait seule quelques signes extérieurs de satisfaction, tandis que partout on ensevelissait au fond de son cœur les sentiments qu'on éprouvait. A dix heures dix minutes, la voiture s'arrête. Louis XVI, se levant avec force, descend sur la place. Trois bourreaux se présentent; il les repousse et se déshabille lui-même. Mais voyant qu'ils voulaient lui lier les mains, il éprouve un mouvement d'indignation, et semble prêt à se défendre. M. Edgeworth, dont toutes les paroles furent alors sublimes, lui adresse un dernier regard, et lui dit: «Souffrez cet outrage comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense.» A ces mots, la victime résignée et soumise se laisse lier et conduire à l'échafaud. Tout-à-coup Louis fait un pas, se sépare des bourreaux, et s'avance pour parler au peuple. «Français, dit-il d'une voix forte, je meurs innocent des crimes

qu'on m'impute; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je demande que mon sang ne retombe pas sur la France.» Il allait continuer, mais aussitôt l'ordre de battre est donné aux tambours; leur roulement couvre la voix du prince, les bourreaux s'en emparent, et M. Edgeworth lui dit ces paroles: «Fils de Saint-Louis, montez au ciel!» — A peine le sang avait-il coulé, que des furieux y trempent leurs piques et leurs mouchoirs, se répandent dans Paris en criant: vive la république! vive la nation! et vont jusqu'aux portes du Temple, montrer la brutale et fausse joie que la multitude manifeste à la naissance, à l'avènement et à la chute de tous les princes. —
THIERS.

46. LOUIS XVI.

Le roi Louis XVI n'avait alors (1793) que trente-sept ans; ses traits étaient ceux de sa race, un peu alourdis par le sang allemand de sa mère, princesse de la maison de Saxe. De beaux yeux bleus largement ouverts, plus limpides qu'éblouissants, un front arrondi fuyant en arrière, un nez romain, mais dont les narines molles et lourdes altéraient un peu l'énergie de la forme aquiline, une bouche souriante et gracieuse dans l'expression, des lèvres épaisses, mais bien découpées, une peau fine, une carnation riche et colorée quoiqu'un peu flasque, la taille courte, le corps gras, l'attitude timide, la marche incertaine; au repos, un balancement inquiet du corps portant alternativement sur une hanche et sur l'autre sans avancer, soit que ce mouvement fut contracté en lui par cette habitude d'impatience qui saisit les princes forcés à donner de longues audiences, soit que ce fut le signe physique du perpétuel balancement d'un esprit indécis; dans la personne, une expression de bonhomie peu royale qui prêtait autant au premier coup d'œil à la moquerie qu'à la vénération, et que ses ennemis travestirent avec une perversité impie pour montrer au peuple dans les traits du prince le symbole des vices qu'ils voulaient immoler dans la royauté; en tout, quelque ressemblance avec la physionomie impériale des derniers césars à l'époque de la décadence des choses et des races; la douceur d'Antonin dans l'obésité de Vespasien: voilà l'homme.

Ce jeune prince avait été élevé dans une séquestration de la cour de son aïeul. Cette atmosphère qui avait infecté tout le siècle de Louis XV n'avait pas atteint son héritier. Pendant que Louis XV changeait sa cour en lieu suspect, son petit-fils, élevé dans un coin du palais de Meudon par des maîtres pieux et éclairés, grandissait

dans le respect de son rang, dans la terreur du trône et dans un amour religieux du peuple qu'il était appelé à gouverner. L'âme de Fénelon semblait avoir traversé deux générations de rois, dans ce palais où il avait élevé le duc de Bourgogne, pour inspirer encore l'éducation de son descendant. Ce qui était le plus près du vice couronné sur le trône, était peut-être ce qu'il y avait de plus pur en France. Si le siècle n'eût pas été aussi dissolu que le roi, il aurait tourné là son amour. Il en était venu jusqu'à ce point de corruption où la pureté parait un ridicule, et où l'on réserve le mépris pour la pudeur.

Marié à seize ans à une fille de Marie-Thérèse d'Autriche, le jeune prince avait continué jusqu'à son avènement au trône cette vie de recueillement domestique, d'étude et d'isolement. Une paix honteuse assoupissait l'Europe. La guerre, cet exercice des princes, n'avait pas pu le former au contact des hommes et à l'habitude du commandement. Les champs de bataille, qui sont le théâtre de ces grands acteurs, ne l'avaient jamais exposé aux regards de son peuple. Aucun prestige, excepté celui de sa naissance, ne jaillissait de lui. L'horreur qu'on avait pour son aïeul fit seul sa popularité. Il eut l'estime de son peuple, jamais sa faveur. Probe et instruit, il appela à lui la probité et les lumières dans la personne de Turgot. Mais, avec le sentiment philosophique de la nécessité des réformes, le prince n'avait que l'âme du réformateur : il n'en avait ni le génie ni l'audace. Ses hommes d'État, pas plus que lui. Ils soulevaient toutes les questions sans les déplacer : ils accumulaient les tempêtes sans leur donner une impulsion. Les tempêtes devaient finir par se tourner contre eux. Dieu qui avait donné beaucoup d'hommes de bruit à ce règne, lui avait refusé un homme d'État ; tout était promesses et déception. La cour criait, l'impatience saisissait la nation, les oscillations devenaient convulsives : Assemblée des Notables, Etats-Généraux, Assemblée Nationale, tout avait éclaté entre les mains du roi, une révolution était sortie de ses bonnes intentions plus ardente et plus irritée que si elle était sortie de ses vices. Aujourd'hui, le roi avait cette révolution en face dans l'Assemblée Nationale ; dans ses conseils aucun homme capable, non pas seulement de lui résister, mais de la comprendre. Les hommes vraiment forts aimaient mieux être les ministres populaires de la nation que les boucliers du roi au moment où nous sommes.

Le roi, sans organe, sans attributions et sans force, n'avait que l'odieuse responsabilité de l'anarchie. Il était le but contre lequel tous les partis dirigeaient la haine ou la fureur du peuple. Il avait le privilège de toutes les accusations. Pendant que du haut de la

tribune, Mirabeau, Barnave, Pétion, Lameth, Robespierre menaçaient éloquemment le trône, des pamphlets infâmes, des journaux factieux peignaient le roi sous les traits d'un tyran mal enchaîné qui s'abrutissait dans le vin, qui s'asservissait aux caprices d'une femme déhontée, et qui conspirait au fond de son palais avec les ennemis de la nation. Dans le sentiment sinistre de sa chute accélérée, la vertu st ïque de ce prince suffisait au calme de sa conscience, mais ne suffisait pas à ses résolutions. Au sortir de son conseil des ministres, où il accomplissait loyalement les conditions constitutionnelles de son rôle, il cherchait, tantôt dans l'amitié des serviteurs dévoués, tantôt dans la personne de ses ennemis mêmes, admis furtivement à ses confidences, des inspirations plus intimes. Les conseils succédaient aux conseils, et se contredisaient dans son oreille comme leurs résultats se contredisaient dans ses actes. Ses ennemis lui suggéraient des concessions, et lui promettaient une popularité qui s'enfuyait de leurs mains dès qu'ils voulaient la lui livrer. La cour lui prêchait la force qu'elle n'avait que dans ses rêves ; la reine, le courage qu'elle se sentait dans l'âme ; les intrigants, la corruption ; les timides, la fuite ; il essayait tour-à-tour et tout à la fois tous ces partis. Aucun n'était efficace : le temps des résolutions utiles était passé.

La crise était sans remède. Entre la vie et le trône, il fallait choisir. En voulant tenter de conserver tous les deux, il était écrit qu'il perdrait l'un et l'autre.

Quand on se place par la pensée dans la situation de Louis XVI, et qu'on se demande quel est le conseil qui aurait pu le sauver, on cherche, et on ne trouve pas. Il y a des circonstances qui enlacent tous les mouvements d'un homme dans un tel piège que, quelque direction qu'il prenne, il tombe dans la fatalité de ses fautes ou dans celle de ses vertus. Louis XVI en était là. Toute la dépopularisation de la royauté en France, toutes les fautes des administrations précédentes, tous les vices des rois, toutes les hontes des cours, tous les griefs du peuple avaient, pour ainsi dire, abouti sur sa tête et marqué son front innocent pour l'expiation de plusieurs siècles. Les époques ont leurs sacrifices comme les religions. Quand elles veulent renouveler une institution qui ne leur va plus, elles entassent sur l'homme, en qui cette institution se personnifie, tout l'odieux et toute la condamnation de l'institution elle-même ; elles font de cet homme une victime qu'elles immolent au temps : Louis XVI était cette victime innocente, mais chargée de toutes les iniquités des trônes, et qui devait être immolée en châtiment de la royauté. Voilà le roi. — LAMARTINE.

47. MARIE-ANTOINETTE.

La reine Marie-Antoinette semblait avoir éte créée par la nature pour contraster avec le roi et pour attirer à jamais l'intérêt et la pitié des siècles sur un de ces drames d'État qui ne sont pas complets quand les infortunes d'une femme ne les achèvent pas. Fille de Marie-Thérèse, elle avait commencé sa vie dans les orages de la monarchie autrichienne. Elle était sœur de ces enfants que l'impératrice tenait par la main quand elle se présenta en suppliante devant les fidèles Hongrois, et que ces troupes s'écrièrent: «Mourons pour notre roi Marie-Thérèse!» Sa fille aussi avait le cœur d'un roi. A son arrivée en France, sa beauté avait ébloui le royaume; cette beauté était dans tout son éclat. Elle était grande, élancée, souple: une véritable fille du Tyrol. Les deux enfants qu'elle avait donnés au trône, loin de la flétrir, ajoutaient à l'impression de sa personne ce caractère de majesté maternelle qui sied bien à la mère d'une nation. Le pressentiment de ses malheurs, le souvenir des scènes tragiques de Versailles, les inquiétudes de chaque jour pâlissaient seulement un peu sa première fraîcheur. La dignité naturelle de son port n'enlevait rien à la grâce de ses mouvements; son cou bien détaché des épaules avait ces magnifiques inflexions qui donnent tant d'expression aux attitudes. On sentait la femme sous la reine, la tendresse du cœur sous la majesté du sort. Ses cheveux blond cendré étaient longs et soyeux; son front haut et un peu bombé venait se joindre aux tempes par ces courbes qu donnent tant de délicatesse et tant de sensibilité à ce siège de la pensée ou de l'âme chez les femmes; les yeux de ce bleu clair qui rappelle le ciel du Nord ou l'eau du Danube, le nez aquilin, les narines bien ouvertes et légèrement renflées, où les émotions palpitaient, signe du courage; une bouche grande, des dents éclatantes, des lèvres autrichiennes, c'est-à-dire saillantes et découpées; le tour du visage ovale, la physionomie mobile, expressive, passionnée; sur l'ensemble de ces traits, cet éclat qui ne se peut décrire, qui jaillit du regard, de l'ombre des reflets du visage, qui l'enveloppe d'un rayonnement semblable à la vapeur chaude et colorée où nagent les objets frappés du soleil; dernière expression de la beauté, qui lui donne l'idéal, qui la rend vivante, et qui la change en attrait. Avec tous ces charmes, une âme altérée d'attachement, un cœur facile à émouvoir, mais ne demandant qu'à se fixer, un sourire pensif et intelligent, qui n'avait rien de banal, des intimités, des préférences, parce qu'elle se sentait digne d'amitié. Voilà Marie-Antoinette comme femme.

C'était assez pour faire la félicité d'un homme et l'ornement d'une cour. Pour inspirer un roi indécis et pour faire le salut d'un État dans des circonstances difficiles, il fallait plus: il fallait le génie du gouvernement; la reine ne l'avait pas. Rien n'avait pu la préparer au maniement des forces désordonnées qui s'agitaient autour d'elle; le malheur ne lui avait pas donné le temps de la réflexion. Accueillie avec enivrement par une cour perverse et une nation ardente, elle avait dû croire à l'éternité de ces sentiments. Elle s'était endormie dans les dissipations de Trianon. Elle avait entendu les premiers bouillonnements de la tempête sans croire au danger; elle s'était fiée à l'amour qu'elle inspirait, et qu'elle se sentait dans le cœur. La cour était devenue exigeante, la nation hostile. Instrument des intrigues de la cour sur le cœur du roi, elle avait d'abord favorisé, puis combattu toutes les réformes qui pouvaient prévenir ou ajourner les crises. Sa politique n'était que de l'engouement, son système n'était que son abandon alternatif à tous ceux qui lui promettaient le salut du roi. Le comte d'Artois, prince jeune, chevaleresque dans les formes, avait pris de l'empire sur son esprit. Il se fiait à la noblesse, il parlait de son épée, il riait de la crise, il dédaignait ce bruit de paroles, il cabalait contre les ministres, il flétrissait les transactions. La reine, enivrée d'adulations par cet entourage, poussait le roi à reprendre le lendemain ce qu'il avait concédé la veille. Sa main se sentait dans tous les tiraillements du gouvernement. Ses appartements étaient le foyer d'une conspiration perpétuelle contre l'esprit nouveau; la nation finit par s'en apercevoir et par la haïr. Son nom devint pour le peuple le fantôme de la contre-révolution. On est prompt à calomnier ce qu'on craint. Les bruits les plus infames circulaient; les anecdotes les plus controuvées furent répandues. On pouvait l'accuser de tendresse; de dépravation, jamais. Belle, jeune et adorée, si son cœur ne resta pas insensible, ses sentiments du moins n'éclatèrent jamais en scandales. Le cœur d'une femme, fut-elle reine, a son inviolabilité. Les sentiments ne deviennent de l'histoire que quand ils éclatent en publicité.

La reine s'aperçut trop tard de l'inimitié du peuple; la rancune dut envahir son cœur. On accusa Marie-Antoinette de conjurer la perte de la nation, qui demandait à chaque instant sa tête. Le peuple soulevé a besoin de haïr quelqu'un: on lui livra la reine. Son nom fut chanté dans ses colères. Une femme fut choisie pour l'ennemie de toute une nation. Sa fierté dédaigna de la détromper. Elle s'enferma dans son ressentiment et dans sa terreur. Emprisonnée dans le palais des Tuileries, elle ne pouvait mettre la tête à la

fenêtre sans provoquer l'outrage et entendre l'insulte. Chaque bruit de la ville lui faisait craindre une insurrection. Ses journées étaient mornes, ses nuits agitées ; son supplice fut de toutes les heures pendant deux ans ; il se multipliait dans son cœur par son amour pour ses deux enfants et par ses inquiétudes pour le roi. Sa cour était vide ; elle ne voyait plus que des autorités ombrageuses, des ministres imposés et M. de La Fayette, devant qui elle était obligée de composer même son visage. Ses appartements recélaient la délation. Ses serviteurs étaient ses espions. Il fallait les tromper pour se concerter avec le peu d'amis qui lui restaient. Des escaliers dérobés, des corridors sombres conduisaient la nuit dans les combles du château les conseillers secrets qu'elle appelait autour d'elle. Ces conseils ressemblaient à des conjurations ; elle en sortait sans cesse avec des pensées différentes ; elle en assiégeait l'âme du roi, dont la conduite contractait ainsi l'incohérence d'une femme aux abois.

Mesures de force, tentatives de corruption sur l'Assemblée, abandon sincère à la constitution, essais de résistance, attitude de dignité royale, repentir, faiblesse, terreur et fuite, tout était conçu, tenté, préparé, arrêté, abandonné le même jour. Les femmes, si sublimes dans le dévouement, sont rarement capables de l'esprit de suite et de l'imperturbabilité nécessaires à un plan politique. Leur politique est dans le cœur ; leur passion est trop près de leur raison. De toutes les vertus du trône, elles n'ont que le courage ; elles sont souvent des héros, rarement des hommes d'État. La reine en fut un exemple de plus. Elle fit bien du mal au roi ; douée de plus d'esprit, de plus d'âme, de plus de caractère que lui, sa supériorité ne servit qu'à lui inspirer confiance dans de funestes conseils. Elle fut à la fois le charme de ses malheurs et le génie de sa perte ; elle le conduisit pas à pas jusqu'à l'échafaud, mais elle y monta avec lui. — LAMARTINE.

48. CHARLOTTE CORDAY.

En 1793 vivait dans le Calvados une jeune fille âgée de vingt-cinq ans, réunissant à une grande beauté un caractère ferme et indépendant. Elle se nommait Charlotte Corday d'Armans. Ses mœurs étaient pures, mais son esprit était actif et inquiet. Elle avait quitté la maison paternelle pour vivre avec plus de liberté chez une de ses amies à Caen. Elle était enivrée de l'idée d'une république soumise aux lois et féconde en vertus. Les girondins lui paraissaient vouloir réaliser son rêve ; les montagnards semblaient seuls y apporter des obstacles ; et, à la nouvelle du 31 mai,

elle résolut de venger ses orateurs. La guerre du Calvados commençait; elle crut que la mort du chef des anarchistes, concourant avec l'insurrection des départements, assurerait la victoire de ces derniers; elle résolut donc de faire un grand acte de dévouement, et de consacrer à sa patrie une vie dont un époux, des enfants, une famille, ne faisaient ni l'occupation, ni le charme. Elle trompa son père, et lui écrivit que les troubles de la France devenant de jour en jour plus effrayants, elle allait chercher le calme et la sécurité en Angleterre. Tout en écrivant cela, elle s'acheminait vers Paris. Arrivée dans cette ville, Charlotte Corday songea à choisir sa victime. Danton et Robespierre étaient assez célèbres dans la Montagne pour mériter ses coups, mais Marat était celui qui avait paru le plus effrayant aux provinces, et qu'on regardait comme le chef des anarchistes. Elle voulait d'abord frapper Marat au faîte même de la Montagne et au milieu de ses amis, mais elle ne le pouvait plus, car Marat se trouvait dans un état qui l'empêchait de siéger à la Convention. Une de ces maladies inflammatoires qui, dans les révolutions, terminent ces existences orageuses que ne termine pas l'échafaud, l'obligea à se retirer et à rentrer dans sa demeure. Charlotte Corday, pour l'atteindre, était donc obligée d'aller le chercher chez lui. Elle demanda à un cocher de fiacre l'adresse de Marat, s'y rendit et fut refusée; alors elle lui écrivit, et lui dit qu'arrivée du Calvados elle avait d'importantes choses à lui apprendre: c'était assez pour obtenir son introduction. Le 13 juillet, elle se présenta à huit heures du soir. La gouvernante de Marat lui oppose quelques difficultés; Marat, qui était dans son bain, entend Charlotte Corday et ordonne qu'on l'introduise. Restée seule avec lui, elle rapporte ce qu'elle a vu à Caen; puis l'écoute, le considère avant de le frapper. Marat demande avec empressement les noms des députés présents à Caen; elle les nomme, et lui, saisissant un crayon, se met à les écrire en ajoutant: «C'est bien, ils iront tous à la guillotine. — A la guillotine!» reprend la jeune Charlotte indignée; alors elle tire un couteau de son sein, frappe Marat au flanc gauche, et enfonce le fer jusqu'au cœur. «A moi»! s'écria-t-il. Sa gouvernante s'élance à ce cri; un commissionnaire qui pliait des journaux accourt de son côté; tous deux trouvent Marat plongé dans son sang, et la jeune Corday calme, sereine, immobile. Le commissionnaire la renverse d'un coup de chaise, la gouvernante la foule aux pieds. Le tumulte attire du monde, et bientôt tout le quartier est en rumeur. La jeune Corday se relève, et brave avec dignité les outrages et les fureurs de ceux qui l'entourent. Des membres de la section accourus

à ce bruit, et frappés de sa beauté, de son courage, du calme avec lequel elle avoue son action, empêchent qu'on ne la déchire et la conduisent en prison, où elle continue à tout confesser avec la même assurance.

Charlotte Corday, conduite en présence du tribunal, conserve le même calme. On lui dit son acte d'accusation, après quoi l'on procède à l'audition des témoins; Corday interrompt le premier témoin, et, ne lui laissant pas le temps de commencer sa déposition: «C'est moi, dit-elle, qui ai tué Marat. — Qui vous a engagé à commettre cet assassinat? lui demande le président. — Ses crimes. — Qu'entendez vous par ses crimes? — Les malheurs dont il est cause depuis la Révolution. — Qui sont ceux qui vous ont engagée à cette action? — Moi seule, reprend fièrement la jeune fille. Je l'avais résolu depuis longtemps, et je n'aurais jamais pris conseil des autres pour une pareille action; j'ai voulu donner la paix à mon pays. — Mais croyez-vous avoir tué tous les Marats? — Non, reprend tristement l'accusée, non.» Elle laisse ensuite achever les témoins, et après chaque déposition elle répète: «C'est vrai, le déposant a raison.» Elle ne se défend que d'une chose, c'est de sa prétendue complicité avec les Girondins. Charlotte Corday est condamnée à la peine de mort. Son beau visage n'en paraît pas ému. Elle rentre dans sa prison avec le sourire sur les lèvres. Elle écrit à son père pour lui demander pardon d'avoir disposé de sa vie. Elle écrit à Barbaroux, auquel elle raconte son voyage et son action dans une lettre charmante, pleine de grâce, d'esprit et d'élévation.

Le 15, Charlotte Corday subit son jugement avec le calme qui ne l'avait pas quittée. Elle répondit par l'attitude la plus modeste et la plus digne aux outrages de la vile populace. Cependant tous ne l'outrageaient pas. Beaucoup plaignaient cette fille si jeune, si belle, si désintéressée dans son action, et l'accompagnaient à l'échafaud d'un regard de pitié et d'admiration. — THIERS.

49. LA JEUNESSE DE NAPOLÉON.

Le 15 août 1769, naquit, à Ajaccio, un enfant qui reçut de ses parents le nom de Buonaparte, et du ciel celui de Napoléon. Les premiers jours de sa jeunesse s'écoulèrent au milieu de cette agitation fiévreuse qui suit les révolutions; la Corse, qui depuis un demi-siècle rêvait l'indépendance, venait d'être moitié conquise, moitié vendue, et n'était sortie de l'esclavage de Gênes que pour tomber au pouvoir de la France. Paoli vaincu à Ponte-Nuovo,

allait chercher avec son frère et ses neveux un asile en Angleterre, où Alfieri lui dédiait son *Timoléon.* L'air que respira le nouveau-né était chaud des haines civiles, et la cloche qui sonna son baptême, toute frémissante encore du tocsin. Charles de Buonaparte, son père, et Lætitia Ramolino, sa mère, tous deux de race patricienne et originaire de ce charmant village de San-Miniato, qui domine Florence, après avoir été les amis de Paoli, avaient abandonné son parti, et s'étaient ralliés à l'influence française. Il leur fut donc facile d'obtenir de M. de Marbœuf, qui revenait comme gouverneur dans l'île où dix ans auparavant il avait abordé, comme général, sa protection pour faire entrer le jeune Napoléon à l'école militaire de Brienne. La demande fut accordée, et, quelque temps après, M. Berton, sous-principal du collège, inscrivait sur ses registres la note suivante : «Aujourd'hui, 23 avril 1779, Napoléon de Buonaparte est entré à l'École royale militaire de Brienne-le-Château, à l'âge de neuf ans, huit mois et cinq jours.» Le nouveau-venu était Corse, c'est-à-dire d'un pays qui, de nos jours encore, lutte contre la civilisation avec une force d'inertie telle, qu'il a conservé son caractère à défaut de son indépendance : il ne parlait que l'idiome de son île maternelle ; il avait le teint brûlé du méridional, l'œil sombre et perçant du montagnard. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter la curiosité de ses camarades et augmenter sa sauvagerie naturelle, car la curiosité de l'enfance est railleuse et manque de pitié. Un professeur, nommé Dupuis, prit en compassion le pauvre isolé, et se chargea de lui donner des leçons particulières de la langue française : trois mois après, il était déjà assez avancé dans cette étude pour recevoir les premiers éléments de latinité. Mais dès l'abord se manifesta chez lui la répugnance qu'il conserva toujours pour les langues mortes, tandis qu'au contraire son aptitude pour les mathématiques se développa dès les premières leçons ; il en résulta que, par une de ces conventions si fréquentes au collège, il trouvait la solution des problèmes que ses camarades avaient à résoudre, et ceux-ci, en échange, lui faisaient ses thèmes et ses versions, dont il ne voulait pas entendre parler.

L'espèce d'isolement dans lequel se trouva pendant quelque temps le jeune Buonaparte, et qui tenait à l'impossibilité de communiquer ses idées, éleva entre lui et ses compagnons une espèce de barrière qui ne disparut jamais complètement. Cette première impression, en laissant dans son esprit un souvenir pénible qui ressemblait à une rancune, donna naissance à cette misanthropie précoce qui lui faisait chercher des amusements solitaires, et dans

laquelle quelques-uns ont voulu voir les rêves prophétiques du génie naissant. Au reste, plusieurs circonstances, qui dans la vie de tout autre seraient restées inaperçues, donnent quelque fondement aux récits de ceux-là qui ont essayé de faire une enfance exceptionelle à cette merveilleuse virilité. Nous en citerons deux.

Un des amusements les plus habituels du jeune Buonaparte était la culture d'un petit parterre entouré de palissades, dans lequel il se retirait habituellement aux heures des récréations. Un jour, un de ses jeunes camarades, qui était curieux de savoir ce qu'il pouvait faire ainsi seul dans son jardin, escalada la barricade et le vit occupé à ranger dans des dispositions militaires une foule de cailloux dont la grosseur indiquait les grandes. Au bruit que fit l'indiscret, Buonaparte se retourna, et, se voyant surpris, ordonna à l'écolier de descendre; mais celui-ci, au lieu d'obéir, se moqua du jeune stratégiste, qui, peu disposé à la plaisanterie, ramassa le plus gros de ces cailloux, et l'envoya au beau milieu du front du railleur, qui tomba aussitôt assez dangereusement blessé.

Vingt-cinq ans après, c'est-à-dire au moment de sa plus haute fortune, on annonça à Napoléon qu'un individu qui se disait son camarade de collège, demandait à lui parler. Comme plus d'une fois des intrigants s'étaient servis de ce prétexte pour arriver jusqu'à lui, l'ex-écolier de Brienne ordonna à l'aide de camp de service d'aller demander le nom de cet ancien condisciple; mais ce nom n'ayant éveillé aucun souvenir dans l'esprit de Napoléon: «Retournez, dit-il, et demandez à cet homme s'il ne pourrait pas me citer quelque circonstance qui me remît sur sa voie.» L'aide de camp accomplit son message et revint en disant que le solliciteur, pour toute réponse, lui avait montré une cicatrice qu'il avait au front. «Ah! cette fois je me rappelle, dit l'empereur: c'est un général en chef que je lui ai jeté à la tête! . . .»

Pendant l'hiver de 1783 à 1784, il tomba une si grande quantité de neige que toutes les récréations extérieures furent interrompues. Buonaparte, forcé malgré lui de passer les heures qu'il donnait ordinairement à la culture de son jardin, au milieu des amusements bruyants et inaccoutumés de ses camarades, proposa de faire une sortie, et, à l'aide de pelles et de pioches, de tailler dans la neige les fortifications d'une ville, qui serait ensuite attaquée par les uns et défendue par les autres: la proposition était trop sympathique pour être refusée. L'auteur du projet fut naturellement choisi pour commander un des deux partis. La ville, assiégée par lui, fut prise après une héroïque résistance de la part de ses adversaires. Le lendemain la neige fondit, mais cette ré-

création nouvelle laissa une trace profonde dans la mémoire des écoliers. Devenus hommes, ils se souvinrent de ce jeu d'enfant, et ils se rappelèrent les remparts de neige que battit en brèche Buonaparte, en voyant les murailles de tant de villes tomber devant Napoléon.

A mesure que Buonaparte grandit, les idées primitives qu'il avait en quelque sorte apportées en germe se développèrent, et indiquèrent les fruits qu'un jour elles devaient porter. La soumission de la Corse à la France, qui lui donnait à lui, son seul représentant, l'apparence d'un vaincu au milieu de ses vainqueurs, lui était odieuse. Un jour qu'il dînait à la table du père Berton, les professeurs, qui avaient déjà plusieurs fois remarqué la susceptibilité nationale de leur élève, affectèrent de mal parler de Paoli. Le rouge monta aussitôt au front du jeune homme qui ne put se contenir. — «Paoli, dit-il, était un grand homme, qui aimait son pays comme un vieux Romain; et jamais je ne pardonnerai à mon père, qui a été son aide de camp, d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France: il aurait dû suivre la fortune de son général et tomber avec lui.»

Cependant, au bout de cinq ans, le jeune Buonaparte était en quatrième et avait appris de mathématiques tout ce que le père Patrault avait pu lui en montrer. Son âge était l'âge désigné pour passer de l'école de Brienne à celle de Paris: ses notes étaient bonnes et ce compte rendu fut envoyé au roi Louis XVI par M. de Keralio, inspecteur des écoles militaires: «M. de Buonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, taille de quatre pieds dix pouces dix lignes, a fait sa quatrième; de bonne constitution, santé excellente; caractère soumis, honnête, reconnaissant; conduite très régulière; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait très passablement son histoire et sa géographie; il est assez faible pour les exercices d'agrément et pour le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin. Il mérite de passer à l'École militaire de Paris.»

En conséquence de cette note, le jeune Buonaparte obtint son entrée à l'École militaire de Paris; et le jour de son départ cette mention fut inscrite sur les régistres: «Le 17 octobre 1784, est sorti de l'École royale de Brienne M. Napoléon de Buonaparte, écuyer, né en la ville d'Ajaccio, en l'île de Corse, le 15 août 1769, fils de noble Charles-Marie de Buonaparte, député de la noblesse de Corse, demeurant en ladite ville d'Ajaccio, et de dame Lætitia Ramolino, suivant l'acte porté au registre, folio 31, et reçu dans cet établissement le 23 avril 1779.» On a accusé Buonaparte de

s'être vanté d'une noblesse imaginaire et d'avoir faussé son âge ; les pièces que nous venons de citer répondent à ces deux accusations.

Buonaparte arriva dans la capitale par le coche de Nogent-sur-Seine. Aucun fait particulier ne signale le séjour de Buonaparte à l'École militaire de Paris, si ce n'est un Mémoire qu'il envoya à son ancien sous-principal, le père Berton. Le jeune législateur avait trouvé, dans l'organisation de cette école, des vices que son aptitude naissante à l'administration ne pouvait passer sous silence. Un de ces vices, et le plus dangereux de tous, était le luxe dont les élèves étaient entourés. Aussi Buonaparte s'élevait-il sourtout contre ce luxe : «Au lieu, disait-il, d'entretenir un nombreux domestique autour des élèves, de leur donner journellement des repas à deux services, de faire parade d'un manège très coûteux, tant pour les chevaux que pour les écuyers, ne vaudrait-il pas mieux, sans toutefois interrompre le cours de leurs études, les astreindre à se servir eux-mêmes, moins leur petite cuisine, qu'ils ne feraient pas ; leur faire manger du pain de munition ou d'un autre qui en approcherait ; les habituer à battre leurs habits et à nettoyer leurs souliers et leurs bottes ? Puisqu'ils sont pauvres et destinés au service militaire, n'est-ce pas la seule éducation qu'il faudrait leur donner ? Assujettis à une vie sobre, à soigner leur tenue, ils en deviendraient plus robustes, sauraient braver les intempéries des saisons, supporter avec courage les fatigues de la guerre, et inspirer un respect et un dévouement aveugles aux soldats qui seraient sous leurs ordres.» Buonaparte avait quinze ans et demi lorsqu'il proposait ce projet de réforme : vingt ans après, il fondait l'École militaire de Fontainebleau.

En 1785, après des examens brillants, Buonaparte fut nommé sous-lieutenant en second au régiment de La Fère, alors en garnison dans le Dauphiné. Après être resté quelque temps à Grenoble, où son passage n'a laissé d'autre trace qu'un mot apocryphe sur Turenne, il vint habiter Valence ; là, quelques lueurs du soleil de l'avenir commencent à se glisser dans le crépuscule du jeune homme ignoré. Buonaparte, on le sait, était pauvre ; mais si pauvre qu'il fût, il pensa qu'il pouvait venir en aide à sa famille, et appela en France son frère Louis, qui était de neuf ans plus jeune que lui. Tous deux logeaient chez mademoiselle Bou, Grande-Rue, n° 4. Buonaparte avait une chambre à coucher, et au-dessus de cette chambre le petit Louis habitait une mansarde. Chaque matin, fidèle à ses habitudes de collège, dont il devait se faire plus tard une vertu des camps, Buonaparte éveillait son frère en

frappant le plancher d'un bâton, et lui donnait sa leçon de mathématiques. Un jour, le jeune Louis qui avait grand' peine à se faire à se régime, descendit avec plus de regret et de lenteur que de coutume; aussi Buonaparte allait-il frapper le plancher une seconde fois, lorsque l'écolier tardif entra enfin. «Eh bien! qu'y a-t-il donc ce matin, il me semble que nous sommes bien paresseux? dit Buonaparte. — Oh! frère, répondit l'enfant, je faisais un si beau rêve. — Et que rêvais-tu donc? — Je rêvais que j'étais roi. — Et qu'étais-je donc alors, moi? . . . Empereur? dit en haussant les épaules le jeune sous-lieutenant. Allons! à la besogne.» Et la leçon journalière fut, comme d'habitude, prise par le futur roi et donnée par le futur empereur.

Buonaparte était logé en face du magasin d'un riche libraire nommé Marc-Aurèle, dont la maison, qui porte, je crois, la date de 1530, est un bijou de renaissance. C'est là qu'il passait à peu près toutes les heures dont son service militaire et ses leçons fraternelles le laissaient maître. Ces heures n'étaient point perdues, comme on va le voir.

Le 7 octobre 1808, Napoléon donnait à dîner à Erfurt; ses convives étaient l'empereur Alexandre, la reine de Westphalie, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le roi de Saxe, le grand-duc Constantin, le Prince-Primat, le prince Guillaume de Prusse, le duc d'Oldenbourg, le prince de Mecklembourg-Schwérin, le duc de Weimar et le prince de Talleyrand. La conversation tomba sur la bulle d'or qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de constitution et de règlement pour l'élection des empereurs, et le nombre et la qualité des électeurs. Le Prince-Primat entra dans quelques détails sur cette bulle, et en fixa la date à 1409.

— Je crois que vous vous trompez, dit en souriant Napoléon; la bulle dont vous parlez a été proclamée en 1356, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— C'est vrai, Sire, répondit le Prince-Primat, et je me le rappelle maintenant; mais comment se fait-il que Votre Majesté sache si bien ces choses-là?

— Quand j'étais simple lieutenant en second dans l'artillerie, dit Napoléon . . .

A ce début, un mouvement d'étonnement si vif se manifesta parmi les nobles convives, que le narrateur fut forcé de s'interrompre; mais au bout d'un instant: «Quand j'avais l'honneur d'être simple lieutenant en second d'artillerie, reprit-il en souriant, je restai trois années en garnison à Valence. J'aimais peu le

monde et vivais très retiré. Un hasard heureux m'avait logé près d'un libraire instruit et des plus complaisants. J'ai lu et relu sa bibliothèque pendant ces trois années de garnison, et je n'ai rien oublié, même des matières qui n'avaient aucun rapport avec mon état. La nature, d'ailleurs, m'a doué de la mémoire des chiffres, il m'arrive très souvent, avec mes ministres, de leur citer le détail et l'ensemble numérique de leurs comptes les plus anciens.»

ALEXANDRE DUMAS-PÈRE.

50. PROCLAMATION A L'ARMÉE D'ITALIE.

1797.

«Soldats! Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France. Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité. L'armée qui vous menaçait avec orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage; le Pô, le Téssin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevards tant vantés de l'Italie ont été insuffisants; vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin. Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie; vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la république. Là, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos succès, et se vantent avec orgueil de vous appartenir. Oui, soldats, vous avez beaucoup fait mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire? Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie? Mais je vous vois déjà courir aux armes Eh bien! partons! Nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger. Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent! L'heure de la vengeance a sonné. Mais que les peuples soient sans inquiétude! nous sommes amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants de Brutus, de Scipion, et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre, réveiller le peuple romain, engourdi par

plusieurs siècles d'esclavage, tel sera le fruit de nos victoires. Elles feront époque dans la postérite ; vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie des l'Europe. Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse, qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie.*» — NAPOLÉON.

51. EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

[Après la campagne d'Italie, 1797, le général Bonaparte fut reçu à son retour à Paris avec un enthousiasme universel. Sa position dominante excita la jalousie des membres du Directoire, et l'on tâcha de l'éloigner. C'est pourquoi le gouvernement de la République accepta la proposition de Bonaparte d'aller en Egypte pour attaquer l'Angleterre dans ses possessions de l'Inde.]

Bonaparte arriva à Toulon le 20 floréal an VI (9 mai 1798). Sa présence réjouit l'armée, qui commençait à murmurer et à craindre qu'il ne fût pas à la tête de l'expédition. C'était l'ancienne armée d'Italie. Elle était riche, couverte de gloire, et on pouvait dire d'elle que sa fortune était faite. Aussi avait-elle beaucoup moins de zèle à faire la guerre, et il fallait toute la passion que lui inspirait son général pour la décider à s'embarquer et à courir vers une destination inconnue. Cependant elle fut saisie d'enthousiasme en le voyant à Toulon. Il y avait huit mois qu'elle ne l'avait vu. Sur-le-champ Bonaparte, sans lui expliquer sa destination, lui adressa la proclamation suivante :

«Soldats !

«Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges : il vous reste à faire la guerre maritime.

«Les légions romaines que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles.

«Soldats, l'Europe a les yeux sur vous ! Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre ; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes, et votre propre gloire.

«Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis ; souvenez-vous que le jour d'une bataille vous avez besoin les uns des autres.

«Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous: vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

«Le génie de la liberté qui a rendu, dès sa naissance, la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines.»

On ne pouvait pas annoncer plus dignement une grande entreprise, en la laissant toujours dans le mystère qui devait l'envelopper.

L'escadre de l'amiral Brueys se composait de treize vaisseaux de ligne, dont un de 120 canons (c'était l'*Orient*, que devaient monter l'amiral et le général en chef), deux de 80, et dix de 74. Il y avait de plus deux vaisseaux vénitiens de 65 canons, six frégates vénitiennes et huit françaises, soixante-douze corvettes, cutters, avisos, chaloupes canonnières, petits navires de toute espèce. Les transports réunis tant à Toulon qu'à Gênes, Ajaccio, Civita-Vecchia, s'élevaient à quatre cents. C'étaient donc cinq cents voiles qui allaient flotter à la fois sur la Méditerranée. Jamais pareil armement n'avait couvert les mers. La flotte portait environ quarante mille hommes de toutes armes et dix mille marins. Elle avait de l'eau pour un mois, des vivres pour deux.

On mit à la voile le 30 floréal (19 mai), au bruit du canon, aux acclamations de toute l'armée. Le projet de Bonaparte était de se diriger sur Malte, et d'y tenter en passant une entreprise audacieuse, dont il avait de longue main préparé le succès par des trames secrètes. Il voulait s'emparer de cette île qui, commandant la navigation de la Méditerranée, devenait importante pour l'Égypte, et qui ne pouvait manquer d'échoir bientôt aux Anglais, si on ne les prévenait.

L'ordre des chevaliers de Malte était comme toutes les institutions du moyen âge: il avait perdu son objet et dès lors sa dignité et sa force. En France, on lui avait enlevé ses biens, et Bonaparte les avait fait saisir en Italie, sans qu'il s'élevât aucune réclamation en sa faveur. Bonaparte avait songé déjà à pratiquer des intelligences dans Malte. Il avait gagné quelques chevaliers, et il se proposait de les intimider par un coup d'audace et de les obliger à se rendre, car il n'avait ni le temps ni les moyens d'une attaque régulière contre une place réputée imprenable.

Bonaparte faisait de grands efforts pour rejoindre la division de Civita-Vecchia; il ne put la joindre qu'à Malte même. Les cinq cents voiles françaises se déployèrent à la vue de l'île, le 21 prairial (9 juin), vingt-deux jours après la sortie de Toulon. Cette vue

répandit de trouble dans la ville de Malte. Bonaparte, pour avoir un prétexte de s'arrêter, et pour faire naître un sujet de contestation, demanda au grand-maître la faculté de faire de l'eau. Le grand-maître, Ferdinand de Hompesch, fit répondre par un refus absolu, alléguant les règlements qui ne permettaient pas d'introduire à la fois plus de deux vaisseaux appartenant à des puissances belligérantes. On avait autrement accueilli les Anglais, quand ils s'étaient présentés. Bonaparte dit que c'était là une preuve de la plus insigne malveillance, et sur-le-champ fit ordonner un débarquement. Le lendemain, 22 prairial (10 juin), les troupes françaises débarquèrent dans l'île, et investirent complètement Lavalette, qui compte trente mille âmes à peu près de population, et qui est l'une des plus fortes places de l'Europe. Bonaparte fit débarquer de l'artillerie pour canonner les forts. Les chevaliers répondirent à son feu, mais très mal. Ils voulurent faire une sortie, et il y en eut un grand nombre de pris. Le désordre se mit alors à l'intérieur. Quelques chevaliers de la langue française déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas se battre contre leurs compatriotes. On en jeta quelques-uns dans les cachots. Le trouble était dans les têtes; les habitants voulaient qu'on se rendît. Le grand-maître qui avait peu d'énergie, et qui se souvenait de la générosité du vainqueur de Rivoli à Mantoue, songea à sauver ses intérêts du naufrage, fit sortir de prison l'un des chevaliers français qu'il y avait jetés, et l'envoya à Bonaparte pour négocier. Le traité fut bientôt arrêté.

Bonaparte laissa Vaubois à Malte, avec trois mille hommes de garnison; il y plaça Regnault de Saint-Jean-d'Angély en qualité de commissaire civil. Il fit tous les règlements administratifs qui étaient nécessaires pour l'établissement du régime municipal dans l'île, et il mit sur-le-champ à la voile pour cingler vers la côte d'Égypte.

La gaieté régnait sur l'escadre; on ne savait pas exactement où l'on allait, mais le secret commençait à se répandre, et on attendait avec impatience la vue des rivages qu'on allait conquérir. Le soir, les savants et les officiers généraux qui étaient à bord de l'*Orient* se réunissaient chez le général en chef, et là commençaient les ingénieuses et savantes discussions de l'Institut dÉgypte. Un instant, l'escadre anglaise ne fut qu'à quelques lieues de l'immense convoi français, et de part et d'autre on l'ignora. Nelson, commençant à supposer que les Français s'étaient dirigés sur l'Égypte, fit voile pour Alexandrie et les y devança; mais ne les ayant pas trouvés, il vola vers les Dardanelles, pour tâcher de les y rencontrer. Par un bonheur singulier, l'expédition française n'arriva en vue

d'Alexandrie que le surlendemain, 13 messidor (1er juillet). Il y avait un mois et demi à peu près, qu'elle était sortie de Toulon.

Bonaparte envoya chercher aussitôt le consul français. Il apprit que les Anglais avaient paru l'avant-veille, et les jugeant dans les parages voisins, il voulut tenter le débarquement à l'instant même. Ou ne pouvait pas entrer dans le port d'Alexandrie, car la place paraissait disposée à se défendre : il fallait descendre à quelque distance, sur la plage voisine, à une anse dite du Marabout. Le vent soufflait violemment et la mer se brisait avec furie sur les récifs de la côte. C'était vers la fin du jour. Bonaparte donna le signal et voulut aborder sur-le-champ. Il descendit le premier dans une chaloupe ; les soldats demandaient à grands cris à le suivre à la côte. On commença à mettre les embarcations à la mer, mais l'agitation des flots les exposait à chaque instant à se briser les unes contre les autres. Enfin, après de grands dangers on toucha le rivage. A l'instant une voile parut à l'horizon ; on crut que c'était une voile anglaise : «Fortune, s'écria Bonaparte, tu m'abandonnes ! quoi ! pas seulement cinq jours !» La fortune ne l'abandonnait pas, car c'était une frégate française qui rejoignait. On eut beaucoup de peine à débarquer quatre ou cinq mille hommes dans la soirée et dans la nuit. Bonaparte résolut de marcher sur-le-champ vers Alexandrie, afin de surprendre la place et de ne pas donner aux Turcs le temps de faire des préparatifs de défense. On se mit tout de suite en marche. Il n'y avait pas un cheval de débarqué ; l'état-major, Bonaparte, et Caffarelli lui-même, malgré sa jambe de bois, firent quatre à cinq lieues à pied dans les sables, et arrivèrent à la pointe du jour en vue d'Alexandrie.

Ils ne rencontrèrent sur cette plage de sable qu'un petit nombre d'Arabes, qui, après quelques coups de fusil, s'enfoncèrent dans le désert. Bonaparte partagea ses soldats en trois colonnes : Bon, avec la première, marcha à droite, vers la porte de Rosette ; Kléber, avec la seconde, marcha au centre, vers la porte de la Colonne ; Menou, avec la troisième, s'avança à gauche, vers la porte des Catacombes. Les Arabes et les Turcs, excellents soldats derrière un mur, firent un feu bien nourri ; mais les Français montèrent avec des échelles, et franchirent la vieille muraille. Kléber tomba le premier, frappé d'une balle au front. On chassa les Arabes de ruine en ruine, jusqu'à la ville nouvelle. Le combat allait se prolonger de rue en rue et devenir meurtrier ; mais un capitaine turc servit d'intermédiaire pour négocier un accord. Bonaparte déclara qu'il ne venait point pour ravager le pays, ni l'enlever au Grand Seigneur, mais seulement pour le soustraire à

la domination des Mameluks, et venger les outrages que ceux-ci avaient faits à la France. Il promit que les autorités du pays seraient maintenues, que les cérémonies du culte continueraient d'avoir lieu comme par le passé et que les propriétés seraient respectées. Moyennant ces conditions, la résistance cessa : les Français furent maîtres d'Alexandrie le jour même. Pendant ce temps, l'armée avait achevé de débarquer. Il s'agissait maintenant de mettre l'escadre à l'abri, soit dans le port, soit dans l'une des rades voisines, de créer à Alexandrie une administration conforme aux mœurs du pays, et d'arrêter un plan d'invasion pour s'emparer de l'Égypte. Pour le moment, les dangers de la mer et d'une rencontre avec les Anglais étaient passés ; les plus grands obstacles étaient vaincus avec ce bonheur qui semble toujours accompagner la jeunesse d'un grand homme. — THIERS.

52. COUP D'ÉTAT DU 18 ET DU 19 BRUMAIRE.

Bonaparte avait appris en Orient, par son frère Lucien et quelques autres de ses amis, l'état des affaires en France et le déclin du gouvernement directorial. Son expédition avait été brillante, mais sans résultat. Aprés avoir battu les Mameluks et ruiné leur domination dans la basse et dans la haute Égypte, il s'était avancé en Syrie ; mais le mauvais succès du siège de Saint-Jean-d'Acre l'avait contraint de retourner dans sa première conquête. C'est là qu'après avoir défait une armée ottomane sur le rivage d'Aboukir, si fatal une année auparavant à la flotte française, il se décida à quitter cette terre de déportation et de renommée, pour faire servir à son élévation la nouvelle crise de la France. Il laissa le général Kléber pour commander l'armée d'Orient, et traversa, sur une frégate, la Méditerranée, couverte de vaisseaux anglais. Il débarqua à Fréjus le 17 vendémiaire an VIII (9 octobre 1799), dix-neuf jours après la bataille de Berghen, remportée par Brune sur les Anglo-Russes du duc d'York, et quatorze jours après celle de Zurich remportée par Masséna sur les Austro-Russes de Korsakoff et de Souwaroff. Il parcourut la France, des côtes de la Méditerranée à Paris, en triomphateur. A la nouvelle de la désorganisation du Directoire, au 30 prairial, il se rendit en toute hâte sur le lieu des événements.

Son arrivée excita l'enthousiasme de la masse modérée de la nation ; il reçut des félicitations générales, et il fut aux enchères des partis, qui voulurent tous le gagner. Les généraux, les directeurs, les députés, les républicains même du Manège le virent et

le sondèrent. On lui donna des fêtes et des repas; il se montrait grave, simple, peu empressé et observateur; il avait déjà une familiarité supérieure et des habitudes involontaires de commandement. Malgré son défaut d'empressement et d'ouverture, il avait un air assuré, et on apercevait en lui une arrière-pensée de conspiration. Sans le dire, il le laissait deviner, parce qu'il faut toujours qu'une chose soit attendue pour qu'elle se fasse. Il ne pouvait pas s'appuyer sur les républicains du Manège, qui ne voulaient ni d'un coup d'État, ni d'un dictateur; et Sieyès craignait avec raison qu'il ne fût trop ambitieux pour entrer dans ses vues constitutionnelles; aussi Sieyès hésita-t-il à s'aboucher avec lui. Mais enfin, pressés par des amis communs, ils se virent et se concertèrent. Le 15 brumaire, ils arrêtèrent leur plan d'attaque contre la constitution de l'an III. L'entreprise fut fixée au 18 brumaire (9 novembre), au matin.

Pendant ces trois jours, le secret fut fidèlement gardé. Barras, Moulins et Gohier, qui formaient la majorité du Directoire, dont Gohier était alors président, auraient pu, en prenant l'avance sur les conjurés, comme au 18 fructidor, déjouer leur coup d'État. Mais ils croyaient à des espérances de leur part, et non à des projets arrêtés. Le 18 au matin, les membres des Anciens furent convoqués d'une manière inusitée par les *inspecteurs;* ils se rendirent aux Tuileries et entrèrent en séance vers les sept heures, sous la présidence de Lemercier. Cornudet, Lebrun et Fargues, trois des conjurés les plus influents dans le Conseil, présentèrent le tableau le plus alarmant de la situation publique: ils assurèrent que les Jacobins venaient en foule à Paris de tous les départements, qu'ils voulaient rétablir le gouvernement révolutionnaire, et que la *terreur* ravagerait de nouveau la république, si le Conseil n'avait pas le courage et la sagesse d'en prévenir le retour.

Bonaparte attendait avec impatience le résultat de cette délibération, dans sa maison, rue Chantereine; il était entouré de généraux, du commandant de la garde du Directoire, Lefèbvre, et de trois régiments de cavalerie, qu'il devait passer en revue. Le décret du Conseil des Anciens, rendu à huit heures, lui fut apporté à huit heures et demie par un messager d'État. Il reçut les félicitations de tous ceux qui formaient son cortège ; les officiers tirèrent leurs épées en signe de fidélité. Il se mit à leur tête, et ils marchèrent aux Tuileries; il se rendit à la barre du Conseil des Anciens, prêta serment de fidélité, et nomma pour son lieutenant Lefèbvre, chef de la garde directoriale.

Néanmoins ce n'était là qu'un commencement de succès. Bonaparte était chef du pouvoir armé, mais le pouvoir exécutif du Di-

rectoire et le pouvoir législatif des Conseils existaient encore. Dans la lutte qui devait infailliblement s'établir, il n'était pas sûr que la grande et jusque-là victorieuse force de la révolution ne l'emportât point.

Le décret du Conseil des Anciens et les proclamations de Bonaparte furent affichés sur les murs de Paris. On apercevait dans cette grande ville l'agitation qui accompagne les événements extraordinaires. Les républicains éprouvaient, non sans raison, de sérieuses alarmes pour la liberté. Cependant, l'importance que Bonaparte s'accordait dans ses proclamations était de mauvais augure. Il reprochait au Directoire la situation de la France d'une manière tout-à-fait extraordinaire. — «Qu'avez-vous fait, disait-il, de cette France que je vous ai laissée si brillante? Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre; je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers; je vous ai laissé les millions d'Italie, et j'ai trouvé partout des lois spoliatrices et la misère. Qu'avez-vous fait de cent mille Français que je connaissais, tous mes compagnons de gloire? Ils sont morts Cet état de choses ne peut durer; avant trois ans il nous mènerait au despotisme.» — C'était la première fois, depuis dix années, qu'un homme rapportait tout à lui seul, qu'il demandait compte de la république comme de son propre bien. On est douloureusement surpris en voyant un nouveau venu de la révolution s'introduire dans l'héritage, si laborieusement acquis, de tout un peuple.

Le 19 brumaire, les membres des conseils se rendirent à Saint-Cloud. Sieyès et Roger-Ducos accompagnèrent Bonaparte sur ce nouveau champ de bataille; ils étaient allés à Saint-Cloud dans l'intention de soutenir les desseins des conjurés. Sieyès, qui entendait la tactique des révolutions, voulait, pour assurer les événements, qu'on arrêtât provisoirement leurs chefs, et qu'on n'admît dans les conseils que la masse modérée; mais Bonaparte s'y était refusé. Il n'était pas un homme de parti; et, n'ayant agi et vaincu jusque-là qu'avec des régiments, il croyait entraîner des conseils législatifs comme une armée, par un mot d'ordre. La galerie de Mars avait été préparée pour les Anciens; l'Orangerie, pour les Cinq-Cents. Une force armée considérable entourait le siège de la législature, comme la multitude, au 2 juin, entourait la Convention. Les républicains, réunis en groupes dans les jardins, attendaient l'ouverture des séances; ils étaient agités d'une généreuse indignation contre la brutalité militaire dont ils étaient menacés; ils se communiquaient leurs projets de résistance. Le jeune général, suivi de quelques grenadiers, parcourait les cours et les appartements; et, se livrant

prématurément à son caractère, il disait, comme le vingtième roi d'une dynastie: «Je ne veux plus de factions; il faut que cela finisse; je n'en veux plus absolument.» Vers deux heures après midi, les Conseils se réunirent dans leurs salles respectives au bruit des instruments, qui exécutaient la *Marseillaise.*

Dès que la séance est ouverte, Émile Gaudin, l'un des conjurés, monte à la tribune des Cinq-Cents. Il propose de remercier le Conseil des Anciens des mesures qu'il a prises, et de le faire expliquer sur le moyen de sauver la République. Cette motion devient le signal du plus violent tumulte, de tous les coins de la salle s'élèvent des cris contre Gaudin. Les députés républicains assiègent la tribune et le bureau que présidait Lucien Bonaparte. Les conjurés Cabanis, Boulay (de la Meurthe), Chazal, Grudin, etc., pâlissent sur leurs bancs. Après une longue agitation, au milieu de laquelle personne ne peut se faire entendre, le calme se rétablit un moment, et Delbred propose de renouveler le serment à la constitution de l'an III. Aucune voix ne s'élevant contre cette motion, qui devenait capitale dans une pareille conjoncture, le serment est prêté avec unanimité et un accent d'enthousiasme qui compromettent la conjuration.

Bonaparte, instruit de ce qui se passait aux Cinq-Cents et placé dans l'extrême péril d'une destitution et d'une défaite, se présente au Conseil des Anciens. Il était perdu si ce dernier, qui penchait pour la conjuration, était entraîné par l'élan du Conseil des Cinq-Cents. «Représentants du peuple, leur dit-il, vous n'êtes point dans des circonstances ordinaires; vous êtes sur un volcan. Hier j'étais tranquille, lorsque vous m'avez appelé pour me notifier le décret de translation, et me charger de l'exécuter. Aussitôt, j'ai rassemblé mes camarades; nous avons volé à votre secours. Eh bien! aujourd'hui on m'abreuve de calomnies! On parle de César, on parle de Cromwell, on parle de gouvernement militaire! Si j'avais voulu opprimer la liberté de mon pays, je ne me serais point rendu aux ordres que vous m'avez donnés; je n'aurais pas eu besoin de recevoir cette autorité de vos mains. Je vous le jure, représentants du peuple, la patrie n'a pas de plus zélé défenseur que moi; mais c'est sur vous seuls que repose son salut. Il n'y a plus de gouvernement: quatre des directeurs ont donné leur démission, le cinquième (Moulins) a été mis en surveillance pour sa sûreté; le Conseil des Cinq-Cents est divisé: il ne reste que le Conseil des Anciens. Qu'il prenne des mesures, qu'il parle; me voilà pour exécuter. Sauvons la liberté, sauvons l'égalité.» — Un membre républicain, Linglet, se leva alors et lui dit: «Général, nous applaudissons à ce que vous dites: jurez

donc avec nous obéissance à la constitution de l'an III, qui peut seule maintenir la république.» — C'en était fait de lui, si cette proposition eût été accueillie comme aux Cinq-Cents. Elle surprit le Conseil, et Bonaparte fut un instant déconcerté. Mais il reprit bientôt: «La constitution de l'an III, vous n'en avez plus. Vous l'avez violée au 18 fructidor; vous l'avez violée au 22 floréal; vous l'avez violée au 30 prairial. La constitution! elle est invoquée par toutes les factions, et elle a été violée par toutes; elle ne peut être pour nous un moyen de salut, parce qu'elle n'obtient plus le respect de personne: la constitution violée, il faut un autre pacte, de nouvelles garanties.» — Le Conseil applaudit aux reproches que lui adressait Bonaparte, et il se leva en signe d'approbation.

Bonaparte, trompé par le succès facile de sa démarche auprès des Anciens, croit que sa présence seule apaisera le Conseil orageux des Cinq-Cents. Il s'y rend à la tête de quelques grenadiers, qu'il laisse à la porte, mais du côté intérieur de la salle, et il s'avance seul, le chapeau bas. A l'apparition des baïonnettes, tout le Conseil se lève d'un mouvement subit. Les législateurs, croyant que son entrée est le signal de la violence militaire, poussent en même temps le cri de: *Hors la loi! à bas le dictateur!* — Plusieurs membres s'élancent à sa rencontre; et le républicain Bigonet, le saisissant par le bras: «Que faites-vous? lui dit-il, téméraire! Retirez-vous; vous violez le sanctuaire des lois.» Bonaparte pâlit, se trouble, recule, et il est enlevé par les grenadiers qui lui avaient servi d'escorte.

Son éloignement ne fit point cesser la tumultueuse agitation du Conseil. Tous les membres parlaient à la fois, tous proposaient des mesures de salut public et de défense. On accablait Lucien Bonaparte de reproches; celui-ci justifiait son frère, mais avec timidité. Il parvint, après de longs efforts, à monter à la tribune pour inviter le Conseil à juger son frère avec moins de rigueur. Il assura qu'il n'avait aucun dessein contraire à la liberté; il rappela ses services. Mais aussitôt plusieurs voix s'élevèrent et dirent: *Il vient d'en perdre tout le prix; à bas le dictateur! à bas les tyrans!*

Cependant, Bonaparte avait eu quelque peine, au sortir du Conseil des Cinq-Cents, à se remettre de son trouble. Peu accoutumé aux scènes populaires, il était vivement ébranlé. Ses officiers l'entourèrent, et Sieyès, qui avait plus d'habitude des révolutions, conseilla de ne point perdre de temps et d'employer la force. Le général Lefebvre donna aussitôt l'ordre d'enlever Lucien du Conseil. Un détachement entra dans la salle, se dirigea vers le fauteuil qu'occupait de nouveau Lucien, le prit dans ses rangs, et retourna avec lui au milieu

des troupes. Dès que Lucien fut sorti, il monta à cheval à côté de son frère et quoique dépouillé de son caractère légal, il harangua les troupes comme président. De concert avec Bonaparte, il inventa la fable, si répétée depuis, des poignards levés sur le général dans le Conseil des Cinq-Cents, et il s'écria: «Citoyens soldats, le président du Conseil des Cinq-Cents vous déclare que l'immense majorité de ce Conseil est dans ce moment sous la terreur de quelques représentants à stylets qui assiègent la tribune, présentent la mort à leurs collègues et enlèvent les délibérations les plus affreuses! Général, et vous, soldats, et vous tous, citoyens, vous ne reconnaîtrez pour législateurs de la France que ceux qui vont se rendre auprès de moi! Quant à ceux qui resteraient dans l'Orangerie, que la force les expulse. Ces brigands ne sont plus les représentants du peuple, mais les représentants du poignard.» — Après cette furieuse provocation adressée aux troupes par un président conspirateur, qui, selon l'usage, calomniait ceux qu'il voulait proscrire, Bonaparte prit la parole. «Soldats, dit-il, je vous ai menés à la victoire, puis-je compter sur vous? — Oui! oui! vive le général! — Soldats, on avait lieu de croire que le Conseil des Cinq-Cents sauverait la patrie, il se livre, au contraire, à des déchirements; des agitateurs cherchent à le soulever contre moi! Soldats, puis-je compter sur vous? — Oui! oui! vive Bonaparte! — Eh bien! je vais les mettre à la raison.» — Il donna aussitôt à quelques officiers supérieurs qui l'entouraient l'ordre de faire évacuer la salle des Cinq-Cents.

Le Conseil, depuis le départ de Lucien, était en proie à une anxiété extrême, et à la plus grande irrésolution. Quelques membres proposaient de sortir en masse, et d'aller à Paris chercher un abri au milieu du peuple. D'autres voulaient que la représentation nationale n'abandonnât point son poste, et qu'elle y bravât les outrages de la force. Sur ces entrefaites, une troupe de grenadiers entre dans la salle, y pénètre lentement, et l'officier qui la commandait notifie au Conseil l'ordre de se disperser. Le député Prudhon rappelle l'officier et ses soldats au respect des élus du peuple; le général Jourdan leur fait envisager aussi l'énormité d'un pareil attentat. Cette troupe reste un moment indécise, mais un renfort entre en colonne serrée. Le général Leclerc s'écrie: «Au nom du général Bonaparte, le Corps législatif est dissous; que les bons citoyens se retirent. Grenadiers, en avant!» — Des cris d'indignation s'élèvent de tous les bancs de la salle, mais ils sont étouffés par le bruit des tambours. Les grenadiers s'avancent dans toute la largeur de l'Orangerie, avec lenteur et en présentant la baïonnette. Ils chassent

ainsi devant eux les législateurs, qui font entendre encore en sortant le cri de *Vive la république!* A cinq heures et demie, le 19 brumaire an VIII (10 novembre 1799), il n'y eut plus de représentation.

MIGNET.

53. LETTRE DE LOUIS XVIII.

AU GÉNÉRAL BONAPARTE.

Depuis longtemps, général, vous devez savoir que mon estime vous est acquise. Si vous doutiez que je fusse susceptible de reconnaissance, marquez votre place, fixez le sort de vos amis. Quant à mes principes, je suis Français : clément par caractère, je le serais encore par raison.

Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, et d'Arcole, le conquérant de l'Italie ne peut pas préférer à la gloire une vaine célébrité. Cependant vous perdez un temps précieux. Nous pouvons assurer la gloire de la France ; je dis *nous*, parce que j'aurais besoin de Bonaparte pour cela, et qu'il ne le pourrait pas sans moi.

Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend, et je suis impatient de rendre la paix à mon pays. — LOUIS.

54. RÉPONSE DE NAPOLÉON.

Paris, le 20 fructidor an VIII.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre. Je vous remercie des choses honnêtes que vous m'y dites. Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France : il vous faudrait marcher sur cent mille cadavres. Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France : l'histoire vous en tiendra compte. Je ne suis pas insensible au malheur de votre famille. Je contribuerai avec plaisir à l'adoucir, et à la tranquillité de votre retraite. — BONAPARTE.

55. LE PASSAGE DES ALPES PAR LE GRAND SAINT-BERNARD.

Le Premier Consul se décida à conduire la masse principale de ses forces par le Saint-Bernard même.

Le choix des points de passage arrêté, il fallait s'occuper de l'opération elle-même, consistant à jeter 60 mille hommes avec leur matériel, de l'autre côté des Alpes, sans routes frayées, à travers des rochers, des glaciers, et à l'époque la plus redoutable de l'année, celle de la fonte des neiges. C'est une chose déjà fort malaisée que de traîner avec soi un parc d'artillerie, car chaque

pièce de canon exige après elle plusieurs voitures, et pour 60 bouches à feu, il fallait en amener environ trois cents. La difficulté était donc immense. De Genève jusqu'à Villeneuve tout était facile, grâce au lac Léman et à une navigation de dix-huit lieues, aussi commode que rapide. Mais de Villeneuve jusqu'à Ivrée, débouché par lequel on entre dans la riche plaine du Piémont, on avait quarante-cinq lieues à parcourir, dont dix sur les rochers et les glaciers de la grande chaîne. La route de Villeneuve à Martigny, et de Martigny à Saint-Pierre, était bonne pour les voitures. Là on commençait à gravir des sentiers couverts de neiges, bordés de précipices, larges à peine de deux ou trois pieds, exposés, quand la chaleur du jour se faisait sentir, au choc d'affreuses avalanches.

Le général Bonaparte avait, dans les derniers jours, attiré, à grand prix, sur ce point, tous les chars-à-bancs du pays, tous les mulets, tous les paysans. On avait fait transporter jusqu'à Saint-Pierre, au pied du col, du pain, du biscuit, des fourrages, du vin, de l'eau-de-vie. On y avait conduit une suffisante quantité de bestiaux vivants. L'artillerie avec ses caissons y avait été amenée. Une compagnie d'ouvriers était chargée de démonter les pièces, de diviser les affûts en fragments numérotés, afin de pouvoir les transporter à dos de mulets. Les canons eux-mêmes, séparés des affûts, devaient être disposés sur des traîneaux à roulettes. Quant aux munitions de l'infanterie et de l'artillerie, on avait préparé une multitude de petites caisses, faciles à placer sur des mulets, pour les transporter, comme tout le reste, au moyen des bêtes de somme du pays. Une seconde compagnie d'ouvriers, pourvus de forges de campagne, devait passer la montagne avec la première division, s'établir au village de Saint-Remy, où la route frayée recommençait, pour y remonter les voitures de l'artillerie, et remettre les pièces sur les affûts. Telle était l'énorme tâche qu'on s'était imposée.

Le Premier Consul avait songé, en outre, à s'aider du secours des religieux établis à l'hospice du grand Saint-Bernard. Le monde entier sait que de pieux cénobites, établis là depuis des siècles, vivent dans ces affreuses solitudes, au-dessus des régions habitées, pour y secourir les voyageurs que le mauvais temps a surpris, et quelquefois ensevelis dans les neiges. Le Premier Consul leur avait envoyé une somme d'argent, afin qu'ils pussent réunir une grande quantité de pain, de fromage et de vin. Un hôpital avait été préparé à Saint-Pierre, un autre à Saint-Remy.

Toutes ces dispositions étaient achevées; les troupes commençaient à paraître; le général Bonaparte les inspectait toutes, leur parlait, les

animait du feu dont il était plein, et les préparait à l'immortelle entreprise, qui devait prendre place dans l'histoire à côté de la grande expédition d'Annibal. On passait en revue chaque fantassin, chaque cavalier; et, au moyen de magasins improvisés, on fournissait aux hommes les souliers, les vêtements, les armes qui leur manquaient. Le Premier Consul avait poussé la prévoyance jusqu'à faire placer au pied du col des ateliers de bourreliers, pour réparer les harnais de l'artillerie. Nous citons cette circonstance pour l'instruction des généraux et des gouvernements à qui la vie des hommes est confiée, et qui ont souvent la paresse ou la vanité de négliger de tels détails. Rien, en effet, de ce qui peut contribuer au succès des opérations, à la sûreté des soldats, n'est au-dessous du génie ou du rang des chefs qui commandent.

Lannes passa le premier, à la tête de l'avant-garde, dans la nuit du 14 au 15 mai (24—25 floréal). Il commandait six régiments de troupes d'élite, parfaitement armés, qui allaient tenter gaiement cette marche aventureuse. On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour dévancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy. Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour deux jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Pour les fantassins la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride. C'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva, en effet, quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers. Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là, une surprise ménagée par le Premier Consul ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes: les religieux avaient préparé des tables, et ils servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos on se remit en route, et on descendit à Saint-Remy sans évènement fâcheux.

Chaque jour devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours, surtout à cause du matériel qu'il fallait faire passer avec les divisions. Pour les pièces

de canon, les pièces de douze surtout, et pour les obusiers, la difficulté fut plus grande qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les traîneaux à roulettes construits dans les arsenaux ne purent servir. On imagina un moyen qui fut essayé sur-le-champ, et qui réussit : ce fut de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie, et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à enlever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile : on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et en courant des dangers infinis. Malheureusement, les mulets commençaient à manquer. Les muletiers surtout étaient épuisés. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon, qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre. Mais les paysans disparurent tous, et les soldats traînaient eux-mêmes leur artillerie. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter les obstacles d'une nature si nouvelle.

Le Premier Consul, placé à Martigny, pressait l'expédition du matériel : Berthier, de l'autre côté du Saint-Bernard, le recevait, et le faisait réparer par les ouvriers. Lannes marcha le 16 et le 17 mai sur Aoste, où se trouvaient quelques Croates qui furent jetés dans le bas de la vallée ; puis il s'achemina vers le bourg de Châtillon, où il arriva le 18. Un bataillon ennemi qui se trouvait là fut culbuté, et perdit bon nombre de prisonniers. Lannes s'engagea ensuite dans la vallée qui montrait aux yeux charmés de nos soldats tous les avant-coureurs de la fertilité italienne. Ces braves gens marchaient tout joyeux, lorsque la vallée, se resserrant de nouveau, leur présenta une gorge étroite, fermée par un fort hérissé de canons. C'était le fort de Bard qui obstruait complètement le chemin. Lannes lança sur-le-champ quelques compagnies de grenadiers ; on somma le commandant, qui répondit avec fermeté, en homme qui appréciait l'importance du poste confié à son courage. L'artillerie qu'on avait braquée sur la montagne d'Albarédo ne produisait pas grand effet ; on tenta une escalade sur la première enceinte du fort ; mais quelques braves grenadiers et un excellent officier y furent inutilement blessés ou tués. Dans ce moment les troupes cheminaient homme à homme par le sentier d'Albarédo, les cavaliers menant leurs chevaux par la bride. L'officier autrichien qui commandait le fort de Bard voyait ainsi défiler nos colonnes,

désespéré de ne pouvoir arrêter leur marche ; et il mandait à Mélas, général en chef des troupes autrichiennes, qu'il était témoin du passage de toute une armée, infanterie et cavalerie, sans avoir le moyen d'y mettre obstacle, mais il répondait sur sa tête qu'elle arriverait sans une seule pièce de canon.

Pendant ce temps notre artillerie faisait une tentative des plus hardies : c'était de faire passer une pièce sous le feu même du fort à la faveur de la nuit. Malheureusement, l'ennemi, averti par le bruit, jeta des pots à feu qui éclairèrent la route comme en plein jour, et lui permirent de la couvrir d'une grêle de projectiles. Alors on couvrit la rue de paille et de fumier ; on disposa des étoupes autour des pièces, de manière à empêcher le moindre retentissement ; on les dételа, et de courageux artilleurs, les traînant à bras, se hasardèrent à les passer sous les batteries du fort, le long de la rue de Bard. Ce moyen leur réussit parfaitement ; les chevaux de l'artillerie avaient pris le sentier d'Albarédo.

Tandis que s'exécutait cette opération si hardie, Lannes enleva la ville d'Ivrée défendue par cinq à six mille Autrichiens qui se retirèrent en toute hâte. Il leur fit des prisonniers, les poussa hors de la vallée, et vint prendre position à l'entrée de la plaine du Piémont, aux points désignés par le Premier Consul. — THIERS.

56. ASSASSINAT DU DUC D'ENGHIEN.

Le 15 mars 1804, un détachement de dragons, parti de Schélestadt au milieu de la nuit, sous les ordres du colonel Ordener, franchit le Rhin, enveloppa Ettenheim et cerna la maison où se trouvait le duc d'Enghien. Le premier mouvement du duc fut de répondre à la sommation d'ouvrir en faisant feu sur ses agresseurs ; il en fut détourné par un officier allemand qui se trouvait auprès de lui et qui lui ayant demandé «s'il était compromis», sur sa réponse négative, lui fit remarquer l'inutilité de la résistance ; il se rendit prisonnier pour ne pas exposer ses amis. On s'empara alors de tous ses papiers, et on le conduisit à la citadelle de Strasbourg, où il fut enfermé avec le marquis de Thumery et les personnes qu'on avait trouvées chez lui. De toutes ces personnes qui étaient au nombre de huit, le marquis seul et le colonel Grounstein appartenaient à l'émigration militante, les autres étaient des ecclésiastiques et des domestiques. On eut ainsi sur-le-champ la preuve de la fausseté des rapports et sur la présence de Dumouriez, et sur la complicité du duc avec la conspiration de Paris, dont il n'y avait pas trace dans ses papiers, et même sur le rôle

militaire qu'on lui attribuait en prévision de la prochaine guerre, car il vivait là en simple particulier ; et les rassemblements d'émigrés qui étaient censés se grouper autour de lui étaient purement imaginaires.

Mais la perte de l'infortuné jeune homme était résolue, et d'autant plus inévitable qu'elle se liait à un calcul politique. Dès le 12 mars, Bonaparte va s'enfermer à la Malmaison, où il sera à la fois à l'abri de sollicitations qu'il est décidé à ne pas écouter, et éloigné du théatre du crime, car il ne veut pas que sa personne paraisse dans un acte où sa volonté est tout. C'est Murat qu'il vient de nommer gouverneur de Paris, Réal le chef de sa police, Savary son homme d'exécution, qui figureront en première ligne dans un drame où ils ne sont que ses instruments. Dès le 15 mars, il écrit à Réal de faire tout préparer au château de Vincennes. Le 17 mars il a dans les mains toute la correspondence du duc d'Enghien ; il la renvoie deux jours après à Réal, en lui recommandant «d'empêcher qu'on ne tienne aucun propos sur le plus ou moins de charges que contiennent ces papiers.» Il sait que toutes ces charges se réduisent à une seule, au tort d'avoir servi dans l'armée des émigrés et d'être prêt à y servir de nouveau, tort qu'il a amnistié chez tant de milliers d'hommes infiniment moins excusables que l'héritier d'une famille si cruellement frappée par la Révolution; il sait que tous les soupçons qu'on a pu avoir contre lui n'ont aucun fondement.

Pendant que tout se prépare pour un dénoûment tragique, Bonaparte reste enfermé à la Malmaison, inaccessible à tout le monde, excepté à ses familiers les plus intimes. Il leur récite, dit-on, des vers de nos poètes sur la clémence, pour prévenir leurs supplications en faisant croire à des sentiments qui n'étaient pas dans son cœur. Ses hommes d'exécution, Réal et Savary, ont avec lui des communications de chaque instant ; ils règlent ensemble toutes les mesures à prendre. Aucun homme connu ne se souciant d'apposer son nom à un arrêt déshonorant, on fera juger le prince par une commission composée des colonels de la garnison de Paris, hommes tout dévoués et peu capables de discerner la gravité de l'acte qu'on leur demande. Réal lui-même ne se compromettra pas dans un interrogatoire fait pour la forme : il sera suppléé par un capitaine rapporteur que choisit Murat. Dans le cas où le prisonnier demandera à voir Bonaparte, on ne tiendra aucun compte de sa réclamation. Le Premier Consul ordonne que le jugement *sera exécuté* sur-le-champ, formule sinistre qui disait assez la nature du ce jugement. En dépit de tous les mensonges qu'on a entassés sur cet

incident de sa vie, il n'y a pas trace d'un fait qui prouve qu'il ait éprouvé un seul instant d'hésitation; tout démontre au contraire que jamais meurtre n'a été plus froidement consommé.

Le duc d'Enghien arriva à Paris, le 20 mars, vers onze heures du matin; on le retint à la barrière jusqu'à quatre heures du soir, évidemment pour attendre de nouveaux ordres de la Malmaison. De là il fut conduit par les boulevards extérieurs au donjon de Vincennes, où Bonaparte avait placé comme gouverneur un *homme de confiance* tout à fait digne de la tâche à laquelle il devait présider. C'était ce même Harel qui lui avait livré les têtes innocentes d'Aréna, Ceracchi, Topino-Lebrun et Demerville, pour un crime dont il était le seul instigateur et le seul artisan. Le prince put alors prendre un peu de nourriture et de repos. Il résulte de l'enquête minutieuse qu'on fit plus tard sur ce lugubre événement qu'à l'heure où le duc d'Enghien arriva à Vincennes pour y être jugé, sa fosse était déjà creusée. Vers minuit, il est réveillé par le capitaine Dautancourt qui vient procéder à un interrogatoire préliminaire, comme rapporteur de la commission. Ses réponses sont simples, pleines de noblesse et de modestie, d'une grande netteté et parfaitement véridiques. Ils convient qu'il a fait toute la guerre, d'abord comme volontaire, ensuite comme commandant de l'avant-garde du corps de Bourbon; qu'il reçoit un traitement de l'Angleterre et n'a que cela pour vivre. Mais il nie avoir jamais connu Dumouriez ni Pichegru. Au moment de signer le procès-verbal, il écrit de sa main, sur la minute, qu'il fait avec instance la demande d'avoir une audience particulière du Premier Consul. «Mon nom, mon rang, ma façon de penser et *l'horreur de ma situation*, ajoute-t-il, me font espérer qu'il ne se refusera pas à ma demande.» Le choix seul de l'heure indiquait que son sort était décidé.

A deux heures du matin, le prince est introduit devant la commission militaire que préside le général Hulin. A la physionomie morne et impassible de ces hommes habitués à l'obéissance passive, il est facile de voir qu'ils ont une consigne, et la condamnation de l'accusé est écrite d'avance sur leur visage sévère et triste. Tout en eux et autour d'eux dénonce le rôle lugubre qu'ils ont accepté; les ténèbres dont ils s'environnent, le mystère avec lequel ils procèdent, le silence et l'isolement de cette heure nocturne, l'absence des témoins, du public, des défenseurs qu'on ne refuse pas au dernier des assassins, le déni de toutes les formes protectrices des accusés, l'empressement furtif avec lequel ils expédient leur besogne, toutes ces choses muettes ont une voix terrible qui crie: Ce ne sont pas là des juges! En voyant leur attitude, le prisonnier a deviné le

sort qui l'attend. Le noble jeune homme se redresse, il répond avec une dignité simple et virile aux questions sommaires que lui adresse Hulin. Ces questions faites pour la forme ne sont que la reproduction abrégée de celles du capitaine rapporteur: elles ne constatent d'autre fait que celui d'avoir porté les armes contre la République, fait qui n'était pas contesté par l'accusé. On dit que lorsque Hulin lui demanda s'il avait trempé dans un complot contre la vie du Premier Consul, le sang des Condés se révolta en lui et qu'il repoussa le soupçon avec une rougeur de colère et d'indignation; mais les dures invectives que vingt ans après Savary plaça dans la bouche de Hulin sont dépourvues de toute vraisemblance, car les juges étaient plus embarrassés que le coupable. Hulin qui est beaucoup plus digne de foi, assure au contraire s'être efforcé de suggérer au prisonnier des réticences qui pouvaient le sauver et qu'il repoussa avec une noble indignation comme indignes de lui. L'interrogatoire terminé, le prince renouvelle sa demande d'un entretien avec le Premier Consul. Alors Savary qui jusque là s'était tenu silencieusement devant la cheminée et derrière le fauteuil du président: «Maintenant, dit-il, cela me regarde!» Après une demi-heure de huis clos, nécessaire à un semblant de délibération et à la rédaction d'un arrêt *signé en blanc*, on vient chercher le prisonnier. Harel se présente un flambeau à la main, il le conduit à travers un sombre passage jusqu'à un escalier donnant sur les fossés du château. Arrivés là, ils se trouvent en présence d'une compagnie des gendarmes de Savary, rangés en bataille; on lit au prince sa sentence à côté de la fosse creusée d'avance où son corps va être jeté. Une lanterne déposée près de la fosse prête sa lueur sinistre à cette scène de meurtre. Le condamné, s'adressant alors aux assistants, leur demande si quelqu'un d'eux peut se charger du message suprême d'un mourant. Un officier sort des rangs; le duc lui confie un paquet de cheveux destinés à une personne aimée. Quelques instants après il tombe sous les balles des soldats.

Tel fut ce guet-apens, un des plus lâches qui aient été commis dans tous les temps. En dépit des falsifications et des mensonges, en dépit d'une hypocrisie plus odieuse que le crime lui-même, il ne sera pas donné à Napoléon d'échapper à la responsabilité de l'acte où il a mis le plus de calcul; l'œuvre restera la sienne devant Dieu et devant les hommes, et l'histoire n'admettra pas même en sa faveur ce partage d'ignominie que créent les complicités au bénéfice du coupable; car, dans le meurtre du duc d'Enghien, il y a eu un auteur principal et des instruments: il n'y a pas eu de complices. — LANFREY.

57. BATAILLE D'AUSTERLITZ.

La grande armée fit demi-tour à droite et se dirigea vers le Rhin, pendant que d'autres corps pénétraient en Allemagne, par différents points. Napoléon, par d'habiles marches et contre-marches, descendit de la vallée du Neckar dans celle du Danube, pour prendre le général autrichien Mack à revers. Notre armée se trouva bientôt tourner le dos à Vienne et faire face à la France, tandis que les Autrichiens faisaient face à Vienne et tournaient le dos à la France. C'est à peine s'il y eut quelques combats, comme le brillant combat d'Elchingen. Mack, coupé, enveloppé par les seules manœuvres de Napoléon, fut enfermé dans Ulm, où bientôt il se vit obligé de capituler. Une première armée de quatre-vingt mille hommes était ainsi annullée. «L'Empereur ne fait plus la guerre qu'avec nos jambes», disaient les soldats (20 octobre 1805).

Napoléon voyait la Prusse prête à se joindre aux ennemis, et comprenait qu'il fallait frapper encore un grand coup pour abréger, et terminer la campagne. Il hâta sa marche sur Vienne. Il apprenait, à ce moment, que toutes ses espérances de combattre les Anglais sur mer étaient anéanties. L'amiral Villeneuve avait perdu la sanglante bataille de Trafalgar, où la valeur de nos marins s'était montrée brillante, mais où notre flotte fut très maltraitée (20 octobre). Les Anglais avaient remporté une victoire complète, qu'ils payaient bien cher, car ils avaient perdu leur plus grand amiral, Nelson. Le désastre de Trafalgar fit une douloureuse impression en France. Napoléon allait l'effacer par la plus éclatante victoire qu'il ait jamais remportée.

Vienne ouvrit ses portes aux Français le 15 novembre. Napoléon ne s'y arrêta point. Il savait qu'une armée russe approchait et venait de se joindre à l'armée autrichienne. Il alla au-devant d'elle en Moravie, marche hardie et pleine de périls. L'ennemi s'en réjouit et tenta de le couper du Danube. Mais Napoléon savait les plans des Russes et des Autrichiens comme s'il eût assisté à leurs conseils. Il feignit d'avoir peur, et les encouragea ainsi à continuer leur mouvement. Il se retira peu à peu jusqu'au champ de bataille qu'il avait choisi, près d'*Austerlitz*. L'ennemi voulait le tourner par sa droite et s'emparer de la route de Brünn. Napoléon mit à dessein peu de monde de ce côté; mais il appuya solidement sa gauche à une montagne, couvrit son centre par des marais, et attendit. La veille de la bataille, il vit l'armée austro-russe défiler devant lui et achever son mouvement. Il ne put retenir une exclamation de joie: «Cette armée est à moi!» s'écria-t-il.

Le soir il parcourut les bivacs, et comme c'était la veille de l'anniversaire du couronnement, tout le camp s'illumina.

Le lendemain, 2 décembre, après un brouillard, le soleil se leva sur des champs durcis par la gelée. La bataille commença. Les divisions placées à la droite soutinrent énergiquement l'effort de troupes supérieures, puis se replièrent, attirant de plus en plus l'ennemi dans le piège. Quand Napoléon le vit assez engagé, il lança les divisions du centre et sa puissante réserve sur le plateau de Pratzen, clef de la position que défendait la garde impériale russe. Le combat fut vif, mais décisif. Les Français couronnèrent le plateau et l'armée ennemie fut coupée en trois morceaux. Ce fut une déroute générale, à droite surtout, où les divisions ennemies, enveloppées, furent presque anéanties: des milliers d'hommes périrent dans des étangs glacés. «J'ai livré trente batailles comme celle-ci, disait Napoléon, je n'en ai vu aucune où la victoire ait été si décidée et où les destins aient été si peu balancés.» — «Soldats! dit-il à son armée, je suis content de vous, vous avez couvert vos aigles d'une gloire immortelle!»

L'empereur d'Autriche, François, demanda une entrevue à Napoléon aux avant-postes, et on convint des préliminaires de paix. Napoléon, qui tenait l'armée russe enveloppée, consentit, par une générosité imprudente, à la laisser se retirer en Russie. L'ambassadeur prussien se hâta de protester des bonnes intentions de son maître, et félicita Napoléon de sa victoire. «Voilà un compliment, dit l'Empereur, dont la fortune a changé l'adresse.»

BLANCHARD.

58. BATAILLE D'EYLAU.

Le 8 février 1807, le jour naissant éclaira la position des deux armées. Celle des Russes se trouvait beaucoup plus rapprochée de la ville que ne l'avait d'abord supposé Napoléon. Trompé par une reconnaissance imparfaite de Murat, et confirmé dans ses suppositions par les affaires des jours précédents, l'Empereur croyait les Russes sinon en pleine retraite, du moins campés beaucoup plus loin. Le corps d'armée de Soult se réveille presque sous le feu de leurs canons. Au petit jour, Napoléon parcourut notre ligne et rangea son armée en bataille. Au centre de notre position était un cimetière où s'établit la garde; tout près de là s'élevait l'église d'Eylau située comme la ville sur une petite éminence. Autour de nous le terrain jonché de cadavres gardait partout les traces du combat de la veille. En face s'étendait le champ de bataille. Une plaine couverte d'une neige glacée allait

en s'abaissant à partir de nos positions d'Eylau et de Rothenen pour se relever à l'autre extrémité après avoir décrit de légères ondulations. Telle était l'épaisseur de la couche de glace qui recouvrait le sol qu'on se battit une partie de la journée sur des lacs dont on ne soupçonnait pas même l'existence. Le ciel était sombre et morne; le vent du nord chassait çà et là des tourbillons de neige; sur ce fond désolé se détachaient les masses noires de l'armée russe adossées aux hauteurs de Saussgarten à Schmoditten, sur trois lignes de profondeur. Elles se tenaient là immobiles, tour à tour déployées en bataille ou serrées en colonnes d'attaque derrière un rempart de feu formé par quatre cents pièces d'artillerie.

Tel fut le spectacle qui frappa les yeux de nos soldats à leur réveil. Ce tableau était d'autant plus fait pour saisir leur imagination qu'ils ne portaient dans cette guerre aucun des entraînements qui eussent été propres à déguiser ce que cette scène avait de lugubre.

Malgré leurs succès de chaque jour, les nôtres, privés de pain et d'eau-de-vie, réduits aux vivres qu'ils pouvaient déterrer dans les champs, enduraient de cruelles souffrances depuis l'ouverture de la campagne. Celles des Russes quoique sérieuses étaient beaucoup moindres, ce ciel inhospitalier était pour eux le ciel de la patrie, ils voyaient en lui un auxiliaire, dans le froid presque un libérateur. Enfin, ils n'allaient pas, instruments d'une fantaisie de tyran, porter la destruction sur un territoire étranger; rangés devant leurs frontières pour nous en défendre l'accès, ils pouvaient croire du moins qu'ils combattaient pour leurs foyers.

Aux masses profondes de l'armée russe, Napoléon avait opposé une ligne plus mince mais plus étendue qui rendait son feu plus destructeur. Il avait retranché une partie du corps de Soult dans la ville; au centre, dans le cimetière et les alentours était la garde, sur un terrain encombré des morts de la veille; à droite, au village de Rothenen, une autre division de Soult soutenue par le corps d'Augereau; un peu en arrière, dans les intervalles laissés entre ces positions, on apercevait la cavalerie de Murat. Quant au corps de Davoust, lancé la veille dans la direction de Domnau et rappelé à la hâte, il ne devait entrer en action qu'un peu plus tard en débouchant à l'extrême gauche des Russes et presque sur leurs derrières. Si l'attaque de Davoust réussissait, leur gauche se trouverait culbutée sur leur centre, et leur armée entière rejetée dans la direction de Kœnigsberg, où elle rencontrerait le corps de Ney pour lui barrer le passage.

Déjà une épouvantable canonnade s'était engagée entre les remparts mouvants d'artillerie qui couvraient le front des deux

armées. Immobiles l'une et l'autre sous ce feu meurtrier qui emporte des files entières, elles attendent avec impassibilité le moment d'en venir aux mains. Pendant plusieurs heures, elles cherchent à s'entamer à coups de canon comme s'il s'agissait d'une forteresse qu'on veut prendre d'assaut, mais la brèche ouverte par l'artillerie se referme d'elle-même. Les Russes, accoutumés à l'offensive si rapide et si redoutable de Napoléon, sont comme interdits en présence de cette attitude si nouvelle chez lui; ils semblent redouter une de ces surprises terribles qui lui sont familières. Cependant, plus exposés que nous par leur situation découverte aux ravages de l'artillerie, ils s'ébranlent les premiers et viennent manœuvrer sur notre gauche comme pour la déborder, mais bientôt leur attention est sérieusement attirée d'un autre côté. Une vive fusillade retentit sur leurs flancs du côté de Serpallen; c'est Davoust qui débouche à son tour sur le champ de bataille, chassant devant lui les deux divisions qui lui sont opposées. Son apparition devait, dans le plan de Napoléon, former l'évènement décisif de la journée, de même que celle de Ney, rappelé un peu plus tard de Kreutzbourg, devait en compléter les résultats.

Il était alors une heure de l'après-midi, et loin de s'éclaircir, le ciel était devenu de plus en plus sombre. Afin de donner toute sa valeur à la puissante diversion de son lieutenant et d'empêcher les Russes de se porter avec toutes leurs forces contre son corps isolé, Napoléon s'est enfin décidé à prendre l'offensive. Il pousse à son extrême droite la division Saint-Hilaire qui tendra la main à Davoust, et il lance à l'assaut du centre russe le corps d'armée d'Augereau. Pendant que Saint-Hilaire prolonge la gauche ennemie vers Serpallen, Augereau, l'épée à la main, quoique malade depuis plusieurs jours, entraîne les divisions Desjardins et Heudelet à travers un véritable ouragan de mitraille et de boulets. Avant qu'elles aient pu rejoindre l'ennemi, elles sont enveloppées par un tourbillon de neige qui, venant fouetter le visage des soldats, les aveugle, les paralyse, rend leurs armes inutiles, leur marche confuse et incertaine. Les Russes, qui tournent le dos au vent et qui sont restés immobiles dans leurs positions, peuvent au contraire mesurer leurs coups; ils écrasent du feu de leur artillerie ces masses hésitantes qui semblent devenues également incapables de reculer et de marcher en avant. En quelques instants, la moitié du corps d'Augereau est mise hors de combat; ses généraux et ses principaux officiers sont tués ou blessés, lui-même est frappé à la tête. Alors, la cavalerie russe s'élance, elle sabre et poursuit nos débris errants; ce n'est plus une défaite mais une complète destruction.

Ce corps d'armée dut être licencié après la bataille, de peur que le petit nombre des survivants ne rappelât trop vivement ce souvenir néfaste.

Le moment était critique. Les escadrons russes venaient charger nos soldats jusqu'aux abords du cimetière où se tenait Napoléon. Retranchée dans cette enceinte criblée de boulets, la garde défendait, non sans peine, ce point central qui était la clef de nos positions. Augereau, ramené tout sanglant de cette affreuse mêlée, se plaignait amèrement de l'abandon où on l'avait laissé. Le ciel s'était éclairci et permettait de voir toute l'étendue du désastre. Napoléon jugea qu'un grand effort était nécessaire pour faire pencher la balance en notre faveur. Par ses ordres, Murat a formé en une seule légion les quatre-vingts escadrons de notre cavalerie; avec cette masse irrésistible, il exécute une charge à fond sur le centre russe. Il ramène d'abord les cavaliers ennemis, il perce ensuite la première ligne d'infanterie, la traverse, puis il enfonce également la seconde; il arrive enfin jusqu'à la troisième qu'il charge à plusieurs reprises sans pouvoir l'entamer. Son élan expire devant cette solidité inébranlable; il faut revenir après une lutte acharnée. Mais les lignes à demi renversées sous cette effroyable avalanche d'hommes et de chevaux ont gardé leurs positions et se sont reformées derrière lui; il est forcé de les rompre de nouveau pour s'ouvrir un passage jusqu'à nos positions.

Cette magnifique irruption sur le centre des Russes était restée sans résultat décisif; mais pendant ce temps une de leurs colonnes qui, à la faveur de cet immense désordre, s'était aventurée jusque dans Eylau, y avait été prise presque toute entière, et Davoust avait achevé son mouvement. Secondé par la division Saint-Hilaire, il avait refoulé la gauche russe de Serpallen, sur Saussgarten; il l'avait ensuite rejetée jusqu'au village de Kuschitten. Mais là, il fut arrêté court par les détachements que Bennigsen envoya coup sur coup contre lui. Malgré le brillant succès de cette attaque, la bataille était toujours incertaine, car notre centre épuisé ne soutenait que faiblement le mouvement de Davoust. Selon toute probabilité pourtant, cette attaque de flanc aurait fini par compromettre gravement la situation de Bennigsen, lorsqu'un événement imprévu vint rendre l'avantage aux Russes. Lestocq échappant à la poursuite de Ney avec une partie de son corps d'armée pendant que ce maréchal, toujours dans l'ignorance de ce qui se passait à Eylau, chassait l'autre devant lui dans la direction de Kœnigsberg, venait de faire son apparition à Althoff à l'extrême droite russe. Après avoir passé sans s'arrêter derrière l'armée de Bennigsen

jusqu'à son extrême gauche, il déployait ses huit mille hommes devant le corps de Davoust forcé de reculer à son tour. Cet incident inattendu change en peu d'instants la face des choses. Grâce au vigoureux élan que Lestocq imprime à ce retour offensif, les Russes reprennent presque tout le terrain qu'ils avaient perdu de ce côté. Au lieu de se défendre ils attaquent nos troupes qui se replient. Peut-être un effort général sur toute leur ligne, allait-il leur donner définitivement la victoire, peut-être allions-nous essuyer un autre Pultawa, ou connaître dès lors en petit les désastres d'une retraite de Russie, lorsque Ney, qui après de longues heures perdues en escarmouches inutiles, avait pu être rejoint et averti par son aide de camp Fezensac, parut enfin du côté de Schmoditten, trop tard pour changer sensiblement l'issue de cette journée sanglante et indécise, assez tôt cependant pour empêcher la balance de pencher en faveur de nos adversaires.

La nuit était venue, mais il n'y avait pas de ténèbres assez épaisses pour voiler les horreurs de ce champ de carnage où gisaient près de quarante mille hommes morts, mourants ou blessés. «*Quel massacre et sans résultat!*» s'écriait le lendemain le maréchal Ney, en détournant les yeux de ces monceaux de cadavres couchés sur le blanc linceul des neiges. «Quel massacre et *sans cause!*» aurait-il pu dire avec plus de raison encore. Nos soldats n'avaient combattu ni pour un intérêt ni pour un principe. Sans amour et sans haine, ils mouraient pour un caprice, comme les gladiateurs du Cirque. — LANFREY.

59. L'ALLEMAGNE APRÈS LES ÉVÈNEMENTS D'ESPAGNE.

En Allemagne, le contre-coup des évènements d'Espagne fut une sorte de tressaillement électrique qui donna naissance à une chose qui n'avait pas existé jusque-là, *la nation allemande.*

La grande renaissance intellectuelle de l'Allemagne du dix-huitième siècle avait sans doute préparé les voies en constituant la personnalité morale de ce peuple; mais c'est au milieu des douleurs de la conquête et de l'occupation étrangère que s'accomplit ce glorieux enfantement, et que le mot de patrie allemande fut pour la première fois prononcé dans le monde. Tous les vieux antagonismes, toutes les rancunes surannées entre l'Allemagne du Nord et celle du Midi, entre les grands et les petits États, entre les princes et l'ancienne noblesse immédiate, entre le noble et le bourgeois, entre la maison d'Autriche et la maison de Brandebourg, disparurent momentanément pour faire place à un sentiment unique,

la haine de la domination. L'initiative n'appartient à aucune classe en particulier, elle fut universelle et simultanée. C'est un professeur de philosophie, Maurice Arndt, qui fonde le *Tugendbund*, cette *association de la vertu* où s'enrôlent à la fois des artisans et des grands seigneurs, des militaires et des bourgeois. L'expérience l'avait démontré, les mœurs et la nature du pays étaient éminemment défavorables à une guerre de partisans.

L'intrépide major Schill avait été contraint de reconnaître cette vérité après ses efforts aussi malheureux qu'héroïques, pour organiser une insurrection en Prusse pendant la campagne de Pologne. L'occupation française était d'ailleurs, grâce à la Confédération du Rhin et au nombre énorme de nos troupes, beaucoup plus enracinée en Allemagne que dans la Péninsule. Cette grande insurrection nationale fut donc forcée d'agir à l'état latent et de se déguiser sous forme de société secrète.

L'organisation du *Tugendbund* est assez semblable à celle qu'adopta plus tard la *Charbonnerie*. Un comité central, placé hors des atteintes de la police impériale, dirige de loin l'association qui se fractionne en une multitude de comités particuliers. Les comités provinciaux restent sans communication entre eux, en sorte que la découverte des uns ne peut en rien exposer la sûreté des autres. L'association se propage ainsi de proche en proche jusque dans les provinces de la Confédération du Rhin; elle prépare ses forces en silence en attendant l'heure d'un soulèvement national. Les plus grands comme les plus humbles se font gloire d'y être affiliés. Les anciens ministres Hardenberg et Scharnhorst, les généraux Blücher et Gneisenau, le duc de Brunswick-Oels, le major Schill, le docteur Jahn en sont les membres les plus actifs. Bientôt le sol de la vieille Germanie se couvre d'associations analogues qui viennent se greffer sur cette institution-mère. L'action des gouvernements réduite comme celle des particuliers à la dissimulation, à l'emploi des moyens détournés et clandestins, seconde admirablement cette vaste conspiration. Elle a pour serviteurs deux ministres dont la fermeté de caractère égale la haute intelligence: en Prusse, le baron de Stein, en Autriche, le comte de Stadion.

Le baron de Stein semble avoir été de tous ses compatriotes celui qui comprit le premier que l'Allemagne ne pouvait être sauvée que par un grand soulèvement national. Dans tous les cas on ne peut lui refuser la gloire d'en avoir été le promoteur le plus hardi, le plus persévérant et le plus habile. Ce grand ministre est encore plus un grand citoyen. Il sent que pour remuer profondément les masses populaires jusque-là desheritées de toute participation aux

grands intérêts d'un pays, il faut les appeler à la vie publique : il sait qu'on ne fait pas des patriotes avec des hommes attachés à la glèbe, qu'il faut profiter de cette occasion unique pour imposer à la noblesse le sacrifice de ses principaux privilèges. Il veut donc que le prélude de la guerre d'indépendance soit l'affranchissement du Tiers-État prussien. C'est avec des hommes libres qu'il combattra le despotisme de Napoléon. Il efface de la législation prussienne les derniers vestiges du servage, et fait du paysan un citoyen. Il abolit la corvée ; il autorise les grands propriétaires à diviser leurs domaines ; il apporte aux communes le droit de s'administrer elles-mêmes, en leur attribuant la nomination de leurs conseils municipaux, et les transforme ainsi en autant de petits centres pleins de vie, d'activité, d'émulation civique. Il accorde aux bourgeois le droit d'acquérir la propriété territoriale, jusque-là privilège exclusif de la noblesse, et il ouvre aux nobles l'accès des professions industrielles et commerciales, tolérance qui leur était odieuse, parce qu'elle était un signe d'égalité. Tel fut l'objet des trois ordonnances de Mémel, décrets sauveurs, rendus dès les mois d'octobre et de novembre 1807, et auxquels la Prusse a dû de rester une nation. Et toutes ces réformes qui sont une révolution, il les opère sans bruit, sans éclat, sans aucune de ces récompenses de popularité si chères au vulgaire des tribuns.

En même temps qu'il porte sur les vieux abus sa main hardie, Stein lutte obstinément contre nos exigences dans la fixation des contributions de guerre que Napoléon traîne en longueur depuis Tilsit, afin d'occuper plus longtemps le territoire prussien. Il organise contre l'administration française en Prusse une résistance sourde, et passive qui se dérobe lorsqu'on la dénonce et, qui se faisant sentir partout et toujours, y paralyse toutes nos mesures. cette singulière conspiration était d'autant plus facile à discipliner, qu'elle avait pour instruments les administrateurs eux-mêmes ; car Napoléon, en confiant l'administration de la Prusse à son représentant Daru, avait été forcé d'y conserver la plupart des anciens employés prussiens. Les ordres de Daru n'étaient jamais discutés, mais on ne les exécutait pas, ou on les exécutait à contre-cœur en feignant de les avoir mal compris. De là des tiraillements incessants, des difficultés sans cesse renaissantes qui irritaient profondément les populations prussiennes, déjà exaspérées des charges écrasantes qu'on faisait peser sur elles.

La sphère d'action du baron de Stein ne se bornait pas à la Prusse : il travaillait efficacement à l'étendre à toute l'Allemagne, et principalement aux provinces qui étaient liées à l'Empire fran-

çais: «L'exaspération augmente tous les jours en Allemagne, écrivait-il le 15 août 1808 au prince de Sayn-Wittgenstein, alors aux eaux dans le Mecklembourg. Il faut la nourrir et chercher à travailler les hommes. Je voudrais bien qu'on pût entretenir des relations dans la *Hesse* et dans la *Westphalie,* qu'on s'y préparât à de certains évènements, qu'on cherchât à y lier des rapports avec des hommes d'énergie et de bonne volonté . . . *Les affaires d'Espagne font une impression très vive. Elles prouvent ce que depuis longtemps on aurait dû entrevoir.* Il serait très utile d'en répandre les nouvelles d'une manière prudente . . . » Cette lettre très significative fut saisie à Spandau sur M. de Koppe, et aussitôt transmise à Napoléon par le maréchal Soult. Bien qu'elle ne soulevât qu'un coin du voile, elle en disait assez long pour éclairer l'Empereur sur la gravité des événements qui se préparaient en Allemagne. Mais infatué d'orgueil, et tout entier déjà à ses projets de se venger de l'Espagne par un châtiment exemplaire, il ne vit dans la lettre de Stein qu'un moyen péremptoire d'en finir avec les objections que la Prusse opposait à ses demandes pécuniaires, et de contraindre le roi Frédéric-Guillaume à renvoyer son ministre. Obligé de faire un pas rétrograde pour concentrer toutes ses forces contre les Espagnols, il mit à profit cet incident pour opérer cette retraite le plus avantageusement possible. Il se servit donc de la lettre, mais il dédaigna l'avertissement qu'elle contenait. Il la fit imprimer dans le Moniteur en l'apostillant de ces simples paroles: «On plaindra le roi de Prusse d'avoir des ministres aussi *malhabiles que pervers.*» Cette courte sentence était l'arrêt de mort de l'administration de Stein. Le grand patriote se retira pour ne pas compromettre son pays; mais ses plans et ses réformes n'en devaient pas moins rester l'âme du gouvernement prussien, et c'est là qu'était le danger: «J'ai demandé, écrivait Napoléon à Soult le 10 septembre, que Stein fût chassé du ministère, sans quoi le roi de Prusse ne rentrera pas dans ses États. J'ai fait mettre le séquestre sur ses biens en Westphalie.»

Ces satisfactions lui furent accordées comme toutes celles qu'il demanda dans ce moment critique; mais la facilité même avec laquelle il les obtint aurait dû lui prouver qu'on comptait sur des moyens encore dissimulés, mais certains, de prendre plus tard une revanche. Le prince Guillaume de Prusse était depuis plusieurs mois à Paris pour le règlement définitif de la dette prussienne. Champagny lui signifia qu'il fallait accepter dans le plus bref délai le chiffre de cent quarante millions fixé par l'Empereur. Le prince dut se soumettre en même temps aux dures conditions qu'on im-

posait à son roi. La convention qui fixa le montant de la dette stipulait que jusqu'à son entier acquittement, dix mille Français continueraient à occuper les places de Glogau, Stettin et Cüstrin; qu'ils y seraient entretenus, sinon soldés, par le roi de Prusse ; que l'armée prussienne serait réduite pendant dix années consécutives au nombre de *quarante-deux mille hommes,* sans que le roi pût en aucun cas y suppléer en levant des milices (articles séparés, I et III). Enfin le roi Frédéric-Guillaume s'engageait, en cas de guerre contre l'Autriche, à mettre à la disposition de l'Empereur une division de seize mille hommes (art. V). Tel fut le premier fruit de la politique de Stein. Mais sa défaite était plus apparente que réelle, car il entrait dans ses plans de tout pousser à l'extrême, et il comptait plus sur le désespoir produit par l'excès du mal que sur les petites habiletés de la politique de cabinet. Ce cruel abus de la force ne pouvait en définitive que servir ses desseins, puisque, dans la situation intolérable qui leur était faite, la monarchie et la nation prussiennes ne pouvaient plus vivre désormais qu'à l'état de conspiration permanente. On avait été forcé de subir le traité: on l'éluda. Le ministre de la guerre, Scharnhorst, réalisa au point de vue militaire toutes les réformes que son ami Stein avait introduites dans l'ordre civil. Il ouvrit aux bourgeois l'accès des grades supérieurs; il maintint ostensiblement l'armée au chiffre de 42000 hommes, mais il en eut en réalité 200000, grâce à une sorte de roulement rapide qui ne laissait les troupes sous le drapeau que juste le temps nécessaire à leur instruction. — LANFREY.

60. NAPOLÉON ET LA GRANDE ARMÉE.

PROCLAMATION DE NAPOLÉON A GUMBINNEN, LE 22 JUIN 1812.

«Soldats! La seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsit. La Russie a juré l'éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre; elle viole aujourd'hui ses serments: elle ne veut donner aucune explication de cette étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité; ses destins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés? Ne sommes-nous plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre; le choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant, passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armées françaises comme la première; mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à la funeste

influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe.» — NAPOLÉON.

ENTRÉE EN RUSSIE.

La grande armée marchait au Niémen en trois masses séparées. Le roi de Westphalie, avec quatre-vingt mille hommes, se dirigeait sur Grodno; le vice-roi d'Italie, avec soixante-quinze mille hommes, sur Pilony; Napoléon, avec deux cent vingt mille hommes, sur Nogaraïski, ferme située à trois lieues au-dessus de Kowno. Le 23 juin, avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen, mais sans le voir. La lisière de la grande forêt prussienne de Pilwisky et les collines qui bordent le fleuve, cachaient cette grande armée prête à le franchir.

Sa reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant, trois ponts fussent jetés sur le fleuve près du village de Poniémen; puis il se retira dans son quartier, où il passa toute cette journée, tantôt dans sa tente, tantôt dans une maison polonaise, étendu sans force dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde, et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut revenue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Étonnés, ils abordent, et descendent sans obstacle sur la rive russe, Là, ils trouvent la paix; c'est de leur côté qu'est la guerre: tout est calme sur cette terre étrangère qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant, un simple officier de Cosaques, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix, et ignorer que l'Europe entière est en armes devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont. — «Français! lui répondirent-ils. — Que voulez-vous, reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie?» Un sapeur lui répliqua brusquement: «Vous faire la guerre! prendre Vilna! délivrer la Pologne!» Et le Cosaque se retire; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois de nos soldats, emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi le faible bruit de trois coups de feu, auxquels on ne répondit pas, nous apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée. Ce premier signal de guerre irrita violemment l'Empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve, pour protéger l'établissement des ponts.

Alors sortirent des vallons et de la forêt toutes les colonnes françaises. Elles s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve, à la

faveur d'une profonde obscurité. Il fallait les toucher pour les reconnaître. On défendit les feux et jusqu'aux étincelles. On se reposa les armes à la main, comme en présence de l'ennemi. Les seigles verts et mouillés d'une abondante rosée servirent de lit aux hommes et de nourriture aux chevaux.

A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'Empereur. Autour d'elle toutes les collines, leurs pentes, les vallées étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Dès que la terre eut présenté au soleil toutes ces masses mobiles, revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes vers les trois ponts. L'ardeur était si grande, deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains ; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit sans hésiter ce premier pas vers sa perte. Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé. Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.

On croyait entendre gronder le canon. Nous écoutions en marchant, de quel côté le combat s'engageait. Mais à l'exception de quelques troupes de Cosaques, ce jour-là comme les suivants, le ciel seul se montra notre ennemi. En effet, à peine l'Empereur avait-il passé le fleuve, qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le jour s'obscurcit, le vent s'éleva et nous apporta les sinistres roulements du tonnerre.

Il est vrai que cet orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures, ses lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée; de la droite à la gauche et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux et accablée de ses torrents; les routes et les champs furent inondés; la chaleur insupportable de l'atmosphère fut changée subitement en un froid désagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche et surtout dans les bivouacs qui suivirent. Une grande quantité d'équipages restèrent abandonnés dans les sables; beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

ENTRÉE DANS MOSCOU.

Ce jour-là même (le 14 septembre), Napoléon, enfin persuadé que Kutusof ne s'était pas jeté sur son flanc droit, rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il

marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs, pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille ; le terrain s'y prêtait ; des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné, et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance.

Enfin une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou, qu'elle domine ; c'est le mont du Salut. Il s'appelle ainsi parce que, de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures ; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent, ils crient : «Moscou ! Moscou ! » Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière, battant des mains, répète avec transport : «Moscou ! Moscou ! » comme les marins crient : «Terre ! Terre ! » à la fin d'une longue et pénible navigation.

A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous, où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé ! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière ! Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvements serait historique.

Sur cet immense et imposant théâtre, il nous semblait marcher entourés des acclamations de tous les peuples ; fiers d'élever notre siècle reconnaissant au-dessus te tous les autres siècles, nous le voyions déjà grand de notre grandeur et tout brillant de notre gloire.

A notre retour, déjà tant désiré, avec quelle considération presque respectueuse, avec quel enthousiasme allions-nous être reçus au milieu de nos femmes, de nos compatriotes, et même de nos pères ! Nous serions, le reste de notre vie, des êtres à part, qu'ils ne verraient qu'avec étonnement, qu'ils n'écouteraient qu'avec une curieuse admiration ! On accourrait sur notre passage ; on recueillerait nos moindres paroles. Cette miraculeuse conquête nous environnerait d'une auréole de gloire : désormais on croirait respirer autour de nous un air de prodige et de merveille.

Et quand ces pensées orgueilleuses faisaient place à des sentiments plus modérés, nous nous disions que c'était là le terme promis à nos travaux ; qu'enfin nous allions nous arrêter, puisque nous ne pouvions plus être surpassés par nous-mêmes, après une expédition

noble et digne émule de celle d'Égypte, et rivale heureuse de toutes les grandes et glorieuses guerres de l'antiquité.

Dans cet instant, dangers, souffrances, tout fut oublié. Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie: «J'étais de l'armée de Moscou! »

Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté; une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille, les maréchaux mécontents s'étaient éloignés de lui; mais à la vue de Moscou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'Empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7 pour compléter sa victoire.

Mais chez Napoléon, les premiers mouvements étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer longtemps à ses sensations. Son premier cri avait été: «La voilà donc enfin cette ville fameuse!» Et le second fut: «Il était temps!»

Cependant, le jour s'écoule et Moscou reste morne, silencieuse et comme inanimée. L'anxiété de l'Empereur s'accroît; l'impatience des soldats devient plus difficile à contenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville. «Moscou est déserte!» Aucun Moscowite ne se présente; aucune fumée du moindre foyer ne s'élève; on n'entend pas le plus léger bruit sortir de cette immense et populeuse cité; ses trois cent mille habitants semblent frappés d'un immobile et muet enchantement: c'est le silence du désert!

Mais telle était la persistance de Napoléon, qu'il s'obstina et attendit encore. Enfin un officier décidé à plaire, ou persuadé que tout ce que l'Empereur voulait devait s'accomplir, entra dans la ville, s'empara de cinq à six vagabonds, les poussa devant son cheval jusqu'à l'Empereur, et s'imagina avoir amené une députation. Dès la première réponse de ces misérables, Napoléon vit qu'il n'avait devant lui que de malheureux journaliers.

Alors seulement, il ne douta plus de l'évacuation entière de Moscou, et perdit tout l'espoir qu'il avait fondé sur elle. Il haussa les épaules, et avec cet air de mépris dont il accablait tout ce qui contrariait son désir, il s'écria: «Ah! les Russes ne savent pas encore l'effet que produira sur eux la prise de leur capitale!»

Déjà, depuis une heure, Murat et la colonne longue et serrée de sa cavalerie envahissaient Moscou, ils pénétraient dans ce corps gigantesque, encore intact, mais inanimé. Frappés d'un long étonnement, à la vue de cette grande solitude, ils répondaient à l'im-

posante taciturnité de cette Thèbes moderne, par un silence aussi solennel.

On s'avançait ainsi, tantôt agité de surprise, tantôt de pitié, et plus souvent d'un noble enthousiasme. Plusieurs citaient les souvenirs des grandes conquêtes que l'histoire nous a transmises ; mais c'était pour s'enorgueillir, et non pour prévoir ; car on se trouvait trop haut et hors de toute comparaison : on avait laissé derrière soi tous les conquérants de l'antiquité. On était exalté, par ce qu'il y a de mieux après la vertu, par la gloire. Puis venait la mélancolie ; soit épuisement, suite de tant de sensations ; soit effet d'un isolement produit par une élévation sans mesure, et du vague dans lequel nous errions sur cette sommité, d'où nous apercevions l'immensité, l'infini, où notre faiblesse se perdait ; car plus on s'élève, plus l'horizon s'agrandit, et plus on s'aperçoit de son néant.

Tout à coup, au milieu de ces pensées qu'une marche lente favorisait, des coups de fusil éclatent ; la colonne s'arrête. Ses derniers chevaux couvrent encore la campagne ; son centre est engagé dans une des plus longues rues de la ville; sa tête touche au Kremlin. Les portes de cette citadelle paraissent fermées. On entend de féroces rugissements sortir de son enceinte ; quelques hommes et des femmes d'une figure dégoûtante et atroce se montrent tout armés sur ses murs. Ils exhalent une sale ivresse et d'horribles imprécations. Murat leur fit porter des paroles de paix ; elles furent inutiles. Il fallut enfoncer la porte à coups de canon.

On pénétra, moitié de gré, moitié de force, au milieu de ces misérables. L'un d'eux se rua jusque sur le roi, et tenta de tuer l'un de ses officiers. On crut avoir assez fait de le désarmer, mais il se jeta de nouveau sur sa victime, la roula par terre en cherchant à l'étouffer, et, comme il se sentit saisir les bras, il voulut encore la déchirer avec ses dents. C'étaient là les seuls Moscowites qui nous avaient attendus, et qu'on semblait nous avoir laissés comme un gage barbare et sauvage de la haine nationale.

Toutefois, on s'aperçut qu'il n'y avait pas encore d'ensemble dans cette rage patriotique. Cinq cents recrues, oubliées sur la place du Kremlin, virent cette scène sans s'émouvoir. Dès la première sommation, ils se dispersèrent. Plus loin, on joignit un convoi de vivres, dont l'escorte jeta aussitôt ses armes. Plusieurs milliers de traînards et de déserteurs ennemis restèrent volontairement au pouvoir de l'avant-garde.

Murat, que le Kremlin n'avait arrêté que quelques instants, disperse cette foule qu'il méprise. Ardent, infatigable comme en

Italie et en Égypte, après neuf cents lieues faites et soixante combats livrés pour atteindre Moscou, il traverse cette cité superbe sans daigner s'y arrêter, et, s'acharnant sur l'arrière-garde russe, il s'engage fièrement et sans hésiter sur le chemin de Voladimir et d'Asie.

Plusieurs milliers de Cosaques, avec quatre pièces de canon, se retiraient dans cette direction. Là cessait l'armistice. Aussitôt Murat, fatigué par cette paix d'une demi-journée, ordonna de la rompre à coups de carabine. Mais nos cavaliers croyaient la guerre finie, Moscou leur en paraissait le terme, et les avant-postes des deux empires répugnaient à renouveler les hostilités.

INCENDIE DE MOSCOU.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. «Surtout, lui dit-il, point de pillage! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous.»

Cette nuit fut triste: des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'Empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais Marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court. Il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne des Romanof et des Rurik, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier: «Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars! dans le Kremlin!» Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils

regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Cependant, de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore ; ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline française, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction.

A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscowites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil ? ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe ; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale ; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière ; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice ; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher ?

Enfin le jour, un jour sombre parut ; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat.. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé

s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé : c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse ; on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons, ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Aussitôt l'ordre fut donné de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes ; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours : nous étions mornes d'étonnement, de fatigue, et du désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes !

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément ; mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'Empereur et leur destin décideront, et l'Empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête ; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse ; le cerner, l'y tenir comme assiégé à chaque minute les maisons environnantes, et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri, « le feu est au Kremlin ! » passe de bouche en bouche, et nous

arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'Empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'Empereur fit un geste de mépris et d'humeur ; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Petrowsky.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'Empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices, entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachés, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'Empereur au milieu de ces tourbillons de flammes ; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer.

Il le revit dans toute sa violence : toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : «Ceci présage de grands malheurs.»

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA.

La position du neuvième corps fut d'autant plus critique qu'un pont frêle et étroit était sa seule retraite ; encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils ses avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces infortunés avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse.

Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, pêle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce chaos ; ils furent le signal d'un désespoir universel.

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes. Suivant leurs différents caractères, les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent, le sabre à la main, un horrible passage. Plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore ; ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés, qu'elles écrasaient. Dans leur odieuse avarice, ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient, et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau.

Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés, ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés ; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons, avec leurs enfants dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient ; déjà submergées, leurs bras raidis les tenaient encore au-dessus d'elles.

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en

vain rétrograder. Le flot d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux, et les jetèrent dans le gouffre, où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts. Dirigées par leurs conducteurs et rapidement emportées sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles; puis, s'entrechoquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors, des rangs entiers d'hommes éperdus, poussés sur ces obstacles, s'y embarrassent, culbutent, et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour; elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher; mais, emportées çà et là par la foule, battues par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, des coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, des explosions des obus, de vociférations, de gémissements, de jurements effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfants renversés à demi étouffés, et que, dans leurs efforts, ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés; mais, à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors, dans cette colonne de désespérés, qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale, où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts.

Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

Mais d'un autre côté, que de nobles dévouements! et pourquoi la place et le temps manquent-ils pour les décrire? C'est là qu'on vit des soldats, des officiers même, s'atteler à des traîneaux pour arracher à cette rive funeste leurs compagnons malades ou blessés. Plus loin, hors de la foule, quelques soldats sont immobiles: ils veillent sur les corps mourants de leurs officiers, qui se sont confiés à leurs soins. Ceux-ci les conjurent en vain de ne plus songer qu'à leur propre salut; ils s'y refusent; et, plutôt que d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort ou l'esclavage.

Au-dessus du premier passage, pendant que le jeune Lauriston se jeta dans le fleuve pour exécuter plus promptement les ordres de son souverain, un frêle batelet de bouleau, chargé d'une mère et de ses deux enfants, sombra sous les glaces; un artilleur, qui luttait comme les autres sur le pont pour s'ouvrir un passage, s'en aperçut; tout d'un coup, s'oubliant lui-même, il se précipite, s'efforce, et parvient enfin à sauver l'une de ces trois victimes. C'était le plus jeune des deux enfants: l'infortuné appelait sa mère avec des cris de désespoir, et l'on entendait le brave canonnier lui dire, en l'emportant dans ses bras, «qu'il ne pleurât point, qu'il ne l'avait pas sauvé de l'eau pour l'abandonner sur le rivage, qu'il ne le laisserait manquer de rien, qu'il serait son père et sa famille.»

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces calamités. Son obscurité ne dérobe pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir, il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite, et que ses divisions se présentèrent, et s'ouvrirent une horrible tranchée au milieu de ces malheureux, que, jusque-là, elles avaient défendus. Cependant, une arrière-garde ayant été laissée à Studzianka, la multitude engourdie par le froid, ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés. Le jour seul put les ramener tous à la fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin lorsqu'enfin Éblé, voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il charriait; il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux; brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt, on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets; le reste attendit les Russes. Wittgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Éblé, et, sans avoir remporté la victoire, il en recueillit les fruits.

DERNIERS JOURS DE LA RETRAITE.

Le 6 décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées; les oiseaux tombèrent raidis et gelés. L'atmosphère était immobile et muette; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir, et les larmes qui l'annoncent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige et les faibles gémissements des mourants interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité. Alors, plus de colère ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur: à peine la force de prier restait-elle; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, et qu'on croit être plaint.

Ceux de nos soldats jusque-là les plus persévérants, se rebutèrent. Tantôt, la neige s'ouvrait sous leurs pieds; plus souvent, sa surface miroitée ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas, et marchaient de chute en chute; il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches, comme pour embarrasser, pour retarder leur marche et les livrer aux Russes, qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles et plongés dans la

stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates; leur sang, se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alanguissait leur cœur, puis il refluait vers leur tête: alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang; leur poitrine exhalait de profonds soupirs; ils regardaient le ciel, nous et la terre d'un œil consterné, fixe et hagard; c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui les torturait, et leurs reproches peut-être. Bientôt, ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains; leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants; enfin, elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'alonger leur chemin, sans détourner la tête; car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient même pas: car, enfin, qu'avaient-ils perdu en succombant? que quittaient-ils? On souffrait tant! on était encore si loin de la France! si dépaysé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit: aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, partout, l'insultant même quelquefois; mais, le plus souvent, se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt raidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus! Et en effet, la mort, dans une position douce, stable, uniforme, peut être un événement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continuel d'une vie toute d'action, de dangers et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande armée. Ses dernières nuits furent plus affreuses encore; ceux qu'elles surprirent ensemble, loin de toute habitation, s'arrêtèrent sur la lisière des bois: là, ils allumèrent des feux, devant lesquels ils restaient, toute la nuit, droits et immobiles comme des spectres. Ils ne pouvaient se rassasier de cette chaleur; ils s'en tenaient si proches, que leurs vêtements brûlaient, ainsi que les parties gelées de leur corps, que le feu décomposait. Alors, une horrible douleur les contraignit à s'étendre, et, le lendemain, ils s'efforçaient en vain de se relever.

Cependant, ceux que l'hiver avait laissés presque entiers, et qui conservaient un reste de courage, préparaient leurs tristes repas. C'étaient quelques tranches de cheval grillées et de la farine de seigle délayée en bouillie dans de l'eau de neige, et qu'ils assaisonnaient, à défaut de sel, avec la poudre de leurs cartouches.

A la lueur de ces feux accouraient toute la nuit de nouveaux fantômes, que repoussaient les premiers venus. Ces infortunés erraient d'un bivouac à l'autre, jusqu'à ce que, saisis par le froid et le désespoir, ils s'abandonnassent. Alors, se couchant sur la neige, derrière le cercle de leurs compagnons plus heureux, ils y expiraient. Quelques-uns, sans moyens et sans forces pour abattre les hauts sapins de la forêt, essayèrent vainement d'en enflammer le pied; mais bientôt la mort les surprit autour de ces arbres dans toutes les attitudes.

On vit, sous les vastes hangars qui bordent quelques points de la route, de plus grandes horreurs. Soldats et officiers, tous s'y précipitaient, s'y entassaient en foule. Là, comme des bestiaux ils se serraient les uns contre les autres autour de quelques feux; les vivants, ne pouvant écarter les morts du foyer, se plaçaient sur eux pour expirer à leur tour et servir de lit de mort à de nouvelles victimes. Bientôt, d'autres foules de traîneurs se présentaient encore, et, ne pouvant pénétrer dans ces asiles de douleur, ils les assiégeaient.

Il arriva souvent qu'ils en démolirent les murs de bois sec pour en alimenter leurs feux; d'autres fois, repoussés et découragés, ils se contentaient d'en abriter leurs bivouacs. Bientôt les flammes se communiquaient à ces habitations, et les soldats qu'elles renfermaient, à demi morts par le froid, y étaient achevés par le feu. Ceux de nous que ces abris sauvèrent, trouvèrent le lendemain leurs compagnons glacés et, par tas, autour de leurs feux éteints. Pour sortir de ces catacombes, il fallut que, par un horrible effort, ils gravissent par-dessus les monceaux de ces infortunés, dont quelques-uns respiraient encore.

C'était là cette armée sortie de la nation la plus civilisée de l'Europe, cette armée naguère si brillante, victorieuse des hommes jusqu'à son dernier moment, et dont le nom régnait encore dans tant de capitales conquises. Ses plus mâles guerriers, qui venaient de traverser fièrement tant de champs de leurs victoires, avaient perdu leur noble contenance: couverts de lambeaux, les pieds nus et déchirés, appuyés sur des branches de pin, ils se traînaient, et tout ce qu'ils avaient mis jusque-là de force et de persévérance pour vaincre, ils l'employaient pour fuir. — SÉGUR.

61. BATAILLE DE LEIPZIG.

Le 18 octobre 1813.

La retraite de Moscou porta un coup mortel à la puissance de Napoléon. Le roi de Prusse s'unit au Czar, et l'armée française dût reculer du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder, de l'Oder sur l'Elbe. Une nouvelle coalition se forma. Elle se composait de l'Angleterre, de la Russie, de la Suède et de l'Espagne; l'Autriche arma secrètement pour s'y joindre. Ce qui aggravait le péril, c'est que les souverains alliés faisaient appel à la plus énergique des passions populaires, le sentiment national. «Allemands, disait Wittgenstein, nous vous ouvrons les rangs prussiens; vous y trouverez le fils du laboureur à coté du fils du prince. Toute distinction de rang est effacée pour ces grandes idées: Le roi, la liberté, l'honneur et la patrie.» L'Allemagne, piétinée depuis six ans par les soldats français, écoutait avec une résolution farouche, la voix de ses princes et de ses poètes. Les vers d'Uhland, d'Arndt, de Kœrner étaient chantés dans les châteaux et dans les chaumières.

Cependant, Napoléon déployait son activité ordinaire; et quoiqu'il n'y eût pas une famille qui ne pleurât une victime de ses longues guerres, la France silencieuse et morne lui livra encore ses enfants. «Les nouvelles levées, dit un ministre de ce temps, n'offrirent ni retard ni résistance.» Napoléon refit une armée de 200,000 hommes, et se trouva prêt avant les coalisés. Il les rejeta au-delà de l'Elbe, par sa victoire de Lutzen. Mais la cavalerie était restée dans les steppes glacées de la Russie; Napoléon ne put poursuivre les vaincus et Lutzen fut une victoire stérile. A Bautzen il gagna une seconde victoire. A ce moment, Napoléon s'arrêta et accorda aux alliés l'armistice de Pleisnitz dans l'espoir que deux mois de repos doubleraient ses forces.

L'Autriche lui demandait, pour que la coalition posât les armes, l'abandon du grand-duché de Varsovie, de l'Illyrie, des villes hanséatiques et du protectorat de la Confédération du Rhin. Napoléon repoussa ses demandes. L'Autriche avait cependant déclaré qu'en cas de refus elle joindrait ses 300,000 hommes aux armées alliées. Elle tint parole. Le 16 août les hostilités commencèrent et le canon tonna sur une ligne de 150 lieues, depuis la Bohême et les bords de la Katzbach jusqu'à Hambourg.

L'Empereur avait sur l'Elbe et sous la main 360,000 hommes: présumant trop encore de ses forces, il voulut menacer à la fois Berlin, Breslau et Prague, ce qui l'affaiblit au centre, à Drèsde. Mais pendant que la grande armée de Bohême fuyait en désordre à travers les montagnes d'où elle était descendue, Napoléon apprit

que Macdonald venait d'essuyer un désastre sur la Katzbach et que Oudinot avait été battu à Gross-Beeren sur la route de Berlin. Vandamme, lancé en Bohême et qu'on ne soutint pas, fut pris à Kulm (30 août), ce qui annulait la victoire de Drèsde, en laissant aux Autrichiens l'appui des montagnes de la Bohême, avec la facilité d'en sortir à volonté pour tourner la droite des Français. La défaite de Macdonald avait fait perdre la Silésie et amené Blucher en Saxe; celle d'Oudinot, et une autre que Ney essuya à Dennewitz (6 septembre) en voulant rouvrir la route de Berlin, permirent au roi de Suède d'arriver à Wittemberg, d'où il tendit la main à Blucher. Davoust qui était déjà au milieu du Mecklembourg, dut suivre le mouvement général de retraite derrière l'Elbe. Alors, de Wittemberg à Tœplitz, l'armée allemande forma devant l'ennemi un arc de cercle de 300,000 sabres ou baïonnettes qui menaçait son front, tandis que ses extrémités faisaient effort pour se rejoindre sur ses derrières et leur fermer la route de France en donnant la main à l'Allemagne qui se soulevait, à la Bavière qui entrait dans la coalition, à Bade et au Wurtemberg qui allaient l'y suivre. Napoléon essaya encore une fois de couper le cercle; il concentra ses forces à Leipzig et y engagea une action générale. Cette journée, qu'on appelle la *bataille des nations*, fut la lutte la plus meurtrière de l'histoire moderne. Comme en 1812, il fallut reculer, et cette retraite devint un désastre. Napoléon, pour ne pas révéler trop tôt ses intentions, n'avait pas fait jeter de ponts sur l'Elster et la Pleisse; un seul, étroit et long, avait été établi sur les bras divisés des deux rivières. De là un immense encombrement, des retards, puis une erreur fatale : un mineur fit sauter le pont de l'Elster avant que la dernière partie de l'armée, avec deux maréchaux et les chefs de corps, l'eussent franchi. Le vaillant Poniatowski se noya dans le fleuve, Macdonald le passa à la nage; Lauriston et Regnier furent pris. 120,000 hommes restèrent sur ces plaines funèbres.

DURUY.

62. NAPOLÉON APPREND LA CAPITULATION DE PARIS.

Parti le 28 mars 1814 de Saint-Dizier, Napoléon avait couché avec l'armée à Doulevent, était reparti le 29, avait passé l'Aube à Dolancourt, et était venu coucher à Troyes, laissant en arrière l'armée qui ne pouvait pas franchir les distances aussi vite que lui. En route il avait reçu un message de M. de La Valette, qui lui signalait le danger imminent de la capitale, la masse d'ennemis qui la menaçaient au dehors, l'activité des intrigues qui la menaçaient au

dedans, et sur ce message il avait encore accéléré sa marche. Le 30, au matin, il avait poussé jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque, et là, cessant de marcher militairement, voulant apporter au moins à Paris le secours de sa présence, il avait pris la poste, et tantôt à cheval, tantôt dans un misérable chariot, il s'était, avec M. de Caulaincourt et Berthier, dirigé sur Paris. Il avait envoyé en avant comme on l'a vu, le général Dejean, pour annoncer son arrivée et presser instamment les maréchaux de prolonger la résistance. Vers minuit, ayant couru toute la journée, soit à cheval, soit en voiture, il était enfin parvenu à Fromenteau, impatient de savoir ce qui se passait. Déjà on apercevait une nombreuse cavalerie précédée de quelques officiers. Sans hésiter, Napoléon appela ces officiers à lui. «Qui est là ? demande-t-il. — Général Belliard, répondit le principal d'entre eux.» — C'était en effet le général Belliard, qui, en exécution de la capitulation de Paris, se rendait à Fontainebleau, afin d'y chercher un emplacement convenable pour les troupes des deux maréchaux. Napoléon se précipitant alors à bas de sa voiture, saisit par le bras le général Belliard, le conduit sur le côté de la route, et là, multipliant ses questions, il lui donne à peine le temps d'y répondre, tant elles sont pressées. — «Où est l'armée ? demande-t-il tout de suite. — Sire, elle me suit. — Où est l'ennemi ? — Aux portes de Paris. — Et qui occupe Paris ? — Personne : il est évacué ! — Comment evacué ! . . . , et mon fils, ma femme, mon gouvernement, où sont-ils ? — Sur la Loire. — Sur la Loire ? . . Qui a pu prendre une résolution pareille ? — Mais, Sire, on dit que c'est par vos ordres. — Mes ordres ne portaient pas telle chose Mais Joseph, Clarke, Marmont, Mortier, que sont-ils devenus ? qu'ont-ils fait ? — Nous n'avons vu, Sire, ni Joseph, ni Clarke, de toute la journée. Quant à Marmont et à Mortier, ils se sont conduits en braves gens. Les troupes ont été admirables. La garde nationale elle-même, partout où elle a été au feu, rivalisait avec les soldats. On a défendu héroïquement les hauteurs de Belleville, ainsi que leur revers vers la Villette. On a même défendu Montmartre, où il y avait à peine quelques pièces de canon, et l'ennemi croyant qu'il y en avait davantage, a poussé une colonne le long du chemin de la Révolte pour tourner Montmartre, s'exposant ainsi à être précipité dans la Seine. Ah! Sire, si nous avions eu une réserve de dix mille hommes, si vous aviez été là, nous jetions les alliés dans la Seine, et nous sauvions Paris, et nous vengions l'honneur de nos armes ! . — Sans doute, si j'avais été là, mais je ne puis être partout ! . . Et Clarke, Joseph, où étaient-ils? Mes deux cents bouches à feu de Vincennes, qu'en

a-t-on-fait ? et mes braves Parisiens, pourquoi ne s'est-on pas servi d'eux ? — Nous ne savons rien, Sire. Nous étions seuls, et nous avons fait de notre mieux. L'ennemi a perdu douze mille hommes au moins. — Je devais m'y attendre ! s'écrie alors Napoléon. Joseph m'a perdu l'Espagne, et il me perd la France Et Clarke ! J'aurais bien dû en croire ce pauvre Rovigo, qui me disait que Clarke était un lâche, un traître, et de plus un homme incapable. Mais c'est assez se plaindre, il faut réparer le mal, il en est temps encore. Caulaincourt ! ma voiture» . . . — Ces mots dits, Napoléon se met à marcher dans la direction de Paris, en commandant à tout le monde de le suivre, comme s'il pouvait ainsi gagner du temps. Mais Belliard et ceux qui l'entourent s'efforcent de le dissuader. «Il est trop tard, lui dit Belliard, pour nous rendre à Paris ; l'armée a dû le quitter ; l'ennemi y sera bientôt, s'il n'y est déjà. — Mais, répond Napoléon, l'armée, nous la ramènerons en avant, l'ennemi, nous le jetterons hors de Paris ; mes braves Parisiens entendront ma voix, ils se lèveront tous pour refouler les barbares hors de leurs murs. — Ah ! Sire, il est trop tard, répète Belliard, l'infanterie est là qui me suit ; d'ailleurs nous avons signé une capitulation qui ne nous permet pas de rentrer. — Une capitulation ! et qui donc a été assez lâche pour en signer une ? — De braves gens, Sire, qui ne pouvaient faire autrement.» — Au milieu de ce colloque, Napoléon marche toujours, ne voulant rien écouter, demandant sa voiture que Caulaincourt n'amène point, lorsqu'on aperçoit un officier d'infanterie. C'était Curial. Napoléon l'appelle, et apprend alors que l'infanterie est là, c'est-à-dire à trois ou quatre lieues de Paris, et qu'il n'est plus temps d'y rentrer. Vaincu par les faits, par les explications qu'on lui donne, il s'arrête aux deux fontaines qui s'élèvent sur la route de Juvisy, s'assied au bord, et demeure quelque temps la tête dans ses mains, plongé dans de profondes réflexions.

On se tait, on regarde, on attend. Enfin il se lève, il demande un lieu où il puisse s'abriter quelques instants. Il avait fait, outre trente lieues en voiture, trente lieues à cheval, il était accablé par la fatigue, mais il ne la sentait pas. Il voulait une table, de la lumière, pour étaler ses cartes, pour donner ses ordres. On se rend chez le maître de poste voisin. On fait luire un peu de lumière, et on aperçoit enfin son visage, qui conservait un reste d'animation, mais sans aucun trouble, et ne laissait paraître qu'une invincible énergie.

On étale des cartes ; il examine, il réfléchit, puis il dit : «Si j'avais ici l'armée, tout serait réparé ! Alexandre va se montrer

aux Parisiens ; il n'est pas méchant, il ne veut pas brûler Paris, il ne veut que se faire voir à cette grande ville. Il passera demain une revue, il aura une partie de ses soldats à droite de la Seine, une autre dehors, et, dans cette position, si j'avais mon armée, je les écraserais tous. La population se joindrait à moi, jetterait ce qu'elle a de plus lourd sur la tête des alliés, les paysans de la Bourgogne les achèveraient. Il n'en reviendrait pas un sur le Rhin, la grandeur de la France serait refaite. Si j'avais l'armée ! mais je ne l'aurai que dans trois ou quatre jours. Ah ! pourquoi ne pas tenir quelques heures de plus ?» . . . — Et en proférant ces paroles, Napoléon va et vient dans la pièce fort petite qui le contient à peine avec les témoins peu nombreux de cette scène étrange . . . — Pour le calmer, M. de Caulaincourt lui dit : «Mais, Sire, l'armée viendra, et dans quatre jours Votre Majesté pourra encore faire ce qu'elle fairait aujourd'hui.» — Napoléon qui jusque-là ne semblait ni écouter ni saisir ce qu'on lui disait, relève tout à coup la tête, va droit à M. de Caulaincourt, et lui, qui n'avait jamais paru admettre la possibilité d'une révolution, s'écrie : «Ah ! Caulaincourt, vous ne connaissez pas les hommes ! Trois jours, deux jours ! vous ne savez pas tout ce qu'on peut faire dans un temps si court. Vous ne savez pas combien il y a d'hommes qui me quitteront. Je vous les nommerai tous, si vous voulez. Tenez, on prétend que j'ai ordonné de faire sortir de Paris l'Impératrice et mon fils ; la chose est vraie, mais je ne puis pas tout dire. L'Impératrice est une enfant, on se serait servi d'elle contre moi, et Dieu sait quels actes on lui aurait arrachés ! . . . Mais oublions ces misères. Trois jours, quatre jours, c'est bien long ! Pourtant l'armée arrivera, et si l'on me seconde, la France peut être sauvée.» — Napoléon se tait, réfléchit, fait encore quelques pas toujours rapides, puis, avec l'accent de l'inspiration : «Caulaincourt, s'écrie-t-il, je tiens nos ennemis ; Dieu me les livre ! je les écraserai dans Paris, mais il faut gagner du temps. C'est vous qui m'aiderez à le gagner.» — Alors, indiquant qu'il voulait être seul, il demeure avec M. de Caulaincourt, et lui expose ses idées, qui sont les suivantes. Il faut que M. de Caulaincourt se rende à Paris, aille voir Alexandre, duquel il sera bien accueilli, qu'il fasse appel aux souvenirs de ce prince, qu'il cherche à réveiller ses anciens sentiments, qu'il lui fasse entrevoir les dangers qui le menacent dans cette grande capitale, Napoléon surtout approchant avec soixante mille hommes, en recueillant vingt mille qui sortent de Paris, les uns et les autres avides de vengeance, et voulant à tout prix relever l'honneur de nos armes. Cette perspective, Alexandre, même sans qu'on la lui

montre, doit en avoir l'imagination frappée, et quand on s'appliquera à la placer sous ses yeux, elle produira bien plus d'effet encore. Si, dans cette disposition d'esprit, on lui offre une paix immédiate, à des conditions qui s'approcheront de celles de Châtillon, il ne voudra pas compromettre son triomphe, il prêtera l'oreille, il renverra M. de Caulaincourt au quartier général français. M. de Caulaincourt ira et reviendra. Trois, quatre jours seront bientôt passés, et alors, ajoute Napoléon, j'aurai l'armée, et tout sera réparé ! — Mais, Sire, répond M. de Caulaincourt, ne serait-ce pas le cas de négocier sérieusement, de vous soumettre aux événements, si ce n'est aux hommes, et d'accepter les bases de Châtillon, au moins les principales ? — Non, réplique Napoléon, c'est bien assez d'avoir hésité un instant. Non, non, l'epée doit tout terminer. Cessez de m'humilier ! on peut aujourd'hui encore sauver la grandeur de la France. Les chances restent belles, si vous me gagnez trois ou quatre jours. — M. de Caulaincourt, tout ferme qu'il était, avait à résister au torrent de cette énergie que tant de malheurs n'avaient point abattue, et il demande qu'on lui adjoigne le prince Berthier, qui a le secret des ressources dont l'Empereur dispose encore, qui est connu, estimé des souverains, qui pourra se faire écouter. Napoléon ne laisse pas achever M. de Caulaincourt. D'abord il a besoin de Berthier qui seul connaît, dans tous ses détails, la distribution de l'armée sur le théâtre confus de la guerre, mais ce n'est pas sa plus forte raison. «Berthier est excellent, dit Napoléon, il a de grandes qualités, il m'aime, je l'aime, mais il est faible. Vous n'imaginez pas ce qu'en pourraient faire les intrigants qui vont s'agiter. Allez, partez sans lui, il n'y a que vous dont la trempe puisse résister au foyer de ces intrigues.»

Après ce colloque si animé, il fut convenu que Napoléon irait s'établir à Fontainebleau, qu'il y concentrerait l'armée, y réunirait les ressources qui lui restaient, et que, tandis qu'il préparerait tout pour une dernière et formidable lutte, M. de Caulaincourt s'efforcerait sinon d'arrêter, du moins de ralentir les entreprises politiques que les alliés allaient tenter dans Paris avec le secours des mécontents, qu'il gagnerait ainsi trois ou quatre jours, qu'alors l'heure suprême du salut sonnerait, et que Napoléon paraîtrait aux portes de la capitale pour y succomber peut-être, mais pour y entraîner certainement la coalition dans sa chute. — THIERS.

63. DÉPART DE NAPOLÉON POUR L'ILE D'ELBE.

Enfin, le 20 avril 1814 au matin, Napoléon se décida à quitter Fontainebleau. Le bataillon de sa garde destiné à le suivre à l'île d'Elbe

était déjà en route. La garde elle-même était campée à Fontainebleau. Il voulut lui adresser ses adieux. Il la fit ranger en cercle autour de lui, dans la cour du château, puis, en présence de ses vieux soldats profondément émus, il prononça les paroles suivantes: «Soldats, vous, mes vieux compagnons d'armes, que j'ai toujours trouvés sur le chemin de l'honneur, il faut enfin nous quitter. J'aurais pu rester plus longtemps au milieu de vous, mais il aurait fallu prolonger une lutte cruelle, ajouter peut-être la guerre civile à la guerre étrangère, et je n'ai pu me résoudre à déchirer plus longtemps le sein de la France. Jouissez du repos que vous avez si justement acquis, et soyez heureux. Quant à moi, ne me plaignez pas. Il me reste une mission, et c'est pour la remplir que je consens à vivre: c'est de raconter à la postérité les grandes choses que nous avons faites ensemble. Je voudrais vous serrer tous dans mes bras, mais laissez-moi embrasser ce drapeau qui vous représente» . . . — Alors attirant à lui le général Petit, qui portait le drapeau de la vieille garde, et qui était le modèle accompli de l'héroïsme modeste, il pressa sur sa poitrine le drapeau et le général, au milieu des cris et des larmes des assistants, puis il se jeta dans le fond de sa voiture, les yeux humides, et ayant attendri les commissaires eux-mêmes chargés de l'accompagner.

Son voyage se fit d'abord lentement. Le général Drouot ouvrait la marche dans une voiture. Napoléon suivait, ayant dans la sienne le général Bertrand; les commissaires des puissances venaient ensuite. Pendant les premiers relais, des détachements à cheval de la garde accompagnèrent le cortège. Plus loin, les détachements manquant, on marcha sans escorte. Dans la partie de la France qu'on traversait, et jusqu'au milieu du Bourbonnais, Napoléon fut accueilli par les acclamations du peuple qui, tout en maudissant la conscription et les droits réunis, voyait en lui le héros malheureux et le vaillant défenseur du sol national. Tandis que la foule entourait sa voiture en criant: *Vive l'Empereur!* elle faisait entendre autour de celle des commissaires le cri: *A bas les étrangers!* Plusieurs fois, Napoléon s'excusa auprès d'eux de manifestations qu'il ne dépendait pas de lui d'empêcher, mais qui prouvaient cependant qu'il n'était pas dans toute la France aussi impopulaire qu'on avait voulu le dire. En général, il s'entretenait librement et doucement avec les fonctionnaires qu'il rencontrait sur la route, recevait leurs adieux, et leur faisait les siens, avec une parfaite tranquillité d'esprit.

Bientôt le voyage devint plus pénible. Aux environs de Moulins les cris de *Vive l'Empereur!* cessèrent, et ceux de *Vive le Roi! Vivent les Bourbons!* se firent entendre. Entre Moulins et Lyon, le

peuple ne montra que de la curiosité, sans y ajouter aucun témoignage significatif. A Lyon, Napoléon avait toujours compté beaucoup de partisans, sensibles à ce qu'il avait fait pour leur ville et pour leur industrie ; néanmoins il y avait aussi une portion de la population qui professait des sentiments entièrement contraires. Afin d'éviter toute manifestation, on traversa Lyon pendant la nuit. Pourtant quelques cris de *Vive l'Empereur!* accueillirent le cortège impérial. Mais ce furent les derniers. En traversant Valence, Napoléon rencontra le maréchal Augereau, qui venait de publier une proclamation indigne, rédigée, dit-on, par le duc d'Otrante, et se terminant par ces mots: «Soldats, vous êtes déliés de vos serments; vous l'êtes par la nation, en qui réside la souveraineté; vous l'êtes encore, s'il était nécessaire, par l'abdication même d'un homme qui, après avoir immolé des millions de victimes à sa cruelle ambition, *n'a pas su mourir en soldat.*» — Le pauvre Augereau l'avait su encore moins, et ne s'était pas exposé à mourir sur la Saône et le Rhône, où il avait contribué par sa faiblesse et son ineptie à ruiner les affaires de la France. Napoléon qui ne connaissait pas sa proclamation, mais qui connaissait sa triste campagne, ne lui fit cependant aucun reproche, l'accueillit avec une familiarité indulgente, et l'embrassa même en le quittant. En avançant vers le Midi, les cris de *Vive le Roi!* se multiplièrent, et bientôt s'y ajoutèrent ceux-ci: *A bas le tyran! A mort le tyran!* — A Avignon, la population ameutée demandait avec emportement qu'on lui livrât *le Corse* pour le mettre en pièces et le précipiter dans le Rhône. Tandis qu'on traitait de la sorte le génie, coupable mais glorieux, dans lequel s'étaient longtemps personnifiées la prospérité et la grandeur de la France, on criait: *Vivent les alliés!* autour de la voiture des commissaires. Du reste, cette faveur pour l'étranger était heureuse en ce moment, car sans la popularité dont jouissaient les représentants des puissances, Napoléon égorgé eût devancé dans les eaux du Rhône l'infortuné maréchal Brune. Il fallut en effet tous les efforts des commissaires, des autorités, de la gendarmerie, pour empêcher un horrible forfait.

Ce supplice fut terrible, mais, heureusement, court. Napoléon touva au golfe de Saint-Raphaël une frégate anglaise, l'*Undaunted*, que le colonel Campbell (commissaire pour l'Angleterre) avait fait préparer. Il s'embarqua le 28 avril pour l'île d'Elbe et jeta l'ancre le 3 mai dans la rade de Porto Ferrajo. Le lendemain, 4, il débarqua au milieu des cris de joie d'une population qui était fière d'avoir pour souverain ce monarque tombé du plus grand des trônes, apportant, disait-on, d'immenses trésors, et devant combler l'île de

bienfaits. Pour le dédommager des hommages de l'univers, il avait ainsi les applaudissements de quelques mille insulaires vivant de la pêche ou du travail des mines! Vaine et cruelle comédie des choses humaines! Napoléon empereur du grand Empire qui s'était étendu de Rome à Lubeck, Napoléon était aujourd'hui le monarque applaudi de l'île d'Elbe! — THIERS.

64. DÉPART DE LOUIS XVIII DE PARIS ET ENTRÉE DE NAPOLÉON AUX TUILERIES EN 1815.

Vers la fin du jour, on sut que Napoléon s'était porté sur Fontainebleau, et on ne douta plus de son entrée à Paris le lendemain. En conséquence, on résolut de ne plus différer le départ. Vers onze heures, la foule des curieux s'étant peu à peu dispersée, on ferma les grilles des Tuileries, et toute la famille royale monta en voiture. Elle se dirigea sur Saint-Denis, sans rencontrer ni résistance ni curiosité, car, à cette heure, les rues de la capitale étaient entièrement désertes. Le maréchal Macdonald ordonna aux troupes qui n'étaient point encore parties pour Villejuif, de prendre le chemin de Saint-Denis, n'ayant pas du reste la moindre espérance de les soustraire à la contagion et de les conserver à la royauté. A minuit, on traversa Saint-Denis, sans avoir essuyé d'autre accident que quelques cris inconvenants d'un bataillon d'officiers à la demi-solde, acheminé dans cette direction. Ainsi, après onze mois, l'infortunée famille des Bourbons, moins par ses fautes que par celles de ses amis, prenait une seconde fois la route de l'exil!

— — Après avoir donné quelques ordres relatifs à la marche de ses troupes, Napoléon quitta Fontainebleau à deux heures, en voiture de poste, ayant avec lui M. de Caulaincourt et ses fidèles compagnons Bertrand et Drouot. Près de Villejuif il vit venir à lui la plupart des troupes destinées à former l'armée de Melun. L'état-major de cette armée s'était, comme nous l'avons dit, dirigé sur Saint-Denis. Les soldats étaient donc sans chefs, et il n'en était que plus facile pour eux de se livrer à leurs sentiments. Napoléon, après avoir reçu les témoignages de leur enthousiasme, continua son voyage, escorté par une foule d'officiers à cheval, appartenant à tous les régiments. Cette foule retardant sa marche, il n'entra dans Paris que vers les neuf heures du soir. Il suivit le boulevard extérieur jusqu'aux Invalides, pour éviter les rues étroites du centre de la capitale, puis il remonta les quais jusqu'au guichet des Tuileries. Le peuple de Paris ignorait son arrivée, et il n'y eut d'autres témoins de cette étrange et prodigieuse restauration impériale, que quel-

ques curieux et la masse des officiers réunis sur la place du Carrousel.

La voiture pénétra dans la cour du palais, sans qu'on sût d'abord ce qu'elle contenait. Mais une minute suffit pour qu'on en fût informé. Alors Napoléon, arraché des mains de MM. de Caulaincourt, Bertrand, Drouot, fut porté dans les bras des officiers à la demi-solde, en proie à une joie délirante. Un cri formidable de *Vive l'Empereur!* avait averti la foule des hauts fonctionnaires qui remplissaient les Tuileries. Elle se précipita aussitôt vers l'escalier, et formant un courant contraire à celui des officiers qui montaient, il s'engagea une sorte de conflit presque alarmant, car on faillit s'étouffer, et étouffer Napoléon lui-même. On le porta ainsi au sommet de l'escalier, en poussant des cris frénétiques, et lui, pour la première fois de sa vie ne pouvant dominer l'émotion qu'il éprouvait, laissa échapper quelques larmes, et déposé enfin sur les sol, marcha devant lui sans reconnaître personne, abandonnant ses mains à ceux qui les serraient, les baisaient, les meurtrissaient de leurs témoignages.

Après quelques instants il recouvra ses sens, reconnut ses plus fidèles serviteurs, les embrassa, puis, sans prendre un moment de repos, s'enferma avec eux pour composer un gouvernement.

Ainsi en vingt jours, du 1er au 20 mars, s'était accomplie cette étrange prophétie que l'aigle impériale *volerait sans s'arrêter de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame!* Rien dans la destinée de Napoléon n'avait été plus extraordinaire, ni plus difficile à expliquer en apparence, quoique extrêmement facile à expliquer en réalité. Les infortunés Bourbons qui s'en allaient, imputaient cette révolution non pas à leurs fautes, mais à une immense conspiration qui, à les en croire, embrassait la France entière. Or, de conspiration il n'y en avait pas, comme on l'a vu. A la vérité, il avait existé un projet insignifiant de quelques jeunes officiers, dupes de M. Fouché, projet qui avait si peu d'importance, que, mis à exécution avec le puissant encouragement du débarquement de Napoléon, il avait complètement échoué. Mais ce projet n'avait eu aucun lien réel avec l'île d'Elbe, puisque M. de Bassano qui le connaissait sans s'y être associé, avait envoyé à Napoléon l'avis du mécontentement public, sans même y ajouter un conseil. Napoléon, peu influencé par cette communication, s'attendant à être prochainement enlevé de l'île d'Elbe, à voir ses compagnons d'exil périr d'ennui ou de misère sous ses yeux, et croyant le congrès dissous, s'était décidé à partir, mû surtout par son activité dévorante, par son audace extraordinaire, et comptant pour traverser la mer sur sa fortune, et pour traverser l'intérieur de la France sur tous les

sentiments que les Bourbons avaient froissés. Toute la profondeur de sa conception avait consisté à juger, d'une manière sûre, que le sentiment national représenté par l'armée, que les sentiments de quatre-vingt-neuf représentés par le peuple des campagnes et des villes, éclateraient à sa vue, que dès lors, moyennant un premier danger vaincu, il entraînerait à sa suite le peuple et l'armée et arriverait d'un trait à Paris suivi des soldats envoyés pour le combattre. Il s'était donc embarqué avec sa foi accoutumée dans son étoile, avait heureusement traversé la mer, avait débarqué sans difficulté sur une côte gardée à peine par quelques douaniers, puis entre deux routes, celle des Alpes semée d'obstacles physiques, celle du littoral semée d'obstacles moraux, avait préféré la première, et trouvant à La Mure un bataillon qui hésitait, l'avait décidé en lui découvrant hardiment sa poitrine. Ce jour-là, la France avait été conquise, et Napoléon était remonté sur son trône! Ainsi un acte de clairvoyance consistant à lire dans le cœur de la France blessée par l'émigration, un acte d'audace consistant à entraîner un bataillon qui hésitait entre le devoir et ses sentiments, étaient, avec les fautes des Bourbons, les vraies causes de cette révolution étrange, et bien ordinaire, disons-le, tout extraordinaire qu'elle puisse paraître! Était-il possible en effet que l'ancien régime et la Révolution, replacés en face l'un de l'autre en 1814, se trouvassent en présence sans se saisir encore une fois corps à corps, pour se livrer un dernier et formidable combat? Assurément non, et une nouvelle lutte entre ces deux puissances était inévitable. Napoléon, il est vrai, en s'y mêlant, lui donnait des proportions européennes, c'est-à-dire gigantesques. Sans lui cette lutte aurait été peut-être moins prompte; peut-être aussi n'aurait-elle point provoqué l'intervention de l'étranger, et dans ce cas il faudrait regretter à jamais, qu'étant inévitable, elle eût été aggravée par sa présence. Mais ce point est fort douteux, et probablement l'étranger en voyant les Bourbons renversés par les régicides, n'aurait pas été moins tenté d'intervenir qu'en voyant apparaître le visage irritant du vainqueur d'Austerlitz!

Quoi qu'il en soit, au milieu de la joie délirante des uns, de la consternation naturelle des autres, les patriotes éclairés qui auraient souhaité que la liberté modérée, s'interposant entre l'ancien régime et la Révolution, fît aboutir leur dernier conflit à des luttes paisibles et légales, et que ce conflit ne devînt pas un dernier duel à mort entre la France et l'Europe, devaient être profondément attristés. Aussi la bourgeoisie, comprenant de ces patriotes plus qu'aucune autre classe, sans regretter les émigrés, sans repousser Napoléon qui lui plaisait par sa gloire, était incertaine, inquiète, sans

larmes dans les yeux, sans joie au visage, et à peine curieuse, tant elle prévoyait de tristes choses qu'elle avait déjà vues, et qui l'alarmaient profondément. Les évènements devaient bientôt justifier ses pressentiments douloureux! — THIERS.

63. BATAILLE DE WATERLOO.
Le 18 juin 1814.

Napoléon se décida à prévenir l'ennemi, l'offensive lui paraissant plus conforme au génie de la nation française. D'ailleurs, une grande victoire en Belgique pouvait changer bien des choses. «Soldats! dit-il en terminant sa proclamation aux troupes, pour tout Français qui a du cœur, le moment est venu de vaincre ou de périr;» et il franchit la Sambre avec 124,000 hommes et 350 pièces de canon. Il comptait surprendre les Prussiens; mais Blucher, averti du péril, eut le temps de concentrer ses forces à Ligny. Les Français s'avançaient divisés en trois corps: l'aile droite, 48,000 hommes, sous le maréchal Grouchy; le centre, 28,000 hommes, sous les ordres directs de Napoléon; la gauche, 48,000 hommes, sous le maréchal Ney. La droite et le centre allaient rencontrer le front des Prussiens; la gauche aurait dû s'emparer de Quatre-Bras, afin d'arrêter les Anglais qui ne pouvaient déboucher que par là, puis se rabattre sur les Prussiens pour achever leur déroute. Mais les ordres ayant été donnés trop tard, ce plan ne fut exécuté qu'à demi; les Anglais eurent le temps de s'établir en force aux Quatre-Bras, et si Ney, avec son indomptable énergie, parvint à les y contenir, sans laisser un seul d'entre eux venir en aide à Blucher, il ne put coopérer à l'attaque contre les Prussiens. L'Empereur avait engagé contre ceux-ci une action terrible: Ligny fut deux fois pris et repris.

Les Prussiens semblaient pour le moment rejetés sur Namur; il fallait songer aux Anglais. Napoléon marche à eux le 17; Wellington, surpris le 16 au milieu d'un bal, par la nouvelle de l'approche de l'armée française, avait conservé un grand sang-froid, et réparé son imprévoyance à force d'activité. Dans la journée du 16 il avait réuni 32,000 hommes aux Quatre-Bras; en quelques heures, le 17, il en assembla 70,000 en avant du village de Waterloo sur le plateau du Mont-St-Jean. Il avait longuement étudié cette position. Il la signalait un an auparavant dans ses dépêches, comme excellente pour couvrir Bruxelles du côté de la Sambre, parce que les deux routes de Nivelle et de Charleroi se réunissent au pied de ce plateau; il était décidé à s'y défendre à outrance.

Napoléon laissa à Grouchy 34,000 hommes avec ordre de suivre les Prussiens du côté de Namur. Lui-même, avec le reste

de ses forces, se joint à Ney pour attaquer les Anglais. Wellington, adossé à la forêt de Soignes, n'ayant qu'une seule route de retraite, était perdu s'il n'était vainqueur. Il avait été convenu entre Blucher et lui, que celui des deux qui se trouverait attaqué, ferait une resistance désespérée, afin que l'autre pût venir à son aide, Wellington n'avait tenu sa parole qu'à moitié, le jour de Ligny; Blucher tint la sienne le jour de Waterloo. Le général anglais lui fit demander deux de ses corps; il répondit qu'il viendrait avec tous. Wellington comptait donc sur les Prussiens; mais Napoléon comptait que les Prussiens, poussés vers la Meuse ou contenus par Grouchy, n'arriveraient pas.

La pluie qui tomba par torrents dans la journée du 17 et pendant la nuit, avait fait du terrain un bourbier. On pouvait à peine manœuvrer l'artillerie. Enfin, le 18, vers onze heures le soleil parut à travers les nuages, et la bataille commença. Napoléon attaque d'abord le château de Goumont, où s'appuyait la droite de Wellington, pour attirer de ce côté les principales forces des Anglais et les amener à dégarnir leur centre. Alors, il percerait ce centre au plateau du Mont-St-Jean, principal débouché de la forêt de Soignes, pour couper les Anglais de Bruxelles, et rejetterait leur droite brisée vers un pays sans route qui les mènerait dans les Flandres, loin des Prussiens et loin d'Anvers, leur base d'opérations. Wellington, en effet, porte l'élite de ses troupes à la défense de Goumont, et une lutte affreuse s'y engage quatre heures durant; la position reste aux Anglais.

Pendant cette fausse attaque, Napoléon réunissait une puissante batterie de 78 pièces et dirigeait un feu épouvantable sur le Mont-St-Jean, puis lançait Ney sur la Haie-Sainte, un hameau qui s'élève au pied du coteau. Ce mouvement réussit d'abord. La grosse artillerie du maréchal fit d'affreux ravages dans les rangs anglais. Les Anglais s'ébranlèrent un moment, quelques-uns s'enfuirent; il fallut que Wellington courût à eux pour les ramener au combat. A ce moment, Ney veut profiter de la panique qu'il découvre sur certains points de l'armée anglaise. Il enlève une partie de ses pièces pour les porter sur les positions mêmes de l'ennemi qui, le feu cessant, raffermit ses lignes. Il y avait un ravin à traverser; les lourdes pièces de douze s'y engagent et gravissent avec peine la pente opposée; un régiment accourt pour les protéger; mais avant qu'il ait le temps de se former, Wellington lance deux régiments de dragons à fond de train dans le vallon. Ils coupent les traits, tuent les chevaux, sabrent les artilleurs.

Cependant Ney, qui avance toujours, aborde enfin la Haie-Sainte et s'en empare. Le désordre se met une seconde fois dans

l'armée anglaise ; les fuyards portent jusqu'à Bruxelles le bruit de la défaite de Wellington.

Soudain le canon gronde derrière les lignes françaises, c'était Bulow qui débouchait sur la droite de l'armée avec 30,000 Prussiens, et qui envoyait ses boulets jusqu'au pied du tertre où se tenait Napoléon. Wellington a reconnu le secours promis ; il prend l'offensive du côté de la Haie-Sainte, mais l'infanterie française repousse ses colonnes, les cuirassiers les sabrent, franchissent un talus rapide et arrivent jusqu'au centre de la position anglaise. A cette vue, Ney ne peut résister à l'ardeur des siens. Toute sa cavalerie s'ébranle, même la réserve, gravit le plateau et va hacher la cavalerie anglaise. Celle-ci, se repliant à droite et à gauche, démasque 20 pièces de canon qui vomissent la mort, et toute l'infanterie de Wellington formée en carrés. Les cavaliers français s'élancent sur les lignes anglaises ; onze fois ils les chargent et les sabrent, plusieurs sont rompues, mais se reforment. A sept heures, les cavaliers français sont rejetés du plateau.

A ce moment Napoléon veut former une colonne de quatre bataillons de la garde ; mais il est trop tard : l'artillerie anglaise a reparu sur la crête du plateau et bat la colonne en brèche à coups de canon. Les Français s'avancent calmes, l'arme au bras, sans tirer un seul coup. Deux fois l'artillerie anglaise tonne, deux fois les rangs se reforment, et la colonne continue sa marche. A la troisième seulement elle se replie : deux bataillons avaient été entièrement détruits par la mitraille. Napoléon alors appelle à lui les troupes qui occupent Goumont, les joint à celles de Ney, les enflamme par quelques paroles et ordonne une attaque générale. Il était huit heures du soir. Les soldats français abordent les Anglais avec un élan admirable : plusieurs carrés anglais sont entamés, anéantis. Wellington était au plus épais du feu. «Qu'ordonnez-vous ! lui demanda-t-on. — Rien. — Mais vous pouvez être tué, et il est important que celui qui vous remplacera connaisse votre pensée. — Ma pensée ! Je n'en ai pas d'autre que de tenir ici tant que je pourrai.» Si Wellington ne fut pas ce jour-là un grand tacticien, il mérita du moins le surnom de *duc de fer*.

Tout à coup une vive canonnade éclate à l'extrême droite de l'armée française, c'était Blucher qui, à la tête de 36,000 Prussiens, débouchait. Alors les soldats français se croient trahis. Quelques-uns poussent le cri de : «Sauve qui peut !» et la dernière armée de la France, pressée de front par ce qui restait des 90,000 hommes de Wellington, tourbillonne sur elle-même, les rangs se mêlent et bientôt il n'y a qu'une horrible confusion.

Napoléon, désespéré, tire son épée pour s'élancer au milieu des ennemis; il veut périr avec sa fortune, mais ses généraux l'entourent et l'entraînent sur la route de Genappe.

Il est plus de neuf heures; la nuit est descendue sur ce terrible champ de bataille, et on lutte encore. La vieille garde forme six carrés, tous, à l'exception d'un seul, sont détruits.

La bataille de Waterloo avait duré dix heures: «Une journée de géant,» qui coûta à la France 30,000 hommes tués, blessés ou pris, et 22,000 aux vainqueurs. — DURUY.

66. NAPOLÉON Ier DEVANT L'HISTOIRE.

Napoléon est plutôt un homme de Plutarque qu'un héros moderne. Il est tombé comme un être d'une nature unique au milieu d'une civilisation qui lui était contraire. Il s'est trouvé le prisonnier de cette civilisation, mais un prisonnier souvent irrité contre ses entraves. Qu'a produit cette contrainte, où l'enchaînaient les mœurs d'une vieille société? Ne pouvant les détruire, parce qu'au temps appartient un pareil changement, il s'était emparé de ces mœurs; et, pour les approprier à sa nature, il avait dû les pousser à l'excès, sous quelque forme qu'elles se fussent présentées à lui, soit dans la carrière des armes, soit dans celle du pouvoir; mais aussi il leur avait imprimé un grand caractère par l'influence de ses lois civiles, et par la régularité de sa majestueuse administration.

Telles sont les phases de la vie de cet homme qui nous a gouvernés:

La prise de Toulon l'annonce à l'armée; le canon de vendémiaire l'annonce à la France; les trophées de l'Italie l'annoncent à l'Europe; la conquête de l'Egypte l'annonce au monde. Il revient armé des mœurs militaires contre les mœurs politiques de la France. Au 18 brumaire, il brise les tables de la loi républicaine, et se met debout sur l'autel de la patrie. Là, il règne au nom de la liberté, et couvre la France des monuments de son génie. Au milieu de ces monuments s'élève le Code immortel de nos lois civiles. Mais Napoléon regarde l'Europe, et n'y voit qu'un ennemi qui soit à la fois implacable et invulnérable: c'est l'Angleterre. Cette découverte est terrible pour les Français; car elle les condamnera à être toujours armés pour soutenir cette lutte, ce duel à outrance. Bientôt il se croira trop faible, s'il ne reste que le mandataire du pouvoir qu'il a créé, et il voudra régner en son propre nom. Immense erreur qui frappe de stupeur l'Europe et le monde! Il détrône le Consulat comme il a détrôné le Directoire. Alors il devient le captif volon-

taire des mœurs. Il se fait roi! Il touche de son sceptre les plus fougueux citoyens et les change en courtisans. Ce n'est point assez: cette métamorphose doit frapper aussi les républiques qu'il a faites, et elles se changent toutes en royaumes. Ce n'est point assez: il brise aussi son mariage avec une citoyenne, et la fille des Césars devient son épouse. Le voici l'héritier des coutumes royales; le voici souverain absolu. Mais le despotisme dont il est revêtu lui donne une brillante inspiration; il veut que la France puisse se passer du monde entier, et la France civile achève plus rapidement la conquête de toutes les industries, que la France militaire n'achève celle des États ligués contre lui. C'est alors qu'il conçoit le vaste projet de reconstruire la vieille royauté de l'Europe, que son avènement a sauvée de la décomposition républicaine. Il le prouve de deux manières: en détrônant les rois anciens, en faisant des rois nouveaux. Il met sur la tête du faible Joseph la couronne des Espagnes et des Indes, et les portes de Madrid tombent devant lui. C'est là que le destin et l'Angleterre ont marqué sa perte. C'est de là aussi qu'il s'élance au cœur de la Russie, pour aller livrer une autre bataille de Wagram à cette inévitable Angleterre, et à huit cents lieues de sa capitale, dans la métropole incendiée d'un empire de l'Asie, il ose attendre que les clefs du pôle lui soient apportées! Les hommes n'ont pu s'opposer à sa marche triomphante; il ne reste plus que la nature pour défendre l'indépendance du Nord. Napoléon est vaincu par elle. Il cède à une loi inexorable; il cède, et il ne fuit pas. Dans cette retraite devant les Scythes, c'est lui qui se retire comme un Scythe, en blessant toujours ses ennemis. Polotzk, Malo-Jaroslawetz, Wiasma, Krasnoë, ont connu les braves de Moscou, et la Bérésina est immortalisée! Enfin il a revu Paris, il dit: «Me voilà seul, que la France se lève encore!» Et la France, comme si elle entendait le vainqueur de Friedland, donne sa dernière armée. Chaque soldat porte un crêpe et un laurier: le crêpe est pour Moscou, le laurier pour les trois victoires de la Saxe. Après la première, Napoléon propose la paix; après la troisième, il la propose encore, et il s'égare dans un armistice qui donne le temps à l'Angleterre de rassembler toute l'Europe contre lui. Le congrès de Prague, qu'il a aussi demandé, s'assemble; mais les alliés n'en font qu'un tribunal militaire, où Napoléon est condamné à périr les armes à la main. Une victoire seule ne peut le sauver; mais une seule défaite doit le perdre. Il l'éprouve à Leipzig. Tout ce qui habite au delà du Rhin le poursuit dans le cœur de la terre française. Avec cinquante mille hommes, il soumet encore aux discussions d'un congrès le million

d'hommes qui l'assiége. Mais le mot d'ordre de Prague est celui de Châtillon, et Napoléon est encore trahi! . . . Il tombe, il est banni! Il va régner sur l'île d'Elbe. Un an après il reparaît avec huit cents soldats qui ont vu Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram, Friedland et Moscou. De Cannes à Lyon, il marche au nom de la liberté; de Lyon à Paris, au nom de l'empire. Si jamais il y eut une circonstance où le salut public pouvait décerner la dictature, ce fut sans doute celle de mars 1815. Mais, dès sa première séance, la Chambre des représentants voulait refuser le serment à Napoléon! Toutefois les éléments du gouvernement impérial se réveillent, après une année de sommeil ou d'oubli, et il règne. Le premier acte de son pouvoir est l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, au lieu d'une nouvelle Charte que la France lui demande. Le second est le Champ-de-Mai, représentation gothique de la fédération de 1790; mais elle n'est pas plus heureuse pour le nouvel empire, que ne l'avait été la cour plénière pour l'ancienne monarchie. Enfin, Napoléon part pour combattre encore l'Europe; il trouve sa journée fatale à Waterloo, le Moscou de la Restauration. Il revient: les ports lui sont ouverts pour vivre et mourir libre. C'était son premier serment. Mais il veut croire à l'hospitalité anglaise, et il en devient le captif. Enfin, après cinq années d'agonie, il meurt sur un rocher qui garde sa cendre. Les vents ont porté à tous les trônes les derniers soupirs de Napoléon, et alors seulement peut-être les trônes se sont crus délivrés. — NORVINS.

67. WASHINGTON ET BUONAPARTE.

Si l'on compare Washington et Buonaparte, homme à homme, le génie du premier semble d'un vol moins élevé que celui du second. Washington n'appartient pas, comme Buonaparte, à cette race qui dépasse la stature humaine. Rien d'étonnant ne s'attache à sa personne; il n'est point placé sur un vaste théâtre; il n'est point aux prises avec les capitaines les plus habiles, et les plus puissants monarques du temps; il ne traverse point les mers; il ne court point de Memphis à Vienne, de Cadix à Moscou: il se défend avec une poignée de citoyens sur une terre sans célébrité, dans le cercle étroit des foyers domestiques. Il ne livre point de ces combats qui renouvellent les triomphes d'Arbelles et de Pharsale; il ne renverse point les trônes pour en récompenser d'autres avec leurs débris; il ne met point le pied sur le cou des rois; il ne leur fait point dire, sous les vestibules de son palais;

«Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie.»

Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington; il agit avec lenteur; on dirait qu'il se sent chargé de la liberté de l'avenir, et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce: ce sont celles de son pays; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas; mais de cette profonde humilité quelle lumière va jaillir! Cherchez les bois, où brilla l'épée de Washington: qu'y trouvez-vous? Des tombeaux? Non; un monde! Washington a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille.

Buonaparte n'a aucun trait de ce grave Américain: il combat avec fracas sur une vieille terre; il ne veut créer que sa renommée; il ne se charge que de son propre sort. Il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui descend de si haut s'écoulera vite; il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire, comme d'une jeunesse fugitive. A l'instar des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde. Il parait sur tous les rivages; il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples; il jette des couronnes à sa famille et à ses soldats; il se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire; mais, en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

Chacun est récompensé selon ses œuvres: Washington élève une nation à l'indépendance; magistrat en repos, il s'endort sous son toit au milieu des regrets de ses compatriotes et de la vénération des peuples.

Buonaparte ravit à une nation son indépendance: empereur déchu, il est précipité dans l'exil, où la frayeur de la terre ne le croit pas encore assez emprisonné sous la garde de l'Océan. Il expire: cette nouvelle publiée à la porte du palais devant laquelle le conquérant fit proclamer tant de funérailles, n'arrête, ni n'étonne le passant: qu'avaient à pleurer les citoyens?

La république de Washington subsiste; l'empire de Buonaparte est détruit. Washington et Buonaparte sortirent du sein de la démocratie; nés tous deux de la liberté, le premier lui fut fidèle, le second la trahit. Washington a été le représentant des besoins, des idées, des lumières, des opinions de son époque; il a secondé, au lieu de contrarier, le mouvement des esprits; il a voulu ce qu'il devait vouloir, la chose même à laquelle il était appelé: de là, la cohérence et la perpétuité de son ouvrage. Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est dans des proportions justes, a confondu son

existence avec celle de son pays: sa gloire est le patrimoine de la civilisation; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires publics où coule une source féconde et intarissable.

Buonaparte pouvait enrichir également le domaine commun; il agissait sur la nation la plus intelligente, la plus brave, la plus brillante de la terre. Quel serait aujourd'hui le rang occupé par lui, s'il eût joint la magnanimité à ce qu'il avait d'héroïque; si, Washington et Buonaparte à la fois, il eût nommé la liberté légataire universelle de sa gloire! Mais ce géant ne liait point ses destinées à celles de ses contemporains; son génie appartenait à l'âge moderne: son ambition était des vieux jours; il ne s'aperçut pas que les miracles de sa vie excédaient la valeur d'un diadème, et que cet ornement gothique lui siérait mal. Tantôt il se précipitait sur l'avenir, tantôt il reculait vers le passé: et, soit qu'il remontât ou suivît le cours du temps, par sa force prodigieuse, il entraînait ou repoussait les flots. Les hommes ne furent à ses yeux qu'un moyen de puissance; aucune sympathie ne s'établit entre leur bonheur et le sien. Il avait promis de les délivrer, il les enchaîna; il s'isola d'eux, ils s'éloignèrent de lui. — Les rois d'Égypte plaçaient leurs pyramides funèbres, non parmi les campagnes florissantes, mais au milieu des sables stériles; ces grands tombeaux s'élèvent comme l'éternité dans la solitude: Buonaparte a bâti à leur image le monument de sa renommée. — CHATEAUBRIAND.

68. LES GRANDES JOURNÉES DE 1830.

Le dimanche, 25 juillet, le soleil se coucha pur et radieux sur une monarchie florissante et victorieuse, sur un peuple heureux et libre, qui vaquait en paix à ses fêtes. Le lundi 26, il se leva, toujours éclatant et pur, sur un peuple, peu d'heures après, inquiet, morne, pressé tout entier dans les rues comme dans une même attente, les boutiques closes comme dans les jours de calamité publique. On n'entendait que ces mots: «La Charte est renversée!» La monarchie n'était plus.

Le lendemain, mardi 27, à la pointe du jour, des officiers de police et des soldats se présentent à la porte d'imprimeries qui étaient fermées. On ordonne d'ouvrir de par la loi. Mais il n'y a plus de lois, et les portes restent fermées. Les magistrats appellent un homme du métier pour ouvrir. On le somme d'ouvrir, au nom du roi; et à Paris, à Lyon, au Hâvre, à Bordeaux, dans toute la France, il ne se trouve pas un artisan, pas un apprenti qui obéisse! En dehors de la Charte, il n'y a point de roi.

L'autorité recourt aux tribunaux, les tribunaux la repoussent. Il n'y a plus de justice.

Reste la force. On ébranle les bataillons; on les pousse sur ces masses de peuple désarmées, immobiles, silencieuses; on commande de faire feu, des officiers brisent leur épée; d'autres croisent les bras et attendent que la mort vienne, n'importe d'où, affranchir leur conscience bourrelée. Les soldats hésitent. Il n'y a plus d'armée.

Et, si deux ou trois régiments plient, l'âme navrée, sous la loi militaire, la population, à son tour, court aux armes, et tout devient arme dans sa main terrible. Elle livre une bataille à chaque coin de rue, s'embusque derrière chaque borne, combat enfin et meurt à ces seuls cris: Vive la ligne! car la ligne, c'est-à-dire l'armée, n'a pas consenti à tirer sur ses concitoyens qui ont de leur côté les lois: Vive la Charte! cette Charte que les Bourbons ont écrite, et qui est la restauration même.

A ces nouvelles, le mercredi 28, le roi de France, absent, déclare sa capitale en état de siège. Il faudrait y mettre toutes les villes de son royaume, car toutes se sont émues. Les gardes nationales se sont partout levées; partout l'autorité s'abdique elle-même et résigne ses pouvoirs aux mains de la cité armée, comme si l'on ne reconnaissait plus pour loi que ce statut de la première restauration, qui remettait aux gardes nationales le dépôt de la Charte et sa défense. Un seul préfet dans tout le royaume voudra tenir bon pour l'autorité royale emportée hors de sa base. Du Rhin aux Pyrénées, dans cette France si divisée longtemps, il ne se rencontre pas un Français qui prenne fait et cause pour les ordonnances subversives. Personne n'a suivi le roi au-delà de la barrière sacrée. Partout il se fait une convention, entre l'autorité qui tombe et la cité qui se lève, de se remettre du soin de conclure ce grand débat à la décision qu'apportera la malle-poste de Paris.

A Paris, la garde nationale, depuis trois ans condamnée, a reparu vêtue de son uniforme, armée, résolue à repousser la force. Paris est une place de guerre. En arrivant aux barrières, vous êtes surpris de les voir munies de palissades, de chevaux de frise, comme des camps retranchés que l'art militaire aurait fortifiés de longue main; plus surpris au-dedans de ne trouver aucune trace d'autorité, de police, de gendarmerie, de gouvernement. Tout a disparu. Il ne reste que des soldats de la ligne qui rient en voyant tomber les insignes de l'autorité royale, des grenadiers de la garde qui meurent pour le serment militaire, et puis tout un peuple qui défend ses lois.

Tout un peuple! car le même sentiment rassemble et les rangs et les âges divers. L'artisan, le bourgeois, l'étudiant n'ont qu'un

cœur et qu'une âme. Le citoyen qui rencontre le citoyen n'a pas l'inquiétude d'y trouver un ennemi : l'ennemi, c'est la mousqueterie qui retentit de toutes parts, c'est le canon qui gronde sur cette cité infortunée. Chaque rue est une citadelle. Elles sont dépavées, garnies de barricades épaisses, défendues par une pluie de pierres, de meubles, de balles, qui tombent des fenêtres et des toits. Bientôt le peuple ne se défend plus, il attaque. A défaut d'armes, on saisit ces gothiques armures conservées comme curiosités historiques dans nos musées, et qui servent une fois encore, mais se retournent contre la dernière réminiscence des anciens jours. A défaut de gibernes, les femmes portent de la poudre ; les enfants marchent à la tête des colonnes ; c'est un enfant qui casse la jambe, d'un coup de pistolet, au brave duc de Fimarcon ; un autre renouvelle, sur nos ponts, le prodige d'Arcole ; un autre emportera le Louvre. A cette armée il ne manque que des chefs. En voilà : de jeunes gens, qui ont sur la tête le chapeau militaire, et au collet de leur habit une fleur de lis d'or, se distinguent de la foule par leur uniforme, ainsi que par leur courage. On assure aussi qu'ils s'en distinguent par leur science. C'est assez pour le peuple ; il reconnaît ces titres au commandement, quand tous les autres se sont perdus dans cette soudaine éclipse de toutes les autorités et de tous les droits. On les suit donc, ou plutôt on les porte, on les entraîne à la victoire ; car, au fait, c'est ainsi qu'obéissent les nations. Devant les généraux de vingt ans tombent les casernes, les palais, les Tuileries enfin. Les Tuileries ! Sur ce champ de bataille connu, les Suisses meurent comme au 10 août ; mais moins bien, dit-on, qu'au 10 août : car ils ne défendent point les lois.

C'était le jeudi matin, 29 juillet : à Saint-Cloud, on ignorait tout encore ; on croyait encore régner, quand tout-à-coup un enfant, le premier, s'étonne, une jeune femme crie, un vieillard tressaille : ils voient au loin sur le pavillon des Tuileries, flotter un pavillon qui n'était pas celui du Béarnais et de ses descendants. Ce drapeau était sorti de terre, pour ainsi dire, de lui-même, sous les pas de Français aux prises. Il en fallut un : on avait pris ici le noir, ailleurs le rouge, et quelques jeunes gens s'étaient avisés de celui-là, parce qu'ils avaient ouï dire à leurs pères qu'il avait l'habitude d'entraîner la victoire.

Mais d'intervenir dans la décision des destinées publiques, de faire ou défaire une monarchie, de mettre la main sur le gouvernail pour le tenir lui-même ou le briser, ces pensées ne vinrent pas au peuple, qui ne se croyait qu'une mission, celle de prêter sa force aux lois opprimées. Il pose des sentinelles sous les portraits du roi qui donna la Charte et la respecta ; il trace le nom conservateur de

la Charte sur le monument qui attend la statue de Louis XVI ; et de même qu'il a suivi dans le combat les plus vaillants et les plus habiles, il cherche dans la victoire les plus autorisés pour abdiquer dans leurs mains. Il renverse avec respect les barricades devant le député, devant le pair du royaume, les princes de la Charte, qui courent à leur palais pour saisir les rênes de l'État. Et si, parmi les membres de la Chambre héréditaire, la foule en reconnaît quelqu'un illustre par le génie, illustre par les monuments, que sa foi féconde éleva à la religion de ses pères, par son culte pour le passé et la patrie, par sa haine du régime impérial, par son dévouement de toute la vie au sang des rois et à la doctrine de la légitimité, par ses combats en faveur de la Charte constitutionnelle, aussitôt le peuple l'emporte dans ses bras.

Voilà la politique du peuple ; voici sa religion. Avant de retourner à ses foyers, il a un dernier devoir à remplir. Il recueille les morts de ces trois grands jours, où la mort a régné sur tous, comme auparavant régnaient les lois ; il creuse au pied du Louvre une fosse profonde, va à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, demande un prêtre, réclame de lui les bénédictions de l'Église pour tous ces citoyens, ces soldats, ces chrétiens que l'éternel sommeil a surpris au milieu de ce réveil de tout un peuple. L'homme de Dieu revêt ses ornements : on l'entoure, on le presse, on le suit avec respect sur le bord du sépulcre, et le peuple, le sabre ou la pique à la main, incline la tête sous le crucifix, et finit par une prière à Dieu cette bataille qu'il a commencée en invoquant les lois.

SALVANDY.

69. PARIS AVANT LE SIÈGE.

C'est le 19 juillet 1870 que la guerre fut déclarée à la Prusse. Je me souviens que le 22 ou le 23, dînant en bonne et nombreuse compagnie, comme on vint à parler de la campagne qui commençait — il n'y avait guère à ce moment d'autre sujet de conversation — un des convives qui nous avait écoutés longtemps en silence, tandis que nous comptions nos espoirs et nos chances de succès, nous interrrompit, et d'une voix grave : «Messieurs, nous dit-il, je connais beaucoup l'Allemagne ; j'y ai vécu des années ; je sais parfaitement ses forces et les nôtres. Je vous fais la gageure qu'avant deux mois les Prussiens seront, en armes, sous les murs de Paris.» Ce ne fut qu'un haro sur le prophète de malheur ! On le traita de mauvais Français, de Prussien, d'espion vendu à Bismarck.

Il est certain qu'à ce moment-là l'idée que Paris pût jamais être assiégé, cette idée bizarre, impossible, invraisemblable, ne s'était présentée à aucune imagination, de ce côté du Rhin.

La précipitation même du gouvernement avait rassuré les esprits. En voyant sur quel frivole prétexte il avait poussé les choses à l'extrême et brûlé ses vaisseaux, on avait naturellement pensé qu'il se sentait absolument prêt, et l'on croyait que ce serait une affaire lestement menée, et qu'on serait à Berlin avant l'hiver. — A Berlin ! à Berlin ! — C'était le cri dont on accueillait les régiments qui traversaient Paris pour se rendre en Alsace, et l'on chantait *la Marseillaise*, en les accompagnant aux gares des chemins de fer.

Était-on de bonne foi avec soi-même ? Souhaitait-on aussi vivement la guerre, qu'il l'eût semblé à n'entendre que les braillards de la rue ? C'est un point qui n'est pas encore bien éclairci. Je crois qu'une fois le gant jeté, le gros de la population s'était abandonné, sans trop de réflexion, à cette humeur belliqueuse, qui est le fond de tout bon Français. On ne hait pas chez nous de cueillir des lauriers, et l'exemple des guerres précédentes, qui toutes avaient été assez vite et assez glorieusement terminées, ajoutait encore à la confiance que nous avions en notre supériorité militaire. Notre invincible armée ! nos braves soldats ! nos vieux généraux d'Afrique ! On n'entendait que ces mots sur le boulevard et dans les rues, et il n'était si pacifique bourgeois qui ne sentît l'odeur de la poudre. Quelques-uns se précautionnaient déjà de drapeaux et de lampions.

Dans les théâtres c'était comme un mot d'ordre. A peine le rideau tombé sur le spectacle du jour, vingt voix, trente voix, cent voix, criaient à pleins poumons : *la Marseillaise!* L'administration qui s'attendait à cette quotidienne manifestation d'enthousiasme, avait tout préparé pour y satisfaire. La toile se relevait, et l'un des artistes du théâtre entonnait l'hymne patriotique. Aux premières mesures, un spectateur ne manquait jamais de jeter d'un ton de commandement le mot : *Debout! debout!* Toute la salle se levait à cette injonction, et reprenait le refrain en chœur.

Ce n'était pas, à vrai dire, une opinion qui se manifestait : cette foule n'en avait pas de bien arrêtée. C'était plutôt une explosion de sentiment, un sentiment mal défini, très obscur, mêlé de chauvinisme guerrier et de crédulité niaise. Un petit groupe d'hommes avaient seuls gardé leur sang-froid ; seuls ils avaient pu calculer, connaissant les ressources des deux nations, les chances de cette guerre si légèrement déclarée, et ils gardaient, à travers

cet universel enthousiasme, un front soucieux, et des appréhensions qu'ils n'eussent jamais osé exprimer en public, par crainte d'être lapidés. J'ai connu personnellement quelques-uns de ces hommes, et peut-être étaient-ils plus nombreux que je ne le supposais alors. Mais ils se taisaient par prudence personnelle autant que par nécessité de patriotisme. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à ce moment ils ne formaient dans la masse de la population qu'une minorité imperceptible.

Ce frémissement belliqueux s'en alla toujours croissant du 19 juillet jusqu'aux premiers jours d'août. Il se compliqua même bientôt d'une certaine impatience nerveuse, que les conseils des journalistes avaient bien de la peine à contenir.

Eh quoi! se disait-on, voilà deux semaines que la guerre est déclarée, et nous ne sommes pas même encore à Mayence! A quoi pensent donc nos vieux généraux d'Afrique, et nos braves soldats, et notre invincible armée? C'était bien la peine d'acheter des cartes, et des épingles surmontées de drapeaux!

C'est pour les Parisiens leur façon la plus ordinaire de prendre leur part des fatigues de la guerre. Ils achètent une carte — en a-t-on vendu pendant ces quinze premiers jours des cartes d'Allemagne, bien entendu, il n'y en avait pas d'autres! — et s'armant de longues épingles qui marquent la position des armées belligérantes, ils les font voler sur le papier. Rien ne les arrête dans l'exécution de leurs plans. Ils franchissent les rivières, traversent les montagnes, et s'emparent des villes fortes avec une promptitude merveilleuse. Un bon coup d'épingle, et voilà le drapeau tricolore qui flotte sur Trèves, Mayence, sur Cologne. Il n'en eût pas coûté davantage de le planter sur les murs de Berlin.

Cette manière d'opérer sur la carte est si simple qu'elle trompe généralement le bourgeois de Paris sur la difficulté des marches en campagne. Il ne pouvait se rendre compte du temps qu'il fallait pour réunir trois cent mille hommes, et les jeter sur l'Allemagne. Il se sentait déjà, aux environs du premier août, tout hérissé de n'avoir pas gagné au moins une grande bataille. Ah! s'il avait su ce qui se préparait, l'effroyable désordre de ces troupes, mal commandées, mal nourries, insuffisamment armées, et chez qui l'indiscipline et le mépris du chef sévissaient depuis longtemps, comme un mal endémique.

Ce n'est pas qu'il manquât à l'armée de *reporters* capables de nous dire la vérité, mais on les écartait avec soin des états-majors; mais eux-mêmes n'osaient en croire leurs yeux, et rompre avec ce préjugé de respect qu'un Français a toujours, quoi qu'il fasse, pour

l'uniforme, et le drapeau; mais ceux mêmes qui avaient assez de sang-froid pour voir nettement les choses se fussent fait un scrupule de les dire, et d'apprendre à l'ennemi, en même temps qu'aux Parisiens, le secret de notre réelle faiblesse; nous nagions donc en pleine illusion, et l'annonce d'un premier succès à Sarrebrück ne fit que nous confirmer dans la bonne opinion que nous avions de nous-mêmes.

Deux jours après éclata la nouvelle d'une grande victoire: c'était un samedi, par une belle journée d'été. Jamais je n'ai rien vu, et ne verrai sans doute rien de tel. Toute une population affolée de joie, et courant éperdue, sans savoir où. On se serrait les mains, on s'embrassait, en pleurant de joie, sans se connaître. Sur la place de la Bourse, la foule était énorme: elle agitait ses chapeaux en l'air et criait. On reconnut M^me^ Gueymard dans une voiture découvert. et on lui demanda la Marseillaise; elle l'entama de sa voix puissante, et cinquante mille hommes en reprenaient le refrain en chœur. Toutes les maisons s'étaient, comme par enchantement, pavoisées de drapeaux. Imaginez les manifestations les plus bruyantes, les plus tumultueuses, d'une joie qui tenait du délire.

Une heure après, un bruit commençait à circuler que la nouvelle était fausse. Il courut, comme une traînée de poudre, d'un bout à l'autre de la ville. On se précipita au ministère, aux rédactions des journaux, dans tous les lieux où il était permis d'espérer des renseignements vrais. Il fallut bien se rendre: cette prétendue victoire n'était qu'une mystification. De l'extrême joie on passa tout d'un coup à un excès de fureur qui ne saurait se peindre. La foule eût étranglé les ministres, si elle les avait tenus en ses mains. La déception était trop forte; ce fut comme une explosion de rage qui finit par se retourner en blagues, ainsi qu'il arrive toujours à Paris. Le lendemain, personne ne voulait avoir cru à ce gigantesque canard.

Si je me suis arrêté un instant sur cet épisode, c'est que là, pour la première fois, il fut possible à l'observateur de bien juger cette population parisienne; comme elle est facile aux effarements subits, combien elle est crédule, aveugle, emportée, et quel peu de fond il faut faire sur son bon sens et sa raison! Elle n'agit jamais que par caprice, et flotte sans cesse, comme un vaisseau sans gouvernail sur une mer agitée de vents contraires, d'un extrême à l'autre, de la confiance la moins justifiée au découragement le plus profond. Après ce court instant où Paris fut comme illuminé d'une joie folle, il tomba dans le plus extraordinaire des abattements. J'avoue que cet incident qui n'eut pas d'autres suites, ne me donna

pas non plus qu'à d'autres esprits froids, bonne idée de la force de résistance que pourrait jamais opposer un tel peuple aux malheurs.

Je ne prévoyais pourtant point tous ceux qui allaient nous frapper coup sur coup : le général Douay vaincu et tué le 4 à Wissembourg et le surlendemain 6, cette défaite à jamais déplorable de Mac-Mahon entièrement détruit à Wœrth et à Reichshoffen. Par la brèche ouverte le torrent de l'armée allemande se précipita. Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était l'invasion.

C'est ce jour, pour la première fois, que les Parisiens virent passer devant leurs yeux le spectre du siège de la ville. — SARCEY.

70. BATAILLE DE WŒRTH.

Le 6 avril 1870.

Le Prince Royal consacra le 5 août à rassembler ses troupes en avant de Wissembourg, et avant la tombée de la nuit, il avait concentré une armée qui n'était pas au-dessous de cent vingt mille hommes, qui menaçait la grande route de la frontière à Strasbourg, pendant que sa division badoise restait menaçante sur la ligne parallèle qui part de Lauterbourg.

Cependant, Mac-Mahon qui, avec le premier corps, accru de renforts peu importants, avait été placé au delà de Haguenau, se préparait à marcher sur la Lauter, à la nouvelle de la défaite de Wissembourg, ramassait sans délai ses troupes, et se tenait prêt à accepter la bataille. Il chercha et occupa une forte position, d'où il menaçait le flanc des Allemands, s'ils avançaient sur la grande route de Strasbourg, — les forçant ainsi à attaquer, — et vers laquelle il pourrait tirer des renforts de Failly, si ce général venait à son aide, en même temps qu'elle suffirait à couvrir sa ligne de retraite, excepté dans le cas d'une complète déroute.

Il plaça son armée sur une suite d'éminences dans des emplacements garnis de roches, en partie protégées par le ruisseau de la Sauer, avec des hameaux et un terrain difficile sur leurs pentes, et qui s'étendait à peu près de Reichshoffen par Frœschweiler, au-delà d'Elsasshausen. La gauche des Français s'appuyait sur Reichshoffen, protégée par la ville et les hauteurs ; son centre s'étendait au-delà de Frœschweiler, et occupait le terrain qui s'élève entre cette place et Wœrth ; la droite se prolongeait bien au-delà d'Elsasshausen, flanquée d'un village et d'une colline extrêmement raide et ardue. Là, occupant le plateau à l'ouest de cette ligne, le front solide et les flancs bien gardés, dans une position avec laquelle toute attaque était entravée par des obstacles multiples ; enclos, villages, vignes et ruisseaux, Mac-Mahon attendit avec fermeté

l'ennemi, et il semble établi qu'il avait fait tout ce qu'il est permis de demander à un général habile.

Il avait peut-être 47000 hommes, composés de son propre corps, dont une division avait été grandement réduite à Wissembourg, d'une division du 7e corps de Douay et d'une brigade de cuirassiers du 6e corps; il disposa son armée en deux lignes, maintenant sa cavalerie à l'écart et en réserve.

Le Prince Royal avait en main une force immense pour assaillir l'ennemi dans sa forte position. Il avait concentré des régiments bavarois et le 5e et le 11e corps prussiens, avec une forte division de Wurtembergeois, et il se mit en mouvement avec plus de 120000 hommes, et probablement près de 400 canons contre le maréchal de France. Obligées de dévier un peu à droite et de détourner leur front de la route de Strasbourg, les masses allemandes se trouvaient désunies le 6, au matin, et pendant que leur centre et leur droite approchaient des Français, plusieurs de leurs divisions se trouvaient encore à distance.

Le combat commença environ deux heures après l'aube par des escarmouches sur la droite et le centre des Allemands, auxquels les Français répondirent vigoureusement; le cinquième corps prussien avança alors son artillerie pour protéger la position qu'il occupait à Wœrth.

Cependant, les généraux allemands attendaient l'arrivée de leurs masses pour attaquer, et un mouvement en avant d'un corps bavarois, qui avait fait impression à la gauche française, fut contremandé vers dix heures. La retraite de ce corps laissa le 5e corps prussien quelque peu exposé; et Mac-Mahon, saisissant l'occasion, se jeta en avant et chercha à écraser cette partie isolée des forces de son adversaire. Un engagement sanglant se déchaîna pendant deux heures environ autour de Wœrth, chacun, des deux côtés, combattant avec la valeur la plus obstinée; mais l'arrivée du 11e corps prussien força les Français, qui étaient pris en flanc, à se replier lentement sur leur centre. C'était maintenant le tour des Allemands d'avancer, et les deux corps prussiens assaillirent les hauteurs près de Frœschweiler, avec un courage héroïque, pendant qu'un corps bavarois engageait la gauche des Français, qui, pendant quelque temps, avait été peu occupée. L'attaque et la défense furent également acharnées; les Allemands, en s'élançant sur les talus escarpés furent, à plusieurs reprises, rejetés en arrière avec de grosses pertes, et le sort de la bataille flottait indécis, les Français, quoique grandement inférieurs en nombre, ayant d'immenses avantages par leur position.

A deux heures cependant, les forces allemandes tout entières étaient entrées en ligne, et le Prince Royal se détermina à faire un effort décisif contre l'ennemi. Pendant qu'il engageait encore Mac-Mahon en front, il mit en mouvement un corps bavarois pour tourner l'extrême droite des Français, et il lança sur Reichshoffen les autres corps bavarois et les Wurtembergeois pour tourner la gauche des Français et leur meilleure ligne de retraite. Les Français frappèrent vigoureusement au centre des Allemands un instant affaibli par tous ces mouvements, mais quoiqu'ils déployassent une bravoure consommée, ils furent définitivement rejetés en arrière et repoussés sur Frœschweiler.

Pendant ce temps, l'attaque des Allemands sur leurs ailes se développait avec des forces formidables, et des colonnes épaisses s'étendaient loin au-delà d'Elsasshausen, pendant qu'à plusieurs lieues en avant, les hauteurs de Reichshoffen étaient enveloppées d'une ligne de feu.

Quand l'orage éclata sur la droite des Français, Mac-Mahon ramena son aile sur son centre, mouvement exécuté sous un feu violent, et s'efforça de s'arrêter pour un moment ; mais la pression devint bientôt accablante, et furieusement assaillis en front et en flanc, la droite et le centre des Français furent coupés en deux et rompirent, brisés et dispersés.

A peu près au même moment, l'aile gauche entière des Français était prise en flanc, repoussée et écrasée, et avant six heures du soir, la magnifique armée qui avait couronné les hauteurs au-devant de Wœrth, au lever du soleil, n'était plus qu'une masse confuse de fuyards découragés se précipitant sans espoir le long des routes qui conduisent à Niederbronn, Saverne et Strasbourg.

La retraite, quoique couverte par une division du corps de Failly, qui était accourue de Bitsche trop tard, pour prendre part à la bataille, fut une déroute précipitée et désastreuse. Plus de 20 000 hommes furent tués, blessés ou faits prisonniers. Trente canons et six mitrailleuses furent pris, et pendant plusieurs jours les forces de Mac-Mahon, au point de vue militaire, se trouvèrent réduites à néant.

Le plan de la campagne et la caisse du premier corps tombèrent dans les mains des vainqueurs, et témoignage du luxe qui prévalait malheureusement dans l'armée française, parmi les trophées de la victoire, se trouvait jusqu'à une collection chamarrée de robes et de parures de femmes !

Cette bataille, très disputée, fut honorable à la fois pour les vainqueurs et les vaincus.

Les Allemands, certainement, étaient en force irrésistible, mais on ne put s'en apercevoir que dans l'après-midi, et pendant plusieurs heures les Français eurent l'avantage d'une formidable position. Quand l'attaque des Allemands se développa complètement, elle se montra, comme on pouvait s'y attendre, écrasante. Toutefois, il y eut un moment, où les Allemands combattirent avec une supériorité du nombre qui n'était pas encore trop grande pour rendre la lutte tout à fait inégale.

D'un autre côté, les Français attaquèrent à plusieurs reprises avec un courage splendide, et résistèrent avec une résolution indomptable ; ils manœuvrèrent évidemment avec l'aisance, la rapidité et la précision d'une armée bien disciplinée. Néanmoins, comme il leur est souvent arrivé, ils montrèrent des signes de panique vers la fin du combat ; ils fléchirent rapidement lorsqu'ils furent pris en flanc, et se retirèrent du champ de bataille en confusion et en désordre.

La manière dont le Prince Royal disposa ses forces pour la double attaque dirigée sur les deux flancs français, semble avoir été admirable quoique périlleuse, et il montra les qualités d'un vrai général au moment décisif.

La conduite de Mac-Mahon dans la première partie de la journée, fut digne de sa haute réputation : il tira tout le parti possible de son armée et du terrain qu'il avait choisi, et mania ses troupes avec entrain et habileté ; mais peut-être aurait-il dû effectuer sa retraite pendant qu'une occasion lui restait encore, lorsque les grandes attaques en flanc se développèrent. Il ne paraît pas avoir essayé de faire impression sur les colonnes prussiennes par le large usage de la mitrailleuse encore inconnue et redoutée ; mais il est possible que la nature des pentes boisées et interrompues, ait empêché le jeu de cette arme terrible, et on ne peut guère supposer que ce général eût manqué l'occasion, si elle se fût offerte naturellement.

Les Français commirent assurément une grande méprise vers la fin du jour ; la brigade de cuirassiers du 6e corps reçut l'ordre de charger les Prussiens qui s'avançaient, sur un terrain complètement impropre à la cavalerie, et cette belle réserve qui aurait dû couvrir la retraite, fut presque entièrement anéantie. — ALLOU.

71. BATAILLE DE SÉDAN.

Le 1er et 2 septembre 1870.

Six cents pièces de canons, disposées sur les hauteurs, foudroyaient les corps français en déroute. Aucun point du champ

de bataille n'échappait aux vues de cette puissante artillerie. Les projectiles, lancés de tous les points de l'horizon, sifflaient avec la fréquence des fusées d'un bouquet d'artifice. Nos soldats éperdus les voyaient éclater devant et derrière eux, à leur droite et à leur gauche. Ils s'enfuyaient en désordre vers Sédan, pauvre place de guerre qui ne pouvait se défendre; ils s'écrasaient aux portes de la ville, dominés par ce sentiment de conservation qui fait parfois croire aux timides sur le champ de bataille qu'un buisson les protégera des balles ou une branche d'arbre des obus.

Pendant que les soldats, en proie à leur peur, s'écrasaient aux portes; que leurs officiers, désespérés de ne pouvoir s'opposer à cette débâcle et gagnés par la démoralisation, qui peu à peu s'empare des âmes les mieux trempées, essayaient de rétablir l'ordre; que des caissons d'artillerie renversaient des hommes pour se frayer un passage, et que, du haut des remparts, quelques habitants terrifiés contemplaient cette scène effroyable, les batteries prussiennes, gagnant du terrain comme sur un champ de manœuvres, resserraient peu à peu la ligne d'investissement et criblaient de boulets cette foule affolée.

Dans Sédan, les projectiles tombaient dans les rues et sur les places, frappant à coup sûr. L'empereur Napoléon put en voir éclater avec fracas aux abords et jusque dans les jardins de la sous-préfecture.

L'Empereur s'était montré le matin sur le champ de bataille, dans la direction de Balan. Dévoré d'inquiétudes, frappé dans son âme superstitieuse par les mille contre-temps du début de la journée, il était rentré dans Sédan; confiné dans l'hôtel de la sous-préfecture, il avait attendu des nouvelles. Plus tard, effrayé de voir tant de fuyards envahir la ville et d'entendre le bruit du canon se rapprocher, il avait essayé de sortir encore, mais les portes étaient encombrées. Les obus éclataient dans les rues, des hommes atteints par la mitraille râlaient le long des maisons. L'Empereur ne put sortir, il revint à son quartier général. En route, de la sous-préfecture au pont de la Meuse, il vit de près les sinistres avant-coureurs d'une irrémédiable défaite. Ce spectacle brisa les ressorts de son être. L'Empereur avait vu jusque-là les champs de bataille comme on les voit quand on est prince et victorieux, du haut d'une colline, assez près pour suivre de l'œil les drapeaux triomphants, trop loin pour compter les morts, pour entendre les cris des misérables qui gisent dans leur sang, la tête ouverte ou la poitrine écrasée. Dans les cœurs fortement trempés, de tels spectacles produisent parfois une réaction qui décuple pour un instant

les forces morales; c'est elle qui fait crier: *En avant!* à l'officier qui vient de compter de nouveaux vides dans les rangs de sa compagnie; c'est elle qui inspirait les femmes de Varsovie quand elles offraient volontairement leurs poitrines aux balles des soldats russes; c'est elle aussi qui animait l'empereur Napoléon Ier quand il tirait son épée à Waterloo et refusait de quitter le champ de bataille.

Dans des âmes faibles et sans volonté, ces suprêmes horreurs n'engendrent qu'une prostration comparable à l'engourdissement physique qui s'empare des soldats maintenus dans l'inaction sous un feu violent d'artillerie.

L'Empereur vit son énergie décroître avec sa fortune. Quand il crut s'être convaincu de l'état désespéré des choses, il n'eut plus qu'une pensée: *tout est perdu*, et un désir, estimable, à coup sûr en d'autres circonstances, mais incompréhensible chez un prince qui a déclaré la guerre: *arrêter l'effusion du sang.*

Il refusa donc de s'associer à la tentative du général de Wimpffen, et, reprenant un instant le pouvoir qu'il avait abdiqué, il donna l'ordre de hisser le drapeau blanc parlementaire. Le général Ducrot lui proposa d'attendre la nuit pour tenter une sortie: «Une tentative de cette sorte, répondit-il, n'aboutirait qu'à une nouvelle effusion de sang.» Comment Napoléon III ne s'est-il pas souvenu de ces paroles de Napoléon Ier: «Il n'est pas douteux qu'un général cerné et battu, qui disloquerait son armée la nuit, en confiant à chaque individu son propre salut et en indiquant un point de ralliement éloigné, sauverait les trois quarts de son monde, et, ce qui est plus précieux que les hommes, il se sauverait du déshonneur.»

Le général de Wimpffen avait persisté dans son projet de trouée vers Carignan, bien que cette direction fût la plus mauvaise de toutes. «Il n'était pas possible, a dit le général Lebrun dans son rapport, de voir autre chose, dans la proposition faite par le général de Wimpffen, qu'un appel désespéré et irréfléchi adressé à une poignée de soldats impuissants à y répondre.» En effet, 2000 soldats seulement, auxquels se joignirent des gardes mobiles et des habitants de Sédan, suivirent le général de Wimpffen. Cette colonne s'empara de Balan, d'où elle chassa les Bavarois; mais, en sortant de ce village, le commandant en chef s'aperçut qu'il n'était suivi que par une poignée d'hommes. Il dut renoncer à poursuivre sa route et retourner vers la ville,

A Sédan, l'Empereur demandait au général Ducrot de signer l'ordre de cesser le feu. Celui-ci refusait. Le chef d'état-major,

général Faure, prié d'apposer sa signature au bas de cette pièce, répondait avec énergie: «Je viens de faire abattre le drapeau blanc, ce n'est pas pour signer un ordre pareil.» Les généraux Douai et Lebrun n'acceptèrent pas plus la responsabilité des événements. Le général Wimpffen dut, malgré lui, se résigner à exercer jusqu'au bout son fatal commandement et se charger des négociations relatives à la reddition de l'armée. Pendant que se déroulaient ces tristes événements, le drapeau blanc avait été hissé de nouveau. Un colonel d'état-major prussien, M. Bronsart de Schellendorf, avait été envoyé en parlementaire près de l'Empereur par le commandant en chef de l'armée ennemie. Après avoir vu Napoléon III, il repartit avec le général Reille, porteur d'une lettre adressée au roi de Prusse. L'Empereur, «regrettant de n'avoir pu mourir à la tête de ses troupes», remettait son épée au souverain allemand.

Quant au général en chef, il se rendit assez tard dans la soirée auprès de M. de Moltke, à son quartier général de Donchery. L'homme dont l'impitoyable génie nous a été si funeste, M. de Bismarck, assistait à l'entrevue ainsi que M. de Blumenthal. M. de Wimpffen, de son côté, était assisté par les généraux Faure et de Castelnau, venus l'un comme chef d'état-major de l'armée et sans caractère officiel, l'autre comme envoyé spécial de l'Empereur, mais sans pouvoirs pour traiter de la reddition de l'armée.

Le général de Moltke posa ses conditions. Il voulait que l'armée tout entière se rendît prisonnière avec armes et bagages, les officiers suivant le sort des soldats, mais gardant leurs armes, en témoignage d'estime pour leur courage. Le général de Wimpffen, à son tour, proposa de remettre seulement la place et son artillerie. L'armée se retirerait avec armes et bagages sur un point quelconque du territoire ou en Algérie et ne servirait plus contre la Prusse pendant la guerre. De telles conditions étaient malheureusement inacceptables pour les Prussiens. L'armée française ne pouvait plus rien, et nos ennemis n'étaient pas gens à ne pas lui faire payer le plus chèrement possible son impuissance. En vain, le commandant en chef de l'armée française fit-il appel aux sympathies que la situation pouvait inspirer, en vain représenta-t-il que les choses auraient peut-être autrement tourné si le maréchal de Mac-Mahon n'avait pas été blessé, au début de la journée: le général de Moltke resta impassible.

Il ne prit la parole qu'après que le général de Wimpffen eut parlé de la possibilité d'une percée.

Cet homme de guerre, dont les conceptions méthodiques venaient d'être exécutées avec tant de précision et de rapidité, exposa froide-

ment la situation et montra que ses 240,000 hommes, appuyés par une formidable artillerie, n'avaient rien à redouter d'un effort de désespoir de 80,000 Français, individuellement braves, mais désorganisés, et ayant perdu toute position tenable. Il fallut tacitement convenir que le général prussien avait raison. M. de Wimpffen se rejeta sur la politique. Il montra la France prête à conclure la paix et capable, si l'on se gardait de l'humilier, de revenir promptement à des sentiments amicaux pour le peuple allemand. Voulait-on, au contraire, user de rigueur, on risquait d'allumer une guerre interminable entre les deux nations.

M. de Bismarck se chargea de répondre. Il le fit en termes amers, insista surtout sur ce point qu'il fallait châtier l'orgueil français, et parla pour la première fois des forteresses que la Prusse voulait nous enlever pour assurer à jamais la défense de ses frontières. Il déclara, en outre, que rien ne pouvait être changé aux propositions de M. de Moltke.

La conférence était sur le point de se rompre, le général de Wimpffen déclarant qu'on se battrait encore, car, disait-il: «Il m'est impossible de signer une telle capitulation», quand le général Castelnau intervint pour demander, au nom de l'Empereur, qui avait rendu son épée au roi de Prusse, une capitulation plus honorable. Était-ce l'épée de la France que rendait l'Empereur? Non! C'était, la sienne. Qu'importait alors à M. de Moltke l'épée de l'Empereur? Le général prussien prit de nouveau la parole pour convaincre M. de Wimpffen, et les choses étant à peu près convenues, la suspension d'armes fut prolongée.

Le lendemain matin, à neuf heures, après un conseil de guerre où les généraux Pellé et de Bellemare proposèrent seuls, le premier de tenter une sortie, le second de se défendre dans la place, le général de Wimpffen signa la capitulation de Sédan.

Le roi de Prusse annonça sa victoire à la reine Augusta par la dépêche suivante, datée du 2 septembre, 1 h. de l'après-midi: «La capitulation par laquelle l'armée est prisonnière de guerre à Sédan vient d'être conclue avec le général de Wimpffen qui avait pris le commandement à la place du maréchal Mac-Mahon, blessé. L'Empereur ne m'a rendu que sa personne, puisqu'il n'a pas le commandement et a laissé à la régence, à Paris, le soin du gouvernement. Je déterminerai le lieu de sa résidence après m'être entendu avec lui dans une entrevue qui va avoir lieu de suite. Quelle tournure la Providence a donnée aux événements!»

En effet, l'Empereur avait demandé à M. de Bismarck, qu'il avait rencontré à Frénois, de vouloir bien lui ménager une entrevue

avec le roi de Prusse. Dans son entretien avec l'Empereur, l'homme d'État prussien lui parla de paix à conclure. L'Empereur se rejeta sur la régence. C'est précisément ce que le roi de Prusse télégraphia quelques heures après à la reine. Le roi Guillaume, informé par M. de Bismarck du désir manifesté par l'Empereur, refusa de le voir avant la signature de la capitulation.

L'entrevue eut lieu au château de Bellevue, après que le texte de la convention conclue par les généraux eut été approuvé par le roi. Les uns ont dramatisé cette entrevue d'un quart d'heure et représenté l'Empereur s'humiliant devant son vainqueur, les autres ont cru pouvoir affirmer que rien de sérieux n'a été discuté à Bellevue. L'histoire attendra pour se prononcer: les deux souverains étaient seuls, et jusqu'ici le secret a été gardé par le vainqueur comme par le vaincu.

Napoléon III quitta Bellevue le lendemain et se dirigea par Cologne sur Cassel et Wilhelmshœhe. — FARCY.

72. CARACTÈRE DES SOLDATS ALLEMANDS, PEINT PAR UN FRANÇAIS.

Les enfants étaient dès le premier jour les amis des Allemands. Quand il n'y avait rien à manger dans la maison, et qu'on se plaignait «à cause des enfants», toute la famille était sûre d'être nourrie. Les soldats s'amusaient avec les enfants, les promenaient, se faisaient donner par eux des leçons de français, et plus d'une fois la présence des enfants dans une maison a transformé les ennemis en amis. Ils racontaient qu'eux aussi avaient des enfants, «un, deux, trois», montraient-ils sur leurs doigts, et grand «comme ça, comme ça et comme ça», en élevant graduellement la main pour indiquer la hauteur de leurs tailles.

A l'amour de la famille se joignent chez la plupart des soldats allemands l'amour de la patrie et le sentiment religieux. Dieu, la patrie, la famille, telle est la triple inspiration qui fait l'unité de l'armée et de la nation, et qui donne à leur esprit quelque chose d'élevé et de poétique. C'est la source de leur poésie populaire, de leurs admirables lieder. Je ne les ai jamais entendu chanter sans oublier un instant leurs violences, leurs pillages, leur conquête, et sans éprouver un sentiment d'envie, d'admiration et de sympathie.

Ce n'étaient point pour eux de vains mots. Que de larmes je les ai vu répandre à la pensée du foyer lointain! Comme ils étaient fiers de combattre tous ensemble pour la grande Allemagne!

Sur les bords de la Loire, ils s'imaginaient encore verser leur sang «für Deutschlands Verteidigung.»

Je savais, avant la campagne, combien était élevé le niveau de l'instruction en Allemagne, mais je ne me doutais pas à quel point cette instruction universelle eût développé l'esprit de la nation. Presque tous les soldats avaient sur eux des carnets où ils prenaient des notes sur la campagne; ils aimaient à lire et savaient tous écrire. Mais ce qui m'étonnait le plus, c'était la lucidité et la fermeté de leur esprit.

C'était dans l'ambulance, parmi les blessés, que ces qualités se manifestaient le mieux. Nous avons trouvé chez tous les Allemands que nous avons soignés une chaleureuse reconnaissance pour nos soins, et une patience inouie pour supporter leurs souffrances. Jamais nous n'avons eu de malades plus faciles à soigner. Les souffrances mettaient en lumière chez eux cette force d'âme, cette résignation silencieuse qui révèle des natures profondes et bien trempées.

Nous avons vu à Saint-Privat un jeune soldat mourant. Il avait eu la jambe emportée par un boulet, et l'on voyait déjà la mort sur son visage jauni. Il nous dit qu'il était docteur en philosophie et se destinait au professorat. Il savait qu'il allait mourir. — «Ce n'est pas pour moi que cela m'afflige, dit-il, mais pour mon vieux père qui est aveugle. Ce sera pour lui une affreuse nouvelle.»

Puis, il serra la main à l'un de nous en disant: «Ce n'est pas la haine, c'est la destinée qui nous sépare.»

Il était bien le compatriote de ceux qui écrivirent sur une des vastes tombes du champ de bataille de Saint-Privat, où Français et Allemands étaient confondus:

«La mort réunit ceux que la vie avait séparés.»

MONOD.

73. LE MÉNAGE DE L'ÉTAT.

On nous dit souvent que la finance est une science obscure. Cela n'est pas vrai, Messieurs; il n'y a pas de science obscure. Les sciences ne sont obscures que par la médiocrité de ceux qui les exposent, ou par le charlatanisme de ceux qui veulent leur donner un faux air de profondeur.

Non, il n'y a rien d'obscur, même en finances. Prenons dans la famille nos exemples, et vous y verrez tous les principes de la véritable prudence financière. Prenez un père bien ordonné, sévère, peut-être un peu chagrin, et à côté un père facile qui aime le

laisser- aller; comparez leur manière de faire, et vous en verrez sortir tous les principes de la véritable finance.

Ce père sévère, un peu chagrin, a une coutume qui, en finance, porte un nom spécial, et qu'on appelle *totaliser*.

C'est une chose très incommode que de totaliser, surtout lorsqu'on commence l'année. Il faut, en effet, mettre en parallèle ses revenus et ses dépenses, et il y a bien peu de gens qui soient satisfaits du parallèle; aussi on l'écarte tant qu'on peut. Le père sévère établit un compte exact de ses dépenses et de ses revenus; il s'assigne des limites, et il ne les franchit jamais. Pendant toute la durée de l'année, il s'afflige lui-même, il afflige sa famille en faisant de nombreux refus. Mais, lorsque la fin de l'année est venue, il est paisible, il n'a pas de regrets, car il n'a pas compromis la fortune de ses enfants; il n'a pas dépensé au delà de ses ressources, et il peut continuer pendant bien des années de la sorte.

Le père plus aimable, j'en conviens, le père plus facile, oh! il ne se livre pas à cette comparaison importune entre les revenus et les dépenses; il sait vaguement ce qu'il a de revenus; il sait vaguement ce qu'il aura de dépenses à faire, et il entre doucement dans l'année. Une dépense se présente qui lui plaît, qui flatte sa vanité, parce qu'elle lui fera faire une plus grande figure dans le monde. Elle plaît aussi à ses enfants; il la fait et il se dit d'ailleurs qu'avant la fin de l'année il trouvera bien un retranchement à faire dans ses dépenses pour opérer la compensation. Mais bientôt il s'en présente une autre; il raisonne encore de même et il ne cherche même plus à se consoler en se disant qu'il fera plus tard un retranchement. Et savez-vous comment il se console? Il n'y pense plus; il cherche, comme on dit, à s'étourdir. Et puis l'année est finie, et alors il faut régler le compte. Il n'essaie pas de totaliser; seulement il s'aperçoit que ses revenus sont épuisés, qu'il y a encore des dépenses à payer; mais comme il est riche, qu'il est considéré, il a un compte chez son banquier, et c'est ce compte chez le banquier qui est chargé des dépenses non acquittées ou moyen de ses revenus.

Une année nouvelle arrive, elle se passe comme la précédente. Ah! voilà le compte du banquier plus chargé. Alors il faut recourir à une opération que vous connaissez, qu'on appelle la consolidation. On décharge le compte du banquier, c'est-à-dire la dette flottante, en empruntant sur hypothèque. On a de grandes propriétés; une hypothèque n'est pas une lourde charge. Le revenu s'en trouve un peu amoindri pour le service des intérêts, c'est vrai;

mais le compte chez le banquier est assuré; on a de la marge devant soi: on continue. Quelques années s'écoulent ainsi; il faut consolider de nouveau, c'est-à-dire convertir encore le compte chez le banquier en un nouvel emprunt hypothécaire. Puis arrive un jour où il faut liquider. Et savez-vous le jour où il faut liquider? Vous le savez comme moi, Messieurs, c'est le jour où tout le monde veut liquider à la fois. Il faut alors vendre ses immeubles, les vendre à des conditions ruineuses. Et alors, ce père facile, qui a procuré à ses enfants bien des plaisirs, a le chagrin de voir leur situation amoindrie et même compromise, tandis que le père sévère, qui a faits aux siens beaucoup de refus, leur a procuré ce qui vaut mieux que les plaisirs, c'est-à-dire la sécurité, et s'épargne à lui-même les soucis cuisants qui viennent assaillir le prodigue au milieu des fêtes, quand il a le sentiment qu'il détruit à la fois sa fortune et celle de ses enfants.

Eh bien, ce tableau si simple, vous direz que c'est un tableau de la vie privée. Non, c'est un tableau de la vie publique. Parce que les gouvernements sont de grands personnages, on s'imagine qu'ils méditent, qu'ils réfléchissent autant qu'ils sont grands. Non, Messieurs, ils se conduisent comme tous les hommes, souvent par les passions les plus ordinaires, et tandis qu'on les croit occupés des plus solides réflexions, ils se livrent à tous les penchants qui conduisent et dominent le commun des hommes.

Et si j'applique cela à votre système financier, surtout à la présentation de nos dépenses, vous verrez combien la ressemblance est grande.

Qu'est-ce que totaliser? C'est se rendre un compte exact de ses ressources et de ses dépenses. Est-ce que ce sont là les principes qui dirigent aujourd'hui l'administration financière? Jugez-en.

Vous avez cinq budgets, et vous allez voir, Messieurs, la conséquence de cette division de nos budgets sur ce que j'appelle le débordement de nos dépenses. Vous avez d'abord deux budgets ordinaires. Autrefois il n'y en avait qu'un; on le votait d'avance, comme vous le savez, et on le modifiait seulement par des crédits supplémentaires qui étaient très sévèrement discutés et très sévèrement reprochés quand ils ne portaient pas sur des dépenses absolument imprévues, ou qu'on n'avait pas pu prévoir un an d'avance.

Il n'y avait que ce budget; maintenant il y en a cinq. Vous avez d'abord, comme je vous disais, deux budgets ordinaires. Vous avez un premier budget qui s'appelle le budget général de l'État; et il est de 1730, de 1740, quelquefois de 1780 millions.

Cette année, par un procédé que je vous indiquerai, il est tombé, près de 1700 millions. Puis, on a mis à part les dépenses départementales et communales qu'on appelle les dépenses spéciales, et qui, celles-là, sont composées de 220, 230 ou 240 millions, et les deux budgets réunis font ainsi 1930, 1940 ou 1980 millions. Mais, en procédant ainsi, on peut dire que le budget de l'État n'est que de 1750 millions à peu près, chiffre inférieur à celui du budget de l'Angleterre, et l'on dit qu'il n'y a pas là de quoi s'effrayer.

Ce n'est pas la seule distinction qu'on ait cherché à établir; on en a imaginé une autre bien ingénieuse, dont vous allez voir tout à l'heure les conséquences plus graves: c'est la distinction en budget ordinaire et en budget extraordinaire.

Au moyen de cette distinction en budget ordinaire et en budget extraordinaire, on se débarrasse d'une partie des dépenses de l'État en tâchant de leur donner un caractère accidentel. Et cependant, elles se reproduisent tous les ans, et je vous prouverai tout à l'heure qu'il y en a qui dureront plus de cinquante ans. On se débarrasse de la sorte d'une partie des dépenses essentielles et permanentes. Il y en a pour 120, 130, 150 millions: le budget extraordinaire de cette année est de 150 millions. On arrive ainsi, de 1960, 1980 millions, à 2,100000000 de francs; et l'on dit encore que le budget le l'État est tout au plus de 1740 ou de 1750 millions.

Ce n'est pas tout. Vos budgets sont votés un an d'avance. Quand un exercice commence et que le budget, voté un an d'avance, s'exécute, on vous apporte le budget rectificatif et l'on vous dit: »On ne peut pas tout prévoir.« — Je le reconnais. — »On ne pouvait pas prévoir que l'année serait mauvaise; on ne pouvait pas prévoir que la ration du soldat serait très coûteuse; on ne pouvait pas prévoir qu'on aurait un mouvement en Afrique.« — C'est tout naturel. — »Il faut donc rectifier le budget.« C'est encore 150 millions qu'il faut y ajouter; il a même fallu une fois y ajouter 200 millions. C'est ordinairement 120, 130 millions; cette année c'est moins de 100 millions.

On arrive donc de 2100000000 de francs à 2200000000.

Enfin vient la liquidation. La liquidation, ce n'est pas douteux, ne peut se faire que quand l'année est écoulée, quand les faits sont réalisés. Il peut y avoir eu, dans l'année, plus ou moins de soldats présents sous les armes; il peut y avoir eu plus ou moins de soldats sur le pied de guerre. On ne le sait exactement que quand l'exercice est écoulé. Alors, la liquidation s'opère, et c'est parfaitement légitime. Il y a beaucoup de dépenses qui ont

excédé le crédit qu'on leur avait alloué; mais il y en a d'autres qui n'ont pas atteint les limites de ce crédit. Pour celles-là, on annule l'excédant de crédit; c'est ce qu'on appelle les annulations. On compense ainsi les crédits annulés avec les excédants des dépenses, et toujours on s'était réservé les annulations pour cet usage-là. Mais les annulations de crédit n'égalent jamais, à beaucoup près, les excédants de crédit, et il en résulte un solde qu'on vous apporte non pas en un seul budget, comme je le voudrais, et qui devrait s'appeler le budget complémentaire, mais en petites lois qui se succédent et qu'il faut une grande attention pour saisir au passage. Il y en a pour 20, 30, 40, 50, 80 millions; et alors votre budget de 2200 millions s'élève à 2250 millions, à 2280 millions. Le budget de 1863, qui est le plus élevé de ces temps derniers, a été de 2292 millions. Il ne s'en manque pas beaucoup qu'il ait été de 2300 millions.

Nous arrivons ainsi au moyen de cinq budgets à un chiffre qui n'est plus de 1750 millions, comme on le disait au commencement, mais bien de 2200 millions, de 2300 millions.

Oh! quand on en est là, on fait comme le père de famille dont je parlais tout à l'heure, on finit par totaliser. Mais quand totalise-t-on? A la loi des comptes; c'est forcé. Or, que faites-vous, quand vous rendez la loi des comptes? Ce que fait la cour des comptes elle-même quand elle rend son arrêt de conformité. La comptabilité générale lui envoie ses états; la cour des comptes les examine comme une magistrature très rigoureuse, très occupée de son devoir; elle dit: »La comptabilité est regulière; on a perçu tant, on a dépensé tant, il en résulte telle balance.« Cela s'appelle un arrêt de conformité. Eh bien, de même quand on vous apporte la loi des comptes, qu'est-ce que vous pourriez faire? pourriez-vous dire: »Non, on n'a pas dépensé tant, on n'a pas perçu tant?« Non, vous ne le pouvez pas; vous rendez dans les formes qui vous appartiennent un arrêt de conformité. C'est ce jour-là seulement qu'on a totalisé, quand personne n'y peut plus rien, et qu'il n'y a plus qu'à pourvoir à l'excédant des dépenses qui est constaté.

Cet excédant, qui est-ce qui le supporte? C'est la dette flottante; tous les deux ou trois ans il faut consolider les charges qu'on a mises sur elle, en faisant un emprunt de 300 millions. Vous en avez fait un l'année dernière, et vous verrez qu'il sera épuisé l'année prochaine; je crois pouvoir le prouver par des chiffres irréfragables.

Voilà comment on a pu, en ne voulant pas se rendre compte de toutes les charges et de tous les moyens d'y satisfaire, en arri-

ver, peu à peu, sans s'en douter, au chiffre de 2 200 000 000, ou de 2 300 000 000.

L'année dernière, Monsieur le président du Conseil d'État me disait avec une politesse parfaite que je reconnais volontiers et dont je le remercie, Monsieur le président du Conseil d'État, l'honorable M. Vuitry, me disait: »Comment! ce serait en divisant les budgets de l'État qu'on aurait la prétention de vous abuser sur leur total! Mais vous n'avez que deux ou trois additions à faire, et ce total vous le connaîtrez!«

Ah! Monsieur le président du Conseil d'État, — pardonnez-moi l'expression un peu familière, mais qui n'a rien de blessant, je ne le voudrais pas, — vous en parlez bien à votre aise. Comment! il ne faut que deux, ou trois, ou quatre additions? Demandez à la commission du budget, demandez à Monsieur le rapporteur s'il était si facile pour lui de faire cette totalisation, et si j'osais céder à ce goût qu'on a quelquefois à parler de soi, surtout quand ce n'est pas désavantageusement, à moi qui ne crois pas être ce qu'on appelle un paresseux, savez-vous ce qu'il m'en coûte de temps pour faire tous les ans cette totalisation qui, selon vous, se réduit à trois ou quatre additions? Eh, mon Dieu! j'y emploie deux mois quand je fais ce travail, et Monsieur le rapporteur ne me démentira pas, car je crois qu'il en met trois, et il a à sa disposition ce que nous n'avons pas, nous autres. membres de l'opposition; il a les bureaux des finances.

Il est donc bien vrai que dissimuler ne sert pas à rien. On a dit: Calomniez! calomniez! il en restera toujours quelque chose. C'est malheureusement vrai, et moi je dirai: en finances dissimulez! dissimulez! il en restera toujours quelque chose. (Réclamations et murmures sur un grand nombre de bancs.) — THIERS.

74. PASSÉ HISTORIQUE DE LA FRANCE.

Jeter les yeux sur un pays à son origine, lorsque les hommes y bâtissent leurs premières demeures, le suivre à travers ses vicissitudes et ses transformations successives, contempler, enfin, lorsque ce pays est la France, son admirable unité, l'ordonnance et la régularité de ses divisions administratives, c'est ce qu'on appelle en étudier la géographie historique.

Ainsi, il faut remonter chez nous jusqu'à ces temps lointains où les Celtes ou Gaulois, habitants primitifs de notre sol, ne s'étaient encore construit que des huttes de planches et de roseaux, au milieu des immenses forêts et des marécages qui couvraient la

Gaule. A cette époque, tout notre pays, sillonné aujourd'hui de tant de routes, couvert de villes opulentes, de demeures commodes et de monuments splendides, présentait un aspect sauvage et désolé; ses grands fleuves coulaient solitairement, n'arrosant que de loin en loin des bourgades de terre et de chaume; des animaux, parmi lesquels plusieurs espèces, par exemple, l'auroch, sorte de taureau gigantesque, ont aujourd'hui disparu, parcouraient en troupes ses plaines et ses bois. Ses habitants, adonnés à la pêche, à la chasse, et un peu aussi à la culture, étaient encore étrangers à toutes les ressources de l'industrie; et, seuls dépositaires des traditions historiques et du peu de science que l'on possédait alors, leurs prêtres s'en allaient, dans les profondeurs des forêts séculaires, accomplir, loin de la foule, les rites d'un culte mystérieux; cueillir sur les vieux chênes, avec la serpe d'or, le gui sacré; et accomplir de terribles sacrifices auprès des *dolmens,* des *cairns,* des *menhirs,* de toutes ces pierres druidiques, témoins encore debout de ce lointain passé.

Mais la Gaule était située dans une position tellement avantageuse, qu'elle ne pouvait pas rester longtemps sauvage; car il est à remarquer combien la situation physique d'un pays influe sur ses destinées politiques. Jetez les yeux sur une carte, et voyez la Gaule circonscrite par trois mers et par de hautes montagnes, arrosée par de grands fleuves, placée sous un climat tempéré, et réunissant, du sud au nord de son territoire, les productions les plus diverses; il est évident que la Providence la destinait, dès les âges les plus reculés, à obtenir un haut degré de force et de puissance, et à exercer dans le monde une influence civilisatrice. Cela est si vrai, que le vieux géographe grec Strabon, contemporain de l'empereur Auguste, en fut frappé à une époque où cependant la Gaule, soumise à l'empire romain, ne semblait pas avoir le droit de prévoir un si brillant avenir.

En outre, ses habitants, à une mobilité, à une vivacité excessives, dont leurs descendants ont en partie hérité, joignaient une intelligence prompte, un courage extrême et un esprit actif et entreprenant. Il en résulta que l'exemple de quelques colons grecs, qui avaient débarqué sur leur territoire et s'étaient installés sur les points de la Méditerranée que depuis on a appelés Marseille, et d'où, à leur tour, ils répandirent des colonies, ne fut pas perdu.

La Gaule reçut de ces étrangers des notions d'art et d'industrie. Puis, le voisinage des Romains, alors le plus puissant, et, après les Grecs, le plus civilisé des peuples, exerça, sur l'éducation des Celtes une influence favorable.

Les conquérants du monde, après avoir soumis la Cisalpine, c'est-à-dire la Gaule située au midi des Alpes, s'étendirent jusque dans la Transalpine, au nord de la chaîne de montagnes que la nature semblait avoir jetée comme une barrière entre les deux contrées, et s'emparèrent d'une portion de la Gaule, dont les villes principales étaient Aix, Arles, Narbonne et la réduisirent en province romaine, fait dont le souvenir se conserve dans le nom de *Provence*, qu'une partie de cette contrée retient encore.

Cette Gaule indépendante se divisait en trois grandes parties; les Belges, du Rhin à la Seine et à la Marne; les Celtes, de la Seine à la Garonne; et les Aquitains, de la Garonne aux Pyrénées.

Lorsque César eut vaincu et soumis la Gaule, cinquante ans avant Jésus-Christ, qu'Auguste eut réuni dans ses mains tout l'empire, les divisions de la Gaule subirent plusieurs changements importants, parce que l'empereur espérait, en rompant ses anciennes circonscriptions, lui faire plus facilement oublier le temps de sa liberté.

C'est ainsi que l'Aquitaine, qui avait le moins combattu contre les Romains, fut étendue de la Garonne à la Loire au préjudice de la Celtique, et que le pays des Séquanes avec celui des Helvètes fut attribué à la Belgique.

D'ailleurs, toute la période romaine fut une ère de prospérité pour la Gaule: ses grandes villes se couvrirent de ces splendides monuments dont Arles, Nîmes, Orange, Besançon et bien d'autres gardent encore de vivants souvenirs: les arts y fleurirent, les lettres s'y développèrent, et les écoles de Trèves et d'Autun devinrent célèbres dans le monde entier.

Vers la fin de l'empire, Dioclétien, puis Constantin, partagèrent la Gaule en dix-sept provinces, subdivisées elles-mêmes en cent quinze cités (ce mot *civitas* désignait alors non une ville comme aujourd'hui, mais un peuple tout entier); et lorsque le christianisme se fut glorieusement installé dans l'empire, il se produisit un fait extrêmement intéressant pour notre géographie historique: c'est que les évêques s'établirent dans les capitales des cités et formèrent de leurs territoires les différents diocèses. Il en résulta que jusqu'en 1790 les diocèses ecclésiastiques ont conservé, à quelques exceptions près, les divisions de l'administration romaine, qui elles-mêmes s'étaient généralement basées sur les circonscriptions des peuples gaulois.

Avec l'invasion barbare, l'ordre disparut et fit place à une affreuse confusion. Les institutions romaines tombèrent presque toutes en ruine sans que les Germains fissent aucun effort pour y suppléer: ils se bornaient à envoyer des comtes là où il y avait

des évêques, et à réunir, dans les moments périlleux, plusieurs de ces comtés, que l'on appelait encore cités, sous la direction momentanée d'un duc ou chef militaire. D'ailleurs les fils de Clovis, puis ceux de Clotaire, se partagèrent la Gaule comme un patrimoine, sans raison politique et géographique, enchevêtrant leurs royaumes les uns dans les autres, et découpant le sol de la façon la plus bizarre pour jouir également des avantages qu'offraient, au nord, une population guerrière, et au midi, un sol fertile.

Ce fut Charlemagne qui fit cesser tout ce désordre : l'illustre empereur ne laissa pas subsister de ducs, parce que, sous la première dynastie, ils avaient été trop puissants : en effet, c'étaient les ducs de Héristal, maires d'Austrasie et chefs de la deuxième dynastie, qui avaient renversé les Mérovingiens. Il établit à leur places des comtes, des marquis et des légats, mais la belle administration qu'il avait créée tomba avec lui, parce que les Francs n'étaient pas encore capables de sentir les bienfaits de l'unité administrative; les guerres impies de Louis le Débonnaire et de ses fils en amenèrent promptement la ruine : à la faveur des discordes civiles, les comtes et les marquis se rendirent indépendants : les plus puissants d'entre eux firent revivre ce titre de duc qui était tombé en désuétude.

On comprend qu'au milieu d'un tel état de choses, quand chacun était maître chez soi, le pouvoir royal devait être dénué de toute force et devenait complètement inutile : de là la faiblesse des derniers successeurs de Charlemagne et l'extinction misérable de cette dynastie si glorieusement commencée.

Quand le duc de France, le plus puissant des seigneurs féodaux, se fut installé sur le trône, la féodalité se trouva à son apogée. Mais le code féodal, c'est-à-dire le règlement des devoirs réciproques des suzerains et de leurs vassaux, qui s'était formé peu à peu, portait en lui un principe qui, habilement interprété, devait porter à la féodalité un coup mortel : c'est que le roi était le point de départ de toute la hiérarchie féodale, et que, par l'extinction des mâles, le fief devait retourner au suzerain.

Le roi Louis le Gros fut le premier qui essaya de relever la royauté à l'aide de ce principe et de plusieurs circonstances favorables, telles que les croisades, qui entraînaient en Orient un grand nombre de puissants seigneurs et les y faisaient périr, et l'insurrection des communes, qui furent amenées, par la force des choses, à faire alliance avec la royauté contre les seigneurs.

Philippe-Auguste et saint Louis furent de très grands rois ; leurs successeurs continuèrent de faire la guerre à la féodalité, et

bientôt, au lieu du morcellement infini et des divisions et subdivisions sans nombre qui couvraient le sol, les fiefs les plus puissants ayant absorbé les moindres, la France se montra découpée ne quelques grandes divisions seigneuriales, au milieu desquelles les possessions des roïs de France et d'Angleterre présentaient une surface considérable.

Cet état de choses subsista jusque vers François I^er^. A cette époque (1515—1547), la royauté ayant absorbé tous les grands fiefs, la France fut partagée en provinces au nombre de quinze. Mais dans les troubles qui suivirent le règne de ce roi et qui eurent pour causes les guerres de religion, l'ambition des Guises et la Ligue, une nouvelle sorte de féodalité de princes, de grands gouverneurs qui s'eforçaient de se rendre indépendants dans les provinces qui leur étaient confiées, menacèrent de nouveau la royauté et empêchèrent l'établissement d'un ordre complet, qui ne devint possible que sous le règne de Louis XIV, après que Richelieu eut renversé cette dernière forme de l'ancienne féodalité.

Alors l'ordre régna sur tout le sol: la France se trouva partagée en provinces, au nombre desquelles les conquêtes de Louis XIV vinrent ajouter une partie des Flandres, l'Alsace, la Franche-Comté. Sous Louis XV, une alliance de famille nous donna la Lorraine, et dès lors la France fut au complet. Mais les anciennes divisions provinciales rappelaient encore trop l'époque féodale, et les dissentions qui, sous la troisième race, avaient longtemps divisé les diverses provinces. C'est pourquoi, en janvier 1790, l'Assemblée constituante les abolit pour créer une division nouvelle, les départements, les districts, remplacés plus tard par les arrondissements, et les cantons; division qui, en rompant avec le passé, avait l'avantage de rendre plus facile l'unité et l'organisation administrative. Aussi a-t-elle mérité d'être conservée et de demeurer la subdivision géographique de la France sous le premier Empire, dans la période de gloire, et sous le second, dans la période de prospérité. — JACOBS.

LA FRANCE ET LES FRANÇAIS.

1. COUP D'ŒIL SUR LA FRANCE.

Montons sur un des points élevés des Vosges, ou, si vous voulez, au Jura. Tournons le dos aux Alpes. Nous distinguerons, (pourvu que notre regard puisse percer un horizon de trois cents lieues), une ligne onduleuse, qui s'étend des collines boisées du Luxembourg et des Ardennes aux vallons des Vosges; de là, par les coteaux vineux de la Bourgogne, aux déchirements volcaniques des Cévennes, et jusqu'au mur prodigieux des Pyrénées. Cette ligne est la séparation des eaux; du côté occidental, la Seine, la Loire, et la Garonne descendent à l'Océan; derrière s'écoulent la Meuse au nord, la Saône et le Rhône au midi. Au loin deux espèces d'îles continentales; la Bretagne, âpre et basse, simple quartz et granit, grand écueil placé au coin de la France pour parer le coup des courants de la Manche; d'autre part, la verte et rude Auvergne, vaste incendie éteint, avec ses quarante volcans.

Les bassins du Rhône et de la Garonne, malgré leur importance, ne sont que secondaires. La vie forte est au nord. Là s'est opéré le grand mouvement des nations. L'écoulement des races a eu lieu de l'Allemagne à la France dans les temps anciens. La grande lutte des temps modernes est entre la France et l'Angleterre. Ces deux peuples sont placés front à front, comme pour se heurter: les deux contrées, dans leurs parties principales, offrent deux pentes en face l'une de l'autre; ou, si l'on veut, c'est une seule vallée dont la Manche est le fond. Ici, la Seine et Paris; là, Londres et la Tamise. Mais l'Angleterre présente à la France sa partie germanique; elle retient derrière elle les Celtes de Galles, d'Écosse et d'Irlande. La France, au contraire, adossée à ses provinces de langue germanique oppose un front celtique à l'Angleterre. Chaque pays montre à l'autre ce qu'il a de plus hostile.

L'Allemagne n'est point opposée à la France, elle lui est plutôt parallèle. Le Rhin, l'Elbe, l'Oder vont aux mers du Nord, comme la Meuse et l'Escaut. Pour la France romaine et ibérienne, quelle que soit la splendeur de Marseille et de Bordeaux, elle ne regarde que le vieux monde de l'Afrique et de l'Italie, et d'autre part le vague Océan. Le mur des Pyrénées nous sépare de l'Espagne, plus que la mer ne la sépare elle-même de l'Afrique. Lorsqu'on s'élève au-dessus des pluies et des basses nuées jusqu'au port de Venasque et que la vue plonge sur l'Espagne, on voit bien que l'Europe est finie; un nouveau monde s'ouvre: devant, l'ardente lumière d'Afrique; derrière, un brouillard ondoyant sous un vent éternel.

En latitude les zones de la France se marquent aisément par leurs produits. Au nord, les grasses et basses plaines de Belgique et de Flandre, avec leurs champs de lin, de colza et de houblon, la vigne amère du Nord. De Reims à la Moselle commence la vraie vigne et le vin; tout esprit en Champagne, bon et chaud en Bourgogne, il se charge, s'alourdit en Languedoc pour se réveiller à Bordeaux. Le mûrier, l'olivier paraissent à Montauban; mais ces enfants délicats du midi risquent toujours sous le ciel inégal de la France. En longitude les zones ne sont pas moins marquées. Nous verrons les rapports intimes qui unissent, comme en une longue bande, les provinces frontières des Ardennes, de Lorraine, de Franche-Comté et de Dauphiné. La ceinture océanique, composée, d'une part, de Flandre, Picardie et Normandie; d'autre part, de Poitou et Guyenne, flotterait dans son immense développement, si elle n'était serrée au milieu par ce dur nœud de la Bretagne.

On l'a dit, Paris, Rouen, le Havre sont une même ville dont la Seine est la grande rue. Éloignez-vous au midi de cette rue magnifique, où les châteaux touchent aux châteaux, les villages aux villages; passez de la Seine-Inférieure au Calvados, et du Calvados à la Manche; quelles que soient la richesse et la fertilité de la contrée, les villes diminuent de nombre, les cultures aussi; les pâturages augmentent. Le pays est sérieux; il va devenir triste et sauvage. Aux châteaux altiers de la Normandie vont succéder de bas manoirs bretons. Le costume semble suivre le changement de l'architecture. Le bonnet triomphal des femmes de Caux, qui annonce si dignement les filles des conquérants de l'Angleterre, s'évase vers Caen, s'aplatit dès Villedieu; à Saint-Malo, il se divise, et figure au vent, tantôt les ailes d'un moulin, tantôt les voiles d'un vaisseau. D'autre part, les habits de peaux commencent à Laval. Les forêts qui vont s'épaississant, la solitude de la Trappe, où les moines

mènent en commun la vie sauvage, les noms expressifs des villes Fougères et Rennes (Rennes veut dire aussi *fougère*), les eaux grises de la Mayenne et de la Vilaine, tout annonce la rude contrée. — MICHELET.

2. LA FRANCE INDUSTRIELLE.

Il y a quelques années je conçus le projet d'étudier la France, de connaître son sol, ses monuments, ses villes, ses hameaux, et cette vaste ceinture de fleuves, de mers et de montagnes, qui se déroule des Pyrénées aux Alpes, de la Méditerranée à l'Océan. J'espérais un grand plaisir de cette course : mon attente ne fut pas trompée. Sous les climats les plus doux, je rencontrai des populations intelligentes, et une singulière abondance de tous les biens de la terre. Je vis avec admiration d'innombrables vaisseaux entrer dans nos ports, et y verser les richesses des cinq parties du monde ; ces richesses, des milliers de voitures s'en emparent et les dispersent, çà et là, dans le pays dont elles entretiennent sans cesse le mouvement et la prospérité.

Ici, les fers de Suède s'enflamment et s'amollissent sous le marteau des forgerons ; là, se déploient en tissus moelleux les laines d'Espagne, et de Cachemire ; plus loin, des peuples d'ouvriers reçoivent le coton des Indes, le filent, le tissent, et lui impriment les plus vives couleurs. Je trouvai partout les vieux cloîtres et les vieilles abbayes transformés en manufactures ; leurs voûtes profondes répétaient les chansons des ouvriers et le bruit incessant des machines à vapeur. J'étais ravi de tant de bien-être ; mais ce qui excita vivement ma surprise, ce fut de voir l'impulsion immense donnée à tout le pays par l'éducation d'un insecte. Du midi au nord, des frontières de l'Italie aux montagnes volcaniques du Vivarais, une chenille excite partout l'activité. A Avignon, à l'Isle, à Vaucluse, on dévide ses cocons. En Normandie, les doigts exercés des femmes attachent ces fils à de légers fuseaux, et jettent mille gracieux dessins sur les mailles aériennes de nos blondes. A Saint Étienne, ces mêmes fils se tissent en rubans qui se déroulent sur toute la surface de l'Europe. A Nîmes, on en fabrique des étoffes qui bruissent et chatoient comme des métaux. A Lyon, ils se déploient en velours épais, en gazes transparentes comme l'air, et brillantes comme la nacre, en satin, en damas, en lampas. A Paris, la laine rivalise avec le pinceau, et va jusqu'à reproduire, sur les somptueuses tentures des Gobelins, les tableaux des plus grands maîtres.

Telle est la richesse de la France. Mais ces chefs-d'œuvre de l'art, ces prodiges de l'industrie, que sont-ils en comparaison des biens que lui prodigue la nature? Vous y voyez tous les climats, vous y rencontrez toutes les cultures; au midi, l'olivier, le citronnier, l'oranger; au nord, le mélèze et le sapin, les deux extrémités de la chaîne botanique. Les arbres de la Perse et des deux Amériques viennent s'y mêler à l'orme féodal et aux chênes de la vieille Gaule; les fruits parfumés de l'Asie, au pommier indigène; la flore entière de l'Orient, à l'humble violette, à nos couronnes de bluets, aux bouquets champêtres de la pâquerette et de la mystérieuse verveine. Ainsi la France se couvre des productions du nouveau monde et des trésors de l'ancien. Du haut de ses coteaux chargés de vignes, des fleuves de vin coulent éternellement dans la coupe de tous les peuples; tandis que, sur ses larges plaines, les moissons ondoient, comme les flots de la mer, sous le vent qui les courbe, sous le soleil qui les mûrit. — AIMÉ MARTIN.

3. GOUVERNEMENT DE LA FRANCE.

Par une loi du 25 février 1875, consacrant la forme politique de la France telle qu'elle existait depuis près de cinq années, la nation est constituée en République.

La souveraineté de l'État est représentée par trois pouvoirs: la chambre des députés, le sénat, le président de la République.

Les députés sont nommés par le suffrage universel et au scrutin d'arrondissement, chaque arrondissement nommant au moins un député. Les circonscriptions qui comprennent plus de 100 000 habitants ont droit à désigner autant de représentants qu'elles contiennent de fois 100 000 habitants; une fraction de cent mille donne également droit à un député. Il y a 555 députés. La Chambre est renouvelée intégralement tous les quatre ans par des élections générales. Les députés siègent à Paris, au palais Bourbon.

Le sénat comprend un nombre fixe de 300 membres, dont un quart, nommé en premier lieu par l'Assemblée nationale, est inamovible; à chaque décès, ces membres à vie sont remplacés par le sénat. Les trois autres quarts, élus par des collèges que composent, dans chaque département et aux colonies, les députés de la région, les conseillers généraux, les conseillers d'arrondissement et un délégué du conseil municipal de chaque commune, sont nommés pour neuf années et se renouvellent par tiers tous les trois ans; le sort désigne ceux d'entre eux qui doivent se représenter devant leurs électeurs. Les sénateurs siègent au palais du Luxembourg.

Le chef du pouvoir exécutif qui porte le titre de président de la République, est élu à la majorité absolue des suffrages par le sénat et la chambre des députés réunis en Assemblée nationale. Il est nommé pour sept ans et peut être réélu. En cas de vacance par décès ou pour toute autre cause, les deux chambres réunies procèdent immédiatement à l'élection d'un nouveau président.

Les prérogatives du président sont très étendues. Il promulgue les lois votées par les chambres. Il dispose de la force armée, nomme à tous les emplois civils et militaires, négocie les traités, mais il ne peut déclarer la guerre sans l'avis des Chambres; il peut convoquer, proroger extraordinairement les Chambres, et même dissoudre la chambre des députés, sur l'avis conforme du sénat. Il n'est responsable que dans le cas de haute trahison. Il choisit le conseil des ministres. Ceux-ci, solidairement responsables, devant les chambres, de la politique générale du gouvernement, ont à répondre individuellement de leurs actes personnels. Ils sont au nombre de neuf: le ministre de la justice et des cultes, ceux des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances, de la guerre, de la marine et des colonies, de l'instruction publique et des beaux-arts, de l'agriculture et du commerce, des travaux publics. Pendant la durée des pouvoirs conférés au président actuel, la constitution ne peut être révisée que sur sa proposition. Les délibérations portant révision des lois constitutionnelles, en tout ou en partie, devront être prises à la majorité absolue des membres du sénat et de la chambre des députés réunis en Assemblée nationale.

A côté des grands pouvoirs se place le conseil d'État, dont les attributions sont assez complexes. Comme partie du gouvernement, il est appelé à donner son avis sur les projets d'initiative parlementaire que l'Assemblée nationale juge nécessaire de lui envoyer, sur les lois proposées par le ministère, enfin sur toutes les questions dont il est saisi par les ministres, ou le président de la République.

Le corps électif qui représente les intérêts spéciaux du département dans l'ensemble de l'État est le conseil général. Les nombres en sont élus par le suffrage universel. Chaque canton, quel que soit le nombre de ses habitants, nomme un conseiller général; le siège de cette assemblée est au chef-lieu du département. La durée du mandat est de six ans; la moitié du conseil est renouvelée tous les trois ans, mais les membres sortants sont indéfiniment rééligibles. Les conseils généraux ont chaque année deux sessions, d'ordinaire fort courtes. Le préfet administre seul le département; mais toutes les affaires qui intéressent cette circonscription sont soumises aux délibérations et aux votes du conseil général; il lui est interdit

toutefois de provoquer ou d'émettre des vœux politiques. Ses délibérations ne peuvent être annulées que par un décret du gouvernement. Dans le cas où la représentation nationale serait dissoute par la force, chaque conseil général doit désigner deux de ses membres comme délégués pour constituer une nouvelle assemblée chargée de prendre toutes les mesures de sûreté générale, de faire appel à la nation et s'opposer par tous les moyens possibles à l'accomplissement de l'attentat.

L'administrateur du département est le préfet, fonctionnaire nommé directement par le président de la République, sur la proposition du ministre de l'intérieur, dont il dépend; cependant il est aussi l'agent de tous les ministres, et son autorité embrasse tous les services publics. Il peut proposer au gouvernement l'annulation des vœux du conseil général qui lui paraissent contraires à l'esprit de la loi; il a aussi le droit d'assister à chaque séance et de donner son avis sur les vœux ou décisions du conseil. Il veille à l'exécution des lois et au maintien de l'ordre public. Comme représentant du département, il est chargé de faire exécuter les décisions du conseil général; il ordonnance les dépenses votées par ce corps électif et lui en rend compte.

L'administration des arrondissements, qui sont en moyenne au nombre de quatre par département, est modelée sur celle de la circonspection supérieure. Un conseil d'arrondissement, nommé pour six ans et renouvelable par moitié tous les trois ans, représente les cantons respectifs, sans que pourtant leur nombre puisse dépasser neuf. Ce conseil répartit les contributions directes entre les communes, prend quelques décisions secondaires et formule des vœux pour les intérêts locaux. Il assiste le sous-préfet, chargé, sous la direction du préfet, d'administrer l'arrondissement.

Le canton, composé en moyenne de treize communes, n'a point de conseil local, ni d'administration particulière; il constitue seulement un district judiciaire.

La commune est la plus petite «unité administrative» du pays. Elle gère ses intérêts par l'entremise d'un conseil municipal composé de 12 à 80 personnes suivant l'importance de la population; à Paris et à Lyon, les conseillers ne sont pas élus au scrutin de liste comme dans les autres communes, mais par circonscriptions distinctes, au nombre de 20 dans la capitale, et de 6 dans la seconde ville de France: la durée de leur mandat est de cinq ans. Le conseil municipal délibère sur les intérêts de la commune, gère ses biens, et fixe certaines dépenses; sauf sur quelques points secondaires, ses décisions sont subordonnées à l'approbation du préfet. Le chef

de l'administration communale, ou maire, doit être choisi dans le sein du conseil; mais il est à la nomination du gouvernement dans tous les chefs-lieux de canton; Paris et Lyon ont des maires de quartier. Les fonctions multiples du maire procèdent à la fois de la commune et de l'État, et il se trouve ainsi représenter deux principes distincts, souvent opposés l'un à l'autre. Le maire est en même temps officier de l'état civil: il fait enregistrer les naissances, les mariages, et les décès. Ses fonctions sont gratuites, de même que celles des conseillers municipaux. Suivant l'importance de la commune, il est assisté par un ou plusieurs adjoints, nommés de la même manière que le premier magistrat municipal. — ÉLISÉE RECLUS et SIMON.

4. LE TYPE FRANÇAIS.

On trouve parmi les Français les représentants des types les plus divers, ou plutôt ils forment par leur ensemble un type nouveau où la mobilité de l'expression remplace la pureté des lignes, où les aptitudes gagnent en diversité ce qu'elles perdent en énergie. Le Français, et surtout la Française, se distinguent d'ordinaire, non par la régularité des traits ni par la noblesse du visage, mais par la physionomie: ils peuvent exprimer tous les sentiments, rendre toutes les idées, parce qu'ils les éprouvent et les comprennent. Tous les peuples trouvent en eux un écho de leurs propres pensées. Telle est la raison pour laquelle les grands mouvements de l'Europe ont toujours eu leur contre-coup puissant en France, quand ils n'y ont pas pris naissance. — ÉLISÉE RECLUS.

5. CARACTÈRE DE LA NATION FRANÇAISE.

C'est dans les grandes villes, surtout à Paris, que se montre le Français par excellence, car c'est là que viennent chercher un refuge ceux qui se distinguent par une originalité réelle, ceux que l'air trop enfermé des petites villes finirait par étouffer. Dans la cité commune à tous, se rencontrent et s'influencent mutuellement les provinciaux de toutes les parties de la France: les méridionaux de Provence ou de Gascogne, bavards, agiles, toujours en mouvement; les hommes des plateaux, âpres au travail et lents à l'amitié; les gens de la Loire, à l'œil vif, à l'intelligence lucide, au tempérament si bien pondéré; les Bretons mélancoliques, vivant parfois comme dans un rêve, mais soutenus dans la vie réelle par la plus tenace volonté; les Normands à la parole lente, au regard scrutateur, pru-

dents et mesurés dans leur conduite; les Lorrains, Vosgiens, Francs-Comtois, ardents à la colère, prompts à l'entreprise. Tous ces Français de provenances diverses, réunis dans une grande ville comme en un lieu de rendez-vous commun, s'influencent mutuellement; leurs traits distincts prennent un air de famille; de leurs qualités et de leurs défauts s'est constitué comme une résultante, le caractère général du peuple français. — ÉLISÉE RECLUS.

Voyagez beaucoup et vous ne trouverez pas de peuple aussi affable, aussi franc, aussi spirituel que le Français. Il s'affecte avec vivacité et promptitude, et quelquefois pour des choses frivoles, tandis que les objets importants le touchent peu, ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite et la plus redoutable pour les autres et pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à la peine, et de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue : il s'engoue, mais il n'est ni intolérant ni enthousiaste. Il a le tact exquis, le goût très fin. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, et plus libertin que voluptueux. La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux et qui le promène en un jour dans vingt cercles différents, use tout pour lui, en un clin d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. La France est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, et le plus difficile d'en faire parler longtemps. Le Français aime les talents en tous genres, et c'est moins pour les récompenses du gouvernement que par la considération populaire qu'ils se soutiennent dans son pays. Il honore le génie; il est plus fait pour l'amusement que pour l'amitié. Il a des connaissances sans nombre, et souvent il meurt seul. C'est l'être de la Terre qui a le plus de jouissances et le moins de regrets. Le Français mûr, instruit et sage, qui a conservé les agréments de sa jeunesse, est l'homme aimable et estimable de tous les pays. — RAYNAL.

La nation française ayant toujours joué un grand rôle dans le monde, il est tout naturel qu'on en ait dit, suivant les temps, beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Il ne s'agit ici ni de nous flatter, ni de nous dénigrer; soyons sincères. Nous avons, comme individus et comme peuple, de très sérieuses qualités : nos mœurs sont généralement honnêtes, et nous portons cette probité dans nos relations industrielles et commerciales; nous sommes bienveillants, notre humeur est facile et gaie, ce qui nous rend éminemment sociables, et il n'est personne qui ne rende hommage à ce que l'on appelle l'esprit français et le bon goût français.

Par malheur, naturellement vaniteux, nous le devenons plus encore par notre ignorance bien décidée de ce qui se fait autour

de nous et chez nous. Notre patriotisme, très sincère, mais mal éclairé, nous porte ainsi à nous préférer aux autres, sans que nous nous connaissions bien nous-mêmes. De cette ignorance résultent, au dedans une trop grande facilité à nous désintéresser des affaires de notre pays, ou à les compromettre ; au dehors, de terribles déceptions. Il nous appartient de nous délivrer de ces défauts, qui ont de telles conséquences, par une étude approfondie de la France et des pays voisins. Par là nous deviendrons meilleurs et plus heureux. — BARRAU.

6. LES FRANÇAIS COMPARÉS AUX ATHÉNIENS.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur ; constants et invincibles dans l'adversité ; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État ; grossiers et sauvages dans les troubles politiques ; flottant comme des vaisseaux au gré de toutes les passions ; à présent dans les cieux, l'instant après dans l'abîme, enthousiastes et du bien et du mal ; ne se souvenant ni de leurs crimes ni de leurs vertus ; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles ; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas d'eux ; individuellement, les plus aimables des hommes ; en corps, les plus désagréables de tous, charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger ; tour-à-tour plus doux, plus innocents que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui. — CHATEAUBRIAND.

7. LE CARACTÈRE NATIONAL A L'ÉTRANGER.

Le caractère national ne peut s'effacer ; nos marins disent que, dans les colonies nouvelles, les Espagnols commencent par bâtir une église, les Anglais une taverne et les Français un fort : et j'ajoute une salle de bal. Je me trouvais en Amérique sur la frontière du pays des sauvages. J'appris qu'à la première journée, je rencontrerais parmi les Indiens un de mes compatriotes. Arrivé chez les Kayougas, tribu qui faisait partie de la nation des Iroquois, mon guide me conduisit dans une forêt.

Au milieu de cette forêt on voyait une espèce de grange. Je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, les oreilles découpées, des

plumes de corbeau sur la tête, et des anneaux passés dans les narines.

Un petit Français poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot en manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser Madelon Friquet à ces Iroquois.

M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours : il avait été marmiton au service du général Rochambeau pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau-Monde.

En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. » M. Violet accordant son petit violon criait en iroquois : *A vos places !* et toute la troupe sautait comme une bande de démons. Voilà ce que c'est que le génie des peuples. — CHATEAUBRIAND.

8. LA FRANÇAISE.

Plus encore que le Français, la Française peut être considérée comme représentant la plus haute expression du caractère national. A ses vertus de famille, l'ordre, l'économie, la prudence, la promptitude de décision dans les choses du ménage et des affaires, elle ajoute des qualités sociales, qui lui donnent un charme tout particulier, le bon sens, le naturel, l'esprit, l'à-propos ; elle ravit par sa conversation, et c'est à elle surtout qu'est dû l'attrait de la société française. — ÉLISÉE RECLUS.

Une Française, de quelque rang qu'elle soit, ne se confond, en général, ni avec une Allemande ni avec une Anglaise. Ni la nature ni l'éducation ne les font semblables. Le trait particulier des femmes de notre pays, c'est la vivacité et la facilité de leur intelligence. Elle saisit vite, comprend à demi-mot, répond nettement aux questions qu'on lui adresse et surprend fréquemment les étrangers par la promptitude de ses reparties. Rien de plus commun en France, chez les femmes du peuple, que l'esprit naturel et la finesse. — MÉZIÈRES.

9. LA MORT DE CHAUVIN.

C'est un dimanche d'août en wagon, dans tout le commencement de ce qu'on appelait alors l'incident hispano-prussien, que

je le rencontrai pour la première fois. Je ne l'avais jamais vu, et pourtant je le reconnus tout de suite. Grand, sec, grissonnant, le visage enflammé, le nez en bec de buse, des yeux ronds, toujours en colère, qui ne se faisaient aimables que pour le monsieur décoré du coin ; le front étroit, obstiné, un de ces fronts où la même pensée, travaillant sans cesse à la même place, a fini par creuser une seule ride très profonde, quelque chose dans la tournure de bonasse et de ratapoil, par-dessus tout, la terrible façon dont il roulait les *rr* en parlant de la «Frrance» et du «drapeau frrançais . . .» Je me dis: «Voilà Chauvin:»

C'était Chauvin en effet, et Chauvin dans son beau, déclamant, gesticulant, souffletant la Prusse avec son journal, entrant à Berlin, la canne haute, ivre, sourd, aveugle, fou furieux. Pas d'atermoiement, pas de conciliation possible. La guerre ! il lui fallait la guerre à tout prix !

«Et si nous ne sommes pas prêts, Chauvin ? . . .

— Monsieur, les Français sont toujours prêts ! . . .» répondait Chauvin en se redressant, et sous sa moustache hérissée, les *rr* se précipitaient à faire trembler les vitres. . . . Irritant et sot personnage ! Comme je compris toutes les moqueries, toutes les chansons qui vieillissent autour de son nom et lui ont fait une célébrité ridicule !

Après cette première rencontre, je m'étais bien juré de le fuir ; mais une fatalité singulière le mit presque constamment sur mon chemin. D'abord au Sénat, le jour où M. de Grammont vint annoncer solennellement à nos pères conscrits que la guerre était déclarée. Au milieu de toutes ces acclamations chevrotantes, un formidable cri de «Vive la France !» partit des tribunes, et j'aperçus là-haut, dans les frises, les grands bras de Chauvin qui s'agitaient. Quelque temps après, je le retrouvai à l'Opéra, debout dans la loge de Girardin, demandant le *Rhin allemand,* et criant aux chanteurs qui ne le savaient pas encore: «Il faudra donc plus de temps pour l'apprendre que pour le prendre ! . . .»

Bientôt ce fut comme une obsession. Partout à l'angle des rues, des boulevards, toujours perché sur un banc, sur une table, cet absurde Chauvin m'apparaissait au milieu des tambours, des drapeaux flottants, des *Marseillaises,* distribuant des cigares aux soldats qui partaient, acclamant les ambulances, dominant la foule de toute sa tête enflammée, et si bruyant, si ronflant, si envahissant, qu'on aurait dit qu'il y avait six cent mille Chauvins dans Paris. Vraiment c'était à s'enfermer chez soi, à clore portes et fenêtres pour échapper cette vision insupportable. . . .

Mais le moyen de tenir en place après Wissembourg, Forbach et toute la série de désastres qui nous faisaient de ce triste mois d'août comme un long cauchemar à peine interrompu, cauchemar d'été fiévreux et lourd! Comment ne pas se mêler à cette inquiétude vivante qui courait aux nouvelles et aux affiches promenant toute la nuit sous les becs de gaz des visages effarés, bouleversés? Ces soirs-là encore, je rencontrai Chauvin. Il allait sur les boulevards, de groupe en groupe, pérorait au milieu de la foule silencieuse, plein d'espoir, de bonnes nouvelles, sûr du succès, malgré tout, nous répétant vingt fois de suite que «les cuirassiers blancs de Bismarck avaient été écrasés jusqu'au dernier. . . .»

Chose singulière! Déjà Chauvin ne me semblait plus si ridicule. Je ne croyais pas un mot de ce qu'il disait, mais c'est égal, cela me faisait plaisir de l'entendre. Avec tout son aveuglement, sa folie d'orgueil, son ignorance, on sentait dans ce diable d'homme une force vive et tenace, comme une flamme intérieure qui vous réchauffait le cœur.

Nous en eûmes bien besoin de cette flamme pendant les longs mois du siège, et ce terrible hiver de pain de chien, de viande de cheval. Tous les Parisiens sont là pour le dire: sans Chauvin, Paris n'aurait pas tenu huit jours. Dès le commencement, Trochu disait: «Ils entreront quand ils voudront.»

«Ils n'entreront pas,» disait Chauvin. Chauvin avait la foi, Trochu ne l'avait pas. Chauvin croyait à tout, lui, il croyait aux plans notariés, à Bazaine, aux sorties; toutes les nuits il entendait le canon de Chanzy du côté d'Étampes, les tirailleurs de Faidherbe derrière Enghien, et ce qu'il y a de plus fort, c'est que nous les entendions, nous aussi, tellement l'âme de ce jocrisse héroïque avait fini par se répandre en nous.

Brave Chauvin!

C'est toujours lui qui, le premier, apercevait dans le ciel jaune et bas, rempli de neige, la petite aile blanche des pigeons. Quand Gambetta nous envoyait une de ses éloquentes tarasconnades, c'est Chauvin qui, de sa voix retentissante, la déclamait à la porte des mairies. Par les dures nuits de décembre, quand les longues queues grelottantes se morfondaient devant les boucheries, Chauvin prenait bravement la file; et grâce à lui tous ces affamés trouvaient encore la force de rire, de chanter, de danser des rondes dans la neige. . . .

Le, lon, la, laissez-les passer, les Prussiens dans la Lorraine, entonnait Chauvin, et les galoches claquaient en mesure, et sous les capelines de laine les pauvres figures pâlies avaient pour une

minute des couleurs de santé. Hélas! tout cela ne servit de rien. Un soir, en passant devant la rue Drouot, je vis une foule anxieuse se presser en silence autour de la mairie, et j'entendis dans ce grand Paris sans voitures, sans lumières, la voix de Chauvin qui se gonflait solennellement: «Nous occupons les hauteurs de Montretout.» Huit jours après, c'était la fin.

A partir de ce moment, Chauvin n'apparut plus qu'à de longs intervalles. Deux ou trois fois je l'aperçus sur le boulevard, gesticulant, parlant de la revanche, — encore un *r* à faire vibrer; mais personne ne l'écoutait plus. Paris gandin languissait de retourner à ses plaisirs, Paris ouvrier à ses colères, et le pauvre Chauvin avait beau faire ses grands bras, les groupes au lieu de se serrer, se dispersaient à son approche.

«Gêneur,» disaient les uns.

«Mouchard!» disaient les autres. . . . Puis, les jours d'émeute arrivèrent, le drapeau rouge, la Commune, Paris au pouvoir des nègres. Chauvin, devenu suspect, ne put plus sortir de chez lui. Pourtant, le fameux jour du déboulonnage, il devait être là, dans un coin de la place Vendôme. On le devinait au milieu de la foule. Les voyous l'insultaient sans le voir.

«Ohé, Chauvin! . . .» criaient-ils; et lorsque la colonne tomba, des officiers prussiens, qui buvaient du champagne à une fenêtre de l'état-major, levèrent leurs verres en ricanant: «Ah! ah! ah! Mossié Chaufin.»

Jusqu'au 23 mai, Chauvin ne donna plus signe de vie. Blotti au fond d'une cave, le malheureux se désespérait d'entendre les obus français siffler sur les toits de Paris. Un jour enfin, entre deux canonnades, il se hasarda à mettre le pied dehors. La rue était déserte et comme agrandie. D'un côté, la barricade se dressait menaçante avec ses canons et son drapeau rouge, à l'autre bout deux petits chasseurs de Vincennes s'avançaient en rasant le mur, courbés, le fusil en avant: les troupes de Versailles venaient d'entrer dans Paris. . . .

Le cœur de Chauvin bondit: «Vive la France!» cria-t-il en s'élançant au-devant des soldats. Sa voix mourut dans une double fusillade. Par un sinistre malentendu, l'infortuné s'était trouvé pris entre ces deux haines qui le tuèrent en se visant. On le vit rouler au milieu de la chaussée dépavée, et il resta là, pendant deux jours, les bras étendus, la face inerte.

Ainsi mourut Chauvin, victime de nos guerres civiles. C'était le dernier Français. — ALPHONSE DAUDET.

10. LES RUES DE PARIS.

Quelle impression inattendue l'on éprouve en arrivant dans cette ville immense! On est saisi, ébloui, étourdi. C'est un tintamarre, un tohu-bohu, dont on ne se fait pas d'idée, et vraiment le poète Boileau a eu raison de dire:

«En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmille sans cesse;
On n'entend que des cris poussés confusément;
Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement.»

Les équipages, les cabriolets, les fiacres se croisent en tous sens; la foule va et vient comme le flux et le reflux de la mer. Les cris de rue, par lesquels les marchands ambulants signalent leur passage, et fixent sur leur marchandise l'attention des chalands sont une des choses qui impressionnent le plus l'étranger. C'est un concert monstre, exécuté par des marchands et des marchandes d'habits, des laitières, des porteurs d'eau, des savetiers, des marchands de parapluies, des vitriers, des raccommodeurs de faïence, des marchands de peau de lapin, des ramoneurs, des crieurs de cartons, de paillassons, de verre cassé, c'est à dire par une innombrable quantité d'hommes, de femmes et d'enfants qui chantent tous à la fois des mélodies différentes pour se mettre en communication avec les habitants des arrière-maisons, et des mansardes. Les cris de Paris fourniraient la matière d'un gros livre et même de plusieurs, si l'on voulait noter tous les airs et toutes les roulades dont les rues retentissent. «Violette qu'embaume, Violette qu'embaume» (violette qui embaume)! s'écrie la jeune marchande de fleurs, dont le cri comme celui de l'hirondelle, vous annonce le retour du printemps. «Bottes d'asperges! deux sous les trois bottes!» s'écrie le maraîcher. Voici un marchand de coco: «A la fraîche, qui veut boire!» s'écrie-t-il d'une voix qui s'élève à mesure que le soleil monte à l'horizon; car plus il fait chaud, plus les gosiers sont altérés, et plus la boisson du marchand de coco trouve d'amateurs. Lui, le marchand de coco, quand il a soif, et il a soif très souvent, il se garde bien de puiser à sa fontaine, il va chez le marchand de vin. Et le cri si connu de la bouquetière: «Fleurissez-vous, madame! pour un sou, embaumez-vous!»

La plupart du temps, il serait impossible au provincial ou à l'étranger de comprendre les paroles de ces crieurs, si la marchandise qu'ils portent en bandoulière, ou un autre signe caractéristique ne les expliquait suffisamment. Une des variétés les plus intéressantes du crieur est le canardier. Le canardier, ainsi appelé, sans doute, parce que sa voix rappelle ordinairement celle du canard, a

pour spécialité de crier, et de vendre sur la voie publique, avec l'autorisation de la police, des imprimés qui rapportent les vols, les arrestations et autres événements extraordinaires, intéressants et curieux, rassemblés ou même inventés pour l'édification du public. Faites silence; voici le canardier qui s'apprête à parler: «Voici, messieurs et dames, ce qui vient de paraître à l'instant même. Extrait du Moniteur d'aujourdhui, c'est curieux, c'est intéressant. Demandez, messieurs et dames: cela ne se vend que cinq centimes.»

J. JANIN.

11. LE CHIFFONNIER DE PARIS.

La nuit est sombre, l'eau tombe à torrents, les becs de gaz donnent une lumière indécise et vacillante; plus de bruit dans la grande cité; tout s'est endormi, tout repose. Quelques passants attardés se hâtent de rentrer au logis; les gardiens de la paix fument leur pipe, cachés dans les renfoncements des portes, et jetant de temps en temps un coup d'œil hors de leur abri pour s'assurer si quelque malfaiteur ne commet pas de mauvaises actions. Tout à coup apparaît, au détour d'une rue, une lanterne, allant deçà delà, d'un trottoir à l'autre, elle semble bondir et rebondir près du sol comme un feu follet; elle s'avance, nous voyons apparaître un être en haillons; il a un vieux chapeau ou une vieille casquette sur la tête, il porte une vieille jaquette, ou une blouse en lambeaux, il a des savates aux pieds, et sur le dos il a une sorte de grand panier, presque aussi haut que lui, retenu sur les épaules au moyen de deux bandes de cuir; à la main droite il a un bâton terminé par un crochet.

Que fait-il à cette heure? Suivons-le et observons. Devant chaque maison nous voyons des ordures, des débris de toutes sortes que les ménagères jettent, à la fin du jour, au bord du trottoir devant leurs maisons; il y a là des trognons de choux, des feuilles de salade, des pots et des assiettes cassés, des bouchons, des croûtes de pain, des chiffons, du papier. Et à chaque pas notre homme pique avec son crochet dans un de ces tas, et attrape, soit un morceau de papier, soit un os, soit un chiffon, soit une croûte de pain. Tout est bon, tout sert, tout se vend; et notre corsaire du ruisseau ne laisse rien échapper de ce qui peut lui procurer quelques bénéfices. Car à Paris, la ville du commerce par excellence, il trouvera à vendre les vieilles croûtes qui serviront à faire de la chapelure, ou que l'on donnera à manger aux lapins. Les chiffons seront bien lavés et classés par catégories: la laine en un tas, le coton en un autre; la soie, le papier, le

carton, les os, les débris des bouteilles cassées, les bouchons, tout cela a son utilité, son emploi.

Notre homme continue sa route ; il est quatre heures du matin. On entend quelques boutiques qui s'ouvrent ; il fait encore nuit ; mais le gaz s'allume, et peu à peu arrivent d'autres types semblables à celui que nous venons de voir. Ils ont des paniers bien remplis ; ils sont contents ; ils se saluent d'un : «Comment vas-tu, ma vieille ?» On se parle de la nuit qui a été orageuse ; on allume sa pipe ; on s'assied, et le marchand de rogomme apporte devant chacun un grand verre de schnick ou tord-boyaux, qui fait les délices de nos travailleurs nocturnes. Peu à peu la boutique se remplit ; il y a là des hommes vieux ou jeunes, des femmes qui certainement ont été jadis dans une position bien différente dans le demi-monde parisien ; quelques-unes ont roulé équipage ; elles ont eu des valets, des femmes de chambre, un hôtel même ; on en parlait ; elles étaient fêtées, choyées, adorées. Mais, comme la cigale de la fable, elles ont chanté tout l'été, la bise est venue, c'est-à-dire l'adversité ; les années aidant, la misère, compagne du désordre, a fait sentir ses aiguillons, et, de chute en chute, elles sont arrivées à porter la hotte, et à boire de grands verres d'une liqueur, ou plutôt d'un poison qui abrégera leurs jours. —

Mais l'heure se passe, le jour va bientôt paraître, il faudra rentrer ; le cabaret se vide, et chacun, après avoir endossé son carquois d'osier, prend une direction différente, et va ramasser encore quelques kilos de marchandises. — Ceux qui ont de la conduite parviennent peu à peu à une certaine position ; on en cite qui ont acheté, au bout de quelques années de ce travail, une petite voiture à bras ; alors, cela allait déjà mieux ; on avait plus de courage ; on avait loué un hangar, pour en faire un petit magasin. Là on plaçait en bon ordre et bien empaquetés, les papiers, les chiffons, chaque chose selon sa qualité. La vente allait mieux aussi ; en vendant directement aux grands négociants, on obtenait davantage. Et on en a vu qui, au bout de vingt ans, sont arrivés, par le travail, l'économie, l'intelligence, et l'esprit de commerce, à avoir quelques centaines de mille francs. Mais ceux-là sont rares, on les compte ; pourtant il y en a.

La plupart des chiffonniers de Paris meurent dans la misère. Comme ce sont presque tous des déclassés, c'est-à-dire des gens qui avaient autrefois une position dans le monde, des bacheliers, des docteurs même, le dégoût les a pris, ils n'ont plus d'espérance. Leur avenir est brisé, et ils disent : «Plus tôt ou plus tard, qu'importe la mort ?» Et elle arrive à grands pas, aidée par l'intempérance.

Depuis quelques années le nombre des chiffonniers a diminué. La police n'accorde plus autant de permissions; car pour faire le dernier des métiers il faut payer, avoir une médaille portant un numéro d'ordre, et le nom de celui qui la porte. De plus, il est défendu maintenant de jeter des ordures dans la rue le soir, comme on le faisait autrefois. Il faut les descendre le matin à 7 heures, quand la voiture des boueux passe. De plus, certains chiffonniers ont pris possession en famille des beaux quartiers de Paris, et comme dans une place conquise, n'en laissent pas approcher les autres. C'est ainsi que rue Vivienne, rue Montmartre, rue Saint-Denis, et dans d'autres rues commerçantes, ils ont accaparé les magasins, et là ils ramassent les épingles, les cartons, les bouts de plume etc. Quant à ceux qui travaillent dans les quartiers pauvres, où l'on peut encore jeter les ordures dans la rue le soir, ils font peu d'affaires. On peut affirmer que dans vingt ans environ, le chiffonnier de Paris ne sera plus qu'un personnage légendaire, dont on parlera encore dans les romans ou au théâtre, et dont il sera impossible de retrouver les traces. — H. Aeberli.

12. JOIES POPULAIRES.
(Paris.)

C'était l'après-midi d'un premier dimanche de mai, journée splendide, lumineuse, en avance d'un mois sur la saison.

De la grande allée où le landau passait au pas, on voyait, sous les fourrés encore grêles et tout violets des premières jacinthes sauvages, des déjeuners installés par terre, les assiettes blanches faisant tache, les paniers couvercle béant, et les verres épais des comptoirs de marchands de vin enfouis dans la verdure des pousses comme de grosses pivoines; des châles et des blouses pendus aux branches, les femmes en taille, les hommes en bras de chemise; des lectures, des siestes, de laborieuses coutures accotées à des troncs d'arbres; des clairières joyeuses où voltigeaient des bouts d'étoffe pas chère, pour une partie de volants, de colin-maillard ou quelque quadrille improvisé aux sons d'un orchestre invisible arrivant par bouffées. Et des enfants, des quantités d'enfants faisant communiquer les tablées et les jeux, courant ensemble d'une famille à l'autre, avec des bonds, des cris, unissant tout le bois dans un immense gazouillis d'hirondelles, dont leurs allées et venues sans fin avaient aussi la rapidité, le caprice, le noir envolement dans le clair des branches. En contraste du bois de Boulogne, soigné, peigné, défendu par ses petites barrières rustiques, ce bois de Vin-

cennes, toutes avenues libres, semblait bien préparé pour les ébats d'un peuple en fête, avec ses gazons verts et foulés, ses arbres ployés et résistants, comme si la nature ici se faisait plus clémente, plus vivace.

Tout à coup, au détour de l'allée, la brusque prise d'air et de lumière du lac, écartant le bois tout autour de ses berges gazonnées, arracha une exclamation d'enthousiasme. C'était superbe, comme la mer découverte subitement après le dédale en pierres sèches d'un village breton, amenant le flux juste au pied de la dernière ruelle. Des barques pavoisées, remplies de canotiers en vestes vives de bleu et de rouge, sillonnaient le lac en tous sens avec la coupure d'argent des avirons, leur blanche éclaboussure dans le pétillement d'ablette des petites vagues. Et des bandes de canards nageaient poussant des cris, des cygnes d'allure plus large suivaient le long circuit du bord, la plume légère, gonflée de brise, tandis que tout au fond, massée dans le vert rideau d'une île, la musique envoyait à tout le bois des rhythmes joyeux auxquels la surface du lac servait de tremplin. Sur tout cela un désordre gai, l'animation du vent et du flot, le claquement des banderolles, les appels des bateliers, et l'entourage sur les talus de groupes assis, d'enfants qui couraient, de deux petits cafés bruyants, bâtis presque dans l'eau, au plancher de bois sonore comme un pont, tenant à la fois dans leurs murs à claires-voies du bateau de bains et du paquebot. . . Peu de voitures au bord du lac. De temps en temps un fiacre à galerie, charriant le lendemain d'une noce de faubourg reconnaissable au drap neuf des redingotes, aux arabesques voyantes des châles; ou bien des chars-à-bancs du commerce promenant leur enseigne en lettres dorés, chargés de grosses dames en chapeaux à fleurs qui regardaient d'un air de pitié les passants foulant le sable. Mais ce qu'on voyait surtout, c'était ces petites voitures de bébés, premier luxe de l'ouvrier en ménage, ces berceaux qui marchent, où de petites têtes encadrées de bonnets à ruches dodelinent bienheureusement, attendant le sommeil, les yeux levés vers l'entrelacement des branches sur le bleu.

Maintenant, le landau arrivait à des allées moins bruyantes où passaient le long des massifs quelques couples discrets. Ici l'ombre gardait un peu de mystère, une fraîcheur de source, de vraies effluves de forêt. Des oiseaux pépiaient dans les branches. Mais à mesure qu'on s'éloignait du lac, qui concentrait tous les bruits, l'écho d'une autre fête arrivait distinctement: coups de feu, roulements de caisses et de tambours, sonneries de trompettes et de cloches, se détachant d'une grande clameur qui tout à coup passait sur le soleil comme une fumée. On eût dit le sac d'une ville.

— Qu'est-ce que c'est? . . . Qu'est-ce qu'on entend?

— La foire aux pains d'épices, dit le vieux cocher, se retournant sur son siège; et la voiture sortie du parc fila par une foule de ruelles, de voies à demi construites, où des maisons neuves à six étages montaient à côté de misérables taudis, entre un ruisseau d'étable et le jardin d'un maraîcher. Partout des guinguettes avec leurs tonnelles, les petites tables, les montants de la balançoire, du même vilain vert de peinture. Cela dégorgeait de monde; et les militaires étaient en foule, les shakos d'artilleurs, les gants blancs. Peu de bruit. On écoutait le harpiste ou le violoniste ambulant qui, sur une permission de jouer entre les tables, raclait un air de la *Favorite* ou du *Trouvère;* car ce blagueur de peuple de Paris adore la musique sentimentale, et prodigue l'aumône quand il s'amuse.

Subitement le landau s'arrête. Les voitures ne vont pas plus loin que l'entrée de ce large cours de Vincennes le long duquel la foire est installée, ayant comme fond vers Paris les deux colonnes de la barrière du Trône qui montent dans une poudreuse atmosphère de banlieue.

On descend. C'est l'heure des parades. Tout le personnel des cirques et des baraques est dehors, sous les tendelets de l'entrée, en avant de ces toiles d'enseignes dont le gonflement semble faire vivre les animaux gigantesques, les gymnasiarques, les Hercules qu'on y a peints. Voici la parade de la grande pièce militaire, un étalement de costumes Charles IX et Louis XV, arquebuses, fusils, perruques et panaches mêlés, la *Marseillaise* sonnant dans les cuivres de l'orchestre, tandis qu'en face les jeunes chevaux d'un cirque, au bout de rênes blanches, comme des chevaux de mariée, exécutent sur l'estrade des pas savants, calculent du sabot, saluent du poitrail, et qu'à côté, la vraie baraque de saltimbanques exhibe son paillasse en veste à carreaux, ses petits astèques étriqués dans leur maillot collant et une grande fille à tête hâlée, toute vêtue d'une robe de danseuse et qui jongle avec des boules d'or et d'argent, des bouteilles, des couteaux à lames d'étain luisant, tintant, se croisant au-dessus de sa coiffure échafaudée par des épingles en verroterie.

Dans un panorama infini et perpétuellement varié, dansaient des ours au bout de leurs chaînes, des nègres en pagne de toile, des diables, des diablesses en étroit serretête de pourpre; gesticulaient des lutteurs, tombeurs fameux, un poing sur la hanche, balançant au-dessus de la foule le caleçon destiné à l'amateur, une maîtresse d'escrime au corsage en cuirasse, aux bas rouges à coins

d'or, le visage couvert du masque, la main dans le gant d'armes à crispin de cuir, un homme vêtu de velours noir qui ressemblait à Colomb, ou à Copernic, décrivant des cercles magiques avec une cravache à pomme de diamant, pendant que derrière l'estrade, dans une odeur fade de poils et d'écurie, on entendait rugir les fauves de la ménagerie Garel. Toutes ces curiosités vivantes se confondaient avec celles que représentaient seulement des images, femmes géantes en tenue de bal, les épaules à l'air, les bras en édredon rose de la manche courte au gant étroitement boutonné, silhouettes de somnabules assises, regardant l'avenir, les yeux bandés, près d'un docteur à barbe noir, monstres, accidents de nature, toutes les excentricités, toutes les bizarreries, quelquefois abritées seulement de deux grands draps soutenus d'une corde, avec la tirelire de la recette sur une chaise.

Et partout, à chaque pas, le roi de la fête, le pain d'épices sous tous les aspects, toutes les formes, dans ces boutiques drapées de rouge et crépines d'or, vêtu de papier satiné à images, noué de faveurs, décoré de sucreries et d'amandes grillées, le pain d'épices en bonshommes de plate et grotesque tournure représentant les célébrités parisiennes, l'amant d'Amanda, le prince Queue-de-Poule avec son inséparable Rigolo, le pain d'épices porté sur des corbeilles, des établis volants, répandant un bon goût de miel et de fruits cuits à travers la foule lente, étroitement serrée, où la circulation commence à devenir bien difficile.

Le coup d'œil de la fête est splendide. Sur un ciel de couchant traversé de jets de lumière et de grandes ombres flottantes, dans la longue perspective, entre les deux colonnes de la barrière, ce sont des palpitations de drapeaux et d'oriflammes, des claquements de toile aux frontons des baraques. Les roues légères, gigantesques escarpolettes, enlèvent un à un leurs petits chars remplis de monde, un immense «chevaux-de-bois» à triple étage, vernissé, colorié comme un joujou, tourne mécaniquement avec ses lions, léopards, tarasques fantastiques sur lesquels les enfants ont aussi des raideurs de petits pantins. Plus près, des envolements de ballons rouges en grappes, d'innombrables virements de moulins en papier jaune ressemblant à des soleils d'artifice. Les rayons du couchant un peu pâlis trouvent sur les nuages des reflets de plaques brillantes éclairant les objets, les assombrissant tour à tour, et cela mouvemente encore la perspective. Ils frappent ici un Pierrot et une Colombine, deux taches blanches, se trémoussant en face l'un de l'autre, pantomime à la craie sur le fond noir du tréteau ; là-bas un pître long et courbé, coiffé d'un chapeau pointu de berger grec,

faisant le geste d'enfourner, de pousser à l'intérieur de sa baraque la foule en coulée noire sur l'escalier. Il a la bouche grande ouverte, ce pître, il doit crier, mugir ; mais on ne l'entend pas, pas plus qu'on n'entend cette cloche furieusement secouée au coin d'une estrade ou les coups d'arquebuse dont on voit l'armement et la fumée. C'est que tout se perd dans l'immense clameur d'élément faite d'un «tutti» discordant et général, crécelles, mirlitons, gongs, tambours, porte-voix, mugissements de bêtes fauves, orgues de Barbarie, sifflets de machines à vapeur. C'est à qui emploiera pour attirer la foule, comme on prend les abeilles au bruit, l'instrument le plus infatigable, le plus bruyant ; et des balançoires, des escarpolettes, tombent aussi des cris aigus, tandis que, de dix minutes en dix minutes, les trains de ceinture, passant à niveau du champ de foire, coupent et dominent de leurs sifflements ce vacarme enragé.

ALPHONSE DAUDET.

13. LA FÊTE DE NOËL EN FRANCE.

En Angleterre la fête de Noël est la plus grande solennité religieuse de l'année, et c'est aussi la fête que l'on célèbre le plus joyeusement dans les familles.

Nous ne célébrons pas, en France, la fête que l'on célèbre le plus joyeusement dans les familles.

Nous ne célébrons pas, en France, la fête de Noël avec tant d'apparat, parce que nous réservons les souhaits, les visites et les cadeaux pour le premier jour de l'an. Noël est pourtant toujours une grande fête à l'église et dans la plupart des familles. Il est tout simple que l'église chrétienne honore comme un des plus grands jours de l'année celui qui est consacré à la nativité de Jésus-Christ. Les catholiques ont quatre grandes fêtes annuelles : Noël, Pâques, la Pentecôte et l'Assomption.

L'office de Noël se distingue de tous les autres par des cérémonies particulières : chaque prêtre dit ce jour-là trois messes successives et indépendemment de celles qui se disent le jour, à l'heure ordinaire de la grand'messe, on célèbre la messe ou plutôt les trois messes de minuit. A onze heures du soir, le carillon des cloches réveille les fidèles. Les fenêtres de l'église, intérieurement illuminée, brillent dans les ténèbres. Bientôt les portes s'ouvrent, et la foule se précipite. L'orgue résonne, les chants s'élèvent, l'encens parfume l'air, et le prêtre, du haut de l'autel, annonce la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur. Quand les prières sont achevées et que le clergé est sorti processionnellement du chœur, les fidèles s'enveloppent de leurs manteaux et de leurs fourrures et regagnent

leurs demeures en marchant sur la neige. Peu à peu les bruits s'apaisent, les rues redeviennent désertes: mais on s'aperçoit encore de la fête aux lumières qui brillent de toutes parts à travers les croisées! C'est que l'usage réunit toutes les familles au retour de la messe de minuit, devant un déjeuner qu'on appelle le *réveillon,* et pendant lequel il est de fondation d'allumer un grand feu dans la cheminée. Dans beaucoup de fermes, les bûcherons réservent le plus gros morceau de bois qu'ils aient fendu dans l'année, pour en faire la *bûche de Noël.* On l'apporte triomphalement dans l'âtre avec des guirlandes; puis on s'agenouille tout autour; l'aïeul ou l'aïeule l'asperge d'eau bénite, en chantant un de ces cantiques naïfs connus sous le nom de *noëls,* et dont toute l'assistance répète en chœur les couplets.

On se lève un peu tard après une nuit aussi agitée; mais les enfants, *qui ont été à la messe de minuit dans la chapelle blanche,* c'est-à-dire qui ont dormi sous leurs blancs rideaux pendant que les autres allaient à l'église et faisaient le réveillon, n'ont dormi cette nuit-là que d'un œil, et se réveillent avec le chant du coq. Ce n'est pas le carillon des cloches qui les agite, c'est que le *bonhomme Noël* doit descendre par la cheminée, et mettre au pied de leur lit un œuf, un gâteau, un joujou, un livre, un chapelet. L'espérance de cette bonne surprise leur ouvre les yeux avant le jour et quelquefois la mère ne dort pas mieux, dans la pensée des doux baisers et des joyeuses exclamations dont la générosité du bonhomme Noël sera payée.

La fête se termine le soir par un banquet. C'est une oie grasse qui doit en faire l'ornement principal, chez nous comme en Angleterre. Dans le Midi surtout, l'oie grasse est de rigueur, et, pour avoir cette oie bienheureuse, on voit de pauvres familles se priver de tout et manger leur pain sec pendant huit jours.

J. Baumgarten. (A travers la France.)

14. VERSAILLES SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

Suivons la file de voitures qui, de Paris à Versailles, roule incessamment comme un fleuve. Des chevaux qu'on nomme «des enragés» et qu'on nourrit d'une façon particulière y vont et en reviennent en trois heures. Au premier coup d'œil, on se sent dans une ville d'espèce unique, bâtie subitement et tout d'une pièce, comme une médaille d'apparat frappée à un seul exemplaire et tout exprès: sa forme est une chose à part, comme aussi son origine et son usage. Elle a beau compter 80 000 âmes, être l'une des plus vastes cités du royaume; elle est remplie, peuplée, occupée

par la vie d'un seul homme; ce n'est qu'une résidence royale, arrangée tout entière pour fournir aux besoins, aux plaisirs, au service, à la garde, à la société, à la représentation du roi. Ça et là, dans les recoins et le pourtour, sont des auberges, des échoppes, des cabarets, des taudis pour les ouvriers, les hommes de peine, pour les derniers soldats, pour la valetaille accessoire; il faut bien qu'il y ait de ces taudis, puisque la plus belle apothéose ne peut se passer de manœuvres. Mais le reste n'est qu'hôtels et bâtisses somptueuses, façades sculptées, corniches et balustres, escaliers monumentaux, architectures seigneuriales, espacées et ordonnées régulièrement comme un cortège autour du palais immense et grandiose où tout aboutit. Les premières familles ont ici leur résidence fixe. Ajoutez-y tous ceux de Paris, tous ceux qui, à dix lieues à la ronde, à Sceaux, à Genevilliers, à Brunoy, à l'Ile-Adam, au Raincy, à Saint-Ouen, à Colombes, à Saint-Germain, à Marly, à Bellevue, en cent endroits, forment une couronne de fleurs architecturales d'où s'élancent chaque matin autant de guêpes dorées pour briller et butiner à Versailles, centre de toute abondance et de tout éclat. On en «présente» chaque année une centaine, hommes et femmes, cela fait en tout deux ou trois mille: voilà la société du roi, les dames qui lui font la révérence, les seigneurs qui montent dans ses carosses; leurs hôtels sont tout près ou à portée pour remplir à toute heure son antichambre ou son salon.

Un pareil salon comporte des dépendances proportionnées; c'est par centaines qu'il faut compter les hôtels et bâtiments occupés à Versailles pour le service privé du roi et des siens. Depuis les Césars, aucune vie humaine n'a tenu tant de place au soleil. On ne peut faire cent pas dans la ville sans y rencontrer un accessoire du palais. — Aujourd'hui, de cet ancien Versailles mutilé et approprié à d'autres usages, il ne reste plus que des morceaux; allez le voir pourtant. Considérez ces trois avenues qui se réunissent sur la grande place, larges de quarante toises, longues de quatre cents, et qui n'étaient point trop vastes pour la multitude, le déploiement, la vitesse vertigineuse des escortes lancées à fond de train et des carosses courant «à tombeau ouvert;» voyez, en face du château, les deux écuries, avec leurs grilles de trente-deux toises, ayant coûté, en 1682, trois millions, c'est-à-dire quinze millions d'aujourd'hui, si amples et si belles que, sous Louis XIV lui-même, on en faisait tantôt un champ de cavalcades pour les princes, tantôt une salle de théâtre, et tantôt une salle de bal; suivez alors du regard le développement de la gigantesque place demi-circulaire, qui de grille en grille et de cour en cour, va montant et se resserrant, d'abord entre les hôtels des

ministres, puis entre les deux ailes colossales, pour s'achever par le fastueux encadrement de la Cour de marbre, où les pilastres, les statues, les frontons, les ornements multipliés et amoncelés d'étage en étage portent jusque dans le ciel la raideur majestueuse de leurs lignes et l'étalage surchargé de leur décor. D'après un manuscrit relié aux armes de Mansart, le palais a coûté 153 millions, c'est-à-dire environ 750 millions d'aujourd'hui; quand un roi veut représenter, c'est à ce prix qu'il se loge. — Jetez maintenant les yeux de l'autre côté, vers les jardins, et cette représentation vous deviendra plus sensible. Les parterres et le parc sont encore un salon en plein air; la nature n'y a plus rien de naturel; elle est tout entière disposée et rectifiée en vue de la société; ce n'est point là un endroit pour être seul et se détendre, mais un lieu pour se promener en compagnie et saluer. Ces charmilles droites sont des murailles et des tentures. Ces ifs tondus figurent des vases et des lyres. Ces parterres sont des tapis à ramages. Dans ces allées unies et rectilignes, le roi, la canne à la main, groupera autour de lui tout son cortège. Soixante dames, en robes lamées et bouffantes sur des paniers qui ont vingt-quatre pieds de circonférence, s'espaceront sans peine sur les marches de ces escaliers. Ces cabinets de verdure pourront abriter une collation princière. Sous ce portique circulaire, tous les seigneurs qui ont l'entrée de la chambre pourront assister ensemble au jeu d'un nouveau jet d'eau. Ils retrouvent leurs pareils jusque dans les figures de marbre et de bronze qui peuplent les allées et les bassins, jusque dans la contenance digne d'un Apollon, dans l'air théâtral d'un Jupiter, dans l'aisance mondaine et dans la nonchalance voulue d'une Diane ou d'une Vénus. Les dieux eux-mêmes sont de leur monde. — Enfoncée par l'effort de toute une société et de tout un siècle, l'empreinte de la cour est si forte qu'elle s'est gravée dans le détail comme dans l'ensemble et dans les choses de la matière comme dans les choses de l'esprit. — TAINE.

15. SAINT-DENIS.

On voyait autrefois, près de Paris, des sépultures fameuses entre les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y puisaient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes comme saint Grégoire: *Ce royaume est réellement le plus grand parmi les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la Colère autour de l'édifice de la Mort: les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent

encore *comment le temple d'Ammon a disparu sous les sables du désert.* — C'est à l'abbaye gothique de Saint-Denis que venaient, tour à tour, s'engloutir les rois de France. Un d'entre eux, et toujours le dernier descendu dans ces abîmes, restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils: l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil; l'autre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne de méditation! le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient. Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il parut se lever avec la majesté de son siècle et une arrière-garde de huit siècles de rois; en vain son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis: tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France: ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événements; elles sont plus haut. — CHATEAUBRIAND.

16. CARACTÈRE DES NORMANDS.

Le trait qui domine chez ce peuple et qu'on lui a le plus reproché, c'est l'amour du gain. On le retrouve à toutes les époques et sous toutes les formes. Au moyen âge, on ne *gaignait* que par l'épée; alors les Normands se firent conquérants. Quelquefois, ils cachaient la cotte de mailles du guerrier sous la robe du pèlerin, comme les premiers Normands, qui se signalèrent en Italie. Plus tard, ils se firent légistes, avocats, procureurs; ils commentèrent la coutume, subtilisèrent le droit déjà si subtil des anciennes lois; enfin, l'industrie et le commerce étant devenus la principale source de la richesse et de la puissance, les Normands sont devenus industriels et commerçants. Sous les formes diverses, le fond est resté le même.

Le Normand ne poursuit pas un but idéal: il ne se laisse pas entraîner par la beauté de l'art dans sa pure essence; il est rarement dominé par la passion. L'esprit positif, qu'on a appelé la *sapience*, le préserve de ces écarts: il tend au *gain* avec résolution, avec persévérance, trop souvent sans s'inquiéter des moyens. De cette âpreté dérivent les traits principaux du caractère normand: la ruse domine.

Voyez le paysan normand débattre un marché, vanter les qualités de sa denrée, étourdir son adversaire de bizarres raisonnements: il est subtil, madré, retors: il s'anime, il déploie une veritable éloquence.

Les anciens historiens de l'Italie disent, en parlant des Normands qui conquirent ce pays, que, chez eux, tous, jusqu'aux petits enfants, étaient éloquents et parlaient comme des orateurs.

L'esprit processif est encore une conséquence de la passion de *gaigner*, et l'on remarque qu'il domine surtout là où le caractère national a conservé toute son énergie, en basse Normandie. Enfin, la méfiance naît de l'astuce même.

Il serait cependant injuste de ne voir dans cette grande province que le mauvais côté. Son histoire tout entière est là pour protester contre d'absurdes préventions perpétuées par les vieilles haines provinciales : on s'est assez vengé par des épigrammes usées de l'ardeur conquérante des Normands. Plus d'une fois la soif du gain a conduit ce peuple à la grandeur. Ne doit-il pas à cet âpre désir les exploits du moyen âge et l'activité qu'il déploie aujourd'hui dans les arts de la paix ? Quoi de plus grand que l'élan des navigateurs normands ? La ténacité qui triomphe des obstacles de la nature, cette application opiniâtre qui transforme les produits bruts du sol par d'ingénieuses inventions, n'est-ce donc pas une compensation glorieuse ? Ainsi, esprit positif et ardeur pour le gain, ruse, habitudes processives, activité et persévérance, élan pour braver les dangers et vaincre les obstacles, souvent même grandeur du génie et inspiration artistique, telles sont les bonnes et les mauvaises qualités de la race normande. — CHÉRUEL.

17. UNE NOCE NORMANDE.

Les conviés arrivèrent de bonne heure dans des voitures carrioles à un cheval, chars à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir ; et les jeunes gens des villages les plus voisins, dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur. Il en vint de dix lieues loin, de Goderville, de Normanville et de Oarry. On avait invité tous les parents des deux familles, on s'était raccommodé avec les amis brouillés, on avait écrit à des connaissances perdues de vue depuis longtemps.

De temps à autre, on entendait les coups de fouet derrière la haie ; bientôt la barrière s'ouvrait ; c'était une carriole qui entrait. Galopant jusqu'à la première marche du perron, elle s'y arrêtait court, et vidait son monde qui sortait par tous les côtés en se frottant les genoux et en s'étirant les bras. Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en

or, des pèlerines à bouts croisés dans la ceinture, ou de petits fichus de couleur attachés dans le dos avec des épingles, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs (beaucoup même étrennèrent ce jour-là la première paire de bottes de leur existence), et l'on voyait à côté d'eux, ne soufflant mot dans la robe blanche de la première communion, rallongée pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze à seize ans, leur cousine ou leur sœur aînée sans doute, rougeaude, ahurie, les cheveux gras de pommade à la rose, et ayant bien peur de salir ses gants. Comme il n'y avait point assez de valets d'écurie pour dételer toutes les voitures, les messieurs retroussaient leur manches et s'y mettaient eux-mêmes. Suivant leurs positions sociales différentes, ils avaient des habits, des redingotes, des vestes, des habits-vestes; — bons habits, entourés de toute la considération d'une famille, et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités; redingotes à grandes basques flottant au vent, à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs : vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette, cerclée de cuivre à sa visière ; habits-vestes très courts, ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir été coupés à même en un seul bloc, par la hache d'un charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là, bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table), portaient des blouses de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petits plis, et la taille attachée très bas par une ceinture cousue.

Et les chemises sur les poitrines bombaient comme des cuirasses! Tout le monde était tondu à neuf, les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près ; quelques-uns même, qui s'étaient levés dès avant l'aube, n'ayant pas vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez, ou le long des mâchoires, des pelures d'épiderme larges comme des écus de trois francs, et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grosses faces blanches épanouies.

La mairie se trouvant à une demi-lieue de la ferme, on s'y rendit à pied, et l'on revint de même, une fois la cérémonie faite à l'église. Le cortège, d'abord uni comme une seule écharpe de couleurs, qui ondulait dans la campagne, le long de l'étroit sentier serpentant entre les blés verts, s'allongea bientôt et se coupa en groupes différents qui s'attardaient à causer. Le ménétrier allait en tête, avec son violon empanaché de rubans à la coquille, les

mariés ensuite, les parents, les amis, tout au hasard, et les enfants restaient derrière, s'amusant à arracher les clochettes des brins d'avoine, ou à jouer entre eux, sans qu'on les vît. Les gens de la noce causaient de leurs affaires ou se faisaient des niches dans le dos, s'excitant d'avance à la gaieté ; et, en y prêtant l'oreille, on entendait toujours le crin-crin du ménétrier qui continuait à jouer dans la campagne. Quand il s'apercevait que l'on était loin derrière lui, il s'arrêtait à reprendre haleine, cirait longuement de colophane son archet, afin que les cordes grinçassent mieux, et puis il se remettait à marcher, abaissant et élevant tour à tour le manche de son violon, pour se bien marquer la mesure à lui-même. Le bruit de l'instrument faisait partir de loin les petits oiseaux.

C'était sous le hangar de la charretterie que la table était dressée. Il y avait dessus quatre aloyaux, six fricassées de poulet, du veau à la casserole, trois gigots, et, au milieu, un joli cochon de lait rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille. Aux angles, se dressait l'eau-de-vie dans des carafes. Le cidre doux en bouteilles, poussait sa mousse épaisse alentour des bouchons, et tous les verres, d'avance, avaient été remplis de vin jusqu'au bord. De grands plats de crême jaune, qui flottaient d'eux-mêmes au moindre choc de la table, présentaient, dessinés sur leur surface unie, les chiffres des nouveaux époux en arabesque de non-pareille. On avait été chercher un pâtissier à Yvetot, pour les tourtes et les nougats. Comme il débutait dans le pays, il avait soigné les choses ; il apporta, lui même, au dessert, une pièce montée qui fit pousser des cris. A la base d'abord, c'était un carré de carton bleu figurant un temple, avec portiques, colonnades et statuettes de stuc tout autour, dans des niches constellées d'étoiles en papier doré ; puis, se tenait au second étage, un donjon en gâteau de Savoie, entouré de menues fortifications en angéliques, amandes, raisins secs, quartiers d'orange et enfin, sur la plate-forme supérieure, qui était une prairie verte où il y avait des rochers avec des lacs de confitures et des bateaux en écales de noisettes, on voyait un petit Amour, se balançant à une escarpolette de chocolat, dont les deux poteaux étaient terminés par deux boutons de rose naturelle, en guise de boules au sommet.

Jusqu'au soir on mangea. Quand on était trop fatigué d'être assis, on allait se promener dans les cours ou jouer une partie de bouchon dans la grange ; puis l'on revenait à table. Quelques-uns vers la fin s'y endormirent, et ronflèrent. Mais au café tout se ranima ; alors on entama des chansons, on fit des tours de force, on s'essayait à soulever les charrettes sur ses épaules. Le soir

pour partir, les chevaux gorgés d'avoine jusqu'aux naseaux, eurent du mal à entrer dans les brancards; ils ruaient, se cabraient, les harnais se cassaient, leurs maîtres juraient ou riaient; et toute la nuit, au clair de la lune, au grand galop, ils bondissent dans les saignées, sautant par dessus les mètres de cailloux, s'accrochant aux talus, avec des femmes qui se penchaient en dehors de la portière pour saisir les guides. — FLAUBERT.

18. LA BRETAGNE ET LES BRETONS.

Cette longue presqu'île, d'un aspect sauvage, a quelque chose de singulier; dans ses étroites vallées, des rivières non navigables baignent des donjons en ruines, de vieilles abbayes, des huttes couvertes de chaume où les troupeaux vivent pêle-mêle avec les pâtres. Ces vallées sont séparées entre elles, ou par des forêts remplies de houx grands comme des chênes, ou par des bruyères semées de pierres druidiques autour desquelles plane l'oiseau marin et paissent des vaches maigres avec de petites brebis. Un voyageur à pied peut cheminer plusieurs jours sans apercevoir autre chose que des landes, des grèves, et une mer qui blanchit contre une multitude d'écueils, région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, couverte de nuages, où le bruit des vents et des flots est éternel.

Il faut que ce pays et ses habitants aient frappé de tout temps l'imagination des hommes. Les Grecs et les Romains y placèrent les restes du culte des druides, l'île de Sayne et ses vierges, la barque qui passait en Albion les âmes des morts au milieu des tempêtes et des tourbillons de feu; les Francs y trouvèrent Murman, et mirent Roland à la garde de ses *marches;* enfin, les romanciers du moyen âge en firent le pays des aventures, la patrie d'Artus, d'Yseult aux blanches mains, et de Tristan le Léonnois. Sur les bruyères et dans les vallées de la Bretagne, vous rencontrez quelques laboureurs couverts de peaux de chèvre, les cheveux longs, épars et hérissés; ou vous voyez danser au pied d'une croix, au son d'une cornemuse, d'autres paysans portant l'habit gaulois, le sayon, la casaque bigarée, les larges braies, et parlant la langue celtique.

D'une imagination vive, et néanmoins mélancolique, d'une humeur aussi mobile que leur caractère est obstiné, les Bretons se distinguent par leur bravoure, leur franchise, leur fidélité, leur esprit d'indépendance, leur attachement pour la religion, leur amour pour leur pays. Fiers et susceptibles, sans ambition, et peu faits

pour les cours, ils ne sont avides ni d'honneurs ni de places. Ils aiment la gloire, pourvu qu'elle ne gêne en rien la simplicité de leurs habitudes: ils ne la recherchent qu'autant qu'elle consent à vivre à leur foyer comme un hôte obscur et complaisant qui partage les goûts de la famille. — CHATEAUBRIAND.

19. AU MARCHÉ ET A L'ÉGLISE.

Scène de mœurs bretonnes.

Traversez, un jour de marché, la place de quelque ville ou bourg du Finistère: l'aspect en est varié et animé; ce marché, c'est une file de petites voitures, et sur toutes ces petites voitures, toutes sortes de marchandises, des rubans de velours et des boucles pour les chapeaux d'hommes, des ornements de laine tressés sur des roseaux pour les chaussures des femmes, des épingles bariolées, à dessins enroulés avec des perles de verre, des porte-pipes de bois, de petites pipes microscopiques, de petits instruments pour allumer la pipe. Sous les tentes de ces petits magasins roulants, une foule d'hommes et de femmes, les femmes avec leurs coiffures de diverses formes, leurs grands fichus blancs arrondis sur le dos et finissant en deux pointes sur la poitrine; les hommes avec leurs braies étroitement serrées, tombant très bas et attachées sur les hanches, de manière à laisser passer la chemise entre la braie et la veste, le chapeau aux grands bords recouvrant leurs longs cheveux souvent relevés dessous, et le bâton à la main, ne se pressant pas, marchant à pas comptés, faisant leurs marchés sans hâte. Mais voilà midi: de la haute tour du clocher de l'église voisine, tombe le coup retentissant de midi; les douze coups lentement résonnent; aussitôt, à ce dernier coup, tout mouvement cesse, tout le monde s'arrête, tout se tait, un grand silence plane sur la place; tous ces hommes, d'un même mouvement, ôtent leurs grands chapeaux, leurs longs cheveux tombent sur leurs épaules, et tous se mettent à genoux, se signent et murmurent à voix basse *l'Angelus*. L'étranger, au milieu de cette foule prosternée, s'étonne lui-même de rester debout, et s'incline comme involontairement. Puis la prière de la Vierge finie, ils se relèvent, le mouvement recommence, et l'on entend sur la place ce bruit sourd qui ressemble au murmure de la mer éloignée.

Il me semble les voir encore dans l'église de Cast (Finistère). C'était un dimanche, à l'heure des vêpres; la cloche sonnait dans le clocher à jour, et, sur la route, devant l'église, était amassée une grande foule, hommes et femmes, causant par groupes, douce-

ment et sans bruit. La cloche cessa de sonner; les groupes se rompirent aussitôt, se séparant en deux bandes, d'un côté les femmes, de l'autre les hommes, se dirigeant vers l'église. Les femmes entrèrent les premières; en un moment, la nef en fut remplie; au milieu, les jeunes filles de la confrérie de la Vierge, toutes en blanc, mais toutes les vêtements ornés de broderies d'or et d'argent, des rubans d'or serrant le bras, des ceintures d'argent et d'or ceignant la taille et retombant en quatre bandes par derrière sur la jupe plissée, le cœur d'or et la croix sur la poitrine; dans les contre-allées, les femmes et les mères, en costume plus varié, et vivement coloré des coiffes à fonds bleus et jaunes, des rubans bleus lamés d'argent sur le casaquin brun des jupes rouges, des bas à coins brodés d'or. Toutes étaient à genoux sur le pavé, la tête inclinée, le chapelet entre les mains, dans un silence recueilli.

Puis, quand les femmes furent placées, une autre porte s'ouvrit par un côté de l'église, c'était le tour des hommes; ils entrèrent, à la file, d'un pas grave et lent, et c'était un spectacle étrange et imposant. Autant les femmes, dans leur costume bariolé, étaient scintillantes de vives couleurs, autant celui des hommes était simple et sévère: ce qui saisissait l'attention, ce n'étaient pas leurs vêtements presque uniformes, leurs longues vestes brunes, seulement bordées d'un galon rouge, leurs larges braies bouffantes; c'était leur tête carrée, les longs traits de leur physionomie, ces grands cheveux plats, couvrant entièrement leurs fronts comme une toison épaisse, et descendant en longues nappes sur leurs épaules et sur leur dos jusqu'au milieu des reins. Tous, enfants et hommes faits, portaient le même costume; tous leurs longs cheveux noirs qui, à l'air, prennent une teinte d'un roux sombre, et sous ces longs cheveux tombant sur les sourcils épais, leurs yeux avaient une expression énergique et je ne sais quelle fermeté dure. On eût dit que ce n'étaient point des hommes de notre pays et de notre temps: ces visages graves et immobiles, les regards brillants qu'ils attachaient sur l'étranger, comme pour pénétrer sa pensée, ces chevelures incultes qui chargent leurs grosses têtes comme des crinières de bêtes fauves, donnaient l'idée d'un peuple à part; on pensait à ces tribus des déserts de l'Amérique qui errent encore sur les frontières des races modernes, et qui, avec leur parole brève et sentencieuse, leurs gestes rares, leur démarche solennelle, semblent garder le mystérieux secret des premiers jours du vieux monde.

Ils défilèrent un à un, s'inclinant profondément devant l'autel, et s'agenouillèrent à leur tour sur la pierre, entourant entièrement

la grille du chœur. C'était là la vraie assemblée des fidèles; les hommes, comme une forte milice, en avant; les femmes derrière, foule plus humble; tous ayant oublié tout le reste, ne vivant plus que d'une pensée, tout à Dieu. Car Dieu n'est pas pour ces barbares ce qu'il est pour nous; nous, habitants civilisés des villes, nous cherchons à expliquer Dieu; même à genoux dans ses temples, nous l'analysons, nous commentons ses actes, nous doutons peut-être s'il existe. Ils n'ont point, eux, ces vaines pensées, méditations stériles: pour eux Dieu est, ils le savent, ils le croient; il a fait le ciel sur leurs têtes, la terre qui produit leurs moissons, il les a faits eux-mêmes, il les conserve ou les reprend; c'est l'Invisible qui peut tout, au fond des cieux et partout à la fois, et, sous ce Tout-Puissant, ils se voient bien petits, ils se prosternent et ils adorent.

La prière, a-t-on dit, semblable aux battements du cœur, entretient la vie. Le peuple breton croit et prie; une force est au dedans de lui, la religion, source de sa virtualité, qui atteste que non-seulement il existe, mais qu'il vit. — LOUDON.

20. LA PÊCHE DU GOËMON EN BRETAGNE.

Cette récolte offre un des spectacles les plus curieux que l'on puisse imaginer, et a toujours lieu à des époques fixes. Au jour convenu, on voit les populations accourir vers le rivage avec tous les moyens de transport qu'elles ont pu se procurer: chevaux, bœufs, vaches, chiens, tous les animaux sont employés, tous les instruments sont mis en réquisition. On trouve au rendez-vous les femmes, les enfants, les vieillards; personne ne reste au logis ce jour-là; on dirait la récolte d'une manne céleste. Les réunions ainsi formées s'élèvent, dans certaines baies, à deux mille personnes et plus.

Chacun s'occupe de recueillir la plus grande quantité possible de varech, pour en former un monceau sur le rivage. Mais il arriverait nécessairement que, dans ce pillage régulier, les plus riches fermiers, qui disposent de nombreux attelages et de beaucoup de bras, seraient toujours les mieux partagés, si, pour obvier à cet inconvénient, les prêtres n'avaient établi une coutume aussi touchante qu'ingénieuse: c'est de n'admettre le premier jour, à la recolte du goëmon que les habitants nécessiteux de la paroisse. Ceux-ci empruntent à leurs voisins des charrettes et des chevaux, et parviennent ainsi à faire une bonne récolte. C'est par suite de cet usage que le premier jour de la coupe du varech s'appelle le *jour des pauvres*.

Le goëmon ne se recueille pas toujours sur le rivage. Il arrive souvent que les rochers sur lesquels il s'attache sont éloignés de la côte. Dans ce cas, comme les paysans ne peuvent disposer d'un nombre suffisant de bateaux pour transporter leurs récoltes sur la terre ferme, ils lient les monceaux de varech avec des branches d'arbres ou des cordes, et en forment d'immenses radeaux, sur lesquels ils se placent avec leur famille. Une barrique est habituellement attachée à l'extrémité de cette masse mouvante; un homme s'y tient et dirige le mieux possible, de cet endroit, la marche de l'étrange navire. Bien des fois, en longeant les côtes arides de la Bretagne, j'ai vu devant moi ces montagnes flottantes, dérivant vers la côte avec la marée, comme des baleines endormies. A leurs sommets je distinguais des têtes de femmes ou d'enfants, et j'entendais s'en élever des chants et des cris de plaisir. Je me rappelle aussi avoir souvent entendu raconter que, parfois, au milieu du tumulte joyeux, un de ces navires, écrasé par son poids, s'affaissait subitement, que des cris d'épouvante s'élevaient, et que la noire montagne fondait et disparaissait dans la mer.

— Il y a une famille de noyée, disait-on alors à bord des autres radeaux, et les fronts se découvraient pieusement, et tous murmuraient un *De Profundis* pour les morts. — É. SOUVESTRE.

21. LA FÊTE DE LA GERBE.

Dans le Maine, le culte de la moisson, reste des traditions druidiques, survit encore dans *la fête de la gerbe*.

Au moment d'achever la préparation de la dernière airée, les batteurs s'avancent ensemble vers le métayer et lui montrent, dans la grange, une gerbe couverte de fleurs et de rubans. Tous leurs efforts pour la soulever ont été inutiles, *cette gerbe pèse le poids de la moisson tout entière* et ne peut être portée sur l'aire que si le maître l'y conduit, car *chacun commande à sa richesse et a seul droit d'en disposer*. Le métayer se rend en conséquence à la grange, où, aidé de ses plus proches parents, il soulève la gerbe, tandis que les autres moissonneurs forment le cortège. En tête marchent les balayeurs, qui nettoient le passage devant cet emblème de la moisson; en arrière, des enfants, représentation vivante de la famille, qui poussent des cris de joie en secouant dans leurs petites mains des touffes d'épis. S'il y a à la métairie quelques étrangers, ils suivent, portés sur un brancard de ramées et accompagnés de deux jeunes filles qui leur présentent un plat d'étain avec du blé nouveau et des fleurettes, c'est-à-dire ce qui est

nécessaire et ce qui charme, double symbole des devoirs de l'hospitalité. Plus loin marche le vanneur, lançant en l'air le grain qu'il épure; puis viennent les batteurs, dont les fléaux frappent le sol en cadence. Après avoir fait le tour de l'aire dans le même ordre au bruit des rires, des chants, et des coups de feu tirés par le fils de la maison, tout le cortège s'arrête; on délie la gerbe et la métayère apporte sur une chaise recouverte d'un linge blanc du vin, du beurre et du pain de froment; on boit, on mange, puis le travail reprend jusqu'à ce que *l'airée* soit battue et relevée.

Pendant ce temps, le repas du soir s'apprête à la métairie. Dès la veille, les jeunes moissonneurs ont eu soin de déposer un bouquet de *fleurs des prairies* sur la sellette à traire de toutes les étables voisines. Les métayères ont compris l'invitation et arrivent par toutes les *voyettes* avec leurs fromages de lait caillé. Enfin, la moisson rentrée, tout le monde se met à table, et, pour cette fois seulement, en signe de l'égalité qu'établit la joie, les femmes prennent place à côté des hommes. Les jeunes gens apportent des bouquets, la plus jolie fille présente successivement à chaque convive une cuillerée de lait caillé, et toutes les voix chantent en chœur *la Ronde de la moisson.* — É. SOUVESTRE.

22. LA TOURAINE.

Connaissez-vous cette partie de la France que l'on a surnommée son jardin? ce pays où l'on respire un air pur dans les plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve? Si vous avez traversé dans les mois d'été la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi avec enchantement la Loire paisible: vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer entre les deux rives celle où vous choisiriez votre demeure.

Lorsqu'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des côteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs du cerisier; de vieux murs couverts de chèvre-feuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée, tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux. Rien ne leur est inutile: il semble que dans leur amour d'une si belle patrie, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Le rocher même est habité: des familles de vignerons respirent dans ces

profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement durant le jour.

Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent, et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. Leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du peuple de saint Louis ; leurs cheveux châtains sont longs et arrondis autour des oreilles, comme les statues de pierre de nos vieux rois ; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent : le berceau de la langue est là, près d'un berceau de la monarchie. — A. DE VIGNY.

23. L'AUVERGNE.

L'Auvergne est le pays le plus curieux et le plus pittoresque que l'on puisse visiter, et le voyageur a lieu de s'étonner à la vue des scènes grandioses, des paysages variés, les uns riants, les autres sauvages, et des merveilles inattendues qui abondent sous ses pas.

Les montagnes d'Auvergne, les plus hautes et les plus âpres de l'intérieur de la France, sont, pour la plupart, des volcans éteints ; plusieurs présentent encore la forme d'un cratère ouvert qui, à des époques dont l'homme n'a pas gardé le souvenir, ont dû vomir une lave bouillonnante. En plusieurs endroits, cette lave solidifiée couvre comme d'un manteau la surface du sol. Des rochers basaltiques s'élèvent en prismes, en pyramides, en tuyaux d'orgues, et de leurs flancs déchirés s'élancent des eaux abondantes, qui vont porter la fécondité dans les vallées.

Au pied de ces chaînes de montagnes s'étend, sur les deux bords de l'Allier, une plaine connue sous le nom de Limagne, d'une fécondité prodigieuse et d'un aspect ravissant, où l'abricotier, l'amandier et tous les autres arbres des vergers donnent en abondance des fruits délicieux.

La fameuse montagne du Puy-de-Dôme, qui donne son nom au département conserve la neige pendant huit ou neuf mois de l'année ; pendant l'été, elle domine au loin la campagne comme un dôme bleuâtre couronné de vapeurs. Sur son sommet, on jouit, en été, d'une des plus belles vues qui soient au monde. On découvre à ses pieds cette plaine de la Limagne, corbeille immense de verdure parsemée de villes, de villages, de châteaux, tout entrecoupée d'eaux courantes, et la vue s'étend sur un horizon de près de trente lieues en tous sens.

La chaîne des monts Dore est plus curieuse encore que celle des monts Dôme ; la cime la plus élevée, qu'on appelle le Puy-de-

Sancy, couverte de neiges éternelles, est souvent environnée d'une brume si épaisse, que l'on ne peut pas même reconnaître la trace de l'étroit sentier que l'on vient de parcourir. Les pentes occidentales des monts Dore sont très rapides ; elles sont tapissées d'une herbe épaisse et savoureuse, et les vaches y gravissent plus facilement que l'homme. C'est de ces hauteurs que jaillissent les sources de la Dordogne, la plus belle rivière de France. — BARRAU.

24. LYON.

C'est une admirable situation que celle de Lyon : cette ville est bâtie en partie sur des collines, et en partie sur les rives du Rhône et de la Saône. Si l'on veut jouir d'une vue vraiment belle et imposante, il faut gravir l'une de ces collines, où les maisons sont comme étagées ; il faut monter soit au coteau de Saint-Just, soit à la célèbre chapelle de Notre-Dame de Fourvières. Au loin, ce sont d'immenses et riches campagnes, qui s'étendent au sud et à l'est, jusqu'aux Alpes, et qui sont semées de villages. Par un temps clair, on aperçoit de là le Mont-Blanc, qui est à 145 kilomètres de distance, et qui apparaît comme un nuage blanchâtre. Plus près est la chaîne de l'Iseron ; enfin si l'on regarde plus près encore, au pied du coteau, ou sur les hauteurs voisines, c'est Lyon ; voilà ses fortifications, qui en font une place de premier ordre, et dont le maréchal Soult disait qu'elles valent une armée de 100 000 hommes.

Tout rappelle à Lyon qu'on est dans la seconde ville de France ; une population de 500 000 âmes s'y agite et y travaille ; Lyon est la première ville industrielle de la France ; ses négociants, ses courtiers, ses commissionnaires sont en relation avec le monde entier ; sa position au confluent de la Saône, à l'extrémité du chemin de fer de Genève et de la Suisse, de ceux de Saint-Étienne, de Grenoble, et sur le grand chemin de fer qui, traversant la France, rattache ainsi cette ville à toutes les lignes du Nord et du Midi, en fait un entrepôt de tous les produits français et étrangers.

De toutes les industries qui alimentent son activité, il en est une surtout à qui Lyon doit la place qu'elle occupe en France et dans le monde : cette industrie fait sa richesse, sa force et sa gloire ; elle occupe cent mille ouvriers, elle produit des millions : c'est la fabrique des étoffes et des tissus de soie. — Il y a, sur trois places de Lyon, trois statues ; l'une est celle de Louis XIV ; de celui qu'on appela Louis le Grand ; la seconde est celle du plus fameux capitaine des temps modernes, Napoléon Ier. La

troisième statue représente un simple particulier, un filateur, un mécanicien ; c'est l'inventeur d'un métier pour tisser la soie : c'est *Joseph-Marie Jacquart.*

Jacquart, né à Lyon en 1752, était fils d'un pauvre ouvrier tisseur et petit-fils d'un tailleur de pierre. Orphelin de bonne heure, il essaya de plusieurs professions pour vivre : il fut relieur, il fit des chapeaux ; la Révolution française, durant laquelle Lyon eut tant à souffrir, anéantit la modeste position de Jacquart ; il se fit alors mécanicien : il raccommodait les *métiers* des autres, fabriquait des outils, tournait des chaises, et vivait au jour le jour. C'est à cette époque surtout qu'il fut frappé des fatigues, des contorsions, des souffrances auxquelles les ouvriers tisserands étaient condamnés, et qu'il se souvint aussi de son enfance, si péniblement occupée. Il chercha le moyen d'obvier au mal, et conçut l'idée d'une machine qui accomplirait à elle seule le pénible travail qu'il avait lui-même accompli jadis.

L'idée des cartons percés, qui est admirable, et celle des pédales qui font mouvoir les fils de la chaîne, sont ce qui constitue le *métier à la Jacquart;* par là, tout se trouvait simplifié ; plus d'ouvriers et d'enfants à la torture : un seul ouvrier, une femme même peut travailler à l'aise devant son métier ; les pieds appuient sur les pédales, la main fait manœuvrer la navette ; les fils de la chaîne montent et descendent, s'éloignent ou s'entre-croisent, le dessin se déroule peu à peu, la trame passe et repasse, le battant, mis en mouvement, repousse les aiguilles et les crochets, et l'étoffe se fait comme par miracle !

C'est en 1801 que Jacquart fit connaître son métier. Il vint à Paris, et le premier consul Bonaparte le combla d'éloges et de promesses. Mais les promesses furent oubliées. Tandis que le métier à la Jacquart rencontrait une opposition aveugle, obstinée, de la part des tisserands, que cette invention arrachait pourtant aux infirmités et à une mort prématurée, Jacquart restait pauvre ; on appréciait peu sa découverte ; il refusa noblement, par esprit de patriotisme, les brillantes propositions que lui fit l'Angleterre, et préféra les conditions beaucoup moins avantageuses auxquelles la ville de Lyon se décida plus tard à acheter son privilège. Il fut enfin nommé chevalier de la Légion d'honneur, et mourut en 1834.

Aussitôt la vérité éclate et frappe tous les yeux ; on s'aperçoit qu'il est un des bienfaiteurs de l'humanité, et qu'il a transformé l'industrie des tissus ; la fabrique de Lyon adopte son métier, les autres villes suivent cet exemple ; l'Europe, l'Amérique, la Chine

même, dit-on, le monde entier fait son profit de sa découverte ; on trouve le métier à la Jacquart admirable pour tous les tissus, pour toutes les autres étoffes, de laine, de coton, de fil, pour la passementerie, pour les tulles et les dentelles ; c'est un enthousiasme général et Lyon élève, en 1840, une statue à Jacquart, six ans après sa mort presque obscure.

Les ouvriers lyonnais travaillent presque tous à domicile, ou dans de petits ateliers ; généralement chacun a son métier dans sa chambre, et ces hautes maisons de la Croix-Rousse sont composées surtout de petits logements où se font toutes ces merveilleuses étoffes. — Il y a eu parfois bien des misères dans cette population laborieuse. Ces ouvriers, qui tissent de si belles étoffes, ont eu des temps de chômage; ils ont été pauvres, ils ont souffert, ils se sont plaints, ils ont même été plus loin; et Lyon a de tristes souvenirs dans son histoire.

É. MANUEL ET ALVARÈZ.

25. AVIGNON.

En arrivant à Avignon, il me sembla que je venais de quitter la France. Sortant du bateau à vapeur, je n'avais pas été préparé, par une transition graduée, à la nouveauté du spectacle qui s'offrait à moi; langage, costumes, aspect du pays, tout paraît étrange à qui vient du centre de la France. Je me croyais au milieu d'une ville espagnole.

Les murailles crénelées, les tours garnies de mâchicoulis, la campagne couverte d'oliviers, de roseaux, d'une végétation toute méridionale, me rappelaient Valence entourée, comme la plaine d'Avignon, d'un mur de montagnes aux profils déchiquetés, qui se dessinent nettement sur un ciel d'un azur foncé. Puis, en parcourant la ville, je retrouvais avec surprise une foule d'habitudes, d'usages espagnols.

Ici, comme en Espagne, les boutiques sont fermées par un rideau, et les enseignes de marchands, peintes sur des toiles, flottent suspendues le long d'une corde comme des pavillons de navire.

Les hommes du peuple basanés, la veste jetée sur l'épaule en guise de manteau, travaillent à l'ombre ou dorment couchés au milieu de la rue, insouciants des passants; car chacun sur la voie publique se croit chez lui. La rue, pour les Espagnols, c'est le forum antique; c'est là que chacun s'occupe de ses affaires, conclut ses marchés, ou cause avec ses amis.

Les Provençaux, comme eux, semblent ne regarder leur maison que comme un lieu d'abri temporaire, où il est ridicule de demeurer, lorqu'il fait beau. Enfin, la physionomie prononcée et un peu dure des Avignonais, leur langage fortement accentué, où les voyelles dominent, et dont la prononciation ne ressemble en rien à la nôtre, complétaient mon illusion et me transportaient si loin de la France que je me retournai avec surprise en entendant près de moi des soldats du Nord qui parlaient ma langue.

L'aspect général d'Avignon est celui d'une place de guerre. Le style de tous les grands édifices est militaire et ses palais, comme ses églises, semblent autant de forteresses. Des créneaux, des mâchicoulis couronnent les clochers; enfin, tout annonce des habitudes de révolte et de guerres civiles.

A voir le château des papes, le plus considérable de tous ces bâtiments, on dirait la citadelle d'un prince asiatique plutôt que la demeure d'un pape. Construit sur un rocher escarpé, il élève ses tours massives à une hauteur prodigieuse.

Rien dans cet immense édifice ne paraît avoir été donné à l'art; partout l'agrément et même la commodité ont été sacrifiés à la sûreté. Non-seulement l'épaisseur des murs, leur élévation, les fossés qui les bordent semblent défier les attaques de vive force; mais on a prévu encore le cas d'une surprise. L'intérieur du palais est aussi bien fortifié que l'extérieur. La grande cour est dominée de tous côtés par des tours et de hautes courtines. Maître de la porte et de cette cour, l'assaillant n'a rien fait encore; c'est un nouveau siège qu'il lui faut entreprendre; enfin toutes ces défenses emportées, reste une tour à forcer. La porte se brise, l'ennemi se précipite dans l'escalier, il va pénétrer dans l'appartement que le pape a choisi pour sa retraite. Tout d'un coup l'escalier se perd dans une muraille. Au-dessus une espèce de palier, où l'on ne peut monter que par une échelle, est garni de soldats, qui peuvent assommer un à un ceux qui déjà se croyaient vainqueurs.

Ce château, dont la plus grande partie date de la première moitié du XIV^{e} siècle, peut être considéré comme un modèle de l'architecture militaire à cette époque. On est frappé de la rusticité de sa construction, de l'irrégularité qui n'est motivée ni par la disposition du terrain, ni par des avantages matériels. Ainsi les tours ne sont pas carrées, les fenêtres n'observent aucun alignement, on ne rencontre pas un seul angle droit, et la communication d'un corps de logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre. — P. Mérimée.

26. MARSEILLE.

Marseille est comme la reine de la Méditerranée. Placée au fond d'une rade, au centre de collines formant un demi-cercle, qui sur quelques points ont jusqu'à mille mètres de hauteur, cette ville présente la forme d'un fer à cheval dont le creux est dessiné par le port. Dans la campagne d'alentour sont semées avec profusion des maisons de plaisance appelées *bastides*, entourées de mûriers, d'oliviers et d'autres arbres. C'est un coup d'œil ravissant.

La situation de Marseille est aussi avantageuse pour le commerce qu'elle est pittoresque. Le port est un des plus sûrs qu'il y ait au monde; l'entrée, qui est assez difficile, est défendue par les feux croisés de deux forts. Le port comprend, à proprement parler, cinq bassins principaux.

La surface totale du port est actuellement de 112 hectares, présentant un développement utile de 9,055 mètres de quais. Les quais de Marseille présentent une animation extraordinaire; la foule affairée qui s'y presse continuellement, au milieu des marchandises, appartient à toutes les nations, et surtout aux Orientaux, Grecs, Arabes, Turcs, Arméniens, dont les costumes variés offrent le spectacle le plus curieux.

Marseille est formée de deux parties tout à fait dissemblables, la ville vieille et la nouvelle. La ville vieille est triste et décrépite: ses rues, généralement percées au hasard sur un terrain onduleux, et presque toutes tortueuses et sombres, forment un labyrinthe où la vue et l'odorat sont désagréablement affectés.

La ville nouvelle est infiniment plus propre; la plupart des rues y sont droites, larges, bien pavées et bien bâties. La plus belle est celle de la Cannebière; c'est à la fois une rue superbe, un bazar, une place, une grande route, le point de jonction de la nouvelle ville avec l'ancienne, la ligne de communication entre le port et une belle promenade qu'on appelle le Grand-Cours. Malgré son antiquité et son opulence, Marseille a peu de monuments.

Pendant la saison des chaleurs, qui y sont excessives et de longue durée, l'eau est rare, et, par suite, l'irrigation des jardins presque impossible. On a eu, il y a une vingtaine d'années l'heureuse idée d'amener dans la ville, par un canal, une partie des eaux de la Durance. Ce canal franchit plusieurs vallées profondes sur de beaux acqueducs, dont le plus magnifique est celui de Roquefavour, à 20 kilomètres de Marseille, aussi admirable que le célèbre pont du Gard. — BARRAU.

27. BREST.

Qu'est-ce que Brest ? C'est, au point le plus occidental de la France, de l'Europe centrale, une ville que baignent les flots de la baie la plus vaste, la plus profonde, la mieux abritée dont la nature ait doté notre littoral océanien ; c'est comme le rendez-vous obligé des flottes du vieux et du nouveau monde, car, outre ses avantages uniques, la baie de Brest est plus rapprochée de New-York qu'aucune autre baie fermée de France ou d'Angleterre. Ajouterai-je que, sans rivale sur l'Océan quant à la profondeur et à l'étendue de ses eaux, elle est, en outre, dentelée par une foule de criques et d'anses et par trois rivières, dont une seule, la Penfeld, a été utilisée, jusqu'à ce jour, pour devenir le magnifique arsenal maritime où se construisent et s'abritent nos vaisseaux de guerre ? En un mot, c'est de cette baie armoricaine que Vauban disait : «Brest, le plus beau joyau maritime dont la duchesse Anne ait enrichi la couronne de France, en apportant la Bretagne à son royal époux.»

Aussi, depuis que des chemins de fer relient la presqu'île bretonne au cœur de la France, est-ce à Brest que nous voyons arriver régulièrement d'Amérique, c'est de Brest que nous voyons également repartir pour le nouveau monde ces magnifiques paquebots français, qui, en huit ou neuf jours, c'est-à-dire avec une vitesse que leurs rivaux ne peuvent que rarement égaler, transportent lettres, passagers, marchandises ; et si ces dernières sont encore embarquées et débarquées de préférence au Havre, qui peut affirmer qu'un jour, les chemins de fer subissant d'utiles perfectionnements, et les dimensions de ces mêmes paquebots, ces léviathans de l'avenir, devant nécessairement s'accroître encore (car l'économie dans le transport est la conséquence naturelle de l'accroissement dans le tonnage), qui peut affirmer, dis-je, que Brest, par suite de l'étendue et de la profondeur exceptionelles de sa rade, par suite de son excellente position géographique, ne deviendra pas une tête de pont commerciale entre la France, l'Europe centrale et l'Amérique, l'aboutissement forcé d'un de ces courants commerciaux qui se déplacent de siècle en siècle ? Aussi Brest, suivant bien des opinions, n'est-il encore qu'à l'aurore de sa prospérité maritime. Quoi qu'il en soit, sa population a pris un tel développement, qu'elle a dû franchir l'enceinte de ses vieilles murailles, constituer un faubourg sur le territoire d'une commune voisine et créer un port commercial dans l'anse de Postrein, en petite rade.

BOUET VILLAUMEZ.

28. LES ABDÉRITES DE LA PROVENCE.

Scènes de mœurs provençales.

Je n'ai jamais vu d'aspect plus original que celui de la petite ville de Martigues, placée entre l'étang de Berre et le canal de Bouc, et bâtie non pas au bord de la mer, mais dans la mer. Martigues est à Venise ce qu'est une charmante paysanne à une grande dame; mais il n'eût fallu qu'un caprice de roi pour faire de la villageoise une reine.

Ce qui frappe d'abord dans Martigues, c'est sa physionomie joyeuse; ce sont ses rues, toutes coupées de canaux; ce sont ses carrefours, où il y a des barques comme autre part il y a des charrettes.

C'est un vaste bateau où tout le monde pêche, les hommes au filet, les femmes à la ligne, les enfants à la main; on pêche dans les rues, on pèche de dessus les ponts, on pêche par les fenêtres; et le poisson, toujours renouvelé et toujours stupide, se laisse prendre ainsi au même endroit et par les mêmes moyens depuis deux mille ans.

Et cependant, ce qui est bien humiliant pour les poissons, c'est que la simplicité des habitants de Martigues est telle, que dans le patois provençal leur nom le *Martigao* est proverbial.

C'est un Martigao, ce paysan qui, voulant couper une branche d'arbre, prend sa serpe, monte à l'arbre, s'assied sur la branche et la coupe entre lui et le tronc.

C'est un Martigao qui, entrant dans une maison de Marseille, voit pour la première fois un perroquet, s'approche et lui parle familièrement comme on parle en général à un volatile.

— Vilain cochon! répond le perroquet avec sa grosse voix de mousquetaire aviné.

— Mille pardons, monsieur, dit le Martigao en ôtant son bonnet; je vous avais pris pour un oiseau.

Ce sont trois députés martigaos qui, envoyés à Aix pour présenter une requête au parlement, se font indiquer, aussitôt leur arrivée, la demeure du premier président et sont introduits dans l'hôtel. Conduits par un huissier, ils traversent quelques pièces dont le luxe les émerveille; l'huissier les laisse dans le cabinet qui précède la salle d'audience, et, étendant la main vers la porte, il leur dit: «Entrez!» et se retire. Mais la porte que leur avait montrée l'huissier était fermée hermétiquement par une lourde tapisserie ainsi que c'était la coutume de l'époque; de sorte que les pauvres députés, ne voyant, entre les larges plis de la portière,

ni clef, ni bouton, ni issue, s'arrêtèrent très embarrassés, et ne sachant comment faire pour passer outre. Ils tinrent alors conseil, et au bout d'un instant, le plus avisé des trois dit :

— Attendons que quelqu'un entre ou sorte, et nous ferons comme il fera.

L'avis parut bon, fut adopté, et ces députés attendirent. Le premier qui vint fut le chien du président, qui passa sans façon par-dessous le rideau.

Les trois députés se mirent aussitôt à quatre pattes, passèrent à l'instar du chien et, comme leur requête leur fut accordée, leurs concitoyens ne doutèrent pas un instant que ce ne fût à la manière convenable dont ils l'avaient présentée, plus encore qu'à la justice de la demande, qu'ils devaient leur prompt et entier succès.

Il y a encore une foule d'autres histoires non moins intéressantes que les précédentes; par exemple, celle d'un Martigao qui, après avoir étudié le mécanisme d'une paire de mouchettes, afin de se rendre compte de l'utilité de ce petit ustensile, mouche la chandelle avec ses doigts et dépose proprement la mouchure sur le récipient; mais je craindrais que quelques-unes de ces charmantes anecdotes ne perdissent beaucoup de leur valeur par l'exportation.

Tant il y a que, sur les lieux, elles ont une vogue charmante et que, depuis l'époque de sa fondation qui remonte, comme nous l'avons dit, à Marius, Martigues défraie d'histoires et de coq-à-l'âne toutes les villes, libéralité dont, à ce que m'assurait notre aubergiste, elle commence tant soit peu à se lasser. — A. DUMAS PÈRE.

29. LA DANSE DES PROVENÇAUX.

Scènes de mœurs provençales.

Les Provençaux sont passionnés pour les fêtes et les danses; parmi ces dernières, la plus ancienne et celle qu'ils préfèrent est la falandoulo, que nous appelons la farandole.

La bruyante falandoulo, expression la plus vive de la gaieté provençale, n'est autre chose qu'une longue chaîne formée spontanément de personnes de tout âge et des deux sexes dans les réunions qui ont lieu sur les places publiques à l'occasion d'une réjouissance ou d'un événement heureux. Celui qui est placé en tête de la chaîne, la conduit en lui faisant faire beaucoup de détours. Souvent il rejoint la queue de la chaîne, et, faisant relever les bras aux deux derniers, il passe dessous en entraînant toute la bande.

L'habileté du conducteur consiste à être toujours en mouvement, à faire des retours brusques et à passer dans des endroits difficiles, comme s'il cherchait à vouloir rompre la chaîne, tandis que ceux qui la forment liés entre eux par des mouchoirs qui environnent leurs mains, et forcés de suivre le conducteur, doivent faire tous leurs efforts pour ne pas être séparés.

La falandoulo a été apportée par les Phocéens à Marseille, et de cette ville elle s'est répandue non seulement dans toute la Provence, mais encore sur toutes les côtes où les Marseillais avaient fondé des établissements, notamment dans la Catalogne. La même danse est encore en usage dans toutes les îles de l'Archipel.

La falandoulo se danse au son du tambourin et du galoubet, qui sont aussi des instruments de musique d'origine grecque. Cette danse est usitée dans toute la Provence et à toutes les époques de l'année principalement les derniers jours du carneval, aux moissons et aux vendanges; c'est le divertissement obligé de toutes les réjouissances publiques. — MALTE-BRUN.

30. HYÈRES, OU LE JARDIN DES HESPÉRIDES DE LA FRANCE.

Si le jardin des Hespérides existe en France, c'est assurément dans la Provence, le long du Var, et plus particulièrement dans le territoire qui s'étend, sur moins de quatre lieues carrées, depuis la petite ville assez laide d'Hyères, adossée contre une montagne, jusqu'aux bords de la Méditerranée.

C'est, sous le rapport du climat, la contrée du royaume la plus favorisée du ciel. Il n'y règne pas précisément un printemps éternel, car il y pleut de temps en temps, il y neige même quelquefois l'hiver, et des orages violents y éclatent; le mistral, le vent-maître, s'y fait parfois rudement sentir; enfin les matinées et les soirées sont, pendant une partie de l'année, très fraîches, et des brouillards marins viennent couvrir la plaine. Mais, en revanche, les journées sont belles, et la chaleur est tempérée par les brises: le froid, les orages et le mistral ne font que passer; le beau soleil d'Hyères reparaît bientôt, et chauffe d'une manière bienfaisante cette petite contrée, située sous le 43° de latitude nord.

Gravissez les hauteurs contre lesquelles la ville est adossée, ou parcourez la plaine même, et vous vous apercevrez promptement, au luxe de la végétation, des effets de cette douce chaleur. Ici ce sont des vignobles, des plantations d'oliviers et de mûriers, des grenadiers, des figuiers, des myrtes et des tamarins; sur le bord de la mer ce sont des plantes salines; dans les plaines, des ané-

mones et des plantes plus rares, et en partie venues des contrées étrangères, telles que le nopal et l'agave. L'hysope, si humble ailleurs, lève sa tête à la hauteur de deux pieds ; le rosier devient presque un arbre, une tige de la grosseur du bras porte des centaines de roses de Damas ; d'autres rosiers forment des espaliers superbes ; les lis, les œillets, toutes nos fleurs enfin, belles de leur vif éclat, poussent avec beaucoup plus de vigueur que dans les contrées septentrionales de la France. Au mois de janvier on cueille déjà des pois verts, et dès le mois d'avril le territoire commence à pourvoir de fraises les villes de Toulon et de Marseille.

Mais c'est surtout dans les grands jardins que l'on voit ce que le sol d'Hyères est capable de produire. Depuis des siècles, les orangers qu'on y élève par milliers, sont un objet de spéculation pour les propriétaires, qui exportent quelques millions d'oranges par an. Pendant la floraison l'atmosphère est délicieusement embaumée : on ne respire alors que le parfum des fleurs, dont on récolte une grande quantité pour les faire entrer dans les liqueurs et les essences. Il y a presque toujours à cueillir, et partout on voit briller entre les branches vertes le jaune vif des fruits et le blanc des fleurs. De loin en loin un hiver rude, tel que celui de 1820, détruit une grande partie de ces orangers ; on en plante de nouveaux, et après quelques années la récolte recommence.

Des citronniers et des cédrats en petit nombre se mêlent aux orangers, auprès desquels on voit croître beaucoup d'abricotiers et de pêchers, dont les fruits sont recherchés dans tout le midi de la France, surtout dans les grandes villes. Il en est de même des légumes, qui abondent sur cette terre fertile.

Bien des végétaux exotiques ont commencé à s'acclimater dans les jardins des environs de la ville, et beaucoup d'autres pourront s'y acclimater encore. Le palmier-éventail s'est accommodé parfaitement du climat d'Hyères ; le palmier-dattier orne la place publique de la ville, et dans les jardins il donne d'assez bons fruits ; avec des soins et des précautions, on a fait prospérer également la canne à sucre, le bambou. Sous des abris, et grâce à l'influence de la chaleur du climat, on a réussi dans la culture du bananier et des ananas. Qui sait toute l'influence que ce petit territoire pourra exercer sur l'acclimatement des plantes exotiques en France, toute la richesse végétale dont il pourra doter la France ! — DEPPING.

31. NICE, MONACO, MENTON.

La vieille cité grecque de Nice est une ville vraiment originale. Par sa position, le groupement de ses quartiers, sa

physionomie générale, Nice ne ressemble à aucune autre cité de France : elle est unique dans son genre. Une colline rocheuse, de forme ovale, ancienne île rattachée au continent, porte quelques murs de ce qui fut autrefois une des forteresses les plus puissantes et les plus fréquemment assiégées du littoral méditerranéen. A la base orientale de ce roc du château, une ville distincte borde les quais d'un port au double bassin excavé dans les terres ; une autre ville, la véritable Nice, occupe l'espace triangulaire compris entre le rocher du château, la grève de la Méditerranée et le lit pierreux du Paillon, torrent que traversent quatre grands ponts, dont l'un est assez large pour qu'on ait pu y établir un jardin. Au delà du torrent, de nouveaux quartiers, dont les rues s'entre-croisent avec régularité, prolongent leurs avenues d'hôtels et de villas sur le rivage de la mer et dans la plaine avoisinante, tandis que des maisons de plaisance, chaque année plus nombreuses, brillent çà et là sur la verdure des pentes, et se groupent sur la terrasse de Cimiès, qui portait le Cemenelum des Romains : un amphithéâtre encore de l'antique cité.

Le nom même de Nice réveille aussitôt dans l'esprit l'idée d'un climat exceptionnel de douceur et de salubrité, et c'est en multitude que les malades vont demander au ciel de Nice un prolongement de leur vie. Les montagnes qui abritent au nord le littoral de Nice et qui lui forment un si bel amphithéâtre de sommets, le garantissent du climat extrême, âpre en hiver, brûlant en été, qui règne de l'autre côté des Alpes, dans les plaines du Piémont. La douce température de Nice, qui fait éclore tant de fleurs et qui donne une puissance de végétation si merveilleuse à des plantes difficiles à conserver dans les serres du nord de la France, profite également à l'homme et peut souvent lui rendre un renouveau de force. La chaleur moyenne de Nice est égale à celle de Rome ; la température d'hiver y descend rarement au-dessous du point de glace. Mais Nice a aussi ses désagréments de climat. Les vents y sont d'une extrême inconstance et parfois d'une violence insupportable ; à la fin de l'hiver, au commencement du printemps, quand le mistral souffle avec fureur, la poussière noirâtre que l'air soulève en tourbillons ne le cède guère en intensité aux pluies de cendres des volcans. Le vent du sud-est, qui est le sirocco, fatigue aussi, mais par sa moite humidité, dispose à la langueur.

Monaco, bâti sur une roche isolée, est une des villes les plus curieuses du littoral méditerranéen. Sa position isolée a permis à ses maîtres de maintenir une indépendance au moins apparente ; le prince de Monaco profite de son pouvoir pour donner asile, au

milieu des merveilleux jardins de Monte-Carlo, à une maison de jeu.

Menton, bâti au bord de la charmante sinuosité de la mer, dite golfe de la Paix, est une ville importante, non moins célèbre que Nice comme rendez-vous de malades et de promeneurs: c'est la perle de la France. Bien mieux abrité que Nice, Menton est aussi plus charmant à cause de la végétation qui l'entoure: partout on aperçoit la verdure; près du rivage, celle des citronniers, des orangers, des arbres exotiques; plus haut celles des oliviers; plus haut encore, sur les pentes supérieures, celles des pins. Le climat local est si uniforme, que dans certains hivers la température la plus basse est de 8 degrés au-dessus du point de glace, tandis qu'en été la chaleur, tempérée par la brise marine, est moins élevée qu'à Paris, et même que sur les bords de la Baltique. Les bosquets de citronniers, qui fournissent en moyenne aux expéditeurs de Menton quarante millions de fruits chaque année, fleurissent et mûrissent en toute saison. Et pourtant ce pays si favorisé par la nature est celui de la France où la position et la construction même des villages prouvent que les générations ont le plus longtemps vécu dans l'épouvante. La plupart de ces groupes d'habitations paraissent faire partie intégrante de la montagne qui les porte. Dressés en forteresses sur des pointes de rochers de l'accès le plus difficile, ne communiquant avec le reste du monde que par des escaliers vertigineux, n'ouvrant que d'étroites meurtrières sur leurs murs extérieurs entourés de précipices, ces villages grisâtres étaient les lieux de refuge et de défense, où, sous peine d'esclavage, les paysans devaient se retirer à la moindre alerte. — ÉLISÉE RECLUS.

32. LE MISTRAL.

Dans la mémoire de tous ceux qui ont visité le midi de la France, le souvenir du souffle impétueux qui descend des montagnes se mêle à l'impression produite par l'aspect africain du sol et des plantes. Ce vent du nord-ouest qui descend des Cévennes sur les plaines du bas Languedoc, du Rhône et de la Durance, est caractérisé par une violence extrême due à des causes locales. C'est le terrible *cers* ou *cierce* Narbonne, plus connu sous le nom de *mistral* ou de «maître», et certes il est bien nommé, car sa vitesse est parfois comparable à celle des ouragans. Strabon nous raconte que ce «noir borée» précipitait les hommes de leurs chars et les dépouillait de leurs vêtements et de leurs armes. De nos jours on l'a vu culbuter des trains de chemins de fer; quand

il souffle en tempête, on ne peut sans danger essayer de lutter contre lui; dans les plaines d'Avignon, dans les îles du Rhône, on ne voit pas un arbre, qu'il n'ait incliné dans la direction du sud-est. Le grand contraste de température qui existe à si peu de distance entre les plages brûlantes du littoral marin et les hautes cimes froides ou même neigeuses des Cévennes amène une violente rupture d'équilibre dans les masses aériennes. Les couches d'air chaud qui reposent sur la région du littoral s'élèvent rapidement dans l'espace, tandis que l'atmosphère froide des hauteurs s'abat vers la mer pour remplir le vide qui vient de se former; un circuit vertical des airs s'établit entre la plaine et la montagne. Un autre circuit général se fait entre la mer et le continent; au vent terrestre du nord-ouest s'oppose le vent marin du sud-est, qui souffle avec une si grande violence dans le golfe du Lion et cause tant de naufrages sur les côtes dépourvues d'abri.

ÉLISÉE RECLUS.

33. UNE VUE DES PYRÉNÉES.

Il est des impressions que la plume ne peut rendre et qui meurent dans la voix. Le rêve intime de l'artiste est d'ordinaire plus grand que l'œuvre d'exécution. L'image qu'il a conçue se dénature ou s'affadit en passant par le pinceau, et la pensée à laquelle il s'abandonne devient plus froide ou plus étroite en tombant dans le mécanisme du langage. Voilà du moins ce que j'éprouve en me reportant à cette vive et ardente émotion qui me saisit lorsque, pour la première fois, je me trouvai au sein des Pyrénées. J'avais aperçu ces montagnes depuis Toulouse, depuis Narbonne, toujours de loin, comme un nuage, ou une vapeur. Mais, arrivé au delà de Saint-Gaudens, je les vis s'élever devant moi si grandes et si majestueuses, et j'entrai dans cette délicieuse vallée qui serpente au pied de leurs hautes sommités.

C'était le matin, au lever du soleil. Une partie de ces montagnes était encore revêtue d'une teinte d'azur, comme les vagues de la mer que la lumière n'éclaire pas, tandis que l'autre commençait déjà à s'éclaircir, à s'argenter aux premiers rayons de l'aurore.

L'épaisse rosée de septembre étincelait sur toutes les herbes de la prairie, sur toutes les feuilles des arbrisseaux; un air frais se jouait à travers les rameaux élancés des peupliers, à travers les branches flexibles du saule des rivières; et le long du chemin, à droite et à gauche, la petite porte de la chaumière s'ouvrait, et la jeune femme venait jeter autour d'elle un regard curieux.

Tout échappait au sommeil, tout s'animait, et le pâtre dans les champs, et les troupeaux de mulets sur la grande route, et le vigneron sur le côteau. Et je m'en allais à pied le long de cette vallée, heureux d'aspirer cet air frais, heureux de voir ces tableaux, heureux de sentir passer au dedans de moi l'impression de cette suave et sublime nature.

Les montagnes s'élèvent et se suivent et s'enlacent comme les anneaux d'une chaîne continue. Souvent vous croyez voir la route se fermer brusquement devant vous; les montagnes l'arrêtent de toutes parts. Mais avancez encore: voici la gorge qui s'ouvre, voici la route qui s'enfuit par une nouvelle sinuosité, voici le vallon qui se referme sur vos pas, et s'élargit dans une nouvelle enceinte pour se fermer encore tout à l'heure et s'élargir de nouveau.

Ainsi l'on passe sans cesse à travers un défilé et une prairie. A chaque pas, c'est un vallon qui s'élargit, c'est l'aspect général du tableau qui change, c'est la cime des montagnes qui s'élance en pyramides, s'arrondit comme un globe, se déchire comme les flancs d'un cratère, ou s'aplanit comme une terrasse.

C'est quelquefois une masse de rochers élevée à pic comme une muraille, puis des forêts de sapin, puis un espace de verdure, où, le long de l'étroit sentier, le mulet grimpe avec sa lourde charge, où la maison du laboureur apparaît de loin comme un ermitage. Au milieu de ces rochers, de ces montagnes, l'œil ne se lasse pas de voir cette vallée si riante et si fertile.

Les champs portent trois récoltes par année; couverts de verdure, ils s'offrent au regard comme une belle nappe d'eau. Ceux que l'on a ensemencés de blé de sarrazin exhalent dans l'air un doux parfum. L'arbre à fruits de Normandie s'élève auprès du bouleau, le chêne auprès du cerisier. La vigne s'élance à la tige des arbres et monte comme une branche de lierre. D'un côté, la route circule, unie et sablée comme une allée de jardin anglais; de l'autre, la Garonne se déroule, s'enfuit, revient par maints détours, disparaît quelquefois sous des masses de saules, puis se représente avec ses flots d'azur et d'argent.

Tout cela réuni, vu ensemble, forme un tableau imposant, solennel, plein de grâce et de majesté, qui tour à tour étonne la pensée, l'élève, l'agrandit ou la repose doucement comme un berceau de fleurs. C'est plus grandiose que le Liebenthal dans le canton de Berne, plus varié que la vallée de Saint-Maurice, plus pittoresque que la vallée de Mourg dans le pays de Bade, plus riant que la riante prairie du Doubs, entre Dôle et Besançon. — MARMIER.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

en Biographies.

INTRODUCTION.

Il serait difficile de préciser l'époque à laquelle commença l'usage de la langue romane; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle était composée de la fusion des langues *celtique, tudesque* et *latine.* Sous les Carlovingiens la langue romane se divisa en deux dialectes qui furent adoptés: l'un par les peuples du Midi, l'autre par les peuples du Nord de la France. Le premier fut appelé langue d'*Oc*, le second langue d'*Oïl*; tous deux tirent leur nom du mot qui dans chacun d'eux exprime l'affirmation *oui.* C'est ainsi qu'à la même époque on nommait l'italien langue de *si*, et l'allemand langue *d'ya.*

Les deux langues romanes ne différèrent d'abord nullement, l'une de l'autre. Cependant, la langue du Midi ou *Provençal* n'eut d'existance littéraire que du IX^e^ au XIII^e^ siècle, et elle la dut aux *Troubadours*; tandis que la langue du Nord ou *Wallon*, cultivée par les *Trouvères,* acquit bientôt un ascendant marqué, et forma, dans ses perfectionnements successifs, la langue française telle qu'elle existe aujourd'hui.

Les premiers poètes furent les *Troubadours* c'est à dire *trouveurs (Minnesänger).* Leurs œuvres toutes en langue d'oc avaient pour sujet la gloire, l'amour et les plaisirs. Leur poésie riche d'une foule de beautés, a un caractère d'originalité qui lui est propre. Elle trouva des interprètes dans toutes les classes de la société; on a conservé le nom et les œuvres de près de trois cents d'entre eux.

Les Trouvères ou jongleurs étaient également auteurs de fabliaux, de chansons, de romans. De ces jongleurs les uns étaient attachés à la personne des grands seigneurs et des princes, les autres allaient de ville en ville, de château en château, tantôt

richement récompensés, tantôt en proie à la misère, suivant les hasards du voyage, et aussi, sans doute, suivant l'inégalité de leur talent et de leur conduite. A ces jongleurs primitifs, dont la vie dissipée inspirait peu d'estime, succèdent par degrés les poètes qui écrivent, et à qui seuls désormais est réservé le nom de Trouvères. Ceux-ci laissent aux jongleurs le soin de chanter leurs vers, et d'amuser l'auditoire par des tours d'adresse ou même par l'exhibition de leurs ménageries.

Les poèmes héroïques des trouvères sont connus sous le nom de *chansons de gestes.*

Ce genre paraît d'importation normande, et on se rappelle qu'à la bataille de Hastings un jongleur, nommé Taillefer, pour animer les combattants, entonna la fameuse chanson de Roland. Les chansons de gestes se partagent en trois classes principales. *Le cycle carlovingien* tire ses sujets de l'histoire nationale, et est consacré spécialement à Charlemagne et à ses douze pairs. *La Chanson de Roland* est la plus célèbre de ces rapsodies héroïques qui se chantaient, comme autrefois les poèmes d'Homère. *Dans le Cycle de la Table-Ronde* le trouvère cherche ses inspirations dans le malheur du roi Arthur et des Bretons refoulés en Armorique. *Le Cycle de l'antiquité* raconte les hauts faits des héros de l'antiquité. Le roman le plus connu est le *Roman d'Alexandre*, où fut employé pour la première fois le vers de douze syllabes ou alexandrin.

Les poèmes didactiques les plus célèbres sont le Roman du Renard, et le Roman de la Rose. *Le Renard,* que Goethe a fait revivre dans son «Reinecke Fuchs», est un labyrinthe de poèmes d'un mérite inégal, dont le principal personnage est le renard. Le *Roman de la Rose* est une allégorie qui jouit d'une vogue immense pendant plus de deux siècles. Elle est encadrée dans un songe où il s'agit de savoir si le héros parviendra à cueillir une rose qu'il a entrevue dans un rêve. Après mille obstacles, aventures, et digressions, il parvient à saisir la fleur tant désirée : cette rose représente la beauté, la dame dont le poète veut obtenir la main.

Si nous voulons formuler en quelques mots notre sentiment sur le caractère de la langue française, à son origine, et jusqu'à travers le moyen âge, nous dirons qu'elle manquait de noblesse, d'harmonie et de force, et se trouvait sous ce triple rapport fort inférieure à l'idiome provençal. Au XIV^{e} siècle, siècle de désastres politiques, la France resta tout à coup stationnaire et ne produisit comme manifestations littéraires que des essais. Tandis que les Anglais combattaient dans les campagnes de France, que les Français s'entre-déchiraient, nul n'avait le loisir de se livrer aux longues

études que récompensent les succès littéraires. Le XV^e siècle ne fut guère plus favorable à la poésie française. L'anarchie et l'invasion étrangère qui signalèrent les règnes de Charles VI et de Charles VII, et le despotisme de la monarchie absolue qui, sous Louis XI, triomphait des dernières luttes du pouvoir féodal, avaient condamné les Trouvères au silence.

Le XVI^e siècle, enfin, est le commencement d'une ère nouvelle, le «portique des temps modernes.» De grands événements ont élargi l'horizon de la pensée: l'imprimerie, la réforme, la découverte de l'Amérique et du chemin des Indes. C'est encore, cependant, un temps de combats et de fermentation dans les idées, dans l'Église, dans l'État; mais la langue française allait se purifier et s'essayer aux œuvres sérieuses afin de préparer le grand siècle littéraire de Louis XIV. *Rabelais, Montaigne* et *Malherbe* vont ouvrir la marche et donner l'impulsion.

ROLAND DANS LA VALLÉE DE RONCEVAUX.

Sujet de la Chanson de Roland.

Une grande partie de l'Espagne ayant été conquise par Charlemagne, Saragosse seule resta debout, défendue par le roi africain Marsile; mais ce prince proposa enfin de se soumettre à Charlemagne, qui envoya Ganelon traiter des conditions de la paix. Ce dernier avait été chargé de cette mission périlleuse contre son gré et à l'instigation de Roland, neveu de l'empereur; dans son ressentiment il résolut de se venger par la trahison, et s'engagea à faire tomber dans une embuscade Roland et l'élite de l'armée chrétienne chargée de former l'arrière-garde au moment de la retraite.

Le complot ainsi tramé va s'exécuter. Le gros de l'armée est déjà sur le revers des Pyrénées lorsque l'arrière-garde, encore enfermée dans la vallée de Roncevaux, entend le bruit d'une armée formidable dont les nombreux bataillons vont l'atteindre. Le combat est désormais inévitable; toutefois, si Roland faisait retentir les sons terribles de son *olifant*, Charlemagne averti rebrousserait chemin, et arriverait à temps pour repousser les Sarrasins. Mais Roland rejette comme une faiblesse le conseil que lui en donne le brave Olivier; il se flatte de tenir tête à l'ennemi, et de l'exterminer sans l'aide de l'empereur.

Le combat s'engage: qui pourrait décrire et nombrer les exploits de Roland, de l'archevêque Turpin, d'Olivier? Ici, tout est grandiose, et le champ de bataille, et les héros. Cette phalange indomptable qui ne recule jamais, jonche le sol de cadavres; mais elle doit succomber sous les coups d'ennemis sans cesse renaissants.

C'est alors que Roland fait retentir son olifant dont les sons formidables sont répétés par l'écho des montagnes. Le combat continue plus acharné que jamais, pendant que l'armée de Charlemagne, enfin avertie, revient sur ses pas.

Le secours approche, mais le péril redouble: le frère d'armes de Roland, Olivier, vient de mourir; deux guerriers survivent seuls au carnage: l'archevêque Turpin et Roland. Leurs derniers exploits ont jeté l'épouvante au cœur des Sarrasins que le bruit formidable des clairons de Charlemagne achève de troubler. Ils prennent la fuite. L'archevêque est mortellement blessé, Roland trouve encore assez de force pour aller chercher les corps de ses amis morts et les déposer au pieds de Turpin, qui meurt en les bénissant. Roland seul n'a pas rendu le dernier soupir, mais son sang coule de ses veines rompues: il va mourir.

Vainement il essaye de briser son épée. Il se couche enfin à terre le visage tourné du côté de l'Espagne, et à ce moment suprême les anges du Seigneur descendent pour recueillir l'âme du héros qu'ils emportent vers Dieu, lorsque Charlemagne paraît avec son armée.

Ainsi, dès que l'œuvre de la trahison est consommée, le vengeur se montre. Roland n'est plus, mais il faut qu'il soit vengé; il le sera par la défaite, et par la mort de Marsile, par la destruction d'une nouvelle et plus formidable armée d'infidèles; il le sera encore par le supplice de Ganelon, dont le nom demeurera à jamais flétri comme un symbole de trahison, et dont le châtiment doit glacer d'effroi le cœur des traîtres.

1. CORNEILLE.

1606—1684.

Il n'est peut-être aucun écrivain français qui mérite mieux que Corneille le titre de génie créateur. Il a créé la langue tragique; il a donné à la scène française quatre chefs-d'œuvre: *le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte.*

Pierre Corneille naquit à Rouen, en 1606. Au sortir du collège, il étudia le droit; mais il ne parut au barreau que pour y reconnaître son incapacité. Il se rendit alors à Paris et hasarda sur la scène sa première comédie. Le succès qu'elle obtint attira sur l'auteur l'attention du cardinal de Richelieu; celui-ci l'admit au nombre des poètes chargés d'exécuter les plans de tragédie et de comédie qu'il leur traçait. Le génie de Corneille se pliait difficilement aux caprices littéraires du grand cardinal, aussi fut-il bientôt licencié pour

avoir changé quelque chose au canevas d'une pièce dont il était chargé. Cependant, le jour se faisait dans l'âme du poète. L'apparition du Cid fut salué d'un cri d'enthousiasme. La jalousie de Richelieu, les taquineries de l'Académie n'y purent rien. Le public le loua par un mot devenu proverbial : *Beau comme le Cid.* Les prodiges se succédèrent sur cette scène française, qui venait de s'élever en un jour au niveau de ce que l'antiquité avait de plus grand. A chaque pas Corneille s'emparait d'un monde. Il avait conquis le moyen âge chevaleresque avec *le Cid*; avec *Horace* et *Cinna*, il prit possession de l'antiquité romaine; avec *Polyeucte*, de l'antiquité chrétienne. Après cette dernière pièce Corneille aurait dû s'éloigner pour toujours du théâtre. Malheureusement, notre poète, obligé de produire sans cesse pour vivre, tomba de chute en chute. «Ma poésie, disait-il, s'en est allée avec mes dents.»

Pierre Corneille, si grand, si élevé, quand il faisait parler des Romains, était ennuyeux et maussade en société. Il avait une timidité gauche, un extérieur commun et négligé à l'excès, une paresse invincible à soutenir la conversation, et il ne savait guère parler que sur des sujets qui avaient rapport au théâtre. Son caractère était taciturne, et sa conversation si pesante qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. Le grand Condé disait: «Il ne faut entendre Corneille qu'au théâtre.» Corneille écrivait lui-même:

> J'ai la plume féconde et la bouche stérile ;
> Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville :
> L'on ne peut rarement m'écouter sans ennui,
> Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Corneille ne parla jamais bien sa langue, sa prononciation n'était pas nette, et il ne savait ni réciter ses vers, ni lire son écriture. Ces défauts nuisirent à ses succès dans le monde et aux progrès de sa fortune. Il ne fut jamais recherché des grands seigneurs: l'air de la cour ne lui convenait pas. Il vivait toujours à Rouen, dans une maison contiguë à celle qu'occupait son frère, Thomas Corneille. On raconte que, lorsque Pierre Corneille était embarrassé d'achever un vers, il ouvrait une trappe qui donnait dans l'appartement de son frère, en criant : «Sans-Souci, une rime !» Il passa les dernières années de sa vie dans la tristesse et le dénuement. Accablé par des charges de famille, il fut contraint de dédier ses pièces à des financiers pour en obtenir des gratifications. On sait qu'il dut tenir les registres de sa paroisse et recevoir plus d'un affront. Il n'avait qu'une seule paire de souliers, et, quand il les faisait raccommoder, il était obligé d'attendre pieds nus dans

une échoppe. Enfin, il serait mort de misère, si Boileau n'était parvenu à lui faire rendre la modique pension qu'on lui avait retirée. Corneille était dans la vie privée un homme de manières simples, quelquefois même communes. Sa rudesse apparente donnait au premier abord une mauvaise opinion de son caractère, au fond c'était le cœur le plus doux, le plus confiant qu'il fût possible de trouver. Corneille mourut à Paris en 1684.

Le Cid. — Rodrigue, surnommé le Cid, aime Chimène. Les deux pères consentent à leur union, mais une dispute s'élève entre eux au sujet d'une faveur accordée par le roi. Le père de Rodrigue reçoit un soufflet du père de Chimène. Rodrigue doit venger son père, et il tue son adversaire. Chimène, malgré tout l'amour qu'elle a pour Rodrigue, demande justice, et supplie le roi de poursuivre le meurtrier. Cependant, Rodrigue vient de se couvrir de gloire contre les Maures ; le roi ne peut condamner le sauveur de Séville. Il décide que Chimène qui a fait tout ce qu'une fille doit faire pour venger la mémoire de son père, épousera Rodrigue dans le délai d'un an.

Horace. — Les deux villes d'Albe et de Rome sont en guerre pour savoir laquelle des deux aura la prééminence. Le sort de ces villes est remis aux mains des trois Horaces et des trois Curiaces. Ces deux familles déjà unies, sont sur le point de former un nouveau lien par le mariage de Camille avec l'un des Curiaces. Les prières et les larmes des femmes ne peuvent faire oublier aux guerriers leur devoir envers leur patrie. Le combat s'engage. Camille en voyant Horace revenir chargé des dépouilles des Curiaces, éclate en imprécations contre son frère. Dans sa fureur Horace tue sa sœur, mais le roi lui pardonne son crime.

Cinna ou la Clémence d'Auguste. — Auguste est menacé par la conspiration de Cinna et de Maxime qu'il croyait ses amis. Émilie, fille d'un proscrit mis à mort par Octave, et élevée dans le palais d'Auguste devenu empereur, ne songe qu'a se venger du meurtrier de son père. Elle pousse Cinna, dont elle est aimée, à tramer une conjuration contre Auguste. Celui-ci, averti par Maxime qui trahit son ami parce qu'il voit en lui son rival près d'Émilie, finit, après un violent combat intérieur, par accorder la grâce à Cinna, à Émilie, et à Maxime.

Polyeucte. — Polyeucte a été amené à la foi chrétienne par son ami Néarque. Dans son enthousiasme, il brise les idoles qu'il adorait peu de jours auparavant et s'expose ainsi à subir le martyre. Sa femme, Pauline, a aimé autrefois à Rome le chevalier Sévère, qu'on a longtemps cru mort, mais qui est devenu le favori de l'empereur. Elle n'en reste pas moins toujours fidèle à son mari, et Sévère se

montre magnanime envers son rival. Cependant Polyeucte se voit sacrifié par son beau-père pour de misérables intérêts d'ambition. Le martyre de Polyeucte élève alors Pauline jusqu'à la foi chrétienne.

2. RACINE.

1639—1699.

Jean Racine réunissait tous les avantages propres à le faire briller dans le monde. Sa taille, sans être grande, était bien prise; sa figure, noble et belle, ressemblait à celle de Louis XIV; le son de sa voix était agréable, ses manières distinguées. A ces avantages extérieurs il joignait l'aisance, la finesse, la grâce des plus grands seigneurs de Versailles, un art infini pour louer et pour plaire, s'oubliant toujours lui-même dans la conversation, et ne s'occupant qu'à faire briller les autres. Louis XIV le traitait avec une faveur marquée, et le faisait coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Il aimait surtout à l'entendre lire et déclamer. Mais quelque agrément que Racine trouvât à la cour, son plus grand bonheur était de se voir entouré de sa femme et de ses enfants. «Il était de tous nos jeux, dit son fils. Dans nos processions, mes sœurs étaient le clergé, j'étais le curé, et mon père, chantant avec nous, portait la croix.» Un jour que Racine était venu de Versailles à Paris pour voir sa famille, un écuyer du duc de Bourbon arriva et lui dit qu'on l'attendait à dîner, à l'hôtel de Condé. Il exprima le regret de ne pouvoir accepter cette flatteuse invitation. «Il y a plus de huit jours, dit-il, que je n'ai vu ma femme et mes enfants, qui se font une fête de manger avec moi une très belle carpe, je ne puis me dispenser de dîner avec eux.»

Né en 1639, Racine étudia à Port-Royal. Son ardeur pour le travail était telle qu'il annotait ses livres grecs, et qu'il apprit par cœur un roman grec qu'on lui avait retiré des mains. Il s'en fallut de peu que l'Église n'enlevât le poète au monde. Sa famille l'avait envoyé en province pour attendre un bénéfice qu'un vieil oncle chanoine devait lui résigner. Mais, malgré sa piété, Racine préférait la poésie à la théologie et, dégoûté de vivre dans une ville où l'on ne parlait pas même français, il revint à Paris, les mains vides d'argent, mais ayant en poche une tragédie. Après avoir essayé sa force dans quelques pièces, il emporta les suffrages du public par sa tragédie d'*Andromaque*, tableau saisissant de l'amour maternel luttant victorieusement contre les séductions des passions égoïstes. Ses autres tragédies, *Britannicus*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther*, *Athalie*, quoique d'un mérite inégal sont ce que le classi-

cisme français a produit de plus beau et de plus saisissant. Racine avait l'habitude, en faisant une tragédie, de mettre chaque acte en prose. Quand il avait ainsi lié toutes les scènes entre elles, il disait: «Ma tragèdie est faite.» Il comptait le reste pour rien. Un jour qu'il composait dans le jardin des Tuileries, où il se croyait seul, il fut fort surpris de se voir entouré d'un grand nombre d'ouvriers, qui, occupés au jardin, avaient quitté leur ouvrage pour venir à lui, craignant que ce ne fût un homme au désespoir et prêt à se jeter dans le bassin. Il n'était jamais content de ce qu'il écrivait: «Je ne vous dissimulerai pas, disait-il à son fils aîné, que dans la chaleur de la composition on ne soit quelquefois content de soi; mais lorsqu'on jette le lendemain les yeux sur son ouvrage, on est tout étonné de ne plus rien trouver de bon dans ce qu'on admirait la veille.»

On sait que c'est sur la demande de M^me^ de Maintenon que Racine composa *Esther* et *Athalie* pour les demoiselles de Saint-Cyr, et qu'il en surveilla lui-même les répétitions. Un jour, une jeune fille ayant manqué de mémoire, estropia quelques beaux vers. «Ah! mademoiselle, s'écria Racine impatienté, quel tort vous faites à ma pièce!» La jeune fille se mit à pleurer. Racine, désolé de sa vivacité, tira son mouchoir, lui essuya les yeux et se mit à pleurer lui-même. Ces pièces eurent tant de succès que le roi voulut les faire voir à toute la cour. Il faisait lui-même les invitations pour chaque représentation, et il se tenait à la porte de la salle, la liste des invités à la main. Cependant, la froideur avec laquelle le public reçut Athalie, blessa l'âme fière et sensible du poète, et altéra sa santé. Une parole méprisante du roi lui porta le dernier coup.

A la demande de M^me^ de Maintenon, il avait rédigé un mémoire qui avait pour but de soulager la misère du peuple. Louis XIV surprit ce mémoire entre les mains de Mme de Maintenon. «Parce qu'il sait faire des vers, s'écria-t-il, croit-il tout savoir? et parce qu'il est grand poète veut-il être ministre?» Ce mot cruel frappa Racine au cœur. Accablé de chagrin par la disgrâce qu'il venait d'éprouver, il languit un an encore et mourut en 1699.

Andromaque. — Pyrrhus doit épouser Hermione, mais comme il aime sa captive Andromaque, veuve d'Hector, il ajourne toujours son mariage. Oreste est envoyé par les Grecs pour le sommer de leur livrer le fils d'Andromaque. Pyrrhus exaspéré par les refus d'Andromaque, est sur le point de céder à la demande d'Oreste quand la pauvre mère, ne voyant plus d'autre salut pour son fils, promet de l'accepter pour époux. Hermione qui aime Pyrrhus et qui a toujours repoussé l'amour d'Oreste, est transportée de jalousie. Elle

promet alors sa main à Oreste s'il la délivre de Pyrrhus. Le roi est assassiné, mais Hermione au lieu d'épouser Oreste va se tuer sur le corps de son amant.

Britannicus. — Néron a jeté le masque dont il avait réussi jusqu'alors à se couvrir ; il a secoué la domination de sa mère et fait enlever Junie, l'amante de Britannicus. Il feint, cependant, de vouloir se réconcilier avec Britannicus, et dans un festin, en présence de tous les convives, il lui tend la coupe de l'amitié. Britannicus y boit sans méfiance, et tombe roide mort. Néron, penché sur son lit, laisse tomber négligemment quelques paroles d'un imperturbable sang-froid, puis se rend près de Junie pour recueillir le fruit de son crime. Mais la jeune princesse a quitté le palais ; le peuple ému à ses cris, la prend sous sa garde, et la conduit au temple de Vesta.

Mithridate. — Pharnace et Xipharès aiment tous les deux Monime, jeune grecque que leur père Mithridate doit épouser. Arrêté sur l'ordre de son père pour avoir bravé ses ordres, Pharnace se venge en lui révélant le secret des amours de Monime et de Xipharès. Averti à temps, Xipharès s'enfuit pour échapper à la colère de son père qui le croit coupable. Cependant, Pharnace a soulevé les troupes et a appelé les Romains à son aide. Ils vont remporter la victoire, quand Xipharès parait à la tête de quelques troupes restées fidèles, et les repousse. Le vieux Mithridate qui pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi s'était percé de son épée, reconnait ses torts envers Xipharès et lui donne, avant de mourir, la main de Monime.

Iphigénie en Aulide. — Agamemnon doit sacrifier sa fille Iphigénie pour obtenir des vents favorables à la flotte grecque qui doit aller venger, par la destruction de Troie, l'enlèvement d'Hélène, épouse du roi de Sparte. Longtemps il lutte contre cet ordre cruel, mais vaincu par les instances des chefs grecs, il leur livre Iphigénie qui est conduite à l'autel. Achille qui devait épouser Iphigénie, combat pour la ravir à son destin fatal. Sur ces entrefaites, Calchas arrive, sépare les combattants et annonce que ce n'est pas Iphigénie, fille d'Agamemnon, que les dieux réclament, mais Ériphile, jeune fille qu'Achille a fait prisonnière à Lesbos.

Phèdre. — Phèdre, femme de Thésée, est dévorée d'un amour criminel pour Hippolyte. Le bruit de la mort de Thésée, qui était alors absent s'étant répandu, elle ne craint plus d'avouer sa passion à Hippolyte qui la repousse. Mais Thésée n'est point mort et, à son retour, Phèdre le fuit en lui laissant entendre qu'elle n'est plus digne de lui. C'est alors que sa nourrice cherche à lui sauver

l'honneur en accusant Hippolyte. En vain le malheureux proteste-t-il de son innocence; Thésée, sourd à ses protestations, le chasse de ses États, et supplie Neptune de punir son forfait. Accablée de remords, Phèdre s'empoisonne et va, avant de mourir, s'accuser elle-même devant Thésée.

Esther. — Après la disgrâce de l'infidèle Vasthi, Esther a été choisie entre mille pour devenir la femme d'Assuérus, roi des Perses. Esther est Juive; mais à la prière de son oncle Mardochée, elle n'a révélé ni sa race, ni son origine. Le ministre d'Assuérus, Aman, vient, afin de se venger de Mardochée qui a refusé de s'abaisser devant lui, d'obtenir un décret qui voue à la mort tous les Juifs de l'empire. Prévenue par Mardochée, Esther se présente devant le roi; elle lui avoue son origine et accuse hautement Aman d'avoir provoqué un décret sanguinaire, par un motif de vengeance personnelle. Assuérus révoque l'arrêt de proscription, et Aman monte sur le gibet qu'il avait préparé pour Mardochée.

Athalie. — Athalie a fait massacrer tous les princes de sa famille pour régner seule; de plus, elle a substitué le culte de Baal à celui du vrai Dieu. Un songe la poursuit; inquiète et troublée, elle se rend dans le temple des Juifs, et reconnaît dans le jeune Joas l'enfant qui, dans son rêve, lui a plongé un poignard dans le sein. Elle interroge cet enfant, et, poussée par Mathan, elle exige qu'on le lui livre. Le grand prêtre alors se décide à couronner Joas, l'héritier de David, que Josabeth a su ravir au couteau d'Athalie. Il assemble ses lévites, et quand Athalie vient au temple pour réclamer l'enfant, on lui montre sur le trône ce jeune prince qu'elle croyait mort; elle est entraînée hors du temple et meurt le blasphème à la bouche.

PARALLÈLE ENTRE CORNEILLE ET RACINE.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle: il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissent pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin; comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelque fois hasardée contre les règles des

anciens, et enfin de ses dénoûments; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité: il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse: exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid, dans Polyeucte et dans les Horaces! quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus! Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes. Oreste, dans l'Andromaque de Racine, et Phèdre du même auteur, comme l'Œdipe et les Horaces de Corneille, en sont la preuve. Si, cependant, il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi: «Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et même de ce que l'on doit imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et, par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide. — LA BRUYÈRE.

3. MOLIÈRE.

1622—1673.

En 1802, John Kemble, célèbre acteur anglais, fit un voyage à Paris. Les comédiens du Théâtre Français le fêtèrent, et entre autres politesses, ils lui donnèrent un grand dîner. La conversation tomba naturellement sur la prééminence dramatique de la France et de l'Angleterre. On discuta longtemps sur Corneille et sur Shakespeare. Kemble soutenait habilement la cause de son compatriote et semblait devoir l'emporter, lorsqu'un comédien français lui dit: «Fort bien, Monsieur, fort bien; mais Molière? Que dites-vous de celui-là? — Oh! pour Molière, répondit froidement Kemble, c'est autre chose. Molière n'est point Français. — Comment! Que dites-vous là? Molière est Anglais peut-être? — Non, Molière n'est pas non plus Anglais. — C'est fort heureux; mais qu'est-il donc? — Je me figure, dit Kemble, que Dieu, dans sa bonté, ayant voulu donner au genre humain le plaisir de la comédie, un des plus doux qu'il puisse goûter, créa Molière et le fit tomber sur la terre, en lui disant: «Homme, va peindre, amuser, et, si tu le peux, corriger tes semblables.» Il fallait bien qu'il tombât sur quelque endroit de ce globe. C'est de votre côté qu'il est tombé; mais je soutiens qu'il appartient à tous les pays.»

Jean-Baptiste Poquelin, qui prit plus tard le nom de Molière, naquit à Paris, en 1622. Son père était tapissier du roi, et le jeune Poquelin au sortir du collège exerça pendant quelque temps sa profession. Mais son goût pour le théâtre l'entraîna bientôt dans une autre voie. Il s'engagea dans une troupe de comédiens dont il devint, peu après, le chef, et avec laquelle il parcourut les provinces. Louis XIV l'ayant appelé à Paris, il vint s'y établir avec sa troupe qui prit le nom de comédiens du roi. Il devint alors le peintre et le censeur des mœurs de son temps. La vivante reproduction de la société française, vue de l'œil du critique bienveillant, mais libre et franc, voilà la tâche qu'il se propose.

Ce qu'il y avait de plus intéressant pour lui, c'étaient les femmes. Ses *Précieuses ridicules* et plus tard ses *Femmes savantes* s'attaquent à une certaine pédanterie qui vers le milieu du XVII^{e} siècle menaçait de gâter leurs grâces naturelles. Le *Misanthrope* leur dit leurs vérités sur leur coquetterie. Un type que lui offrait la Cour, c'était celui des grands seigneurs qui n'avaient de noble que leur naissance. Le «grand siècle» était aussi une époque de classicisme et de dévotion, et Molière ne l'a pas oublié. Les Vadius, les Trissotin de ses *Femmes savantes,* les médecins «doctissimes»

du *Malade imaginaire* et de tant de ses comédies divertissaient le public aux frais du pédantisme sot et frivole. Molière a lancé son trait le plus acéré contre le pédantisme qui défigure la religion, et contre l'hypocrisie qui l'outrage dans son *Tartufe*. *L'Avare* est la premiere pièce en prose qui ait eu un grand succès. L'avarice est peinte sous les côtés les plus repoussants et les plus comiques. Dans le *Bourgeois gentilhomme* Molière attaque directement un des ridicules les plus fréquents de son siècle; bien des courtisans se sentaient secrètement atteints, la colère éclata à la première représentation, que le roi n'avait pas paru remarquer. Molière se crut perdu. Louis XIV voulut voir la pièce une seconde fois: «Vous n'avez encore rien fait qui m'ait autant diverti; votre comédie est excellente», dit-il au poète. La cour s'empressa aussitôt d'admirer.

La protection constamment accordée par Louis XIV à l'illustre comique fait bien voir que le premier était aussi un homme d'esprit, et cependant il n'avait qu'entrevu la haute portée du génie de Molière, car il fut étonné, demandant à Boileau quel était le plus grand écrivain de son règne, que Boileau lui répondît sans hésiter: «Sire, c'est Molière.» Le crédit de Molière était si grand auprès du roi, qu'on s'adressait quelquefois à lui quand on avait une grâce à demander. Un jour, il obtint un canonicat pour le fils de son médecin. — «Mais, vous avez un médecin, Molière; que vous fait-il? — Sire, nous raisonnons ensemble; il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris.» Cependant, toute la puissance du monarque et ses constantes faveurs ne pouvaient effacer le préjugé public et donner au comédien qu'on voyait chaque jour sur les planches, la place et le rang que méritait son génie. Les amis de Molière le pressaient de quitter le théâtre: «Votre santé dépérit, lui disait Boileau, parce que le métier de comédien vous épuise. Que n'y renoncez-vous? — Hélas! répondit Molière en soupirant, c'est le point d'honneur qui me retient. — Et lequel? reprenait Boileau. Quoi! Vous barbouiller le visage d'une moustache de Sganarelle pour venir sur un théâtre recevoir des coups de bâton? Voilà un beau point d'honneur pour un philosophe comme vous!»

Jusqu'à la fin de sa vie, pénétré de l'amour de son art, Molière ne cessa de jouer lui-même les pièces qu'il composait, et de les jouer en excellent comédien. Sa physionomie expressive et mobile rendait aisément toutes les nuances du sérieux ou du comique, tandis que son âme tendre et mélancolique conservait hors de la scène une teinte de taciturnité. Boileau se plaignait de ses habitudes silencieuses, et le surnommait «le Contemplateur.» Il mourut, comme un général, sur son champ de bataille, en 1673. Il était malade;

on voulait qu'il se reposât: «Comment voulez-vous que je fasse? répondit-il, il y a cinquante pauvres ouvriers, qui n'ont que leur journée pour vivre; que feront-ils si je ne joue pas? . . .» Et il alla jouer le *Malade imaginaire*. Une hémorrhagie, qu'on ne put arrêter, se déclara au moment où, sous le costume d'Argan, il prononçait dans la cérémonie le mot *juro;* on fut obligé de l'emporter hors du théâtre, et il mourut le même jour à dix heures du soir, étouffé par le sang qui s'échappait de sa poitrine déchirée. Deux sœurs de charité, qu'il avait recueillies dans sa maison, passèrent la nuit en prières au chevet de son lit de mort.

On eut beaucoup de peine à faire rendre à Molière les derniers devoirs par l'Église. Il fallut un ordre secret de Louis XIV pour obtenir un peu de terre au grand homme qui avait consacré son génie à réformer et à divertir ses contemporains.

Le Misanthrope. — Alceste ne voit partout dans le monde qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie. Il ne veut point écouter son ami Philinte qui cherche à le tirer de sa misanthropie. Il critique brutalement un sonnet que vient lui lire un seigneur de la cour. Il a un procès et ne veut faire aucune démarche pour le soutenir; il demande même à perdre sa cause pour avoir une dernière preuve de la perversité des hommes. Ce grand misanthrope cependant est amoureux de Célimène, et, lorsque les intrigues de cette franche coquette viendront à être déjouées, seul il lui restera fidèle. Il ne tiendrait qu'à Célimène de devenir l'épouse d'Alceste, mais elle refuse de renoncer avec lui aux plaisirs du monde.

Le Tartufe. — Orgon croit sanctifier sa maison en y recueillant Tartufe, qu'il considère comme un modèle de vertu et de dévotion. Il est la dupe d'un hypocrite qui fait de la religion le masque de ses vices et de ses bassesses. Voyant sa perfidie à la fin découverte, Tartufe veut profiter d'un acte de donation qu'Orgon lui a fait de ses biens, pour chasser son bienfaiteur de sa propre maison; il accompagne lui-même un exempt porteur d'une lettre de cachet; mais il ne jouit pas longtemps de son triomphe, car l'envoyé du roi ne tarde pas à annoncer que c'est Tartufe, et non pas Orgon, qu'il est chargé de conduire en prison.

Les Femmes savantes. — Philaminte, sa sœur et sa fille aînée sont des femmes qui se livrent au bel esprit et négligent tous les soins qu'elles doivent à leur ménage. Le chef de la famille enrage d'entendre tout ce jargon scientifique et de voir que tout va de travers dans sa maison; mais c'est un homme faible qui craint sa femme et n'ose rien dire. Philaminte veut marier sa fille cadette

à un de ses amis, le poète Trissotin. Le favori des muses qui n'a en vue que la fortune de la jeune fille, se retire aussitôt qu'il apprend la ruine de la famille. Cependant, la nouvelle est fausse, et Philaminte, revenue sur le compte de son poète, consent à permettre à sa fille d'épouser Clitandre qu'elle aime.

L'Avare. — L'avare Harpagon, a deux enfants: Élise et Cléante. Valère, jeune homme séparé de sa famille par accident, aime Élise et, pour se rapprocher d'elle, a accepté une place d'intendant dans la maison de son père. Cléante aime une jeune fille que, malgré son avarice, Harpagon voudrait prendre pour femme. Valère, en flattant les défauts de l'avare réussit à captiver ses bonnes grâces, mais Cléante s'attire la malédiction de son père qui a su découvrir le secret de son cœur. Cependant, Anselme, le vieillard à qui Harpagon a promis sa fille, arrive; il reconnait ses deux enfants dans Valère et la jeune fille que l'avare voulait épouser. Les deux pères renoncent à leurs projets en faveur de leurs enfants.

Le Bourgeois-gentilhomme. — Monsieur Jourdain est un bourgeois enrichi qui veut se donner des airs de grand seigneur. Quoique déjà d'un âge assez avancé, il se met en tête de prendre des maîtres qui doivent le former au bon ton, mais qui, en réalité, ne font que disputer entre eux. Il est dupé par un marquis ruiné: il refuse de donner sa fille à celui qu'elle aime, sous le prétexte qu'il n'est pas gentilhomme. Il est enfin tellement aveuglé par la vanité qu'il ne s'aperçoit pas que tout le monde se moque de lui, et ce n'est qu'en se faisant passer pour le fils du Grand-Turc que Cléante, l'amant de sa fille, parvient à obtenir sa main.

4. BOILEAU.

1636—1711.

Boileau-Despréaux conserva toujours de son enfance des souvenirs amers. Son père, parlant de lui, disait: «Ce sera un bon garçon; il n'a point d'esprit, il ne dira jamais de mal de personne.» Un de ses oncles le jugea d'une manière encore plus défavorable. Ce parent, greffier au parlement, s'était chargé de le former au style de la procédure. Un jour qu'il dictait un arrêt de sa composition, il s'aperçut que son clerc s'était endormi, après avoir à peine écrit quelques lignes. Il désespéra de lui, et le renvoya à son père, en le plaignant d'avoir un fils imbécile, «qui ne serait qu'un sot toute sa vie.» Boileau est le plus contesté des poètes classiques français. A vrai dire, il fut moins heureusement doué que Cor-

neille et Racine, et sa part de gloire serait médiocre, si on le jugeait d'après l'idéal qu'on se forme d'un grand poète. Il n'a pas l'imagination créatrice qu'exige l'épopée, ni l'enthousiasme lyrique, ni la sensibilité qui révèle le secret des passions. Il tire toute sa poésie de sa raison et de son bon sens. Boileau comprit qu'il avait plus de goût que de génie, et il eut la sagesse de se renfermer dans les limites de son esprit et de ses forces. Il se proposa seulement d'être le mentor de ses contemporains, de leur apprendre à distinguer la saine littérature de la mauvaise, et le bon esprit du bel esprit, de leur donner des règles propres à les guider dans leurs jugements et dans la composition de leurs ouvrages. Et cette mission, il sut la remplir. Présenté à la cour, il obtint une pension de Louis XIV, qui le nomma son historiographe, et voulut qu'il fût admis à l'Académie française. Boileau a laissé des *Satires*, des *Epîtres*, *l'Art poétique*, et le *Lutrin*, chefs-d'œuvre de pureté, de goût et de raison. *L'Art poétique* est un code où il dicta des lois à la poésie, et le *Lutrin* une épopée héroï-comique où, à l'occasion de la puérile querelle d'un chanoine et d'un chantre, il taquine sans méchanceté les gens d'église, et proteste contre la manie du burlesque.

Chez lui l'homme ne valait pas moins que le poète, et il montra toujours l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère. Courtisan ingénieux et délicat de Louis XIV, il sut lui dire plus d'une fois la vérité et faire valoir son indépendance. Boileau, si inflexible en matière de goût et si impitoyable pour les mauvais ouvrages, était doux et bon dans la vie privée, et sa conversation, comme il le dit lui-même, «n'avait ni griffes ni ongles.» Mme de Sévigné disait «qu'il était tendre en prose et cruel en vers.» Sa bourse était ouverte à tous les gens de lettres. Boileau mourut en 1711, laissant aux pauvres presque tous ses biens: il était âgé de 75 ans.

5. LA FONTAINE.

1621—1695.

Jean de La Fontaine, le léger conteur et charmant fabuliste, dont le naturel sut échapper à l'influence de Louis XIV était Champenois, c'est-à-dire du pays qui a toujours passé en France pour la patrie de la finesse et de la naïveté railleuse. Dans le calme de la province, il put étudier la nature champêtre et les scènes de la vie rustique, et quand une ode de Malherbe lui eut révélé, dit-on, son goût pour la poésie, il se trouva prêt à peindre, avec une naïveté et une grâce incomparables, la campagne et les mœurs

des animaux. Amené à Paris par la duchesse de Bouillon, il eut pour protecteur le surintendant Fouquet, qu'il n'abandonna pas dans sa disgrâce et dont la chute lui inspira la touchante «Élégie aux Nymphes de Vaux.» Il s'essaya d'abord dans tous les petits genres de poésie, puis il tenta celui où il devait rester un maître, le genre de la *fable*.

L'invention, le génie de La Fontaine, c'est sa manière de conter, c'est ce style admirable, cette heureuse imagination qui jette partout l'intérêt et la vie; c'est cette singulière alliance de la plus haute poésie avec le récit le plus simple, sa naïveté, sa bonhomie, sa finesse qu'on ne trouve nulle autre part, qui lui valurent le surnom de «l'Inimitable», et celui de «Bonhomme.» «Qu'il devait être bon, s'écrie La Harpe, celui qui faisait de si bons vers, et de qui sa servante disait qu'il était plus bête que méchant, et que Dieu n'aurait jamais le courage de le condamner.» Se faisant l'héritier du bon sens populaire, La Fontaine recueille avec soin les fables d'Ésope et de Phèdre, les transcrit, «les met en vers», comme il le dit modestement dans son titre. Mais ce ne sont plus alors les fables de tel ou tel autre, le public leur a donné leur vrai nom en les appelant les Fables de La Fontaine.

Le caractère de douceur et de bonté qui distinguait La Fontaine, lui faisait préférer la société des femmes à celle des hommes. Aucun poète ne les a mieux louées; aucun ne leur a fait des compliments plus flatteurs et plus délicats. Elles le traitaient comme un enfant. C'est que s'il avait les défauts de l'enfance, la légèreté, l'imprévoyance, l'inconstance et la faiblesse de caractère, il en avait aussi les bonnes qualités, la sensibilité, le naturel et la naïveté. M^me^ de la Sablière le recueillit chez elle, et le garda tant qu'elle vécut. Pendant vingt ans, elle pourvut à ses besoins, et lui épargna tous les soucis de la vie matérielle. Elle le considérait comme une partie inséparable de sa maison. «J'ai renvoyé tout mon monde, disait-elle un jour, je n'ai gardé que mon chien, mon chat et mon La Fontaine.» Admis à l'Académie à l'âge de soixante-trois ans, il se rendait régulièrement aux séances, où il pouvait rêver tout éveillé et même sommeiller. Il mourut en 1695, à l'âge de 74 ans.

Fénélon traça en quelques lignes un éloge vivement senti de notre fabuliste. «C'est un curieux caractère que celui de La Fontaine, sa naïveté, ses distractions sont devenues proverbiales. En conversation, il ne sait pas de quoi on parle autour de lui, rêve à toute autre chose sans pouvoir dire de quoi il rêve. Il paraît lourd, stupide, ne sait raconter que ce qu'il vient de voir, et de sa vie n'a fait à propos une démarche pour lui-même. Sa sincérité est

naïve; il pense tout haut, montre aux gens qu'ils l'ennuient. Il ne sait ni se conduire, ni se contraindre, il se laisse aller: c'est la pure nature.» Du reste, il se connaissait bien et composa lui-même son épitaphe:

«Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire;
Quant à son temps, bien le sut dépenser:
Deux parts en fit, dont il voulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.»

6. PASCAL.

1623—1662.

Trente ans environ après l'époque où Descartes prenait la résolution de combattre les incertitudes et les obscurités de la science par une méthode rigoureuse, un autre jeune homme cherchait, avec une ardeur presque effrayante, le dernier mot de la science humaine. C'était Blaise Pascal, né à Clermont-Ferrand en 1623, et qui mourut à Paris en 1662, après avoir étonné son siècle par son éloquence, par ses découvertes scientifiques, et par la profondeur de sa philosophie comme par l'exaltation de sa foi.

Il était doué d'un génie extraordinaire. Dès son enfance, il montra un goût et des dispositions prodigieuses pour les mathématiques. Il avait à peine douze ans lorsque son père le surprit un jour occupé à tracer des lignes sur les murailles de sa chambre. Il lui demandait ce qu'il faisait. — «Je cherche, dit-il, ce que valent les trois ouvertures de cette figure.» C'est un triangle. L'enfant cherchait la valeur des trois angles, et il la trouvait égale à celle de deux angles droits, en suivant la même voie qu'avait suivie Euclide. Il trouva par lui-même, sans livres, les trente-deux premières propositions d'Euclide, et, admis aux conférences des savants, il composa à seize ans un *Traité des sections coniques;* il inventa, à dix-neuf ans, une machine pour calculer. Ainsi vivait-il, poursuivant une carrière de géomètre comme on en voit à peine quelques-uns dans la suite des siècles, quand un accident qui lui arriva changea le cours de ses pensées! En 1654, il passait en voiture sur le pont de Neuilly, ses chevaux s'emportèrent et se précipitèrent dans le fleuve. Pascal éprouva une secousse tellement vive, et sa puissante imagination fut si frappée de l'image de la mort, qu'il réfléchit désormais constamment à la fragilité de la vie humaine. Il se retira du monde, il alla vivre à Port-Royal, parmi

les Jansénistes, dont la piété austère agit beaucoup sur son esprit. Deux ans après, il écrivit les fameuses lettres connues sous le nom de *Provinciales*, composées avec une ironie et une éloquence incomparables.

Les dernières années de la courte existence de Pascal furent une longue et continuelle torture supportée avec une constance héroïque. Uniquement préoccupé de son salut et du soin des pauvres, qu'il parle, qu'il prie, qu'il écrive, qu'il s'entretienne avec ses amis, il n'a plus qu'une pensée: l'avenir de l'homme au-delà de ce monde, la façon de s'y préparer, et le néant de tout le reste. Mais son désir ardent de la béatitude et ses angoisses pour le salut n'ont rien d'égoïste, car il plaint les autres à l'égal de lui-même; et, comme on s'accorde à louer la force merveilleuse qu'il a reçue du Ciel pour pénétrer les esprits et pour remuer les cœurs, il entreprend son grand ouvrage, *les Pensées*, afin de conduire au repos de la foi ceux qui languissent dans le monde, ou, ce qui est pis, qui s'y trouvent heureux.

Dans cet ouvrage d'une nature si singulière, Pascal voulait demander à toutes les sciences humaines quel est leur dernier mot; et comme la connaissance absolue de toutes choses est refusée à notre intelligence, alors il rejetait les mêmes études qu'il avait trouvées si grandes, et il proclamait qu'il faut douter, non pas comme Descartes, pour mieux savoir, mais plutôt comme Pyrrhon, parce que l'on ne sait rien. Ainsi en venait-il à sacrifier la raison humaine et à se réfugier en Dieu.

La mort l'empêcha d'exécuter le grand ouvrage commencé sur ce plan. Il n'en reste que les pensées qu'il jetait jour par jour sur le papier.

C'est la réunion de ces fragments qui est demeurée célèbre sous le nom de *Pensées de Pascal*.

Bossuet se lève au moment où Pascal vient de descendre dans la tombe.

7. MADAME DE SÉVIGNÉ.

1626—1696

Le siècle de Louis XIV n'est pas moins remarquable par les grâces et l'esprit des femmes qui en firent l'ornement que par le talent des poètes et des orateurs qui en firent la gloire. Mais la première de toutes ces femmes, celle qui domine le siècle de Louis XIV, c'est la marquise de Sévigné, qui est restée inimitable dans le style épistolaire comme La Fontaine et Molière le sont dans la fable et la comédie. Jeune fille, elle attira tous les regards,

lorsqu'elle fut présentée à la cour. Elle avait une figure peu régulière, mais un teint éblouissant, des yeux brillants et animés, de jolis traits, une belle chevelure blonde, une taille élégante. Elle était pleine de grâce, d'esprit, de vive et franche gaieté.

M^{me} de Sévigné elle-même a fixé la date de sa naissance par un mot qui résume toute sa vie: «il y a aujourd'hui bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature, destinée à vous aimer préférablement à toute chose.» Orpheline dès sa plus tendre enfance, Marie de Chantal demeura sous la tutelle de son oncle qu'elle a immortalisé sous le nom de «Bien bon.» On cultiva avec soin ses brillantes dispositions: elle apprit le latin, l'italien, l'espagnol. Elle n'avait que dix-sept ans, quand elle épousa Henri de Sévigné. Se trouvant veuve à vingt-quatre ans, M^{me} de Sévigné tourna toutes ses pensées sur ses enfants sans quitter ce monde brillant et poli qui était fait pour elle, et pour lequel elle était faite. C'est en conversant avec ses amis absents et surtout avec sa fille, c'est en les entretenant de la cour de Louis XIV ou des sentiments dont son cœur était rempli, que M^{me} de Sévigné a rencontré la gloire. C'est dans ses *Lettres* qu'il faut chercher le style français par excellence; dans ces lettres qui sont «la feuille qui chante, le miroir où tout se reflète», en quelque sorte tout un siècle, au point de vue d'une grande dame instruite, spirituelle, sensée. Paris et la province, la cour et le monde, les hommes et les choses, tout y est peint d'un trait net et précis, et d'une vive couleur.

8. BOSSUET.

1627—1704.

Bossuet, «l'aigle de Meaux», génie plein de sublimité, d'ardeur, de mélancolie, orateur, historien, philosophe, éleva surtout *l'Oraison funèbre* à une très grande hauteur. Né en 1627, quelques années avant Louis XIV, il accompagna, comme pour les célébrer dignement, toutes les grandeurs de ce règne, et mourut au moment, où la gloire et la prospérité du roi avaient trouvé leur terme. Jamais Bossuet n'écrivit que pour accomplir un devoir. Nommé précepteur du Dauphin, il composa pour son royal élève plusieurs ouvrages, entre autres: *Le discours sur l'histoire universelle.* Quant à ses Oraisons funèbres, celles de la *reine Henriette d'Angleterre, de Madame, du grand Condé*, ont placé son nom à la tête de tous les orateurs français. Le trait distinctif du caractère de Bossuet, c'est un bon sens profond qui en fait le guide le plus sûr pour les questions de théologie et de philosophie et pour les pratiques de la vie active.

Esprit haut, fier, absolu, enfermé dans les dogmes de l'Église, Bossuet subordonne tout à sa foi. Par là ses écrits ont un caractère souverain d'unité. La Bruyère a fait de lui un éloge qui devait lui plaire, en l'appelant un «Père de l'Église.» Il a sa place en effet marquée parmi les grands docteurs qui ont défendu le dogme, et parmi les écrivains qui ont manié la langue française avec le plus de force et d'éloquence. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans, en 1704. Ses dernières paroles furent un dernier enseignement. Au milieu des gémissements et des larmes qui entouraient son lit de mort, son secrétaire le supplia de penser quelquefois aux amis qu'il laissait sur la terre, et qui étaient si dévoués à sa personne et à sa gloire. A ce mot de gloire, Bossuet, déjà dans les bras de la mort, fut saisi d'une sainte indignation qui ranima ses forces: «Qui parle ici de gloire? dit-il, cessez ces discours, et demandez pour moi à Dieu pardon de mes péchés.»

9. FÉNELON.

1651—1715.

Fénelon, le «cygne de Cambrai», né au début de la deuxième partie du grand siècle, qu'il n'a pas peu contribué à illustrer, fut un des derniers représentants de cette époque classique. Il prêcha avec succès dès l'âge de quinze ans. Chargé de l'éducation du petit-fils de Louis XIV, il sut enseigner à son élève toutes les vertus d'un chrétien, transforma en un prince accompli ce qui avait été, dit-on, le germe de tous les vices, et lui inspira pour sa personne une vive affection. On sait que, par la mort prématurée de ce prince, les fruits de Fénelon ont été perdus pour la France. Son livre le plus connu, et qui a été traduit dans toutes les langues, les *Aventures de Télémaque*, ingénieuse fiction, où l'esprit antique et les inspirations supérieures de la sagesse chrétienne se confondent, fut composé pour enseigner au jeune duc les devoirs d'un roi. Ce livre, ayant été imprimé sans l'aveu de Fénelon, Louis XIV y vit une satire de son règne; et influencé par Bossuet, disgracia l'auteur. Retiré dans son diocèse, Fénelon ne s'occupa plus que du bonheur de son troupeau; il prit soin lui-même de l'instruction du peuple et des enfants, et se fit universellement chérir par sa bienfaisance. Il mourut en 1715, à l'âge de soixante-quatre ans.

Fénelon est inférieur à Bossuet pour la force et le sublime, mais aucun auteur ne l'a égalé pour le charme du style; c'est l'écrivain qui a le mieux reproduit dans les temps modernes la noble simplicité des anciens. C'était un grand homme maigre, bien

fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle qu'on ne pouvait l'oublier, quand on l'avait vue une fois. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait faire un effort pour cesser de le regarder. Ses manières y répondaient dans la même proportion avec une aisance qui en donnaient aux autres; avec cela, un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire sentir, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver.

10. VOLTAIRE.

1694—1778.

François-Marie Arouet, qui prit plus tard le nom de Voltaire, était fils d'un ancien notaire, et il naquit, à Paris, en1694. Privé de sa mère, il entra de bonne heure au collège Louis-le-Grand, chez les Jésuites, qu'il éblouit et scandalisa par les agréments et les audaces d'un esprit merveilleux.

Écolier déjà célèbre par ses couronnes et ses escapades, lauréat embrassé solennellement par Jean-Baptiste Rousseau, il débuta, en pleine régence, dans un monde où l'on n'apprenait guère le respect et la règle. La vocation littéraire le tourmentait impérieusement, mais elle fut contrariée par un père qui lui destinait son office: faute de mieux, on lui permit pourtant de tenter la diplomatie. L'essai fut bientôt si malheureux qu'on dut l'enfermer de force chez un procureur. Le jeune Arouet feignit la résignation; mais plus soucieux de vers que de requêtes, il n'en continua pas moins ses jeux poétiques.

Sa réputation satirique était déjà si bien établie qu'en dépit de son innocence on lui attribua de sanglantes épigrammes contre le dernier règne. Jeté dans les prisons de la Bastille, il y passa onze mois. Le jeune poète y ébaucha la *Henriade* et corrigea sa tragédie d'*Œdipe*, commencée longtemps auparavant. *Œdipe* fut joué à Paris, et de ce jour date la célébrité de Voltaire. Ce fut à cette époque qu'il quitta le nom d'*Arouet*, «sous lequel il avait été trop malheureux,» pour emprunter celui de *Voltaire* à un petit domaine venant de sa mère.

Une querelle qu'il eut avec un grand seigneur, chose qu'on ne pardonnait guère alors à un roturier, le fit mettre de nouveau

à la Bastille; au bout de six mois on lui rendit la liberté en lui ordonnant de quitter Paris.

Voltaire choisit l'Angleterre pour asile; il y étudia les systèmes de Newton, de Locke, et il y apprécia la liberté, l'esprit de tolérance, l'état florissant des sciences exactes, la sagacité des historiens et le génie de Shakespeare. C'est là que Voltaire apprit tout ce qui manquait à la France, et que, fort de sa capacité, il comprit qu'il lui était permis d'espérer de se rendre, dans son pays, l'arbitre du goût et le destructeur des préjugés.

Voltaire composa en Angleterre sa tragédie de *Brutus* et la *Mort de César*. Il avait déjà publié *l'Histoire de Charles XII*, et donna bientôt *Zaïre*, qui fut achevée en dix-huit jours.

Pour effectuer le projet qu'il avait conçu de faire connaître à sa nation les progrès de l'esprit humain en Angleterre, il publia ses *Lettres sur les Anglais*, et apprit à ses concitoyens les noms de Newton, de Locke, de Bacon et de Shakespeare, en même temps qu'il leur fit connaître ces grands hommes. Le clergé exigea la suppression des *Lettres sur les Anglais*, et le parlement fit brûler à sa requête le livre de cet impie, qui demandait que l'on enterrât les comédiens, et qui vantait les institutions d'un peuple d'hérétiques.

Voltaire fut même exilé de nouveau; mais loin d'être découragé, il n'en poursuivit que plus activement son but de raviver les lettres et les sciences, et publia *Alzire*, et en suite *Mahomet*, qu'il dédia au pape Benoît XIV, et que Crébillon, qui était censeur, proscrivit au théâtre.

L'écrivain qui osait à peine se montrer à Paris, était l'ami du roi de Prusse, et de presque tous les grands hommes de l'Europe, et la cour de France dut avoir recours à lui pour quelques négociations importantes avec le cabinet de Berlin. La charge de gentilhomme de la Chambre, d'historiographe de France, et le fauteuil académique furent sa récompense. Voltaire, enivré de ces honneurs inespérés, alla essayer son nouvel emploi de courtisan auprès de Stanislas, roi de Lorraine. De la petite cour de Lunéville, il se rendit à Berlin, auprès du roi de Prusse. Il produisit alors *Mérope*, *Sémiramis*, *Oreste*, *Rome sauvée*, *le Siècle de Louis XIV*, des romans, des vers, des comédies et des satires. Son penchant pour la satire et les singulières contradictions de son caractère amenèrent bientôt un refroidissement dans ses relations avec le «philosophe de Sans-Souci.»

Aussi, après trois ans de soupers philosophiques, de confidences littéraires, de tracasseries et de ruptures, Voltaire éprouva-t-il le besoin d'aller prendre les eaux à Plombières, c'est-à-dire de briser

une chaîne qui lui pesait. Ce départ «du palais d'Alcine» ressembla fort à une évasion. Car on sait l'avanie de Francfort, où on le fit arrêter, rançonner, fouiller et garder à vue par douze baïonnettes, lui et sa nièce, sous prétexte qu'il avait enlevé «l'œuvre de *poésie* du roi.» Ce manuscrit s'étant retrouvé par bonheur, le captif put enfin franchir la frontière. Mais de nouveaux mécomptes l'attendaient, et il s'aperçut bientôt que l'air de la France lui était malsain.

Ayant tâté le terrain à Strasbourg, à Colmar, à Lyon, et dans plusieurs autres villes, puis voyant que les portes de Paris lui restaient fermées, il crut sage de se rabattre sur les environs de Genève. Il s'établit alors loin de la Sorbonne, du Parlement et des lettres de cachet, en pays neutre, dans une terre qu'il appela les *Délices*. Mais ce ne fut qu'une station provisoire; car il finit par se fixer en 1758 dans son château de Ferney, au pied du Jura, sur les bords du lac Léman. Il était âgé de soixante-quatre ans.

Voltaire passa dans sa résidence de Ferney les vingt dernières années de sa vie. Ce fut de là qu'il exerça sur les esprits une véritable dictature. Son château devint le rendez-vous des hommes de lettres, qu'il accueillait avec une généreuse hospitalité, et de princes dont il recevait les hommages comme un tribut. Il construisit une église et un théâtre. Il défricha les terres de son domaine, affranchit ses paysans, dota une parente de Corneille, combla sa famille de bienfaits, défendit les Calas et les Sirven, inonda l'Europe de ses ouvrages et domina la France par l'ascendant de son génie; protégé par sa gloire, par son âge, par sa grande fortune, par la complicité de ses contemporains, qu'il avait séduits, il osa tout contre le christianisme, dont il était devenu l'implacable ennemi.

Voltaire a tenté tous les genres. Comme tragique il est placé au-dessous de Corneille et de Racine; dans l'épopée il tient chez nous le premier rang, bien en deçà de Virgile, qu'il a pris pour modèle; inégal dans la satire, il a plus de vivacité et moins de correction que Boileau; il rampe dans l'ode, grimace dans la comédie, détonne dans l'opéra; ses épîtres et ses discours de morale sont d'un poète; il est incomparable dans la poésie légère. Comme prosateur, il n'a point de rivaux pour la netteté, la vivacité, l'élégance, le naturel; historien, il charme, il entraîne, il séduit; sa narration est vive, ses descriptions simples et colorées, ses réflexions courtes et judicieuses; ses romans ne laissent pas languir l'intérêt et provoquent le rire par des saillies imprévues, ils sont surtout satiriques et plaisants; ses pamphlets décochent de ces traits qui déchirent et restent dans la plaie; sa correspondance, merveilleusement féconde, est le produit le plus étonnant et l'image la plus vive de

cet esprit varié, infatigable, inépuisable, de ce composé d'air et de flamme, suivant la poétique expression de Villemain.

Voltaire avait quatre-vingt-quatre ans lorsqu'il se détermina à quitter un moment Ferney pour aller visiter Paris, où il n'avait pas reparu depuis vingt-huit ans. L'accueil qu'il y reçut fut un triomphe. L'Académie, la Comédie française, les citoyens de tous les rangs, depuis les grands seigneurs jusqu'aux artisans, rivalisèrent d'empressement pour fêter le patriarche de Ferney. Son buste fut couronné en plein théâtre. Tant d'émotions, ajoutées aux travaux littéraires qu'il s'imposa pour donner l'impulsion et l'exemple à ses confrères de l'Académie, allumèrent son sang. La fièvre se déclara; il fut impossible d'en arrêter les progrès, et il expira le 30 mai 1778, dans l'hôtel du marquis de Villette, sur le quai des Théatins, qui a pris, et qui garde encore le nom de Voltaire. Son corps ne put être inhumé à Paris, et fut transporté secrètement à l'abbaye de Scellières, en Champagne, avec une rapidité qui rendit inutile le refus de sépulture expédié par l'évêque de Troyes. Les restes de Voltaire ne furent exhumés que pour être transportés au Panthéon, en vertu d'un décret de l'Assemblée constituante, 1791. La Restauration les en exila, et son cœur est aujourd'hui déposé à la Bibliothèque nationale.

«Profondeur, génie, force d'invention, puissance de coup d'œil, élévation, naturel, talent d'exécution, noblesse, esprit, bel esprit, bon esprit, âme, sensibilité, adresse du goût, bonté du goût, intelligence, justesse, convenance, accent, bon ton, ton de cour, variété, plénitude, richesse, fécondité, chaleur, magie, charme, grâces, attrait, légèreté, vivacité, finesse, brillant, saillant, pétillant, raillerie, délicatesse, ingéniosité, versification, harmonie, pureté, correction, élégance, perfection», telles sont, d'après Gœthe, les qualités de pensée et de style qu'on est en droit d'exiger d'un écrivain. Puis il ajoute: «De toutes ces qualités et de toutes ces formes de l'esprit, on ne peut à Voltaire contester peut-être que la première et la dernière: la *profondeur* du fond et la *perfection* dans l'exécution. Tous les autres dons, tous les autres talents qui remplissent brillamment l'immensité du monde, il les a possédés, et ce sont eux qui ont porté sa réputation dans tout l'univers.»

11. JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

1712—1778.

Le nom de Jean-Jacques Rousseau, d'abord admirateur et disciple du patriarche de Ferney, puis son rival et son ennemi, est devenu inséparable de celui de Voltaire.

Rousseau n'était pas Français: la société française le sentit toujours, à certaines empreintes de sa première jeunesse, qui ne devaient jamais s'effacer.

Ce grand homme naquit à Genève en 1712. Son père exerçait la profession d'horloger. Les premières années de Rousseau se passèrent à dévorer des romans qu'il commentait avec son ardente imagination. A la lecture des romans succéda celle de Plutarque.

En sortant de sa pension, où il avait appris un peu de latin, il entra chez un greffier, par lequel il fut déclaré inepte. Du greffe, il passa dans l'atelier d'un graveur, homme brutal, qui l'accablait de coups et de mauvais traitements. Il s'évada de cette maison et vint à Annecy.

C'est là qu'à l'âge de seize ans et sous l'influence de M^me^ de Warrens, qui s'intéressait vivement à lui, il prit la résolution d'abjurer la religion protestante, ce qu'il fit à Turin.

Les plus tristes vicissitudes suivirent ce changement de culte. Bientôt des disgrâces méritées réduisirent le nouveau converti à retourner vers l'excellente M^me^ de Warrens, qui lui prodigua les soins d'une mère et l'initia à la connaissance des grands écrivains de la langue française. Elle fit plus, elle voulut lui ouvrir la carrière ecclésiastique; mais Rousseau déserta bientôt le séminaire, et revint encore auprès de M^me^ Warrens, qui le plaça chez un maître de musique. A Lyon, l'élève quitte le maître pour courir de nouveau à Annecy, où il ne trouve plus sa bienfaitrice. Sans refuge, sans protection, il tombe dans la misère, et s'imagine d'aller à Lausanne enseigner la musique, qu'il ne savait pas.

A dater de cette époque, nous voyons Rousseau tantôt à Neufchâtel, à Soleure, à Paris, donnant toujours des leçons de musique; tantôt à Chambéry, où s'était retirée M^me^ de Warrens, qui lui procure une place dans le cadastre; puis à Besançon, où l'avait conduit le désir d'apprendre la composition sous le maître de musique de la cathédrale; à Lyon, en qualité de précepteur chez le grand prévôt Mably; à Paris, où il voulait publier une nouvelle invention, celle de noter la musique par chiffres. On découvrit aussitôt le vice de sa méthode, et l'on déconcerta, par de justes critiques, le trop confiant auteur, qui du moins retira de son séjour dans la capitale l'avantage de faire la connaissance avec plusieurs hommes célèbres de l'époque, surtout avec Fontenelle et Diderot.

Sa position devenait difficile; ses amis le placèrent auprés du comte de Montaigne, ambassadeur à Venise. Un excès d'orgueil lui fit perdre ce poste honorable. De nouvelles disgrâces musicales l'attendaient à Paris. Dégoûté par deux chutes, il se retira du théâtre, et devint commis de M. Dupin, fermier général.

D'Alembert, Condillac, Diderot ranimèrent en lui l'amour des lettres, que semblaient avoir éteint l'inconstance de ses goûts et l'extrême agitation de sa vie. Il fut saisi d'une espèce d'illumination, à la lecture d'un programme de l'Académie de Dijon, qui proposait cette question : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Dès ce jour, son génie d'écrivain lui fut révélé. On sait qu'il prit parti contre les sciences et les arts, et qu'il obtint le prix.

Un meilleur avenir se présentait pour Rousseau ; mais la passion de l'indépendance, l'espoir de gagner plus qu'il n'avait chez M. Dupin, le déterminèrent à l'étrange résolution de s'annoncer comme copiste de musique.

En 1753, il fit paraître un *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes,* nouvelle question proposée par l'Académie de Dijon. Un de ses amis conduisit alors Rousseau à Genève. Il y abjura la religion catholique pour celle de ses pères, et forma le projet de se fixer dans cette ville. Mais son humeur inconstante le ramena bientôt à Paris, où il eut le bonheur de se lier intimement avec M^me^ d'Épinay, qui lui fit construire, dans la vallée de Montmorency, une maison solitaire, devenue célèbre sous le nom de l'*Ermitage.* Rousseau s'y installa en 1756. C'est là qu'il composa le *Contrat social* et la *Nouvelle Héloïse.*

Après vingt mois de séjour, Rousseau quitta l'Ermitage pour aller habiter une maison à Montmorency, et là il ne vit plus que pièges et embûches autour de lui ; tous ses anciens amis lui devinrent suspects.

Bientôt l'*Émile* parut. Le Parlement ayant décrété Rousseau de prise de corps, il s'évade en Suisse, où il apprend que son livre vient d'être brûlé à Genève par la main du bourreau, et que là aussi on a lancé contre l'auteur un mandat d'arrêt. Il s'enfuit à Neufchâtel.

C'est à cette époque que se rapportent les *Lettres* écrites de la montagne. Forcé de renoncer à son séjour dans la petite île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, où il s'était retiré ensuite, pour éviter les tracasseries qu'on lui suscitait de Genève, il partit pour l'Angleterre. Hume l'établit dans le comté de Derby.

Malheureusement Rousseau, toujours ombrageux, se brouilla avec le grand historien anglais, et cette querelle décida notre misanthrope à quitter brusquement sa retraite. Il revint alors en France où il fut accueilli avec enthousiasme. Le prince de Conti lui donna un asile à Trie-le-Château ; mais par suite des susceptibilités de son caractère, il n'y demeura que deux mois.

Alors il se rendit successivement à Lyon, à Grenoble et à Chambéry, qu'il quitta pour revenir à Lyon, et pour passer de là à Paris. Sa misanthropie faisait chaque jour de nouveaux progrès.

Sans avoir renoncé tout à fait au monde, il déclara ne vouloir plus écrire. Mais bientôt il reprit la plume pour travailler à un livre tristement célèbre, les *Confessions*. Tourmenté d'une maladie noire qui ressemblait à une monomanie, Rousseau mourut en 1778 dans la charmante maison d'Ermenonville, que M. de Girardin lui avait offerte pour retraite.

Telle fut la vie de Rousseau. Son humeur était mobile, son caractère à la fois confiant et inquiet, son cœur tendre et passionné jusqu'au délire. Une imagination exaltée, romanesque, le transportait hors du monde social. Ame puissante, mais non saine, forte intelligence, mais esprit sans justesse, il avait la passion de la vertu, de la vérité, de la justice et de la morale; il en défendit les principes avec éloquence, mais en les exagérant par des illusions et par des erreurs.

Si, parmi les écrivains illustres du XVIII^e siècle, il en est un qui ait eu une influence particulière, et qui ne se soit pas asservi à suivre le mouvement commun, c'est sans doute Rousseau qui a obtenu cet honneur. Formé dans le malheur et dans la solitude, nourri de longues méditations et abreuvé de chagrins secrets, il est, à ce qu'il semble, de tous les littérateurs contemporains celui qui porte le plus un caractère distinct et natif. Tandis que les autres, en participant aux mœurs et aux opinions répandues dans le public, subissaient toutes les influences de la société, et s'efforçaient de leur plaire en se conformant à son esprit, Rousseau ressentait ces influences comme un poids qui l'oppressait sans l'entraîner. Son talent, au milieu de telles circonstances, en contracta quelque chose de plus individuel, et conséquemment de plus persuasif. Aussi, sa gloire a-t-elle été plus grande et plus flatteuse. Où les autres sont parvenus à plaire, Rousseau a excité l'enthousiasme; et ce qui honore à la fois l'écrivain et ses admirateurs, c'est qu'un tel succès est dû en partie à des opinions plus nobles, à un langage rempli de plus de force, de chaleur et d'émotion. La philosophie, dans la bouche de Rousseau, retrouva les armes dont on voulait la dépouiller: l'éloquence et le sentiment.

Les erreurs de Rousseau, nous rendront-elles insensibles aux puissantes qualités de son esprit, à la force de son langage, à tant de sentiments nobles qu'il exprime souvent avec éloquence, quelquefois avec charme? N'a-t-il pas compris mieux que personne en France la vie de la nature, la mystérieuse poésie des champs et

des bois; n'a-t-il pas entendu le premier cette voix universelle qui s'élève à certaines heures de la terre et qui parle de l'infini au cœur de l'homme? L'âme que remue si profondément le spectacle des choses, qui de l'arbre ou de la fleur remonte sans effort à celui qui les a créés, ne garde-t-elle pas, malgré ses souillures, la trace lumineuse de sa divine origine? L'honneur éternel de Rousseau sera d'avoir ramené en triomphe, au milieu d'une société frivole et incrédule, des sentiments que l'ironie mondaine en exilait.

12. MONTESQUIEU.

1689—1755.

Le baron de Montesquieu était doué comme son compatriote Montaigne de cette imagination fantasque et vive qui appartient au midi de la France; il fut d'abord conseiller du parlement de Bordeaux et devint ensuite président à mortier. A peine âgé de trente ans, il publia les *Lettres Persanes*, «le plus profond des livres frivoles», qui eut un succès immense, et qui fut composé, en quelque sorte, comme un délassement après les travaux de la journée. La forme du livre n'est pas nouvelle: l'auteur s'y fait Persan pour mieux voir les choses en les regardant de plus loin. L'année suivante, Montesquieu fut reçu à l'Académie; puis il se mit à voyager, visita l'Autriche, l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, étudiant partout les mœurs et les institutions des peuples. Il trouva que «l'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vivre.» De retour en France, il se retira dans son château et fit paraître successivement les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, et *l'Esprit des Lois*. Ce dernier ouvrage eut un tel succès qu'on en fit vingt-deux éditions en dix-huit mois.

La vie de Montesquieu fut peu riche en événements. «Il était, dit-il, né heureux, doué par la Providence d'un organisme parfait, et possédait une sérénité constante.» Un de ses contemporains nous dit encore: «M. de Montesquieu ne se tourmente pour personne; il n'a point d'ambition pour lui-même; il lit, il voyage, il amasse des connaissances, il écrit enfin, et le tout uniquement pour son plaisir.» Mais Montesquieu ne fut pas seulement un grand écrivain, ce fut un sage et un homme aimable et bienfaisant. On cite de lui plusieurs beaux traits, entre autres la conduite qu'il tint à Marseille envers une famille à laquelle, sans vouloir se faire connaître, il rendit un de ses membres, esclave à Tétouan, dans le Maroc. — Un jour, il reçut d'un artiste anglais le billet suivant: «J'ai envie de me pendre;

mais je crois cependant que je ne me pendrais pas si j'avais cent écus.» — Il lui répondit: «Je vous envoie cent écus, ne vous pendez pas et venez me voir.» Montesquieu mourut à Paris en 1755.

13. BUFFON.

1707—1788.

Buffon eut, le premier en France, la gloire de rassembler les faits de l'histoire naturelle, de les observer, de les juger et d'en tirer des principes généraux pour former une théorie philosophique de la nature. Également passionné pour la gloire et pour les plaisirs, Buffon sut faire aux plaisirs une part qui ne coûta rien à sa gloire: sa jeunesse fut à la fois très laborieuse et très dissipée. Un domestique était chargé de le réveiller chaque jour à six heures du matin et il avait ordre de l'arracher du lit au besoin. Buffon définissait le génie «une longue patience.» Ce ne fut qu'après dix ans de recherches qu'il se détermina à faire imprimer les trois premiers volumes de son *Histoire naturelle.* Dès son apparition, ce livre fut mis par tous les contemporains au-dessus de tous les ouvrages anciens et modernes écrits sur le même sujet. Dans l'espace de quarante ans Buffon donna successivement trente-trois autres volumes, sans pouvoir accomplir la tâche qu'il s'était imposée. L'homme, la nature, deux cents quadrupèdes, sept cents oiseaux, détails de mœurs, habitudes, qualités; telles sont les matières qu'il a traitées dans ses vastes ouvrages.

La nature avait traité Buffon avec faveur marquée: une belle figure, un air majestueux, une constitution robuste, une âme facile à émouvoir par le spectacle des grandes choses. Buffon, vivant en grand seigneur dans sa terre, s'enfermait pour écrire dans une tour isolée, après avoir revêtu ses fines manchettes et sa perruque poudrée; il faisait avec le même soin la toilette de son style, dont la pompe habituelle et un peu monotone attira quelques critiques. Voltaire disait que son histoire naturelle n'était pas «si naturelle.» «Il ne manquerait rien à Buffon, dit Chateaubriand, s'il avait autant de sensibilité que d'éloquence.» Il lui reprochait aussi d'avoir oublié parmi les chiens, le chien de l'aveugle. D'Alembert disait un jour à un de ses amis: «Ne me parlez pas de votre Buffon qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit: La plus noble conquête, que l'homme ait jamais faite, est celle du cheval, de ce fier et fougueux animal.»

Rien n'est plus connu que la naïveté de son amour-propre. On lui demandait un jour combien il comptait de grands hommes:

— «Cinq, répondit-il, Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et moi!» Dans son discours de réception à l'Académie il trouva le moyen d'introduire son propre éloge. «Malgré tout son talent, Buffon a plus d'imagination que de sensibilité, plus de noblesse que d'émotion. Ses écrits ressemblent à ces marbres superbes, mais froidement splendides. Le sentiment religieux n'a pas passé par là. Sous le voile magnifique des phénomènes, on ne sent pas la présence de Dieu. Son nom sacré se trouve quelquefois dans ses ouvrages, mais sa pensée y est rarement; et cette nature privée de son âme divine a quelque chose de désolant dans sa majestueuse et inexorable grandeur.» Buffon mourut en 1788. Il laissa un fils qui périt sous la hache révolutionnaire. Ce noble jeune homme monta sur l'échafaud avec courage, et ne dit que ces simples paroles: «Citoyens, je me nomme Buffon.»

14. CHATEAUBRIAND.

1768—1848.

Le XIX^e^ siècle est le siècle du romantisme. L'école romantique, qui avait entre autres pour aïeux intellectuels J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, présentait au commencement, pour caractère spécial, une tendance un peu rêveuse, l'amour et l'étude de la nature et une disposition à ne plus se contenter de la lettre des préceptes littéraires, mais à chercher l'esprit qui vivifie. Cette école continua jusqu'à la chute de la Restauration le mouvement imprimé aux esprits par Chateaubriand et M^me^ de Staël.

Chateaubriand naquit en 1769 et mourut en 1848. Issu d'une famille noble et ancienne, neveu de Malesherbes, il fit de rapides études. Capitaine, à l'âge de dix-neuf ans, il se lia avec La Harpe et autres littérateurs de l'époque. Fuyant les excès de la Révolution, ne rêvant que poésie et voyages, il forma le projet de tenter des découvertes en Amérique. Il s'embarqua et passa une année, sans but déterminé, loin de la civilisation, tantôt dans les forêts du haut Canada, ou près de la chute du Niagara, tantôt se reposant dans les chaumières des sauvages, ou voguant sur les lacs immenses. *Les Natchez, Atala, René,* et *les Voyages en Amérique* sont le fruit de ces voyages. Mais un jour que dans une ferme où il se reposait, un journal lui apprit la fuite de Louis XVI et son emprisonnement, il se décida à partir, pour entrer dans les rangs de l'émigration.

Arrivé à Coblence et incorporé dans un régiment, il fit la campagne de 1792; mais blessé et mourant, il fut entraîné en

Angleterre, où on l'exposa au coin d'une borne à la commisération publique. Les soins d'une vieille femme qui l'avait recueilli, ranimèrent sa vie; mais incapable de reprendre du service, il traîna dans un grenier de Londres, son existence, en proie à la misère. Après avoir essayé de gagner son pain en donnant des leçons de français et en faisant des traductions pour les libraires, il retourna dans sa patrie, et publia quelque temps après, le *Génie du Christianisme.* L'apparition de cet ouvrage fut un des grands événements du siècle; dès le jour où il parut l'opinion publique conféra à son auteur le titre de grand écrivain. Napoléon ne négligea rien pour l'attacher à son gouvernement et à sa fortune; mais après l'exécution du duc d'Enghien, Chateaubriand ne cessa de se montrer hostile à l'Empire. Il entreprit un voyage en Orient, visita Jérusalem et le tombeau du Sauveur, et après six années passées dans ce pèlerinage, il publia les *Martyrs*, suite et complément du Génie du Christianisme; puis *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qui a immortalisé le souvenir de son voyage en Terre-Sainte. Parmi ses autres ouvrages, il faut encore mentionner les *Aventures du dernier des Abencérages.*

Les grands événements de 1814, la chute de l'Empire et le retour des Bourbons, ramenèrent Chateaubriand à la vie politique. Après la révolution de 1830, il alla vivre dans la retraite. Sa dernière publication furent les *Mémoires d'outre-tombe*, qui ne devaient paraître qu'après sa mort; mais la nécessité ayant forcé l'auteur de les vendre de son vivant, le récit de cette vie agitée fit une impression générale et profonde. Chateaubriand dit de lui-même: «Je suis Bourbonien par honneur, monarchiste par raison, républicain par goût et par caractère.» Un de ses panégyristes dit de lui: «Le génie était dans ses yeux, la grâce dans son sourire; la noblesse et la fermeté de son âme se répandaient sur tous ses traits.» Comme plusieurs hommes célèbres, Chateaubriand avait un grand orgueil qui se montre à découvert dans ses Mémoires.

15. MADAME DE STAËL.

1766 1817.

Madame de Staël, née en 1766, morte en 1817, était fille de Necker, ministre de Louis XVI. La société des hommes distingués qu'elle vit dans la maison de son père contribua beaucoup à développer de bonne heure les talents de ce célèbre auteur. Quand la Révolution éclata, elle fit des vœux pour le triomphe de sa cause; mais, admiratrice passionnée de son père, elle sacrifia à ses affections

privées son enthousiasme pour la liberté, quand elle vit décroître et tomber la popularité de Necker. Du reste, ses *théories politiques* ne s'accordaient pas avec les désordres et les excès de la Révolution. Son caractère enthousiaste devait la mettre au nombre des admirateurs de Napoléon; mais comme celui-ci avait cruellement blessé sa vanité de femme, elle devint son ennemie. Napoléon l'exila à quarante lieues de Paris, lui faisant dire qu'il lui abandonnait le globe, mais qu'il se réservait Paris.

Elle quitta la France et se rendit à Weimar où elle étudia la littérature allemande avec Gœthe, Wieland et Schiller. La mort subite de son père la ramena à Coppet, en Suisse, d'où elle ne tarda pas à repartir pour l'Italie. Ce ciel nouveau et son amour pour les beaux-arts lui inspirèrent *Corinne*, célèbre roman plein de charmes et d'intérêt, comme son séjour en Allemagne lui inspira son beau livre sur *l'Allemagne*. Ce dernier ouvrage a puissamment contribué à faire naître en France une ère nouvelle pour les arts, la littérature et la poésie. Mais ce livre déplut encore à la police impériale, qui fit saisir toute l'édition et enjoindre à l'auteur de ne plus s'éloigner de Coppet. Un ministre de Napoléon lui écrivit entre autres: «Il m'a paru que l'air de Paris ne vous convenait point; et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher nos modèles chez les peuples que vous admirez. Votre livre n'est pas français.» M^me^ de Staël trouva facilement moyen de s'évader de Coppet et habita successivement Vienne, Moscou, St-Pétersbourg, Londres, la Suède. Elle ne revint en France qu'après la chute définitive de Napoléon. Deux ans plus tard, au retour d'un voyage en Italie, elle mourut en 1817.

16. BÉRANGER.

1780—1857.

Sa chanson *Le Tailleur et la Fée* nous apprend que Pierre-Jean de Béranger naquit à Paris en 1780, chez un tailleur, son pauvre grand-père. Il resta chez lui jusqu'à l'âge de neuf ans, puis il fut envoyé chez une tante qui tenait une auberge à Péronne. A quatorze ans, il entra en apprentissage chez un imprimeur de cette ville, qui lui donna les premières notions d'orthographe et de grammaire. En même temps, il y suivait les cours de l'Institut patriotique, école qui, organisée d'après le système de J.-J. Rousseau, donnait une éducation toute républicaine. On n'y enseignait ni le latin, ni le grec, langues que Béranger n'a jamais apprises. A seize ans, il revint à Paris, où son père venait de fonder une maison de banque, dont la faillite le rejeta bientôt dans la pauvreté. Ce fut alors,

au milieu de ses malheurs, que sa vocation poétique commença à se déclarer, et il ne tarda pas à mériter le titre de «Barde français.» On ne comprendrait point Béranger si l'on se bornait à ne voir en lui qu'un simple littérateur, écrivant dans le seul but d'écrire. Chez lui, le littérateur ne vient qu'en seconde ligne, après l'homme politique. Tantôt il célèbre la gloire et les malheurs de sa patrie, les grandeurs et les infortunes de la famille impériale, l'humanité, la liberté, l'égalité, tantôt il flagelle les Bourbons, les nobles, les courtisans, les vieux usages du passé.

Le mérite de Béranger est d'avoir été créateur dans un genre que l'on croyait usé. Il sait introduire tous les tons dans la chanson; il y donne accès aux plus douces effusions de l'âme, aux plus fiers élans de la poésie lyrique, et dans un style pur, clair, élégant et précis. Plusieurs des chansons patriotiques de ce poète et un grand nombre de ses chansons morales sont de véritables odes. L'antiquité n'a rien de plus beau que *Mon âme, le Dieu des bonnes gens*, *le Cinq Mai, La Bonne Vieille, Mon Habit*, égalant en grâce touchante certaines odes célèbres d'Horace, et aucune littérature n'a rien de comparable à cette foule de malins couplets politiques, dont on peut apprécier diversement la tendance, mais non l'inimitable perfection. Il était le ménétrier dont chaque coup d'archet avait pour cordes les cœurs de trente-six millions d'hommes exaltés ou attendris. On regrette que la poésie de Béranger soit épicurienne et sensuelle; on regrette surtout qu'un assez grand nombre de ses chansons ne puissent être amnistiées ni par la morale, ni par le respect que nous devons à la religion. Béranger fut souvent persécuté par le gouvernement pour ses chants patriotiques, mais les quelques mois de prison auxquels il fut à plusieurs reprises condamné, ne firent qu'accroître sa popularité.

En 1830, ses amis étant arrivés au pouvoir, Béranger se vit assailli de toutes parts d'offres de places, d'honneurs, de richesses, mais il déclina tout pour rester chansonnier. Élu, en 1848, représentant du peuple, il refusa cet honneur; jamais non plus il ne voulut se mettre sur les rangs pour l'Académie française. Joignant la bienfaisance au désintéressement, il n'usa de son crédit que pour rendre service. Il mourut pauvre en 1857. Napoléon III voulut lui rendre après sa mort les honneurs qu'il avait refusés de son vivant; ses obsèques faites aux frais de l'État, eurent lieu avec la pompe officielle que l'on déploie pour les funérailles des maréchaux de France.

17. LAMARTINE.

1790—1869.

Alphonse de Lamartine nous raconte lui-même son enfance: «J'étais né impressionnable et sensible. Ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie. Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde empreinte en moi, et quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se conservaient présentes dans ce qu'on nomme imagination, c'est-à-dire la mémoire, qui revoit et repeint en nous. Mais ce ne fut qu'après mes études terminées que je commençai à avoir quelques vagues pressentiments de poésie. C'est Ossian, après le Tasse, qui me révéla ce monde des images et des sentiments que j'aimai tant depuis à évoquer avec leurs voix. Ossian fut l'Homère de mes premières années.»

Après avoir fini ses études et voyagé en Italie, Lamartine revint à Paris. Une passion pour une jeune femme, qu'il a chantée sous le nom d'Elvire, occupa pendant quelque temps toute son âme, et ce n'est qu'après la mort de l'objet de cette passion et après une maladie dangereuse du jeune poète, que celui-ci fut rendu à lui-même. Mais le souvenir de ce qu'il avait perdu, lui donna un sentiment de profonde religiosité et de mélancolie. Son premier ouvrage, les *Méditations poétiques*, l'éleva tout d'un coup au rang d'un poète favori de la société. Une Anglaise jeune, riche et spirituelle, enthousiasmée par la lecture de ses vers, consentit à épouser Lamartine sans l'avoir vu. Ses autres titres de gloire sont les *Nouvelles Méditations*, les *Harmonies poétiques*, le poème lyrique de *Jocelyn*. Lamartine a publié aussi son *Voyage en Orient*, quelques nouvelles et *l'Histoire des Girondins*. L'enthousiasme religieux, l'amour exalté de la nature, les joies et les regrets du cœur, le goût de la solitude et d'une mélancolie rêveuse, voilà ce que la poésie lyrique de Lamartine exhale dans des vers d'une harmonie, d'une suavité inconnues jusque-là dans la poésie française. Son inspiration est facile et abondante, mais on lui reproche la surabondance et le vague des peintures, des négligences de style et de versification.

La révolution de 1848 le vit membre du Gouvernement provisoire, employant son immense popularité pour arrêter ou prévenir les excès de la foule avide de sang et de désordres. L'avènement de Napoléon III le décida à abandonner la carrière politique. Dans les dernières années, Lamartine se trouva dans la misère; sa générosité, et son goût pour le faste et le luxe avaient dévoré sa fortune;

une souscription nationale en sa faveur n'ayant pas réussi, la Chambre lui fit une dotation. Lamartine mourut en 1869.

18. VICTOR HUGO.

Victor Hugo est né en 1802 à Besançon d'une famille anoblie au 16ᵉ siècle. Son père, né en Lorraine, devint général de l'Empire; sa mère était Vendéenne de naissance et de sentiment. On retrouve dans ses poésies les traces de cette double origine. Il passa les premières années de sa jeunesse en Corse, à l'île d'Elbe, en Italie, en Espagne, selon les vicissitudes de la carrière militaire de son père. Il compléta ses études à Paris sous les yeux de sa mère. A quatorze ans, il avait déjà composé une tragédie et deux pièces lyriques. A dix-huit ans, il fut proclamé «maître ès jeux floraux» par l'Académie de Toulouse. Chateaubriand l'appelait «l'enfant sublime.» L'apparition des Méditations poétiques de Lamartine excita le talent du jeune poète, et à l'âge de vingt ans parut le 1ᵉʳ volume des *Odes et Ballades.* Ce recueil, qui frappa également par les richesses des vers et par l'enthousiasme religieux et royaliste, lui valut l'amitié de toutes les célébrités de la Restauration (de Chateaubriand entre autres) et une pension royale, qui lui permit d'épouser une compagne d'enfance.

Dans le 2ᵉ et 3ᵉ volumes des Odes et Ballades l'on sentait déjà que son enthousiasme monarchique s'était considérablement refroidi. En même temps la forme classique fut de plus en plus négligée, et il montra des hardiesses de pensées et de style et, devenu le centre de jeunes révolutionnaires littéraires, il rompit décidément avec les traditions classiques du 17ᵉ siècle. La préface de son drame de Cromwell (1827) fut le manifeste de l'école romantique.

Depuis longtemps la voie était préparée aux novateurs. Mᵐᵉ de Staël, en faisant connaître à la France la littérature allemande, avait commencé la réaction contre l'école classique; Chateaubriand s'était frayé une route tout à fait en dehors de ce qui, jusque-là, faisait loi dans la littérature française; Lamartine avait continué l'œuvre; Victor Hugo l'acheva et devint le chef déclaré et reconnu du *romantisme* français. La nouvelle école, tout en s'autorisant des exemples des grands génies de la littérature anglaise et allemande, prétendait pourtant puiser ses modèles de préférence parmi les vieux auteurs de la littérature française, dans les *romans* des trouvères, dans les *romances* du moyen âge. De là le nom d'*École romantique.* A l'imitation traditionnelle de l'antiquité, l'*École romantique* opposait partout le moyen âge, c'est-à-dire cette époque de

l'histoire qui naît du choc des peuples nouveaux, devenus chrétiens, contre l'ancien monde romain.

L'année qui suivit le manifeste romantique, Victor Hugo composait les *Orientales*, la plus magnifique efflorescence de son imagination et le plus merveilleux livre du poète pour la richesse du coloris et des images. Dans les *Feuilles d'automne* (1831) il célèbre les sentiments les plus purs, les plus humains et où la pensée du poète se repose avec une grace rêveuse surtout sur les souvenirs de jeunesse ; il épanche une tendresse ineffable sur l'enfance, sur les blondes et frêles têtes, ce dont présent si riant d'avenir.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encore ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés :
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie,
Et la bouche aux baisers !

Cette sensibilité simple et adorable à tous, cette note si suave manquait encore à la lyre française. Victor Hugo comblait ici un intervalle qu'avaient laissé entre eux Lamartine et Béranger.

Victor Hugo joint à une conception puissante et toujours originale une imagination vive, ardente, et une fécondité inépuisable. Il possède une connaissance profonde du génie de la langue française, qui lui obéit comme à nul autre poète. On lui reproche un culte excessif de la couleur, du son, en un mot de la réalité matérielle qui fait souvent négliger l'idée pour le langage ; on lui reproche encore l'abus de l'antithèse, sa figure favorite, et un manque de sobriété dans les images.

D'autres recueils de poésie lyrique publiés par Victor Hugo sont : les *Chants du crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*, les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, les *Chants des Rues et des Bois*, l'*Année terrible* (1872).

Ses *Drames* en vers et en prose, qui ont eu un moment de vogue à cause de leur étrangeté, quoiqu'on y trouve un très grand nombre de belles scènes, prouvent que le poète manque des principales qualités dramatiques. Ajoutons à cela qu'il ne met en scène

que des personnages imaginaires et faux, qu'il mutile l'histoire et qu'il ne recule pas devant les situations les plus horribles et les plus licencieuses. On peut citer *Cromwell, Hernani, Marion Delorme, Marie Tudor, Angélo.*

Ses *Romans* sont composés d'après le même système que ses drames. Les deux plus remarquables sont *les Misérables* et *Notre-Dame de Paris.* Ce dernier roman qui a été admiré et qui a mérité la censure de Rome, contient de nombreux traits de génie, une belle peinture de l'architecture du moyen âge, un grand fracas d'hommes et de mœurs, que l'on dit appartenir aux temps anciens, et qui, en réalité, ne sont d'aucun temps. Quelques-uns des personnages de ce roman, tels que le sonneur Quasimodo et surtout la charmante création d'Esmeralda, dont les arts s'emparèrent bientôt, sont devenus des figures populaires dans tous les pays. Convenons pourtant qu'en prose comme en vers, Victor Hugo est un grand artiste. Quand il veut écrire avec mesure, il a des pages comparables aux plus belles productions des grands maîtres.

Banni par Napoléon III, Victor Hugo a séjourné de longues années à Guernesey, l'une des îles de la Manche, appartenant à l'Angleterre, et n'est rentré en France qu'après Sédan.

19. SCRIBE.

1791—1861.

Scribe naquit en 1791 à Paris, où son père tenait un magasin de soieries. Après avoir fait ses études classiques au collège de Sainte-Barbe, il passa à l'École de droit. Mais la passion qu'il eut de bonne heure pour le théâtre lui fit abandonner l'étude de la jurisprudence. Après plusieurs échecs il commença à conquérir la faveur du public.

Les quinze années de la Restauration ne furent pour Scribe qu'un long triomphe. Chaque mois était marqué par une, ou même plusieurs œuvres nouvelles et par un succès nouveau.

L'activité incroyable (il a donné environ 350 pièces) que ce prince du vaudeville et de la comédie déploya pendant un demi-siècle, lui valut une immense popularité et une très grande fortune. Scribe n'en oublia jamais l'origine, témoin l'inscription qu'on lisait sur son château :

«Le théâtre a payé cet asile champêtre ;
Vous qui passez, merci ! je vous le dois peut-être.»

Pour fournir à une pareille consommation, le cabinet de travail de Scribe a dû ressembler à un véritable atelier, où une foule de collaborateurs apportaient chacun sa part de travail, qui l'idée, qui le plan, qui un dialogue, qui des couplets. Scribe, doué pour le travail d'une facilité et d'une persévérance incroyables, surveillait et dirigeait tout, et, selon l'aveu de ses collaborateurs, sa part a été considérable dans toutes ces pièces.

Il est bien entendu qu'une exploitation en grand du domaine dramatique, telle que Scribe l'a pratiquée, doit avoir fait naître un grand nombre de productions dont l'histoire de la littérature n'a point à s'occuper. Même celles de ses pièces qui sont des œuvres littéraires se ressentent quelquefois de la rapidité du travail. Son style qui est vif et léger, manque souvent de force et de correction. Mais un mérite qu'on ne peut lui contester, c'est l'art de la mise en scène et l'agrément du dialogue. Citons parmi ses pièces avec ou sans collaboration: le *Verre d'eau, les Doigts de fée, mon Étoile; les Contes de la reine de Navarre; Avant, pendant et après; Bataille de dames; Bertrand et Raton; le Puff; la Camaraderie; la Berline de l'émigré.*

Il faut ajouter que Scribe usa fort noblement de sa richesse. On cite de lui des traits nombreux d'une bienfaisance ingénieuse et délicate. Il mourut en 1861, d'une attaque d'apoplexie.

20. THIERS.

1797–1877.

Adolphe Thiers naquit à Marseille en 1797 d'une famille peu fortunée. Il commença par être avocat, et ce n'est qu'à force de travail, de courage et de talent qu'il parvint à se faire remarquer. Il n'entre pas dans notre cadre restreint de suivre cet homme remarquable dans toutes les phases de sa longue carrière. Comme homme d'État, Thiers a joué un grand rôle politique, non seulement de 1830 à 1848, mais après la guerre de 1870, car il fut quelque temps président de la troisième république française. Comme historien, Thiers a laissé *l'Histoire de la Révolution française* et *l'Histoire du Consulat et de l'Empire.* Ces ouvrages d'un mérite incontestable par la clarté du style, sont encore aujourd'hui l'objet des jugements les plus contradictoires. Nous ne croyons pas, cependant, nous avancer trop en disant que Thiers n'a pas su rester impartial devant la grande figure de Napoléon. Il montre une admiration trop grande pour son héros dont il se complait à raconter les campagnes, tout en passant légèrement sur ses fautes

et sur son insatiable ambition. Comme orateur, voici comment un de ses contemporains caractérise son éloquence : «C'était une causerie vive, brillante, légère, animée, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions fines ; et tout cela était dit, coupé, brisé, lié, délié, recousu avec une dextérité de langage incomparable.» Thiers mourut en 1877. Les uns l'ont appelé un *petit Talleyrand*, Chateaubriand l'appelait un nouvel *Atticus*, et il avait sans doute dans ses derniers jours aspiré au rôle de *Washington*.

ANALYSES DE COMÉDIES MODERNES.

1. MON ÉTOILE, PAR SCRIBE.

Kerbennec est depuis dix ans en procès avec d'Ancenis, son beau-frère. Hortense, sa fille, après avoir en vain cherché à combattre son entêtement dans cette malheureuse affaire, lui avoue avoir rencontré dans un bal son cousin d'Ancenis. Le jeune homme qui, grâce à son étoile, était devenu millionnaire, est surpris, ce jour même, par un orage et cherche refuge dans la maison de son oncle Kerbennec qu'il ne connaît pas. La reconnaissance a lieu, et après un vif combat intérieur, Kerbennec propose à son neveu la main de sa fille, puis se retire pour lui laisser le temps de la réflexion. Le jeune homme se confie encore à son étoile; il écrit deux lettres, l'une accepte, l'autre refuse, et c'est celle des deux que choisira la domestique qui décidera de son sort. Mais Henriette se présente, et le jeune homme maudit son idée, d'autant mieux que c'est la lettre de refus que Kerbennec reçoit. Tout s'arrange à la fin, et d'Ancenis ne croira plus à son étoile.

2. LE BOURGMESTRE DE SARDAM, PAR MELESVILLE.

Le Czar de Russie, Pierre Ier, vient de donner l'ordre de tout faire préparer pour son départ de Sardam où il se tient caché depuis un an. Il a pour compagnon de chantier Pierre Flimann, un déserteur russe. Cependant, le Bourgmestre qui a été averti que des gens suspects vivent dans les chantiers, assiste à une noce où se trouvent réunis tous les ouvriers. L'ambassadeur anglais qui cherche le Czar, vient trouver là le Bourgmestre; il le prie de le faire parler à un étranger du nom de Pierre. Il est présenté à Flimann qui ne comprend pas un mot de tout ce que l'anglais lui dit. Mais la taverne est cernée, et le Czar, pour ne pas être arrêté, se fait reconnaître au grand étonnement du Bourgmestre, et à la

grande stupéfaction de Lord Simpley, qui apprend alors que, pendant qu'il parlementait avec Flimann, l'ambassadeur de France, tout à côté de lui, signait un traité avec le véritable Czar.

3. LE VILLAGE, PAR FEUILLET.

Rouvière est un vieux garçon égoïste qui, après s'être affranchi de tout lien de famille, s'est lancé dans l'espace et a parcouru le monde. Un jour qu'il se trouvait à Jersey et qu'il étudiait une carte de Normandie, le nom du village de Saint-Sauveur lui rappelle un ami, Georges Dupuis, qu'il n'a pas vu depuis trente-cinq ans. Il se décide à aller le voir. Il est fêté, adulé et, pendant une absence de Mme Dupuis, il raconte ses aventures et engage son ami à visiter l'Europe avec lui. Celui-ci qui a la tête un peu échauffée par le punch, y consent avec enthousiasme. Il monte aussitôt faire ses malles ; mais comme il a peur de sa femme, c'est Rouvière qui se charge de la prévenir de son départ. Le désespoir de Mme Dupuis est bien grand ; elle se soumet pourtant avec résignation au malheur qui la frappe et trouve dans sa douleur des accents qui vont même au cœur de celui qui veut lui enlever son mari. Qu'est-ce donc ? Rouvière frémit ; une date qu'il vient de voir sur le calendrier, lui rappelle le souvenir d'une mauvaise chambre d'auberge dans laquelle, pris par la fièvre, il avait été sur le point de mourir. Non, il ne séparera pas une femme de son mari ; il ne partira pas. Plus de vie errante, il accepte pour toujours une place au foyer de son ami.

4. LE DIPLOMATE, PAR SCRIBE ET DELAVIGNE.

Le prince Rodolphe, neveu et héritier du Grand-Duc, a épousé secrètement la marquise de Surville. Ils ne savent comment avouer le fait, et se trouvent dans un embarras d'autant plus grand que la Saxe et l'Espagne viennent d'envoyer des ambassadeurs pour sonder le Grand-Duc à propos d'une alliance entre Rodolphe et une de leurs princesses. Un chevalier français, Chavigny, arrive sur ces entrefaites. Il ne faisait que suivre l'envoyé d'Espagne parce qu'il aimait sa fille, mais on le soupçonne d'avoir une mission secrète. Il devient le confident de Rodolphe, et ses actions sont épiées avec anxiété par les deux ambassadeurs. A la fin, la marquise fait cesser cet imbroglio en avouant au Grand-Duc son mariage avec Rodolphe. L'envoyé d'Espagne, content de voir que celui de Saxe ne l'emporte pas sur lui, attribue à Chavigny tout l'honneur du

succès. Il le prend pour un grand diplomate, et lui accorde la main de sa fille, qu'il lui avait refusée jusqu'alors.

5. LE VOYAGE A DIEPPE, PAR WAFFLARD ET FULGENCE.

Monbray a parié que dans les vingt-quatre heures il fera une mystification qui sera approuvée par ses amis. Il surprend une conversation qui lui apprend que d'Herbelin doit partir pour Dieppe avec sa femme et sa fille Isaure, et qu'un certain M. de Saint-Valéry doit venir les prendre avec sa berline. Il prend la berline de son amî d'Hérigny, se fait passer pour Saint-Valéry et, après avoir fait courir la poste à la famille d'Herbelin pendant presque toute la nuit, il la descend rue Charlot. Le bon d'Herbelin qui se croit à Dieppe, trouve l'air plus vif, les huîtres qu'on lui sert plus fraîches qu'à Paris. Cédant à son impatience, il sort pour voir le port. Cependant Monbray et d'Hérigny qui ont maintenant des raisons pour regretter cette plaisanterie, sont tirés d'embarras par Dumonel, ami d'Herbelin. Celui-ci, furieux d'avoir été tourné en ridicule, ne sait se fâcher, quand il entend d'Hérigny lui demander sa fille en mariage, et lui annoncer qu'ils partent tous ensemble pour Dieppe.

6. LES DOIGTS DE FÉE, PAR SCRIBE ET LEGOUVÉ.

La comtesse douairière de Lesnevers a près d'elle sa petite-fille Berthe et sa nièce Hélène, qui est orpheline. Le comte, son fils, vient de se lancer dans des spéculations plus ou moins hasardeuses. Il voudrait marier son propre fils, Tristan, à Berthe, mais s'étant aperçu qu'il recherche plutôt Hélène, il songe à éloigner sa cousine. Hélène, déjà informée que le comte a fait des démarches dans ce but, quitte le château sans rien dire de ses intentions. Elle se rend à Paris. La pauvre orpheline fait valoir ses doigts de fée, devient la couturière à la mode et parvient à amasser une petite fortune. Pendant ce temps, Tristan qui se livre à la dissipation, se couvre de dettes, et le comte se ruine dans ses spéculations. Hélène sauve du déshonneur la famille qui l'avait chassée du château, et épouse Tristan qui lui était toujours resté fidèle.

7. LA BERLINE DE L'ÉMIGRÉ, PAR MELLESVILLE ET HESTIENNE.

Le marquis de Savigny se tient caché à Paris avec sa fille Cécile. Une blanchisseuse l'ayant prévenu qu'elle a lu son nom inscrit sur une liste de proscription trouvée dans un gilet de Ro-

bespierre, il se décide à fuir sur le champ. Dans les panneaux secrets d'une Berline que Pascal a faite spécialement pour lui, le marquis cache 600,000 francs en or, et des diamants. Pour s'émparer de cette fortune, Pascal dénonce son bienfaiteur. Arrêté et condamné à mort, le marquis est sauvé par son valet de chambre, le père même de Pascal, qui l'a suivi en prison et trouve le moyen de prendre la place de son maître sur la charrette fatale. Cependant Pascal a vu la berline saisie au nom de la République; il la suit et arrive à la frontière. Là, il surprend un secret et le vend à l'ennemi, mais, pris pour ce fait, il est fusillé. Le marquis, au contraire, voit l'ordre de proscription révoqué en récompense d'une action d'éclat, et est assez heureux pour retrouver sa berline, et la fortune qu'elle contient.

8. MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE, PAR SANDEAU.

Rentré après la révolution dans la possession de ses biens, le marquis de la Seiglière s'était fort peu inquiété de savoir si son vieux fermier, Stamply, lui avait fait une simple restitution ou une généreuse dotation. Seule, sa fille Hélène avait montré de la reconnaisance au fidèle veillard et l'avait assisté à ses derniers moments. Rien ne semblait devoir troubler le marquis dans la jouissance de ses biens, quand, un beau matin, le fils de Stamply, qu'on croyait mort en Russie, arrive et réclame l'héritage de son père. Soutenu par l'avocat Destournelles, il va chercher à chasser le marquis de son château, mais il s'éprend de la beauté et de la noble simplicité d'Hélène. Il finit par l'épouser et le marquis, grâce à son gendre, peut toujours vivre en paix dans le domaine de ses aïeux.

9. BERTRAND ET RATON, PAR SCRIBE.

Struensée est un médecin intrigant, qui a su profiter de la faiblesse du roi Christian pour devenir premier ministre et favori de la reine. Il vient d'oser se faire remettre le sceau de l'État, mais la reine-mère, qui se voit menacée, forme, pour renverser le ministre, un complot dont le comte Bertrand de Rantzau va, sans avoir l'air de s'en mêler, faire mouvoir tous les ressorts. Raton Burkenstaff, marchand de soieries, qui voudrait bien devenir bourgmestre, se trouve à la tête de la conspiration, sans trop savoir ce dont il s'agit. Son fils Éric aime Christine, fille du ministre de la guerre. Tout en poursuivant son rival, il est pris dans les appartements de Christine et, pour ne pas la compromettre, se fait

passer comme conspirateur. Il va être fusillé, mais Struensée et la reine sont arrêtés, la régence de la reine-mère est proclamée, et Éric est rendu à la liberté! Le comte Bertrand de Rantzau, maître en l'art de conspirer, est fait premier ministre et le bon Raton, après avoir prodigué son or, et s'être vu emprisonné dans son propre caveau est simplement nommé premier marchand de la Couronne.

10. LA CAMARADERIE, PAR SCRIBE.

Une société d'hommes s'est formée dans le but de se faire la courte échelle pour se pousser mutuellement dans le monde. Césarine, fémme du comte de Miremont, est l'âme de cette société. Jeune fille encore et sans fortune, elle avait aimé un jeune avocat de talent, Edmond, mais elle avait toujours été négligée pour Zoé, une de ses amies de pension, devenue sa belle-fille par suite de son mariage. Césarine use de tout le crédit que lui donne la haute position de son mari pour nuire à l'avancement d'Edmond. Encouragé cependant par Zoé, le jeune avocat se porte candidat à la députation. Déjà il se croit sûr du succès, mais Césarine intervient et fait monter une cabale contre lui. Edmond alors songe à se donner la mort, et l'on prévient Césarine de cet acte de désespoir, en lui laissant entendre que c'est elle qui en est la cause. Elle donne aussitôt l'ordre de soutenir la candidature d'Edmond au lieu de la combattre. Le jeune homme vient la remercier, et ne tarde pas à la détromper, en lui parlant de son amour pour Zoé. Césarine est furieuse. Il est malheureusement trop tard pour donner de nouveaux ordres, et Edmond est élu député grâce à l'intervention de la camaraderie.

11. LES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE, PAR SCRIBE.

Ne pouvant supporter les ennuis de sa captivité, François 1er songeait à se donner la mort, quand arrive Marguerite, sa sœur, suivie de Henri d'Albret. Après avoir relevé le courage de son frère, elle persuade à Charles-Quint qu'il fait tort à sa renommée en tenant son ennemi dans une si dure captivité. Celui-ci se décide alors à avoir une entrevue avec François, mais elle ne sert qu'à irriter davantage les deux rivaux. Marguerite, cependant, ne désespère point de sauver son frère. N'ayant pu réussir à le faire évader, elle va se sacrifier en épousant l'empereur, quand celui-ci apprend qu'il n'a jamais été aimé. Rien ne décourage cette sœur dévouée ; elle a recours à l'intrigue, parvient à découvrir tous les secrets de la cour pour les faire servir à sa cause. Elle trouve le

moyen de faire sortir François de sa tour, de le marier à Eléonore, sœur de l'empereur. Elle force enfin Charles-Quint à signer la paix. François 1[er] retourne en France, et Henri d'Albret devient roi de Navarre, en épousant Marguerite.

12. LE VERRE D'EAU, PAR SCRIBE.

Un jeune officier anglais, Masham, est protégé par un grand personnage inconnu qui lui défend de se marier. Il aime Abigaïl, jeune fille pauvre qui est employée chez un joaillier. Le chef des torys, Bolingbroke, favorise les deux jeunes gens, et se sert d'eux pour combattre l'influence que la duchesse de Marlborough exerce sur la reine Anne. Il fait passer par Masham une note diplomatique à la reine près de qui il est parvenu à placer Abigaïl. Cependant Masham a tué un grand seigneur; il est sur le point de prendre la fuite quand un officier se présente à lui et, au lieu de lui demander son épée, lui remet un brevet de capitaine et des ferrets en diamant. Ces ferrets, Abigaïl les reconnait; ce sont les mêmes qu'elle a vendus à la duchesse. Bolingbroke qui s'est aperçu également de l'amour de la reine pour Masham, persuade à la duchesse que la demande d'un verre d'eau sera le signal d'un rendez-vous donné par Anne au jeune officier. Poussée par la jalousie, la duchesse s'oublie devant la reine qui lui retire ses fonctions. Elle veut se venger en faisant arrêter Masham, et en compromettant la reine, mais Anne est sauvée par Bolingbroke, qui déclare que Masham est l'époux d'Abigaïl.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Saure, Heinrich

Französisches Lesebuch für Realgymnasien, Oberrealschulen und verwandte Anstalten

Bd.: 2

Berlin 1885

L.lat.f. 259 fs-2/3
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11645616-5